This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

1037

Per. 3977 d 157
1(5)

# REVUE
# UNIVERSELLE.

---

## BIBLIOTHÉQUE

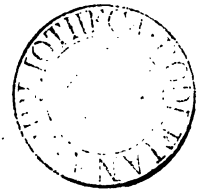
DE

**L'HOMME DU MONDE ET DE L'HOMME POLITIQUE**

**AU 19e SIÈCLE.**

---

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME V.



**BRUXELLES,**

LOUIS HAUMAN ET Ce, ÉDITEURS.

---

1833.

REVUE

UNIVERSELLE.

POLITIQUE, HISTOIRE, INDUSTRIE.

# DE LA CHINE

ET

# DES TRAVAUX DE M. ABEL RÉMUSAT.

PREMIER ARTICLE.

En écrivant cette notice, on s'est proposé un double but : contribuer à faire connaître généralement ce que l'érudition doit au savant qu'elle aura tant de peine à remplacer, et, à cette occasion, entretenir le public d'un sujet qui, grâces surtout à M. Rémusat, a souvent piqué sa curiosité, mais sur lequel il reste encore dans plusieurs esprits de grandes incertitudes et bon nombre de préjugés. On a beaucoup déraisonné sur la Chine, et les Chinois ne se font pas de l'Europe des idées plus ridicules que celles que nous nous sommes formées souvent de leur empire. A l'ignorance et à l'esprit de système s'est joint le dédain qui leur va si bien, et l'on s'est dit : A quoi bon savoir le chinois? Des personnes instruites du reste sont portées, faute de notions précises, à ne voir dans cette étude que l'amusement d'une vaine curiosité, tout au plus l'inutile mérite de la difficulté vaincue, ou une sorte de manie bizarre comme le goût des magots. On n'oserait s'écrier : Peut-on être Persan ! car on a lu Montesquieu ; mais on se surprend à penser : Peut-on être Chinois ! Quelle estime faire alors d'une vie vouée tout entière à l'étude d'une langue et d'une littérature auxquelles on attache si peu d'importance? Cependant la mort de M. Rémusat est une perte des plus sérieuses que pouvait faire la science ; il est possible que des progrès de l'ordre le plus élevé soient arrêtés par cette mort, qui l'a frappé dans la force de l'âge et pour ainsi dire au cœur de ses travaux.

C'est que la Chine est tout un monde. On pourrait dire que c'est la planète la

moins différente de la nôtre; peut-être les habitans de Saturne seraient-ils plus curieux à connaître que l'*empire du milieu*, encore je n'en voudrais pas répondre. Une nation dont la population est aujourd'hui à peu près égale à celle de l'Europe, qui compte plus de quarante siècles d'antiquité bien avérée et de traditions historiques non interrompues, dont le langage et l'écriture sont fondés sur des procédés entièrement différens de ceux qu'emploient les autres peuples, dont l'organisation politique, les mœurs et jusqu'à la tournure des idées et du style ne diffèrent pas moins de tout ce que nous connaissons; une nation qui possède une littérature immense, qui connaît tous les raffinemens de la vie sociale la plus compliquée, en un mot qui présente un développement de civilisation complet, à la fois parallèle et opposé au nôtre; une telle nation mérite bien qu'on l'étudie pour elle-même; et si j'ajoute, ce dont au reste les preuves s'offriront dans ce travail, que l'on peut emprunter aux Chinois, comme on l'a fait déjà avec succès, des documens que seuls ils possèdent sur l'ancienne histoire du haut Orient, et par là éclairer d'une lumière que rien ne saurait remplacer toutes les grandes invasions qui ont poussé les peuples d'Orient en Occident, depuis Odin jusqu'à Gengis; enfin que là se trouvent de précieux matériaux pour l'histoire du bouddhisme, histoire encore à faire, bien que cette religion ait joué depuis trois mille ans un rôle immense dans le monde et compte actuellement plus de sectateurs qu'aucune autre, on conviendra que l'étude du chinois n'est ni sans intérêt ni sans importance, et méritait qu'un des esprits les plus déliés et les plus fermes de notre temps y consacrât ses rares facultés.

Il n'est presque aucune portion du vaste ensemble de recherches que la Chine peut offrir, sur laquelle ne se soit portée l'attention de M. Rémusat. Parcourir ses principaux travaux, c'est faire, pour ainsi dire, le tour de ce vaste sujet. Sa sagacité choisissait en général, dans chaque matière, le point délicat et essentiel pour s'y appliquer. Dire ce qu'il a fait, c'est toucher aux plus curieux produits de la science qu'il cultivait; indiquer ce qu'il voulait faire encore, c'est indiquer où sont les problèmes les plus intéressans qui restent à résoudre.

D'après cela, ayant pour but de faire de cette notice comme un compte rendu du degré auquel M. Rémusat a porté et de l'état où il a laissé nos connaissances sur la Chine, je diviserai ses travaux d'après l'ordre des matières auxquelles ils se rapportent, ainsi qu'il suit :

1° Langue et écriture chinoises;
2° Langues tartares, japonais, coréen;
3° Histoire littéraire, belles-lettres;
4° Sciences naturelles, arts mécaniques;
5° Géographie, histoire;
6° Philosophie et religion.

On voit que c'est presque le plan d'une encyclopédie; mais que ce mot n'effraie pas mes lecteurs, je n'ai ni l'intention ni les moyens d'être profond. Mon désir est seulement de choisir sous ces différens chefs les résultats qui peuvent offrir l'intérêt le plus général et souvent le plus piquant : heureux si je trouvais, pour les exposer, un peu de cette clarté vive que leur auteur savait si bien y répandre. Quoi qu'il en soit, faire connaître les travaux de M. Rémusat est une obligation pour quiconque a profité de son admirable enseignement. D'autres sauraient beaucoup mieux que moi s'acquitter de cette tâche, mais les plus faibles de ses élèves doivent contribuer à la remplir.

## § I. Langue et écriture chinoise.

Ce point a été un des plus controversés; c'est celui qui a donné naissance aux plus grandes confusions et aux préjugés les moins fondés. Je crois utile de dire ici quelques mots touchant la langue et l'écriture chinoise; l'une étant à peu près indépendante de l'autre, il est bon de les envisager séparément. Commençons par l'écriture.

On sait généralement que les Chinois n'ont pas d'alphabet. Cette circonstance, qui n'est pas particulière à leur écriture, a fait naître dans certains esprits les plus étranges imaginations. On a pensé qu'une langue qui ne pouvait s'épeler devait être bien barbare; de là le préjugé de l'incroyable difficulté de l'écriture chinoise. On rencontre encore quelques personnes qui vous disent comme un fait reconnu, que les Chinois passent leur vie à apprendre à lire et ne savent écrire que sur leurs vieux jours, tout juste à temps pour faire leur testament. Quelques métaphysiciens, dont ils avaient négligé de consulter le système en inventant celui de leur écriture, ont été plus loin : ils ont nettement refusé à tout un peuple la possibilité d'entendre les livres qu'il imprime. D'autres, à peu près aussi bien au fait de ce dont ils parlaient, ont porté dans l'admiration la même sagesse que les premiers dans le blâme : ils ont vu dans les caractères chinois de merveilleux hiéroglyphes, formés d'après de profondes associations d'idées et une savante analyse de la pensée humaine. Au lieu de tout cela, tâchons de dire quelque chose d'exact, ce qui, après les travaux de M. Rémusat, n'est pas un grand mérite, et tâchons d'être clair, ce qui est toujours difficile.

Dans l'écriture chinoise, chaque signe, au lieu de rappeler un son comme dans nos systèmes alphabétiques, représente immédiatement l'idée ou l'objet : c'est ce qu'on appelle une écriture idéographique, c'est-à-dire peignant les idées. Le mot me semble un peu ambitieux et un peu inexact, car, à un certain nombre d'exceptions près, les caractères chinois, dans leur état actuel, ne sont point des peintures ressemblantes des objets et encore moins des idées, dont il n'est pas facile de faire le portrait, mais des assemblages de traits, en grande partie arbitraires, par lesquels on est convenu de désigner les objets ou les idées. Quoi qu'il en soit, ces signes n'offrent point, comme nos mots écrits, la représentation d'un mot parlé dont ils contiendraient les élémens. Chacun d'eux a sa valeur propre pour l'œil, indépendamment de toute combinaison de son qu'on y peut rattacher; c'est exactement ce qui a lieu chez nous pour les signes des nombres : le chiffre 2, par exemple, nous donne immédiatement l'idée de dualité, sans que nous ayons besoin de penser au mot deux. Ce chiffre n'a aucun rapport avec le mot, cela est évident; eh bien! il en est ainsi pour tout à la Chine. Chaque objet de la pensée a son chiffre : c'est ce qu'on appelle un caractère. On pourrait donc, à la rigueur, ne pas savoir articuler une syllabe chinoise et comprendre un livre chinois, de même qu'un Allemand n'a pas besoin de savoir un mot de français pour lire un numéro dans une rue de Paris.

Le terme *clef* a aussi beaucoup servi à embrouiller les idées touchant l'écriture chinoise; cependant rien de plus simple; les caractères chinois sont composés d'un nombre plus ou moins considérable de traits plus ou moins compliqués; les ranger par clef, c'est grouper ensemble ceux qui contiennent une partie commune. Les clefs sont pour les mots-signes de la langue chinoise ce que sont les radicaux pour

les mots parlés de nos langues. Ce sont de véritables radicaux dont le nombre, comme celui de toutes les racines, peut varier, selon que l'on pousse plus ou moins loin l'opération analytique par laquelle on recherche la partie radicale d'un mot. Ces clefs n'ont pas été inventées d'abord, comme le croyait Fourmont, puis combinées d'après des règles constantes et raisonnées pour former les caractères. L'esprit humain ne commence pas ainsi par une analyse savante; il ne s'en avise qu'après coup, pour classer les produits d'une synthèse instinctive. C'est ce qui est arrivé à la Chine : on a d'abord inventé les caractères; puis, pour les ordonner, on a cherché quels étaient ceux qui avaient une partie commune; on a nommé cette partie commune clef ou radical, et on a placé dans les dictionnaires, les uns à côté des autres, les caractères qui avaient le même radical ou la même clef, comme on range quelquefois les mots de nos langues d'après les racines.

Voilà tout le mystère des clefs.

Je n'ai considéré jusqu'ici que la langue écrite. Si les Chinois étaient sourds et muets, cette langue leur suffirait complétement, et ils pourraient par elle se tout dire, sans avoir idée de ce que nous appelons un mot.

Mais comme ils ne sont pas sourds et muets, ils ont une langue parlée : cette langue parlée désigne par des sons ce que la première désigne par des traits; elle s'adresse uniquement aux oreilles, comme la première uniquement aux yeux. Ces deux langues, comme je l'ai dit, n'ont aucune relation essentielle. Cela est si vrai, que des nations de l'Asie, qui parlent des idiomes très-différens, se servent également des caractères chinois, comme tous les peuples de l'Europe, malgré la diversité de leurs langues, font usage des chiffres arabes.

La langue parlée offre une particularité remarquable; elle est composée d'environ trois cents monosyllables; au moyen de divers accens qui en font varier l'intonation d'une manière très-sensible pour des oreilles chinoises, on obtient environ douze cents mots : c'est le vocabulaire tout entier de la langue parlée.

Pour la langue écrite elle est d'une richesse illimitée. Les caractères ou mots-signes dont elle se compose ont été portés dans certains dictionnaires chinois jusqu'à cent mille : on voit que, s'il fallait les connaître tous, la vie suffirait à peine en effet pour apprendre à lire, mais ce luxe de lexicologie est heureusement aussi superflu qu'il est effrayant. Au nombre de ces cent mille caractères, il est beaucoup de synonymes, d'archaïsmes, de termes inusités, ou réductibles à des termes usuels, et la connaissance de quelques milliers de signes suffit pleinement pour la lecture des ouvrages qui ne demandent pas une étude spéciale.

Des jeunes gens qui ont reçu même une éducation médiocre, lisent et écrivent très-correctement ces caractères. C'est ce dont ont pu s'assurer ici ceux qui ont conversé la plume à la main avec quelques jeunes Chinois qui n'étaient rien moins que des lettrés consommés.

Après avoir brièvement indiqué la vraie nature de la langue singulière à laquelle M. Rémusat s'était voué, c'est lui maintenant que nous allons suivre, et ses recherches ingénieuses nous fourniront le moyen de compléter nos idées sur ce sujet.

Au commencement de ce siècle, l'étude du chinois était complétement abandonnée en France, à tel point qu'on fit venir, en 1809, un étranger (Hager), pour publier un dictionnaire chinois à Paris, entreprise au reste qu'il ne fut pas en état d'exécuter. Il fallut à M. Rémusat un rare courage pour concevoir la pensée d'apprendre cette langue sans maître, sans grammaire et sans dictionnaire; il eut be-

soin d'une persévérance plus rare encore pour atteindre son but, malgré la rareté des secours dont il pouvait disposer, et la malveillance de ceux qui, au lieu d'encourager ses travaux, les entravaient. Occupé alors d'études médicales qui remplissaient ses jours, il donnait au chinois ses nuits. Cette notice n'étant pas biographique, je n'entrerai pas dans le détail des difficultés qu'il eut à vaincre ; j'y ai regret, car c'est toujours un attachant spectacle que celui d'une vocation énergique aux prises avec les obstacles qu'on ne manque jamais de lui opposer, et qui ne font que l'affermir en l'éprouvant. Je rappellerai seulement comme un fait curieux dans l'histoire de l'érudition française, que, vers le temps où M. Rémusat devinait, pour ainsi dire, le chinois, un autre savant s'initiait aux secrets d'une langue non moins difficile, le sanscrit, pour laquelle il n'existait point encore de grammaire. Quand la première, celle de Wilkins, parut, il se trouva en France un homme en état de la juger, et d'en relever les imperfections ; c'était M. Chézy, qui vient de suivre de si près Rémusat dans la tombe.

En 1811, M. Abel Rémusat fit paraître le premier résultat de cinq années d'études. C'était une brochure portant pour titre : *Essai sur la langue et la littérature chinoise*. Ce petit ouvrage, devenu assez rare, et que les travaux postérieurs de son auteur ont laissé bien loin derrière eux, n'en est pas moins curieux aujourd'hui, considéré comme leur point de départ. On sent bien dans quelques parties l'inexpérience et l'incertitude d'un premier essai, on y rencontre même quelques inexactitudes : par exemple, les quatre livres moraux sont donnés comme formant, par leur réunion, le cinquième king ; cependant presque toutes les notions renfermées dans ce petit livre sont justes, et attestent déjà la pénétration et la sagesse de l'esprit qui les avait recueillies. Seulement elles sont exposées avec une certaine confusion, où l'on sent le désordre d'une acquisition récente, et un empressement bien naturel à publier des découvertes difficiles. Il est piquant de surprendre les mouvemens d'une admiration passionnée dans cet homme, dont pus tard nous n'avons connu que l'intelligence ferme et froide, et l'esprit tourné à l'ironie. Il cite avec complaisance quelques-uns des caractères dont la composition est la plus ingénieuse, tels que *Ming*, lumière, formé du soleil et de la lune réunis ; *Chou*, livre, exprimé par la clef du pinceau et celle de la parole, comme qui dirait parole peinte ; *Nou*, colère, composé du caractère *cœur* et du caractère *esdave*, passion qui asservit le cœur. Le jeune auteur, dans son enthousiasme, se garde bien de dire que les caractères dont on peut ainsi rendre compte par des associations d'idées plus ou moins heureuses, sont infiniment peu nombreux en chinois, en comparaison de la foule des mots insignifians, et il ajoute, avec toute la ferveur admirative d'un novice : « En lisant, dans le *Chou-King*, la description du *Déluge d'Iao*, les gouttes de la clef de l'eau (caractère composé de 3 gouttes), accumulées et combinées avec les caractères des ouvrages publics, des montagnes, des collines, semblent, si j'ose ainsi parler, transporter sur le papier les inondations et les torrens qui couvraient les montagnes, surpassaient les collines, et inondaient le ciel ! Tel est un des principaux mérites de la langue chinoise, que lui ont reconnu tous ceux qui ont fait quelque progrès dans son étude, et qui n'a pas contribué peu *à l'enthousiasme dont cette même étude est inséparable.* »

Vingt ans plus tard, il eût souri de cet enthousiasme qu'il exprimait alors avec un abandon dont la naïveté n'est pas sans grâce. Alors il n'eût plus vu, comme à son début, le déluge transporté sur une page du *Chou-King*, par un prodige de

au concours de la science? Mais il faut avouer, comme M. Rémusat en convient aussi, que ces détails, tout intéressans qu'il sont en eux-mêmes, étaient fort déplacés dans un dictionnaire; il est vrai que M. Morrison ne mérita pas long-temps le reproche de trop développer les articles du sien; se fatiguant tout à coup de son immense travail, il passa brusquement de cet excès de richesse à un autre excès beaucoup plus fâcheux, et la maigreur extrême de la troisième partie de son dictionnaire par clefs égala l'ampleur outrée de la seconde. Ainsi le plan tracé par M. Rémusat n'a pas été rempli, peut-être ne pouvait-il pas l'être; espérons qu'il est réservé à celui qui lui a succédé dans l'enseignement de nous donner un dictionnaire complet, ce qui peut s'obtenir en renonçant à quelques-unes des richesses inutiles dont M. Rémusat avait encombré son programme, comme tout ce qui tient aux variations de l'écriture, aux altérations locales de la prononciation, et en donnant en revanche le plus possible d'exemples du style poétique et fleuri! partie difficile de la langue chinoise, où M. Jullien a déjà fait tant de progrès, et sur laquelle nous appelons la continuation de ses efforts et de ses succès.

Enfin deux chaires furent créées pour les deux hommes qui avaient créé une étude, une branche de savoir dans leur patrie. M. Rémusat vint au Collége de France fonder un enseignement qui ne s'éteindra plus parmi nous. Dans son discours d'ouverture, il rendit un hommage, que personne ne peut désavouer, à cette illustre mission de la Chine, qui a produit tant d'hommes distingués, et d'où sont sortis tant de travaux utiles; il apprécia avec impartialité le zèle et les efforts de Fourmont, admira sans restriction Des Hauterayes et de Guignes, et réclama en leur nom pour la France la suprématie dans un district de l'érudition où les étrangers n'étaient entrés que quand nous l'avions quitté, et où ils n'avaient paru que pour rehausser notre gloire par leur infériorité. Il attaquait avec chaleur les préjugés si répandus sur la difficulté de la langue chinoise et son peu d'importance. Il s'écriait : « Une littérature immense, fruit de quarante siècles d'efforts et de travaux assidus, l'éloquence et la poésie s'enrichissant des beautés d'une langue pittoresque, qui conserve à l'imagination toutes ses couleurs; la métaphore, l'allégorie, l'allusion concourant à former les tableaux les plus rians, les plus énergiques ou les plus imposans; d'un autre côté, les annales les plus authentiques que nous tenions de la main des hommes, déroulant à nos yeux les actions presque ignorées, non-seulement des Chinois, mais des Japonais, des Coréens, des Tartares, des Thibetains, ou des habitans de la presqu'île ultérieure de l'Inde, ou nous développant les dogmes mytérieux de Bouddha, ou ceux des sectateurs de la Raison, ou consacrant enfin les principes éternels et la philosophie politique de l'école de Confucius : voilà les objets que les livres chinois offrent à l'homme studieux qui, sans sortir de l'Europe, voudra voyager en imagination dans ces contrées lointaines. Plus de cinq mille volumes ont été rassemblés à grands frais à la Bibliothéque du Roi; leurs titres ont été à peine lus par Fourmont; quelques ouvrages historiques ont été entr'ouverts par de Guignes et Des Hauterayes, tout le reste attend encore des lectures et des traducteurs. »

Tout cela était vrai et l'est encore.

Tandis que M. Rémusat se préparait à publier dans sa grammaire les fruits de son enseignement, il fut amené, par une étude toujours plus approfondie de l'écriture chinoise, à examiner les caractères figuratifs qui lui ont servi de base. Les

résultats auxquels cette recherche le conduisit sont assez curieux pour nous y arrêter quelques momens.

Tous les caractères chinois sont formés par la combinaison d'un certain nombre de signes que la fantaisie des écrivains a groupés, brisés et entrelacés de mille manières, mais dont le nombre ne s'élevait pas originairement au delà de deux cents. Ce sont les élémens fondamentaux de la langue écrite; ce sont les molécules primitives qui constituent cette énorme agglomération. M. Rémusat eut l'idée simple et féconde de prendre un à un ces signes élémentaires, d'examiner successivement chacun d'eux sous sa forme la plus ancienne, et de demander à cet examen des lumières sur l'état primitif de la société chinoise, que nul autre monument ne pouvait lui fournir. Il est évident en effet que les images primordiales, qui depuis ont servi à former toutes les autres, devaient contenir l'expression fidèle et comme le registre exact des idées et des connaissances possédées par ceux qui les avaient tracées. Cette vue était ingénieuse : M. Rémusat procéda à l'analyse des signes fondamentaux de l'écriture chinoise avec l'excellente méthode qui le caractérisait; voici à quels résultats il fut amené.

D'abord, le nombre seul de ces signes est une chose frappante, car il ne passe pas deux cents. C'est déjà une induction pour un bien petit nombre d'idées et de besoins, par conséquent pour un degré de civilisation bien peu avancé à l'époque où ils furent inventés. Toute la suite du travail le confirma dans cette présomption. Ainsi, il reconnut que le ciel n'avait fourni aux inventeurs de l'écriture chinoise que sept caractères; on voit qu'ils n'étaient pas grands astronomes; ils n'étaient pas non plus bien avancés en métaphysique et en théologie. Toute idée abstraite de Dieu est absente de ce vocabulaire figuratif; mais on y trouve la représentation d'une victime offerte en sacrifice, et la tête d'un démon ou mauvais génie. Ainsi, comme l'observe l'auteur du mémoire, ils étaient superstitieux avant d'être religieux; il ajoute : « Cela sans doute n'a rien d'étonnant pour qui connaît la marche de l'esprit humain. » Je crois au contraire que plus on l'a étudiée, plus on a lieu d'être surpris d'un pareil résultat; mais le fait, pour être embarrassant n'en est pas moins certain. Ce n'est pas du reste le seul cas où la Chine semble une exception en dehors des lois générales de l'humanité.

On ne trouve parmi ces signes primitifs ni tour, ni jardin, ni ville, ni rempart, ni roi, ni lettré, ni général, ni militaire, mais la figure d'un homme qui se courbe en avant, laquelle a fourni depuis le caractère qui signifie sujet ou ministre, et celle d'un sorcier; l'une emblème de souplesse servile, l'autre de superstition craintive; elles annonçaient le peuple des lettrés et des bonzes. Il est curieux de trouver dès-lors un homme faisant la révérence, je ne sais pas devant qui, car il n'y a pas encore de roi, mais il y a déjà un sujet qui s'incline en attendant; peut-être est-ce devant le sorcier.

Les vêtemens sont extrêmement simples. C'est la pagne et le bonnet; le seul ornement qu'on trouve ici consiste en deux grains enfilés semblables au collier dont se parent les sauvages. Du reste, ni instrumens de musique, ni monnaies, ni verre, et ce qui est le plus significatif, point de métal.

Les armes ne manquent pas cependant; il y a, pour cet article, neuf à dix signes, mais rien n'y indique l'emploi des métaux. Même à présent, le caractère de hache contient l'image de *pierre*, comme pour rappeler de quoi furent faites les premières haches : probablement elles étaient en silex comme celle des Germains et de tant d'autres peuples barbares.

Les animaux désignés par un signe simple sont, parmi les animaux domestiques, le chien, le cheval, le mouton, le cochon et le bœuf, les premiers serviteurs de l'homme ou ses premières victimes; parmi les animaux sauvages, le léopard, le cerf, le rat, l'élan, le rhinocéros, deux sortes de lièvres. Cette distinction entre deux espèces d'un même genre, dans un temps où l'on distingue si peu, me semble indiquer les habitudes et la sagacité exercée d'un peuple chasseur. Du reste, point encore de ces animaux fantastiques qui, depuis, ont joué un si grand rôle dans les traditions chinoises. Parmi les végétaux, on ne trouve ni le froment, ni l'orge, mais le riz, le millet, et un petit nombre de plantes potagères, ce qui semble indiquer de faibles commencemens de culture.

Tel est le degré de civilisation peu avancé où en étaient les Chinois, quand ils inventèrent l'écriture. M. Rémusat remarque avec raison que les deux cents images, distribuées en dix ou douze groupes, suivant la nature des objets qu'elles expriment, et considérées isolément, ramènent toujours au même résultat et conduisent à des conclusions qui se confirment réciproquement, sans que rien vienne les infirmer où les démentir. « On voit, dit-il, que ceux qui employaient ces signes étaient à peu près au même degré d'habileté en astronomie, en économie rurale, en histoire naturelle; qu'ils n'étaient ni plus savans, ni plus ingénieux, ni meilleurs qu'il ne convient de supposer une réunion de familles sauvages sur un sol encore couvert de forêts dont nulle main n'a fouillé le sein ni fertilisé la surface. On croirait voir les tribus de la Nouvelle-Zélande ou des Iles des Amis s'essayant, dans l'enfance de la société, aux arts qui marquent la naissance de la civilisation. »

Mais faisons une remarque importante. Ces tribus sauvages, dont parle M. Rémusat, n'ont point inventé un système d'écriture qui subsiste depuis quatre ou cinq mille ans, qui, en se perfectionnant, s'est accommodé aux besoins d'un grand empire civilisé et d'une littérature immense. C'est un résultat prodigieusement curieux du travail de M. Rémusat de voir l'écriture naître, pour ainsi dire, avant la société. Il serait fort intéressant de suivre l'influence de cette précocité de l'écriture, et d'une écriture idéographique, sur la langue parlée. Il me semble probable que là est l'origine du monosyllabisme et de la pauvreté de cette langue. En général, l'écriture est inventée plus tard, quand les langues sont déjà plus riches; d'ailleurs, un système alphabétique se plie à toutes les variations, à toutes les flexions, à toutes les combinaisons nouvelles de la parole; il les suit et les reproduit par sa mobilité. Au contraire, un système idéographique n'ayant aucun égard au langage, ne se prête point à ses transformations, et par là les arrête. Un tel système fixe et stéréotype, pour ainsi dire, chaque mot, qui demeure comme incrusté dans le signe unique et immuable auquel il est attaché. Les mots qui existaient quand l'écriture a été inventée, dureront à jamais immuables comme leurs signes. On n'ajoutera point de mots nouveaux au vocabulaire, car comment les peindrait-on? et même si de nouveaux caractères se forment, on leur appliquera, pour les désigner, des mots déjà existans; en effet, pour en inventer de nouveaux, il faudrait combiner autrement les élémens de la parole, et ces élémens ne sont pas analysés par l'écriture. En outre, comment ces mots s'uniraient-ils, se fondraient-ils, pour passer de la nature monosyllabique à la nature polysyllabique, quand les signes qui leur correspondent sont nécessairement distincts les uns des autres? comment s'infléchiraient-ils selon les cas et les temps, quand les signes se refusent, par leur nature, à exprimer la moindre flexion?

On voit donc, selon moi, que les principaux attributs de la langue chinoise parlée, savoir, le monosyllabisme, le petit nombre et l'inflexibilité des mots, dérivent de cet accident si curieux d'une écriture idéographique inventée à une époque très-primitive et toujours conservée depuis, fait que M. Rémusat a su lire dans cette écriture elle-même.

En 1821, M. Rémusat publia ses élémens de grammaire chinoise, et l'étude du chinois fut complétement établie en France. C'est aussi de cette époque que date l'institution de la Société et du Journal asiatique à laquelle il coopéra si ardemment. Dans une lettre adressée au rédacteur de ce journal, il s'applaudissait, avec un juste orgueil et une convenance parfaite, des progrès qu'avait faits en France la connaissance du chinois depuis huit années, des préjugés vaincus, des entreprises commencées, des élèves qui s'étaient déjà formés autour de lui. Heureux s'il n'avait jamais mis son ambition d'influence et son activité qu'au service de si nobles intérêts ! lui et la science y auraient gagné. — Mais revenons à sa grammaire.

Les Chinois, qui ont un grand nombre de dictionnaires, dont un surtout, le Dictionnaire impérial de Kanghi, fait sur un plan analogue à celui de Johnson et de la Crusca, n'est pas inférieur à ces modèles de la lexicographie européenne, les Chinois n'ont pas de grammaire de leur propre langue. On le conçoit d'après la nature de cette langue ; ils apprennent une partie de ses règles en apprenant à parler, et l'autre en apprenant à écrire. Dès 1812, M. Rémusat avait placé à la suite du *Plan d'un Dictionnaire chinois*, dont j'ai parlé, un plan de grammaire chinoise plus vaste que celui qu'il a rempli, mais dans lequel, obéissant à une disposition d'esprit que j'ai déjà signalée en lui à cette époque, il donnait une trop grande place aux variations de la prononciation et de l'écriture. Ce plan était précédé d'un compte-rendu succinct des travaux européens sur la grammaire chinoise ; il y jugeait ces travaux avec impartialité, ne négligeant par les anecdotes qui pouvaient amuser la malice de son esprit. Dans cette notice, telle qu'elle a été insérée par son auteur dans les Mélanges asiatiques, on peut voir comment le grave Fourmont, qui, à l'en croire, avait tiré tout ce qu'il savait des livres chinois lus et pénétrés à force de travail et comme par divination, s'était toutefois aidé de la grammaire d'un père Varo qu'il eut l'audace de publier sous son nom, quoiqu'il n'eût eu d'autre peine que de la traduire d'espagnol en français et de français en latin. On est confondu de la candeur effrontée avec laquelle Fourmont raconte que lui et un père Horace de Costerano s'exprimèrent réciproquement leur étonnement de l'extrême ressemblance de leurs deux ouvrages. Il y avait à cela une explication bien simple qu'a mise en lumière M. Rémusat, c'est que le père Horace avait, comme Fourmont, pillé le père Varo, et mes bons savans admiraient la similitude de deux copies, faites sur le même original. Cependant ils devaient connaître cet axiome des mathématiques élémentaires : deux quantités semblables à une troisième sont semblables entre elles.

Le procédé de Fourmont, au sujet de la grammaire du père Prémare, n'est pas non plus très-édifiant. Voici le fait : le père Prémare, un des plus savans missionnaires, avait envoyé de la Chine à Fourmont une grammaire de sa composition. L'arrivée de cet ouvrage, qui pouvait être d'un grand secours à Fourmont, et aurait dû lui faire grand plaisir, lui perça le cœur. Son siége était fait, avec les troupes du père Varo, il est vrai ; n'importe, au lieu d'étudier l'ouvrage du père Prémare, il n'eut de repos que quand il eut persuadé à tous ceux qui ne

savaient pas le chinois, et à lui-même qui ne le savait guère, que sa grammaire, ou du moins celle qu'il appelait ainsi, était beaucoup meilleure que cet ouvrage, qui arrivait si mal à propos de la Chine pour troubler son triomphe. Enfin, il s'avisa de ce que M. Rémusat appelle une délicatesse étrange : ce fut d'adresser au père Prémare une critique de la grammaire que celui-ci avait composée en partie pour lui faciliter l'étude du chinois. Cette singulière épître dédicatoire est de la comédie toute pure.

« Que pensez-vous vous-même, lui dit-il, de la divison générale de votre livre, mon très-cher ami ? elle n'est assurément pas très-philosophique..... Vous détruisez de la main gauche ce que vous avez voulu élever de la droite..... Je vous ai excusé tant que j'ai pu, mais j'ai perdu ma peine ; certains hommes doctes trouvent que votre ouvrage manque de méthode, qu'il est tronqué, non pour ne pas avoir été achevé, mais parce que les choses essentielles y sont passées sous silence... Tout ce que vous dites de quelques verbes et particules leur semble superflu... Ce qui abonde, leur dis-je, ne vicie pas... mais ils voudraient que vous eussiez été plus concis, en cela je ne suis pas tout-à-fait de leur avis... »

Il est impossible de ne pas penser à certaine scène du Misanthrope :

> Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
> Où sur vous du discours on tourna la matière.
> . . . . . .
> Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre.

Certainement, si Arsinoé eût su le chinois, elle eût écrit au père Prémare une lettre dans le goût de celle de Fourmont.

Du reste, ni la grammaire du père Varo, publiée sous le nom de Fourmont, ni celle du père Prémare, infiniment meilleure, mais manquant, à ce qu'il paraît, de méthode et de choix, ni la dissertation publiée en 1809, à Sirampour, par M. Marshman, ne remplissaient le cadre que M. Rémusat avait tracé. Lui-même n'a pas atteint complétement le but qu'il s'était d'abord proposé. Ses *Élémens* offrent des défauts qu'aurait pu corriger le progrès de son enseignement, mais cet ouvrage n'en est pas moins une base excellente pour l'étude du chinois. L'exposition est pleine de clarté et de netteté ; l'ordre des règles et le choix des exemples sont parfaits ; seulement on peut trouver quelques lacunes dans les premières, et reprocher aux seconds trop de sobriété.

## § II. Langues tartares, japonais, coréen.

L'utilité de la langue chinoise ne se borne pas à nous faire connaître le peuple qui la parle ; elle peut encore servir à nous mettre en relation avec d'autres nations qui entourent le royaume du milieu, et sont comme les satellites de cette grande et lointaine planète. Nous en aurons la preuve quand nous parlerons des travaux de M. Rémusat sur l'histoire du haut Orient ; nous l'allons voir dès à présent à propos de diverses langues auxquelles il a étendu ses recherches en s'aidant pour leur étude de la connaissance du chinois. Tels sont les idiomes tartares, le japonais et le coréen. N'oublions jamais, en effet, que nous sommes à la Chine, chez un peuple savant et lettré, curieux de tout ce qu'il ne méprise pas trop, qui

d'ailleurs, malgré son mépris pour ses conquérans, a été forcé d'apprendre la langue des différentes nations qui l'ont soumis. En dépit du rempart qu'élèvent autour de lui ses préjugés nationaux, rempart plus difficile à surmonter que la grande muraille, il n'est pas resté sans contact avec les autres peuples. Il a négocié avec des nations tartares et gothiques, il a soumis le Japon, il a reçu dans son sein des populations mahométanes et bouddhistes; enfin, il a traduit des livres sanscrits, thibetains et arabes; il possède des grammaires mantchoues, des dictionnaires mongols, des dictionnaires polyglottes, et entre autres un vocabulaire philosophique en cinq langues, sur lequel nous reviendrons.

Dans son beau travail sur les langues tartares, dont malheureusement il n'a publié que la première partie, M. Rémusat a donné une idée juste et souvent nouvelle des principales d'entre ces langues; un des premiers, il a montré les ressources que l'histoire devait trouver dans un sage emploi de la philologie comparée. Sa préface renferme sur ce sujet des aperçus aussi ingénieux que solides, alors assez neufs en France, et que la critique historique a entièrement adoptés.

M. Rémusat avait à cœur de combattre les hypothèses vagues et sans fondement sur l'histoire de la haute Asie qui avaient cours avant lui. Par un examen approfondi des langues tartares, il a montré que ce n'étaient point ces langues ni les peuples qui les parlent, qui avaient pu être dépositaires d'une antique civilisation, communiquée ensuite par eux à l'Inde et à la Chine. L'hypothèse du peuple primitif, du moins telle que l'avaient rêvée Bailly et quelques autres, s'est évanouie devant l'évidence des faits. Le Thibet, qu'on avait particulièrement désigné comme le point de départ de ce peuple imaginaire, n'a plus conservé aucun droit à cet honneur. Ce n'est pas au moins dans les traditions nationales qu'il faut en chercher la trace. Le thibetain, idiome assez barbare et vraie langue de montagnards long-temps isolés sur leurs plateaux neigeux, ne paraît posséder d'autres monumens littéraires que des monumens bouddhiques, venus de l'Inde et traduits du sanscrit. Son alphabet n'est qu'une corruption de l'alphabet sanscrit accommodé à la peinture de quelques sons qui lui sont propres; en un mot, la langue et l'écriture, comme la civilisation et la religion du Thibet, ont reçu l'influence de l'Inde, et l'Inde n'a rien reçu de lui. En attendant qu'on pénètre librement dans ce pays curieux et ignoré, voilà que des comparaisons d'alphabets, des investigations faites à Paris, dans des historiens chinois, renversent un des systèmes auxquels avaient prêté le plus de vogue les deux complices de tout système qui réussit, l'ignorance et le talent.

L'histoire de l'alphabet des Mantchoux n'est pas moins curieuse : ceux-ci l'ont reçu des Mongols, leurs devanciers dans la conquête de la Chine. Les Mongols l'avaient reçu des Oigours, population turque voisine des Mongols; car il n'y a pas des Turcs seulement à Constantinople : les Osmanlis ne sont qu'une fraction célèbre d'une grande famille dont les tribus obscures sont dispersées à travers presque toute l'Asie. Or ces Oigours, qui donnèrent aux Mongols l'écriture que ceux-ci ont passée aux Mantchoux, de qui l'avaient-ils reçue? L'étude de cette écriture a montré qu'elle n'était autre chose que l'alphabet syriaque, porté au fond de l'Asie, dans les premiers siècles de notre ère, par des prêtres chrétiens. En effet, certaines sectes dissidentes, les Manichéens, les Nestoriens, s'enfoncèrent de bonne heure dans l'Orient, fuyant le siége de l'orthodoxie et de la persécution. Un des résultats de ces émigrations religieuses fut de donner aux nations tartares

un alphabet qui, sous une de ses formes, devait être celui de Gengiskan. Or cet alphabet des langues tartares, qui s'est légèrement modifié pour s'accommoder à chacune d'elles, cet alphabet, syriaque d'origine, était lui-même une forme de l'alphabet des peuples sémitiques, dont les caractères hébreux et les caractères arabes sont des variations en apparence bien diverses, mais au fond identiques, dont le type le plus ancien fut cet alphabet phénicien qu'adopta la Grèce, et qui a été le père de tous ceux qu'emploient les peuples européens, tant ceux d'origine latine que ceux d'origine germanique, celtique ou slave. Ainsi voilà une transformation de plus ajoutée à la série des métamorphoses qu'a subies l'alphabet de Cadmus, et la Tartarie jointe à son vaste empire.

L'écriture mantchoue avait été l'objet d'une prétention singulière de la part d'un homme dont les prétentions dépassaient quelquefois le savoir. M. Langlès avait cru découvrir la nature alphabétique des caractères mantchoux, ignorée, selon lui, des Mantchoux eux-mêmes; malheureusement quelques passages, traduits par M. Rémusat, d'une grammaire chinoise de la langue mantchoue, ne purent laisser à M. Langlès l'illusion d'avoir découvert que les conquérans de la Chine avaient un alphabet sans le savoir.

A côté des résultats importans auxquels peut conduire l'étude comparée des langues, il en est qui ne sont qu'un caprice piquant du hasard : telle est l'analogie bien probablement fortuite entre certains mots mongols et certains mots français. L'exemple le plus frappant, c'est le mot *amour*, qui est le même dans les deux langues. Il est bizarre que cette ressemblance de nom se rencontre là où on l'attendrait le moins; car il est à croire que la chose est assez différente au bord de la Seine et aux rives du lac Baïkal.

Des rapprochemens moins frivoles se sont présentés à M. Rémusat : telle est l'histoire du mot *bey*. N'est-il pas curieux qu'il vienne du chinois *Pe*, et que ce soit une expression empruntée à la Chine qui serve à désigner en Turquie une fonction politique? Les mots sont des voyageurs qui font le tour du monde et se naturalisent bien loin de leur berceau.

Un peuple remarquable à plus d'un égard, c'est le peuple japonais. On connaît la bizarrerie de son double gouvernement, et comment le pouvoir temporel et le pouvoir ecclésiastique y siégent à côté l'un de l'autre; on connaît ce caractère sombre et violent qui forme un si parfait contraste avec la douceur humble et souple des Chinois; on sait cet usage auprès duquel notre duel n'est que de la demi-barbarie, ce point d'honneur étrange qui commande à un Japonais offensé de proposer à son ennemi de s'ouvrir le ventre au même instant que lui, comme en Angleterre on s'adresse entre convives la proposition de boire ensemble un verre de vin. Le langage de ce peuple extraordinaire offre aussi des particularités dignes de remarque; au fond essentiellement différent du chinois et des idiomes tartares, on voit cependant que le voisinage de ces langues n'a pas été sans influence sur lui! civilisés par les Chinois, les Japonais ont subi le joug de leur grammaire; ils ont conservé les mots indigènes, mais ils ont appris à les construire à la chinoise et à les décliner à la tartare. De plus, le bel usage a introduit dans le japonais l'usage du mot chinois un peu défiguré par la prononciation, à côté de celui des mots nationaux, de sorte qu'il y a deux noms pour toutes choses, le nom japonais et le nom chinois. On emploie de préférence la dénomination chinoise dans les sujets qui tiennent à la politique, à la législation, à la religion; aux

belles-lettres, aux sciences, et le terme japonais pour tout ce qui se rapporte aux métiers, aux occupations du peuple et aux habitudes nationales. Il en résulte quelque chose d'assez singulier, dit M. Rémusat, « c'est que les ouvrages dont la matière n'est pas bien déterminée, ou qui ne sont pas spécialement destinés soit aux gens de lettres soit au vulgaire, offrent un assemblage bizarre de mots chinois et japonais qui se combinent entre eux dans la même page, dans la même ligne, et bien souvent dans la même phrase. »

Ainsi ces deux langues se pénètrent, pour ainsi dire, l'une l'autre, comme s'entrelacent les deux nationalités qu'elles représentent; mais cette confusion est la moindre de celles que le japonais présente, et la diversité des systèmes d'écriture appliqués à cette langue produit une bien autre complication. Ces systèmes d'écriture sont au nombre de trois.

D'abord les Japonais se servent souvent, pour leurs ouvrages scientifiques, des caractères chinois; comme ces caractères sont de leur nature indifférens à tout mode d'articulation, les livres ainsi écrits sont pour nous de véritables livres chinois, car il nous importe peu de quelle prononciation les Japonais peuvent se servir en les lisant; et s'ils écrivaient toujours de cette sorte, l'étude des Japonais serait à peu près inutile en Europe; mais ils ont deux autres systèmes d'écriture, l'un très-simple, l'autre très-embrouillé.

Dans ce dernier, on semble avoir pris plaisir à multiplier les difficultés de la lecture, à tel point que la simple exposition de ces difficultés en est elle-même une assez grande. Qu'il suffise de dire ici que les caractères chinois sont employés, dans ce système, à représenter, non les idées dont ils sont le signe, mais le son qui leur est arbitrairement attaché. De plus, les caractères, pris ainsi comme signes phonétiques, ne représentent pas toujours le son qui leur correspond en chinois, mais quelquefois le synonyme japonais, qui n'a aucun rapport avec le mot chinois; c'est, comme on voit, à la fois un rébus et un calembourg perpétuel. Ainsi, le caractère qui désigne en chinois un arbre représente tantôt la syllabe *mo*, nom chinois, tantôt la syllabe *ki*, nom japonais de l'arbre. On conçoit dans quel embarras doit jeter ce double emploi dont rien n'avertit. Ce n'est pas tout; il y a en chinois beaucoup de caractères entièrement différens et exprimant des idées entièrement différentes, auxquels une même syllabe correspond dans la prononciation. Eh bien! chacun de ces caractères peut être employé à peindre le son des divers mots japonais, synonymes des nombreux mots chinois auxquels correspond une syllabe commune. Ainsi le même signe peut servir à écrire des mots qui diffèrent entre eux à la fois par le son et par le sens. Je n'ai pas l'espoir de rendre bien sensible cette obscurité, quoique j'omette à dessein diverses circonstances qui la redoublent encore; j'espère seulement que l'impuissance même de mes efforts pour exprimer toute la difficulté que présente ce second système d'écriture, la fera sentir jusqu'à un certain point.

Quant au troisième, il est beaucoup plus aisé à comprendre. Pour le former, il a suffi de prendre un certain nombre de caractères chinois, sous une forme abrégée, de faire complètement abstraction de leur sens, et de charger chacun d'eux de représenter d'une manière constante, dans la langue japonaise, le son de la syllabe à laquelle il correspond en chinois. Ceci est un véritable syllabaire. Ce qu'il offre d'intéressant, c'est de montrer comment s'opère le passage d'une écriture qui représente les idées et les objets, à une écriture qui représente les sons.

On surprend ici l'esprit humain s'élevant de l'hiéroglyphe à l'écriture syllabique. Une fois arrivé là, il ne s'arrêtera pas en chemin; il n'aura qu'à choisir parmi les signes attribués aux syllabes un plus petit nombre de signes, et les appliquer aux lettres, pour que l'alphabet soit trouvé. Tel a été probablement partout la marche des choses. Il est vraisemblable que partout les lettres ont été, dans l'origine, des hiéroglyphes, d'abord idéographiques, puis phonétiques, d'abord signes d'idées, puis de syllabes ou d'articulations simples; ce qui n'était qu'une hypothèse au temps de Court de Gebelin, s'est réalisé en fait par le passage de l'écriture chinoise au syllabaire japonais : on pourrait objecter qu'un syllabaire n'est pas un alphabet, et que le dernier terme de la progression n'a pas été atteint; mais M. Rémusat a complété ce tableau du développement progressif de l'écriture, en trouvant chez les Coréens un véritable alphabet de vingt-quatre lettres, construit avec des caractères chinois, par un procédé analogue à celui qui donne naissance au syllabaire japonais. On voit ce qui peut se cacher d'important pour l'histoire des procédés de l'esprit humain dans les régions les plus lointaines, les moins connues, dans le Japon et la Corée. C'est là qu'on devait découvrir le secret de la formation de l'alphabet. Ajoutons que, sur un autre terrain, M. Champollion arrivait à des résultats parallèles, et voyait en Égypte s'accomplir, suivant la même loi, la transformation de l'écriture hiéroglyphique en écriture alphabétique.

## § III. Histoire littéraire, belles-lettres.

L'un des grands avantages qu'offre l'étude de la littérature chinoise, c'est qu'au lieu d'avoir à faire à des manuscrits rares et d'une lecture difficile, on a sous la main, et l'on peut facilement faire venir du pays même des milliers de livres imprimés. Quelques personnes parlent encore par habitude des *manuscrits chinois*; elles ne réfléchissent pas que l'imprimerie a été inventée à la Chine environ cinq siècles avant qu'elle fût connue en Europe. Dans ce pays immense et si anciennement civilisé, où la littérature se confond avec le gouvernement et presque avec la société, on doit s'attendre à rencontrer tous les secours dont la philologie aide et parfois accable l'érudition.

C'est ce qui a lieu en effet : renseignemens bibliographiques et littéraires de toutes sortes, préfaces, notes, commentaires, véritables *éditions variorum*, voilà ce qu'on trouve à la Chine, voilà ce que, pour des sommes fort modiques, on peut faire venir en Europe et qu'on y possède déjà en fort grande abondance. On n'a véritablement que l'embarras de la richesse. Comment s'orienter au milieu de ces ouvrages, qui procèdent pas centaines et par milliers de volumes? témoin cette collection d'auteurs choisis qui n'en a pas moins de cent quatre-vingt mille. Il est vrai que nous n'en sommes pas encore là, et que la Bibliothèque du Roi ne possède guère que huit mille volumes chinois; mais c'est encore un fonds assez considérable pour que notre curiosité et notre patience ne risquent pas de l'épuiser si tôt : c'est une masse qu'il est assez difficile d'entamer. On sent combien y aiderait un bon catalogue de ces livres. M. Rémusat l'avait senti; en 1816, il avait conçu le plan d'un catalogue qui eût été un véritable traité de bibliographie raisonnée et de littérature chinoise.

Il était d'autant plus urgent de s'en occuper que cent soixante-quinze articles, formant environ 2,000 volumes n'avaient pas été catalogués, et que le reste

l'avait été par Fourmont, qui, à la manière d'un autre savant, qui prenait le Pirée pour un homme, voyait toujours un nom d'auteur ou de personnage dans le titre d'un livre chinois, qu'il voulût dire énigme, guitare ou mariage, et donnait un recueil de mémoires scientifiques pour un ouvrage de cabale.

M. Rémusat s'occupait de ce catalogue depuis plusieurs années, quand il fut nommé conservateur des manuscrits orientaux de la Biliothéque du Roi, et dès lors conduit par la nature même de son emploi à s'occuper plus spécialement de l'histoire littéraire de la Chine.

A cette époque, ses idées s'étaient encore étendues, son catalogue devait avoir pour base les soixante-seize livres de l'histoire littéraire de Ma-touan-lin, auteur d'une espèce d'encyclopédie critique, dont nous allons parler tout à l'heure. M. Rémusat se proposait de traduire les soixante-seize livres du savant chinois, d'en faire comme le texte auquel il voulait rapporter, sous forme d'annotations, toutes les observations bibliographiques qu'il pourrait se procurer, et d'y joindre tous les éclaircissemens que lui auraient fournis d'autres ouvrages historiques. Ainsi on aurait eu non plus un simple catalogne déjà précieux, mais, comme disait M. Rémusat, un tableau vaste et complet de la littérature de tous les âges; des index étendus contenant les noms des auteurs et les titres des livres et une histoire sommaire des monumens littéraires de la Chine eussent été l'utile complément de ce grand travail; il devait former deux volumes in-folio, et être terminé dans l'espace de deux années.

Cet ouvrage est un de ceux que M. Rémusat n'a pas terminés; mais on a lieu d'espérer qu'on pourra profiter des matériaux que dans ce but il avait déjà recueillis.

On doit considérer comme un dédommagement de cette histoire littéraire de la Chine qu'avait conçue M. Rémusat, et qu'il n'a pas eu le temps d'achever, les notices biographiques sur quelques auteurs chinois, qu'il a rédigées d'après les sources nationales. Telles sont celles qui ont pour objet la famille Sséma, famille vouée au ministère d'historien, comme à un sacerdoce héréditaire, qui, au second siècle avant Jésus-Christ, renouvela et perfectionna l'histoire presque aussi ancienne que l'empire. Environ cent ans auparavant (213), avait eu lieu le fameux incendie des livres. Dans ce pays, si plein de respect pour la tradition, il s'était rencontré sur le trône un esprit despotique et novateur tout ensemble; il avait compris que la secte des lettrés, à l'aide des idées morales et politiques de Confucius, s'acheminait vers le pouvoir qu'ont mis entre ses mains dix siècles de plus d'efforts et de patience, et ne se souciant pas de partager avec eux l'autorité qu'il exerçait, ou de l'exposer à leur contrôle, il fit un jour brûler tous les livres et tous les lettrés qu'on put trouver. Comme Hoang-ti était un homme positif et pratique, il avait excepté les ouvrages de médecine, et de divination d'agriculture. Mais une mesure aussi atroce heurtait trop violemment des habitudes déjà enracinées pour pouvoir produire un effet durable. Le tyran mort, une réaction puissante se manifesta en faveur de la science qu'il avait proscrite. On déterra les ouvrages qu'avait enfouis la piété courageuse de quelques lettrés. D'autres s'étaient conservés dans la mémoire des vieillards, d'où les bourreaux n'avaient pu les aller arracher. C'est ainsi qu'ont été sauvés les Kings, les livres moraux de l'école de Confucius, et enfin tous les ouvrages qu'on possède, et dont la date est antérieure au IIIe siècle avant J.-C. Mais que de trésors avaient péri!

Il fallut alors rassembler les débris des anciennes chroniques, recueillir les vestiges des vieilles traditions pour recomposer l'histoire. C'est ce que fit Ssé-ma-thsian, qu'on a appelé l'Hérodote de la Chine.

Les pertes causées par l'incendie des livres sont d'autant plus à déplorer pour l'histoire, que, de tout temps, chaque empereur, et même chaque prince indépendant, avait son historiographe; pour garantir la véracité de ce fonctionnaire des séductions du pouvoir, on avait sagement établi que les documens recueillis chaque jour par l'historiographe, témoin de tout ce qui se passait, ne seraient publiés que sous la dynastie suivante. A partir de Ssé-ma-thsian jusqu'à la dynastie actuelle, on a une suite non interrompue d'histoires, dont les matériaux ont été rassemblés par des contemporains, et dont la rédaction est postérieure, ce qui réunit toutes les conditions d'exactitude et d'impartialité qu'on peut désirer.

Au nombre des auteurs dont les travaux composent cette série historique, la plus longue et la plus authentique que puisse offrir aucune nation, se trouve Sé-ma-Kouang, qui vivait au onzième siècle de notre ère; il appartenait probablement à cette famille dont les diverses générations semblaient toutes avoir la vocation et comme la mission de l'histoire. Celui-ci réunissait, à la charge d'historiographe, les fonctions de censeur, fonctions honorables à la Chine, car les devoirs qu'elles imposent s'étendent au souverain comme au peuple. Son biographe rapporte un trait qui fait honneur à l'indépendance de Sé-ma-Kouang. C'est une opinion reçue en Chine, que l'influence du gouvernement s'étend non-seulement à la société, mais à l'harmonie et à l'économie de l'univers; on rend le pouvoir responsable de tous les désordres de la nature. Un tremblement de terre fait murmurer le peuple, une inondation fait détrôner l'empereur, une éclipse est un sujet grave de mécontentement. Du temps de Sé-ma-Kouang, la flatterie avait exploité ce préjugé à l'occasion d'une éclipse de soleil qui eut lieu en 1061. Cette éclipse, selon l'annonce des astronomes, devait être de six dixièmes du disque du soleil; elle ne fut que de quatre dixièmes: les courtisans vinrent en cérémonie en féliciter l'empereur, comme d'une dérogation formelle que le ciel avait permise aux lois de ses mouvemens, et qui faisait le plus grand honneur à la sagesse du gouvernement. Sé-ma-Kouang eut le courage de les interrompre, et de dire, en présence de l'empereur, qu'il n'y avait là nul sujet de lui adresser des félicitations, et que si l'éclipse était moindre qu'on ne l'avait annoncée, c'est que les astronomes s'étaient trompés. — Grande hardiesse qui aurait pu perdre Sé-ma-Kouang, et pourtant lui réussit!

Tel était l'homme qui composa une vaste histoire, embrassant un espace de 1362 ans, où les faits, disposés chronologiquement, forment, suivant l'expression chinoise, comme un vaste tissu, dont la chaîne suit l'ordre des temps, et dont la trame s'étend à tout l'empire. C'est, dit M. Rémusat, expliquant cette métaphore, une chronique où tous les faits sont ramenés à un ordre unique, au lieu d'être classés, comme chez Ssé-ma-thsian, en différentes parties, consacrées à la biographie, à l'histoire des arts et des institutions. Mais, des lettrés chinois auxquels M. Rémusat a consacré des biographies, nul n'en était plus digne que Ma-Touanlin, qui vivait au XIII^e siècle, au commencement de la dynastie des Mongols. Ce savant, après vingt ans de travaux assidus, publia un ouvrage en cent volumes, qui contiennent la valeur d'environ vingt ou vingt-cinq de nos in-quarto, et

dans lequel toutes les parties de l'érudition chinoise sont traitées avec une profondeur et un savoir sur lesquels il n'y a qu'une voix en Chine et en Europe. Cet ouvrage, intitulé *Recherches approfondies des anciens Monumens*, dit M. Rémusat, vaut à lui seul toute une bibliothéque, et quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autres, il vaudrait la peine qu'on apprît le chinois pour le lire (1).

On voit que l'attention de M. Rémusat était tournée surtout vers la partie grave et positive de la littérature chinoise, vers tout ce qui tenait à l'érudition et à l'histoire ; quant à la littérature proprement dite, aux ouvrages d'imagination, il les estimait moins, pas assez peut-être. Il est vrai que ce n'est pas la poésie qui est le côté brillant de la Chine ; là point de ces vastes épopées, qui, comme dans l'Inde et la Perse, contiennent d'antiques traditions nationales. L'écriture a été trouvée trop tôt, on n'a pas eu le temps de chanter; l'histoire a suivi de près l'écriture, l'histoire a absorbé le domaine de la poésie. Le peuple chinois a été comme ces enfans précoces, raisonnables de bonne heure, qui seront des savans peut-être, jamais des poètes. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, c'est le peuple qui a fait le plus de vers ; faire des vers est à la Chine l'occupation et l'amusement journalier de tout homme cultivé : on fait des vers pour passer le temps quand on est ensemble, comme on joue, comme on fume, comme on boit. Mais à juger de cette poésie d'impromptus, d'acrostiches de bout-rimés, par ce que nous en connaissons, elle est ce qu'elle doit être chez une société raffinée et blasée par une civilisation de tant de siècles. Ce qui lui agrée surtout, c'est l'emploi d'un langage contourné, auprès duquel celui des précieuses et de l'hôtel de Rambouillet est une merveille de simplicité; ce sont des allusions d'autant plus goûtées qu'elles sont plus détournées et plus obscures ; c'est une élégance molle et recherchée, c'est le retour constant des mêmes images empruntées de préférence à ce que la nature offre de plus pâle et de plus frêle, la fleur du pêcher, la feuille du saule, l'eau ridée par la brise, la neige éclairée par la lune ; le genre descriptif domine dans ces compositions, et la description y est à la fois minutieuse et vague. Cette poésie fleurie, précieuse, mignarde, a été portée à sa perfection par deux poètes du VIIIe siècle, à l'un desquels (Tou-Fou) M. Rémusat consacré une trop courte notice.

Je conçois sans peine que cette sentimentalité fade ne dut pas avoir un grand attrait pour un esprit judicieux et solide. Mais il est à regretter qu'il ait étendu son indifférence à des monumens poétiques d'une autre importance. Ainsi, il n'appréciait pas assez celle du *livre des vers* (Chi-King) : n'est-ce rien qu'un recueil de poésies fait par Confucius, qui étaient déjà très-anciennes de son temps, et dont plusieurs étaient certainement populaires au moins douze cents ans avant Jésus-Christ ? Il faut dire cependant qu'il encouragea la publication de la traduction latine du livre des vers par le père Lacharme, que nous devons aux soins de M. Mohl.

Il est deux genres d'ouvrages d'imagination qui ont pour nous un intérêt particulier en ce qu'ils nous offrent une peinture fidèle et vivante des mœurs chinoises, ce sont les drames et les romans. Tous deux sont dédaignés à la Chine et mis en dehors de la littérature savante. Cette exclusion même est un mérite pour des Eu-

(1) On ne trouvera pas cet éloge exagéré, si on parcourt les titres des livres donnés par M. Rémusat (*mél. as.* t. II, p. 417), et surtout le sommaire des objets qu'ils contiennent, inséré par M. Klaproth, dans le Journal asiatique de 1832. (Numéros de juillet et août.)

ropéens, car elle nous garantit que les auteurs n'ont eu pour guide que leur goût ou celui de leurs lecteurs, et n'ont point été obligés de soumetre leurs idées et leur style à des données de convention ou à une symétrie pédantesque. Il y a chance pour qu'il se glisse quelque vérité dans ces compositions vulgaires qu'on n'estime pas assez pour les fausser entièrement. M. Rémusat n'a point traduit de drame. Les drames chinois sont composés de prose qu'on récite et de vers qu'on chante. Cette seconde partie, comme tout ce qui est en vers à la Chine, est fort difficile à entendre. M. Rémusat avait fait peu d'efforts pour surmonter ce genre de difficulté qu'il ne tenait pas beaucoup à vaincre; d'autre part il sentait qu'on ne pouvait, comme l'ont fait le père Amyot et M. Davies, qui nous ont donné chacun la version d'un drame chinois, passer entièrement la portion versifiée et chantée, celle à laquelle les spectateurs et les auteurs chinois attachent le plus d'importance. M. Julien est le premier qui ait traduit une pièce chinoise tout entière, vers et prose; c'est un tour de force qu'il renouvellera, nous l'espérons, pour quelques portions du répertoire chinois dont il a cent volumes à sa disposition, et qui en contient des milliers.

Quant aux romans, tout le monde a lu *les deux Cousines* et la spirituelle préface de M. Rémusat; mais on a élevé des doutes sur la fidélité de la traduction. Mettant à part les vers placés à la tête des chapitres ou jetés dans le récit, et que M. Rémusat confessait ne pas entendre toujours, on peut affirmer qu'il traduit non-seulement avec exactitude, mais encore avec minutie et scrupule, calquant autant qu'il est possible la phrase française sur la phrase chinoise, et suivant pas à pas son original. Il est même supérieur, sous ce rapport, au traducteur anglais d'un autre roman chinois, *l'Union bien assortie*, qui de son côté entend mieux les vers.

La conscience du lecteur étant mise en repos sur ce point, il peut chercher avec toute sécurité dans *les deux Cousines* une peinture des mœurs d'un grand peuple au moins aussi fidèle que celle que lui présenterait le *roman le plus historique*. N'a-t-on pas dans celui dont je parle le spectacle de cette vie oisive, efféminée, corrompue, qu'une civilisation très-ancienne et depuis long-temps immobile a faite au plus vieux peuple de la terre? Voyez ces lettrés, qui, dans une bibliothéque élégante, entourés de livres et de fleurs, riment et boivent tour à tour ou conversent indolemment, un impertubable sourire sur les lèvres. Voyez-les toujours graves et posés, même dans l'abandon de l'intimité, s'adresser froidement des révérences et des complimens sans fin. Voyez, sous cet air de politesse et de réserve, les plus basses passions triomphant sans combat, les plus honteuses manœuvres employées sans hésitation et sans remords, ne déshonorant pas même quand elles échouent. Ne découvrez-vous pas quelque chose de roide, de glacé, de compassé, dans les mouvemens et les discours de tous ces personnages? On dirait qu'ils ne sont pas faits d'os et de chair, mais de bois ou de faïence. Qui ne sera curieux de passer quelques momens au milieu de ce monde où il serait insupportable de vivre? L'impatience même qu'inspirent le flegme de ces êtres cauteleux et douceâtres et l'impassible sécurité de leur pédanterie, cette impatience donne un vif sentiment de leur manière d'exister. Enfin, si l'on s'ennuie de leurs courbettes, de leur bavardage littéraire, de leurs petites allusions et de leurs épigrammes émoussées; cet ennui même est instructif, il complète l'illusion, il révèle le vide que recouvre cette pâle élégance, la mort qui est sous cette ombre de vie.

Une chose me frappe en lisant ce roman, c'est combien ce qu'il nous montre nous ressemble et en même temps diffère de nous. C'est une civilisation complète comme la nôtre. C'est une hiérarchie administrative comme la nôtre, c'est une société oisive corrompue et polie comme la nôtre, c'est de l'esprit subtil et de la conversation maniérée, de la poésie artificielle comme les nôtres ; ce sont des sentimens et des passions alambiqués comme les nôtres. Mais cette société, elle est immobile, et nous marchons ; mais cette hiérarchie, elle repose sur le principe tout oriental de l'omnipotence suprême de l'empereur fils du ciel, roi du monde ; mais ce qui limite cette puissance, ce n'est ni une aristocratie, ni un clergé, ni la propriété : c'est un corps de lettrés dont le lien est une doctrine purement morale et politique, et qui se recrute par l'examen. Cette société, au lieu de parler politique, fait des vers et respire le parfum des marguerites ; elle est pédante au lieu d'être galante, enferme les femmes et s'entoure de livres : attache plus de gloire à l'étude qu'à la guerre, à une thèse bravement passée qu'à un fait d'armes ; ses finesses et ses recherches de langage ont aussi un cachet tout particulier ; et quant au sentiment dont les conditions et la nature sont le mieux fixées en Occident, l'amour n'est-il pas là soumis à d'étranges lois ? D'abord ce qui touche une beauté, ce sont de brillans examens et des bout-rimés, comme ailleurs d'héroïques aventures : ce qui perd un soupirant, c'est de ne pas bien posséder ses classiques et de prononcer par exemple dans un vers du Chi-King *ko* pour *kou*. Mais que dirons-nous de ce singulier partage du sentiment chez nous le plus exclusif, qui fait que dans ce roman, comme dans plusieurs autres, le héros épouse, à leur grand contentement, les deux héroïnes, et avec leur agrément trouve encore moyen de récompenser la soubrette qui a servi ses amours ? On pense rêver en lisant tout cela, et tout cela est à côté de ces conversations qu'on croirait tenues à Paris en 1832, si tout à coup une formule bizarre de politesse, une comparaison étrange, dite comme la chose la plus simple, ne venait vous avertir que vous n'êtes pas chez vous et vous renvoyer au bout du monde. Tel est sur moi le double effet du roman chinois. Par momens je m'étonne de me sentir si complétement dépaysé, un instant après je m'étonne encore plus de l'être si peu, et il me semble que ces deux impressions contraires me révèlent, mieux que quoi que ce soit, cette civilisation qui est à la nôtre comme sont deux pôles similaires et opposés, deux lignes tirées parallèlement, à une distance infinie.

J. J. Ampère.

---

## GALERIE NÉCROLOGIQUE.

Depuis quelques mois la mort a décimé les plus grandes célébrités européennes. A peine le Voltaire de l'Allemagne, Goëthe, venait de mourir dans un âge fort avancé, qu'on apprend que le grand romancier de l'époque, Walter-Scott, est paralysé de la moitié du corps, qu'il a peu de temps à vivre. Quelles pertes irréparables ! Dans les sciences physiques, Cuvier, Chaptal, Sérullas et Portal ; dans les langues orientales, Champollion le jeune, Abel Rémusat, Saint-Martin et Chézy.

## CLÉMENTI.

Clementi (Muzio), célèbre pianiste et compositeur, naquit à Rome en 1752. Son père le mit très-jeune sous la direction de Buroni, son parent, et maître de chapelle à Rome. A six ans, Clementi commençait à solfier; à sept, l'organiste Cordicelli lui enseigna le clavecin et les principes de l'accompagnement; à neuf ans, il obtint dans un concours une place d'organiste; alors il passa sous la direction de Santarelli, et, deux ans après, il entra dans l'école de Carpini, le meilleur contrapuntiste romain. A quatorze ans, un Anglais, M. Beckford, qui voyageait en Italie, fut si émerveillé de son talent sur le clavecin, qu'il pressa le père de le lui confier pour l'emmener en Angleterre. Les propositions de l'Anglais furent acceptées : Clementi, conduit dans l'habitation de ce gentilhomme, située dans le Dorsetshire, fit une étude approfondie des ouvrages de Handel, de Bach, de Scarlatti, etc. A dix-huit ans, il composa son œuvre II, qui devint le type des sonates de piano, mais ne fut publié que trois ans après avoir été écrit. Clementi vint alors habiter Londres; il y reçut un engagement pour tenir le piano à l'Opéra : son style s'agrandit, son exécution acquit plus de fini; puis, d'après les conseils de Pacchiarotti, il se rendit à Paris vers 1780; il y fut entendu avec enthousiasme, et reçut les félicitations de la reine. Il composa à Paris ses œuvres V et VI, et publia une nouvelle édition de son œuvre I, auquel il ajouta une fugue. En 1781, il partit pour Vienne, où il se lia avec Haydn, Mozart, etc. L'empereur Joseph II prit souvent plaisir à écouter Mozart et Clementi, qui se succédaient au piano. En 1783, J.-B. Cramer, alors âgé de 15 ans, devint l'élève de Clementi, après avoir reçu des leçons de Schroëter et de F. Abel. En 1784, Clementi revint en France, et retourna à Londres en 1785. Depuis lors, jusqu'en 1802, il resta en Angleterre et se livra à l'enseignement.

Vers 1800, la banqueroute de la maison Longman et Broderip lui avait fait perdre une somme considérable. On l'engagea à se livrer au commerce; il forma une association pour la fabrication des pianos et le commerce de la musique. Sa maison est devenue une des premières de Londres en ce genre. Parmi les élèves de Clementi, on distingue surtout J. Field; ce fut avec lui, qu'en 1802, Clementi vint à Paris pour la troisième fois : Field y joua les fugues de Bach d'une manière supérieure. Tous deux partirent pour Vienne en 1803. Clementi voulait confier Field aux soins d'Albrechtsberger, pendant qu'il irait en Russie; mais Field le supplia de lui permettre de l'accompagner, et ils partirent ensemble pour Pétersbourg. Ce fut là que Kalkbrenner se lia avec Clementi, et en reçut des conseils. Pendant l'été suivant, Clementi et son élève Kleugel firent une tournée en Suisse; il retourna ensuite à Berlin, où il épousa sa première femme. Avec elle il alla à Rome et à Naples.... De retour à Berlin, il eut le malheur de la perdre. Dans son chagrin, il revint à Pétersbourg, et bientôt après à Vienne. Il ne put rentrer en Angleterre qu'en 1810, après une absence de huit ans. En 1811 il se remaria. La Société philarmonique ayant été instituée, Clementi y fit entendre deux symphonies qu'il dirigea lui-même; il en a donné de nouvelles en 1824. Il vivait dans une terre à cent milles de Londres, et c'est là qu'il est mort, le 10 mars 1832.

## CHAMPOLLION JEUNE.

Champollion jeune a été enlevé au monde savant, le 2 mai dernier. Depuis l'expédition de Bonaparte, l'Egypte est un nom populaire en France. La gloire de celui qui nous faisait connaître la vieille énigme de l'Égypte, ne pouvait manquer de le devenir. Que de patience, de travail, de génie, pour trouver la clef des hiéroglyphes ! La Restauration en sentit tellement l'importance, qu'elle fit les frais du voyage de Champollion en Egypte. C'est ce voyage qui épuisa ses forces. De retour dans sa patrie, il se livra entièrement à ses travaux, et ouvrit, l'an passé, au Collége de France, un cours qui promettait de dévoiler peu à peu l'Egypte à nos regards ; mais, avec plus de succès que l'ancienne Isis, qui suivait le même procédé pour ses adorateurs. Il a succombé à tant d'efforts et de veilles. Parmi ses manuscrits, il laisse une Grammaire égyptienne, où se trouve le premier alphabet déchiffrable de l'ancienne Egypte. C'est de cette Grammaire que Champollion disait, lors de sa première attaque d'apoplexie : *Quoi qu'il arrive, j'aurai laissé ma carte de visite à la postérité.* Il appartient au gouvernement d'acheter et de publier cette Grammaire. Quant à ses autres manuscrits, il ne doit pas souffrir qu'ils passent à l'étranger. Le grand duc de Toscane voulait publier à ses frais les portefeuilles de Champollion : il y en a plus de quarante, pleins de notes astronomiques, de copies d'inscriptions, de dessins, de peintures égyptiennes. Par amour pour sa patrie, il refusa les offres du grand duc. Ce n'est pas tout : il fit don au Musée égyptien de toutes les antiquités égyptiennes qu'il avait reçues du pacha d'Egypte et des souverains de l'Europe. Un si grand sacrifice réclame au moins une pension pour la veuve de Champollion.

## ABEL RÉMUSAT.

Abel Rémusat, dit M. Walkenaër, n'était pas seulement un de ces érudits déjà si rares, qui, par des travaux consciencieux, élaborent quelques portions restreintes, peu importantes, mais jusque-là négligées, de nos sciences ; c'était une de ces têtes fortes, sagacieuses, douées au plus haut degré des éminentes facultés de la mémoire et du jugement, dont la pensée se fortifiait à mesure qu'elle s'étendait, qui embrassait facilement et complétement toutes les connaissances, quelque multipliées qu'elles fussent, qui pouvaient être utiles à ses desseins.

C'est la Chine que le jeune Rémusat, à peine sorti du collége, se proposa de soumettre à ses investigations : il apprit le chinois, le tartare, le thibétain : il touchait à sa vingtième année, et il fallait partir comme conscrit. Heureu semen l'Académie des Belles-Lettres, avertie par le savant Silvestre de Sacy de ce qu'elle pouvait espérer du jeune Rémusat, réclama en sa faveur, par un vote unanime, une exception à cette loi de rigueur, et l'obtint du conquérant qui ne cédait jamais.

Rémusat s'empressa d'acquitter sa rançon. En 1811, à l'âge de 23 ans, il publia son premier Essai sur la langue et la littérature chinoises. Pour propager les connaissances qu'il avait acquises, le gouvernement créa pour lui une nouvelle chaire au Collége de France : il savait rendre claire, simple et facile, une langue qui

avait paru si mystérieuse et hérissée de tant de difficultés. Sa Grammaire chinoise est l'analyse courte et lumineuse de l'enseignement qu'il avait fondé.

Mais Rémusat, initié dans plusieurs langues de l'Asie, les regardait comme un moyen et non comme un but. Par elles, il s'élevait à la théorie des arts et des sciences chez tous les peuples. Quoique érudit, il était homme de goût, homme d'esprit, familiarisé avec les chefs-d'œuvre des littératures européennes : il écrivait avec autant de pureté que d'élégance.

## CUVIER.

Cuvier, l'Aristote du XIXe siècle, mort le 13 mai dernier, naquit en 1769, année qui vit naître Walter-Scott, Châteaubriand, Canning, Schiller, Napoléon, et ce jeune Marceau qui périt à 27 ans sur le champ de bataille.

Dans les sciences, il est des circonstances favorables où le génie s'empare d'une découverte et en déshérite ceux qui viendront après lui. Aussi l'illustre Lagrange disait-il avec un peu d'humeur : *Newton est bien heureux d'avoir trouvé le système du monde. Ce bonheur-là n'arrive pas tous les jours.* Combien de naturalistes, dans les siècles futurs, exprimeront le même regret en songeant à Cuvier.

De toutes les branches de la géognosie, celle qui a conduit aux plus brillantes découvertes, c'est l'histoire des fossiles, ou des débris de corps organisés enfouis dans les couches de la terre. Créée par le génie de Cuvier, elle nous a révélé le fait surprenant de séries entières d'organisations qui ont cessé d'exciter, et qui, dans les temps antérieurs à toute histoire, à l'apparition même de l'espèce humaine, étalaient sur notre globe leurs formes souvent bizarres, leurs propositions généralement colossales.

Les immenses travaux de Cuvier sur les animaux fossiles, sont des applications continuelles des lois qu'il avait lui-même découvertes. C'est une admirable anatomie comparée qui, établissant dans tous les êtres organisés une corrélation spéciale entre les parties les plus éloignées et en apparence les plus distinctes, permet de décider, d'après la forme d'un os quelconque, si l'animal auquel cet os appartenait était carnivore, ou s'il se nourrissait de végétaux.

Après avoir admiré l'étendue du génie de Cuvier dans ses grands ouvrages sur l'histoire naturelle, il reste encore à l'admirer dans les analyses claires et élégantes qu'il fait des productions des autres. Ce n'est pas encore assez : il faut se rappeler les cours publics où il professait avec tant de profondeur et d'éclat. Jamais l'improvisation n'a été plus loin dans la méthode et dans l'art d'exposer les vérités de la science. Cette élégance simple et majestueuse se retrouve dans les trois volumes qui renferment les éloges des membres de l'Académie des Sciences. L'instruction y est semée à pleines mains, et l'on y trouve une foule de traités en abrégé sur toutes les parties de l'histoire naturelle.

Cette lecture est cent fois plus agréable, surtout plus utile, que celle de ces *Manuels* et de ces *Dictionnaires* à bon marché, où la science *est mise en découpures*, non pour l'avantage du public, mais au profit des éditeurs.

Dans un beau parallèle de Linnée et de Buffon, Cuvier fait voir que l'un possède ce qui manque à l'autre, et que leur réunion produirait le naturaliste complet. Eh bien ! Cuvier est ce naturaliste, et de plus, c'est Cuvier.

## SÉRULLAS.

Sérullas fut frappé mortellement sur la tombe de Cuvier. En rentrant chez lui, il se sentit atteint de la maladie régnante, et en devint la victime. Ce savant chimiste était né en 1774. Toute sa vie Sérullas se trouva placé entre ses goûts qui l'entraînaient vers les recherches les plus savantes de la chimie, et les devoirs de sa profession qui l'empêchaient de s'y livrer. Comme pharmacien en chef, il fit toutes les guerres d'Italie, d'Allemagne, et la désastreuse campagne de Moscou. Enfin, à 42 ans, il put se livrer entièrement à ses travaux chimiques, et il ne tarda pas à se placer au rang de Vauquelin et de Fourcroy. Il allait être appelé à la chaire de ce dernier chimiste, quand la mort est venue tromper l'attente de ses élèves, et les promesses d'un brillant avenir.

## CASIMIR PÉRIER.

Casimir Périer, président du ministère du 13 mars, est mort victime de son zèle, de ses travaux, de son inflexible volonté. Je ne dirai point avec Lacretelle jeune : *Casimir Périer était en politique ce que Cuvier était dans l'histoire naturelle*; car ce serait accuser une double ignorance. Périer, banquier habile, était plus que médiocre comme ministre, comme homme d'état. Napoléon qui montrait un discernement si juste dans l'appréciation des hommes, écartait des affaires publiques les avocats et les banquiers, supposant, sans doute, que les premiers n'ont pas de conscience, et que les autres n'ont de patrie que leur portefeuille. Ces derniers forment la bande des agioteurs, des hommes de bourse, que Dupin a si bien caractérisés par le nom de *loups-cerviers*. Le duc de Choiseul, dans le discours prononcé sur la tombe de Périer, a placé son nom à côté de celui de son ancien ami, l'illustre général Foy. C'est une grande méprise : le général, homme invariable dans ses principes, s'il eût vécu, aurait réprouvé un transfuge; il se serait uni à Benjamin Constant, pour lui en faire un reproche. Etant au lit de mort, Benjamin Constant dit à Casimir Périer : *C'est vous qui me faites mourir, vous que j'ai vu quinze ans combattre dans nos rangs, et qui maintenant déserez notre cause.*

## LE GÉNÉRAL LAMARQUE.

Comme Benjamin Constant, le général Lamarque est mort de chagrin en voyant la révolution de Juillet détournée de son but, et ramenée, par les doctrinaires vers une troisième restauration. Nul homme n'en était plus convaincu par l'union intime des doctrinaires et des légitimistes, pour fomenter cette guerre civile de la Vendée, et préparer l'invasion étrangère.

Un des beaux traits de la vie du général Lamarque, c'est sa conduite dans la Vendée, en 1815. Napoléon apprit sa victoire au moment même qu'il rentrait à l'Elysée-Bourbon, après la déroute de Waterloo.

Comme Foy, Lamarque était bon militaire, bon orateur, bon écrivain. Napoléon l'a signalé dans ses *Mémoires*, en disant : Les généraux qui semblaient *les destinées de l'avenir*, étaient Foy, Lamarque et Clausel. De ces trois généraux, deux ne sont plus; mais Clausel nous reste, et ce qu'il a fait récemment à Alger, en le couvrant de gloire, répond de ce qu'il peut faire un jour. *Spes altera Romæ.*

## MACKINTOSH.

Sir James Mackintosh, mort dans la 66e année de son âge, était né, en 1766, dans le comté d'Inverness. Il se fit connaître dans le monde littéraire par un livre intitulé : *Vindiciæ Gallicæ*, en réponse à l'ouvrage de Burke sur la révolution française. A la sollicitation des whigs, le jeune Mackintosh vint s'établir à Londres. C'est lui qui fut chargé de la défense de Peltier, dans le procès qui lui fut intenté sur les instances de Bonaparte, alors premier consul.

Mackintosh fut ensuite nommé à la place de *Recorder* à Bombay, où il résida dix ans environ. La dernière partie de sa vie a été consacrée à ses devoirs, comme membre de Chambre des Communes, et à des travaux littéraires.

## BENTHAM.

Jérémie Bentham, l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, est mort âgé de 85 ans. Après avoir étudié à fond les vices de la jurisprudence anglaise, il voulut connaître la jurisprudence criminelle de tous les peuples de l'Europe. Dans ce dessein, il en apprit toutes les langues, pour se mettre en état de lire leurs codes qui n'étaient pas traduits encore. C'est alors qu'il proposa ses moyens de réforme. Il avait, pendant dix années, amassé les matériaux de ce grand ouvrage. Il eut le bonheur de rencontrer dans Etienne Dumont (mort depuis peu à Genève), un homme qui se chargea de mettre en ordre et de publier en français les travaux du savant jurisconsulte. La seule édition complète a été publiée à Bruxelles par Louis Hauman et Ce.

Jérémie Bentham a publié, surtout dans les derniers temps de sa vie, beaucoup de pamphlets; mais, chose singulière, sa *Tactique des assemblées populaires*, et même sa *Théorie des peines et des récompenses*, publiées en français par Dumont, n'ont point paru dans la langue de l'auteur. Content de voir les lumières se répandre et le bien s'opérer par ses écrits, il semble avoir dédaigné d'en prendre pour lui toute la gloire. Brissot l'a peint d'un trait, quand il a dit : « Bentham s'était voué à la réforme des abus des lois criminelles, comme Howard s'était voué à la réforme des prisons. »

## PORTAL.

Antoine Portal naquit à Gaillac en 1742, au moment où Bordeu jetait à Montpellier les fondemens de sa gloire. Après ses premières études, il se rendit dans cette dernière ville pour y cultiver l'anatomie. A dix-neuf ans, il fut docteur; à vingt, membre de l'académie de Montpellier. Arrivé à Paris peu de temps après, Sénac, premier médecin de Louis XV, le choisit pour donner une édition de son traité sur *la Structure du cœur*. Tels furent les succès de Portal, qu'il se vit bientôt recherché et consulté par des ministres, des princes et des têtes couronnées. Il obtint l'amitié de Franklin, de Buffon, de d'Alembert. En 1769, reçu à l'Académie des Sciences, il y siégea à côté de Lagrange, de Laplace, de Bailly, de Condorcet; et sa maison devint pour eux une seconde académie.

Portal resta debout sur les ruines de la révolution. Jamais professeur n'a enseigné plus long-temps, et avec une assiduité plus exemplaire. Louis XVIII le nomma président perpétuel de la Société royale de médecine, à la création de laquelle il avait puissamment contribué en 1820.

## THUROT.

Thurot, professeur de langue grecque au collége de France, est mort aussi de l'épidémie régnante. Dès son jeune âge, il se consacra à l'instruction publique. Digne émule des Tracy et des Laromiguère, il traduisit la *Morale d'Aristote*, et fut reçu à l'Institut le même jour que Champollion le jeune.

Il est auteur d'un ouvrage philosophique et moral, que l'Académie Française couronna comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs.

## CHAPTAL.

Jean-Antoine Chaptal, né en 1756, est mort à sa terre de Chanteloup, le 29 juillet, des suites d'une fluxion de poitrine. Après avoir étudié la chimie à l'école de Montpellier, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et surtout de la chimie. Le caractère distinctif de son talent était de ne voir dans la science que des moyens d'ajouter au bien-être de l'espèce humaine; de là cette direction constante de la chimie vers le perfectionnement des arts utiles, et l'établissement de vastes fabriques, où, par des procédés nouveaux, il pût obtenir des combinaisons dont la nature avait jusqu'alors gardé le secret.

Au commencement de la révolution, Chaptal était venu dans la capitale pour rendre ses travaux plus utiles à la patrie. Bientôt, avec Monge et Berthollet, il établit et dirigea des ateliers patriotiques : en peu de mois, grâce aux efforts de ces savans illustres, la France eut fabriqué trente-cinq millions de poudre ou de salpêtre. On s'occupait en même temps de la confection, de la fonte et du forage des armes et des projectiles. Voilà les miracles qui, à cette époque, ont sauvé la patrie.

Lors de la formation de l'Ecole Polytechnique, en 1794, Chaptal fut appelé pour y professer les applications ds la chimie, à côté de Berthollet, de Guyton, de Vauquelin et de Fourcroy.

Sous le Directoire, Chaptal avait fondé, près de Paris, de grandes manufactures, à l'instar de celles qu'il avait créées à Montpellier. Quand Bonaparte devint consul, il confia à ce savant, qu'il appréciait, une partie importante, l'Instruction publique. Vers la même époque fut publié l'*Essai sur le perfectionnement des arts chimiques*. Peu de temps après, Bonaparte nomma Chaptal ministre de l'Intérieur. C'est à lui qu'il faut rapporter le perfectionnement des arts mécaniques, qui ont rendu la France rivale de l'Angleterre; c'est sous son ministère que des routes nouvelles ont été ouvertes dans les Alpes, par le Simplon, le Mont-Cenis et le Mont-Genièvre; on entreprenait la dérivation de l'Ourcq à Paris; on reprenait les travaux du canal de Saint-Quentin, etc., etc. C'est encore Chaptal qui proposa au Premier Consul cette Commission d'Egypte qui devait produire un monument unique, comme le chef de l'expédition.

Notre pays ayant succombé, en 1814, sous les efforts de l'Europe coalisée, Chaptal rentra dans la vie privée. Retiré à son château de Chanteloup, il y établit des ateliers pour la fabrication du sucre de betteraves, et y éleva un troupeau de douze cents mérinos à laine superfine.

Après 76 ans d'existence, et 60 consacrés au service de la patrie, Chaptal est mort en méritant qu'on mît sur son tombeau : *Transivit benefaciendo.*

## SAINT-MARTIN.

C'était principalement la chronologie qu'il avait prise, depuis plusieurs années, pour objet spécial de ses études. S'il n'a pas contribué aux travaux de l'Académie autant que ses connaissances lui en donnaient les moyens, il a rendu de grands services à l'érudition par ses savans articles dans la *Biographie universelle*, et par les additions importantes qu'il a faites à l'histoire du Bas-Empire. La perte de son ami, Abel Rémusat, le frappant du coup mortel, il ne tarda pas à le suivre dans la tombe. La Société Asiatique, qui les regrette, a vu en eux le Pylade et l'Oreste de la science.

A une époque où Daunou, Andrieux et Thurot allaient se voir privés de leurs chaires au Collége de France, Saint-Martin se rendit secrètement auprès du ministre de l'Instruction publique, et fit tellement valoir les droits de ses confrères, qu'ils conservèrent leurs emplois et leurs traitemens, à l'exception de Thurot qui fut seul l'objet d'une suspension momentanée. Et c'est ce même homme qu'on a depuis dépossédé de sa place de bibliothécaire à l'Arsenal, privé de pensions justement acquises, et repoussé de la chaire d'histoire au collége de France, pour laquelle il avait été présenté par le Collége même et par l'Institut; il venait aussi d'être repoussé de la place que la mort d'Abel Rémusat laissait vacante à la Bibliothèque royale. Avec tant de motifs de chagrin, il ne faut pas s'étonner qu'il ait suivi de près son ami dans la tombe.

## CHÉZY.

Antoine Léonard Chézy est mort du choléra, le 31 août dernier, âgé de 60 ans. On ne peut se dissimuler que la lutte dans laquelle il avait succombé, en 1824, contre Abel Rémusat, son compétiteur, pour la place de Conservateur des manuscrits orientaux, lui avait causé un chagrin assez vif pour altérer sa santé. Il n'en continua pas moins ses travaux littéraires, et ne cessa de remplir ses fonctions scientifiques. Il avait étudié l'arabe et le persan sous Silvestre de Sacy; il avait appris seul le sanskrit, et il y fit de si grands progrès, qu'une chaire de cette langue fut créée pour lui, en 1814, au Collége de France. Dix ans après, il obtint la chaire de persan, vacante par la mort de Langlès, et comme dédommagement de la place de conservateur conférée à Abel Rémusat. Chézy n'a survécu que trois mois à son rival; sa mauvaise santé et un peu de paresse l'ont empêché de se livrer à de nombreuses publications; mais le peu qu'on a de lui jouit d'une haute réputation.

Madame Chézy, son épouse, est depuis long-temps en Allemagne; elle a publié quelques ouvrages; elle attire chez elle un cercle d'admirateurs; mais on se trompe en disant qu'elle est fille de la célèbre M^me^ de Krudener, cette Aspasie du catholicisme.

---

A cette liste déjà longue de notabilités que l'Europe regrette, nous ajouterons le fils de Napoléon, mort à 21 ans, et qui n'est célèbre (comme il l'a dit lui-même), que par sa naissance et sa mort; Goëthe, le Voltaire de l'Allemagne, mort à 90 ans; Colnet, ancien jésuite, qui depuis 30 ans, rédigeait le feuilleton de la *Gazette*

avec esprit; Piis et Barré, les deux fondateurs du Vaudeville, qui sont morts presque en même temps; Perne, très-versé dans la science musicale, qui laisse beaucoup de manuscrits inachevés; Garcia, compositeur et chanteur d'un ordre très-distingué, qui a écrit pour l'église et le théâtre; madame Zoë de la Rue, fille de Beaumarchais, qui passait pour la meilleure élève de Steibelt; le baron de Zach, le doyen des astronomes, mort à Paris, âgé de 80 ans; Salfi, savant italien, continuateur de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené; Prieur (de la Côte-d'Or), membre de la Convention et du Comité de salut public, et le principal fondateur de l'*Ecole centrale des travaux publics*, qui devint peu après l'*Ecole polytechnique*; Auguste Kreutzer, frère et élève du célèbre violoniste Rodolphe, qui a formé aussi d'excellens élèves; Vieilh de Boisjoslin, rédacteur de la *Biographie universelle des Contemporains*, mort à 39 ans du choléra, homme très-versé dans les sciences, et plein de goût en littérature; Desprès, homme d'esprit, connu par des chansons fort jolies, et des traductions élégantes; Le Bailly, celui des fabulistes qui s'éloigne le moins de La Fontaine; Bourgeois, excellent peintre de paysage, qui a fait faire des progrès à la chimie des couleurs; Lethière, excellent peintre d'histoire, et ancien directeur de l'académie de peinture à Rome; Alphonse Beauchamp, historien estimé, à qui l'on doit les *Mémoires de Fouché*; Moreau, auteur de plusieurs vaudevilles, et d'une *Notice sur Talma*; Castel, auteur du poème *des Plantes*, ouvrage éminemment classique; H. Berton, fils du célèbre auteur d'*Aline*, et lui-même compositeur distingué, mort dans la fleur de l'âge et du talent; le compositeur Zelter, de Berlin, ami intime de Goëthe, et qui devait publier sa correspondance avec ce poète; Salaville, ami et collaborateur de Mirabeau, mort du choléra à 77 ans; Chauvelin (1), ancien député, célèbre par son patriotisme et par ses bons mots; enfin, le fameux publiciste Gentz, secrétaire dans les congrès de la *Sainte-Alliance*.

FAYOLLE.

(1) Chauvelin dit un jour à la tribune : « Tous les abus sont frères, et c'est une famille très-unie. »

# TABLEAU DE LA POPULATION DES ÉTATS-UNIS.

*D'après le cinquième dénombrement, revu et certifié par le secrétaire d'état.*

| ÉTATS ou TERRITOIRES. | BLANCS. | | | ESCLAVES. | | | GENS DE COULEUR LIBRES. | | | TOTAL général de la population. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | mâles. | femelles. | Total. | mâles. | femelles. | Total. | mâles. | femelles. | Total. | |
| Maine | 200,687 | 197,573 | 398,260 | » | 6 | 6 | 600 | 571 | 1,171 | 399,437 |
| New-Hampshire | 131,184 | 135,537 | 268,721 | » | 5 | 5 | 279 | 323 | 602 | 269,328 |
| Massachusetts | 294,685 | 308,674 | 603,359 | » | 4 | 4 | 3,360 | 3,685 | 7,045 | 610,408 |
| Rhode-Island | 45,333 | 48,288 | 93,621 | 3 | 11 | 14 | 1,544 | 2,020 | 3,564 | 97,199 |
| Connecticut | 143,047 | 146,556 | 289,603 | 8 | 17 | 25 | 3,850 | 4,197 | 8,047 | 297,675 |
| Vermont | 139,986 | 139,790 | 279,776 | » | » | » | 426 | 455 | 881 | 280,657 |
| New-York | 951,441 | 916,620 | 1,868,061 | 12 | 64 | 76 | 21,465 | 23,404 | 44,869 | 1,913,131 |
| New-Jersey | 152,529 | 147,737 | 300,266 | 1,059 | 1,195 | 2,254 | 9,501 | 8,802 | 18,303 | 320,823 |
| Pensylvanie | 665,812 | 644,088 | 1,309,900 | 172 | 231 | 403 | 18,377 | 19,553 | 37,930 | 1,348,233 |
| Delaware | 28,845 | 28,756 | 57,601 | 1,866 | 1,486 | 3,292 | 7,882 | 7,973 | 15,855 | 76,748 |
| Maryland | 147,340 | 143,768 | 291,108 | 53,442 | 49,552 | 102,994 | 24,906 | 28,032 | 52,938 | 447,040 |
| Virginie | 347,887 | 346,413 | 694,300 | 239,077 | 230,680 | 469,757 | 22,387 | 24,961 | 47,348 | 1,211,405 |
| Caroline du N. | 235,954 | 236,889 | 472,843 | 124,313 | 121,288 | 245,601 | 9,561 | 9,982 | 19,543 | 737,987 |
| Caroline du S. | 130,590 | 127,273 | 257,863 | 155,469 | 159,932 | 315,401 | 3,672 | 4,249 | 7,921 | 581,185 |
| Géorgie | 153,288 | 143,518 | 296,806 | 108,817 | 108,714 | 217,531 | 1,261 | 1,225 | 2,486 | 516,823 |
| Alabama | 100,846 | 89,560 | 190,406 | 59,170 | 58,379 | 117,549 | 844 | 728 | 1,572 | 309,527 |
| Mississipi | 38,466 | 31,977 | 70,443 | 33,099 | 32,560 | 65,659 | 288 | 231 | 519 | 136,621 |
| Louisiane | 49,715 | 39,516 | 89,231 | 57,911 | 51,677 | 109,588 | 7,230 | 9,480 | 16,710 | 215,739 |
| Tennessee | 275,066 | 260,680 | 535,746 | 70,216 | 71,387 | 141,603 | 2,130 | 2,425 | 4,555 | 681,904 |
| Kentucky | 267,123 | 250,664 | 517,787 | 82,309 | 82,904 | 165,213 | 2,652 | 2,265 | 4,917 | 687,917 |
| Ohio | 478,680 | 447,631 | 926,311 | 1 | 5 | 6 | 4,788 | 4,779 | 9,567 | 935,884 |
| Indiana | 175,885 | 163,514 | 339,399 | » | 3 | 3 | 1,857 | 1,772 | 3,629 | 343,031 |
| Illinois | 82,048 | 73,013 | 155,061 | 347 | 400 | 747 | 824 | 813 | 1,637 | 157,445 |
| Missouri | 61,405 | 53,390 | 114,795 | 12,439 | 12,652 | 25,091 | 284 | 285 | 569 | 140,445 |
| Arckansas | 14,195 | 11,476 | 25,671 | 2,293 | 2,283 | 4,576 | 88 | 53 | 141 | 30,388 |
| Michigan | 18,168 | 13,178 | 31,346 | 22 | 10 | 32 | 156 | 102 | 261 | 31,639 |
| Floride | 10,236 | 8,149 | 18,385 | 7,985 | 7,516 | 15,501 | 383 | 461 | 844 | 34,730 |
| Dist. de Colombie | 13,647 | 13,916 | 27,563 | 2,852 | 3,267 | 6,119 | 2,645 | 3,507 | 6,152 | 39,834 |
| TOTAUX | 5,354,088 | 5,171,144 | 10,524,232 | 1,112,822 | 996,228 | 2,009,050 | 153,243 | 166,333 | 319,576 | 12,853,193 |

# NOTICE SUR LA STATISTIQUE MORALE DE LA FRANCE.

M. Guerry, avocat, a adressé à l'Académie des sciences de Paris un *Essai sur la Statistique morale de la France*, qui présente, d'après des documens officiels, pour chacun des départemens, la distribution des crimes contre les personnes et contre les propriétés, les motifs connus des crimes capitaux, l'état de l'instruction, la désertion, les legs et donations au clergé, aux pauvres et aux écoles, les naissances illégitimes, le produit de la loterie et les suicides.

Lorsque l'on sait s'arrêter aux faits bien constatés, et les grouper de manière à les dégager de ce qu'ils offrent d'accidentel, on fait de la statistique criminelle une science aussi positive, aussi certaine que les autres sciences d'observation. Les résultats généraux se présentent alors avec une si grande régularité, qu'il n'est pas possible de les attribuer au hasard; chaque année voit se reproduire le même nombre de crimes dans le même ordre, dans les mêmes régions; chaque classe de crimes a sa distribution particulière et invariable, par sexe, par âge, par saison; tous sont accompagnés, dans des proportions pareilles, de faits accessoires, indifférens en apparence, et dont rien encore n'explique le retour.

Pour montrer jusqu'où va cette fixité, cette constance dans la reproduction de faits que l'on serait porté à considérer comme n'étant assujettis à aucune loi, nous reproduirons ici quelques-uns des tableaux contenus dans le mémoire de M. Guerry.

### DISTRIBUTION DES CRIMES SELON LES RÉGIONS.

Pour comparer à plusieurs époques la distribution des crimes dans les diverses parties du royaume, l'auteur embrasse à la fois un certain nombre de départemens, de manière à affaiblir l'influence des causes accidentelles. Il divise donc la France en cinq régions naturelles, du nord, du sud, de l'est, de l'ouest et du centre, formées chacune par la réunion de 17 départemens limitrophes.

Si l'on représente par 100 le nombre des crimes commis en France chaque année, les cinq régions offrent les propositions suivantes :

### CRIMES CONTRE LES PERSONNES.

| | Année 1825 | 1826 | 1827 | 1828 | 1829 | 1830 | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Régions. Nord. | 25 | 24 | 23 | 26 | 25 | 24 | 25 |
| Sud. | 28 | 26 | 22 | 23 | 25 | 23 | 24 |
| Est. | 17 | 21 | 19 | 20 | 19 | 19 | 19 |
| Ouest. | 18 | 16 | 21 | 17 | 17 | 16 | 18 |
| Centre. | 12 | 13 | 15 | 14 | 14 | 18 | 14 |
| Totaux. | 100 | 100 | 100 | 100 | 100 | 100 | |

CRIMES CONTRE LES PROPRIÉTÉS.

| | Année | 1825 | 1826 | 1827 | 1828 | 1829 | 1830 | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Régions. | Nord. | 41 | 42 | 42 | 43 | 44 | 44 | 42 |
| | Sud. | 12 | 11 | 11 | 12 | 12 | 11 | 12 |
| | Est. | 18 | 16 | 17 | 16 | 14 | 15 | 16 |
| | Ouest. | 17 | 19 | 19 | 17 | 17 | 17 | 18 |
| | Centre. | 12 | 12 | 11 | 12 | 13 | 13 | 12 |
| | Totaux. | 100 | 100 | 100 | 100 | 100 | 100 | 100 |

On voit que, pour les crimes contre les personnes, la plus grande différence observée dans chaque région n'excède jamais de plus de *quatre centièmes* la moyenne des six années, et que, pour les crimes contre les propriétés, elle n'est pas de plus de *deux centièmes* au-dessus ou au-dessous de cette moyenne.

Sur 100 individus accusés de vol, dans tout le royaume, le nombre des hommes et des femmes a été successivement dans les proportions ci-après :

SEXE DES ACCUSÉS.

| Année | 1826 | 1827 | 1828 | 1829 | 1830 | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Hommes. | 79 | 79 | 78 | 77 | 78 | 78 |
| Femmes. | 21 | 21 | 22 | 23 | 22 | 22 |

Le rapport du sexe est donc connu pour ce crime, à *deux centièmes* près.

AGE DES ACCUSÉS.

Sur 100 individus accusés de vol, il y en a eu chaque année :

| Année | 1826 | 1827 | 1828 | 1829 | 1830 | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Agés de 16 à 25 ans. | 37 | 35 | 38 | 37 | 37 | 37 |
| 25 à 35 ans. | 31 | 32 | 30 | 1 | 32 | 31 |

La plus grande variation n'a pas excédé *un centième* au-dessus ou au-dessous de la moyenne.

Non-seulement les crimes sont commis dans une proportion connue, en un lieu

déterminé, par des individus dont le sexe et l'âge sont prévus, mais une saison est encore affectée à chacun d'eux. Ainsi les attentats à la pudeur sont plus fréquens pendant l'été, on le soupçonnerait aisément; mais ce qu'il est plus difficile d'imaginer, c'est qu'ils y reparaissent dans la même proportion chaque année. Les crimes de coups et blessures n'offrent pas moins de régularité dans leur distribution.

INFLUENCE DES SAISONS.

| | Année 1827 | 1828 | 1829 | 1830 | Moyenne. |
|---|---|---|---|---|---|
| Sur 100 attentats à la pudeur, il en a été commis successivement pendant le trimestre d'été. . . . . | 36 | 36 | 35 | 38 | 36 |
| Sur 100 crimes de coups et de blessures, il en a été commis pendant la même saison. . . . . | 28 | 27 | 27 | 27 | 28 |

La plus grande différence n'a été que de *deux centièmes* au-dessus de la moyenne.

Si nous considérons maintenant le nombre infini de circonstances qui peuvent faire commettre un crime, et les influences extérieures ou purement personnelles qui en déterminent le caractère, nous ne saurons comment concevoir qu'en dernier résultat, leur concours amène des effets si constans, que les actes d'une volonté libre viennent ainsi se développer dans un ordre fixe, se resserrer dans des limites si étroites. Nous serons forcés de reconnaître que les faits de l'ordre moral sont soumis, comme ceux de l'ordre physique, à des lois invariables, et qu'à plusieurs égards, la statistique judiciaire présente une certitude presque complète.

Voici quelques-uns des résultats les plus singuliers auxquels M. Guerry a été conduit dans les recherches qui font l'objet de son mémoire.

Sur 100 crimes contre les personnes commis par des femmes, on compte six empoisonnemens; il ne s'en trouve qu'un sur un pareil nombre d'attentats commis par des hommes.

Plus des trois cinquièmes des empoisonnemens entre époux sont commis par la femme seule ou aidée de complices.

Sur 100 attentats à la vie de l'un des époux par l'autre, on en compte environ 60 par le mari et 40 par la femme; mais pour la femme les quatre cinquièmes de ces attentats sont prémédités, tandis qu'il n'y en a que les trois cinquièmes de prémédités par le mari.

Sur 100 crimes d'empoisonnement, de meurtre et d'assassinat, commis par suite d'adultère, on en compte 96 contre les époux outragés, et 4 seulement contre les époux coupables; encore cette proportion est-elle uniquement relative à la femme infidèle. Il est à remarquer que sur trois attentats de ce genre, deux seulement sont commis par l'époux, l'autre l'est par le complice.

Les attentats à la vie du mari outragé se présentent dans cet ordre: ils sont commis d'abord par le complice seul, par le complice et la femme, par la femme seule, puis par la femme et un tiers.

Plus des trois cinquièmes des attentats à la vie des femmes outragées sont commis directement par le mari adultère; un cinquième est commis par la complice du mari, un autre cinquième environ par le mari et sa complice.

Si la vie des époux adultères n'est presque jamais menacée, il n'en est pas de même de celle de leurs complices, qui d'ailleurs est trois fois moins exposée que celle des époux outragés.

Après les époux et les complices, les enfans sont les premières victimes, d'abord ceux qui sont le fruit d'un commerce adultère, ensuite ceux qui sont nés d'une union légitime; les premiers sont tués par la mère, qui veut faire disparaître la trace de sa faute, ou par le mari, pour venger son injure. Les autres, objet d'aversion ou de jalousie, et dont l'héritage est convoité pour des enfans préférés, sont frappés par l'époux adultère et sa complice.

La débauche, la séduction, le concubinage, font commettre à peu près autant de crimes que l'adultère, mais la proportion du nombre des hommes avec celui des femmes est différente. Dans le premier cas, plus des trois quarts des attentats sont dirigés contre la femme, tandis que dans l'adultère, le nombre des attentats à la vie des hommes est le plus grand.

Un sixième des crimes d'empoisonnement, de meurtre et d'assassinat, par suite de séduction, de débauche et de concubinage, est commis pour se venger de concubines infidèles ou qui veulent rompre leurs habitudes; précisément un autre sixième, pour se débarrasser de filles séduites ou d'amantes délaissées, qui deviennent un obstacle au mariage des accusés.

Dans le mariage, l'infidélité de la femme ne fait commettre qu'environ un trente-troisième des attentats contre ses jours; elle en détermine un sixième dans les unions illicites.

En jetant les yeux sur les cartes où les divers ordres de faits sont représentés par des teintes plus ou moins obscures, on reconnaît que jusqu'ici l'on s'était formé une idée assez inexacte des rapports qui existent entre la distribution géographique des crimes et celle de l'instruction. On croyait généralement que les départemens le moins éclairés étaient ceux où il se commettait le plus de crimes contre les personnes; c'était, disait-on, la meilleure preuve de l'heureuse influence de l'instruction. Or, les départemens de l'ouest et du centre sont ceux où il y a le moins d'instruction, et où l'on commet en même temps le moins de crimes contre les personnes. C'est dans les départemens du sud que les crimes de cette nature sont proportionnellement les plus nombreux; quant aux crimes contre les propriétés en général, ils se rencontrent surtout dans les départemens éclairés. Du reste, ces faits, maintenant bien constatés, prouvent, non pas l'inutilité de l'instruction, mais la nécessité de la joindre à l'éducation morale.

Les dispositions en faveur des établissemens religieux catholiques et protestans forment presque la moitié du nombre total des donations et des legs. Les hommes donnent plus que les femmes aux établissemens de bienfaisance. Ils donnent aussi plus aux établissemens religieux, bien qu'on ait souvent dit le contraire. On a prétendu aussi que les libéralités au clergé se faisaient surtout par testament, qu'elles étaient dues à l'influence exercée sur l'esprit des mourans, et qu'il fallait par conséquent restreindre davantage la faculté de disposer de cette manière. Or, ce n'est point par testament que l'on donne le plus au clergé, mais par donations entre vifs. Ce serait donc sur ces donations que devrait de préférence se

porter l'attention du législateur, s'il voulait rendre plus difficiles et moins fréquentes les dispositions en faveur du clergé.

Les donations aux établissemens de bienfaisance se trouvent surtout dans le Languedoc, le Dauphiné, la Provence et les départemens du sud-est : les donations aux prêtres, dans la Bretagne, la Normandie et une partie des départemens du Nord ; les donations aux écoles, et les fondations de prix, dans la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, et précisément dans les départemens où l'instruction est le plus répandue.

Les donateurs anonymes sont cinq fois moins nombreux parmi ceux qui donnent au clergé, que parmi ceux qui donnent aux écoles.

C'est dans les départemens du centre, où il y a le moins de crimes contre les personnes, et surtout contre les ascendans, que se trouvent en général le plus grand nombre de désertions et le moins de naissances illégitimes et de suicides.

Le nombre des suicides constatés, qui est cependant bien inférieur à celui des suicides commis, s'élève en France chaque année à près de 2,000 ; il est trois fois aussi considérable que celui des meurtres et des assassinats. Le département de la Seine, qui entre pour un sixième dans la production des enfans illégitimes, voit commettre également le sixième du nombre total des suicides. On y en compte autant que dans trente-deux départemens du sud et du centre.

---

## DES MAISONS DE RÉFUGE AUX ÉTATS-UNIS.

Le gouverneur Clinton, dont le nom est à jamais célèbre dans l'état de New-York, disait : *Les maisons de refuge sont les meilleurs établissemens pénitenciaires qui aient été conçus par le génie de l'homme et institués par sa bienfaisance.*

La première maison de refuge a été créée dans la ville de New-York en 1825. Boston en 1826, et Philadelphie en 1828, ont vu s'élever dans leurs murs des établissemens semblables.

On peut en cette occasion juger combien est grande aux Etats-Unis la puissance de l'association.

Touchés du sort affreux des jeunes délinquans qui gémissaient confondus dans les prisons avec les criminels endurcis, quelques particuliers de New-York ont conçu la pensée de porter remède au mal ; ils ont uni leurs efforts, ont travaillé d'abord à éclairer l'opinion publique, et puis, donnant l'exemple de la générosité, ils ont fait, pour l'établissement d'une maison de refuge, des sacrifices pécuniaire qui ont été suivis d'une foule de souscriptions.

Les maisons de refuge, nées ainsi du concours de plusieurs charités individuelles, furent dans leur origine une institution privée : cependant elles ont reçu la sanction de l'autorité publique. Tous les individus qu'elles renferment y sont retenus légalement : mais, en approuvant les maisons de refuge, la loi ne s'immisce aucunement dans leur direction et dans leur surveillance, dont elle laisse le soin aux particuliers qui en sont les fondateurs.

Chaque anné l'état donne un secours pécuniaire pour aider à la dépense de leur entretien ; et pourtant il ne prend aucune part à leur administration.

L'autorité gouvernementale des maisons de refuge réside dans le corps entier des souscripteurs qui ont contribué à l'érection des bâtimens, ou qui concourent encore chaque jour aux dépenses d'entretien annuel. Les souscripteurs se réunissent et nomment des directeurs (*managers*), auxquels ils confèrent le pouvoir de régir l'établissement de la manière qu'ils jugent le plus avantageuse. Ces directeurs choisissent les employés et font tous les règlemens d'administration qui sont nécessaires. Il y a dans leur sein un comité actif permanent, chargé de veiller à l'exécution de toutes les délibérations; c'est le pouvoir exécutif de l'institution. Les employés de la maison de refuge sont les agens immédiats du comité actif auquel ils soumettent tous leurs actes. Ils n'ont point de compte à rendre au gouvernement, qui ne leur en demande aucun.

Parmi les employés, le surintendant est celui dont le choix attire toute l'attention des directeurs, parce que c'est lui qui est l'âme de l'administration.

Ainsi abandonnées à elles-mêmes, et soumises au seul contrôle de l'opinion publique, les maisons de refuge prospèrent; les efforts à l'aide desquels elles se soutiennent sont d'autant plus puissans qu'ils sont spontanés et libres. Les dépenses qu'elles entraînent se font sans peine et sans regrets, parce qu'elles sont volontaires, que le moindre souscripteur a sa part dans l'administration et par conséquent dans le succès de l'établissement. Quoique les frais de construction et d'entretien ne soient pas payés par l'état, ils n'en sont pas moins à la charge de la société; mais du moins ils pèsent sur ceux qui, à raison de leur fortune, peuvent le mieux les supporter et qui trouvent une indemnité morale dans le sacrifice qu'ils ont eu le mérite de s'imposer eux-mêmes.

Les maisons de refuge se composent de deux élémens distincts: on y reçoit les jeunes gens des deux sexes, âgés de moins de vingt ans, frappés d'une condamnation pour crime ou délit; et ceux qui, sans avoir encouru aucune condamnation ni jugement, y sont envoyés par mesure de précaution.

Personne ne conteste la nécessité des maisons de refuge pour les jeunes condamnés. De tout temps et dans tous les pays, on a reconnu l'inconvénient de placer dans le même lieu et de soumettre au même régime les jeunes délinquans et les coupables que l'âge a endurcis dans le crime.

Ce vice est si grave que les magistrats hésitent à poursuivre les jeunes délinquans, et le jury à les condamner. Mais alors se présente un autre danger. Encouragés par l'impunité, ils se livrent à de nouveaux désordres, dont un châtiment proportionné à leur faute les eût peut-être éloignés pour toujours.

La maison de refuge, dont le régime n'est ni trop sévère pour un enfant, ni trop doux pour un coupable, a donc pour objet tout à la fois de soustraire le jeune délinquant aux rigueurs du châtiment et aux dangers de l'impunité.

Les individus non condamnés qu'on envoie au Refuge sont les jeunes gens et jeunes filles qui, sans avoir commis aucun crime, se trouvent dans une position alarmante pour la société et pour eux-mêmes; les orphelins que leur misère a conduits au vagabondage ou à la mendicité; les enfans que leurs parens ont abandonnés et qui mènent une vie désordonnée; tous ceux, en un mot, qui, soit par leur faute et celle de leurs parens, soit par la faute de la fortune seule, sont tombés dans un état si voisin du crime qu'ils deviendraient infailliblement coupables s'ils conservaient leur liberté (1).

(1) Nous avons constaté, en visitant la maison de refuge de New-York, que plus de la moitié

On a donc pensé que les maisons de refuge devaient contenir tout à la fois les jeunes criminels et ceux qui étaient sur le point de le devenir. On évite à ceux-ci l'infamie des jugemens ; à tous la souillure de la prison.

Afin qu'aucune honte ne s'attachât à la présence du jeune délinquant dans *la Maison de Refuge*, on a donné à cet établissement un nom qui ne réveille que l'idée du malheur.

La maison de refuge, quoique renfermant dans son sein un certain nombre de condamnés, n'est donc point une prison ; celui qui y est détenu ne subit point une peine. Et, en général, la décision par laquelle les enfans sont envoyés au refuge n'a ni la solennité, ni les formes d'un jugement ; et c'est ici que nous signalerons un fait qui nous semble caractéristique de l'institution. Les magistrats qui envoient les enfans au Refuge ne déterminent jamais la durée du temps que le jeune délinquant devra y passer ; ils se bornent à placer l'enfant dans la maison, qui, dès ce moment, acquiert sur lui tous les droits d'un tuteur. Ce droit de tutelle expire lorsque l'enfant atteint sa vingtième année ; mais avant même qu'il soit parvenu à cet âge, les directeurs de l'établissement peuvent l'en faire sortir, si son intérêt l'exige. La maison de refuge tient le milieu entre le collége et la prison ; on y reçoit les jeunes délinquans, bien moins pour les châtier que pour leur donner l'éducation que leurs parens ou leur fortune leur ont refusés ; les magistrats ne peuvent donc fixer la durée du séjour au Refuge, parce qu'ils ne peuvent prévoir quel temps sera nécessaire pour corriger les enfans et réformer leurs penchants vicieux (1).

Le soin de cette appréciation est abandonné aux directeurs de l'établissement, qui, voyant chaque jour les enfans confiés à leur surveillance, jugent de leurs progrès et désignent ceux auxquels la liberté peut être accordée sans danger : du reste, alors même qu'un enfant sort de la maison de refuge, en conséquence de bonne conduite, il ne cesse pas d'être sous le patronage des directeurs jusqu'à ce qu'il ait atteint sa vingtième année ; et s'il ne réalise pas les espérances qu'il avait fait concevoir, ceux-ci sont en droit de le rappeler à la maison de refuge, et peuvent, pour le contraindre à y revenir, employer toutes les voies de droit.

On a dans la Pensylvanie élevé quelques objections contre le droit attribué aux maisons de refuge de renfermer des individus qui n'avaient commis aucun crime ; ni encouru aucune condamnation. Un tel pouvoir, disait-on, était contraire à la

des enfans qui y ont été reçus jusqu'à ce jour y sont venus par suite de malheurs qui ne sauraient leur être imputés. Ainsi, sur 513 enfans, 135 avaient perdu leur père, 40 leur mère ; 67 étaient orphelins ; 51 avaient été poussés au crime par l'inconduite notoire ou le défaut de soin de leurs parens. Il y en a 47 dont la mère s'était remariée.

(1) Les diverses autorités qui peuvent envoyer des enfans à la maison de refuge sont :

1° Les cours de justice criminelle ;

2° Les magistrats de police (*police officiers*) ;

3° Les commissaires de l'hôpital des pauvres (*almhouse*).

Voici ce que porte le § 17 du titre 7 (chapitre 1er), 4e partie des *Statuts révisés de l'état de New-York*.

« Toutes les fois qu'un individu âgé de moins de seize ans sera convaincu de félonie, la cour, » au lieu de le condamner à l'emprisonnement dans une prison centrale, pourra ordonner sa » détention dans la maison de refuge établie dans la ville de New-York par la société instituée » pour la réforme des jeunes délinquans, à moins que cette cour ne soit informée par ladite société » que la maison de refuge n'a aucune place disponible. ».

constitution des Etats-Unis ; on ajoutait que la faculté accordée aux directeurs de l'établissement de diminuer ou de prolonger à leur gré la durée de la détention était une source d'arbitraire qui ne pouvait se tolérer dans une société libre.

Théoriquement, il eût été difficile de repousser ces objections; cependant on comprit que les maisons de refuge adoucissaient le sort des jeunes criminels, au lieu de l'aggraver, et que les enfans non condamnés qu'on y renfermait n'étaient point victimes d'une persécution, mais seulement privés d'une liberté funeste; personne aujourd'hui n'élève la voix contre les maisons de refuge. On conçoit toutefois avec quelle réserve doivent être exercées les fonctions de ceux qui ont le pouvoir d'y envoyer les enfans, lorsqu'on songe qu'ils ont le droit d'arracher un enfant à son père et à sa mère pour le placer dans l'établissement, et qu'ils doivent exercer cette autorité toutes les fois que les parens ont à se reprocher les désordres de leur enfant.

La loi a prévu la possibilité des abus et a tâché d'y porter remède. L'enfant a, d'après la loi, le droit de se pourvoir devant le juge ordinaire contre la décision du fonctionnaire qui l'envoie au Refuge. Les parens ont le même pouvoir, et il n'est pas sans exemple que ce droit ait été exercé; du reste, ce n'est pas la persécution de la tyrannie qu'il faut redouter dans ces établissemens. Autant il est nécessaire que la maison ne présente point les rigueurs et le régime tout matériel d'une prison, autant il serait dangereux qu'elle offrît le régime trop indulgent et tout intellectuel d'une école.

Mais si ces établissemens en Amérique s'écartaient du véritable but de leur institution, ce serait bien moins pour incliner vers trop de sévérité que pour pencher vers trop de douceur.

Les principes fondamentaux sur lequels les maisons de refuge reposent sont simples; à New-York et à Philadelphie, les enfans sont séparés pendant la nuit dans des cellules solitaires; pendant le jour; ils peuvent communiquer ensemble. La séparation de nuit semble impérieusement exigée par l'intérêt des bonnes mœurs: elle n'est point nécessaire pendant le jour; un isolement absolu serait mortel à des enfans, et le silence ne pourrait être maintenu parmi eux sans des châtimens que leur violence seule doit faire repousser. Il y aurait d'ailleurs les plus graves inconvéniens à les priver des relations sociales, sans lesquelles leur progrès intellectuel ne pourrait se développer.

A Boston, ils ne sont séparés ni le jour ni la nuit. Nous n'avons pas remarqué que dans cette maison de refuge les communications de nuit eussent des inconvéniens; mais leur danger n'est pas moins grand à nos yeux, et il n'est évité, à Boston, que par un zèle et une vigilance tout-à-fait extraordinaires, qu'on aurait tort, en général, d'attendre des hommes les plus dévoués à leurs fonctions.

Le temps des enfans est partagé entre l'instruction qu'ils reçoivent et les travaux matériels auxquels ils se livrent. On leur enseigne les connaissances élémentaires qui pourront leur être utiles dans le cours de la vie, et on leur apprend un métier dont l'exercice leur fournira des moyens d'existence. Leurs travaux intellectuels donnent à l'établissement l'aspect d'une institution primaire; et leur travail à l'atelier est le même que dans une prison.

L'ordre est établi et maintenu dans la maison de refuge, à l'aide de moyens disciplinaires que nous devons examiner.

Deux influences sont employées, les peines et les récompenses.

Mais, dans l'application de ce principe, il faut distinguer entre les maisons de refuge de New-York et de Philadelphie et celle de Boston.

Dans les deux premiers établissemens, les châtimens infligés aux enfans qui contreviennent à la discipline sont : 1° la privation de récréation ;

2° La réclusion solitaire dans une cellule ;

3° La réduction de nourriture au pain et à l'eau ;

4° Et dans les cas graves, les châtimens corporels, c'est-à-dire les coups de fouet.

A New-York, le réglement autorise expressément l'application des coups. Celui de Philadelphie, n'osant pas le permettre expressément, se borne à ne pas le défendre. La distribution des peines appartient au surintendant, qui, dans l'établissement, jouit d'un pouvoir discrétionnaire.

Pendant que les jeunes détenus indociles sont soumis à ces divers châtimens, selon la gravité de leurs fautes, des distinctions honorifiques sont accordées aux enfans dont la conduite a été bonne. Outre l'honneur d'appartenir aux premières classes, ceux qui se distinguent parmi les autres portent une marque d'honneur qui les fait reconnaître entre tous. Enfin le surintendant désigne, parmi les meilleurs sujets, un certain nombre de *moniteurs* auxquels il confie une partie de la surveillance dont il est chargé lui-même ; et ce témoignage de confiance est pour eux une distinction à laquelle les élus attachent un grand prix.

A Boston, les châtimens corporels sont exclus de la maison de refuge. La discipline de l'établissement est toute morale, et repose sur des principes qui appartiennent à la plus haute philosophie.

Tout tend à y relever l'ame des jeunes délinquans, et à les rendre jaloux de leur propre estime et de celle de leurs semblables. Pour y parvenir, on feint de les traiter comme des hommes et comme les membres d'une société libre.

Nous envisageons cette théorie sous le point de vue de la discipline, parce qu'il nous a semblé que la haute opinion qu'on inspire à l'enfant de sa moralité et de sa condition sociale est non-seulement propre à opérer sa réforme, mais encore est le moyen le plus habile pour obtenir de lui une entière soumission.

C'est d'abord un principe bien établi dans la maison que nul ne pourra être puni pour une faute non prévue, soit par les lois de Dieu, soit par celles du pays ou par les lois de l'établissement. Voilà le premier des principes, en matière criminelle, proclamé dans la maison de refuge. Le réglement contient aussi le principe suivant :

« Comme il est hors du pouvoir de l'homme de punir le manque de respect en-
» vers la Divinité, on se bornera à interdire à celui qui s'en sera rendu coupable
» toute participation aux offices religieux, abandonnant ainsi le criminel à la jus-
» tice de Dieu, qui l'attend dans l'avenir. »

Dans la maison de refuge de Boston, l'enfant éloigné des offices religieux encourt, aux yeux de ses camarades et dans sa propre opinion, le plus terrible de tous les châtimens.

Il est dit ailleurs que les enfans ne seront point admis à dénoncer les fautes les uns des autres ; et, dans l'article qui suit, on ajoute que nul ne sera puni pour une faute sincèrement avouée. Nous connaissons, en France, des établissemens publics où la dénonciation est encouragée, et où elle est exercée par les bons sujets de la maison.

Il existe aussi à Boston un registre des moralités, où chacun figure avec ses notes, bonnes ou mauvaises; mais ce qui distingue ce registre de celui qui se trouve dans les autres maisons de refuge, c'est qu'à Boston chaque enfant donne lui-même les notes qui le concernent. Chaque soir, les jeunes détenus sont tour à tour interrogés; chacun est appelé à juger sa conduite de la journée, et c'est sur sa déclaration que la note qui l'intéresse est écrite.

L'expérience apprend qu'il se juge toujours plus sévèrement lui-même qu'il ne serait jugé par les autres. Aussi se trouve-t-on souvent dans la nécessité de réformer la sévérité, l'injustice même de sa sentence.

Lorsque des difficultés se présentent sur les classemens de moralité, et lorsque quelques jeunes détenus ont commis des infractions à la discipline, il y a lieu à *jugement*. Douze jurés, pris parmi les enfans de l'établissement, sont réunis, et ils prononcent souvent, soit la condamnation, soit l'absolution de l'accusé.

Chaque fois qu'il y a lieu d'élire parmi eux un magistrat ou un moniteur, la communauté s'assemble, procède aux élections, et le candidat qui obtient la majorité des suffrages est proclamé par le président.

Rien n'est plus grave que la manière dont exercent leurs fonctions ces électeurs et jurés de dix ans.

On nous pardonnera d'être entrés dans le développement de ce système, et d'en avoir signalé les moindres détails. Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne prenons pas au sérieux ces enfans citoyens. Il y a d'ailleurs dans l'idée de ces jeux politiques plus de prévision qu'on ne pense. Peut-être ces impressions d'enfance et cet usage précoce de la liberté contribueront-ils plus tard à rendre les jeunes délinquans plus obéissans aux lois et aux institutions de leur pays; et, sans nous préoccuper de ce résultat politique, un tel système est au moins puissant comme moyen d'éducation morale.

On conçoit en effet le ressort dont sont capables ces jeunes ames dans lesquelles on fait vibrer tous les sentimens propres à les élever au-dessus d'elles-mêmes.

La discipline a cependant d'autres armes dont elle fait usage lorsque les moyens moraux ont été insuffisans.

Les enfans dont la conduite est bonne jouissent de grands priviléges.

Ils participent seuls aux élections, et sont seuls éligibles. La voix de ceux qui appartiennent à la première classe compte même pour deux; espèce de double vote dont les autres ne sauraient être jaloux, parce qu'il dépend d'eux d'obtenir la même faveur. Les bons sont dépositaires des clefs les plus importantes de la maison; ils sortent librement de l'établissement, et quittent leurs places dans les lieux de réunion, sans avoir besoin de permission; ils sont crus sur parole en toutes occasions, et on célèbre le jour de leur naissance. Tous les bons ne jouissent pas de ces priviléges; mais quiconque appartient à une bonne classe a droit à quelqu'une de ces prérogatives.

Les peines imposées à la classe des mauvais sont: la privation du droit électoral, du droit d'éligibilité; de plus, ils ne peuvent entrer chez le surintendant ni lui parler sans sa permission; et il leur est défendu de causer avec les autres jeunes détenus; enfin, lorsque cela est nécessaire, on inflige au délinquant une peine qui l'affecte matériellement. Tantôt on lui fait porter des menottes, tantôt on lui met un bandeau sur les yeux, ou enfin on le renferme dans une cellule solitaire.

Tel est le système de la maison de refuge de Boston ; celui des établissemens de New-York et de Philadelphie, quoique infiniment moins remarquable, est peut-être meilleur : non que la maison de refuge de Boston ne nous paraisse admirablement dirigée et supérieure aux deux autres, mais son succès nous semble moins un effet du système lui-même que de l'homme distingué qui le met en pratique.

E. de Beaumont et de Tocqueville.

# SCIENCES. — DOCTRINES.

## DU NATIONALISME ET DU MYSTICISME EN FRANCE.

« O Christ ! ton éclipse est bien sombre. »
DE LAMARTINE.

Avant d'apprécier tant d'hommes et tant de talens divers, tant de pensées grandes et isolées, mais qui toutes venaient correspondre à un centre commun, comme les rayons partiels convergent au foyer d'une circonférence, qu'il me soit permis d'établir quelques observations préliminaires, quelques principes généraux qui me serviront de règle et de guide.

### I.

Il en est de la société comme d'un homme ; sa vie est pareille à celle d'un homme. Comme lui, elle passe par des crises et des périodes de renouvellement. Jeune, elle croit tout ce qu'il est dit de croire ; ces croyances spontanées, dont le germe est en elle et qui ont pour objet tout ce qui est alentour d'elle, correspondent à l'état et au règne patriarchal, à l'instant où, la sortie des mains du maître suprême, elle se courbe de son plein gré et avec la conscience de ses besoins sous des maîtres secondaires, afin de ne point laisser se déborder en des vaines expériences de la vie, cette sève d'existence à qui elle doit donner un foyer et un centre d'action.

Mais son enfance s'use ; elle se forme aux événemens qui l'environnent ; elle y puise audace et confiance en ses propres forces ; elle acquiert une nouvelle transformation ; et, pour se la faire et non la subir, elle doute ; ce doute doit la conduire à la science ; mais comme elle n'a pu acquérir des données préliminaires précises qui la dirigent dans cette voie épineuse, elle se lance dans les théories spéculatives ; désireuse de les sanctionner par l'expérience, elle construit sur du sable mouvant ; son édifice s'écroule au souffle des passions humaines, aux ondulations incessamment variables des partis, et bien souvent au milieu des ruines de sa propre existence, il n'apparaît plus que son ombre, grandiose encore et gigantesque, mais couverte de meurtrissures et de sang, comme si elle se fût dévouée au Taurobole. C'est la Palingénésie sanglante, *fatale* de la loi ancienne : c'est le coup de baguette du préteur qui frappe l'esclave pour l'émanciper ; c'est une voix qui lui dit : Tu as souffert, tu dois être homme.

A cet instant de fougueuse consécration par le sang, que M. de Maistre regarde comme nécessaire, et qui se manifeste corrélativement avec les formes du gouvernement républicain, succède un état d'examen consciencieux et scientifique. L'on revoit le passé, mais l'on cherche à le reconstituer, non point à l'abattre. Alors se découvrent peu à peu ces grandes idées dont les ramifications complètes doivent former l'arbre de la science, cet arbre dont il a été défendu à l'homme de goûter

le fruit, car le serpent l'a dit : L'homme deviendrait aussi savant que Dieu. Perfectibilité et jamais perfection.

Ainsi, enfant, il est théocratique et patriarchal ; jeune homme, il est haletant de doute et républicain ; homme fait, il a des droits et des chartes, des idées et des doctrines, une vie à lui, ce monde de société qui roule dans un cycle périodique d'athéisme et de croyance..... Les hommes et les événemens se complètent. L'être et ses formes doivent être unis et présenter un tout pour être compris. Ce principe d'action mutuelle de l'homme sur la terre et de la terre sur l'homme, c'est-à-dire de la vie morale aux prises avec la vie physique, ce principe qu'Orphée le mythographe a chanté, qu'Eschyle nous fait entrevoir dans les hommes du monde Cyclopéen, nous devons l'apprécier, l'estimer aussi précisément qu'il nous sera possible, dans toutes les doctrines ou tous les hommes, dans toutes les idées ou toutes les personnifications d'idées que nous rencontrerons, afin de montrer le degré de vie sacrée, intérieure, pure et chaste vestale conservatrice du feu divin dont il a été dit : *Pectus est quod disertos facit poetas ;* et de l'isoler de l'influence extérieure des illusions et des faits, des rêves et des choses.

Si nous complétons l'homme par l'événement, nous devons aussi compléter l'homme par l'homme.

Une idée vaste se révèle dans un siècle à une âme prédestinée qui portait en elle ce germe divin ; les conséquences de cette idée se développent aux yeux d'autres hommes. Chacun accepte celle qui convient à son esprit, à la disposition dominante de son âme, à la direction contemplative ou active de toutes ses facultés intellectuelles.

C'est le triumvirat de ces Romains qui se partagèrent le monde pour le ravager à à leur aise ; c'est le prisme qui décompose chaque faisceau de rayon en ses rayons secondaires, chaque rayon en ses couleurs primitives, et qui rend ensuite à un centre commun chacune de ces idées partielles, de ces pensées isolées qui auront été extraites et approfondies avec soin.

Telles étaient les deux idées principales que j'avais à indiquer et à exposer comme prolégomènes indispensables ; la suite les dévoilera complètement, et en présentera l'application.

## II.

Toujours les lettres et les sciences ont eu besoin d'appuis et de Mécènes. Corneille dédiant ses pièces à Richelieu, l'Académie s'associant ce même Richelieu, montrent le besoin de dépendance immédiate, de protection. De cette association de la science au pouvoir, il résulta fusion complète entre les doctrines de la science et les doctrines du pouvoir, qui toujours favorisa de son influence l'une des grandes écoles anciennes comme le monde, dont l'une reconnaît comme fait, Dieu ; et l'autre, l'homme.

D'après ce principe, qui doit guider dans l'examen d'une époque, que les écrits de cette époque portent le caractère typique du siècle, examinons le passé.

A côté de la grande domination de Louis XIV, de cette domination qui affectait un caractère gigantesque, surgissait ce despotisme de la littérature, cette aride combinaison de règles, ce froid calcul qui veut être poésie, dont l'essor rampant se fit dans la personne de Boileau. Lui qui croyait refaire notre poésie comme

Pulsart refaisait notre Code, comprima de toute la force de son sarcasme et de sa satyre l'école qui rêvait d'être romantique : rêve alors, car il allait par delà les circonstances. Il effaça le passé, croyant que l'avenir et l'art poétique seuls pouvaient nous donner des poètes. Ce rigorisme de règles et d'expression s'alliait chez lui à un rigorisme de pensée, à un jansénisme d'intelligence dont l'influence glaciale paralysait le sentiment.

J'ai choisi Boileau comme empreint de son siècle, comme expression isolée de la grande idée qui anima ce siècle. J'eusse pu la montrer vivante dans Bossuet, et jusque dans ce gallicanisme qu'on forgeait à l'ombre du trône, et qui, bien loin de le protéger, devait tomber avec lui et mêler ses ruines à ses ruines.

Si elle fut froide et positive, mais sage et retenue dans ses pensées, cette domination tyrannique que Boileau exerça sur sa pléiade, si celle de Bossuet fut magnifique et plus dure à porter (car c'était un génie qui l'imposa), nous retrouvons cette double idée dans l'époque, dans la marche des événemens, dans le triomphe continuel du grand roi sur les obstacles comme sur les hommes, dans cette exaltation à froid, cette exagération de décorum, qui vanta son règne comme un règne de gloire sans mélange, d'honneur sans tache.

A Dieu ne plaise qu'on m'accuse ici de déprécier le grand siècle classique ; ce n'est point parce qu'il est classique que je m'attaque à lui ; c'est parce qu'il a imprimé aux esprits une direction fausse, une direction excentrique, qui plus tard alla jusqu'à l'extravagance ; du reste, honneur à qui de droit. Honneur et amour à Fénelon, l'homme de Dieu ; admiration et extase devant Bossuet, le génie le plus vaste des temps modernes ; saint respect pour Racine, pour Racine qui aime à pleurer ; douce amitié pour l'ami de tous, pour le bon Lafontaine ; gaieté et joie à la lecture de Molière, le seul qui, avec le Bonhomme et le duc de Saint-Simon, ne se soit pas courbé sous l'influence de cette critique minutieuse, de cette critique de Boileau qui s'attachait aux mots sans comprendre la hauteur d'une conception (1).

Ainsi, à qui étudie avec soin les ouvrages qui ont paru à cette époque, il est facile de conclure l'esprit général de l'époque. Les événemens et les écrits s'enchaînent mutuellement par des liens d'affinité, de sentiment intérieur, d'inspiration. Au règne qui suivit, règne des cabales et des intrigues, de la politique d'orgie et de débauche, nous trouvons une littérature et une philosophie analogues ; suivons-les pas à pas, et voyons le chaînon qui rattache l'école athée qui substitua l'empyrisme seul à Dieu, à l'école rationaliste qui remplaça l'empyrisme par la force de la raison. Progrès réel, et dont les suites nous apparaissent naturellement aujourd'hui.

L'école de Voltaire a été longtemps un problème pour les philosophes qui sont venus après elle ; ils ont voulu s'élever d'un seul bond à la conception de cette pensée athée qui anima tout un siècle, et qui se déborda dans tous les ouvrages littéraires ou philosophiques, encyclopédiques ou d'imagination. Isoler son in-

(1) Boileau, ce me semble, a été bien jugé par M. de Sainte-Beuve. Son esprit de détails, son ergotage anatomique sur les mots, qui nous paraît ridicule, est cependant ce qui le fera vivre. Son extrême correction était capable de tuer chez lui le génie. Il s'est fait aristarque de l'expression ; cela seul allait avec son genre ; il manie supérieurement le vers satirique, mais à la manière latine. Quand il a voulu essayer de la poésie, il nous a donné son ode sur Namur. (Voir sa correspondance curieuse, à ce sujet, avec Racine.)

fluence, ce n'est point la comprendre. Que si nous considérons la situation de la France à l'instant où a paru cette coterie désastreuse d'écrivains à systèmes erronés et destructifs, le mal intérieur qui la rongeait, les symptômes de dissolution qui se manifestaient en elle, il nous sera évident qu'elle portait en soi les germes d'une subversion à venir, dont la littérature et la philosophie, tuées par le souffle de l'impiété, n'étaient qu'un pronostic partiel.

Le système politique qui avait dominé le moyen âge, qui lui avait donné un centre d'unité, illusoire il est vrai et instantané, mais dont l'influence fut salutaire pendant quelques momens, avait croulé en partie. Le système féodal était mort, et rien de bien positif ne le remplaça. Bien long-temps les rois avaient rompu des lances contre ce fantôme à la main de fer qui torturait leur pouvoir; mais dès qu'il fut tombé, ils furent étonnés de l'immense charge qu'ils avaient à soutenir, et ne surent comment satisfaire ce besoin indéfinissable de franchises qui se manifestait par leurs sujets. Ils ne virent rien de mieux que de tourmenter cette fièvre de liberté, d'endosser les livrées et les pouvoirs déchus; et, successeurs des fiers barons aux tours crénelées, laissant vivre pour eux le servage et la féodalité de la glèbe, ils voulurent se faire, dans le temps écoulé, une gloire, un écho de flatterie pour le temps à venir. A un despotisme succéda un autre despotisme désolant (car il s'exerçait sans intermédiaire), et qui jeta des entraves à son siècle; car toujours il trompa ou chercha à opprimer ou à détruire toutes les idées de liberté, quelles qu'elles fussent, sous quelques formes qu'elles se manifestassent, soit jansénistes, soit mystiques, dans le *Télémaque* de Fénélon comme dans l'incompréhensible système spirituel de Mme Guyon.

Après la Fronde, délire fou et effréné, délire d'angoisses qui lutta contre le pouvoir d'une reine douairière, pour renverser ce pouvoir qui menaçait déjà d'être gigantesque, l'on eut Louis XIV, génie d'une effrayante conception et qui s'égara. Louis XIV se fit despote; sa volonté fut à lui; elle marcha contre la volonté d'une partie de la nation et la domina. Il entra dans le Parlement avec sa cravache et ses éperons; il fit des guerres européennes pour lui et sa famille, des guerres de religion pour ses confesseurs; et tout pliait sous lui, car, modèle des despotes, il sut faire large la part de la force morale et se fier à elle. Heureux, comblé de gloire dans l'avenir, son despotisme prit un caractère vaste et orgueilleux; il s'accrut des efforts de Colbert et de Louvois, de Turenne et de Condé, des adulations de ses sujets et des victoires continuelles de ses généraux; et cependant, malgré ces taches, ce fut un beau règne. Celui qui le suivit nous le fait comprendre, et le contraste frappant complète bien cette image grandiose et délaissée. A ce despotisme central, mais si beau qu'on se surprend à l'admirer malgré soi, succéda la mesquinerie d'une domination qui luttait contre le mépris, suscité par l'oubli de ses devoirs. Alors les infamies ordurières de la régence; alors Dubois, l'homme de boue et de prostitution, payé avec le chapeau de cardinal; alors les secrets de l'alcôve et l'influence des femmes; alors la honte et l'obscénité sur l'oint du Seigneur. — Voyez-il!

Qu'est-ce qui devait en résulter dans la littérature et la philosophie?

« Les connaissances empyriques et expérimentales peuvent nous conduire à la vérité; ainsi, analysons l'homme, décomposons toutes ses facultés, voyons la manière dont il procède dans les différens actes de sa pensée, et nous connaîtrons tout l'homme. Or, en examinant avec attention, nous nous apercevrons que

l'homme n'agit que par suite des impressions et des sensations, des notions ou des idées; que les secondes sont une conséquence nécessaire et naturelle des premières; qu'elles en sont une copie, une empreinte fidèlement reproduite, un fac-similé applicable. La sensation nous donne la connaissance d'un fait; mais, pour parvenir à la connaissance de la réalité de l'existence à part et non confuse de ce fait, il nous faut une autre opération. La réflexion travaille sur la sensation et l'élabore; elle est l'instrument qu'elle emploie, l'intermédiaire indispensable. Ainsi nous arrivons à la notion de la causalité. La succession continuelle du même phénomène avec les mêmes pronostics et les mêmes conséquences, donne à ce principe de causalité un caractère moins spécial et plus étendu. L'association d'idées et l'habitude sanctionnent cette découverte. »

Tel est le caractère général de la philosophie du XVIII^e siècle. Telles sont les idées premières sur lesquelles ont été basés tous les systèmes. Préconisées en Angleterre par Locke et Hume, incluses dans le vieil Aristote et *naïvement enjolées et escrites par le sieur de Montaigne*, elles ont servi de fondemens pour toutes les doctrines matérialistes ou impies. Occupons-nous du caractère légèrement modifié de chacune d'elles.

Quand apparut Voltaire, l'homme au cœur glacé, au sarcasme désespérant, à l'esprit si léger et si méchant, la société était elle-même avec un cœur glacé, un sarcasme désespérant contre la vertu, un esprit léger et méchant. Il a dit qu'il y avait du tigre et du singe dans l'esprit français, et il s'est peint lui et son siècle. Ses erreurs vinrent de son caractère et de son époque. Il fut sans principes, mais avec une ambition et un amour de la gloire démesurés. L'épicuréisme insouciant dans lequel il vécut, l'usage d'une vie légère et féconde en plaisirs qu'il contracta parmi les grands seigneurs, tuèrent en lui toute inspiration, étouffèrent le sentiment et ne laissèrent en place qu'un froid raisonnement. Il pouvait être poète, mais il ne trouva plus en son ame que le feu des passions, et non point l'ardeur pure du sentiment. Tout était usé; pour lui plus d'illusion de vertus; aussi ne fit-il que des vers. Ils ont été applaudis et ils sont tombés. On relit avec plaisir ces pages de Racine où le cœur parle au cœur, où l'homme chrétien paraît au lieu du poète; on a oublié Voltaire. Il pouvait être historien, mais il lui fallait des guides sûrs, des principes dont il ne déviât point; il fallait une conscience pure dans laquelle les faits se reproduisissent comme dans un verre uni, et qui ne les mît pas sous l'influence d'une opinion et d'une idée. L'histoire n'a été pour lui qu'un cadre dans lequel il a pu faire entrer ses déclamations contre le christianisme, qui lui a servi à accréditer ses erreurs et à répandre ces principes de criticisme outré qui abattait après avoir examiné à la légère. Nous ne parlerons point de ce qu'il a laissé en philosophie, car jamais il n'a cherché à être conduit à la vérité; il travaillait d'après une idée faite sur laquelle il torturait toutes ses recherches, pour les faire se courber à ce besoin perpétuel d'opposition qui se manifestait en lui et auquel il rallia son école. Ecraser l'œuvre du Christ, tel fut son projet; et, à travers soixante volumes d'œuvres diverses, de tragédies, de philosophie, d'histoire, de poèmes, et de bluettes, il resta constamment fidèle à ce projet : délire d'un esprit fou, las de ce qui était, et incertain de l'édifice qu'il construirait en place de cette vieille croyance qu'il abattait. Voltaire est la figure de son siècle; les orgies de son esprit sont pareilles aux orgies de son époque; l'influence de l'un et de l'autre expirent aujourd'hui; tous les philosophes du XVIII^e siècle s'in-

clinèrent devant Voltaire, et nous n'avons plus maintenant qu'un sourire de mépris et de pitié pour cet homme qui eût pu être si grand (1).

Parmi ceux qui s'unirent à Voltaire, et qui, comme lui, travaillèrent à abattre le christianisme, nous distinguons deux hommes à part, Diderot et d'Alembert. Le premier fut la tête la plus esthétique de son siècle; impressionable à la façon des Allemands, il fut, malgré lui, homme de sentiment. Fier de la fausse jactance de dire: Je suis athée, il se laissa cependant dominer par la vie intérieure, la vie de son âme. Aussi y a-t-il d'indicibles beautés qui se révèlent à qui lit ses œuvres avec soin, à qui le suit pas à pas dans la vie, à qui compare ses pensées et ses actions, à qui l'examine à nu, indépendamment de l'influence qui fut exercée sur lui. Quelle immense différence entre lui et d'Alembert! d'Alembert, athée par conviction de chiffres, dont tout le talent philosophique consiste dans une exposition claire et précise et un raisonnement conséquent partant d'un principe faux. Je ne parlerai pas de d'Holbach et de La Métrie, dont les lourds et insignifians écrits sont morts et oubliés comme leurs noms.

A côté de Voltaire le méchant moqueur, de d'Alembert l'encyclopédiste, de Diderot l'homme d'extase et de sentiment, grandissait sous une influence pareille, mais avec des vues opposées, Rousseau, écrivain d'inspiration, dont le cœur aimait la vertu, et s'égara toujours à la chercher. Fou sublime, travaillant malgré soi, par l'entraînement de son siècle, à la démolition du christianisme, il trouvait dans son âme et dans ses larmes une apologie continuelle de cet évangile qu'il se surprenait à vénérer et à adorer. Penseur infiniment supérieur à Voltaire et aux autres philosophes du XVIIIe siècle, il laissa se dévergonder son esprit investigateur et inquiet, essaya des théories inconnues jusque là, et que son état de lassitude morale lui fit adopter avec tout l'enthousiasme d'un homme navré de la société présente, et qui cependant osait rêver le bonheur sur la terre: rêve hardi et audacieux et qui fut déçu! Mais quand une âme fortement passionnée, vierge de l'impression du monde et du marasme qu'inspire l'ironie, veut s'élever à la vérité, et que, ne la trouvant point dans une voie facile et aisée, elle s'égare, et ne saisit au lieu d'elle qu'une belle erreur, alors cette erreur se revêt de tous les attributs du vrai: l'imagination et le cœur, la poésie et le sentiment, se plaisent à l'orner également; elle prend un caractère terrible dans ses conséquences, dangereux par la beauté de ses formes; elle entraîne les esprits les plus impartiaux et les plus modérés, et domine toutes les pensées du siècle.

Or, à l'instant où vint Rousseau, Voltaire avait ébranlé cette vieille fermeté féodale dans les sentimens et les antiques principes de foi et de moralité; il avait frayé la voie au philosophe de Genève.

L'éloquence inspirée et tourbillonnante de ce dernier égara (chose facile alors!) tous les esprits amollis, façonnés par les cris de l'impiété, par les raisonnemens de l'athéisme. D'abord, il est vrai, l'apologie de l'état sauvage que faisait Rousseau,

(1) Voltaire a donné lieu à bien des jugemens divers. Nous devons signaler surtout l'appréciation exacte qu'en donne Herder, le philosophe esthétique de l'Allemagne. Elle précise bien le caractère de cet homme que Dieu avait créé géant, et que ses idées rabaissèrent toujours. MM. de Maistre et de Chateaubriand se sont aussi occupés de le juger; remarquons avec ce dernier que quand Voltaire se fait chrétien, qu'il ne lutte pas avec son sens naturel, il est poète. Ainsi, dans *Alzire*, il s'élève aussi haut que Corneille et Racine.

sa théorie d'un gouvernement purement démocratique, étonnaient sans persuader; mais comme il parvint à devenir en éducation fondateur d'une méthode; comme d'après ses principes l'éducation fut commencée et menée à fin en laissant agir la nature seule, sans avoir égard à l'enchaînement de toutes les individualités dans leurs rapports civils, il plut par l'originalité de ses vues et par la liberté de ses idées. Elles reniaient le passé, et voulaient construire dans l'avenir un édifice inconnu jusque là, et dont la grandeur inouie était le fruit d'un délire d'imagination. Avec cette tant douce mélancolie, qui ne fut point comprise dans ce siècle de jouissances et de débauche, mais qui aujourd'hui trouve du retentissement dans bien des cœurs; avec cette fougue d'éloquence qui puisait tous ses sentimens dans une indignation concentrée; dans une misanthropie, résultat d'une tendresse habituelle froissée et comprimée par ce qui l'environnait; avec cette déduction logique qui, de principes bien souvent faux, tirait une série de conséquences rigoureuses et profondes, Rousseau est l'un des écrivains du siècle passé dont l'influence a été la plus longue et la plus forte. L'ironie mordante blesse un instant, mais le ridicule est bien vite oublié; son impression, presque toujours, est passagère; mais quand une sympathie profonde nous unit avec les malheurs, les idées, les rêves d'un homme; quand nous sentons comme lui que nous nous abandonnons aux mêmes illusions; que, comme l'a dit Goëthe, nous nous laissons mollement bercer au cours onduleux de ses pensées, alors cette alliance tacite de son ame avec notre ame, de son cœur avec notre cœur, devient un ascendant mystérieux, une sorte de fascination magnétique, un indicible prestige qui nous retient dans la contemplation, et nous asservit à n'aimer et ne connaître que lui.

C'est ce qui est advenu à Rousseau.

Rousseau, homme de bien, qui, si jamais il eut un instant de bonheur, ne le trouva que dans les illusions de son cœur, était porté par sa pensée intérieure à être spiritualiste; et si parfois, dans ses écrits, se glissèrent des opinions sensualistes, c'est qu'alors il se trouvait dominé par cet esprit de philosophie anglaise de Locke, Hume et Berkeley, impatronisée en France par les exposés incomplets qu'en fit Voltaire. Déiste par principe et chrétien par le cœur, il connut le développement religieux de la société, mais il le connut d'après son système, et l'erreur le domina. La réflexion et l'expérience nous le prouvent évidemment. Toutes les générations ont eu un sentiment religieux à nourrir; toutes ont eu des dogmes et des croyances. Faut-il donc croire que cette foule immense a marché dans une nuit sans étoiles, et que l'obscurité la plus épaisse couvrait le monde jusqu'à ce que la lumière se levât sur nous, sur nous enfans du jour? Et, s'il en était ainsi, ce serait en vain que, durant six mille ans, l'esprit humain aurait entassé ses recherches et ses efforts pour atteindre à la vérité religieuse, que tant de vœux auraient été faits, tant de sacrifices offerts, tant de mystères médités dans le silence des temples et de la nature; durant six mille ans, l'humanité aurait manqué sa première loi? le sentiment religieux qui soutient et éclaire l'ame, l'aurait précipitée dans un abîme d'erreurs? et la providence aurait manqué son œuvre? Il ne reste à choisir qu'entre deux hypothèses: Doit-on penser que le genre humain, né et bercé dans les bras de l'ignorance, attiré sans cesse vers la vérité, s'avance d'un pas lent et progressif à un but radieux qu'il ne lui sera permis d'embrasser que lorsqu'il aura consommé l'œuvre du perfectionnement? ou bien est-il plus vraisemblable qu'une éducation primitive donnée à l'humanité naissante, perpétuée de bouche

en bouche jusqu'à nos jours, conçue d'une manière plus ou moins large, conservée d'une manière plus ou moins pure selon les siècles, soumise aujourd'hui à un sévère examen, soit destinée à demeurer la loi définitive suivant laquelle se développeront et l'homme et la société? Cette même question se résout dans les termes philosophiques d'analyse et de synthèse. La marche de l'humanité étant toujours la même, qu'on la considère dans l'individu ou dans le corps social, l'alternative que nous venons d'exposer se réduit à savoir si le développement de l'esprit humain est analytique ou synthétique, s'il débute par la réflexion ou la spontanéité, si les premières connaissances sont artificielles, conquises à force de travail, ou s'il les apporte sur la terre comme dot de son ame, comme secours et viatique pour son long pélerinage. Rousseau trancha la question. Selon lui, l'homme va toujours se dégradant; et, loin de se perfectionner dans la société, il ne fait que détruire l'empreinte primitive de la nature, pour lui substituer les dehors mensongers d'une civilisation destructive; et, malgré cette désolante pensée, les principes de morale et de charité qu'il préconisa indiquaient une tendance au christianisme; elle dut paraître étonnante dans un instant où l'orgueil des grands, cimenté par l'impiété, les jetait dans un égoïsme désespérant.

Une branche de cette grande école se développa dans Dupuis et Volney, écrivains à système, et qu'une science sans base fit briller un instant pour les jeter ensuite dans l'oubli, tandis que la dernière vibration de l'ame de Rousseau se faisait dans Bernardin de Saint-Pierre, et que, saisie par M. de Chateaubriand, elle devait être le chaînon mystérieux qui unissait un siècle à l'autre, et qui rattachait par les indicibles harmonies de la nature la pensée égarée de l'homme à la pensée éternelle du créateur dont elle n'était qu'un souffle. La douceur virginal de Bernardin, sa continuelle théologie du monde, si belle et si simple, et qui faisait de la vie une longue série d'œuvres de bienfaisance et de pensées du cœur, nous semblent venir des terribles leçons qu'avait données l'expérience de la société. Toutes les théories incertaines, superbes puissances du monde, étaient venues s'abîmer dans un chaos d'incertitudes et de sanglantes épreuves. Il fallait une inspiration douce et calme qui vînt rafraîchir l'ame, et dont l'attrayante mollesse reposât les esprits si cruellement ballottés par la délirante vicissitude des principes et des formes.

Il est des instans où une triste nécessité de malheur semble peser sur la terre, sans que rien vienne en alléger la charge lourde et douloureuse. Ces mystères des souffrances humaines n'ont point été compris par les anciens. Impuissans à y remédier, le paganisme et la philosophie se bornaient à le contempler en silence; et quand ils voulurent l'expliquer, ils nous représentèrent le monde comme enchaîné par un réseau de fer et étreint par une inexorable destinée, à qui la puissance des dieux elle-même ne pouvait résister. Ainsi la société, comme l'homme, se trouve accablée d'un anathème inexplicable, sans autre ressource que le désespoir, sans autre refuge que la mort. Ce *fatum*, géant à la main qui torture, qui forçait l'homme d'autrefois, comme la société, à se résumer dans le suicide, ce *fatum* que la philosophie de Voltaire voulait ressusciter, les investigations moins superficielles des philosophes du XIXe siècle l'ont enfin rejeté. Ils ont invoqué un Dieu, Dieu bon, père de tous, de l'homme et de la nature, de la terre et de celui qui passe sur la terre, père de la pensée comme de l'action! mais ils ne se sont point encore élevés à la conception d'une expiation nécessaire, à un christianisme divin, ils se sont faits rationalistes.

Qu'est-ce que le rationalisme? quels sont ses principes? quels sont les argumens qu'ils a allégués dans sa grande lutte contre le mysticisme? Juges de la passe d'armes, nous devons éprouver les forces et mesurer le courage des preux qui se sont mesurés dans l'arène.

Le rationalisme, c'est l'*Ichisme* allemand, système de la raison individuelle, qui la proclame comme souveraine indépendante, qui rejette tout ce qu'elle ne peut comprendre, et admet tout ce que sa vue débile peut mesurer. Ne reconnaissant comme vrai que ce que le *moi* adopte, que ce qu'il enserre en lui, il part du *moi* comme principe de toutes les connaissances humaines; il préconise la psychologie comme guide indispensable de toute philosophie, et rejetant loin de lui la tradition, il fait précéder l'histoire par la science. Or, quelle est l'œuvre de la psychologie? Silencieusement assise dans le sanctuaire de la conscience, la psychologie examine les phénomènes qui sont dans le *moi*, les voit se dérouler devant ses yeux, considère leurs différentes attributions, la multiplicité des faits qui se succèdent, et les distingue en donnant à chacun d'eux un nom précis. La succession continuelle des mêmes effets, se renouvelant de la même manière, entraîne l'esprit par le plus logique de tous les raisonnemens à l'existence d'une causalité; le *moi* perçoit bien évidemment ce rapport, chaînon insaisissable qui unit l'effet à la cause, mais il ne le voit point. *Cause* et *substance*, métamorphose vraie et successive de tous les faits, ne lui sont connues que par ses idées, et rien ne sanctionne la légitimité de ses idées. Renfermé dans un cercle que lui-même s'est tracé et qu'il ne peut rompre, l'esprit rationaliste voit une barrière éternelle s'élever pour lui entre le monde des apparences et le monde des réalités; il ne peut aller au delà de l'énumération de ses idées; aussi en est-il venu à résumer les connaissances humaines en l'idéologie, dans les ouvrages d'un de ses plus célèbres représentans, M. Destutt-Tracy.

Incapable de préciser ses idées, car le rationalisme ne peut qu'en dresser le catalogue incomplet et approximatif, il n'est pas moins impuissant pour expliquer les grandes questions des mystères qui président au développement de l'humanité. Les insondables angoisses de la souffrance, les secrets du crime, l'expiation qui précède et suit le meurtre, et parfois s'appesantit sur la tête de l'innocent; le mal que la nature, d'une main aveugle, semble avoir jeté dans le monde à côté du bien, l'iniquité qui germe autour de nous et dans nos cœurs, qui est tentée et qui succombe, et qui pleure et qui a des remords, et dont les gémissemens rachètent les fautes; les êtres mauvais et qui ont mission pour torturer, l'infini débordant l'humanité de toutes parts, sont pour le rationalisme autant de problèmes insolubles contre lesquels viennent se briser les faibles efforts de sa raison.

Que si nous les considérons dans une sphère plus élevée, nous ne les trouvons pas moins fallacieuses et mensongères ces doctrines du rationalisme dont la faiblesse se réfugie dans le doute. Voulons-nous essayer d'expliquer la chaîne qui unit Dieu à l'homme, l'origine de l'inspiration et du délire, la liaison de l'âme et du corps qui, selon la science allemande, se résume dans ces deux mots: sympathie, magnétisme? Voulons-nous sonder la justice éternelle, sanguinaire et terrible, ou silencieuse et non moins redoutable? il nous faudra mesurer, d'après nos opinions humaines, l'équité et la patience de Dieu. La nature des êtres, et leurs idées, et leur vie spirituelle, et leur organisation progressive, se dérobant à ses recherches, et échappant, par leur immense profondeur, à toute vue bornée et

rétrécie par l'individualité, le rationalisme les explorera dans l'histoire et s'efforcera d'induire leurs principes de la force précisée de leur action. Mais l'histoire lui présentera les mêmes mystères et les mêmes secrets à méditer. Il verra des nations assises dans l'ignorance et sur les ruines de leur grandeur déchue, comme Marius à Carthage, comme la Rome moderne, squelette décharné au milieu des restes de son ancienne gloire ; une épreuve sanglante, antécédent nécessaire d'une émancipation ; la civilisation, corruptrice silencieuse du monde ; la vertu diminuant dans la société, tandis que la science augmente ; les peuples secouant leurs vieilles chaînes et jetant dans la balance des destinées la tête des rois et leur sceptre ; et ces grandes leçons l'effraieront loin de l'éclairer, et frappé de son insuffisance, il n'osera élever les yeux plus haut pour voir l'origine de toutes choses, du bien comme du mal ; il s'arrêtera aux causes secondes, et quand la voix de la société, curieuse de son avenir, lui demandera : Pourquoi ? Il lui montrera les faits et rien de plus. Il est donc faux, faux de principe et de conséquences, ce système qui ne peut comprendre Dieu, ni le monde, ni lui-même.

Après toutes les discussions et toutes les luttes, après tous les problèmes partiels, l'instant doit venir où la raison enserre tous ses doutes en un seul, et pèse le problème général. Aujourd'hui ce problème est conçu en ces termes : « Pourquoi l'homme est-il fait? Quel est ce but? la loi de l'humanité?.... » Relativement au siècle passé, il y a progrès, puisque les termes mêmes du problème supposent une Providence, un but, une pensée créatrice et conservatrice. Or, la question, en cet état, relève de la philosophie de l'histoire ; à la philosophie de l'histoire il appartient de la résoudre. De là immense est l'importance donnée de nos jours aux études historiques. Jusqu'ici les deux écoles sont d'accord ; mais la scission commence au point même du départ ; elle a pour objet les données de la question. Les uns prennent la Psychologie pour base de leurs recherches ; ils se font une sorte d'homme abstrait à la manière de la statue de Condillac. Dans cet homme-là ils voient ce qu'ils veulent voir, et ils en déduisent une formule philosophique sur laquelle ils étendent et mutilent l'histoire ; renouvelant les erreurs du siècle qui a passé, ils nous disent que les religions ont commencé par le fétichisme, et que, destinées à satisfaire aux besoins progressifs des peuples, elles se transforment, et, véritables Protées, s'asservissent aux exigeances successives des nations.

En face de cette école que nous nommons *rationaliste*, et à laquelle nous ne contesterons point de grands talens et un grand mérite, une autre grandit, qu'on peut appeler *traditionnelle*, non point qu'elle ait rompu avec la raison, mais parce que l'histoire est la base et la tradition, le point de départ de son système. Les écrivains dont les ouvrages précisent cette opinion ont distingué deux objets des connaissances humaines : le fini et l'infini ; la vérité philosophique et la vérité religieuse ; deux moyens de connaître : l'analyse et la synthèse. Le fini est pressé par l'infini de toutes parts ; l'infini c'est Dieu, principe et fin. D'où il résulte que la synthèse est à la fois la base et le couronnement du développement de l'humanité, et que la vérité religieuse est la source et la fin de la vérité philosophique. Sur ces données s'élève une vaste théorie des rapports de la science et de la foi, une large explication de l'histoire ; et comme la synthèse est le fait primitif qui précède toute connaissance, comme son temps est le temps de l'enfance où la raison dort, il suit que la psychologie est incapable d'en mesurer l'étendue, d'en approfondir la nature. C'est

donc dans l'histoire qu'il faut faire la recherche ; c'est à l'histoire à nous redire l'enfance du genre humain Ils reconnaissent, ces écrivains de l'école catholique, que, loin d'être le premier pas de l'humanité, le fétichisme est le dernier degré de corruption ; que les souvenirs de l'âge d'or et de la faute primitive, et de l'expiation par le sang, sont semés parmi les peuples, et leur ont été laissés comme souvenir, comme héritage.

Formés au sein des révolutions et des orages, tous les écrivains de la grande école moderne semblent avoir été frappés d'une réflexion. De même qu'une fleur renferme en elle les germes innombrables des fleurs qui doivent lui succéder, de même le présent, fils du passé, est gros de l'avenir. Si donc il est vrai que l'humanité va subir une recomposition nouvelle à la suite des révolutions qu'elle éprouve, il faut reconnaître que les élémens de cette synthèse définitive doivent se retrouver dans le passé ; car on ne pourrait admettre que la Providence ait laissé le genre humain croupissant, durant tant de siècles, sans lumière et sans appui, à l'ombre de l'erreur et de la mort. En appliquant cette formule à la religion, l'on voit que l'homme étant un être essentiellement religieux, et ce principe sacré étant absolument nécessaire à son développement intellectuel et moral, il est impossible qu'il soit resté un seul instant dans l'ignorance ou dans l'erreur sur un sujet aussi grave. D'ailleurs, pouvait-il, par ses propres forces arriver bientôt à la vérité religieuse ? Non certes, puisque, après quatre mille ans, Aristote et Platon, les deux plus grands génies qui aient jamais existé, étaient encore bien loin de posséder des idées pures, et que ce qu'il y a de mieux dans Platon n'est pas la reproduction, souvent erronée, des traditions qu'il avait recueillies dans ses voyages. En outre, les besoins physiques absorbant l'attention, ne laissaient point de part aux réflexions philosophiques. Enfin, il est évident que, sans l'éducation, l'homme reste confiné dans le monde matériel ; qu'à l'éducation seule il appartient de l'élever aux idées morales. Cette éducation, transmise de père en fils, de qui le premier père la tenait-il ? De là, la preuve d'une révélation primitive.

Ainsi la question de droit : Quel est l'avenir religieux de la société ? s'éclaircit et fait place à cette question de fait : Quelle fut la religion primitive ?

Ici commencent d'immenses recherches et se préparent de grands travaux. Décrire d'abord toutes les religions des peuples de l'antiquité, des peuples sauvages, lesquels sont à notre égard antiques, primitifs ; réunir dans un vaste tableau toutes les croyances et leurs phases. — *Hiérographie*. Après avoir acquis la connaissance des faits, en déterminer les rapports ; reconnaître la généalogie, la parenté de ces généalogies diverses, comment les croyances mères se sont divisées en sectes, en branches multipliées. — *OEuvre symbolique*. Enfin, rechercher les causes de cette innombrable variété, exprimer chaque mythe pour en comprendre l'esprit et le sens, découvrir sous le voile de l'allégorie le fait ou le mystère qui s'y cache, et, mettant de côté tous les élémens secondaires, variables, relatifs aux temps, aux lieux, aux circonstances, recueillir comme l'or au fond du creuset, l'élément primitif, universel, le christianisme. — *Travail herméneutique*. Et ces trois sciences, l'une de faits, la seconde de rapports, et la troisième de causes, se confondent en une seule. — *Mythologie*. Élaborée ainsi dans un ordre analytique et rationnel, cette science, arrivée à son terme, se présente sous la forme de synthèse ou d'histoire.

Alors s'offrent aux regards la création de l'homme et la révélation primitive, puis le péché et la corruption de la croyance, enfin les développemens et les subdivisions de chacune de ces sources altérées, et la permanence de la tradition jusqu'au jour du Christ. Là, s'élève la grande figure du Christianisme dans toute sa splendeur; le Christ, la philosophie de sa doctrine présentée comme loi définitive de l'humanité; son application tantôt obscure, tantôt glorieuse pendant bien des siècles, et la détermination de l'avenir. Magnifique trilogie qui complète le tableau de l'origine du Christianisme, de sa doctrine, de son établissement, ou plutôt du laborieux enfantement de l'humanité, de l'exposition de la loi qui doit la régir et de ses premiers pas sous la loi révélée.

Telles sont, ce me semble, exposées avec impartialité, les doctrines des deux grands systèmes qui se partagent la philosophie. Les hommes qui en ont été les représentans et dont la gloire s'est associée au règne successif de chacun d'eux, doivent en compléter l'histoire.

Les Rationalistes s'énorgueillissent de compter dans leurs rangs — Benjamin-Constant, dont l'éloquence lutta pendant quinze ans contre les tentatives fallacieuses d'un pouvoir qui rêvait le parjure à sa parole et l'anéantissement des chartes de son peuple. Son manuscrit sur la religion montre bien les progrès de l'école catholique en France, par l'assentiment qu'il ne put refuser à la mission du Christ; — M. Cousin, interprète profond des idées de Platon, traducteur heureux de Tennemann, et, plus que cela encore, auteur de ces leçons de philosophie dont nul ne peut contester le mérite, quoique l'assentiment de son opinion scientifique ne soit point en leur faveur; — M. de Laromiguière, élève brillant du sec Condillac, et dont le style a popularisé en France ce système qui nous semble erroné; — M. Jouffroy, à qui nous devons la connaissance de la philosophie écossaise; — MM. Quinet et Michelet, l'un traducteur de Herder, et l'autre interprétateur de Niébuhr; et enfin M. Guizot, dont le génie a rendu attrayante la tâche laborieuse d'exhumer les restes de la féodalité pour juger ce système du passé.

Parmi les philosophes du catholicisme, nous nommerons avec une gloire également pure — M. de Maistre, à qui nous reprocherons cependant une trop grande âcreté dans les idées, tout en admirant les pensées nouvelles que nous ont découvertes les *Soirées de Saint-Pétersbourg*; — M. de Chateaubriand, dont les ouvrages immortels, comme son nom, devraient être moins exposés aux chances de l'opinion politique; — le doux et puissant M. Ballanche, interprète vénérable des mystères anciens, mythologue aussi poète qu'Orphée, et que son Essai sur les Institutions a fait prophète de la société; — et puis enfin cette grande, cette sublime école de M. de Lamennais, dont le seul tort peut-être est d'avoir mêlé à des idées grandioses en philosophie des vues politiques, qui, contraires aux vœux de la majorité nationale, étaient loin, ce nous semble, de trouver une excuse dans son caractère sacré de prêtre, indépendant il est vrai, mais doux et insouciant des choses de la terre, comme l'a été celui dont il a préconisé avec tant d'éloquence la mission conservatrice de l'humanité.

Tel est, aussi complet qu'il nous a été possible, le tableau de la lutte des deux grandes écoles. Puisse-t-il, tracé par une main inhabile et obscure, acquérir quelque mérite par la gravité des sujets qu'il expose.

Ernest Falconnet (*de Lyon*).

# DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

## M. DE LAFAYETTE.

### LETTRE A UN BERLINOIS. (1)

Paris, 6 novembre 1830.

Que vous connaissez bien l'antiquité, monsieur, et que vous appréciez avec sagacité les causes qui ont précipité la liberté romaine ! Je crois, comme vous, que jamais usurpation ne fut plus nécessaire que celle de César : il succéda à la république devenue désormais impossible, et prit une place légitime entre Brutus et Jésus-Christ. Ne nous étonnons pas, cependant, si les Romains eux-mêmes ne portèrent pas un jugement aussi calme sur la dictature du vainqueur de Pompée : il faut laisser à chaque âge du monde ses impressions et ses vues, et l'humanité ne serait-elle pas appauvrie, si nous ne trouvions pas, chez les vaincus, le glaive de Caton et le poème de Lucain ? J'aime ce jeune Espagnol, qui s'essaie à vingt-cinq ans, dans une ébauche gigantesque, à dégrader la grandeur liberticide de César, et qui, cependant, en dépit de son dessein, frappe avec Salluste, pour l'éternité, l'effigie du maître du monde. Mais, si l'on pouvait douter de l'irrévocable chute de la république, regardez Rome après l'immolation de César. Où va-t-elle ? que veut-elle ? César était mort, mais la liberté n'en était pas plus vivante : avaient-ils changé leur siècle par un coup de poignard, Brutus et Cassius ?

Si, après la mort de César, la liberté romaine ne peut se ranimer, après la chute de Napoléon, la liberté française reparaît plus vive que jamais. C'est qu'entre Pharsale et Waterloo dix-huit siècles ont coulé. La France reprit instinctivement l'œuvre et l'idée de sa révolution ; spontanément elle voulut être libre ; loin d'être allanguie par ce découragement qui cherche le repos dans la servitude, signe certain de la décrépitude des empires, à peine guérie de ses blessures, elle releva un front serein, et se tourna avec activité vers les occupations de l'industrie et de la pensée. Le libéralisme fut, pendant quinze années, l'expression politique de cette renaissance démocratique : Benjamin Constant en fut le tribun et le philosophe ; il soutint la liberté contre les violences et les erreurs d'un pouvoir qu'il vit tomber quelques mois avant sa mort, sous l'effort de la démocratie triomphante.

Qu'est-ce donc, monsieur, que cette démocratie française, où vient aboutir aujourd'hui notre civilisation ? Quelle en est la raison et quel en est le caractère ? « Vous n'êtes ni Romains ni Spartiates ; vous n'êtes pas même Athéniens, dit » quelque part Rousseau aux Génevois. Laissez là ces grands noms qui ne vous » vont point. Vous êtes des marchands, des artisans, des bourgeois, toujours » occupés de leurs intérêts privés, de leur travail, de leur trafic, de leur gain ; » des gens pour qui la liberté même n'est qu'un moyen d'acquérir sans obstacle, » et de posséder en sûreté. » Les Français ne sont pas non plus, monsieur, une imitation classique des Romains et des Spartiates ; je ne crois pas que les Athéniens aient lieu de se plaindre, si parfois on nous a rapprochés d'eux : mais, enfin,

(1) Voyez les précédentes lettres dans les livraisons antérieures.

nous sommes nous-mêmes ; nous laisserons à l'antiquité ses grands noms, parceque nous avons le nôtre. Napoléon, visitant le tombeau de Frédéric, ne voulut pas se parer de l'épée du Prussien ; il avait la sienne.

Entre toutes les sociétés de la république européenne, la France a toujours été la plus prompte à donner le gouvernement des choses humaines à la puissance de la pensée. Comparez, monsieur, les prétentions du protestantisme germanique à celles de la philosophie française au dernier siècle. Votre réforme religieuse s'est toujours tenue satisfaite de la liberté de conscience et de la franchise invividuelle dans la spéculation métaphysique; elle n'a jamais conclu ni prétendu à la direction sociale : sur ce point, elle s'est toujours montrée modeste et négative. Au contraire, à peine émancipée, la philosophie française déclare son ambition ; elle pense, donc elle doit agir ; elle conçoit, donc elle doit réaliser; elle est intelligente, donc elle doit régner. Voilà, monsieur, le secret de notre démocratie, voilà son titre et sa charte ; après la révolution communale du douzième siècle, qui racheta du joug la race franco-gauloise, l'esprit de la nation française commença un travail persévérant ; on le voit humble à sa naissance, lent dans ses premiers progrès, inébranlable dans des résultats péniblement acquis, rapide dans la poursuite des conjonctures heureuses, employant tour à tour la patience qui lasse la fortune et le courage qui la force. De cette façon a été fournie la carrière qui sépare les insurrections des communes de Reims et de Vezelay de l'émancipation générale de 1789 ; l'intelligence et le travail en ont marqué les jalons : la philosophie et l'industrie se sont levées comme des puissances, et ont conduit le peuple comme des colonnes de feu. Tout a subi une gravitation irrésistible : tout la subit encore ; on n'élude pas plus les lois rationnelles du monde que les lois physiques : seulement on les connaît moins, quelquefois même on les raille ; mais ces déesses immortelles continuent de présider à nos destinées, et sont indifférentes à cet athéisme qui supporte mal l'examen de la droite raison.

La démocratie française a donc pour principes l'intelligence et le travail ; elle a pour loi l'égalité : tous reconnaissent notre passion pour l'égalité : les uns pour la louer, les autres pour nous refuser le goût de la liberté même, et nous imputer les faiblesses d'une insatiable vanité. Mais quelle est la cause de cette propriété incontestée du caractère national? Elle est, monsieur, dans cette intelligence qui veut elle-même tout élever et tout niveler : le christianisme a proclamé l'ame humaine ; la philosophie moderne a proclamé en France l'esprit humain égal à l'esprit humain dans son principe ; les différences consistent dans la manifestation ; cette égalité n'est pas seulement pour nous une conception métaphysique, elle est une réalité que nous voulons appliquer, c'est une croyance qui a toujours subsisté dans la conscience nationale. Voilà pourquoi, monsieur, la France a été l'adversaire impitoyable de la féodalité : elle opposa à un ordre matériel, triomphe de la force, les victorieuses antipathies de la pensée ; voilà pourquoi encore elle ne peut supporter les accidens de la naissance érigés en aptitudes sociales ; elle accorde tout à l'homme, rien à la race ; tout à la science et au courage, rien à la *peine de naître :* elle fera plier sous le poids des honneurs Cuvier et Masséna, mais elle refuse tout aux fils qui dégénèrent. Tandis que l'Anglais, héritier du sang et des traditions germaniques, s'enferme avec fierté dans son droit personnel, supporte et respecte toutes les inégalités héréditaires, consent à s'y plier, et se retranche dans sa condition comme dans une forteresse, le Français au contraire,

faisant trop bon marché de ses libertés individuelles, poursuit les plaisirs et le charme d'une égalité sans laquelle il ne saurait vivre : il a besoin, pour respirer librement, d'une certaine familiarité avec ce qui le précède et ce qui le suit : il est plus sociable que personnel.

Ayant pour principes l'intelligence et le travail, et pour loi l'égalité, la démocratie française, depuis quarante ans, cherche à résoudre le problème de l'association : la variété des constitutions politiques dont elle a fait l'essai n'a pas d'autre sens : notre société est en travail, elle multiplie les ébauches, elle brise les moules imparfaits, elle efface les mauvaises esquisses ; elle innove incessamment dans les formes plastiques de la sociabilité. Qu'est-ce à dire, monsieur ? tout cela est-il arbitraire, fortuit et vain ? Et les épreuves d'une nation n'ont-elles rien de plus raisonnable que les caprices et les jeux d'un enfant?

Pour résoudre le problème de l'association, il faut à notre siècle et à notre démocratie une philosophie progressive et nouvelle ; on y tend, on s'y emploie.

La philosophie du dix-neuvième siècle sera encyclopédique comme toutes les grandes philosophies; mais, dans les premières phases de son développement, elle sera surtout une législation, une science sociale.

La législation aura pour corollaire l'économie politique qui se renouvelle de son côté; l'école d'Adam Smith et de Say a porté tous ses fruits; l'égoïsme de Malthus ne sera pas fécond; les droits et les besoins tendent à se rapprocher : là comme ailleurs la solution sera dans l'unité. L'économie politique est à la législation ce que le corps est à l'esprit humain.

C'est donc, monsieur, le caractère original de la démocratie française, de s'appuyer sur l'intelligence; elle n'est pas marchande, elle est agricole, industrielle, guerrière; elle songe à ses intérêts, mais elle a besoin d'un peu de gloire, pour relever son travail et pour assaisonner le pain qu'elle gagne; elle a l'imagination vive et l'ame grande.

La démocratie française n'est pas la démagogie, elle est peuple, et non pas populace; comme elle se recrute et se soutient par le travail, elle n'estime pas plus l'oisiveté sous les haillons que dans les cours : elle tend à s'élever et non pas à descendre.

La démocratie française n'est pas uniquement la bourgeoisie : la révolution communale du XII^e siècle constitua les bourgeois; la révolution générale de 1789 a constitué le peuple. La bourgeoisie, cet état intermédiaire entre le gentilhomme et l'ouvrier, ne forme plus en France, depuis quarante ans, une classe isolée : elle s'est confondue à la fois avec l'aristocratie et les prolétaires; cette fusion est excellente ; elle est la véritable route qui nous mènera à l'unité morale de la nation française.

La démocratie française n'est pas dans l'exécrable nécessité d'exterminer ce qui reste d'aristocratie. On peut s'entendre entre gentilhomme et plébéien; il faut transformer la noblesse et non pas l'étouffer. Je ne désespère pas de voir la minorité aristocratique reconnaître un jour la majesté du peuple, parce que je crois à la puissance de la vérité.

Il faut y croire, monsieur, tout est là, et je veux aujourd'hui vous parler d'un homme dont toute la force consiste dans sa foi, M. de Lafayette. Si la France ne le comptait pas parmi ses citoyens, si M. de Lafayette était Anglais ou Américain, on ne manquerait pas de raisonnemens et de raisonneurs pour établir que jamais

un caractère si persévérant et si droit n'aurait pu s'élever et grandir en France, pays de la mobilité, terre toujours remuée et toujours ébranlée. Malheureusement, le lieu commun se trouve ici déconcerté : M. de Lafayette est un gentilhomme français; il eût été courtisan, s'il eût voulu prendre les grands airs de la tradition; ce noble qui depuis l'âge de dix-neuf ans s'est fait peuple avec bonhomie et dignité, qui a commandé des armées, et cultivé ses champs avec la simplicité d'un homme antique, constant sans peine, inébranlable avec douceur, naturellement républicain, a commencé sa vie par décliner les prévenances et les faveurs de Versailles. Il faudrait la plume de Plutarque, pour écrire dignement l'histoire de cet homme qui vieillit sans fatigue au milieu des révolutions et de sa renommée; mais le peintre viendra plus tard : les célébrations de la postérité n'ont jamais manqué aux persévérances de la vertu. En attendant, cherchons à démêler ce qui distingue véritablement ce précieux caractère.

Je ne vois pas, dans l'histoire, de personnage qui ait mieux occupé sa jeunesse que M. de Lafayette. Il eut le cœur libre de ces passions turbulentes qui détournent souvent de leur cours, comme des vents furieux, les commencemens des grandes âmes. Dès dix-neuf ans, il réunissait, dans un naturel aimable, un bon sens tranquille à un dévouement chevaleresque pour les femmes et le malheur : il était ouvert à toutes les inclinations nobles et sereines; il était prêt pour toutes les actions grandes et simples, quand la nouvelle de l'insurrection de l'Amérique vint tomber en Europe. Il est des révélations du cœur qui décident de la vie. Le jeune époux de mademoiselle de Noailles a dans ses mains *la déclaration des droits*, manifeste de l'indépendance américaine; il a lu, il est gagné à la cause de l'humanité. L'âme de Jefferson, à travers les mers, attire à elle par un aimant irrésistible l'âme de Lafayette. Il est converti, il est dévoué. Ni les défenses de Versailles, ni les piéges de l'Angleterre, ni les désastres de la liberté naissante dans les plaines de New-Jersey ne le détourneront; il part, il se dérobe, il se glisse, il arrive. Jamais joie de conquérant ne fut aussi vive en saisissant sa proie, que celle de l'intrépide volontaire, en touchant le théâtre où il allait donner son sang à la liberté. Blessé à sa première bataille, à Brandywine, vainqueur dans les Jerseys, commandant en chef dans le nord, il se soumet volontairement à l'autorité de Washington; il se juge plus convenable et plus utile à la seconde place. Lieutenant du général américain, il acquiert une gloire honnête et solide. Entre ses campagnes, il jette un voyage rapide en France : il reparaît à Boston, défend la Virginie, attend Washington pour vaincre, enlève à la baïonnette les positions de lord Cornwallis, qui rend son épée à l'Amérique affranchie.

Les huit années qui s'écoulèrent entre la capitulation de Yorkstown, qui termina la guerre de l'indépendance, en octobre 1781, et la convocation des états-généraux de la France en 1789, furent utilement remplies par le jeune général. En 85, il vit le grand Frédéric dans les plaines de la Silésie, et fut comblé des bontés du monarque à ses magnifiques revues. Joseph II, qui mettait alors tant d'empressement à devenir un grand homme, l'accueillit avec bienveillance. Les rois n'étaient pas choqués de trouver M. de Lafayette républicain; c'était une singularité piquante qui troublait agréablement l'uniformité des cours. Notre héros, ainsi placé entre le dernier siècle et le nôtre, entre Frédéric et Napoléon, ne put voir Voltaire; il était en Amérique quand le philosophe revint à Paris, pour y mourir triomphalement. Il avait aussi quitté la France sans causer avec Rous-

seau, dont l'approche était difficile, ombrageuse, et pouvait embarrasser un jeune homme de dix-neuf ans. Mais il connut d'Alembert, et se lia de bonne heure avec Condorcet. En 1787, M. de Lafayette siégea à l'assemblée des notables; seul il y demanda la convocation d'une assemblée nationale. Quoi, lui dit quelqu'un, vous faites la motion des états-généraux! — Oui, répondit-il, et *même mieux que cela*. L'interlocuteur était Charles X.

Désormais, monsieur, je ne vous conterai pas des événemens que vous savez; je veux uniquement arrêter vos regards sur l'homme dont je vous entretiens, et vous en communiquer l'intelligence historique. Dès le 11 juillet 1789, à quoi songe Lafayette? à une déclaration des droits. Mirabeau mène la politique de la révolution; Lafayette en pose les principes : il n'a d'autre personnalité que la cause même de l'humanité, d'autre ambition que le triomphe de sa religion républicaine. Il est revenu d'Amérique dans la pensée de révolutionner la France et avec le temps l'Europe; voilà tout. Il consomme la ruine des priviléges aristocratiques, il fait de chaque citoyen un soldat et un juré; il proclame la légitimité de l'insurrection, il établit comme un dogme la liberté de la pensée, il pose, comme fondement de la société, la souveraineté de la nation; enfin, il inaugure le règne de la démocratie française avec les trois couleurs. Mais pourquoi ce républicain ne précipite-t-il pas aussi la chute du trône? Ici, monsieur, comprenez : Lafayette, à une foi que rien ne décourage, à une *nature toujours espérante*, suivant son expression, joint un sens droit qui n'a jamais fléchi. Il estimait, en 1789, qu'une révolution était mûre et nécessaire dans toutes les institutions, sauf dans l'hérédité même du pouvoir monarchique. Ce novateur si téméraire appréciait, avec une sagacité calme, la situation historique de son pays; il savait qu'une nation ne dépouille pas en un jour des habitudes intimes, et que, même dans la célérité fatale d'une rénovation universelle, il y a des conditions de temps, de répit et de halte qu'on ne viole pas impunément. Sans être royaliste, il protégeait le roi; sans avoir pour Louis XVI ni affection ni estime, il lui offrit un asile dans son camp, et vint, pour le défendre, braver les apostrophes de la Gironde, qu'allaient bientôt faire taire les foudres de la Montagne. Voilà pourquoi M. de Lafayette ne provoqua pas la république avec Condorcet, et ne voulut pas la servir avec Robespierre.

En quittant la France et son armée, ce proscrit n'a qu'une crainte, c'est de ressembler à un émigré; la justice des rois le débarrassa bientôt de ce souci en le plongeant dans les cachots d'Olmütz : c'était dans les fers que la fortune, soigneuse de sa gloire, lui donnait un Coblentz; elle lui donna plus encore, car elle fit éclater pour lui le dévouement angélique de la plus vénérable des femmes. Madame de Lafayette vint, avec ses filles, s'enfermer auprès de son mari, dans l'horreur d'une captivité mortelle; elle y trouva le germe d'une fin prochaine. Cependant le parlement britannique retentit du scandale de cette vengeance monarchique; la généreuse motion du général Fitz Patrick eut l'appui de Fox. Jamais le rival de Pitt ne fut plus irrésistible et plus grand; il mit sous ses pieds les sophismes du ministère et les basses passions de Windham. Enfin, le général Bonaparte ne voulut signer la paix en 1797 avec l'Autriche, qu'en joignant à ses conquêtes la délivrance de Lafayette. Certes, les cinq années de cet emprisonnement inique furent lourdes et cruelles; mais peut-être aujourd'hui le temps a-t-il adouci l'amertume des souvenirs du noble vieillard, quand, dans sa retraite

de Lagrange, vient se retracer à sa pensée une infortune où il fut secouru par l'héroïsme immortel d'une épouse, l'éloquence de Fox, et les victoires de la France.

Rien de plus simple et de plus droit que la conduite de M. de Lafayette sous le consulat et l'empire. Le dix-huit brumaire eut son approbation; la constitution déjà violée appelait un changement nécessaire dans l'état, et le consulat du général Bonaparte parut une *dictature réparatrice* (1) au citoyen qu'on n'a jamais pu soupçonner d'aucun penchant pour l'anarchie; mais aussi l'occasion lui semblait merveilleuse pour relever la liberté, la faire fleurir et régner. Il pressa vivement le triomphateur populaire de ne pas détourner la révolution de son cours au moment où elle aboutissait au bonheur de la France : mais le soldat lui répondit en se mettant sur la tête la couronne impériale, et l'ami de Jefferson alla cultiver ses champs. M. de Lafayette a toujours tout sacrifié à son pays, tout, hormis ses croyances. Quand il voit la France, soit ivre de gloire, soit fatiguée, soit déçue, oublier passagèrement la liberté, il se retire, il attend; et la France, quand elle en a besoin, retrouve son vieux serviteur toujours patient, toujours dévoué.

La vertu peut être malheureuse, mais les revers sont interdits à l'égoïsme du génie. Napoléon vaincu se trouva face à face avec la liberté, avec le représentant de 1789, qui lui demandait compte des destinées de la France comme lui-même l'avait demandé au directoire. En 1815, Napoléon et Lafayette furent en présence; c'étaient la dictature et la révolution, la gloire et la liberté; des deux côtés c'était la France, mais, hélas! la France déchirée comme son drapeau, blessée comme son aigle. Nous avons payé cher cette scission de la cause nationale en deux intérêts qui semblaient également sacrés : voilà qui nous a perdus plus que l'échec d'une bataille. Les plus zélés patriotes entendaient diversement leurs devoirs : les uns voulaient sauver la France avec l'empereur, les autres sans lui; cependant l'empereur et la France succombèrent. Pour moi, je l'avouerai, quand je relis l'histoire de ces jours désastreux, je ne puis séparer la fortune de la France de celle de Napoléon; son épée me semble encore l'arme la plus sûre dont aurait dû se servir la liberté révolutionnaire; en face de l'ennemi, il faut des grenadiers et non pas des avocats.

La restauration vit d'abord M. de Lafayette résigné; les suffrages de ses concitoyens lui rouvrirent en 1818 la carrière publique; député, il représenta devant la vieille légitimité les principes de la révolution française; toujours il les défendit, soit de l'oubli, soit de l'injure. Calme, confiant dans l'avenir, simple en ses discours, énergique avec convenance, il savait, à la tribune, contraindre au respect ses ennemis qu'il désespérait par sa constance, et qui ne pûrent jamais lui arracher un détour, une alarme, un sacrifice. Quand la charte eut été traîtreusement violée dans son esprit, des ligues et des complots se formèrent contre la maison de Bourbon : sans conspirer lui-même, M. de Lafayette se mit à la disposition des conspirateurs; il est dans son humeur de suivre partout la cause de la liberté, à l'échafaud comme à l'Hôtel-de-Ville. La restauration n'osa pas lui faire son procès : elle désirait bien sa tête, mais elle ne se trouva pas l'audace de l'entreprise. En 1824, M. de Lafayette fut écarté de la chambre par les artifices de M. de Villèle; il profita de ses loisirs pour se rendre à l'invitation de l'Amérique, qui le

(1) Expression de M. de Lafayette.

sollicitait depuis long-temps de venir recevoir chez elle les témoignages de son affection et de sa gratitude. C'est une belle destinée que celle de M. de Lafayette ; à soixante-sept ans, il traverse les mers pour devenir l'hôte d'une grande république dont, à dix-neuf ans, il fut le soldat. Accompagné de son fils, il parcourt en onze mois la moitié du Nouveau-Monde, les vingt-quatre états de l'Union, aussi étendus que l'Europe ; à peine deux ou trois Américains ont fait le même voyage. Partout il est reçu avec une allégresse pieuse ; c'est mieux qu'un triomphateur, c'est un ami de l'humanité, c'est un citoyen du monde ; l'Amérique le bénit et le récompense ; l'Europe regarde et s'instruit. La France, en revoyant son représentant, l'entoure d'une vénération plus vive ; Lyon répand autour de lui les flots de son industrieuse et vaillante population ; la belliqueuse et patriotique Grenoble le fête avec enthousiasme ; le lieutenant de Washington est le bien-venu dans cette patrie de Bayard, qui avait accueilli Napoléon avec ivresse. Lafayette est heureux ; il sent battre le cœur du peuple ; il espère, il est tranquille, il attend une révolution.

Quand vous suivez la vie d'un homme historique, votre esprit n'est satisfait qu'au moment où un grand événement vient jeter la lumière sur le caractère que vous examinez. Il est des positions qui mettent l'homme à découvert ; saisissez-le d'un coup, il est à nu. Sans la révolution de 1830, je crois que les jeunes gens de notre âge auraient compris moins clairement le rôle de M. de Lafayette dans notre rénovation sociale. Mais sa conduite récente nous explique son passé et le complète parfaitement. Le peuple, au milieu du combat, appelle Lafayette ; Lafayette arrive, la victoire est remportée ; Lafayette la préside ; les Bourbons envoient lui redemander la couronne qu'ils ont laissé cheoir : *Il est trop tard*, répond Lafayette. Ce n'est pas l'homme d'un parti, c'est un juge qui prononce la sentence de la France. Lafayette restaure les trois couleurs, donne des armes à tous les citoyens, relève la souveraineté nationale, laisse faire un roi, abat de nouveau le privilége aristocratique, couvre de sa popularité une chambre suspecte, des ministres coupables, se démet de son commandement et rentre dans son repos. Entendez-vous maintenant où cet homme a placé sa gloire ? Ne lui proposez pas la dictature, il n'en a ni le goût, ni l'instinct : n'attendez pas de lui davantage l'érection subite de la république ; ce républicain ne veut pas surprendre son pays, et tricher au jeu des révolutions ; ce qu'il considère comme la vérité sociale ne doit pas être un accident fugitif, mais la conquête réfléchie et définitive d'une nation convertie. M. de Lafayette met sa gloire à suivre la France et non pas à la devancer.

Que j'aime ces roués politiques qui jugent avec une suffisance ironique un des plus solides et plus purs caractères de l'histoire moderne ! Ils raillent la candeur du vieillard qu'ils ont éconduit et qu'ils courtisaient naguère. Mais le cultivateur de Lagrange n'est pas dupe. Il a fait ce qu'il voulait faire ; après quarante ans d'attente, il a banni la race de Louis XVI, il a inauguré les destinées nouvelles de la France. M. de Lafayette est en dehors de l'ordre commun ; il n'est sujet de personne ; il ressemble à ces législateurs de l'antiquité qui ne sortaient de leur retraite et de leur silence que pour accomplir une mission divine et des actes extraordinaires.

Les représentans divers de la démocratie française ont tous disparu ; Mirabeau n'a parlé que deux ans ; Robespierre n'a soutenu que dix-huit mois l'horreur pro-

blématique de son personnage ; Napoléon s'est fait un siècle en vingt ans ; seul, M. de Lafayette survit ; il a duré. Dès l'origine, acteur dans la révolution, il en est le contemporain assidu, le symbole perpétuel, la tradition vivante. Savez-vous à qui, monsieur, je ne puis m'empêcher de le comparer ? ne vous étonnez pas trop : à Louis XIV. Le fils d'Anne d'Autriche, dans sa longue carrière, n'a vécu que pour être, aux yeux de la France, le type vivant de la monarchie, roi, rien que roi ; il est l'Etat, il est la France, naturellement, avec une majesté simple ; Louis n'a pas l'originalité d'un Frédéric ou d'un Charles-Quint ; il n'a que la grandeur de son rôle, mais il l'a tout entière, mais si bien mêlée à sa médiocrité personnelle, que la postérité, je lui donne vingt siècles, ne cassera jamais le jugement de la France qui l'a nommé le grand roi. M. de Lafayette est peuple ; il ne s'appartient pas à lui-même, il appartient au peuple, il lui sourit, il l'aime ; sa vie est un rôle, mais sincèrement adopté, mais joué avec naturel, et qui sera soutenu jusqu'au bout, sans effort. Comme il n'avait la vocation ni d'un Pitt, ni d'un Napoléon, il est resté le serviteur des principes ; il ne ressemble à personne ; il est nouveau, parce qu'il est toujours le même ; au milieu des révolutions il n'enfle ni sa voix, ni son caractère ; il y porte la même sérénité qu'au milieu de sa famille ; qu'on l'approche à Lagrange ou à l'Hôtel-de-Ville, on le trouvera simple, spirituel et doux ; on chérit sa bonté, on vénère sa vertu ; on aimerait à lui trouver du génie, mais on est tranquille sur son immortalité, on est sûr que les petits enfans de nos enfans confirmeront dans l'avenir le nom du grand citoyen.

Que l'histoire est belle dans son économie ! Depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à celle du dix-huitième, l'Europe a voulu façonner le monde nouveau qu'elle a découvert ; l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre ont jeté l'ancre de leurs vaisseaux dans des parages jusqu'alors inconnus ; la France n'est venue que plus tard, non pour porter en Amérique le génie de l'Europe, mais pour rapporter en Europe les leçons et les maximes de l'Amérique. Éternelle médiatrice du monde, cette Gaule, qui s'est entremise entre l'antiquité et le moyen âge, vient s'interposer entre un nouvel univers et l'Europe. Français, vous êtes partout où il y a, pour l'humanité, un pas à faire, une conquête à tenter.

La guerre de l'indépendance américaine, grâce à l'épée que la France a jetée dans la balance, a été capitale dans les destinées du monde. L'émancipation philosophique du dix-huitième siècle avait été la véritable école où s'étaient formés les Franklin et les Jefferson : ils traduisirent nos théories par des résolutions généreuses, et surent élever une liberté simple et pratique. Quand nos compatriotes revinrent en France après la guerre de l'indépendance, ils nous contèrent le spectacle dont ils avaient été témoins ; ils avaient vu des républicains fort honnêtes, bien élevés, pas déclamateurs, hommes de sens. C'était une république sans toge romaine et sans licteurs ; pas la moindre réminiscence de Lacédémone ; on y vivait fort bien ; même ces républicains n'étaient pas parfaits : ils avaient leurs travers, leurs défauts et leurs vices ; mais la raison et l'opinion générale prévalaient contre les infirmités individuelles.

Ce n'est pas sans motif, monsieur, que la France s'est la première liée avec l'Amérique : d'abord son inimitié envers l'Angleterre l'y sollicitait ; mais une autre cause plus humaine et plus profonde explique notre alliance avec les vingt-quatre états. La France s'est abouchée avec l'Amérique, parce que, de toutes les nations de l'Europe, elle est elle-même la plus démocratique : elle s'est instruite au

spectacle d'un gouvernement sans mensonge et sans traditions surannées; d'un peuple se gouvernant lui-même, et promenant sur toutes les têtes la loi de l'élection et de la capacité. Voilà, monsieur, le véritable sens de ce qu'on appelle chez nous l'école américaine. Nous n'avons pas la moindre envie de nous modeler sur le patron des marchands de New-Yorck, notre amour-propre s'accommode assez bien des qualités nationales; nous travaillons à les exalter, à les perfectionner, et non pas à les abolir. Mais quand un grand peuple, dans un autre hémisphère, jouit au sein de ses foyers d'une liberté facile et pratique, la France, toujours ardente à apprendre quelque chose, ne peut se refuser à regarder ce peuple, à moins d'être devenue stupide

D'ailleurs, notre développement démocratique est une conséquence naturelle de notre histoire. Où sont nos croyances monarchiques? dans la bière insultée de Louis XIV. Qu'avez-vous fait, messeigneurs, de votre autorité féodale sur les vilains, ou même de votre supériorité nobiliaire sur les bourgeois? Vos priviléges sont tombés soús les coups de Richelieu et de Molière, de Rousseau et de Lafayette. Quel parti reste-t-il donc à prendre au peuple français, si ce n'est de se contenter de lui-même? Il faut qu'il se résigne à l'indépendance; Dieu n'a plus à lui donner que la liberté.

Elle sera longue, peut-être, la période historique où nous nous débrouillerons pour nous établir : comment? par quels moyens ? par quelles institutions sociales? Dieu le sait. Dieu qui, dans son invisible grandeur, regarde les hommes se mouvoir à ses pieds, tient en réserve, sous la garde du temps, les destinées des nations; et quand les nations ont trouvé grâce devant lui par leur courage, il leur envoie les institutions qu'elles méritent, comme des armes divines. Alors, l'instant venu, l'homme animé du souffle de Dieu, artiste inspiré, crée une forme sociale, comme Phidias a créé Minerve. Mais les faveurs célestes ne se prostituent pas à l'indifférence des peuples, et l'athlète dont le courage s'émousserait, verrait tomber sur sa tête, avec le glaive du vainqueur, le mépris du monde et de Dieu.

Ainsi le devoir d'une nation est de marcher devant elle et de se mettre en harmonie avec les opportunités de la fortune, qui n'est pas aveugle. Laissons de côté pour aujourd'hui le souci des formes sociales qui encadreront l'avenir; constatons bien le fonds, connaissons-nous nous-mêmes, acquérons la conscience de notre caractère, de sa valeur et de sa portée.

Or la France est le résumé vivant de quelques grands peuples qui ont passé sur la terre, et de plus, elle est elle-même. Ces deux termes, je veux dire ce dont elle a hérité et ce qui lui appartient en propre, sont vis-à-vis l'un de l'autre dans un rapport parfait et s'expriment dans une harmonieuse, aimable et brillante unité; et plus la France s'engagera dans le cours de sa direction et du siècle, plus on verra reluire les propriétes de son caractère; elle pourra en contracter d'autres, mais sans perdre les anciennes.

Ainsi, monsieur, quand la démocratie française se dessinera par des linéamens plus précis, vous verrez reparaître avec plus de relief encore tout ce que nous avons d'athénien dans notre humeur : notre presse est aussi mordante, aussi acérée que les comédies des fêtes de Bacchus, notre tribune a la vivacité de *l'Agora*. Heureusement, pour tempérer la frivolité attique, voici Rome qui nous a légué une partie de ses lois, plusieurs qualités de sa littérature et de sa langue, le goût

de la guerre, un sens droit, et des aptitudes politiques. Pourquoi la démocratie française n'aurait-elle pas, comme Florence, l'amour et le génie des arts? Les temps de Léon X et de Louis XIV sont passés, et si l'artiste veut élever de grandes choses, qu'il en demande au peuple les moyens, la puissance, l'inspiration. Cependant le bon sens de l'Amérique ne nous restera pas étranger; quelques-unes de ses expériences nous profiteront. Enfin l'esprit français lui-même, vivifiant toutes ces analogies en les marquant de son type personnel, original sans être étroit, profond par son étendue, d'une verve éblouissante, brillera comme une flamme pure sur l'autel de la liberté pour éclairer l'Europe.

Il importe beaucoup, monsieur, que l'Europe nous connaisse, et qu'elle apprécie la maturité de notre développement démocratique; qu'elle n'ait pour nous ni effroi ni mépris: nous méritons son estime.

Que l'Europe veuille bien considérer que la société française, pour être démocratique, n'est pas prête à se dissoudre: jamais nation n'eut plus le sentiment et le besoin de l'unité que la démocratie française. Aussi un pouvoir débile lui répugne; elle aimera toujours à voir exercer puissamment l'autorité qu'elle confie; et, dans son esprit, elle n'a jamais séparé du dévouement qu'elle exige la grandeur personnelle de ses représentans: c'est se traîner sur des réminiscences classiques, pour tomber dans un contre-sens historique, que d'appeler néant et poussière la démocratie moderne, surtout en ce qui concerne la France. Qui donc a toujours chez nous entravé le pouvoir, et n'a jamais su s'en servir, si ce n'est l'aristocratie? C'était le tiers-état qui tirait de ses rangs les conseillers de la monarchie et menait les affaires. L'unité forte du pouvoir exécutif est indispensable à la France, et vous accorderez à un peuple assez de raison pour qu'il puisse sentir ce dont il a besoin. Il ne faudrait pas non plus que les cours de l'Europe nous prissent en dédain, parce que nous sommes des plébéiens. L'orgueil aristocratique trouvera au moins son égal dans la fierté des hommes qui représenteront le peuple; la révolution française peut consentir à traiter avec tout le monde, mais en reine: nous ne sommes pas, en Europe, des parvenus; vieux et novateurs, nous sommes les fils aînés de la civilisation.

Comprenez-vous maintenant, monsieur, tout ce qu'il y a de républicanisme inévitable dans la tournure de nos idées et de quelques-unes de nos institutions? Qu'est-ce que la liberté de la presse, que notre constitution déclare inviolable, si ce n'est le plus vrai symptôme de la liberté républicaine? qu'est-ce que l'institution du jury? qu'est-ce que l'égalité devant la loi? qu'est-ce qu'une partie de la population sous les armes? qu'est-ce que la tribune législative? Et, dans nos habitudes, qu'est-ce que la fierté du tiers-état vis-à-vis des restes de l'antique noblesse? Qu'est-ce que l'indépendance du prolétaire dans ses rapports avec la bourgeoisie? Le républicanisme ne s'est-il pas fait jour jusque dans la doctrine des partisans de la vieille légitimité? Ne leur avez-vous pas entendu parler, soit des états-généraux, soit des assemblées primaires, tant l'ascendant de la vérité est irrésistible! L'Europe peut nous regarder comme des républicains, par la même raison qu'au dix-huitième siècle, elle considérait, avec Montesquieu, l'Angleterre comme un état libre, comme une république originale et moderne.

Etudiez sincèrement la civilisation française, vous la trouverez, sur plusieurs points, sincèrement républicaine. Le dix-neuvième siècle est un siècle puissant et fort; le jeune géant grandit; on peut croire à certains instans qu'il sommeille,

mais le voilà qui fait un pas, et le monde est ébranlé; quelquefois il semble irrégulier dans sa marche, mais il est persévérant : il se sert à merci des hommes et des générations; il brise les destinées les plus hautes dont l'orgueil semblait le défier; il prodigue, au succès de ses desseins, les renversemens des rois antiques; il érige soudainement des fortunes inouies; partout il cherche des instrumens, dût-il après en faire des victimes; irrésistible, impitoyable, infini, il répète avec Dieu : *Ego sum qui sum*. Devant ce dominateur terrible, courbez la tête, obéissez! Mais au lieu de le servir en tremblant, pourquoi ne pas le suivre avec amour? Pourquoi ne pas aimer notre siècle, cette face de Dieu dans un point de l'éternité? Passagers d'un jour, nous ne saurions refuser le pain qui nous a été jeté d'en haut : nous n'en aurons pas d'autre. Eh bien! si, au lieu de le tremper de larmes stériles, nous l'arrosions des sueurs de notre travail! si, au lieu de maudire la cause suprême qui nous fait mouvoir, nous nous prenions à la bénir! si, au lieu du désespoir, l'enthousiasme! si, au lieu de la crainte qui se retire, le dévouement qui se donne! Oui, pourquoi les jeunes générations, formant un chœur immense sous l'œil de celui qui est, ne s'écrieraient-elles pas : Nous voilà, lévites nouveaux; nous voilà, ministres dévoués des volontés progressives d'un Dieu qui ne change pas!

Au surplus, en France, monsieur, le temps de l'esprit critique semble passé; ce juge raisonneur a été jugé lui-même : après l'avoir suffisamment entendu, nous l'avons mis hors de cour. Nous avons assez de ses préfaces qui dissertent sans conclure, qui se gonflent sans accoucher; il a pu être utile, il y a quelques années, de chercher une raison et une justification à tout ce qui était, de confondre dans une impartialité sceptique le passé et le présent, le bien et le mal : cette indifférence a pu servir contre les vieilles choses et les dissoudre; mais aujourd'hui elle est une denrée trop légère pour alimenter des générations affamées de découvrir une vérité substantielle et solide.

Ces lettres, monsieur, que je vous adresse, je me suis décidé à les publier dans l'unique dessein de déblayer le sol; elles sont critiques elles-mêmes, mais pour ensevelir l'esprit critique et négatif, mais pour discerner le faux d'avec le vrai, le suranné de ce qui est vif et réel, mais pour accélérer le règne des croyances nouvelles. Encore un coup, il importe que nous nous connaissions nous-mêmes et que l'Europe nous connaisse. Voilà pourquoi, monsieur, j'ai trouvé quelque utilité dans la publicité de ces lettres familières; je la suspendrai bientôt, car mon but est à peu près rempli; il ne me reste plus qu'à constater, par un dernier coup-d'œil, la situation de la France, qu'à apprécier le point où elle est arrivée à travers les constitutions politiques qui se sont succédé depuis 1789. Je vous parlerai aussi des rapports de notre pays avec l'Allemagne. Ce sera l'objet de la dernière lettre que je rendrai publique; désormais je reprendrai l'intimité secrète de notre correspondance, non sans plaisir, je l'avoue : il y a tant de charme dans cet échange confidentiel de pensées où l'esprit se repose en s'exerçant encore!

LERMINIER.

# LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

## DE LA POÉSIE SACRÉE CHEZ LES PROPHÈTES.

Si la poésie sacrée est fille du ciel, et si la parole de Dieu passait sur les lèvres des prophètes, les livres des Hébreux doivent être marqués d'un sceau divin : leurs pensées, leurs images, leurs expressions ne doivent avoir rien de mortel, et c'est la source pure où le génie doit puiser de sublimes inspirations dans le plus utile et le plus noble des arts, *la poésie !* Elle a servi d'abord à proclamer les oracles de l'Éternel, à graver dans le cœur de l'homme les maximes de la sagesse et les antiques faits de l'histoire ; elle donne et reçoit la plus belle immortalité, et son origine, dit Lefranc de Pompignan, remonte au souverain créateur.

La Harpe n'hésite point à mettre les écrivains sacrés au dessus des écrivains profanes. Qui ne serait de son avis ? Les seconds, il faut le dire, ne sont pas, autant que les premiers, simples et sublimes, touchans et gracieux, profonds et instructifs ; ils ne fécondent pas autant la pensée, ils n'entraînent pas comme eux l'imagination, le cœur et l'esprit. Dans la poésie lyrique surtout, le vol des prophètes s'élève, sur les ailes de l'inspiration, à une hauteur que nul génie n'atteindra jamais, et c'est de là que leur essort impétueux fond sur vous comme l'éclair. « Vous restez, dit Chateaubriand, fumant et sillonné par la foudre, avant de savoir comment elle vous a frappé. »

Le premier des poètes lyriques, c'est David, prophète-roi, tige sainte du Messie. Dès l'âge de quinze ans, il reçoit de Samuel l'onction royale; quelques années plus tard, il terrasse le géant Goliath, commande à sa harpe de calmer le délire d'un roi réprouvé, ne répond à ses jalouses fureurs qu'en épargnant deux fois sa vie ; et quand l'oint du Très-Haut périt sur la montagne de Gelboé, la douleur de David s'écrie :

> Saül et Jonathas ! ô désastre cruel !
> Comment n'êtes-vous plus, vous, les forts d'Israël ?

C'est par cette grandeur d'ame que David préludait à ses illustres destinées ; c'est par la magnanimité de sa clémence qu'il se montrait le noble précurseur du Christ.

Roi de Jérusalem, vainqueur de ses rivaux et de ses ennemis, David conçoit le dessein d'élever au Seigneur un temple digne de sa majesté : il prépare les plans, consulte tous les arts, et amasse les trésors nécessaires à ce grand ouvrage, réservé à Salomon. Mais le plus bel ornement de ce temple, celui qui devait résister à sa destruction, comme à celle de tant de chefs-d'œuvre littéraires, ce sont les Psaumes de David, monument éternel de génie, de science et de poésie.

Ces psaumes qui, d'après le savant Vignier, retentissaient, chantés jour et nuit dans le temple de Salomon, aux accords imposans des cymbales, des harpes et des psaltérions ; ces psaumes, que le père Lelong et Contant de La Mollette ont montrés occupant les veilles assidues de 1,300 écrivains ; ces psaumes, qui, traduits dans presque toutes les langues, et même en vers turcs, selon le *Voyage de Spon*, ont, en prose française, occupé : Sacy, Le Gros, Berthier, Pluche, La Harpe, Vignier et Agier ; en vers français ont inspiré plus de cent poètes :

Marot, Bèze, Desportes, Michel de Maillac, Antoine Godeau, le président Nicolle, Guillaume du Vair, Malherbe, Lingendes, Racan, mademoiselle Chéron, le cardinal de Boisgelin, surtout Racine et J.-B. Rousseau, qui leur doivent quelques-unes des plus parfaites harmonies dont s'honore la poésie française.

Tant de travaux sur les psaumes n'étonneront pas, si quelques citations rapides proclament de nouveau leur excellence, et ce caractère d'inspiration qu'y reconnaissent saint Augustin, Théodoret et le grand Bossuet.

Indigné contre un délateur, David s'écrie :

« Voici le fort qui n'a point choisi le Seigneur pour son asile: il s'est confié dans ses trésors, il s'est glorifié dans son néant. » Se glorifier dans son néant, contraste sublime!

Peint-il l'insolence et la prospérité des méchans : « Leur iniquité sort tout orgueilleuse du sein de leur abondance. Ils sont comme enveloppés de leur impiété. Le méchant a été en travail pour produire l'iniquité ; il a conçu la mort et enfanté le crime. »

Veut-on opposer à cette énergie de pensées la douce tristesse des paroles : « Les jours de l'homme sont comme l'herbe ; sa fleur est comme celle des champs : un souffle passe, la fleur tombe, et la terre qui l'a portée ne la reconnaîtra plus. » Aucun poète n'a dit: « Et la terre qui l'a portée ne la reconnaîtra plus. »

Au premier livre de l'*Énéide*, la description d'une tempête est un chef-d'œuvre ; mais je trouve au psaume 106 une description plus admirable encore.

Eole veut-il déchaîner la tempête : « Du revers de son sceptre, dit Virgile, il frappe le flanc de la montagne ; elle s'ouvre : tous les vents, telle qu'une grande armée, se précipitent, et leurs tourbillons ravagent les campagnes. »

David dit : « Le vent de la tempête est debout, les flots se sont soulevés. » L'image est plus vive, plus hardie.

Virgile met-il les mers en mouvement : « Une montagne liquide élève ses vagues escarpées : les uns sont suspendus sur la cime des flots ; l'onde s'ouvre, et montre aux autres la terre entre les mers : le sable furieux bouillonne »

David ici est plus poète encore : « Les navigateurs montent aux cieux, descendent aux abîmes. » Quelle rapide opposition dans monter et descendre !

*Clamorque virûm stridorque rudentum.*
Les clameurs des guerriers et le cri des cordages.

harmonie imitative parfaite ! Mais si le psalmiste s'écrie : *Anima eorum in malis tabescebat,* leur ame se dissout parmi tant de maux ! c'est une harmonie supérieure à celle de Virgile : l'un va aux oreilles, l'autre va à l'ame.

Le discours d'Enée au milieu de l'orage, celui de Neptune aux vents, toute la fin de cette tempête sont d'un grand poète; mais ces paroles sont d'un poète inspiré : « Dans leur infortune, ils crient vers le Seigneur, et le Seigneur les sauve de leur détresse. »

Les anciens peignent quelquefois à grands traits la puissance du roi de l'Olympe : « Jupiter, dit Pindare, accomplit tout selon sa volonté; il atteint l'aigle aux ailes rapides, il devance le dauphin dans les mers, il courbe l'orgueil de l'homme superbe, et donne à la modestie une gloire impérissable. »

Dieu dit : « Que la lumière se fasse, et la lumière se fit. » Comparez !

Certes, si le Dieu de Virgile jure par le Styx, il faut admirer la beauté de ces vers :

*.....Stygii per flumina fratris,*
*Per pice torrentes atraque voragine ripas,*
*Annuit; et totum nutu tremefecit Olympum.*

« Il dit, et, attestant les fleuves des enfers qui roulent de noirs torrens de bitume, il s'incline : à ce signe, tout l'Olympe a tremblé. »

Jéhovah ne dit que ces mots : « J'en ai fait le serment, j'ai juré par moi-même, *per memetipsum juravi.* » Voilà le serment d'un Dieu !

Enfin, dans les plus beaux vers de Virgile, montrons non seulement le courroux de Jupiter, mais celui de tous les dieux arrachant à l'envi les fondemens de Troie :

*Neptunus muros magnoque emota tridenti*
*Fundamenta quatit, totamque ab sedibus urbem*
*Eruit. Hic Juno Scœas sævissima portas*
*Prima tenet, sociumque furens à navibus agmen*
*Ferro accincta vocat.*
*Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas*
*Insedit, nimbo effulgens, et Gorgone sæva.*
*Ipse pater Danais animos viresque secundas*
*Sufficit : ipse deos in dardana suscitat arma.*

De son trident vengeur là Neptune foudroie,
Ébranle tout entière et déracine Troie;
Là, couverte de fer, debout sur les débris,
Junon tonne, appelant sa cohorte à grands cris.
Du haut des tours, Pallas, qu'un nuage environne,
Étincelle des feux de l'horrible Gorgone;
Jupiter donne aux Grecs la force et la valeur;
Il leur donne les dieux, tous les dieux en fureur.

A côté du courroux de ces faux dieux, placez un instant celui de Jéhovah, et vous faites rentrer dans le néant toutes les divinités du paganisme : « Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux, il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds; il a pris son vol sur les ailes des Chérubins, et s'est élancé sur les vents. Les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon de ténèbres : l'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieux; le Très-Haut a fait entendre sa voix, sa voix a éclaté comme un brûlant orage. Il a lancé ses flèches et dissipé mes ennemis; il a redoublé ses foudres qui les ont renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources, les fondemens de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère ! » « Avouons-le, dit La Harpe, il y a aussi loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit de Dieu à l'esprit de l'homme. »

Isaïe, fils d'Amos, prophétisa sous les règnes de Joatham, d'Achas et d'Ezéchias. Pendant soixante-deux ans, il remplit, dans un style divin, la plus dangereuse, mais la plus honorable des missions, celle de dire la vérité aux

grands de la terre. Pour avoir reproché à Manassès ses désordres et son impiété, il fut scié en deux, et mourut à près de cent ans, laissant son bourreau couvert d'un éternel opprobre, et montant au ciel la main ornée de la palme des martyrs, le front couvert des rayons d'une gloire immortelle.

Ceux qui voudront pénétrer les secrets de ses ouvrages doivent consulter, parmi les nombreux commentateurs d'Isaïe, Aben-Ezra, David Kimchi, saint Jérôme, Vitringa, Leclerc, Sanctius, Rosen-Müller, dom Calmet, l'abbé Duguet et le savant père Berthier.

Quant aux beautés de sa diction, nul ne les a mieux fait connaître que le célèbre docteur Lowth : « Ce prophète, dit-il, abonde tellement en mérites de toute espèce, qu'il est impossible de se former l'idée d'une plus haute perfection. Elégant et sublime, orné et grave à la fois, il réunit à un degré merveilleux l'abondance et la force, la richesse et la majesté. Dans ses pensées, quelle élévation, quelle magnificence, quel enthousiasme divin! Dans ses images, quelle exacte convenance : quelle noblesse, quel éclat, quelle fécondité! Dans son élocution, quelle élégance singulière, et, au milieu de tant de ténèbres, quelle lumière étonnante! A tant de qualités ajoutons encore un si grand charme dans la construction poétique de ses périodes, soit qu'il faille la regarder comme un don heureux de la nature, soit qu'on doive l'attribuer à l'art, que, s'il existe encore quelques traces de la beauté et de la douceur primitive de la poésie des Hébreux, c'est principalement dans les écrits d'Isaïe qu'elles se sont conservées, et qu'il est possible de les retrouver. »

Ajoutons à ce magnifique éloge un seul éloge plus magnifique encore : citons quelques passages de ce grand prophète.

En parlant d'Israël : « J'ai fait de toi, dit-il, un traîneau, une herse neuve, hérissée de dents : tu foules les montagnes et tu les écrases ; tu réduis les collines en poudre comme la paille ; tu les vannes, et le vent les emporte, et les tempêtes les dispersent au loin. »

Ailleurs, il dit : « Que la terre chancelle en sa frayeur, telle qu'un homme dans l'ivresse : elle sera transportée comme une tente dressée pour une nuit. »

Si le Seigneur punit la Judée : « Il étend sur elle le cordeau de la dévastation et l'aplomb de l'ignominie, et l'armée céleste sèche d'effroi ; les cieux eux-mêmes se roulent comme un livre ; toute leur armée tombe, comme la feuille flétrie se détache du cep, et la figue sèche de l'arbre qui l'a portée. »

Quel tableau terrible, si le prophète vous montre le Messie ! « Armé de la puissance de son père, s'avançant, revêtu d'une pourpre éclatante, à travers les bataillons renversés des grands de la terre, il les foule aux pieds dans sa fureur vengeresse, semblable au vigneron qui, dans la cuve où bouillonne un vin nouveau, bondit sur les raisins entassés et les écrase : le carnage a souillé ses pieds, et le sang dégoutte de ses vêtemens. » Certes, aucune poésie n'offre les traces de pareilles beautés !

Isaïe, si habile dans l'exécution, ne l'est pas moins dans la composition de ses ouvrages. N'en citons pour preuve que son chapitre XIV, « le châtiment du roi de Babylonne » : c'est peut-être l'ode la plus parfaite que présente aucune langue.

Quel début animé et quelle figure hardie, que cette voix des cèdres du Liban qui se lève pour insulter le tyran mort !

O Liban! mont sacré! tu tressaillies de joie,
Et tes cèdres ont dit, en relevant leur front :
« Le gouffre de la mort a dévoré sa proie,
D'une hache insolente il faut braver l'affront. »

Et que dire de ces tyrans qui, dans les enfers, se penchent pour reconnaître le roi d'Assur, et s'écrient frappés d'étonnement : Il est semblable à nous ! *nostri similis effectus est.* Le *moi!* de Médée, le *qu'il mourût!* rien n'approche de ce mot : il ne pourrait trouver son équivalent que dans les livres saints.

Un poète grec ou latin aurait dit : Comme un astre éclatant tu brillais dans les cieux ; le poète hébreu, plus hardi, fait du roi un astre même :

Magnifique flambeau, dominateur du monde,
Toi dont aucun regard ne soutenait l'ardeur,
Quel bras t'a donc plongé dans cette nuit immonde,
Et de tant de rayons éclipse la splendeur ?

Enfin quel poète inspiré, quel orateur de la chaire a fait pâlir comme Isaïe, s'il nous offre le profond néant des grandeurs humaines ?

Son pouvoir, qui si haut élevait sa démence,
Dieu l'a précipité dans les plus bas revers :
Et que lui reste-t-il de son empire immense ?
Pour lit la pourriture, et pour manteau les vers.

Athènes et Rome n'ont pas aussi bien connu que Sion le langage de la tristesse. Le peuple hébreu, long-temps en Egypte sous le faix d'un cruel esclavage, obligé de s'en arracher, et de s'établir au loin en se frayant une voie à travers les flots, les déserts et les nations féroces ; ce peuple, échangeant le pouvoir des pontifes contre celui des rois, se divisant en deux parts et se dévorant lui-même ; jeté par ses discordes dans le sein de Babylone, rendu à ses foyers pour ramper sous des maîtres faibles, et tomber à la fin sous le joug de Rome et sous le glaive de Titus ; ce peuple, nourri de tant de vicissitudes et de douleurs, dut savoir les faire parler. Aussi les âmes les plus froides sont-elles émues, soit que Job nous présente toutes les misères de l'homme, soit que David se plaigne des jalouses fureurs de ses ennemis, soit que Jérémie déplore les crimes et les calamités de sa patrie.

Jérémie est, de tous les prophètes, celui qui est allé le plus loin dans cette science d'éveiller, de nourrir l'affliction de l'âme, et de faire couler des larmes abondantes. Saint Jérôme lui reproche, il est vrai, quelques grossièretés de langage ; mais ses six derniers chapitres offrent une élégance de style presque digne de celle d'Isaïe.

« J'ai porté mes regards, dit-il en parlant de la Judée coupable, sur cette terre, je l'ai vue dépouillée et sans forme ; je les ai portés vers les cieux, ils ne brillaient plus ; j'ai regardé les montagnes, elles tremblaient ; toutes les collines s'entre-choquaient violemment ; j'ai regardé, il n'y avait plus d'hommes, et tous les oiseaux du ciel avaient disparu ; j'ai regardé, j'ai vu le Carmel désert, et toutes les cités détruites, ô Seigneur ! par le feu dévorant de ta colère. »

Veut-on des expressions hardies? « O glaive du Seigneur! ne te reposeras-tu point? rentre dans le fourreau, arrête-toi, et demeure en silence. Comment se reposerait-il, lorsque le Seigneur lui intime ses ordres, lorsqu'il lui a donné rendez-vous aux champs d'Ascalon, sur les rivages de la mer! »

Le glaive qui demeure en silence, qui reçoit des ordres, qui a un rendez-vous aux champs d'Ascalon, c'est là encore un langage, privilége exclusif des prophètes.

On en peut dire autant de ces images : « O cieux! frémissez d'étonnement; portes du ciel pleurez, et soyez inconsolables, car ils ont commis deux crimes; ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent tenir l'eau..... »

Quant aux saintes élégies de Jérémie, tout est loué dans ces mots de Bossuet, « Jérémie est le seul qui ait égalé les lamentations aux douleurs. »

« Ezéchiel est terrible, véhément, tragique, toujours sévère et menaçant; ses pensées sont hautes, pleines de feu, dictées par la colère et lindignation. Son style est grand, plein de gravité, austère, un peu rude, et quelquefois négligé... Vaincu peut-être dans tout le reste par plusieurs des autres prophètes, il n'a jamais été égalé dans le genre auquel la nature semblait l'avoir uniquement destiné : c'est-à-dire, en énergie, en véhémence, en grandeur. »

A ce jugement, le docteur Lowth pouvait ajouter qu'Ezéchiel étonne par des conceptions si extraordinaires, que l'esprit confondu ne sait ce qu'il doit le plus admirer ou de l'audace du plan, ou de l'audace de l'expression. Les tribus d'Israël son captives à Babylone; Ezéchiel veut-il leur annoncer un prochain retour dans la patrie : « L'Eternel me transporte au milieu d'une campagne couverte d'ossemens, il me dit : Fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre? Je lui réponds : Seigneur Dieu, vous le savez. Il continue : Prophétisez! j'obéis. Voilà qu'au même instant tous ces os s'agitent à grand bruit, s'approchent, se placent dans leurs jointures, se lient par des nerfs, et se couvrent de chair et de peau. L'esprit n'y était point encore; Dieu m'ordonne de l'appeler des quatre vents : soudain les morts revivent, se dressent sur leurs pieds, et forment une armée innombrable. O mon peuple! vous êtes ces ossemens desséchés; mais je vais ouvrir vos sépulcres, et vous rentrerez dans la terre d'Israël. »

Horace, voulant déplorer les maux de la république, la compare à un vaisseau battu de la tempête; mais comme son astre poétique pâlit devant celui du prophète, s'il montre la ruine de Tyr sous la même image!

« O Tyr! les peuples n'ont rien oublié pour votre beauté; ils ont fait votre vaisseau des sapins de Sanir; ils ont pris pour mât un cèdre superbe; les chênes de Basan formaient vos rames, l'ivoire de l'Inde brillait sur vos bancs; le lin d'Egypte s'est déployé en voiles, l'hyacinthe et la pourpre d'Elisa ont fait votre riche pavillon; les habitans de Sidon et d'Arad ont été vos rameurs, et vos sages, ô Tyr! son devenus vos pilotes. »

A ces détails si riches, succède une magnifique description de l'opulence et du commerce de Tyr; puis le prophète, ressaisissant son allégorie avec plus de vigueur : Vos rameurs, ô Tyr! vous ont conduit sur les grandes eaux; mais le vent du Midi vous a brisé au milieu de la mer. Vos richesses, vos trésors, vos pilotes, vos soldats, tout votre peuple s'engloutissent ensemble dans l'abîme des ondes; les clameurs et les plaintes de vos nochers épouvantent les flottes entières. Elles s'écrient : « Où trouver une ville semblable à Tyr, qui est devenue muette au sein des mers!... »

Cette fiction vous ferait croire que vous êtes arrivé aux dernières limites du beau, si, en ouvrant le chapitre XVI d'Ézéchiel, vous ne trouviez une allégorie plus mâle et plus soutenue encore. Le prophète veut reprocher à Jérusalem ses crimes et son ingratitude : il la représente sous les traits d'une femme jetée nue au seuil de la vie et baignée dans le sang : « Elle a été recueillie par le Seigneur, qui l'a élevée, enrichie, parée du diadème. Pour tant de bienfaits, elle a renié Dieu, encensé les idoles, commis tous les forfaits. » Cette fiction véhémente est si pleine de beautés, que le poète semble s'être précipité par delà toutes les bornes prescrites au génie de l'homme.

Comment rendre tant de merveilles? Comment en approcher même? Combien l'imitateur en vers français doit réclamer et obtenir d'indulgence, s'il cherche à révéler cette langue, modèle de tous les sublimes; et si, dans la poésie la plus élevée, il tente de soutenir, comme elle, une seule métaphore en des poèmes entiers, conservant les pensées, les images et les expressions des livres saints !

C. L. Mollevaut, de l'Institut.

---

## RAMUS.

(SEIZIÈME SIÈCLE.)

Si la vie de l'homme de lettres est un combat, c'est surtout pour ceux qui, tourmentés de l'esprit d'innovation et de réforme, veulent non seulement préparer, mais accélérer le progrès des arts et des sciences. A mesure que nous avançons dans une époque éclairée, il y a moins de danger à remettre en question tout ce qui n'a pas été bien éclairci, à se servir du doute pour obtenir la vérité. Mais il y a eu des époques d'ignorance et de fanatisme où il n'était pas permis à l'esprit humain de se débarrasser de ses langes; où tout ce qui tendait à faire sortir la pensée des ornières de la routine paraissait une tentative téméraire, coupable, et presque sacrilége. L'ignorance est d'un assez bon rapport pour ceux l'exploitent au profit de leur propre incapacité; le meilleur moyen de museler le vulgaire, c'est de crier à la profanation, dès qu'on l'invite à soumettre à l'examen de la raison les vieilles doctrines et les traditions usées qu'il avait embrassées aveuglément.

Ne pas jurer en tout sur la parole du maître, est pourtant l'unique moyen de découvrir quelque chose par soi-même, à moins que l'on ne suppose que tout soit déjà découvert, ce qui serait prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Ces réflexions se présentent à l'occasion d'un savant dont la vie orageuse fut terminée par une mort déplorable, et qui appartient à une époque où les querelles théologiques amenaient la Saint-Barthélemy, dont il fut une des victimes. Ramus fut célèbre par sa vaste érudition, par la subtilité de son esprit, la force de son éloquence et la noblesse de son caractère.

Les principes que nous venons d'énoncer doivent servir à consacrer l'éloge de ce grand maître, relativement à cet amour du vrai, à cette recherche du bon et de l'utile qui fut l'objet constant de ses travaux, et qui contribua à lui faire perfectionner la méthode philosophique, et à rendre également des services à la grammaire, dont le perfectionnement tiendra toujours aux progrès de la philosophie.

Comme c'est sous ce double point de vue scientifique que nous considérons ici Ramus, il est inutile d'appuyer sur cette opiniâtreté, sur ce caractère plus impétueux que prudent qu'on lui a reproché, sur ce goût excessif des réformes qui, dit-on, lui fit embrasser le calvinisme. Nous ne jugeons point ici ses opinions religieuses, nous ne donnons pas même l'historique de sa vie : il suffira d'en indiquer ce qui se rapporte à son histoire littéraire.

Ainsi que la plupart des hommes célèbres, on le voit d'abord aux prises avec la fortune, et tourmenté du besoin de s'instruire. Dès l'âge de dix-huit ans, il vint à Paris, d'où la misère l'éloigna deux fois, et où il parvint enfin à exister, en entrant comme domestique (cuistre) au collége de Navarre. Il était d'une famille noble, réduite à l'indigence : rien ne lui coûtait pour se mettre à même d'achever ses études. Il ne devait pas tarder à effacer, par son illustration personnelle, ces injustices de la fortune ; son début obtint le plus grand éclat. A sa réception au degré de maître-ès-arts, il prit l'engagement de combattre la prétendue infaillibilité d'Aristote, dans tout ce qu'il plairait à ses adversaires d'objecter : il les réduisit au silence. On s'attendait à couvrir de confusion ce jeune téméraire ; il étonna la foule immense de ses auditeurs : ce premier succès fut un véritable triomphe.

Ramus ne tarda guère à rédiger une nouvelle logique et une critique de celle d'Aristote ; ces deux ouvrages excitèrent de grands troubles dans l'Université de Paris : il surgit, de toutes parts, des champions au philosophe de Stagyre. L'un d'eux, Antoine Govea, Portugais, ne trouva pas de meilleure réplique à Ramus, que de le représenter comme un séditieux, un impie, qui, par ses attaques contre Aristote, prétendait subvertir à la fois les sciences, la morale, la religion. On voit que Fontenelle connaissait bien les hommes, lui qui disait qu'il se garderait bien d'ouvrir la main s'il l'avait pleine de vérités. Copernic avait été joué en plein théâtre, Ramus obtint le même honneur ; et l'on sait que, plus tard, Galilée fut réputé hérétique en Italie, qu'en Hollande Descartes passa pour athée. Mais c'est toujours moins dans le peuple que se trouve cette haine contre ceux qui l'éclairent, que dans les hommes qui semblent faits eux-mêmes pour l'éclairer. Le Parlement informa. François Ier évoqua l'affaire en son conseil ; et, après un jugement arbitral, intervint un arrêt infirmatif qui supprimait les ouvrages de Ramus, et lui défendait, *sous peine de punition corporelle, d'enseigner et d'écrire contre Aristote*. C'est ainsi que François Ier méritait ce titre de *Père des lettres*, qu'on lui concède assez bénévolement.

Cependant, sous Henri II, et par la protection du cardinal de Lorraine, Ramus obtint *la main-levée de sa plume et de sa langue* ; il fut même nommé professeur royal de philosophie et d'éloquence. C'est de cette époque (1551) que datent ses immenses travaux en grammaire pour le latin, le grec et le français. Dans l'espace de dix ans, il publia diverses grammaires sur ces trois langues, et plusieurs traités de mathématiques, de dialectique et de rhétorique. Dans tous ces ouvrages se manifeste un esprit de réforme, dont on ne saurait trop louer le but, à une époque où il était si nécessaire de protester contre la routine qui dominait toutes les sciences. Un bénéficier fut privé de ses revenus pour avoir prononcé *quisquis* et *quanquam*, au lieu de *kiskis* et *kankan*. De là l'origine du mot *cancan*, bruit, rumeur, scandale. Le Parlement, qui jugeait encore les questions grammaticales, réintégra le disciple de Ramus, et laissa *la liberté de prononcer comme on voudrait*. Rien n'était plus sage : c'était à la raison à finir par avoir raison, et le Par-

lement ne devait pas plus ordonner de prononcer *quamquam* que *kankan*, bien que, dans le latin et dans les langues méridionales qui en dérivent, la prononciation soit en analogie avec l'orthographe.

Nous venons d'indiquer, par cette seule observation, quelques essais de réforme dans notre orthographe, tentative commencée avec prudence et ménagement par des écrivains distingués, mais que récemment des grammairiens maladroits ont poussée à l'extrême, c'est-à-dire jusqu'au ridicule, non-seulement en faisant disparaître les bases radicales de notre langue, mais en subvertissant le peu qui nous est resté de prosodie.

En fait de langue, comme en fait de politique, gardez-vous de couper l'arbre au pied pour avoir le fruit. Le langage suit les vicissitudes des mœurs. Les transformations dans l'orthographe et la prononciation ne peuvent s'élaborer que par le temps et l'usage. Rien de plus ingénieux, à ce sujet, que ce qu'en a dit un poète plein de grace et de sens :

*Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos*
*Prima cadunt, ita verborum vetus interit ætas,*
*Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.*

Du reste, un système a besoin d'être apprécié dans son ensemble, et la réforme orthographique, telle que la concevait Ramus, ne saurait être condamnée sur les exemples isolés qu'en rapporte à plaisir Régnier des Marais.

Qu'on ne se hâte donc point de juger légèrement nn homme auquel on doit les deux consonnes *j* et *v*, qui prirent le nom de *ramistes*. Celui qui avait éclairci la logique, simplifié la rhétorique, réformé si heureusement la prononciation latine, distingué deux consonnes confondues jusqu'alors avec deux voyelles, ne devait point s'arrêter dans le cours progressif de ses utiles réformations. Il avait représenté les sons simples, tel que *an, eu, ou, un*, par des signes simples; distingué par des signes différens les trois sortes d'*e*, les diverses sortes d'*a* qui modifient la prononciation, et qui apportent dans notre langue des difficultés de la même nature que celles qui nous arrêtent dans la langue anglaise parlée. Il avait simplifié l'écriture, soit imprimée, soit écrite, en substituant des signes moins compliqués, moins étendus, à ceux de notre alphabet, où les lettres sont longues à tracer, puisque l'*i*, l'un des signes les plus simples, exige toutefois trois mouvemens de plume : la ligne oblique, le contour, et le point qui se détache du caractère.

En supposant que les signes nouveaux, substitués aux anciens par Ramus, ne fussent pas encore perfectionnés, peu importe : on n'en doit pas moins louer le système de cette amélioration. Une fois le principe admis, il ne s'agirait que d'en déduire des combinaisons mieux éprouvées.

Placé au premier rang des grammairiens par l'ordre des temps, se présentant avec la gloire d'avoir en quelque sorte dérouillé toute la méthode scientifique de son époque, Ramus jette sur la nôtre, malgré un intervalle immense, une lumière qui peut nous servir de guide. Il siérait bien mal à notre siècle, quelque fier qu'il puisse être de son avancement, de répudier avec dédain les premières investigations d'un savant illustre du seizième siècle, dont les projets d'amélioration avaient été conçus largement, lors même qu'il ne lui fût point donné de les ache-

ver. Se frayer des chemins nouveaux, est admirable sans doute ; mais il y aurait aussi de l'honneur à retrouver une route tracée et perdue, à la suivre, à la prolonger, à l'agrandir C'est ainsi que se communiquent les peuples, c'est par là que se reprennent les erremens des temps passés, dans tout ce qu'ils peuvent avoir d'utile et de véritablement bon ; car le présent est jaloux de ses droits : il n'accepte la succession du passé que sous bénéfice d'inventaire, non seulement dans tout ce qui se rapporte à l'ordre social, mais encore dans les progrès philosophiques des sciences, qui sont liés intimement aux plus grands avantages de la société politique.

NESTOR DE LAMARQUE.

---

# POURQUOI LA FRANCE

## N'A-T-ELLE POINT

## DE LITTÉRATURE NATIONALE.

Avant d'essayer la solution de ce problème, il est utile, pensons-nous, d'acquérir une idée précise de ce qu'on entend par *Littérature nationale.*

Voudra-t-on faire emploi de ces mots pour désigner l'ensemble des productions littéraires d'un peuple? Alors, nous conviendrons avec empressement que la France possède une littérature nationale, c'est-à-dire une littérature composée par des écrivains nés dans les limites de son territoire, élevés dans ses écoles, et parlant la langue qui est sienne : nous ajouterons même qu'il n'est point jusqu'alors de littérature qui raisonnablement lui puisse être préférée.

Mais, par littérature nationale, voulez-vous comprendre une littérature destinée essentiellement à retracer la physionomie sociale du peuple auquel elle appartient, ses préjugés antiques et ses croyances modernes, ses *us* d'autrefois et ses coutumes d'aujourd'hui ; de telle sorte que cette littérature s'écarte autant de toutes les autres littératures, que la nation qui l'a produite se distingue de toutes les autres nations ? Dans ce cas, nous sommes forcés d'en faire l'aveu, la France manque de littérature nationale ; car on chercherait vainement dans les œuvres de ses écrivains tous les traits et rien que les traits de la physionomie française dans ses différens âges.

Or, c'est le dernier sens adopté ici, pourquoi la France n'a-t-elle point une littérature nationale ?

C'est qu'il n'y a pas de littérature nationale possible là où il n'y a pas de caractère national.

En effet, la littérature, prise chez un peuple, est l'expression écrite des mœurs, du caractère de ce peuple. Lors donc qu'un peuple n'a point de mœurs propres, un caractère à lui, il y a évidence qu'il ne peut avoir par suite une littérature spéciale, une littérature individuelle : on ne saurait représenter ce qui n'existe pas ; nul ne peut tracer un portrait, s'il n'a préalablement un modèle.

Que si, maintenant, nous dépouillons les préjugés d'un frivole amour-propre, que si nous cherchons sincèrement à *nous connaître nous-mêmes*, nous verrons qu'il n'y a point en France de caractère véritablement national; et, je dis plus encore, nous verrons qu'il n'y a point de caractère vraiment national possible en France.

Qu'on se garde de croire que j'aie ici le dessein d'insulter à ma patrie et d'exalter à son préjudice les autres sociétés européennes. A Dieu ne plaise que je sois assez injuste pour concevoir un tel projet, assez déraisonnable pour en tenter l'exécution! Je pense, au contraire, que si un caractère national nous manque, c'est par une conséquence nécessaire de la tâche grande et noble qui nous est confiée par la nature elle-même. Je m'explique.

Inscrite par la main de la Providence entre les eaux de la Méditerranée et celles de l'Océan, entre le nord et le midi de l'Europe, la France m'apparaît comme un foyer dans lequel convergent les rayons multipliés et divers de la civilisation générale. Là, ces rayons se heurtent, se confondent, s'harmonisent, et rejaillissent plus brillans et plus purs vers les lieux d'où ils sont émanés.

Quel moyen donc que la France, jetée au centre de ce mouvement universel, et tournant, pour ainsi parler, avec une prodigieuse vitesse sur un axe toujours enflammé, puisse se composer des coutumes spéciales, des mœurs durables, comme ces empires qui, placés aux confins de la vaste circonférence, se meuvent lentement sous la main des siècles?

Notre destinée, à nous, c'est de nous modifier sans cesse selon les besoins de la civilisation; notre caractère national, c'est de n'en point avoir. L'histoire de notre avenir, comme celle de notre passé, est toute dans notre position géographique: tant qu'il y aura deux continens, un nord et un midi de l'Europe, il y aura un pays où les deux continens viendront se rencontrer, où le nord et le midi de l'Europe se donneront rendez-vous, et ce pays sera la France. Changez son nom, son langage, sa forme de gouvernement; implantez-y d'autres lois, attachez à son sol d'autres hommes; et, en dépit de vos efforts, ce peuple deviendra bientôt la continuation forcée du peuple précédent: comme lui, il sera inconstant dans ses modes, mobile dans ses mœurs, curieux du nouveau en tous genres, partisan zélé de toutes les sortes de mouvemens: il n'aura point assez de calme pour inventer beaucoup (1), mais son goût formé par la comparaison sera trop épuré pour ne pas perfectionner sans cesse: *tout adopter pour tout améliorer*, telle sera sa devise; et comme l'on a dit du Cap de Bonne-Espérance qu'il est l'auberge obligée des deux Mondes, on peut dire aussi de la France qu'elle est l'hôtellerie obligée de la civilisation universelle.

Tenter d'échapper à cette loi de la nature, pour nous, c'est tenter l'impossible; vouloir nous former des habitudes isolées, nous imposer des idées originales, c'est vouloir ce que ne veut pas la Providence. Et puis, agitons-nous en

(1) C'est surtout dans les régions de l'Europe où la température est ordinairement basse, le ciel souvent nébuleux, les sens moins actifs et les habitans moins portés à quitter leurs demeures, que les sciences sérieuses ont brillé d'un éclat plus imposant et reçu de plus importantes applications; tandis que l'architecture, la sculpture, la poésie, la musique, la peinture, en un mot, les arts d'harmonie, ont été cultivés avec plus de succès sous le ciel riant des contrées du sud; mais la civilisation tend à effacer chaque jour davantage ces nuances, et à détruire ce qu'on peut appeler l'influence morale des climats.

tous sens, bouleversons notre état social en mille manières, entassons révolutions sur révolutions, et toujours dans notre caractère il entrera de tous les caractères, dans nos mœurs il entrera de toutes les mœurs, dans notre littérature il entrera de toutes les littératures.

Qu'on cesse donc de reprocher à nos devanciers qu'ils ne nous ont laissé que des imitations. Loin d'avoir par là mérité le blâme et les dédains de la postérité, ils se sont, au contraire, rendus dignes de ses éloges et de sa reconnaissance : de ses éloges, parce que en cela ils ont accompli fidèlement la mission qui leur était confiée : de sa reconnaissance, parce qu'ils ont ainsi préparé et hâté les progrès de cette civilisation dont le monde aujourd'hui recueille les bienfaits.

Pour mieux apprécier les services que lui ont rendus nos pères, il n'est point inutile, peut-être, de tracer ici une esquisse rapide de leur action sur les autres littératures européennes; et cet examen, d'ailleurs, nous portera à mieux apercevoir cette nécessité d'imitation à laquelle nos écrivains auraient bien vainement tenté de se soustraire.

Charlemagne n'était plus, et l'idiome vulgaire, abandonné à la partie basse du peuple, vit la langue latine, adoptée par la cour et le clergé, devenir celle des actes publics, des églises, des tribunaux et des savans. Ainsi vivaient en France deux langages différens et presque ennemis, d'où devaient sortir deux littératures distinctes et rivales, dont l'une serait la propriété exclusive de la classe instruite, et dont l'autre grandirait pour le commun de la nation. Mais un jour viendra où nous les verrons s'unir et même se confondre.

Cependant, en prenant pied dans les Gaules, les Normands, vainqueurs, durent y importer ce jugement froid, ces idées sombres, ces récits héroïques qui plaisent tant aux peuples septentrionaux. Pour modifier cette grave, triste et belliqueuse littérature, que fait la langue vulgaire? Elle emprunte aux ménestrels du midi leur *gaie science*, leurs chants tendres et leurs gracieux refrains. Dès lors, la *chanson* reçoit parmi nous des lettres de naturalisation, et aussitôt :

« Souple et légère, elle se plie
« Au ton des sages et des fous. »

Épris des charmes naïfs de l'aimable étrangère, les Français voulurent qu'elle devînt chez eux l'interprète de tous les sentimens, depuis la bruyante gaieté du joyeux buveur, jusqu'à la plainte mélancolique du soupirant d'amour; depuis la plaisanterie du coin du feu jusqu'à la sévérité de l'histoire. Grâce à cet heureux perfectionnement, la postérité retrouvera dans nos malins chansonniers des vérités que n'osa point écrire la plume, souvent adulatrice, de nos chroniqueurs et de nos faiseurs de légendes.

Depuis un siècle on prenait donc en France l'habitude de chansonner sur toutes choses, lorsque les Croisades poussèrent vers l'orient l'élite de la société européenne. Quelque peu instruite que fût alors la noblesse, comme tout bon chevalier avait légalement une dame de ses pensées, par là même il était indispensablement versé, d'une manière telle quelle, dans la connaissance de la poésie ; car, à cette époque, il n'y avait point, pour les paladins, d'amour sans martyre, et point d'amoureux martyre sans poétiques lamentations : par suite, tout ce qui se rattachait à la poésie érotique devait captiver plus fortement leur esprit, et avoir pour

eux de plus puissans attraits. Or, pour tromper les ennuis de l'absence, pour écarter l'oisiveté des camps, les croisés durent faire un échange fréquemment répété des chansons qu'ils avaient soupirées près de leur mie, ou que sa douce voix leur avait apprises ; et ils acquirent ainsi une notion superficielle, il est vrai, mais assez étendue pour le temps, des diverses littératures de l'Europe, et des mœurs de ses différentes nations. Sans doute les compositions orientales attirèrent aussi leur attention ; et c'est probablement aux Croisades que nous devons le goût des *fabliaux*, genre dans lequel nos voisins nous imitèrent à leur tour.

Revenus dans leur patrie, les croisés charmèrent les veillées du manoir féodal par le récit de leurs prouesses, et aussi par un narré plus ou moins fidèle, plus ou moins dramatique, des coutumes des autres peuples. Peut-être, à ces narrations pittoresques, à ces essais parlés du roman de chevalerie, ils mêlaient quelques chants italiens, quelques strophes germaniques ; et le jeune preux souhaitait de marcher un jour sur leurs traces glorieuses ; et le chapelain du castel enviait leur érudition brillante ; et la châtelaine attentive donnait un sourire ou des larmes à ces histoires lointaines ; et tous désiraient connaître ces autres peuples, ces autres littératures, dont les mœurs, dont les idées étaient pour eux étranges, et piquaient d'autant leur curiosité.

A cette recherche du nouveau, commune à tous les hommes, mais plus originelle encore dans le Français, ajoutez la fréquence des communications qui alors s'établissaient entre les divers Etats de l'Europe, et vous reconnaîtrez, sans peine, que le temps était venu pour nos pères de se familiariser avec l'étude des productions littéraires des nations voisines ; et vous reconnaîtrez désormais dans notre littérature une tendance plus manifeste à recueillir des inspirations ailleurs que sur le sol natal.

Mais vers quelles contrées devaient premièrement se porter ses regards ?

La réponse à cette question est facile, si d'abord nous remarquons la communauté d'origine qui unit entre elles la langue italienne et la française, et qui a dû porter celle-ci à accorder à celle-là une sorte d'affection de famille ; et si ensuite nous observons que, par une loi constante de la nature, le nord a eu toujours, et conserve aujourd'hui encore, une tendance à se porter vers le midi.

Quoi qu'il en soit, bien que la France d'alors ne fût point assez avancée en littérature pour donner des émules au Dante, puis à Pétrarque, à l'Arioste, au Tasse, elle se trouvait du moins assez éclairée déjà pour payer aux grandes et belles compositions de la péninsule italique un juste tribut d'admiration : elle importa ses ouvrages, en multiplia les copies, se porta son imitatrice, et *la haute satire, le sonnet, le roman chevaleresque, le poème héroïque*, passèrent successivement en vogue : elle fit plus, elle propagea la connaissance de la littérature italienne dans des parties du continent pour lesquelles l'Italie littéraire était un monde encore ignoré (1).

Bientôt l'Espagne nous dut une semblable reconnaissance. Sa littérature fut un autre riche présent offert par nous à l'Europe ; et c'est en passant par la France que les noms des Cervantes, des Lopez de Vega, des Calderon, atteignirent à

(1) Dès le XIII^e siècle, la langue française était estimée et répandue à tel point, que le maître du Dante, Brunetto-Latini, s'en servait pour composer ses ouvrages, « parce que, disait-il, » c'est un plus délitauble langage et plus commun que moult d'autres. »

une si large renommée. Toutefois, il est juste de dire que la *pastorale*, les *nouvelles* et le *drame* eurent principalement à se féliciter parmi nous de cette excursion littéraire dans la péninsule ibérique.

L'imprimerie naissante avait trouvé en France deux actifs protecteurs dans Louis XI et François Ier. Dès ce moment, une plus rapide circulation des idées va s'établir en Europe, et la France sera tout ensemble le centre et le moteur de cette grande agitation : les pensées neuves, les systèmes hardis, les découvertes des sciences, les productions des arts, vont se mettre en voyage et la sillonner en tous sens; bien plus, les messageries et les postes sont créées, et les hommes courent sur les routes comme les choses; nos villes se remplissent d'étrangers qui, venus de toutes parts, nous apportent chaque jour des modes, des opinions, des écrits, des caractères nouveaux et parfois bizarres. Au milieu de ce tourbillon, que va devenir le goût français? Comment le fixer dans ce choc véhément et sans fin de tant d'élémens opposés? Soudain la littérature antique s'élance du fond des cloîtres : « Adopte mes préceptes, dit-elle à notre jeune littérature, et » dès aujourd'hui j'adopte ton langage. » Toutes deux sentirent que de leur union seule leur viendrait la puissance de dominer le vaste mouvement qui agitait l'Europe, et toutes deux se lièrent de bonne foi; joignant ainsi l'expérience d'une vieillesse riche en glorieux souvenirs, à l'énergie d'une adolescence forte déjà du pressentiment de ses hautes destinées.

Cet accommodement, au reste, se trouvait depuis long-temps préparé par de bons esprits : Marot, Montaigne, Régnier, Malherbe surtout, avaient déjà parlementé efficacement à cet égard, et leur médiation avait été presque acceptée par l'une et l'autre littérature; mais c'est au XVIIe siècle seulement que cette association intime fut complétement opérée; et quand le jésuite Rapin donna son poème *Hortorum libri quatuor*, quand le P. Vanière publia son *Prædium rusticum*, la France littéraire ne vit plus dans ces écrits que les ingénieuses mais impuissantes protestations d'une minorité vaincue.

A peine le traité d'alliance est-il signé, que mille chefs-d'œuvre en tous genres jaillissent du sol français; et l'Europe étonnée s'incline devant cette gloire imprévue; et la France devient, pour les peuples littérateurs, comme un fanal tutélaire qui les avertit de l'écueil et les sauve du naufrage. Et cependant deux peuples se rencontrèrent, qui, en contemplant nos triomphes, conçurent le hardi projet de nous disputer un sceptre saisi par nous d'une main si ferme. A la lueur du flambeau que nous venions d'élever sur le monde, ils continuèrent à marcher dans une voie autre que celle par nous adoptée, et, modifiant leur goût littéraire, sans modifier le but moral de leurs littératures, ils surent y imprimer ce cachet d'originalité, ce caractère national qui manque à la nôtre. Leurs efforts avaient mérité ces succès; leurs succès méritèrent notre approbation; et rivaux généreux d'émules estimables, nous trouvâmes du plaisir à faire passer dans notre langue les beautés vraiment dignes d'éloges que présentent leurs mâles compositions.

Jusque là tout était bien; nous nous montrions à la fois justes et éclairés. Mais telle fut notre ingratitude pour la littérature antique, à laquelle nous devions tant de reconnaissance; telle fut aussi notre ardeur de la nouveauté, que bientôt, nous dépréciant nous-mêmes, nous n'avons pas craint de professer, pour les littératures anglaise et allemande, une admiration absolue; et, dans notre enthousiaste abnégation, nous voulûmes et nous voulons nous faire, bon gré mal gré, les serviles élèves de ceux qui naguère étaient nos illustres disciples.

Maintenant, je le demande à tout ami de la vérité, est-ce à tort ou à raison que les partisans de ce nouveau système se posent parmi nous les créateurs d'une littérature nationale? Et le dédain qu'ils témoignent pour les Racine, les Boileau, et enfin pour la plupart des écrivains du grand siècle, ne retourne-t-il pas contre eux-mêmes, puisque, à part les illusions de l'amour-propre, ils ne sont que les imitateurs des Allemands et des Anglais, comme les auteurs du XVII^e siècle le furent des Grecs et des Romains. « Mais, disent-ils, nous traitons des sujets na- » tionaux. » — Et quel si grand bien faites-vous en cela, leur répondrai-je? Vous tronquez notre histoire, vous avilissez nos héros, vous brisez toutes nos illustrations. Au lieu de montrer qu'il y a toujours eu dans l'esprit de la nation quelque chose de si élevé, que les frivolités nobiliaires, les absurdités théologiques, l'esclavage féodal lui-même, n'ont pu empêcher cette grandeur d'apparaître fréquemment dans nos annales, vous semblez prendre à tâche de prouver, à tous les peuples et à tous les siècles, que chaque louange qui nous est décernée par l'histoire est une flatteuse imposture; vous crayonnez de nos mœurs des images fantastiques aussi hideuses qu'elles sont inexactes; et, après, cela, vous vous proclamez les restaurateurs du patriotisme, les guides du goût national, les modèles du génie français! Mais, en vérité, j'aime mieux, s'il le faut, lire une bonne imitation d'Horace ou de Virgile, un tableau riant des chœurs de nymphes, ou les touchantes amours de Didon, que d'avoir à subir le récit en cinq volumes d'une douzaine d'assassinats et de suicides, ou la longue et grotesque énumération des vampires, des gnômes, des larves, des aspioles, des goules, des djinns, des boucs méchans, des oiseaux fauves, etc., etc., etc., le tout enjolivé d'une odeur de tombe et de poussière cadavéreuse.

« Hé quoi! vous voyez là du naturel! Là vous apercevez une littérature nationale? Les sorcières de Macbeth sont-elles donc plus dans la nature que les furies d'Oreste? Un sylphe est-il meilleur français qu'un zéphyr? et la croyance aux ondines est-elle plus dans nos mœurs que la foi aux naïades? Enfin la mythologie des Goths et des Vandales est-elle, plus que la mythologie des Grecs et des Romains, en harmonie avec le symboles des apôtres? Je ne le pense pas, et sérieusement, je crois que vous ne le pensez pas plus que moi : mais cette mythologie est neuve pour vous, et voilà pourquoi elle vous présente tant d'attraits; mais cette littérature du Nord est à perfectionner, et voilà pourquoi vous vous élancez vers elle avec une si véhémente ardeur. En cela, je ne dois et ne veux vous reprendre, car vous remplissez votre mandat à l'égard des Anglais et des Allemands, comme nos devanciers ont rempli le leur envers les Italiens et les Espagnols.

» Aujourd'hui, toutefois, vous ne faites que vous essayer encore dans ces formes brusquement énergiques, dans cette sombre et mystérieuse rêverie des littératures septentrionales : égarés à travers ces régions mal connues de la pensée humaine, vous interrogez tous les chemins, vous tentez toutes les issues, et rarement vos efforts sont couronnés de succès; mais un jour, quand l'expérience vous sera acquise, quand vous saurez discerner la bonne voie de la fausse route, quand votre coup d'œil plus sûr verra des beautés dans les beautés et des défauts dans les défauts, alors le dégoût du mauvais réveillera en vous le goût du bon; alors vous modifierez heureusement cette littérature si rude encore et parfois si grossière dans sa sublimité; vous la rapprocherez instinctivement de la nôtre, et par là vous ménagerez une alliance, tôt ou tard inévitable, entre les jeunes littératures du nord et les vieilles littératures du sud de l'Europe.

» Ramenés ainsi vers cette littérature française du XVII^e siècle, pour laquelle maintenant vous affichez un si superbe dédain, vous rendrez à nos aïeux une justice que vous auriez dû leur accorder toujours ; et peut-être même une voix secrète vous dira tout bas

Qu'il est moins glorieux
De créer comme vous que d'imiter comme eux.

» Et vraiment, la littérature du XVII^e siècle n'est-elle donc rien de plus qu'une littérature d'imitation ? Où Pascal, je vous prie, a-t-il imité ses *Provinciales ?* Où Molière a-t-il imité les *Femmes savantes*, le *Misanthrope*, le *Tartufe ?* Où Racine a-t-il imité *Esther*, *Athalie*, *Bajazet ?* Où Boïleau a-t-il imité le *Lutrin ?* Quel Grec ou quel Romain a donné à Bossuet et à Fléchier le modèle de leurs *Oraisons funèbres ;* à Bourdaloue et à Massillon le type de leurs *Sermons ?* Où La Bruyère a-t-il puisé le fond de ses *Caractères ?* Quel rhéteur de Rome ou d'Athènes dictait à M^me de Sévigné ses *Lettres* inimitables ? Sur quel opéra grec ou latin Quinault a-t-il calqué son *Amadis* et son *Roland ?* Et toutes les *Fables* du Bonhomme sont-elles bien dans Esope et dans Phèdre ? Ou je me trompe fort, ou c'est créer que d'imiter ainsi. »

Il en est temps, reconnaissons enfin que nos devanciers on fait pour la gloire de la France tout ce qu'il était possible de faire alors; et que s'ils ne lui ont pas donné une littérature exclusivement nationale, dans le sens rigoureux de ces mots, c'est qu'une littérature nationale était et sera toujours en France une chose impraticable. « *Dis-moi, qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.* » Or, le peuple français hante tous les peuples, les mœurs françaises hantent toutes les mœurs : et vous voulez que nous soyons nous et rien que nous! Vous prétendez que notre littérature soit nationale et rien que nationale ! Messieurs, vous avez beau l'ordonner, cela ne sera pas ; car la France, considérée sous le point de vue moral et littéraire, est plus que la France : elle est l'Europe, elle est le monde entier.

AUGUSTE DUVIVIER (*de Mézières*).

---

# NOTICE SUR LA VIE DE SIR WALTER SCOTT.

DEUXIÈME ARTICLE.

Législation écossaise : Stage de Walter Scott.—Son début au barreau par la cause de *Peter Peebles.*— Son entrée dans le monde : dans quelles circonstances ; état des partis en Écosse ; influence de la révolution française ; réaction subite. — Influence des temps et de la société sur Walter Scott et sur ses ouvrages. — Il est nommé shériff du Selkirkshire. — Son mariage avec mademoiselle Charpentier. — Traduction de Goetz de Berlichingen, premier ouvrage auquel il attacha son nom. — Entrevue de Scott avec Lewis ; sa collaboration avec l'auteur du Moine dans les *Histoires merveilleuses.* — Ses recherches dans les bouquins de la *Canongate*, dans les *Annales Écossaises*, *etc.* — Publications successives : *the Ministrelsy of Scotish Border ; sir Tristrem ; the Lay of the last Minstrel ; Marmion, the Lady of the lack ; the vision of don Rodelick ; Rokeby ; the Lord of the sles.*—Le public et les critiques.

C'est quelque chose de vraiment curieux que la lettre des lois écossaises, et quelque chose de bien antique et imposant que les us et formes des cours judiciaires de ce

pays, formes d'autant plus remarquables qu'elles ont résisté au balayage de toutes les autres. L'*exercice* de la puissance royale ne s'étend pas sur l'Ecosse; la puissance épiscopale y a été détruite, et les influences ecclésiastiques ont été réduites à leur expression la plus simple et la moins étendue; mais toutes les formes, toutes les cérémonies de l'ancienne législation sont restées, à peu de choses près, ce qu'elles étaient il y a des siècles.

Un esprit comme celui du jeune Walter Scott, doué d'une profonde sagacité d'observation, et qui se plaisait à deviner sur un seul trait isolé l'ensemble d'un caractère général, devait trouver de grandes et nombreuses sources de jouissances dans les scènes qui se déroulaient sous ses yeux. Où verrez-vous en effet le cœur humain plus à découvert que dans le cabinet d'un homme de loi? Qui, plus qu'un conseil adroit, insinuant, peut pénétrer dans les avenues sombres et mystérieuses du cœur, et débrouiller les fils qui font mouvoir un sentiment, une passion, une vie entière? Deux filons neufs, deux séries nouvelles de livres s'ouvrirent donc devant le jeune, ardent et studieux légiste, déjà *helluo librorum*; et il commença d'amasser, avec une volupté que lui seul était capable d'apprécier, d'une part, les matériaux scientifiques nécessaires pour faire une bonne et curieuse histoire des institutions féodales de la langue tant et si souvent modifiée, et des lois et libertés de son pays; de l'autre, les trésors d'observations qui livrent au poète et au littérateur philosophes la source mystérieuse d'où découlent tous les sentimens humains. Ses années de cléricature, de stage, il les passa, aux yeux du vulgaire, dans les langes de la routine; mais il grossissait chaque jour son trésor, désormais inépuisable.

> Comme l'herbe au printemps, la nuit, croissait plus vite,
> Alimentant sa sève et sa force à l'écart (1).

Quand il eut étudié à fond la science du droit et la science du cœur humain, il fut appelé au barreau, et, heureusement pour le monde, il débuta par la cause du *pauvre Peter Peebles*; car ce n'est point un être imaginaire, une imitation frappante de la nature, que *Peter Peebles*, et sa cause a été bien réellement plaidée par l'auteur de *Waverley*. Ceci est encore une nouvelle preuve de ce que nous avons dit : que Walter Scott n'a pas laissé passer sans le noter, le copier ou le croquer, pour le placer dans ses ouvrages, un seul incident, un seul personnage de son drame d'existence : dans tout et partout il a déterré plus ou moins de minerai, qu'il a jeté dans son creuset, et dont il a fait de l'or pur!

Lors de son début au barreau, il avait vingt-un ans. C'était en 1792. Il fit aussi alors son entrée dans le monde : ses bonnes manières, son air distingué, sa profession, son caractère, ses rélations de parenté, étaient pour lui autant de lettres de recommandation, et il fut accueilli avec empressement dans toutes les maisons un peu marquantes d'Édimbourg. A cette époque, il n'y avait pas dans la capitale de l'Écosse une seule réunion où l'on ne vît figurer *un des quarante-cinq* (c'est-à-dire des meneurs de l'insurrection), ou au moins un ou plusieurs de leurs proches parens. Les *Jacobites* formaient encore un parti, cimenté par l'harmonie de ses sentimens, sinon par la conscience de sa force. Leur présence jetait dans la société

(1) Grew like the summer grass, fastest by night,
Unseen yet crescent in its quali y.

un embarras occasionné par la crainte de froisser la délicatesse d'un parti renversé. Sir Walter Scott nous raconte, avec sa candeur ordinaire, qu'il remarquait souvent alors la courtoisie exquise dont les deux partis commençaient à user l'un envers l'autre, et l'extrême délicatesse de procédés qu'ils mettaient à écarter tout sujet de contestation politique.

Voyait-on à une dame une rosette blanche ou noire? on se contentait d'en conclure entre soi ce qu'on voulait; mais c'était mauvais ton déjà d'employer les qualifications catégoriques de *Rat hanovrien*, *Whig aux longues oreilles*, *Sanguinaire papiste*, et autres circonlocutions injurieuses, naguère fort usitées. — Cependant le feu n'était pas si bien éteint qu'il ne se rallumât de temps en temps; et, pas plus loin qu'en 1818, le Rev. C. Terrot fut prié, en notre présence, par une vieille demoiselle, fort aimable du reste, d'omettre, dans les prières d'une cérémonie de communion dont elle devait être une des fidèles, le nom du roi Georges III, « car, » disait-elle, quand on s'approche de la sainte table, il faut, autant que possible, » éloigner toute pensée non charitable; or le nom de cet homme (l'électeur de » Hanovre, le respectable Georges III!) éveille en moi un sentiment d'animosité » coupable, surtout dans un pareil moment, et mieux vaut le laisser dormir. » Et comme ceux-là même qui connaissent la matière penseraient sans doute que je ne rapporte pas fidèlement ce fait (vu les modifications qu'a subies l'esprit public depuis quelques années), je crois devoir ajouter que la personne en question se nommait miss Catherine Moir, héritière du titre de Rutherford, et qui doit toucher aujourd'hui à sa septantième année. Cette demoiselle et sa sœur demeuraient, et demeurent encore, sans doute, aujourd'hui dans Windmill-Street, à quelques pas de George's-Square. J'ajouterai, de plus, que la chose se passa en présence du Dr John Fergusson, fils du célèbre philosophe de ce nom.

Un autre exemple de cette fidélité quand même fut le vénérable évêque de Mornay, dont toute sa vie la conduite fut vertueuse; et je tiens le fait de la bouche même du Dr Jolly. Tant que vécut le dernier des Stuarts, l'évêque de Mornay ne connut d'autre monarque dans les trois royaumes; aussitôt que le cardinal duc d'Yorck eut cessé de vivre, le même évêque de Mornay, avec le clergé et les évêques de l'église épiscopale écossaise, allèrent déposer aux pieds de Georges III leur loyal hommage de fidélité, et s'empressèrent de reconnaître la maison de Hanovre, en la remerciant de la protection qu'elle leur accordait.

Nous savons, au surplus, par le témoignage de Walter Scott lui-même, qu'il n'était pas rare encore, à l'époque dont nous parlons, de voir professer de pareils sentimens; et son esprit observateur doit avoir fait là-dessus de belles et curieuses études et une ample provision de couleurs. D'ailleurs, la ville d'Édimbourg a toujours offert, sous ce rapport, des caractères bien tranchés, des couleurs bien vives. Aussi les Anglais qui ont accès dans la bonne société édimbourgeoise y trouvent-ils toujours beaucoup d'agrément. Mais il fallait tout le charme de la nouveauté, toute la fraîcheur et la force d'impressions de sir Walter Scott, et puis une familiarité soutenue avec les personnages de ces cercles, pour saisir et exprimer avec tant de pittoresque et de vérité le double caractère des Édimbourgeois.

A cette même époque aussi commencèrent à se faire jour avec une prodigieuse rapidité, dans les classes inférieures, en Ecosse, les doctrines nouvelles de la révolution française. Dans le peuple, on parlait beaucoup, ainsi qu'à présent,

d'ensevelir les lords sous les débris de leurs châteaux, et de faire un partage nouveau et plus rationnel du sol de la patrie. Là aussi, tous les élémens d'une révolte, d'une révolution sociale étaient en jeu, et l'explosion allait se faire quand la menace, vraie ou inventée à dessein, d'une invasion territoriale des Français opéra un changement subit dans l'esprit public. Cela tourna, suivant l'expression *Jonathan Oldbuck*, en une fièvre scarlatine, qui devint épidémique et se propagea avec une prodigieuse rapidité. L'amour du pays dégénéra en frénésie; la manie des enrôlemens volontaires se répandit partout, et, il faut le dire, c'était une noble manie! Enfin, chaque individu en particulier s'enflamma d'un enthousiasme tout neuf pour le bien public, et le résultat de cette réaction fut le resserrement des liens sociaux, le raffermissement de l'ordre de choses existant, et un des plus beaux exemples d'indépendance nationale offerts au dehors. Ce n'était qu'une éruption d'heureux augure à la peau, et John Bull a aujourd'hui le spleen pour avoir trop travaillé à tirer parti de cette disposition des masses.

Ce fut dans de pareilles circonstances et dans une ville ainsi faite que le jeune Scott entra sur la scène du monde. C'est un mérite plus grand qu'on ne pense, et le monde en a plus profité qu'il ne peut l'imaginer. Le tableau pittoresque d'une génération qui s'éteignait, les trésors de sentimens et d'observations qu'il en a retirés, avec un génie dix fois plus puissant et plus fécond encore, il n'eût pas suppléé tout cela. Un changement s'opérait alors dans le flux du parti jacobite, et ses dernières lames, en se retirant de la côte, la baisaient avec amour pour la dernière fois. Walter Scott les a personnifiées dans ses créations de *Edie Ochiltree*, *Meg Merrilees*, le *baron de Bradwardine* et *sir Malachi Malagrowther*. Avec ces dernières vagues s'en allaient l'attachement, la dévotion, l'amour, le culte du passé, et tout cela retombait dans le courant. — Walter Scott, avec la puissance de son génie, arrêta, ou plutôt détourna ce rapide torrent de l'oubli pour plus d'un siècle; de l'indifférence, pour toujours peut-être!

Que lui seul pouvait accomplir ce prodige, cela est incontestable; mais ce que nous avons voulu démontrer, c'est que lui seul aussi, sans le secours, l'influence des temps, des lieux et des événemens qui ont servi de ferment à son génie, il n'eût obtenu jamais le même résultat.

Ce fut dans le district de Jedbourg qu'il commença d'exercer les travaux de sa profession, et c'est dans ces parages aussi qu'il doit avoir trouvé l'original de son *Dandie Dinmont*. Comme il avait à s'occuper principalement d'affaires criminelles, il est probable aussi que l'histoire de *Jeanie Deans*, lui fut inspirée par quelqu'une de ces causes criminelles si extraordinaires, qui ressortaient si naturellement des circonstances et se lient si bien avec l'histoire de cette époque. Je l'ai vu à la cour de district de Jedbourg, mais non dans l'exercice des fonctions d'avocat. Il est remarquable, d'ailleurs, que de nos jours John Lockhart, Esq^r., gendre de sir Walter Scott, a aussi plaidé la cause d'un assassin dont le crime avait été accompagné de circonstances atroces et exécuté avec un raffinement inouï de cruauté.

Mais n'anticipons point sur les événemens.

Après avoir exercé très-peu de temps comme avocat, il fut, grâce au crédit du duc de Buccleugh, nommé aux fonctions de shériff dans le Selkirkshire, chargé tout à fait de sa compétence comme avocat. *Walter Scott, shériff de la Forêt!* Voilà un titre qui doit avoir sonné bien doucement aux oreilles du romancier. Il alla fixer sa résidence à Ashiesteel, près le confluent de la Yarrow avec la Tweed

et l'Ettrick, à une très-courte distance de Selkirk, et à une petite journée de marche des deux villes de son district. De la sorte, il pouvait mener de front les plaisirs et les affaires. Sur la rive de la Tweed était le château d'Abbotsford, auquel il rendit ce nom : c'était *une portion de ses pauvres domaines*, et il commença dès lors à le remettre en état.

Il consacrait les loisirs de sa profession à ses travaux d'antiquaire et à l'amour. En 1798, il épousa la jeune et ravissante mademoiselle Charpentier, *fille d'un émigré français*. Cette qualité d'émigrée eût suffi peut-être pour séduire le jeune Walter Scott; mais mademoiselle Charpentier avait de l'âme, des talens et ne manquait pas de charmes. D'abord les domestiques et les paysans avait cru que l'accent étranger de la jeune lady était une affectation *profane*; mais, vers ce temps là et encore long-temps après, Melrose devint l'asile d'un grand nombre d'officiers français, prisonniers sur parole, et peu à peu le peuple s'accoutuma à leur langage, apprit à voir dans les étrangers des hommes comme des Écossais, et quelquefois des cœurs aimables et bons, malgré leur qualité de Français.

Jedbourg, et aussi, je crois, Selkirk et Kelso, devinrent pendant la durée de la guerre, et cette guerre fut longue, la résidence d'une foule de ces braves, mais malheureux officiers; et je crois qu'ils ont gardé des Ecossais et de l'Ecosse un souvenir aussi doux que le peuvent graver dans le cœur les lieux et les habitans parmi lesquels il fixa le lieu de son exil.

Les charmes du bonheur domestique n'interrompirent pas plus les études de Walter Scott que ne l'avait fait l'exercice de sa profession. L'année qui suivit son mariage (1799) vit paraître le premier ouvrage littéraire auquel il ait mis son nom. La nature de cette publication accuse de sa part une grande modestie, car ce n'était que la traduction en anglais d'une tragédie de Goëthe. Walter Scott, avant de s'élever au dessus de son maître (1), commença par puiser à sa source. Il avait déjà publié, sous le voile de l'anonyme, quelques traductions de ballades allemandes, *the Chase*, etc. ; mais il attacha son nom à la tragédie de *Goetz de Berlichingen*. Ce fut donc de sa part une grande preuve de modestie que de paraître ainsi derrière un autre sur la grande scène de la littérature, acceptant, pour son début, un rôle de dernier ordre, lui qui était appelé à remplir les emplois les plus élevés.

Ce fut dans le cours de cette même année 1799 que Lewis publia ses *Histoires merveilleuses* (*Tales of the wonder*). Lewis était neveu de Mrs. Bullock, de Mitford Spital-Hill, près de Morpeth, dans le Northumberland, résidence où l'auteur du *Moine* avait coutume de s'exiler dans les entr'actes de son existence parlementaire. De Spital-Hill, il poussait ses excursions jusqu'à la côte, où il recueillit les matériaux de son *Sir Guy the Seeker* (sir Guy le Flaneur) (2) ; et aussi jusqu'aux montagnes de Mitford « où, écrivait cette année-là un de leurs amis communs ; » j'eus le plaisir d'assister à une entrevue entre Lewis et Scott ! Alors Lewis était, » sans contredit, et de beaucoup, le plus distingué des deux. Quoi qu'il en soit, » ils avaient entendu parler l'un de l'autre, et ils désiraient de se voir. Vers cette

(1) L'auteur de cet article aurait dû s'expliquer : du moins nous ne pouvons penser qu'il ait prétendu décerner à Walter Scott plus qu'une supériorité relative sur Goëthe. Du reste il n'y a guère de comparaison possible entre ces deux *supériorités*.

(*Note du trad.*)

(2) *Seeker* ne signifie pas tout-à-fait *flaneur*, et serait peut-être mieux rendu par *romancier-voyageur*. Mot à mot, *seeker* veut dire *chercheur*. (*Note du trad.*)

» époque aussi, Walter Scott fut amené, je ne sais à quel propos, sur notre rive » de Chéviot; nous dînâmes tous ensemble, les deux grands écrivains et moi, et » jamais, depuis, je n'ai passé une aussi belle journée. » Ce fut peut-être dans cette entrevue que Walter Scott se laissa arracher la promesse de concourir à la composition des *Histoires merveilleuses*. Quelques-unes de ces histoires ont été moins lues qu'elles ne le méritaient, peut-être bien par la raison même que d'autres ouvrages auxquels Lewis avait attaché son nom avaient été lus plus qu'ils n'eussent dû l'être. Deux de ces histoires appartiennent à Walter Scott; ce sont; *la Veille de la Saint-Jean* (*the Eve of Saint-John*) et *Glenfinlas*.

L'année suivante (1800) il lui naquit un fils pour hériter de son titre et de sa gloire.

Le poète s'était révélé dans Scott : il allait planer sur le monde, lui qui n'avait été jusque-là qu'un atome dans le monde! Il avait trouvé la vraie clé de son génie, et il se levait pour l'ouvrir au monde; mais il se levait humble encore et comme étonné de lui-même. Il avait passé des années à recueillir des ballades populaires, et particulièrement les plus anciennes; et avec sa position et ses relations sociales, il lui eût été difficile de ne pas faire de curieuses et intéressantes découvertes. Dans ce temps-là les bouquinistes de la Canongate et des autres endroits d'Edimbourg avaient plus fréquemment des bonnes fortunes en fait de manuscrits et d'éditions rares, qu'ils n'en ont depuis l'invention de la *Bibliomanie;* d'un autre côté, la bibliothèque des avocats renfermait quelques manuscrits extraordinairement précieux; puis les Annales écossaises (Registers of Scotland) étaient ouvertes à Walter Scott par son titre d'avocat; en outre il y avait quelques ouvrages très-rares à la bibliothèque de l'Université; et enfin plusieurs de ses savans amis avaient à sa disposition de précieuses collections bibliographiques. Enfin les murs des maisons étaient encore à cette époque de véritables bouquins, et puis *la National Penny-Library* du temps comprenaient ces ballades et traditions populaires où le cœur des masses laisse déborder tout ce qu'il sent, et leur esprit tout ce qu'il pense. Walter Scott puisa dans tous ces trésors, se fit un fond immense; et il faut étudier et comprendre *Jonathan Oldbuck* pour concevoir les délices qu'éprouvait le romancier à bâtir et grossir chaque jour son précieux magot.

Le fruit de ses recherches mûrit bientôt sur l'arbre. Nous avons déjà dit que Walter Scott avait cultivé la connaissance et s'était insinué dans les confidences des plus intéressans débris vivans de l'autre siècle, pris dans tous les rangs et dans toutes les positions sociales. Avec quel plaisir il consulta un vieux montagnard serviteur de son père, et puis le berger de son grand-père, et puis la nourrice de son oncle, comme autant d'autorités, pour un grand nombre de ses dires et locutions! Une admirable et bien naïve introduction à son livre est la citation d'*Oldbuck :* « Qu. Kelso convoy-as far as the dor. — Authority-*Caxon.* » Nous avons vu des personnes qui, ayant employé devant Walter Scott des phrases ou des locutions extraordinaires, ont remarqué qu'il avait su, par des insinuations adroites et polies, les leur faire répéter; et puis qui ont vu leurs expressions pittoresquement recueillies (jetted down), dans quelque passage de ses ouvrages. Elles ne s'étaient pas douté, ces personnes, que des phrases tombées naïvement de leur bouche seraient recueillies et mises dans la bouche de personnages imaginaires, jetés en scène pour amuser et instruire le monde. J'ai ouï dire encore à Jedbourg, par John Shortreed,

esq. de la famille du shériff substitut, et ami d'enfance du romancier, que Walter Scott avait un registre de notes algébriques d'une nouvelle espèce : c'était une collection de morceaux de bois *coches* à la manière orientale, procédé dont la nécessité lui avait sans doute fait une habitude. Cependant une mémoire qui tenait comme la sienne du prodige n'avait pas besoin de recourir à tant d'expédiens.

La publication en 1802, du *Ministrelsy of Scotish Border* fut le fruit de ses immenses recherches dans les archives des nations, dans les ouvrages des savans antiquaires, pour étudier les idiomes populaires, et y recueillir les chants des Bardes. Au milieu de ces travaux littéraires et scientifiques soutenus, Walter Scott remplissait si ponctuellement ses devoirs de magistrat, d'époux, de père et de chef de famille, que personne, si ce n'est quelques initiés, n'apercevait le poète sous la robe du shériff et sous le plaid du gentilhomme campagnard.

Le public estima à sa juste valeur le service que le *Ministrelsy* rendait à la science et aux lettres, et l'érudition que cet ouvrage supposait dans l'auteur; mais Walter Scott, d'après cela, préjugea trop bien des connaissances et du goût de ce public : profondément trempé qu'il était de l'esprit des temps passés ; de plus en plus intimement familier avec les détails les plus minutieux de mœurs, de langage, d'événemens; capable désormais de suivre sans effort la naissance, les progrès et la décadence des modes et usages, de garder en avançant ceux qui se sont conservés, en secouant ceux qui sont tombés dans l'oubli, et de donner à chaque époque ses traits caractéristiques les plus minutieux, toutes choses qui rentrent plus spécialement dans le domaine de l'archéologiste que dans celui de l'historien lui-même, il voulut faire ce que nul poète avant lui, si je ne me trompe, n'avait tenté : exprimer en vers les temps et les générations passés avec toutes leurs couleurs. C'était beaucoup trop présumer du goût et de l'instruction de ses contemporains : *Sir Tristrem*, qui parut en 1804, ne fut pas compris.

Mais cet essai malheureux apprit à Walter Scott à se faire moins profondément poète et savant dans ses ouvrages subséquens, et à reproduire l'esprit d'une époque sans subir ses formes et son langage.

Ce fut en 1805 que le *Lay of the last Minstrel* lui assigna enfin une place parmi les poètes vivans de l'Angleterre. Le style de ce poème était celui d'une autre époque; mais les expressions et les tournures de phrase étaient d'une pureté et d'une élégance exquises. On y reconnaissait tout-à-fait le caractère, mais aussi l'énergie du lai antique, et puis la clarté et la délicatesse des compositions modernes. A la grandeur, au pittoresque des images, à la naïveté du poète de la nature, il réunissait le raffinement de délicatesse et d'effets qui appartiennent à l'art. Dans l'espace de quelques mois après la publication de ce poème, l'abbaye de Melrose acquit plus de célébrité, et fut plus admirée que durant des siècles écoulés depuis qu'elle avait subi sa révolution.

C'est un fait remarquable, que jusque là, il place toujours les scènes de ses poèmes (nous ne parlons pas de ceux qu'il n'a fait que traduire) dans le voisinage de sa résidence, et que les personnages qu'il a mis en scène, aussi bien que les sujets qu'il a traités, ressortaient de l'histoire de la localité. Ses ballades et ses pièces lyriques, publiées dans le courant de la même année, 1805, offrirent un caractère plus général. Le *Lay of the last Minstrel* fut suivi de *Marmion*, qui sembla se présenter dans le monde avec la persuasion marquée qu'il y serait bien accueilli. Son excursion sur la côte Northumbrienne était rendue avec une vi-

gueur et un pittoresque plus que poétique dans cet ouvrage ; c'est le poète voyageur qui, par la bouche des religieuses de Lindisfarn, exprime ce qu'il éprouve à mesure qu'il approche et parcourt cette côte hérissée de rochers.

Ce fut vers ce temps-là (au commencement de 1806) que la protection de son parent, le duc de Buccleugh, lui fit obtenir une des charges de greffier en chef à la cour de session (1) il est à remarquer que le mérite de cette nomination appartient à deux administrations : Pitt l'avait promise pour la première vacance; mais il était mort avant que l'ordre eût passé aux sceaux.

Dans l'administration qui vint ensuite, figuraient le comte Grey et le marquis de Landsdowne. En sa qualité de chancelier, et fortement appuyé de tous ses collègues, lord Erskin remplit les intentions de son prédécesseur, et confia à Walter Scott la charge de greffier qui lui était destinée par Pitt. C'est une chose frappante dans la vie de ce grand homme, qu'il devait tenir d'un ministère whig deux marques non équivoques d'estime et d'admiration ! Tout le monde sait qu'en 1831 le gouvernement mit à la disposition du poète romancier un navire de guerre pour lui faciliter et lui rendre plus agréable son dernier et funeste voyage.

Sa nouvelle position et l'énorme augmentation de ses appointemens ne firent que le rendre plus prodigue d'argent; mais il ne fut pas moins avare de son temps d'étude. On sait que sa maison de ville était disposée et meublée comme un pied-à-terre, comme un appartement d'hôtellerie; c'est qu'il n'y passait aussi que le temps des sessions; c'est qu'il n'avait pas plutôt vacance, que le poète, si aimant et si aimé, prenait bien vite la place du magistrat et partait pour la maison dont il avait fait le sanctuaire de son âme, de ses affections, le berceau de sa famille, berceau qui avait déjà vu naître alors deux fils et deux filles.

Il ne nous a pas rendu compte de sa première excursion à Loch Lomond et à Loch Foyle, ni des scènes qu'il a rendues classiques, — les Trosachs. Mais il est aisé de fixer à-peu-près la date de cette excursion, car ce fut en 1810 qu'il laissa éclater son admiration pour ces scènes, dans *la Dame du Lac*, le plus populaire de ses poèmes, et peut-être aussi le mieux combiné pour cela. Il fut traduit, imité, dramatisé, devint familier à tout le monde sous l'une ou l'autre de ces formes, et fut de plus en plus goûté à mesure qu'il fut plus connu.

L'année suivante, il fit paraître la *Vision of don Roderick*, écrite dans un but louable et patriotique, auquel cet ouvrage n'a pas fait faute.

Vint ensuite, en 1812, *Rokeby*. A cette époque, il était de mode, parmi les critiques, de travailler avec acharnement, et parmi les poètes de bas étage, de parodier ces ouvrages, éminemment populaires. Colman lui-même donne un coup de pate à Walter Scott, dans ces vers :

> Harpe des Pats ! qui es restée long-temps à pourrir,
> Au fond des sombres marais de Saint-Allan,
> Personne n'ébranlera tes cordes, etc. (2).

*Rokeby*, et cent autres parodies qui coururent, vinrent prouver cette vérité

(1) C'est la Cour d'assises. (*Note du trad.*)

(2) Harp of the Pats ! that rotting long has lain
In hte dark bossom of Saint-Allan's bog,
Will nobody be giving you a jog, etc.

bien reconnue déjà, que travestir le génie n'est pas l'apprécier; ou plutôt, peut-être, que la nouvelle production de Walter Scott avait si bien cours sur la place, que les faiseurs jugèrent à propos de la décrier. Mais on a bien vite oublié ces bouffonneries, et ce ne seront que des scènes piquantes de plus pour les antiquaires à venir, comme pour ceux de nos jours les chroniques scandaleuses du temps de la reine Elisabeth.

Le public, beaucoup meilleur juge, en fait de poésie, que les poètes profès, ne prit pas garde à l'anathème de critique hurlé *ex cathedrâ* contre Walter Scott. La saine partie des écrivains critiques balança largement les censures par des éloges délicats adressés à l'auteur de *Rokeby*, qui le premier avait ressuscité les temps anciens, des personnages et des mœurs tout nationaux, et remis en lumière un style et une poésie pleins de beautés à tout jamais populaires. Un critique de l'époque (poète lui-même), après avoir demandé à Apollon une couronne de bruyère pour Scott, adresse à celui-ci la mercuriale suivante :

Tout ce que vous écrivez maintenant ne fait que miner votre réputation,
Et comment, aussi, pouvez-vous songer à publier vos poésies ?
On tolère beaucoup de défauts là où l'on trouve au moins la rime et la mesure;
*Mais de la prose comme la vôtre, c'est du travail en pure perte.* (1).

Il est bien heureux que l'auteur de Waverley n'ait pas eu peur de l'explosion de ces *marrons !*

Brebis, paissez où bon vous semble, peu m'importe;
Je brise mes pipeaux et je ne chante plus (2).

Voilà ce qu'eût dit sans doute maint autre talent naissant au bruit de ces misérables murmures ou de ces vains et méchans sifflets. Hé, bon Dieu! plus d'un malheureux jeune homme est allé mourir d'espérances brisées à la porte d'un critique moins sévère !... Et il est remarquable que l'âme de Walter Scott parut s'être brûlé les ailes au feu de cette critique mesquine ou de mauvaise foi. On eût dit qu'il était frappé pour un temps de stérilité.

Le *Lord of the Iles* parut en 1814. Les beautés de rime et de mesure qu'on remarque dans cette production eussent suffi pour la faire passer; mais des beautés de description et des personnages heureusement créés, vigoureusement peints, faillirent en faire un ouvrage populaire. Ce qui prouve combien la critique est souvent injuste ou mal fondée, c'est que les mêmes descriptions de paysages et d'incidens, si fort recherchées dans ce poème, furent ensuite mises en humble prose, mais en prose telle, qu'elles ont déjà fait le tour du monde, et vivront probablement aussi long-temps que la langue dans laquelle elles sont écrites.

FROM THE ATLAS.

(1) All you write now only lessens your credit,
And how could you think, too, of taking to edit?
A good deal's endured whère *there's* measure and rhyme,
*But prose such as yours is a pure wast of time.*

(2) Flocks wander where you like, I dinna care,
I'll break my reed aud never whistle mair.

# L'AUTEUR ET L'HOMME.

La différence entre l'homme réel et l'homme tel qu'on le conçoit d'après ses œuvres est un de ces sujets délicats, et essentiellement *subtilisables*, que les *philosophes littéraires* n'ont jamais bien pris la peine d'approfondir, et qui cependant sont singulièrement intéressans.

On part en général de deux propositions tout-à-fait fausses, quand on veut juger l'homme d'après l'auteur :

La première consiste à dire tous les auteurs différens de l'idée qu'on s'en fait d'après leurs ouvrages ;

La seconde, à croire que néanmoins l'auteur est exactement ressemblant au portrait qu'il plaît aux lecteurs de s'en faire.

En cela, le public est à l'égard des auteurs ce qu'il est dans toutes les circonstances de la vie : il cherche à exprimer dans son opinion précisément le contraire de ce qu'il est porté à croire. Ce n'est donc pas toujours la faute d'un auteur si la masse de ses lecteurs est désappointée en le voyant. La foule tombe de son haut en jetant les yeux sur les sculptures admirables d'Elgin. Pourquoi cela? parce qu'ils sont nature, parce qu'ils sont vivans, vrais. Il en est de même de l'effet que produit l'homme de génie sur ceux qui ne connaissaient encore de lui que ses ouvrages, et se rencontrent pour la première fois en contact avec lui : ils le trouvent trop naturel; ils s'étaient imaginé que son teint et ses vêtemens avaient la même couleur que son style. *Le monde aime à être trompé :* tous les systèmes de gouvernement ont pour base cet axiôme. Si donc, il y a des hommes de génie dont la conversation, l'aspect, en un mot l'enveloppe extérieure, la manière d'être (*the management of self*), ne désappointe pas, c'est que ceux-là ont toujours été à leur rôle, et n'ont jamais oublié qu'ils étaient en scène; c'est qu'ils en ont imposé à leur public par des artifices combinés sur le degré d'intelligence et la tournure d'esprit de ce public; c'est qu'ils ont compté, mesuré leurs pas d'après la longueur et la largeur du théâtre, et qu'ils ont joué les scènes les plus vulgaires de leur vie avec leur costume et leur masque d'acteurs.

De ce nombre furent Pythagore et Diogène, Napoléon et Louis XIV, — Louis XIV qui, n'eût-il pas eu de génie par ailleurs, en accusait un si rare dans l'exquise délicatesse de sa tenue, de ses éloges, de ses mots à effet ! Ainsi encore Bolingbroke et Chatam, — Chatam qui ne porta jamais la parole que sous l'influence de sa plus belle perruque, pour être plus certain d'imposer à l'auditoire. Ainsi, par excellence, et en cela bien au-dessus de tous les grands hommes de son pays, lord Byron. Ces trois derniers ont intéressé le vulgaire au plus haut degré, moins encore par leur génie que par leur charlatanisme. Il faut un esprit trempé d'une trempe peu commune pour supporter sans désappointement la simplicité dans un homme de génie. Il y a là-dessus dans *Le Corsaire*, quelques vers d'une grande profondeur et qui, si je ne me trompe, n'ont jamais été cités comme remarquables par ceux qui ont critiqué ce poème. Les voici :

He bounds — he flies until his footsteps reach
The spot where ends the cliff, begins the beach,
*There cheeks his speed;* but pauses, less to breathe
The breez y freshness of the deep beneath,

*Than there is wonted statelier step renew,*
*Nor rush disturbed by haste, to vulgar view;*
For well had Conrad learned to curb the crowd
By arts that veil and oft preserve the proud :
His was the lofty port, the distant mien
That seems to shun the sigt, and awes if seen;
The solemn aspect and the high-borne eye,
That checks low mirth, but lacks not courtesy.

Byron a dévoilé admirablement et mis à la portée du monde, dans ces quelques vers, les ruses et les momeries dont les prêtres et les chefs font et soutiennent leur rôle, mais que les *hommes de lettres*, prêtres et chefs d'un autre genre, n'ont étudié ni dans le temple ni à la cour. De là leur simplicité; — de là le désappointement de ceux qui les voient pour la première fois. Personne ne fut jamais désappointé en voyant Georges IV (1). Combien ne l'ont pas été en voyant Walter Scott! — Charles X ne faisait illusion à personne; — Paul-Louis Courrier a effacé bien des créations imaginaires en se montrant dans la vie privée. Il en est de même de l'archevêque de Cantorbéry et de Worsdsworth: d'Edouard Irving et de l'auteur d'*Undine*, — et celui-ci a écrit des ouvrages bien plus pittoresques et intéressans que son pendant! Massillon faisait à la cour la même impression qu'il produisait du haut de la chaire évangélique : c'est qu'il savait faire la toilette de sa personne en harmonie avec la toilette de son style écrit et parlé. Massillon était un honnête homme *au fond;* c'était un charlatan *dans la forme :* il n'avait fait que suivre sa vocation.

Donc, il y a cette différence entre les grands hommes de lettres et les grands hommes de cour, que ceux-là trompent l'attente des personnes qui viennent à les connaître, et que ceux-ci la justifient : la raison en est bien simple; c'est que les hommes de cour ont appris en pratique à cacher toujours leurs défauts et à éblouir incessamment avec leurs qualités, tandis que les hommes de lettres n'ont appris que des théories et n'ont pratiqué qu'un seul genre d'artifice, celui de la composition.

Il s'en suit que le sentiment de désappointement, à la vue d'un homme de lettres, accuse, dans celui qui l'éprouve, un esprit pour le moins faible : il y a dans ce sentiment, trop commun encore, une innocence de stupide badaud provincial, qui étudie tout ce qui a quelque célébrité, comme il ferait d'une troupe de marionnettes, et s'imagine qu'un auteur distingué doit différer autant des autres hommes que la voiture du lord maire diffère des autres voitures. Aussi quand j'entends émettre devant moi cette opinion banale qu'un grand écrivain ne répond jamais à l'idée qu'on s'en fait, je conçois toujours malgré moi, de ceux qui parlent ainsi, une idée bien faible et qui tient du dédain (2). Car, enfin, sont-ils seulement

(1) Georges IV était le type du *vulgaire :* il tenait de l'ivrogne et du souteneur des filles (bully); mais il figurait admirablement dans un cortége; — il éclipsait tous les mangeurs de bœuf anglais. On aurait pu lui appliquer ce distique latin, fait sur le pape Pie VII, qui tirait une vanité singulière de sa perruque et de sa jambe :

Aspice Roma Pium, pius haud est, aspice, nimis
Luxuriante comâ, luxuriante pede.

(2) Ici l'auteur n'a examiné le fait que sous un point de vue : les personnes douées d'une ima-

compétens pour en juger? Envoyez-les voir Gog et Magog (1) : ils ne seront pas désappointés. Mais n'y a-t-il pas vraiment par trop de présomption à prétendre émettre une opinion sur un homme dont on ne connaît pas même tous les ouvrages, lesquels ne sont encore qu'une partie de lui-même? Que penser, par exemple, de gens qui, n'ayant lu et n'ayant pu lire une seule ligne des *Principia*, se sont permis de dire qu'Isaac Newton n'était pas du tout l'homme qu'exprimaient ses ouvrages? Il naît à peine *un* bon critique d'ouvrage par siècle, et il n'y a pas de fat qui ne se croie le droit de critiquer la personne des auteurs : « Il y a des gens, » dit Necker dans un de ses *fragmens*, qui disent *notre* Pascal, *notre* Corneille : » en vérité tant de familiarité de leur part me confond ! »

Au fait, je suis convaincu qu'il y a, entre l'homme et l'auteur, beaucoup moins de différence qu'on ne l'estime ordinairement. C'est rarement pour l'esprit, et ordinairement pour la figure, la physionomie, les manières, la tenue, le costume, l'extérieur matériel enfin, qu'un écrivain ne répond pas au portrait *idéal* qu'un homme *raisonnable* s'est fait de cet écrivain. J'ai eu souvent la pensée, moi, et je suis porté à croire, que celui-là n'est jamais qu'un génie de second ordre, qui ne sent pas que son génie est à une hauteur immensurable au-dessus de ses ouvrages; qui ne sent pas au-dedans de lui une source bouillonnante et inépuisable de pensées, de sentimens, de découvertes qu'il n'aura jamais le temps d'exprimer; qu'il ne laissera en mourant, à la posterité, qui héritera de lui, que la millième partie, peut-être, de toutes ses richesses. Je crois que cela est vrai, même des hommes qui, comme La Fontaine, n'ont produit avec succès, que dans une spécialité bien tranchée; hommes qui semblent n'avoir qu'une seule idée, mais une idée qui éclaire toute leur atmosphère, car elle est nettement dessinée et n'est pas chargée de vapeurs : ce sont les *monomaniaques* des Grecs. Mais ce que j'ai dit est bien plus vrai encore pour la masse des grands auteurs qui sont remarquablement variés, complets, et essaient de tout : ces hommes-là ne sauraient développer parfaitement ni même exprimer les conceptions sans nombre de leur génie.

C'est donc pour les qualités physiques de pure forme, et non sous le rapport de l'esprit, qu'un auteur fait faute au portrait idéal qu'on s'en esquisse ordinairement. Voilà une proposition bien établie et qu'il ne faut pas oublier. Ceux de mes lecteurs qui ont étudié spécialement la biographie des hommes de lettres, conviendront encore mieux, j'en suis certain, que la proposition est incontestable; et, sans aller plus loin, je gagerais qu'un grand nombre de ceux qui ont lu dans ce recueil, *le journal de lady Blessington*, ont trouvé, les mêmes hommes, que Byron n'était pas l'homme qu'ils avaient imaginé, et cela, parce qu'il portait une veste de nankin

gination forte conservent ordinairement beaucoup plus long-temps que les autres leurs illusions, et par conséquent une sorte de naïveté qui n'est pas de l'innocence niaise et n'exclut pas une haute puissance intellectuelle, non plus qu'une grande connaissance du monde. Or, ces personnes-là, se laissant aller fréquemment à idéaliser en mal l'objet de leur haine, et plus en beau encore l'objet de leur amour, sont naturellement portées à colorer les portraits qu'ils se font des auteurs avec des teintes plus sombres ou plus claires et plus pures qu'il ne faudrait. Il s'ensuit que la réalité les *désenchante* presque toujours. C'est pour cela que les femmes, qui vivent ordinairement plus que nous par l'imagination, sont aussi beaucoup plus sujettes que nous à ces désenchantemens. *(Note du trad.)*

(1) Ce sont, je crois, deux noms de marionnettes.

et des lunettes vertes. C'est toujours de ce côté de l'auteur que naît le désappointement dans l'âme du public.

Mais il est impossible que son esprit ne porte pas le caractère de ses ouvrages. Ses *héros*, *ses types*, peuvent bien ne lui pas ressembler, mais ils seront toujours la personnification d'une qualité ou d'un vice qu'il a faits siens, ne fût-ce qu'à force de les étudier pour les peindre. Les sentimens qu'il exprime, ils sont *siens* au moment où il les formule; et, ceux qui se reproduisent fréquemment dans ses ouvrages, vous pouvez être sûr qu'ils dominent aussi en lui : si vous les voyez exprimés, puis contredits dans les ouvrages du même auteur, cela vous prouve encore que cet auteur s'est peint lui-même et qu'il manque de profondeur et de fixité dans les idées. L'homme n'est pas toujours peint fidèlement, nettement, tout entier dans les ouvrages de l'auteur; mais ces ouvrages sont du moins autant de données à consulter pour le connaître.

Tout le monde sait comment Voltaire réfuta l'assertion de J.-B. Rousseau, que *la bonté et le talent sont inséparables*. L'érudit Strabon soutenant la même proposition (lib. 1), dit qu'*il ne peut exister un bon poète qui ne soit d'abord un homme bon*. C'est là un paradoxe : mais ce paradoxe n'est pas éloigné de la vérité. Un bon poète peut bien n'être pas un homme bon, mais il doit avoir certaines dispositions au bien, et avant tout, celle qui nous porte à sympathiser avec tous les sentimens nobles, avec les grandes actions, avec les beautés physiques et morales. Mais cette disposition au bien est combattue et neutralisée de mille façons dans la vie de l'homme, et ce n'est que sur la vie du poète, c'est-à-dire sur ses ouvrages, qu'elle exerce toute son influence. Ce mode d'existence éveille en lui la partie la plus pure de son intelligence; dans ce mode d'existence, il est sous l'influence de l'enthousiasme, et l'enthousiasme est le feu sacré qui réchauffe en lui les mouvemens généreux, les émotions douces. Sterne peut bien avoir été âpre et cruel pour sa femme; mais son cœur était trempé d'amour et de sensibilité quand il écrivit l'épisode de Maria (1). La dureté, la froideur dans le cours de la vie ordinaire d'un auteur n'exclut pas la délicatesse et la sensibilité la plus exquise dans ses écrits : l'une peut bien être aussi inexcusable que l'autre est sincère; je crois même que la bonté, la sensibilité dans les ouvrages d'un auteur sont d'autant plus franches, que la dureté, l'indélicatesse sont inexcusables dans sa conduite. Cet amour, ce rêve constant du beau idéal, qui naît d'une profonde sensibilité, désenchantent aux yeux du poète tous les objets réels qui l'entourent, et l'extrême sensibilité nerveuse qui fait ses sentimens plus vifs et plus élevés, est précisément aussi ce qui le rend si irritable et si difficile à vivre. Pour moi, si je n'avais su que Sterne était hargneux et bourru, je l'eusse présumé, rien qu'à sentir les vibrations fortes et répétées de sa fibre dans les parties les plus mélancoliques de ses ouvrages. Les sons d'une harpe impressionnaient Néron comme une femme; et Plutarque nous apprend qu'Alexandre de Phérès, un des tyrans les plus sombres qui aient existé, pleurait à chaudes larmes sous le coup d'une tragédie. Ainsi, l'homme qui a le plus fourni

(1) Maria est en effet une des plus heureuses créations de la poésie fécondée par l'observation, Maria est une sœur d'Ophélia; c'est la femme de la vie poétique; elle résume tout ce qu'il y a de plus beau, tout ce qu'il y a de plus suave, de plus pur dans la femme.—Et combien peu n'éprouveraient le vertige en se voyant élevées si haut par un amour qui n'est pas de ce monde ? il faut être bien fort, quand on est à cette hauteur, pour ne plus regarder la terre, ou bien pour la regarder sans se précipiter ou perdre la tête et tomber ! (*Note du trad.*)

matière à tragédie, était aussi l'homme le plus impressionnable au pathos de la tragédie (1).

Mais qui peut dire que les sentimens qui firent éprouver de pareilles émotions, même à des hommes de cette espèce, n'étaient pas, au fond, louables et bons? Quel homme, si peu qu'il ait pénétré dans les sombres profondeurs du cœur humain, osera tourner en ridicule, au lieu de le plaindre, celui dont les sentimens et les actes se contredisent? L'homme qui ferait cela serait pour le monde comme un bas-fond pour une rivière; il serait le Canning de la morale, — et prouverait, par sa subtibilité même, combien il est superficiel. Il y a en nous divers sentimens mauvais qui, une fois éveillés, débordent et paralysent pour un temps, sans le détruire, les bons sentimens; et ceux-ci, à leur tour, prennent le dessus et règnent exclusivement, fécondant et purifiant nos inspirations alors que nous nous livrons aux travaux de la littérature.

Parmi ces sentimens mauvais, il en est un en particulier qui travaille cruellement presque tous les littérateurs et que je crois pouvoir appeler, à juste titre, la maladie caractéristique de cette classe d'hommes. Ce sentiment mauvais, qui est resté latent et que personne jusqu'ici n'a encore signalé, est la *défiance*; et je suis très-porté à croire que c'est le ferment des plus grands écarts dans la vie des *auteurs* et des *tyrans*. Leur susceptibilité extrême et essentiellement inflammable, leur fait ressentir vivement l'injustice, l'injure la plus légère; ils exagèrent les inimitiés, les haines qu'ils ont pu éveiller. Enfin ils craignent toujours de tomber dans quelque piége caché. Et cette maladie est commune à tous les artistes, littérateurs, peintres, etc. Sachant qu'ils sont peu aptes aux choses du monde réel, ils appréhendent incessamment qu'on ne les *mette dedans* (*of beng taken in*); et puis, ayant ordinairement plus que les autres la connaissance de leurs travers, ils redoutent toujours qu'on ne les tourne en ridicule. Ainsi donc cette malheureuse défiance les poursuit, les ronge sous toutes les formes et par toutes les faces qu'il présentent à la vie réelle. Il en résulte que souvent ils craignent de se montrer généreux et quelquefois même de faire une acte de prévenance; or, comme ils sont pétris, les artistes, d'une pâte qui reçoit aisément et perd difficilement les impressions une fois qu'elle a durci, et comme ce vice funeste ne les dessèche que trop vite, ils en sont bientôt encroûtés et ne peuvent plus effacer l'expression qu'il a gravée sur leur physionomie d'hommes positifs et *agissans*.

Mais ce sentiment de défiance n'a plus de prise sur nous dans notre vie intime d'artistes (2). Alors l'homme pensant, qui prend la place de l'homme agissant, et

(1) Tacite nous dit aussi que Néron pleurait, trépignait en écoutant, et surtout en jouant une tragédie, et Tacite nous apprend jusqu'où allait l'irritabilité de Néron!... Qui sait si la cruauté du fils de Claude n'était pas de l'amour, de la poésie, rentrée, tournée sur le cœur de l'empereur? — Il y a une pensée bien belle et bien profonde dans ces deux vers de la tragédie de MM. Soumet et Belmontet:

> . . . J'étais né pour les arts
> Pourquoi suis-je tombé dans le rang des Césars?

Vers qu'on n'a trouvés qu'ampoulés et forcés, parce qu'on ne les a pas su comprendre. Combien d'hommes n'ont rien été ou bien ont été mauvais parce que la naissance ou une éducation vicieuse ne les avait pas mis à leur véritable place! (*Note du trad.*)

(2) L'auteur anglais a parfaitement raison *au fond* : un *artiste pur*, un littérateur surtout, une

voit plus d'ennemis devant son pupître, plus de négociant avide à son chevet, plus d'espion railleur qui surprenne ses gestes, ses exclamations étranges. Son âme reprend sa fraîcheur, sa naïveté de jeunesse ; il se met à la place des personnages qu'il peint, et ses sentimens froissés, dans sa vie réelle, redoublent d'énergie dans l'atmosphère de sa vie idéale.

C'était le *bon naturel*, pour me servir d'une expression française, qui inspirait Jean-Jacques Rousseau dans ses égaremens, lorsqu'il se laissait aller à peindre les douceurs, les charmes de la vertu. — C'était le *bon naturel* qui reprenait le dessus dans l'esprit d'Alexandre de Phérès, alors qu'il pleurait à voir souffrir et pleurer un tragédien. — Hé bien ! l'auteur était bourru, difficile à vivre, et le tyran était cruel, sanguinaire quand la vie réelle venait éveiller en eux d'autres passions !

C'est ainsi que les sentimens les plus doux, les plus bienveillans peuvent avoir leurs cours dans l'âme de celui qui commet les actions les plus atroces ; et l'énigme n'en est pas plus difficile à expliquer pour le moraliste observateur. Je crois avoir fait bien comprendre comment *les ouvrages d'un auteur peuvent être en contradiction avec sa vie, et en harmonie avec son caractère.*

Mais ce n'est là qu'un cas exceptionnel, et c'est pour cela que je l'ai examiné le premier. En effet, combien peu d'hommes ne voit-on pas, après tout, dont la vie seulement *semble* tout-à-fait en contradiction avec les ouvrages ? car ce sont, la plupart du temps, deux notes en harmonie tirées du même instrument sonore. Etudiez la vie de Schiller, et vous verrez comme elle porte le caractère de son génie audacieux, toujours altéré de science et d'émotions : tout ce qu'il y a d'animé, de bouillant dans Fiesque, tout ce qu'il y a de solennel dans Wallenstein est l'expression du caractère de Schiller. Les sentimens qu'il formule dans ses ouvrages y sont répétés comme par l'écho de sa vie.

Comparez Walter Scott et Cobbett, et voyez quel contraste ! — Walter Scott eût-il pu jamais avoir le caractère de Cobbett, et Cobbett celui de Walter Scott ? Hé bien ! vous pouvez apprendre le caractère des deux hommes dans les ouvrages des deux auteurs, tout aussi bien que si c'étaient des autobiographies.

Qui ne comprend que l'auteur de la *Dame du Lac* et d'*Ivanhoé* était brave, aimable, honnête, respectable, et qu'il aimait avec passion tout ce qui appartenait au passé ? Qui ne sent que, dans toutes les actions de sa vie, le seigneur d'Abbotsford tire de son caractère une note que ses ouvrages rediront comme un écho en harmonie ? N'avons-nous pas appris par tous les journaux que, dans son voyage à Rome et en Italie, il n'avait pas tenu à visiter les ruines classiques de la grande ville, le Colysée, l'Aventin, etc. ; mais qu'il n'avait pas négligé un seul monument féodal, une seule tour, un seul couvent ? Et, en lisant ces détails, et nous rappelant ses ouvrages et son genre de vie, ne voyons-nous pas que tout cela est en accord parfait ?

fois entraîné par le torrent de l'inspiration ne s'arrête pas à regarder les rives ou le fond et ne voit plus que devant lui et au dessus de lui. Celui-là secoue donc en effet cette défiance qui l'assiége et le ronge dans la vie réelle. Mais l'artiste *métis* (et il n'y en a que trop de cette espèce!) tient autant ou plus du marchand que de l'artiste ; il travaille *pour* le public et *avec* le public, tandis que l'artiste pur ne travaille que pour le monde, mais non pas avec le public. Il en résulte donc que les sentimens mauvais dominent non seulement dans la conduite, mais dans les écrits du littérateur métis, travaillant comme il fait sur un *comptoir*, et, même en composant, partagé entre la vie réelle et la vie poétique. Malheureusement le public ne sait pas assez distinguer les deux classes d'auteurs ! (*Note du trad.*)

Dans les écrits de Cobbett, chaque page n'est-elle pas un trait du caractère de l'homme? Ne reconnaissez-vous pas partout l'audacieux, le rude, l'incohérent, l'aboyeur Cobbett, tantôt plein d'atticisme, tantôt âpre et trivial dans ses satires, dans ses philippiques; mais toujours puissant et toujours, à sa manière, aussi éminemment national que Walter-Scott lui-même? Chaque ligne qu'il écrit n'est-elle pas une ombre ou un jour de plus à son portrait?

Warburton! — Quel portrait de lui-même, de l'évêque hautain et sardonique, dans ses ouvrages trempés d'amertume et d'orgueil!

Sir Philip Sidney! — N'est-ce pas la personnification de la vie arcadienne? — Le sage, le bon Fénelon; — le rude et sentencieux Corneille; — le rêveur et presque inintelligible Shelley, ne les reconnaissez-vous pas tous dans leurs écrits? — Le pompeux et vigoureux Johnson, avec ses préjugés et son bon sens, ses jalousies et son esprit charitable, ses grandes phrases sur des riens, son indépendance sauvage, et sa vénération rampante pour la noblesse? avec toutes ses contradictions, se ressemble-t-il moins dans *the Rasselas*, dans *the Rambler*, dans *the Lives of Poets*, etc., que dans son large fauteuil chez Mrs. Thaler; dans sa chambre isolée au milieu de la cour sombre de Fleet-Street; ou bien dans ses débats de lion (*léonine*) avec l'âme canine (*canicular*) de Boswell?

En lisant les ouvrages tout à la fois plaisans et profonds, *excentriques* et pleins de sens droit et solide de Bentham; en voyant éclater partout une sympathie si franche, si entière pour les masses et ce qui les peut intéresser, et une antipathie si prononcée pour tout ce qui n'est que coterie, fraction sociale, qui ne reconnaîtrait le bon, le bienveillant, le sage, le singulier vieillard, ignorant ce que c'est qu'une passion individuelle?

Je n'en finirais pas, si je voulais citer tous les exemples de ce genre. Le Dante, Pétrarque, Voltaire viendraient témoigner assez fortement de la vérité de ma proposition, car il suffit de lire leurs ouvrages pour connaître leur caractère. C'est surtout en écrivant la vie de Paul-Louis Courrier, le joûteur politique le plus chatoyant, sinon le plus profond qui ait existé en France; c'est, dis-je, en écrivant sa vie, que j'ai été frappé du reflet incroyable qu'elle a jeté sur ses écrits. Comme je causais de cet écrivain, il y a peu de jours à Paris, avec plusieurs de ses amis, ils m'exprimèrent leur étonnement en voyant que je connaissais si bien son caractère.

— Vous avez sans doute été en relation avec lui? me dirent-ils.

— Non, répliquai-je; mais je connais ses ouvrages.

Et en effet, suivez-le à l'armée d'Italie : vous verrez qu'il dépensait moins d'intrépidité dans l'accomplissement de ses devoirs de soldat que dans ses excursions d'*antiquaire*. Complétement insoucieux des dangers de toute nature, il rapportait tout à son but unique; indifférent à tout ce qui intéressait et occupait les autres, libre de leur ambition vulgaire, il s'égarait tout seul à la recherche des vieux monumens; cent fois arrêté par les brigands, il leur échappait cent fois, grâce à sa finesse à son insoucieuse intrépidité; puis il continuait ses recherches, affrontait les mêmes périls. Partout et toujours, c'est ce même caractère qui perce dans ses écrits; c'est bien l'homme indépendant de tout ce qui éveille les désirs et l'ambition des autres; et si vous le voyez attaquer aussi bien Napoléon que les Bourbons, c'est moins pour affronter et braver les persécutions, que parce qu'il est impatient de toute subordination, et veut suivre librement et gaiement sa carrière au milieu des autres.

Un critique disait, en parlant de certains ouvrages qui avaient valu à l'auteur quelque popularité, qu'il remarquait dans ces ouvrages deux tendances tout à fait contradictoires, l'une à *l'idéal* et aux *idées élevées*, l'autre au *positif* et au *cynique*.

— Cela peut venir, ajoutait-il, de ce qu'il y a dans l'auteur deux caractères bien tranchés, particularité qui n'est pas si rare qu'on le pense.

Il y a une grande profondeur de pensée dans cette observation. Un auteur a ordinairement deux caractères : l'un appartient à son *imagination*, l'autre se forme par l'*expérience*. L'un fait germer ses plus hautes créations, et sert à purifier, à grandir ses compositions ; l'autre lui inspire ses héros matériels, ses observations, ses aphorismes de la vie réelle. Au premier il faut attribuer la délicieuse, mais vaporeuse *Rebecca*, d'*Ivanohé ;* à l'autre, l'égoïste et méchant *Andrew Fairservice*, de *Rob Roy*. L'original de Rebecca n'a jamais existé, son élément est l'idéal (1); Fairservice, au contraire, est copié par l'auteur sur un, ou, sans le savoir, sur plusieurs originaux pris dans la vie réelle, dans la vie telle que nous la connaissons, telle que nous la vivons tous, plus ou moins. Dans Shakspeare, ce double caractère est également remarquable : vous voyez toujours dans ses ouvrages les créatures les plus purement idéales mêlées aux êtres les plus matériellement positifs et vrais. William n'avait jamais vu *Miranda*, mais il avait vidé un verre avec *Stephano*. Le caractère idéal perçoit, sent la vie à sa manière, et le caractère positif la perçoit, la sent à la sienne. La *complexité de caractère*, qui embarrasse si souvent l'observateur, s'explique, ce me semble, fort bien de cette manière, et la contradiction apparente des idées que renferme un ouvrage disparaît aux yeux de celui qui sait voir. Plus un homme d'imagination connaît le monde, plus les deux caractères tranchent dans son esprit et dans ses ouvrages.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore une remarque, étrangère, il est vrai, ou plutôt épisodique dans le sujet que j'ai entrepris de traiter : c'est que les caractères positifs, copiés de la vie réelle et positive, ressortent généralement plus reliéfés et avec de plus vives couleurs sur la toile, que les créations idéales. C'est pour cela que tant de critiques superficiels ont trouvé plus saillante dans tant d'ouvrages soumis à leur jugement la partie comique, vulgaire, positive, parce qu'elle ressortait mieux ; comme si cela n'accusait pas dans l'auteur plus d'art, plus de puissance tout à la fois d'observation et d'imagination. Le plus vague, le plus vaporeux de tous les héros de Scott, est peut-être *Master of Ravenswood*, et c'est peut-être aussi sa plus belle, sa plus haute *conception*, sa plus remarquable *exécution*. Ce coloris éclatant, ces contours nets, ces formes arrêtées, qui frappent si fort les yeux du vulgaire sont presque toujours de la *petite école*. Prenons un ouvrage, le plus remarquable peut-être qui soit au monde, dans ce

(1) L'original de Rebecca existe et a existé, soit dans une seule ou dans la réunion de plusieurs jeunes filles : cela est de toute évidence. Rebecca et un *type* comme Fairservice est un type : que l'un tienne plus que l'autre de l'idéal, cela est incontestable ; mais il faut bien remarquer que lorsqu'on dit d'une création de romancier ou de peintre : *cela est nature*, on veut dire : *c'est la nature perçue par les yeux, sentie par le cœur de l'artiste*. Il y a, je le sais, des créations qui appartiennent à l'idéal pur ; mais Rebecca n'est pas une de ces créations. Il est telle nature d'homme ou de femme qui respire presque exclusivement dans l'atmosphère idéale ; mais encore existe-t elle, encore est elle plus ou moins mêlée à la vie réelle, et l'artiste la copie comme les autres. Ainsi *Otello*, *Desdemona*, *Corinne*, *Maria*, *Werther*, *la Esmenalda*.

(*Note du trad.*)

genre, et celui où la chair, où le sang, où les veines expriment le mieux la vie, *Tom Jones*, et puis comparons-le avec *Hamlet*.

Les principaux personnages de *Tom Jones* sont tous bien nettement dessinés, saillans à l'œil, mangeant, buvant, marchant comme *nature*; ceux d'*Hamlet*, au contraire, ressortent vaguement dans l'ombre, solennels et mystérieux, ils ne nous semblent pas vivre de notre vie ordinaire à nous; ils sont :

> Sans vie, mais jouant la vie, mais terribles à voir;
> Vous diriez les personnages d'une tapisserie de haute lisse éclairés par une lueur sinistre,
> Au moment où la brise de minuit les ranime (1).

Hé bien, qui dira cependant que l'*école réelle* exige plus de génie et de talent que l'*école idéale?* Il en est toutefois, je le sais, qui regrettent, sans l'oser avouer, de ne pas voir Hamlet aussi musclé, aussi bien dessiné que Tom Jones! Ce sont précisément ceux-là aussi qui trouvent *Lara* trop vague, — comme si ce n'était pas dans ce vague même, dans cet idéal, que réside l'intérêt et le mérite de ce poème. Aux yeux de cette classe de critiques, *Maritornes* est une création de maître auprès d'*Ondine*.

On peut observer que les auteurs *positifs* (2) tournent ordinairement au ridicule précisément leurs propres défauts. Il y avait, dans Cervantes, beaucoup du chevalier errant; — sir Georges Etherège était, sans le savoir, le *Faplin Flutter* de sa satire; — Goldsmidth était bien le héros avec les soubrettes, et le niais avec les grandes dames, qu'il a immortalisé dans son ouvrage si comique; — et le père du minutieux antiquaire, Jonathan Oldbuck était bien aussi l'original de ce personnage. — Le plaisir et la peine qui nous viennent de nos faiblesses et de nos défauts, nous impressionnent assez vivement pour que cette impression se reproduise fortement dans quelque partie de nos ouvrages.

Il y a, comme l'a, je crois, remarqué je ne sais où un écrivain français, certaines faces de notre caractère, qui ne se montrent que dans nos écrits. Pourrions-nous, en effet, sans le charme, sans la magie du style, révéler tout ce que le sanctuaire de notre cœur a couvé de douces espérances, de sombres regrets? Pourrions-nous laisser tomber de sang tiède, devant un spectateur de sang-froid, la gaze dont nous voilons si religieusement, tant que nous vivons, la beauté mystérieuse, idéale, rêvée, adorée dans l'oasis de notre cœur?...

Hé mon dieu! si vous révéliez à votre ami le plus intime la moitié de ce que vous confiez au papier, il vous bâillerait au nez, ou vous croirait fou! Quel être vivant eût provoqué et supporté les rêveries mélancoliques, les causeries *égotistes* de Rousseau? — Croyez-vous que Shakspeare eût éventé ses sonnets en harangues? — Et si Milton n'avait écrit son *Comus*, qui nous eût jamais fait connaître ses jeunes années, qui eût fait briller à nos yeux les facettes limipides de son cœur angélique?

(1) Lifeless, but lifelike, and awful to sight,
Like the figures in arras that gloomily glare,
Stirred by the breadth of the midnight air.

(2) *Humorous*. Expression presque intraduisible en français. *Humorous* signifie *de la vie positive*, *viveur*.

Je l'ai dit, il n'est pas d'auteur, pas plus le *spécial* que le *multiple*, qui ait pu se révéler au monde sous toutes ses faces. C'est une mine dont on connaît la nature et la qualité du métal, mais dont nous ne pouvons retirer toutes les richesses.

Et maintenant, pour me résumer, je dirai que non seulement les auteurs ne donnent pas, dans leurs ouvrages, une fausse idée de leur caractère; mais que ces ouvrages sont, pour celui qui sait y voir avec des yeux bien ouverts, le meilleur portrait moral de l'auteur, et comme un appendice à leur biographie, appendice mille fois plus pittoresque et plus clair que tous le reste. C'est là un fait qui atteste hautement la beauté et la grandeur de nos facultés intellectuelles, encore qu'elles soient si souvent faussées ou troublées dans leur admirable harmonie.

Mais cela n'empêchera pas que le vulgaire soit toujours désappointé en voyant un auteur, parce qu'il le juge toujours trop d'après son enveloppe extérieure, matérielle, et que ce n'est ni aux traits ni aux vêtemens, mais à l'esprit seul de l'homme qu'il faut rapporter les ouvrages de l'auteur.

Ainsi donc, déclarer que la vue d'un auteur vous a désenchanté, désappointé, c'est avouer que vous jugez bien légèrement, puisque vous courez après les effets de pantomime pour justifier votre jugement. D'ailleurs, je crois avoir bien prouvé qu'il faut toujours voir dans un auteur deux caractères, celui que lui forme la vie poétique, et celui qu'il contracte au froissement de la vie réelle; et c'est encore là une cause de désappointement pour les esprits vulgaires. Enfin, loin que l'auteur donne dans ses ouvrages le change sur son caractère, je déclare que, s'il ne les avait écrits, vous ne le connaîtriez jamais et ne pourriez jamais exprimer son caractère, fussiez-vous son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa maîtresse ou sa femme; car dans ses ouvrages, il a donné sa mesure et réflété ses couleurs.

*Hæ pulcherrimæ effigies et mensuræ.*

Il n'est pas de biographie qui ne trouve ce fait remarquable!

Qui, plus que la famille d'un auteur, demeure ébahi, quand il découvre pour la première fois son caractère par son génie? — Si Rousseau ou Alfiéri étaient morts avant l'âge de trente ans, que nous auraient révélé sur leur caractère ceux qui l'avaient connu? Nous eussent-ils seulement tracé une légère esquisse de leur caractère? Non, certes. Mais les talens d'un homme peignent aussi bien son caractère que ses vertus.

Un conseiller de parlement dans une province de France avait un frère mathématicien.

— Peut-on ainsi déroger? s'écriait-il. Le frère d'un conseiller au parlement de Bretagne se faire mathématicien!

Ce mathématicien, c'était René Descartes? — Hé bien, je vous le demande, quelle idée aurions-nous de René Descartes, s'il n'eût pas poursuivi sa carrière, et si ce frère qui eût été censé mieux connaître que personne son caractère, se fût chargé d'écrire la biographie du mathématicien?

Ceci vous donne la valeur de toutes les biographies!...

FROM THE NEW MONTHLY MAGAZINE.

# UNE LEÇON DE BOTANIQUE.

Les fleurs sont un livre, un miroir...
les fleurs ont une âme.
(MARGUERITE DE VALOIS.)

..... Elle avait dit un mot vague la veille, et ce mot, indifféremment tombé de ses lèvres, m'avait occupé toute la nuit. Aussi, dès le matin, honteux d'un espoir qui pouvait n'être qu'une fatuité, j'étais dans les champs. Enfin elle parut : je tremblais néanmoins de commettre une indiscrétion, et, quand je l'abordai, ce fut comme par hasard. Elle prit mon bras, et me dit en devenant rouge comme une cerise :

— On pourrait croire, en vérité, que c'est un rendez-vous.

Je ne sais rien de plus doux qu'un bras de femme qui s'appuie légèrement sur le nôtre, si ce n'est pourtant ce long silence qu'elle garde et que l'on ne sait comment rompre. J'allais, pour sortir du cercle magique tracé par l'embarras autour de mon esprit novice, lui parler assez gauchement de son mari, qnand elle me prévint en me parlant de son cousin.

C'était un de ces types d'élégans dont nos caillettes raffollent. Fat, nul, haut en couleur, étalant à ses doigts des bagues de cheveux noirs, et sur sa poitrine des tresses blondes qu'il cachait vivement dès qu'on les avait vues. Par dessus tout cela, le gazouillement de l'impertinence, et du musc aux cheveux, aux gants, au mouchoir. — Je le haïssais.

Elle m'en dit beaucoup de mal, et cela me fit beaucoup de bi en. Puis, de lui, l'entretien vint à moi par une transition que j'ai prévue. Elle me loua de mes *études*, de ma *modestie*, de mon *progrès* visible dans les *manières élégantes ;* et ceci, entremêlé de ces légères critiques qu'une femme se donne avec tant de charm e le droit de faire sans façon au jeune homme qui en est encore à ses débuts dans le monde.

Nous longions les bords de la Briance, en suivant les caprices du rivage, tantôt sur une fraîche pelouse, tantôt sur des cailloux aigus où je craignais qu'elle se blessât. De temps à autre, son bras pesait sur le mien et, pour franchir d'un pied leste les sources qui s'élargissaient en roulant vers la rivière, j'aidais à son élan; alors j'enlaçais timidement sa jolie taille de guêpe, et, ce qui me surprend encore, nous ne pouvions plus ressaisir le fil de nos discours.

Du reste, des élémens de causerie ne nous manquaient point. Les fleurs nous faisaient parler botanique; les villageoises brunies par le soleil rappelaient les villanelles de Florence; un chant d'oiseau le ramenait à Paganini, et les maigres cheminées de briques qui s'élèvent en obélisques sur les manufactures éparpillées de M.... lui remettaient en mémoire les actives et laborieuses mœurs de L....., sa patrie. Je répondais assez mal parce que j'avais une idée fixe ; je bégayais des phrases décousues, et elle changeait de conservation.....

Voilà qu'elle jeta soudain un grand cri... elle m'échappa, bondit du côté de la rivière, et s'élança... Tout mon sang ne fit qu'un tour. J'imaginais qu'elle venait de voir son mari, et que le désespoir... Quelle folie ! — Mais c'est que j'étais novice comme il n'est pas permis de l'être. Il se trouvait en cet endroit un frêle batelet que me dérobait un monticule couvert de gazon. — Quand j'accourus,

pâle et bouleversé, elle, rieuse et debout sur ce plancher indécis, m'indiquait du doigt une petite fleur qui se balançait sur les vagues.

— C'est la valisnérie, me dit-elle.

Et lorsque tout troublé, je fus auprès de la sémillante botaniste, elle assise, moi agenouillé :

« Voyez, continua-t-elle avec enthousiasme, ne sommes-nous pas favorisés du ciel? Vous et moi nous allons être témoins d'un mariage. N'en perdez aucun détail, mon ami; cette jolie fleur des eaux, si semblable à celle du jasmin, est la jeune fiancée du plus brillant sérail; ses esclaves nombreux vont bientôt venir faire cercle autour d'elle, d'elle seule, car la valisnérie n'a pas de rivales.. — Vous me parliez de gens qui s'aiment, et, sans le vouloir, les idées de printemps s'unissaient dans nos paroles à vos idées sur cette alliance des âmes. C'est que le printemps est, en effet, la saison d'amour des fleurs. Les divers parfums qui circulent et que nous aspirons, les ravissantes émanations qui se croisent, remplissent l'air d'une électricité mystérieuse. La floraison n'est qu'un épithalame. C'est le concert des fiançailles, une déclaration d'amour universelle. Lorsque par les champs, sur les pelouses, sous les épais rameaux des platanes et des acacias, l'atmotsphère s'embaume, il y a des fibres d'une délicatesse infinie qui vibrent simultanément. On ne respire pas les roses sans volupté, même lorsque la science ne nous a pas encore initiés aux secrets de leurs mystères : c'est peut-être un péril de l'ignorer; mais c'en est un plus grand, je crois, de le savoir.

» Vous concevez, Louis, comment le printemps est devenu le lien commun le plus intarissable? C'est qu'il y a de la passion dans l'atmosphère; c'est qu'alors respirer, c'est aimer. Tout se comprend. Dans ces beaux jours d'avril, quand les chaudes vapeurs du matin, sollicitées par les rayons du soleil, promènent dans la plaine un voile de rosée, se mêlent au bleu pâle des collines et au bleu d'azur du ciel; lorsque les exhalaisons printanières des fleurs exaltent les sens et font épanouir l'âme; vous savez avec quelle avidité l'on déserte notre civilisation de murailles, nos rues brûlées, nos pavés poudrés de poussière et qui réverbèrent de feu. On cherche l'espace, on veut de l'air : le sang est plus rosé au bout des doigts; on l'entend bondir dans la poitrine; on a des larmes dans les yeux, de la rêverie dans la tête, des émotions dans la voix. Revenons à la valisnérie. Aussi bien, voilà ses fiancés. Regardez avec attention, comme ils sortent en foule du sein des eaux. A travers le cristal superficiellement agité de la rivière, n'apercevez-vous pas se dérouler et s'élancer sur leur tige en spirale, qui se déploie et se distend, les empressés amans de l'orgueilleuse? Et comme elle se sent reine! qu'il y a de délices, de craintes et de coquetterie, tout à la fois, dans ses frémissemens, ses agaceries et ses jeux! l'indiscrète connaît son empire; elle est femme, elle se joue de ses adorateurs qu'elle attire. Enfin, les voilà tous réunis, déployant leurs corolles et leurs grâces. Admirez-la dans sa joie quand elle préside à leur dénombrement... Tous sont encore à distance respectueuse, et occupent avec assez d'ordre, n'est-ce pas, une ligne circulaire? N'y a-t-il point de la déférence dans leur exactitude à ce saint rendez-vous? — Déjà, vives et suaves, les plus pénétrantes odeurs nous frappent. Comme les rangs se resserrent! comme le cercle se rencontre!... Ne regardez pas, ne regardez plus mon ami!

» Tous et tour à tour ont salué l'épouse : elle a tressailli de leur contact et de leurs étreintes! Que s'est-il donc accompli, lorsque les étamines ont lancé sur le

pistil ces poudres d'or odoriférantes ?.... Maintenant, elle va les quitter. Les époux resteront à la surface de l'eau. — Comptez-les, Louis ; mais examinez d'abord la molle longueur de la valisnérie, son calice qui se referme, ses corolles qui se reploient comme des paupières endormies : elle rentre timidement sous les vagues. Les ondulation flexibles de sa tige se reposent l'une sur l'autre comme les anneaux d'un ressort comprimé. Elle ramène dans sa retraite humide la fleur joyeuse, satisfaite.... et mère. »

Il y eut ici un silence.

— J'ai compté seize fleurs après le départ de la valisnerie, lui dis-je.

Elle ne me répondit point ; elle rêvait. Mon cœur battait, et je n'osais parler. Nous revînmes à pas lents. — Enfin, comme nous rentrions chez elle par une porte dérobée :

La nature a été bien généreuse envers les fleurs ! reprit-elle avec un soupir (1).

R. Louis Dupau.

---

## A TOI.

Minuit sonne ; c'est l'heure où chaque soir, mon ange,
Notre baiser d'adieu sur nos lèvres s'échange ;
C'est l'heure où je te dis, pour me ravir à toi :
Le sommeil va venir : rêveras-tu de moi ?..
Puis je prends un second baiser, et me retire
Dans la chambre voisine où mon travail m'attire ;
Convaincu que je suis que je vais jusqu'au jour
Travailler en effet ; mais bientôt, mon amour,
Tout de ce grand projet rend mon âme oublieuse ;
C'est le bruit qu'en tombant fait ta robe soyeuse,
C'est ton pied accusant le lacet entêté
Dans un trou du corset par un nœud arrêté ;
Ce sont les vingt objets que sans but ta main touche ;
Les mots qu'à tes pensers répond tout haut ta bouche,
Le léger craquement que sous ton corps lassé
Fait entendre ton lit, par ton poids affaissé ;
Le froissement du livre où, prolongeant tes veilles,
Victor du vieux Paris raconte les merveilles,
Et dont chaque feuillet, entre deux doigts conduit,
Disparaît à son tour sous le feuillet qui suit.
Ta lampe qui pétille, épuisée et mourante,
Et dont le dernier jet laisse à ta vue errante
Un instant de clarté pour s'arrêter encore
Sur l'aquarelle sombre en sa bordure d'or ;
Puis, bientôt échappant à ton œil qui se lasse,
Chaque objet se confond, se ternit et s'efface,

(1) Cet article est tiré du *Patriote de juillet*, journal publié à Toulouse et l'un des organes les plus éloquens de la presse départementale.

Comme, lorsqu'une haleine a touché ton miroir,
Ta bouche en se fermant balbutie un bonsoir;
Le souffle régulier, qui de ton sein s'élance,
De la nuit à son tour trouble seul le silence;
Et moi (lorsque tout bruit a cessé de frémir)
Qui t'écoutais veiller, je t'écoute dormir.

C'est alors, mon amour, que reviennent en foule
Nos mille souvenirs, que le temps qui s'écoule
Dans le fond de mon cœur pourra bien entasser
Sous d'autres souvenirs, mais non pas effacer;
Car loin de refroidir mon amour en mon âme,
Le temps passe sur lui comme l'air sur la flamme,
Et nul autre en ce cœur, que je croyais blasé,
Ne laissera sillon si largement creusé.

Ainsi, plus que jamais échappe à ma pensée
De mon drame fictif la fable commencée;
Car, remontant mes jours, je rentre avec lenteur
Dans le drame réel où Dieu me fit acteur.
Alors, ce ne sont plus de factices alarmes,
Ce sont de vrais sanglots; de véritables larmes,
Des malheurs bien vivans, dont le ciel eut pitié,
Puisque tu vins vers moi m'en demander moitié.

Un jour on connaîtra quelle lutte obstinée
A fait sous mon genou plier la destinée;
A quelle source amère en mon âme j'ai pris
Tout ce qu'elle contient de haine et de mépris;
Quel orage peut faire, en passant sur la tête,
Qu'on prenne pour le jour l'éclair de la tempête,
Et ce que l'homme souffre en ses convulsions,
Quand au volcan du cœur grondent les passions...
Je ne cacherai plus où ma plume fidèle
A trouvé d'Antony le type et le modèle,
Et je dirai tout haut à quels foyers brûlans
Jagoub et Saint-Mégrin puisèrent leurs élans!

Puis, si l'on s'étonnait que si vite en ma vie;
Cette agitation de calme fût suivie;
Si l'on me demandait quelle céleste main
Versa l'ombre et le frais sur mon ardent chemin;
Si l'on voulait savoir quelle colombe pure
M'apporta dans l'orage un rameau de verdure,
Et quel ange en son vol, à l'horizon épais,
Fit briller tout à coup le signe de la paix;
A tous les yeux alors j'écarterais ton voile,
Et, dans mon ciel d'azur on verrait une étoile.

ALEXANDRE DUMAS.

# FRAGMENT.

Canaris! Canaris! nous t'avons oublié!
Lorsque sur un héros le temps s'est replié,
Quand le comédien a fait pleurer ou rire,
Et qu'il a dit le mot que Dieu lui donne à dire,
Quand, venus au hasard des révolutions,
Les grands hommes ont fait leurs grandes actions,
Qu'ils ont jeté leur lustre, étincelant ou sombre,
Et qu'ils sont pas à pas redescendus dans l'ombre,
Leur nom s'éteint aussi. Tout est vain! tout est vain!
Et jusqu'à ce qu'un jour le poète divin
Qui peut créer un monde avec une parole,
Les prenne, et leur rallume au front une auréole,
Nul ne se souvient d'eux, et la foule aux cent voix,
Qui, rien qu'en les voyant, hurlait d'aise autrefois,
Hélas! si par hasard devant elle on les nomme,
Interroge et s'étonne et dit : Quel est cet homme?
Nous t'avons oublié. Ta gloire est dans la nuit.
Nous faisons bien encore toujours beaucoup de bruit,
Mais plus de cris d'amour, plus de chants, plus de culte,
Plus d'acclamations pour toi dans ce tumulte!
Le bourgeois ne sait plus épeler ton grand nom
Soleil qui t'es couché, tu n'as plus de Memnon.
Nous avons un instant crié : — « La Grèce! Athènes!
Sparte! Léonidas! Botzaris! Démosthènes!
Canaris, demi-dieu de gloire rayonnant!... » —
Puis, l'entr'acte est venu, c'est bien, et maintenant
Dans notre esprit, si plein de ton apothéose,
Nous avons tout rayé pour écrire autre chose!
Adieu les héros grecs! leurs lauriers sont fanés.
Vers d'autres orients nos regards sont tournés.
On n'entend plus sonner ta gloire sur l'enclume
De la presse, géant par qui tout feu s'allume,
Prodigieux cyclope, à la tonnante voix,
A qui plus d'un Ulysse a crevé l'œil parfois.
Oh! la presse! ouvrier qui chaque jour s'éveille,
Et qui défait souvent ce qu'il a fait la veille;
Mais qui forge du moins, de son bras souverain,
A toute chose juste une armure d'airain!

Nous t'avons oublié!

Mais à toi, que t'importe?
Il te reste, ô marin, la vague qui t'emporte,
Ton navire, un bon vent toujours prêt à souffler,
Et l'étoile du soir qui te regarde aller.
Il te reste l'espoir, le hasard, l'aventure,
Le voyage à travers une belle nature,
L'éternel changement de choses et de lieux,

La joyeuse arrivée et le départ joyeux;
L'orgueil qu'un homme libre a de se sentir vivre
Dans un brick fin voilier et bien doublé de cuivre,
Soit qu'il ait à franchir un détroit sinueux,
Soit que, par un beau temps, l'océan monstrueux
Qui brise quand il veut les rocs et les murailles,
Le berce mollement sur ses larges écailles,
Soit que l'orage noir, envolé dans les airs,
Le batte à coups pressés de son aile d'éclairs!

Mais il te reste, ô Grec, ton ciel bleu, ta mer bleue,
Tes grands aigles qui font d'un coup d'aile une lieue,
Ton soleil toujours pur dans toutes les saisons,
La sereine beauté des tièdes horizons,
Ta langue harmonieuse, ineffable, amollie,
Que le temps a mêlée aux langues d'Italie,
Comme aux flots de Baïa la vague de Samos;
Langue d'Homère où Dante a jeté quelques mots!
Il te reste, trésor du grand homme candide,
Ton long fusil sculpté, ton yatagan splendide,
Tes larges caleçons de toile, tes caftans
De velours rouge et d'or, aux coudes éclatans!
Quand ton navire fuit sur les eaux écumeuses,
Fier de ne côtoyer que des rives fameuses,
Il te reste, ô mon Grec, la douceur d'entrevoir
Tantôt un fronton blanc dans les brumes du soir,
Tantôt, sur le sentier qui près des mers chemine,
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,
Paysanne à l'œil fier, qui va vendre ses blés,
Et pique gravement deux grands bœufs accouplés,
Assise sur un char d'homérique origine
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Egine!

VICTOR HUGO.

L'art d'être heureux ; recueil de lettres d'un père à son fils. Boston.

Asketch, etc. Esquisse de la dernière révolution polonaise ; par le major Hordinski, officier de l'armée polonaise, avec des plans de bataille. Boston.

M. Cross. *Selections from the Edimbourg Review.* Recueil des meilleurs morceaux, extraits de la revue d'Edimbourg. Boston.

## ESPAGNE.

D. Juan de Plano. *El seno de Abraham.* Le sein d'Abraham, poème en 3 chants. Madrid.

D. Jos Gonsales y Ayensa. *Refutacion de las nuevas doctrinas*, etc. Refutation des nouvelles doctrines et du système médical du docteur Broussais. Madrid.

Noches de Torquato Tasso. Les nuits du Tasse. Madrid.

*Usages y demas derechos et Cataluna.* Les Us et Coutumes de la Catalogne, 3 vol. Madrid.

## ITALIE.

Defendente Sacchi. *Teodoto.* Histoire du 8me siècle. Milan.

Bn. Pasquale Galuppi. *Elementi di filosofia.* Élémens de la philosophie. Milan.

Prof. Francesco Zantedeschi. *Elementi*, etc. Elémens de la psychologie empyrique, Verona.

Abb. Ant. Cesari. *Rime.* Poésies. Milan.

Cesare Cantu. *Sulla Storia Lombarda.* De l'histoire de la Lombardie au 17 siécle, pour servir d'explication des « Promessi sposi » de Manzoni. Milan.

Abb. Pietro Tamburini. *Introduzione*, etc. Introduction à l'étude de la philosophie morale, avec un cours sur cette science et sur les droits de l'homme et de la société. 4 vol. Milan.

Co. Monaldo Leopardi. *Vita*, etc. La vie de Nicolo Buonafide, évêque de Chiusi, histoire du temps d'Alexandre VI jusqu'à Clément VII. Pesaro.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

## ALLEMAGNE.

Harnisch, *die wichtigsten neuern Land- und Seereisen*. Les principaux voyages modernes par terre et par mer. Vol. 15 et 16 avec planches et cartes. Leipzig, Frohberger.

Prof. L. Fr. Kamtz, *Lehrbuch der Meteorologie;* élemens de la météorologie, avec 3 planches lithographiées. Halle, Gebaur.

Prof. Fr. Kries, *Vorlesungen uber die Naturlehre ;* leçons de physique pour les dames 1 vol. avec 4 pl. lithogr. Leipzig, Dyk.

Th. Mundt, *Madelon, oder die Romantiker in Paris*. Madelon, ou les romantiques à Paris, nouvelle. Leipzig, Wolbrecht.

C. Norden. *Die Braut van Bornholm und der Griechenfreund*. La fiancée de Bornholm et le philhellène, deux nouvelles. Coslin, Hendes.

Dr. E. Raupach. *Der Wechsler*. Le changeur de monnaies, comédie en 3 actes. Hambourg, Hoffmann et Campe.

Dr. G. Straesser. *Versuch uber die roemischen Plebejer etc.* Essai sur les Plébéiens romains des anciens temps; introduction à l'histoire complète du tribunal du peuple. Elberfeld, Bekker.

A. Wery. *Placidia, Kœnigin der Westgothen etc.* Placidia reine des Visigoths, roman historique du temps de la grande migration des peuples. Neuhaldensleben, Eyraud.

L. Bechstein. *Novellen und Phantasie-Gemelde*. Nouvelles et contes fantastiques, 2 vol. Hildburghausen, Kesselring.

Jacob Boehme. *Sammtliche Werke*, œuvres complètes de Jacob Boehme, publiées par K. W. Schiebler. 2 vol. Leipzig, Barth.

A. Bronikowski, *Olgried und Olga etc.* Tableaux de la Pologne dans le onzième siècle, 5 vol. Dresden, Arnold.

Dr. J. D. F. Mannsdorf. *Geschichte der geheimen Verbindungen der neuesten Zeit*. Histoire des sociétés secrètes des derniers temps. Leipzig, Barth.

Dr. J. H. Hofbauer, *der Mensch in allen Zonen der Erde*. L'homme dans toutes les zones de la terre. Leipzig, Engelmann.

L. A. John. *Kolostogade ein Heldengedicht etc.* Kolostogade, poème épique tiré des traditions des temps anciens des Cechs, 2 vol. et 26 chants. Dresden, Arnold.

Carl Lauter. *Prinz Hugo*. Le prince Hugues, tragédie en 5 actes. Leipzig, Kohler.

Prof. Fr. Chr. Schlosser. *Universal historische Uebersicht der Geschichte der alten Welt etc.* Coup d'œil sur l'histoire du monde ancien et de la civilisation. Francfort, Varentrapp.

## ANGLETERRE.

Morier. *Zohrab the hostage*. Zohrab l'otage, par l'auteur de Hadschi Buba, 3 vol. Londres.

*Life of sir David Baird*, etc. Vie de sir David Baird avec sa correspondance avec les plus célèbres militaires de son temps, 2 vol. Londres.

Goodridge. *Narrations of travels*, etc. Voyage dans la mer du Sud et description du pays Van Diemen. Londres.

Mistress Jameson. *Characteristics of women, moral, poetical, and historical*. Exquisses morales, poétiques et historiques des caractères de femmes, 2 vol. Londres.

Davis. *The Ocean gem*. La perle de l'Océan. Londres.

G. Clayton. *The narration of a journey to the metropolis of France*. Voyage à Paris et description de cette capitale. Londres.

Sir A. R. Faulkner. *Visit to Germany*. Voyage en Allemagne et dans le Pays-Bas en 1829, 30 et 31, 2 vol. Londres.

Sir J. E. Smith's. *Memoirs and correspondence*. Mémoires et correspondance, publiés par Lady Smits, 2 vol. Londres.

## ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

J. A. St. John. *Lives*, etc. Biographies des plus célèbres voyageurs. Washington.

W. Cullan Bryand. *Poetry*, etc. Poésies. New-York.

Lempriere. *Classical dictionary*. Dictionnaire classique pour les écoles et les colléges. New-york.

S. A. Jerrall. *A ramble*. Une excursion de 6000 lieues dans les Etats-Unis de l'Amérique, publiée à Londres.

Timothy Hint. *The art of being happy*.

# REVUE

# UNIVERSELLE.

## POLITIQUE.—HISTOIRE.—INDUSTRIE.

### MOEURS DES JAGUARS DE L'AMÉRIQUE DU SUD (1).

Les naturalistes ne sont pas encore parfaitement d'accord sur le nombre d'espèces de *felis* que possède l'Amérique méridionale, et ce genre de mammifères est un de ceux dont la synonymie est la plus embrouillée et la plus inextricable, chaque voyageur ayant confondu des espèces différentes sous des noms semblables, ou appliqué à la même des noms différens. Quelques auteurs en reconnaissent jusqu'à quinze espèces, d'autres dix; mais M. Temminck, qui a publié une belle monographie de ce genre, n'en admet que huit comme authentiques. Buffon, loin de porter la lumière dans ce chaos, avait consacré de l'autorité de son nom une foule d'erreurs nées la plupart du système qu'il s'était fait *à priori* sur la taille inférieure des animaux de l'Amérique, sans parler des couleurs exagérées sous lesquelles il avait peint les mœurs de ces animaux, en prêtant aux grandes espèces une soif inextinguible de carnage qui les portait à détruire sans nécessité tout être vivant qui s'offrait à eux. Des expériences directes et le scalpel des anatomistes, en dévoilant l'organisation intime des animaux et les penchans qui en sont les conséquences, ont fait évanouir ces tableaux d'une imagination poétique, et prouvé qu'une férocité invincible n'est pas plus l'apanage du tigre royal et du jaguar que des autres espèces de la famille des carnassiers. La faim apaisée, leur fureur disparaît, pour ne renaître qu'avec de nouveaux besoins.

Il est rare, néanmoins, que les tableaux tracés par le grand écrivain ne reviennent tout entiers à l'imagination alarmée de l'Européen qui pénètre pour la première fois dans les forêts de l'Amérique. Son oreille inquiète épie avec une terreur involontaire les sons confus ou solitaires, rapprochés ou lointains, qui troublent le silence des forêts de la Guyane ou du Brésil, et tombe souvent dans les plus étranges erreurs sur les animaux qui les produisent. Ces cris sont en effet singuliers, et presque toujours leur force est en raison inverse de la taille des animaux aux-

(1) Nous puisons dans un manuscrit de voyages qui nous a été confié les détails suivans sur le jaguar et le cougouar, qui nous ont paru de nature à offrir quelque intérêt à nos lecteurs.

quels ils appartiennent. Ainsi, parmi les plus grands d'entre eux, le tapir siffle, le cayman aboie comme un jeune chien dans les savanes, à la chute du jour; le pécari grogne comme le cochon domestique; les chevreuils ont un bramer grêle qui ne s'entend qu'à une faible distance; d'autres, au contraire, de taille bien inférieure et de mœurs innocentes, ont des voix effrayantes qui font tressaillir l'Européen qui ne les connaît pas encore. Les alouattes ébranlent les forêts d'effroyables rugissemens au lever et au coucher du soleil; certains oiseaux traînent une note lamentable pendant des journées entières : d'autres font entendre dans les marécages des clameurs éclatantes et subites qui percent les airs. Une longue expérience apprend seule à reconnaître parmi ces cris divers le sifflement aigu, pareil à une forte expiration pectorale, qui caractérise le jaguar et son rival pour la taille, le cougouar, les deux seules espèces de chats que l'homme ait à craindre en Amérique. Ce cri ne se fait entendre que le matin et le soir, à l'heure du crépuscule, lorsque ces animaux cessent leurs excursions nocturnes ou s'apprêtent à les recommencer, et n'a rien d'effrayant; mais il n'en est pas de même de celui que pousse le jaguar en fondant sur sa proie, ou en rôdant pour la surprendre. J'ai entendu ce dernier pour la première fois sur les bords du Pichidango, petite rivière de la province de Montevidéo, qui se jette dans la Plata. Campé un soir avec quelques autres personnes sur la lisière du bois qui garnit son rivage, nous étions occupés à prendre notre repas près du feu, lorsque nos chevaux, qui paissaient en liberté à quelque distance, se rapprochèrent tout à coup de nous en désordre, avec les signes de la plus grande terreur, et au même instant nous entendîmes le cri d'un jaguar qui rôdait à vingt pas. Ce cri ressemblait à une sorte de râle caverneux, terminé par un éclat de voix déchirant qui retentit au loin. Nous tirâmes quelques coups du fusil pour l'effrayer, et bientôt nous l'entendîmes s'éloigner en grondant. J'ai entendu plusieurs fois depuis le même cri, et jamais sans terreur. On a rapporté que le jaguar aboyait en donnant, la nuit, la chasse aux autres animaux; mais jamais je n'ai eu connaissance de ce double fait, et je le regarde comme très-douteux.

Nulle part le jaguar n'est plus commun qu'à Montevidéo, Buenos-Ayres, et le long du Parana, jusqu'au Paraguay inclusivement. D'Azzara rapporte que dans le siècle dernier, après l'expulsion de jésuites, on en tuait deux mille par an; en 1800, ce nombre était réduit à mille, et aujourd'hui on peut estimer à quatre cents le nombre des peaux qui paraissent annuellement sur le marché de Buenos-Ayres. L'état officiel des exportations de cette ville, pour 1831, n'en porte que cinquante-trois, mais il faut observer que ces peaux, étant plutôt un objet de curiosité que de commerce régulier, sortent presque toutes une à une du pays sans payer de droits. En 1825, lors de la grande inondation du Parana qui couvrit ses îles et ses rivages à une hauteur extraordinaire, il périt une quantité considérable de jaguars, qui furent noyés, ou qui, ayant passé à la nage de l'Entre-Rios sur le rivage opposé de Buenos-Ayres, furent, pour la plupart, tués par les habitans. Un grand nombre grimpèrent sur les arbres, et y restèrent sans prendre de nourriture jusqu'à ce que la baisse du fleuve leur permît d'en descendre. Les bâtimens qui remontaient le Parana à cette époque en voyaient à chaque instant qui étaient juchés sur les branches, et qui paraissaient d'une maigreur extrême. Malgré cet événement, l'espèce n'a pas diminué d'une manière sensible, et les forêts marécageuses de l'Entre-Rios, entre le Parana et l'Uraguay, en sont infestées comme

auparavant. Les *montaraz* (1) qui les habitent sont sans cesse exposés aux attaques de ces animaux ; mais telle est la puissance de l'habitude, qu'ils ne prêtent qu'une faible attention à ce danger. On raconte d'eux à ce sujet des traits inouis d'audace, dont je ne citerai qu'un seul, ayant connu son auteur, qui le rendait très-croyable par sa constitution athlétique et la force extraordinaire dont il était doué. Cet homme s'étant un jour enfoncé dans le bois, loin de ses compagnons, tomba subitement sur un jaguar étendu au pied d'un arbre, à la manière des chats. En pareil cas, s'enfuir ou pousser des cris, c'est s'exposer à une mort inévitable : le montaraz resta immobile, les yeux fixés sur ceux de l'animal, qui remuait doucement la queue, et qui se leva lentement en venant à lui. N'étant sans doute pas pressé par la faim, et voulant jouer avec sa victime avant de la tuer, il se dressa à moitié sur ses pates de derrière, pour le frapper de celles de devant. Le montaraz, qui épiait tous ses mouvemens, le saisit brusquement par ses parties, et, l'éloignant de son corps de toute la longueur de ses bras, le tint au moment en respect. Le jaguar, surpris et furieux, voulut alors faire usage de ses pates de derrière pour déchirer son antagoniste ; mais à chaque bond qu'il faisait dans ce but, ce dernier le faisait retomber avec violence sur le sol. Cette lutte inégale dura près d'un quart d'heure, au bout duquel le montaraz, sentant ses forces épuisées, lâcha prise, et, repoussant le jaguar, le jeta à quelques pas de distance haletant et n'en pouvant plus ; s'apercevant ensuite qu'il avait perdu son chapeau dans le combat, il eut le courage d'aller, avec le sang-froid particulier aux homme de ce pays, le ramasser entre les jambes de l'animal, qui le laissa faire, et il s'éloigna sans être poursuivi. Ce fait, tout incroyable qu'il paraisse, n'est pas le seul de ce genre que je pourrais citer, et il s'explique autant par la force prodigieuse de l'homme en question que par l'extrême flexibilité de la colonne vertébrale du jaguar, dont toute la puissance musculaire est concentrée dans la tête, le cou et les membres antérieurs. Cette puissance une fois neutralisée, comme dans le cas précédent, l'animal ne conserve plus qu'une vigueur inférieure à celle d'un homme fortement constitué.

Les bâtimens qui remontent le Parana, ayant coutume de s'arrêter chaque soir, et de s'amarrer aux arbres du rivage, sont obligés de prendre quelques précautions contre les jaguars, qu'on a vus plus d'une fois venir à bord, pendant la nuit, pour enlever les hommes. Les villages situés sur les bords du fleuve sont également exposés à leurs attaques, et on en tue assez souvent dans le voisinage des habitations. En 1823, un de ces animaux pénétra pendant la nuit dans l'église des Franciscains de la ville de Santa-Fé, dont il trouva, par hasard, la porte entr'ouverte, et se réfugia dans la sacristie. Au jour, un moine y entra pour se préparer à dire sa messe, et fut aussitôt mis à mort ; un second eut le même sort. Un troisième, apercevant l'animal, eut le temps de fermer la porte, et donna l'alarme. Cette sacristie n'ayant point de fenêtres, on fut obligé de faire une ouverture au toit pour pouvoir tirer le jaguar ; et l'un des assistans, plus hardi que les autres, se mit à cheval sur une poutre qui traversait l'édifice à vingt pieds de hauteur du sol. Le jaguar, en l'apercevant, fit un bond, et l'atteignit assez pour lui déchirer les jambes avec ses griffes ; mais le chasseur, ne perdant pas son sang-froid, tira presque à bout portant, et le tua sur le coup.

(1) On appelle ainsi les bûcherons qui coupent du bois pour la consommation de Buenos-Ayres. Ce mot vient de *monte*, bois.

Quoique ces animaux s'étendent dans le sud, bien au-delà de Buenos-Ayres, il est extrêmement rare qu'on en voie dans les environs de cette ville à une distance assez considérable; mais à Montevidéo, sur la rive opposée de la Plata, on en tue assez souvent dans les environs de cette place, et jusque dans son enceinte. En 1729, deux de ces animaux traversèrent la nuit la baie à la nage, et entrèrent en ville dans la cour d'un *barraca* (1), où on les trouva le lendemain, honteux en quelque sorte, et cherchant à se cacher. Ils se laissèrent tuer sans résistance. J'en vis un en 1826, de la plus grande taille, attaché à un poteau sur la grande place de la Colonia del Sacramento, et qui, avait été pris d'une façon assez singulière. Des femmes se rendant le matin à leurs travaux dans la campagne, l'une d'elles s'approcha d'une petite maison déserte, dont la porte était fermée, mais dont les fenêtres, à hauteur d'appui, étaient à moitié détruite. En jetant un coup-d'œil dans l'intérieur, elle aperçut un jaguar qui y avait pénétré, et qui, ne retrouvant plus l'ouverture qui lui avait donné passage, tournait autour de la pièce unique que renfermait cette masure. Aux cris qu'elle poussa, des gauchos du voisinage accoururent, et au moyen de leurs lazos, parvinrent à s'emparer de l'animal qu'ils conduisirent en ville, où on le donna sur la place en spectacle aux habitans. Lorsque je le vis, il y avait huit jours qu'il endurait la faim sans que sa férocité fût moindre que le premier jour. Les bonds qu'il faisait de toute la longueur de la courroie en cuir, à laquelle il était attaché, firent craindre à la fin qu'il ne parvînt à la rompre, et pour éviter les accidens, les autorités donnèrent l'ordre de le tuer.

Quelques gauchos de Buenos-Ayres, principalement dans la province de Santa-Fé, se livrent à la chasse du jaguar, et certains d'entre eux en font leur occupation habituelle. J'ai même connu des femmes qui ne craignaient pas de se livrer à cet exercice. Ces chasseurs se servent de meutes de chiens de moyenne taille et dressés pour cet usage. Le jaguar, poursuivi et mis hors de lui-même par leurs aboiemens, finit par s'arrêter au pied d'un arbre où il joue des pattes comme un chat, et manque rarement d'éventrer d'un seul coup ceux de ses ennemis qu'il peut atteindre. Le plus souvent il grimpe sur l'arbre même, d'où le chasseur le fait tomber à coups de fusil. Les plus intrépides gauchos ne craignent pas de le poursuivre sans autres armes que le lazo, qu'ils lui lancent au cou à l'instant où il va se précipiter sur eux. Le cheval part aussitôt au galop entraînant l'animal étranglé. Il arrive néanmoins de temps en temps que ces chasseurs sont victimes de leur témérité, lorsqu'ils ne devancent pas le jaguar, dont le premier bond est inévitable, et qui, loin de craindre le coup de fusil, s'élance au feu de l'amorce. J'en ai vu un triste exemple dans la personne de deux frères de Montevidéo, qui furent déchirés l'un et l'autre par un jaguar qu'ils n'avaient fait que blesser.

On a déjà remarqué comme une anomalie singulière dans *l'habitat* du jaguar, qu'il ne dépasse pas dans l'hémisphère nord le tropique du Cancer, et s'étend au contraire bien au-delà du tropique opposé, et jusque par les 45° de latitude sud; mais un fait non moins extraordinaire, et que je ne trouve mentionné nulle part, est l'influence que le climat exerce sur ses mœurs, influence qui est en raison inverse de la chaleur du pays qu'il habite. A Buenos-Ayres et Montevidéo où la température est semblable à celle de l'Espagne, le jaguar est beaucoup plus féroce que dans les régions équatoriales, et attaque presque constamment l'homme, lorsqu'il le rencontre. Tapi dans les *pajonales*, espaces couverts de joncs élevés

(1) Etablissement où l'on conserve les cuirs.

que les Pampas offrent de distance en distance, ou dans les fourrés qui garnissent le bord des rivières, il fond de là sur le voyageur qui passe à sa portée; aussi les habitans du pays évitent-ils ces endroits, ou n'y passent-ils qu'en poussant le cri de *tigre! tigre!* pour effrayer ceux de ces animaux qui pourraient s'y trouver et leur faire prendre la fuite. En rase campagne, le jaguar fuit devant l'homme; mais s'il rencontre quelque buisson, ou tout autre abri de même espèce, il tient tête, et devient assaillant à son tour. Au Brésil et dans la Guyane, au contraire, on peut errer des journées entières dans les bois avec autant de sécurité qu'en Europe, là même où chaque matin et chaque soir on entend les cris du jaguar. Cette différence de mœurs ne peut provenir que de la difficulté relative qu'éprouvent ces animaux à se procurer leur subsistance dans ces divers pays. Les troupeaux de bétail qui paissent en liberté dans les Pampas offrent aux individus de Buenos-Ayres une proie facile, tandis que ceux du Brésil et de la Guyane n'ont d'autres ressources que le gibier, qui se dérobe souvent à leurs poursuites, et qu'ils ne parviennent à saisir que par ruse. Aussi ne négligent-ils aucune espèce de proie, et l'on rencontre de temps en temps dans les forêts de la Guyane des tortues de terre que le jaguar a ouvertes en brisant avec ses pates leur double carapace, malgré sa solidité, qui est telle que l'homme le plus fort ne pourrait parvenir à la séparer. Il fréquente aussi pendant la nuit les bords de la mer, près des petites anses où l'eau est tranquille, pour y manger des crabes ou y pêcher le poisson en le faisant sauter à terre d'un coup de pate, lorsqu'il vient jouer à la surface de l'eau.

Une preuve du peu de crainte qu'inspirent ces animaux dans ce dernier pays, c'est que, dans leurs voyages, les Indiens ne prennent aucune précaution pour les éloigner. Ils suspendent leurs hamacs dans le premier endroit venu, au milieu des forêts, laissent éteindre le feu qu'ils avaient allumé pour faire cuire leurs alimens, et dorment en pleine sécurité. Mais comme toute règle a ses exceptions, il leur arrive de temps en temps quelques accidens, fort rares à la vérité, car je n'en ai vu que trois pendant un séjour de vingt mois à Cayenne. Le premier arriva à un Pâlicour qui pêchait seul des *tawarous* (1) dans les savanes noyées d'Ouassa, à l'embouchure de l'Oyapock, et qui fut mis en pièces par un jaguar qui fondit sur lui à l'improviste. Sa famille, en le cherchant le lendemain, ne trouva que les débris de son corps. Le second eut lieu sur les bords de la mer, près de Sinnamary. Un Galibi, qui était venu y pêcher, installa le soir son hamac sous un petit abri, et laissa son feu s'éteindre. Un jaguar qui venait sans doute faire aussi la pêche, s'approcha de lui, et d'un coup de pate fit tomber à terre le hamac et le dormeur. Le malheureux eut le sternum et trois côtes du côté droit enlevés, et poussa des cris qui mirent l'animal en fuite. On le trouva dans cet état quelques heures après, et on l'apporta à Sinnamary, où je me trouvais alors, et où il expira en arrivant. Le dernier événement se passa à l'embouchure de la rivière de Cachipour, où un habitant avait établi une pêcherie à l'aide d'Indiens qu'il avait engagés à son service. Chaque nuit les jaguars venaient dévorer les têtes et les restes des poissons que les Indiens jetaient imprudemment à quelque distance du carbet qui leur servait de demeure. Un de ces animaux entra une nuit, et donna un coup de pate dans le hamac d'une jeune Indienne qu'il blessa mortel-

(1) Espèce de tortue d'eau douce.

blier sur les travaux publics, tel est le but que nous nous proposons; et nous avons ajouté : « Nous nous associons pour donner notre opinion sur toute question im-
» portante en matière de travaux publics, de commerce, d'industrie, de finances,
» ne nous dissimulant pas d'ailleurs toute la difficulté de la tâche que nous entre-
» prenons, puisque ces questions deviennent aujourd'hui les véritables questions
» politiques.

» Notre association s'occupera plus spécialement d'ailleurs de travaux publics,
» soit parce que nous y sommes conduits par toutes nos études antécédentes, soit
» parce que nous pensons que c'est par un grand développement de travaux pu-
» blics que l'on pourrait porter un premier et puissant remède à la misère de l'ou-
» vrier, aux faillites du fabricant, et qu'il n'est pas aujourd'hui de fait politique
» digne d'une plus sérieuse méditation que la misère et la faillite en présence l'une
» de l'autre dans les ateliers. »

Plus loin nous avons dit :

« L'un des buts principaux de notre association sera donc de servir d'auxiliaire
» à l'administration des ponts-et-chaussées, et de faire, vis-à-vis du public et dans
» l'intérêt d'une bonne direction de nos travaux publics, ce que ses attributions ne
» lui permettent pas de faire.

» Et en même tems, nous nous déclarons les antagonistes de la mise en adjudi-
» cation des travaux publics, et nous ferons les efforts les plus assidus pour faire
» partager notre opinion sur ce point à l'administration et au public; et tant que
» cette malheureuse institution subsistera, nous chercherons à en atténuer les
» pernicieux effets, en portant autant qu'il sera en nous la lumière sur toute en-
» treprise proposée. Par-là, du moins nous l'espérons, nous déjouerons souvent
» les manœuvres au moyen desquelles les travaux les plus utiles à la prospérité
» publique sont exploité dans un but d'agiotage; et par nos efforts, en écartant des
» travaux publics les spéculateurs ignorans qui en ont si malheureusement retardé
» le développement par le succès de quelques-unes de leurs tentatives, nous y
» rappellerons les hommes compétens, les hommes de talent et de probité. »

Enfin, notre Avant-propos se termine ainsi :

« Nous avons la certitude que la pensée qui a inspiré notre association est bonne.
» Nous n'avons pas la certitude que nous soyons capables de la réaliser.

» C'est pourquoi, avant de nous constituer juges nous-mêmes, nous avons voulu
» être jugés. C'est au public à nous donner notre investiture. L'accueil qui sera
» fait à cette première production nous apprendra si nous devons persévérer. »

Nous ne nous étions donc pas déguisé l'importance, la hardiesse même de la tâche que nous nous imposions : mais tous les faits qui s'accomplissaient autour de nous, les efforts tentés par la presse départementale pour installer la discussion sur le terrain des intérêt matériels; dans la presse parisienne même, malgré toutes les difficultés qui s'y opposent à la transformation des journaux actuels, tous fondés par des hommes de critique pure, ou de pouvoir selon l'empire, la politique commençant à se colorer de la teinte industrielle et organisatrice; surtout, la lassitude bien patente dans tout le pays de cette polémique qui ne s'attache qu'aux formes de gouvernement et aux personnes, laissant en dehors les questions de fonds, celles qui touchent au développement de l'industrie, de la science et des beaux-arts; tout nous faisait sentir que le moment était venu de résumer et de jeter réunies dans le domaine public les idées qui sont généralement adoptées aujourd'hui

sur les travaux publics par les homme avancés. Nous n'avions qu'une crainte, c'était de ne pas les vulgariser assez nettement pour que leur importance et leur fécondité fussent généralement comprises.

Cette crainte, nous ne l'avons plus, et si, en nous proposant une tâche qui, dans notre pensée, touchait de si près à la prospérité publique, nous avions pu songer à notre amour-propre d'auteurs, nous aurions trouvé satisfaction à cette étroite ambition; mais nous avions de plus hautes prétentions, et c'est avec une grande joie que nous constatons aujourd'hui que les idées dont nous nous faisions les vulgarisateurs ont été comprises au-delà même de ce que nous avions espéré. L'accueil que nous ont fait et la presse et le public prouve que la politique industrielle est aujourd'hui définitivement installée dans la société.

2° *De l'intervention du gouvernement en matière de travaux publics.*

Trois questions principales sont traitées dans notre ouvrage : une question d'économie politique, une question de finances, une question d'art.

Sur la question d'économie politique, nous ne croyons pas pouvoir présenter de résumé plus substantiel que celui qu'en a donné le *Journal de Rouen*, dans son numéro du 6 octobre. Voici comment il s'exprime :

« Une haute et vitale question d'économie politique est traitée par MM. Lamé, » Clapeyron, S. et E. Flachat : La doctrine de *laissez-faire* peut-elle donner » satisfaction aux besoins pressans du pays? Peut-on, en *laissant agir* l'intérêt » particulier, voir notre sol se couvrir de routes, de canaux, de chemins de fer, » d'établissemens industriels de toute nature, tels qu'en réclament et le malaise » profond de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, et la misère toujours » croissante de cette masse de prolétaires dont le salaire baisse incessamment, » tandis que s'augmente le prix des matières de consommation, celui des com- » bustibles, celui des matériaux de construction? La valeur de ces matières ne » peut baisser que par un vaste ensemble de moyens de transports économiques » et réguliers; le prix du pain, du chauffage, des vêtemens, ne peut que par » ce moyen descendre à un prix mieux proportionné aux salaires actuels. En » deux mots, la paix publique réside principalement aujourd'hui dans un grand » développement de travaux publics, d'où résulterait une baisse certaine dans les » objets de consommation des prolétaires; peut-on, doit-on s'en rapporter, » pour une œuvre aussi capitale, aux spéculations de l'intérêt privé?

» On ne le peut pas, disent les auteurs des *Vues politiques et pratiques sur les* » *travaux publics*; on ne le peut pas, car l'intérêt privé n'agit que parce qu'il y a » *matière à spéculation*, il n'entreprend des canaux, des chemins de fer, des » docks avec entrepôts, etc., etc., que lorsqu'il y trouve espoir de *produits* » *suffisans pour couvrir la dépense*; or, jusqu'ici, les travaux publics les plus » importans de France, les canaux du Languedoc, du Centre, de Saint-Quentin, » de Briare, d'Orléans, n'ont pas donné des produits suffisans pour la dépense » qu'ils ont occasionnée. Le gouvernement exécute, en ce moment, cinq cent » trente-six lieues de canaux, au nombre desquels il s'en trouve qui sembleraient » devoir promettre des produits considérables; le canal latéral à la Loire, le canal » de Bourgogne, le canal d'Alsace, entre autres : eh bien, pas un de ces canaux » n'a été accepté par les compagnies à qui on les a offerts. Ce fait ne sera pas nié.

» lors de la discussion qui va s'élever dans les Chambres sur la demande que » fera le gouvernement, ainsi que nous l'a appris le *Moniteur*, pour les crédits » nécessaires à l'achèvement de ces canaux. Des négociations ont été ouvertes » auprès des compagnies qui ont prêté les fonds avec lesquels les canaux » s'exécutent; on leur a demandé leurs propositions; le ministre (c'était M. Martignac) annonçait franchement la volonté du gouvernement de faire des sacrifices » considérables; on a été jusqu'à faire entrevoir que les canaux seraient cédés à » perpétuité, si les compagnies voulaient seulement s'engager à fournir les fonds » nécessaires pour les terminer; en deux mots, pour soixante ou quatre-vingts » millions de dépenses qui restaient à faire, on offrait des canaux qui coûtent en » tout deux cent quarante millions, et *ces canaux ont été refusés*.

» Et cependant ces lignes navigables sont toutes utiles, et plusieurs étaient » indispensables; le canal latéral à la Loire, par exemple, sans lequel le canal du » Centre était sans moyen de communication régulière et sûre avec le canal de » Briare, puisque la Loire, qui sépare ces deux canaux, est, dans cette partie » de son cours et sur son développement entre Digoin et Briare (de 200,000 » mètres environ), si irrégulière, si difficile, que les bateaux qui naviguent sur » le canal du Centre sont obligés, à Digoin, de mettre un tiers ou une moitié de » leur chargement sur d'autres bateaux pour aller jusqu'à Briare; l'on a trouvé » avantage, pour la descente de la Loire, de construire des bateaux qui, une » fois arrivés au lieu de leur destination, sont dépecés et ne *remontent jamais*. » L'immense intérêt du canal latéral à la Loire pour tout le pays n'est donc pas » contestable, pas plus que celui du canal de Bourgogne, de l'Alsace, de la » Somme, des Ardennes; celui même des canaux de Bretagne ne l'est pas. » C'est un des moyens de civilisation les plus puissans que l'ouverture de ce » genre de voies de communication, et de même qu'à une époque de conquête » par le fer, Rome assurait sa domination par ces magnifiques routes militaires, » dont les traces commandent aujourd'hui notre admiration, de même aujourd'hui » c'est par des routes et des canaux que peuvent s'assurer les pacifiques conquêtes » de la civilisation. C'est ainsi que l'Angleterre a vraiment conquis l'Écosse; ce » que les armes n'avaient pu faire, de vastes percemens de routes, la construction du canal Calédonien, ordonnée par le parlement, et exécutée aux frais du » gouvernement britannique, l'ont opéré. L'utilité des canaux de Bretagne ne » peut donc être contestée à ce point de vue, et cependant il est bien clair que » les produits de ces canaux, dans les premiers temps, seront presque nuls. » Combien de temps s'écoulerait encore avant qu'ils pussent présenter une » spéculation utile à des compagnies particulières; et, pendant ce temps, combien » de fois se réveillerait l'esprit d'insurrection, dans ces contrées délaissées par » l'Etat, en vertu des doctrines qui lui lient les mains en matière de travaux » publics, et n'admettent à l'exécution de ces travaux que l'intérêt privé! »

Sur cette même question de la civilisation de la Bretagne par un grand développement de travaux publics, voici ce que disait le *Journal de Maine-et-Loire*, dans le compte qu'il a rendu de notre ouvrage, le 11 octobre :

« Malgré nos troubles intérieurs, et les craintes de guerre qui dominent encore » quelques hommes, presque tous les esprits se tournent vers l'industrie, et » semblent y chercher un remède aux maux présens; tous sentent que c'est en » s'occupant des intérêts positifs de toutes les classes de la société qu'on sortira

» de la crise actuelle; et les deux articles qui ont successivement été publiés,
» il y a quelque temps, dans le *Moniteur*, prouvent que le gouvernement lui-même
» est déterminé à ne plus se borner au simple rôle d'administrateur, et qu'il veut
» enfin s'occuper activement des besoins de l'industrie.

» Nous, qui vivons dans un pays continuellement insurgé depuis la révolution
» de juillet, nous comprenons mieux que les autres, peut-être, la nécessité de
» se jeter dans une direction nouvelle. Certes, si le gouvernement de juillet se fût,
» en Vendée comme par toute la France, occupé plus qu'il ne l'a fait des intérêts
» moraux et matériels du peuple, nous n'aurions pas vu se succéder ces scènes
» terribles qui depuis deux ans ensanglantent nos contrées. Les paysans ne seraient
» pas devenus la proie de quelques hordes contre-révolutionnaires, si la
» révolution eût apporté quelque soulagement à leur sort, et donné un nouveau
» but à leur activité.

» Lorsque l'empereur entreprit de pacifier la Vendée, il sut bien comprendre
» qu'il ne parviendrait pas à accomplir ce grand acte par la force des armes;
» il sentit que l'insurrection renaîtrait dans ce pays, tout palpitant de souvenirs
» de la monarchie, tant que les habitans ne seraient pas plus heureux et plus
» éclairés que par le passé. Ce fut dans cette pensée qu'il bâtit la ville à laquelle
» on a depuis donné le nom de Bourbon-Vendée, qu'il y établit des écoles, et
» qu'il y constitua un centre d'administration. Ce fut encore dans ce but qu'il
» ranima, par des avances de fonds considérables, l'industrie presque éteinte de
» Chollet, et qu'il voulut vivifier Beaupréau par l'établissement d'une école des
» arts, remplacée depuis par un séminaire sous le gouvernement déchu.....

» Tous les hommes éclairés tombent aujourd'hui d'accord que ce moyen est
» le seul à l'aide duquel on puisse atteindre le but que le gouvernement poursuit
» depuis bientôt deux ans.... »

Ce vœu du *Journal de Maine-et-Loire*, et, comme il l'a dit, de tous les hommes éclairés, a été entendu, en partie du moins, par le gouvernement.

*Le Moniteur* du 6 novembre annonce que de grands percemens de routes sont projetés dans la Bretagne et la Vendée. Nous applaudissons à cette mesure, et nous examinerons plus loin ce qu'il faut faire pour qu'elle puisse porter tous ses fruits.

Reprenons maintenant l'analyse donnée par le *Journal de Rouen* de la question d'économie politique traitée dans notre ouvrage :

« Il y a un siècle, disent les auteurs des *Vues pratiques*, si le système des
» routes à barrière eût été établi, et que l'on n'eût pu songer à construire des
» routes qu'autant que le droit de barrière en aurait couvert l'entretien et l'admi-
» nistration, il est évident que l'économie politique actuelle n'aurait eu alors à
» conseiller que l'établissement de celles de ces routes dont la dépense aurait pu
» être couverte par le produit du droit de barrière, puisque ç'auraient été les
» seules qui pussent offrir des entreprises productives à l'intérêt privé.

» Ainsi, une petite portion seulement s'en serait successivement exécutée, et la
» plus grande partie des routes ouvertes, il y a un siècle, ne se pourrait pas
» même entreprendre aujourd'hui; car aujourd'hui encore le droit de barrière,
» sur la plupart de nos routes royales, n'en couvrirait pas certainement l'en-
» tretien.

» Les auteurs concluent de là que le gouvernement, en suivant la marche à

» laquelle il s'est décidé, celle d'exécuter les routes aux frais de l'Etat, a sagement agi; car ces routes ont été évidemment un des instrumens de progrès les plus puissans de la civilisation en France.

» *Et comme aujourd'hui des canaux et des chemins de fer sont aussi indispensables aux progrès de l'industrie et du travail que l'étaient les routes il y a un siècle*, les auteurs en déduisent la conséquence, irrécusable selon nous, *que ces moyens perfectionnés de transport, qui sont un des besoins vitaux du pays ne peuvent pas plus être délaissés aux efforts de l'intérêt privé, que les routes ne pouvaient l'être sous Louis XIV et sous Louis XV.* »

L'on voit que la conclusion *absolue* de ces argumens serait que l'exécution des canaux, chemins de fer, et travaux publics de toute nature, doit être confiée à l'Etat. Une première objection, une objection de fait se présentait. En Angleterre, les routes ont été ouvertes par l'Etat ou par les municipalités; mais les canaux et les chemins de fer ont été à peu près exclusivement exécutés par des compagnies.

Nous avons fait de cette question l'objet de notre chapitre II, et nous y avons montré que, sous tous les points de vue, topographie, hydrographie, régime des rivières, climat, institutions, l'Angleterre avait eu pour l'établissement de ses canaux des avantages marqués sur la France.

Tandis que les principaux canaux de l'Angleterre donnent des produits considérables, les principaux canaux exécutés en France ne présentent pas un revenu suffisant. Avant que les autres canaux ou chemins de fer à établir offrissent l'espoir d'un résultat différent, combien de temps encore notre industrie, notre agriculture, notre commerce, devraient-ils rester dans l'état de souffrance qui pèse aujourd'hui sur eux?

Notre conclusion a donc été celle-ci :

« En présence des étonnans résultats que l'Angleterre a obtenus de la canalisation; en présence de cette population grandissant et s'enrichissant si vite par la réduction dans les prix des matières premières et de consommation qu'elle doit à ses canaux; témoins de ces magnifiques progrès de l'industrie, du commerce et de l'agriculture d'Angleterre, nous pensons que la France ne saurait attendre plus long-temps, et qu'il faut aussi qu'elle se couvre le plus rapidement possible de canaux et de chemins de fer.

» Mais lorsque nous voyons que la plupart des entreprises de canalisation de l'Angleterre, bien que favorisées par les plus heureuses circonstances, ont été généralement, dans les premières années, onéreuses aux compagnies concessionnaires, puis, pour la plupart, se sont élevées successivement à des produits considérables, nous pensons qu'il y a lieu de mettre à profit ce grand enseignement.

» Et puisque le sol, le climat, l'hydrographie et les institutions de la France présentent plus de difficultés que ceux de l'Angleterre pour l'établissement des travaux publics, nous pensons que la France doit suivre pour ces travaux un système différent de celui de l'Angleterre. Il nous paraît démontré que la société tout entière, l'Etat, doivent intervenir en France pour la confection d'un système complet de voies de communication, et que la conclusion à tirer de l'exemple de l'Angleterre, c'est que le pays qui saura faire un sacrifice pour l'établissement de ses voies de communication en sera bientôt et largement dé-

» dommagé par un développement inattendu dans ses travaux industriels et » agricoles, par une prospérité qui dépassera ses espérances. »

Une seconde objection se présentait, tirée également d'un fait; c'est celle des mécomptes considérables qui ont eu lieu entre les devis et la dépense d'exécution dans l'établissement de cinq cent trente-six lieues de canaux, dont la confection est confiée aujourd'hui au corps des ponts-et-chaussées, et dont les fonds sont faits par des compagnies, en vertu de traités sanctionnés par les lois de 1821 et 1822.

Sans prétendre que ce système financier pour l'exécution des travaux publics puisse être reproduit, sans défendre surtout la conception évidemment vicieuse qui y a présidé, nous avons montré qu'en définitive ces *cinq cent trente-six lieues de canaux exécutés par les ingénieurs français ne coûtent pas plus cher que les canaux exécutés par des compagnies particulières en Angleterre.*

Nous attachons du prix à cette démonstration : le corps des ponts-et-chaussées est un premier essai d'organisation gouvernementale pour l'exécution des travaux pacifiques, et il est bon de savoir que ce premier essai, tout imparfait qu'il soit, n'a pas donné des résultats inférieurs à ceux qu'ont produits l'intérêt privé et les compagnies particulières en dehors du gouvernement.

### 3. *Système financier pour l'exécution des travaux publics.*

Voici maintenant un extrait de notre chapitre IV, où se trouvent présentées les idées générales, et en résumé le système financier, développés dans le reste de l'ouvrage :

« Des faits et des argumens présentés ci-dessus, on pourrait conclure qu'il » est dans l'intérêt de toute la société que le gouvernement se charge de l'exécu- » tion des travaux publics.....

» Telle n'est pas cependant notre conclusion.....

» En ce moment le sentiment général est très-hostile à l'intervention de l'état » dans les travaux publics, comme constructeur.

» Faire effort pour déraciner immédiatement de la société ce sentiment, qui y » a si profondément pénétré, et pour lui en inculquer un tout opposé, serait donc » aujourd'hui une œuvre fausse, et annoncerait de la part de ceux qui l'entreprendraient une aussi grande ignorance de la manière dont s'accomplit tout progrès » social, que les efforts de ceux qui veulent que les travaux publics soient entièrement exécutés par les compagnies, sans aucune intervention de l'État, prouvent une profonde ignorance des faits et des véritables intérêts du pays.

» Il n'y a de système proposable aujourd'hui, avec espoir de le voir facilement » sanctionné par l'opinion publique, que celui qui consisterait à confier à des » compagnies l'exécution des travaux publics, en leur rendant ces sortes d'entreprises accessibles, au moyen d'une subvention du gouvernement.

« Encore ne peut-on espérer d'obtenir la sanction de l'opinion publique à ce système, que si les subventions de l'État étaient combinées de telle sorte que la » charge qui en résulterait pour tous fût pour ainsi dire insensible.

» Car il existe aujourd'hui un si profond sentiment de la mauvaise répartition » des impôts, et il est si peu permis encore d'entrevoir comme très-prochain le

» moment où la société se délivrera enfin du poids accablant des armées perma-
» nentes, que l'on ne pourrait fonder aucun espoir de succès sur un système qui,
» par des impôts mal répartis et infructueusement employés, pèserait aujourd'hui
» sur la société.

» Telle est la première recherche à laquelle nous avons cru devoir nous livrer,
» et dans laquelle nous sommes partis des principes suivans :

» 1° La presque totalité des travaux publics en France ne peut fournir aux
» compagnies qui les entreprendraient un revenu suffisant pour les fonds qui y de-
» vraient être consacrés.

» 2° Les efforts que font les compagnies pour limiter la dépense du travail
» qu'elles entreprennent, en en réduisant toutes les dimensions, n'abaissent pas
» toujours cependant cette dépense à un taux que le revenu puisse encore couvrir;
» et en même temps ces réductions dans les dimensions sont contraires à tous les
» intérêts, à celui de la compagnie exécutante aussi bien qu'à celui de la société.
» De tels travaux sont nécessairement à reprendre au bout de peu de temps;
» ou bien des entreprises concurrentes et supérieures s'élèvent, et les capitaux
» employés à la première entreprise sont perdus.

» 3° Les voies de communication ne peuvent produire tout leur effet utile que
» lorsque le système en est complet, ou du moins très-étendu, et n'offre pas de
» ces solutions de continuité qui paralysent les meilleures entreprises, ou en al-
» tèrent profondément les bons effets.

» Ces principes posés, nous avons reconnu que nous devions nous livrer à l'é-
» tude des questions suivantes :

» 1° Deux natures de communication sont aujourd'hui en présence : les canaux,
» et les chemins de fer. Quelle est l'utilité relative de chacun de ces deux modes
» de transport? l'un d'eux doit-il généralement exclure l'autre, ou bien doivent-ils
» être concurremment et simultanément établis, pour satisfaire à des besoins
» différens?

» 2° Dans l'état de nos voies de communication, quels canaux ou quels che-
» mins de fer devraient être entrepris pour composer, si ce n'est l'ensemble
» complet des voies de communication, au moins des premiers réseaux dont
» toutes les parties se correspondraient, et sur lesquels pourraient ensuite s'em-
» brancher toutes les lignes d'une importance secondaire.

» 3° Quels autres travaux publics seraient nécessaires pour seconder l'impul-
» sion que donneraient à notre industrie, à notre commerce, à notre agriculture,
» l'établissement des voies de communication, d'après le système résultant des
» recherches ci-dessus?

» 4° Ces travaux étant déterminés, et la somme nécessaire pour les exécuter
» étant de deux milliards, comment peut-on trouver cette somme?

» 5° Pour résoudre cette question, nous avons recherché en combien de tems
» les deux milliards devraient et pourraient être dépensés.

» Nous avons reconnu qu'ils pouvaient l'être en dix ans.

» 6° Quelle est la quotité présumable de la subvention que le gouvernement
» devrait fournir dans cette somme de deux milliards, pour que les compagnies
» pussent fournir le reste?

» 7° Sous quelle forme devrait être établie cette subvention?

» Nous avons reconnu que ce devait être sous forme de primes, et nous pro-

» posons que l'Etat, au lieu de remettre aux compagnies le *capital de la prime*,
» leur en remette la valeur en INSCRIPTIONS DE RENTES.

» Nous arrivons ainsi à un système qui n'augmente les charges de l'Etat que
» d'une manière très-insensible et progressive, et dont le résultat est qu'au bout
» de DIX-HUIT ans l'Etat a son grand-livre chargé de VINGT-CINQ millions de RENTES
» environ, en même temps que, sur toutes les entreprises subventionnées, il au-
» rait PREMIÈRE HYPOTHÈQUE pour le capital nominal des primes données par lui.
» Ce capital serait de SIX CENT QUARANTE-SEPT millions.

» Et alors toute la question s'est réduite pour nous à la solution du problème
» suivant :

» 8° *Deux milliards de travaux publics exécutés sur le sol de France, en dix*
» *ans, augmenteraient-ils les revenus publics de vingt-cinq millions au bout de dix-*
» *huit ans?*

» Même en faisant abstraction de l'hypothèque prise par l'État et montant à 647
» millions, le problème ci-dessus ne nous a paru pouvoir être résolu que par l'affir-
» mative, en sorte qu'en définitive la charge imposée à l'Etat par notre système
» serait nulle. »

Sans reproduire ici ces preuves, présentées en grand détail dans notre chapitre IX, nous dirons que nous les avons appuyées de l'autorité des hommes les plus compétens, Dupont de Nemours, Huerne de Pommeuse, Dutens, Gauthey, Perronet, Vallée, Favier, Deschamps, Brisson, Charles Dupin ; tout ont prouvé par les faits que l'exécution des travaux publics, tels que canaux, chemins de fer, etc., est toujours pour l'Etat la source de bénéfices considérables, alors même que les compagnies exécutantes n'y trouvent pas un produit suffisant pour les dépenses qu'elles ont faites. Nous aurions pu appuyer encore notre opinion de celle d'un des hommes qui ont le plus étudié ces matières, et dont l'esprit éminent a su aborder des questions d'économie politique aussi bien que des questions de science et d'art, de M. Navier, membre de l'Institut; mais le travail qu'il a publié sur cette matière, dans les *Annales des Ponts-et-Chaussées*, pour janvier et février 1832, ne nous était pas connu au moment où nous écrivions.

On voit que tout ce système d'intervention de l'Etat soulève, en définitive, une très-haute question ; car il ne s'agit de rien moins que de faire sortir l'Etat de la voie où cherche à l'entraîner de plus en plus l'économie politique actuelle, qui lui crie, *Laissez faire*, et le confine toujours davantage dans le rôle d'administrateur, ou plutôt de surveillant et de préposé au bon ordre. Cela sans doute est conséquent avec le grand mot, *Le gouvernement est une plaie* ; mais ce mot, à nos yeux, est non-seulement faux, mais immoral.

Nous ne rappellerons pas ici tous les argumens par lesquels nous avons démontré qu'il fallait que l'Etat entrât dans une autre route ; nous citerons seulement les réflexions par lesquelles nous avons terminé cette discussion :

« En matière de travaux publics, il ne se fait rien aujourd'hui ; et qui ferait?
» *Le gouvernement* N'OSE PAS, *et les compagnies* NE PEUVENT PAS.

» Telle est au vrai la situation des choses, elle est grave ; mais après tout ce
» que nous venons de dire sur les causes qui l'ont produite, il est clair que nous
» ne pensons pas que cette situation soit de celles dont on doive accuser l'inertie
» ou l'incapacité de quelques-uns : *il y a quelque chose de si* PROFOND *et de si* GÉ-
» NÉRAL, *que l'on ne saurait élever un doute sur ce qu'a eu d'*UTILE *et de* NÉCESSAIRE
» *un tel état de choses.*

» Mais maintenant qu'on en a recueilli tous les avantages possibles, et que les » dommages qui en résultent deviennent prédominans, un autre système est évi- » demment nécessaire; il faut le trouver.

» Or, il est évident pour nous que l'opinion publique n'est pas encore assez » profondément pénétrée de tous les élémens de prospérité que renferme un grand » développement de travaux publics, pour que la situation où l'ont conduite les » doctrines actuelles sur l'intérêt privé lui paraisse aussi fâcheuse qu'elle l'est en » réalité, et qu'elle le devient de plus en plus. On ne peut pas espérer que cet » esprit d'hostilité contre le système d'exécution des travaux publics par le gou- » vernement, que ces habitudes de méfiance, d'opposition, que ces craintes si » vives de fortifier l'autorité en lui confiant une plus large direction d'hommes et » de choses, une plus forte manutention de fonds; que ces préventions si enra- » cinées, en un mot, contre l'intervention de l'Etat comme directeur et construc- » teur de travaux, que nous voyons surgir de toutes parts, disparaissent en un » jour, et laissent le champ libre à un vaste développement de travaux auxquels » présideraient une seule pensée, une action vigoureuse et centrale, et qui, con- » çues dans le seul intérêt général, produiraient des résultats dont il ne nous est » pas possible, en vérité, de fixer la limite, tant nous verrions d'avantages dans » ce système.

» Si, malgré les avantages incalculables qu'assurerait l'exécution des travaux » publics par l'Etat, on est averti, par mille preuves, que ce système ne peut » certainement pas être installé en ce moment, c'est donc une difficulté qu'il faut » accepter, non pas pour la supporter aveuglément, mais pour en scruter pro- » fondément les causes, et chercher les moyens qui, immédiatement et successi- » vement applicables, pourront enfin la faire disparaître.

» Or, si quelque chose a droit de surprendre, n'est-ce pas avant tout ce fait » que nous avons signalé plus haut, savoir : la possibilité de la ruine d'une com- » pagnie qui a exécuté un canal, en présence de l'augmentation considérable de » valeur produite dans toutes les propriétés environnantes par ses travaux et sa » conception? Ce fait ne produit-il pas une preuve sans réplique de l'état arriéré » des idées d'association parmi nous?

» Montrer que les idées d'association sont très-peu avancées encore, ce n'est » pas autre chose que découvrir sous une autre face le fait dont nous parlions » plus haut, la méfiance contre le gouvernement.

» Pour que le système d'exécution des travaux publics par le gouvernement » puisse être compris et désiré, il faut donc avant tout développer les idées d'as- » sociation.

» Car ce ne peut être que par un large et profond développement des idées » d'association que l'on peut espérer de populariser, de vulgariser les avantages » des voies de communication, qui en sont à la fois l'instrument et la preuve.

» En ce moment, nous ne saurions concevoir de système plus propre à la fois à » développer les idées d'association, et à établir entre le gouvernement et le pu- » blic des liens de plus en plus étroits, qu'un système qui livrerait un vaste en- » semble de travaux publics à l'exécution de compagnies subventionnées par » l'Etat, et qui mettrait en saillie les avantages que peuvent présenter encore les » compagnies, en même temps qu'il en diminuerait de beaucoup les inconvéniens, » par une intervention éclairée et paternelle de l'Etat.

» C'est un système de transition, nous le reconnaissons; et nous répétons en-
» core ici que nous ne comprenons de système complet que celui qui, avec l'ac-
» clamation de la société, mettra tous les travaux publics aux mains de l'Etat :
» mais ce moment n'est pas encore venu ; une transition est donc nécessaire. »

### 4. *Comparaison des canaux et des chemins de fer, au point de vue d'un système général de communications.*

Nous passons maintenant aux questions d'art dont nous avons essayé de présenter la solution.

Nous avons indiqué la principale un peu plus haut; c'est la comparaison des canaux et des chemins de fer. Nous avons vu qu'elle s'était formulée pour nous en ces termes : Deux modes de communication sont aujourd'hui en présence, les canaux et les chemins de fer; quelle est l'utilité relative de chacun d'eux? l'un doit-il généralement exclure l'autre, où bien doivent-ils être concurremment et simultanément établis pour satisfaire à des besoins différens?

Cette comparaison a été faite très-souvent; mais, nous l'avouons, une vue d'ensemble nous paraît avoir manqué. On a cherché à se rendre compte des frais comparatifs de l'un et de l'autre mode de transport, afin de déterminer auquel il faudrait donner la préférence, soit exclusivement, soit dans des circonstances données. Nous ne méconnaissons pas la valeur de ces recherches. Il est même évident que, dans certaines localités, il y a tout-à-fait lieu d'hésiter dans le choix à faire d'un canal ou d'un chemin de fer. Mais ce qui nous paraît avoir tout-à-fait manqué aux études comparatives faites jusqu'ici sur les canaux et les chemins de fer, c'est qu'on n'a pas encore indiqué quel rôle chacun de ces deux modes de transport devait spécialement jouer dans la conception d'un système général de communications : c'est ce que nous avons entrepris de faire.

Pour parvenir à la solution de cette question, nous avons dû chercher à nous rendre bien compte de ce que sont ou de ce que peuvent être les chemins de fer, en consultant surtout l'expérience acquise. Comparant donc les trois principaux chemins de fer exécutés jusqu'à ce moment, celui de Manchester à Liverpool, celui de Saint-Étienne à Lyon, celui d'Andrezieux à Roanne, nous avons reconnu que des différences notables existaient dans *la construction* et dans *le service* de ces trois chemins, et que ces différences étaient *fonction l'une de l'autre*. Ainsi le chemin anglais a coûté 413 fr. par mètre courant, le chemin de Saint-Étienne 213 fr., et le chemin d'Andrezieux 87 fr.; mais les dépenses beaucoup plus fortes du premier ont eu pour but d'y assurer aux machines locomotives le parcours le plus facile, ou, en d'autres termes, on n'a pas craint de faire des tranchées et des remblais considérables pour y rendre les pentes les plus faibles possibles. Il en résulte maintenant que *le chemin de fer de Manchester à Liverpool s'opère par machines locomotives avec autant de* CÉLÉRITÉ *que d'*ÉCONOMIE, *et c'est là ce qui explique la quantité considérable de* VOYAGEURS *qui se servent de ce chemin, quantité* TRIPLE *de ce qui existait avant la confection des chemins de fer.*

Une dépense aussi considérable n'a pu être faite dans les chemins de fer français, et leurs pentes sont distribuées de telle manière que, sur une grande partie de leur longueur, ils devront être servis ou par des machines fixes ou par des chevaux. Ainsi, au chemin de fer d'Andrezieux à Roanne, le point culminant du che-

min est à 237 mètres au-dessus d'une des extrémités, et à 128 mètres au-dessus de l'autre. Ce n'est pas un reproche que nous adressons à l'ingénieur distingué qui a conduit les travaux de ce chemin ; c'est un fait que nous constatons. L'emploi des machines locomotives n'est possible que sur une partie du chemin de fer d'Andrezieux ; pour le service du reste, il faudra cinq ou six machines fixes, ou des chevaux. Ceci, au reste, a surtout de l'importance si l'on considère ce chemin de fer comme devant faire partie de la grande ligne de Paris à Lyon ; car en ce qui concerne le service spécial pour lequel ce chemin a été conçu, celui du transport des charbons d'Andrezieux à Roanne, les principales pentes sont dans le sens de la descente, et plusieurs pourront peut-être, *à la remonte*, être franchies par les machines locomotives, *remontant les chariots vides*.

Ce premier fait établi, nous avons cherché à déterminer quels étaient les frais de traction sur un chemin de fer servi par machines fixes et par chevaux, ou bien par machines locomotives. Nous avons reconnu que ces frais, *dans le cas du service par machines fixes ou par chevaux*, ne peuvent être moindres de *sept à dix centimes par tonneau et par kilomètre*, *pour une vitesse qui ne pourrait être sans de grands inconvéniens de plus de quatre à cinq mille mètres à l'heure*, et que, *sur un chemin de fer construit de manière à être servi par machines locomotives*, *la dépense n'est pas plus forte que trois à cinq centimes par tonneau et par kilomètre pour une vitesse de trente à quarante mille mètres à l'heure*.

Nos recherches sur le fret des canaux nous ont conduits, d'un autre côté, à reconnaître que *le fret*, c'est-à-dire *les frais de traction et de nolis*, ne sont pas, *sur des lignes bien organisées*, *de plus de un centime et demi par tonneau et par kilomètre*, *avec une vitesse de* 3500 *à* 4000 *mètres à l'heure*.

Et enfin, nos recherches sur les prix de construction des canaux et chemins de fer nous ont donné les résultats suivans :

| | |
|---|---|
| 1° Prix de construction des canaux de grande section, par kilomètre. . . . . | 125,000 |
| 2° Prix de construction des canaux de petite section, par kilomètre . . . . . | 65,000 |
| 3° Prix de construction des chemins de fer servis par machines locomotives, sauf des exceptions rares, absolument commandées par des localités dont les difficultés ne pourraient être surmontées que par des machines fixes, par kilomètre et y compris le matériel des machines. . . . . | 160,000 |
| 4° Prix de construction des chemins de fer servis par machines fixes, ou par chevaux, ou par des machines locomotives ne pouvant prendre qu'une faible vitesse ou traîner qu'un faible poids, en raison de la raideur des pentes, par kilomètre. | 70,000 |
| 5° Ce prix, pour n'établir qu'une seule voie, en faisant d'ailleurs les travaux de terrassement pour deux voies, peut se réduire par kilomètre à . . . . . | 45,000 |

Ces résultats, que nous avons déduits de calculs qui ne nous semblent pas contestables, étant pour la presque totalité fondés sur l'expérience, et que nous avons présentés avec détail dans la première note de notre ouvrage, nous font regarder comme tout-à-fait erroné le système qui tendrait à faire abandonner tout le système de canalisation, et l'emploi de toute navigation artificielle et naturelle, pour installer un système général de communication par chemins de fer ; car on se priverait ainsi de l'économie qui peut être obtenue au moyen des transports par eau artificiels bien organisés ; économie qui est capitale en tout ce qui concerne les matières de première nécessité, dont le prix consiste pour la presque totalité en frais de transport.

Notre conclusion a donc été celle-ci :

« *Nous pensons que le système général des communications de France ne doit* » *pas se composer de canaux ou de chemins de fer ; mais*, 1° *pour les réseaux de* » *premier ordre, de canaux de grande section et de chemins de fer servis par des* » *machines locomotives ;* 2° *pour les réseaux secondaires ; de canaux de petite* » *section ou de chemins de fer de petite section, c'est-à-dire servis par des chevaux* » *ou des machines fixes, le choix à faire de l'un ou l'autre de ces moyens de* » *transport secondaires dépendant des localités.*

» Les transports se divisent aujourd'hui en transports par terre et en transports » par eau : les premiers sont pour les hommes et les matières chères ; les seconds, » pour les matières de bas prix.

» Les routes de fer à machines locomotives sont le perfectionnement le plus » avancé des transports par terre, comme les grandes lignes navigables artifi- » cielles et indépendantes des fleuves sont le perfectionnement le plus avancé des » transports par eau.

» Les hommes et les matières chères vont par terre en ce moment, parce que » le temps du voyage ou l'intérêt des fonds compose pour eux la quotité de » dépenses la plus forte, et que la condition la plus essentielle, parce qu'elle est » la plus économique pour eux, c'est la *rapidité*.

» Les matières premières de bas prix, les combustibles, les matériaux de » construction vont par eau, parce que leur valeur sur le lieu de production étant » très-faible, l'intérêt des fonds qu'ils représentent est très-faible aussi ; qu'ainsi » pour eux la durée du transport est de peu d'importance, et que la condition la » plus essentielle, parce qu'elle est la plus économique, c'est le *bas prix du* » *moteur transportant*.

» Les hommes et les matières chères appartiennent donc aux routes en fer à » machines locomotives. Le prix de transport sur ces routes sera de 50 ou 60 °/o » plus faible que par les routes de terre, en même temps que le temps des voyages » sera très-raccourci, et ainsi s'accroîtra de beaucoup la circulation des hommes » et des matières de prix.

» Les matières premières de bas prix, les combustibles, les matériaux de » construction, appartiennent aux lignes navigables artificielles, qui transporte- » ront plus vite et plus économiquement que les voies d'eau actuelles, et, en » réduisant le prix des matières premières, diminueront aussi celui des matières » fabriquées, et contribueront par là à accroître puissamment la circulation de » ces matières sur les routes de fer à machines locomotives.

» Et ces grandes lignes de communication seront servies par des canaux de » petite section ou par des chemins de fer à chevaux et à machines fixes, suivant » que les localités auront dû faire préférer l'un ou l'autre de ces moyens de » transport.

» En résumé, le partage des hommes et des marchandises entre les routes et » les voies navigables signale l'existence de deux sortes de besoins, d'une part » la rapidité, de l'autre le bas prix des transports. La canalisation de la France, » destinée à satisfaire ce dernier, exige encore d'immenses améliorations ; le » premier ne sera satisfait que par un système de routes en fer distribuées » convenablement sur la surface du royaume.

» C'est ainsi que ces deux modes de communication, considérés jusqu'à présent » comme devant s'exclure l'un l'autre, nous paraissent destinés à atteindre deux » buts différens, et à concourir ainsi, chacun dans sa sphère, à hâter l'avenir » industriel de la France, dont ils satisferont les besoins divers. Ainsi, loin de » regarder comme perdu, ou comme destiné à périr, le capital immense employé » en France en travaux de navigation artificielle, ajoutons encore à sa valeur en » en complétant le système; accompagnons ce vaste ensemble de transports par » eau d'un ensemble aussi vaste de transports par routes en fer; et que les canaux » et les routes en fer, loin de se nuire par leur concurrence, contribuent à leur » prospérité commune, en facilitant l'échange, de plus en plus facile et économi- » que, des matières premières et pesantes, contre les produits fabriqués et de » grande valeur. »

C'est d'après ces idées que nous avons proposé pour le tracé du chemin de fer de premier ordre l'ensemble suivant :

1° Route de Paris à Valenciennes, Lille et Calais;
2° Route de Paris au Hâvre;
3° Route de Paris à Strasbourg;
4° Route de Paris à Lyon et Marseille;
5° Route de Paris à Bordeaux;
6° Route de Bordeaux sur Lyon;
7° Route parallèle aux frontières du Nord.

A l'exception des deux dernières, ces routes sont les mêmes que celles qui ont été indiquées par *le Moniteur* du 14 septembre (notre ouvrage a paru le 15), et qui ont été livrées à l'étude d'une commission d'ingénieurs.

Nous donnerons tout à l'heure quelques détails, qui nous paraissent dignes d'intérêt, sur les premiers travaux de cette commission; mais il nous reste encore quelques mots à dire sur les autres questions d'art traitées par nous dans notre ouvrage.

La plus importante est, sans doute, celle qui nous a servi de basse dans la conception du système général de canalisation, et que nous avons formulée en ces mots : « Le système général de canalisation doit avoir aujourd'hui pour but » principal de perfectionner le système hydrographique dont la nature a doté » chacun des bassins dans lesquels se divise l'ensemble du territoire, de manière » à ce que les transports par eau de L'INTÉRIEUR et de l'EXTÉRIEUR SE LIENT ENTRE » EUX *et se fortifient par des lignes continues et d'une navigation facile, économique* » *et régulière.* »

Ainsi, tandis que, pour le grand réseau de chemins de fer de premier ordre, nous avons pensé que la capitale du royaume devrait être prise pour centre, parce que c'est ainsi que s'opère le plus grand mouvement d'hommes et de matières chères pour la canalisation, au contraire, il nous a paru que les centres devraient être, dans *chaque* bassin, *le port de mer principal.* Ainsi Marseille, ainsi Bordeaux et Nantes, pour les bassins du Rhône, de la Gironde et de la Loire. Dans le bassin de la Seine, Paris, par exception, se trouve le centre de la canalisation; les dispositions de l'Aisne et l'Oise, de la Marne, de l'Aube, de l'Armançon, de l'Yonne, de l'Eure autour de cette ville, en indiquent au premier coup d'œil la nécessité; c'est évidemment d'ailleurs à cette disposition hydrographique de son territoire

qu'il faut en partie attribuer la primauté de Paris sur les autres villes de France, de même que la jonction de la Saône et du Rhône, et toute la belle disposition du haut du bassin des fleuves, expliquent le rang que tient Lyon après la capitale. Ce qu'il en faut conclure pour le bassin de la Seine, c'est que deux des entreprises les plus importantes pour le pays sont le perfectionnement de la navigation de la Seine et le chemin de fer du Hâvre à Paris.

Nous ajouterons encore que c'est cette pensée fondamentale, selon nous, d'une intime liaison entre les ports de mer et leurs bassins, et d'une grande régularité dans toutes les communications par eau, qui nous a conduits à proposer *des canaux latéraux à la plupart de nos rivières*, des canaux maritimes même pour Bordeaux et pour Nantes, bien que nous n'ignorions pas que pour beaucoup de ces rivières on a proposé des améliorations dans leur lit même, améliorations qui souvent seraient beaucoup moins coûteuses; mais nous avouons que nous sommes loin d'espérer, en général, de ces améliorations les résultats que l'on s'en promet.

Quant à toutes les indications que nous avons données nous-mêmes sur les divers canaux ou chemins de fer de second ordre, ou sur les autres travaux publics propres à assurer le développement le plus rapide de l'industrie en France, nous éprouvons le besoin de répéter que ce qu'il y faut considérer surtout, ce sont bien plutôt les idées fondamentales qui les ont inspirés que les travaux eux-mêmes, sur lesquels nous avons dû quelquefois commettre des erreurs de détail. Au reste, nous l'avons tant de fois répété dans notre ouvrage, que nous espérons que ceci aura été bien compris de toutes les personnes qui nous auront lu attentivement.

Il est enfin une question très-grave, et d'une importance aussi capitale que toutes celles que nous avons traitées; c'est la question des routes et chemins vicinaux, dont nous n'avons aucunement fait mention. Ce sujet n'entrait point dans le cadre que nous nous étions proposé. Il s'agissait pour nous de combattre la doctrine en vertu de laquelle les canaux et les chemins de fer sont délaissés à l'intérêt privé; il s'agissait d'y faire intervenir l'Etat; c'était, à vrai dire, les premiers jalons que nous voulions poser d'un traité d'alliance entre l'intérêt général et l'intérêt privé. Mais les routes et les chemins vicinaux ne sont heureusement pas tombés dans le domaine de l'intérêt privé; ils étaient aux mains de l'État avant la naissance de la doctrine du *laissez faire*, et l'Etat ne les a pas abandonnés. La question des routes et des chemins vicinaux est donc une question d'un tout autre ordre, et d'un ordre plus élevé peut-être encore; car elle se rattache profondément au système municipal et départemental : nous sentons toute l'importance de cette grande question; dès à présent elle fait l'objet de nos études; et nous partons de cette idée première, que le système municipal et départemental ne peut être bon s'il ne satisfait à cette question : *Comment et par qui doivent être conçus, exécutés, et entretenus, les routes et les chemins vicinaux?*

## § II.

### DES ÉTUDES DU GRAND RÉSEAU DE CHEMINS DE FER PAR UNE COMMISSION NOMMÉE PAR L'ADMINISTRATION DES PONTS-ET-CHAUSSÉS.

Nous avons dit plus haut que le réseau de chemins de fer dont l'administration a fait entreprendre l'étude se compose de cinq routes, allant de Paris sur le Nord,

sur le Hâvre, s r Strasbourg, sur Lyon et Marseille, et sur Bordeaux avec embranchement sur Nantes.

Une commission a été choisie pour présenter de premiers renseignemens sur ces divers chemins de fer.

Si nous sommes bien informés, une grande divergence de vues se serait manifestée dans le sein de la commission, aussi bien sur le tracé que sur les conditions d'art du tracé, et même sur l'utilité de ces diverses lignes.

Qu'il nous soit permis de dire que l'incertitude qui règne au sein de la commission du gouvernement provient certainement de ce que l'on n'y a pas bien spécifié le but que l'on devait se proposer dans l'établissement d'un grand système de voies de fer. Ainsi, par exemple, on s'y est demandé si l'on ne ruinerait pas les canaux par l'établissement de ces lignes. Sans nul doute, on pourrait adopter tel tracé et tel système de construction qui ferait passer latéralement à quelques-uns de nos grands canaux un chemin de fer économique, parce qu'il ne serait pas généralement accessible aux machines locomotives, et qui, parce que ces canaux ne présentent pas encore une seule ligne bien complète, pourrait faire sur de grandes distances un service plus régulier et à peu près aussi économique. Ainsi, il est facile de concevoir que le tracé du chemin de fer de Paris à Lyon pourrait être latéral à la Seine, à l'Yonne, puis suivre une ligne parallèle au canal de Bourgogne, pour gagner la Saône, et descendre de là sur Lyon. Il est bien certain que cette voie de communication, bien que plus coûteuse, pourrait enlever une partie de ses transports au canal de Bourgogne, à raison de l'imperfection et de l'extrême irrégularité de la navigation de la Seine, de l'Yonne, et de la Saône. Mais puisque le gouvernement a annoncé qu'il laisserait à des compagnies particulières le soin d'exécuter ces lignes de chemins de fer, on ne suppose pas sans doute qu'il soit plus facile de trouver une compagnie pour l'exécution de ce chemin, que pour les perfectionnemens de la navigation de la Seine, de l'Yonne et de la Saône; et une fois ces perfectionnemens établis, la ligne navigable de Paris à Lyon n'aurait absolument rien à craindre d'un chemin de fer. Dans l'hypothèse où nous nous plaçons, de l'intervention du gouvernement pour l'exécution des travaux publics, cet argument trouve également sa place : il est plus facile de trouver les sommes nécessaires au complément de la ligne navigable de Paris à Lyon, qu'à l'établissement d'une voie de fer entre ces deux lignes, lorsque l'utilité de la ligne navigable est si incontestablement établie.

Au reste, si l'on n'admet pas en principe que les grands chemins de fer doivent servir aux transports des hommes et des matières chères, qu'il faut par conséquent y développer beaucoup de rapidité, et par conséquent aussi les construire de façon à ce qu'ils soient, autant que possible, parcourus par des machines locomotives; si l'on n'admet pas, d'un autre côté, que les canaux ont pour but de transporter les matières premières de bas prix, et qu'il est avantageux et très-nécessaire qu'il en soit ainsi, il est évidemment impossible de concevoir un système général de transports. Sans l'admission de ces principes comme base fondamentale, l'œuvre d'ensemble demandée par le gouvernement à ses ingénieurs, en ce qui concerne les chemins de fer, est absolument inexplicable, et par conséquent impraticable.

Sans l'idée première dont nous venons de parler, comment concevoir en effet le réseau de chemins de fer projeté par le gouvernement? *On ne veut pas sup-*

*poser que ce soit pour établir* UNE LUTTE *contre les canaux : c'est donc pour rendre à l'industrie et au commerce* D'AUTRES SERVICES *que les canaux.* Ces services ne peuvent être que ceux de la RAPIDITÉ, tandis que les canaux rendront ceux de L'ÉCONOMIE.

Si elle se pénètre de ces idées, qui nous paraissent simples et fondamentales, la commission des ingénieurs trouvera, ce nous semble, sa tâche plus facile, ou du moins plus nette; car la détermination de tracés d'une si grande longueur, avec cette condition qu'ils soient le plus possible accessibles aux machines locomotives, est une œuvre qui n'est certes pas au-dessus du talent des hommes à qui cette tâche est confiée, mais qui présente, sans nul doute, de bien graves difficultés.

D'après cela, on conçoit que ce ne peut être qu'avec la plus grande réserve que nous avons donné nous-mêmes et que nous continuerons de donner nos idées sur ces tracés. Au reste, voici les tracés que nous avons sommairement indiqués dans notre ouvrage, ou que des études subséquentes nous ont fait concevoir depuis.

Quatre directions sont à étudier pour le chemin de fer de Paris au Hâvre :

1° Sur la rive droite de la Seine, il y en a deux.

L'une, gagnant l'Oise, la suivrait latéralement jusqu'à un petit affluent qui conduit, sans machines locomotives, sur le plateau de Normandie, et permet d'arriver au Hâvre avec une seule machine fixe près de cette ville; mais ce tracé passe loin de Rouen, et n'y peut communiquer que par un embranchement servi par une machine fixe.

L'autre direction se rapprocherait plus de la Seine, et suivrait à peu près le tracé de la route dite *d'en haut;* ce tracé présente le grave inconvénient d'être coupé par des vallées très-profondes, qui obligeraient à l'emploi très-fréquent de machines fixes. C'est le tracé qui a été déjà proposé, et dont une partie a été mise en adjudication et n'a pas été exécutée.

2° Dans la vallée de la Seine.

Ce tracé nécessiterait quelques travaux d'art très-coûteux; mais il serait très-court, et deux machines fixes seulement y paraîtraient nécessaires.

3° Et enfin sur la rive gauche.

Là, les travaux d'art paraîtraient devoir être moins coûteux; trois machines fixes y seraient nécessaires, et le développement serait plus long que dans le précédent tracé. Celui-ci passerait par la vallée de l'Eure, et reprendrait la rive à compter de Rouen.

Les tracés de Paris à Lyon et de Paris à Strasbourg nous paraîtraient susceptibles d'avoir une partie commune, celle de Paris à la Saône. Cette partie se dirigerait à peu près dans la direction du canal de l'Ourcq, jusqu'à la rencontre de la Marne, au point où elle reçoit le Grand-Morin; le chemin de fer, après avoir traversé cette rivière en remblai, suivrait la ligne de faîte qui sépare le Grand-Morin du Petit-Morin, et viendrait dans les environs de Joinville suivre la direction indiquée par M. Fournel, pour un chemin de fer de Saint-Dizier à Gray. Avant d'arriver à Gray, le chemin de fer s'infléchirait sur la gauche, pour venir, par les plaines de Lure et de Béfort, suivre une ligne à peu près parallèle au canal du Rhône au Rhin, et gagnerait Strasbourg. Sur la gauche et par Gray, le chemin suivrait la Saône jusqu'à Lyon. Les localités obligeraient à une solution de conti-

nuité pour la traversée de Lyon. Quant à la suite du tracé de Lyon à Marseille, nous l'avons très-longuement discutée dans notre ouvrage, et nous avons donné la préférence à la rive droite du Rhône, soit pour ne pas empêcher, sur la rive gauche, l'exécution du canal latéral qui y est si nécessaire aux besoins du commerce et de l'industrie, soit par des motifs de défense militaire.

L'on voit que ce tracé aurait l'avantage de constituer une ligne continue, non-seulement de Paris à Lyon, à Marseille et à Strasbourg, mais encore de Strasbourg à Marseille. Or, au point de vue stratégique, cette considération est de la plus haute importance, puisque nos frontières de l'est se trouveraient ainsi couvertes par une ligne continue, qui, appuyée par le Rhin, la Saône, et le canal du Rhône au Rhin, serait vraiment inexpugnable.

Nous avons peu de données sur les autres tracés : toutefois, pour le tracé de Bordeaux, nous avons indiqué un tracé parallèle à celui que M. Brisson avait donné pour la grande ligne de navigation entre ces deux villes. Il faut remarquer d'ailleurs que, si pour le tracé de Paris au Hâvre on adoptait la rive gauche de la Seine, il est probable que le tracé de Paris sur Bordeaux devrait venir s'y rattacher.

Une autre question paraît avoir été beaucoup agitée dans la commission chargée de l'étude des chemins de fer, celle de savoir si les produits en couvriraient la dépense. Il est de toute évidence qu'un tel résultat ne saurait être obtenu, et l'on faussera l'œuvre demandée par le gouvernement, si l'on veut chercher des combinaisons au moyen desquelles on l'obtiendrait. Sur la plupart des lignes que nous venons d'indiquer, les chemins de fer auraient peut-être à peine des produits suffisans, alors même qu'ils transporteraient tout ce qui compose les circulations actuelles; et d'après ce que nous avons dit plus haut, on voit que rien ne serait plus funeste à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, que de tenter d'assurer ainsi à ces voies nouvelles ce monopole, au détriment des canaux, puisque le transport par les canaux est évidemment bien plus économique, et que le réseau de navigation artificielle est beaucoup plus avancé que celui des voies de fer.

Lorsque Brisson a médité son système de canalisation, il ne s'est pas laissé préoccuper par cette pensée des produits; car il aurait évidemment réduit toutes les dimensions des lignes proposées par lui, ou plutôt même il n'en aurait pas proposé la presque totalité.

Cette prévision ne nous paraît donc pas devoir entrer dans les calculs de la commission des ingénieurs chargés de l'étude du réseau de chemins de fer, en ce sens du moins qu'elle ne doit pas, suivant nous, leur faire perdre de vue le but essentiel, celui d'un tracé qui satisfasse aux conditions énoncées plus haut, au prix même de dépenses assez fortes; tout l'avenir du réseau de chemins de fer en dépend. Ses produits consisteront en transports de voyageurs et de matières chères. Si les tracés n'étaient point conçus dans cette pensée; si, par la crainte de ne pas avoir immédiatement assez de produits par les voyageurs et les matières chères, on voulait, au détriment des canaux, les rendre accessibles aux matières de bas prix; si, pour y parvenir, c'est-à-dire pour pouvoir y établir des tarifs très-bas, on les traçait tous économiquement; si l'on y admettait, en un mot, *le service par chevaux ou par machines fixes*, voici quelles seraient les conséquences :

*On reculerait à la fois le moment où pourrait se terminer la canalisation de la*

*France, et celui où pourrait s'y installer aussi un service général par machines locomotives; on reculerait indéfiniment le moment où* L'ÉCONOMIE ET LA RAPIDITÉ *pourraient être assurées dans toute leur amplitude, avec tous leurs avantages, aux circulations du pays.*

Amenés ainsi à reconnaître encore que ni nos canaux, ni nos chemins de fer, ne peuvent donner des produits suffisans, et que le gouvernement doit y intervenir financièrement, nous comprendrions très-bien que la question suivante ait été élevée par la commission d'ingénieurs, savoir : Le gouvernement doit-il faire de grands sacrifices pour l'établissement d'un genre de communications qui satisferait au besoin de rapidité, avant d'avoir achevé, ou au moins d'avoir avancé plus encore l'établissement des communications qui satisferaient au besoin d'économie ?

Nous n'hésitons pas à dire que si le gouvernement ne pouvait consacrer que de faibles subsides à nos travaux publics, et qu'on fît abstraction d'ailleurs de l'importance stratégique des grandes voies en fer, la préférence nous paraîtrait devoir être donnée pendant quelque temps encore à la canalisation ; *car notre commerce, notre agriculture, notre industrie, ont aujourd'hui bien plus besoin sans aucun doute d'économie que de rapidité.*

Mais cette conclusion ne devrait pas conduire à remettre à d'autres temps l'étude du réseau de chemins de fer, d'autant plus que l'exécution immédiate de quelques parties offrirait certainement des avantages supérieurs à ceux que pourraient présenter quelques-unes des lignes navigables qui formeront le complément de notre système général de canalisation.

## § III

### OUVERTURES DES ROUTES PROJETÉES PAR LE GOUVERNEMENT DANS LA BRETAGNE ET LA VENDÉE.

Nous avons dit plus haut, en faisant connaître les vœux du *Journal de Maine-et Loire*, relativement à l'amélioration des communications dans la Bretagne et dans la Vendée, que ces vœux avaient été entendus du gouvernement, et que le *Moniteur* du 6 novembre annonçait qu'une demande serait faite aux Chambres pour cet objet ; nous ajouterons quelques détail aux indications générales données par le *Moniteur*.

Des projets de route, d'une grande importance pour la pacification de ces contrées, sont étudiés en ce moment, dans les départemens de la Vendée et de la Loire-inférieure, de Maine-et-Loire, du Finistère, du Morbihan. Les routes projetées ont surtout pour but de couper les portions du territoire où domine l'esprit de la chouannerie, en raison des difficultés d'accès qu'elles présentent. Au moyen de ces routes, par lesquelles la force armée pourra se porter rapidement sur les principaux foyers de l'insurrection, toutes les communes où règne encore cet esprit seront facilement surveillées; certains châteaux ne pourront plus, comme jusqu'ici, envelopper les relations des chefs de la révolte entre eux d'un impénétrable mystère ; en un mot, la chouannerie, si vivace dans des contrées inaccessibles, pourra être tenue en échec, et bientôt comprimée, une fois que ces voies seront ouvertes, avec une force bien moins considérable; et l'occupation

militaire de la Vendée par 50,000 homme ne sera plus une des charges les plus pesantes, et cependant les plus nécessaires, du budget.

Ce projet du gouvernement est donc important, utile à tous égards; et son exécution, il faut l'espérer, rencontrera, de la part des Chambres, les facilités et les allocations de fonds nécessaires: il s'agit, en effet, de plusieurs millions.

Nous reviendrons tout à l'heure sur le genre de facilités dont les Chambres devront entourer l'exécution de ce projet, si elles ne veulent pas le rendre illusoire; mais nous remarquerons d'abord que l'argument employé dans la première section de cet article, pour démontrer la nécessité d'une intervention du gouvernement dans les travaux publics, est irrécusablement confirmé par le projet dont nous parlons. Si l'on devait attendre, en effet, pour ouvrir des routes, que le produit d'un péage sur ces routes couvrît leur dépense d'établissement, ou, en d'autres termes, si l'ouverture des routes était confiée à l'intérêt privé, l'on voit que les produits d'un péage sur les routes nouvelles à percer en Bretagne et en Vendée ne pourraient, de toute évidence, aucunement couvrir leur capital d'établissement. L'intérêt privé remettrait l'ouverture de ces routes à des temps beaucoup plus éloignés, et les forteresses de la chouannerie demeureraient imprenables, et 50,0000 hommes devraient encore les cerner long-temps, l'arme au bras, et former un cordon continuellement inquiété autour de ces contrées inaccessibles. Lorsque le gouvernement se détermine à ouvrir ces routes en y consacrant les fonds de l'Etat, c'est-à-dire lorsque le contribuable du département de la Seine, par exemple, ou du Nord, qui sont tout couverts de routes, est imposé pour l'établissement de routes dans des départemens qui en manquent, c'est au nom de l'intérêt général que le sacrifice est demandé à ce contribuable, et accepté par lui; et il est bien loin de songer à s'en défendre en invoquant les doctrines du *Laissez-faire*, qui peut-être cependant sont journellement pratiquées par lui, ou dans les journaux qui représentent son opinion politique.

Entre une loi ayant pour but d'établir, avec les fonds de l'Etat, des routes dans les provinces où l'ignorance nourrit l'insurrection, et une loi tendant à établir des canaux et des chemins de fer dans des pays où le défaut de travail et l'insuffisance de main-d'œuvre entretiennent la misère et l'émeute, quelle différence y aurait-il? En bonne logique et en bonne politique, nous n'en saurions apercevoir aucune; et nous sommes convaincus que le moment n'est pas loin où l'on trouvera aussi nécessaire de creuser des canaux et de construire des chemins de fer pour enrichir une contrée, que l'on croit indispensable aujourd'hui de percer des routes pour en surveiller une.

Au reste, nous le reconnaissons, et notre argument n'en a que plus de force, l'effet utile de ces routes ne consiste pas seulement dans la surveillance qu'elles faciliteront, dans les moyens de répression qu'elles fourniront, mais encore dans le développement qu'elles donneront au commerce, à l'industrie et à l'agriculture des pays qu'elles traverseront. Ces routes *stratégiques* ne tarderont pas à devenir des voies *commerciales;* et cette Bretagne, si arriérée encore, est susceptible de devenir si productive et si belle, la terre est si riche, le travailleur si patient et si fort, que nul argent à nos yeux ne peut être mieux et plus sûrement placé que celui qui sera demandé aux Chambres pour les percemens de routes dans la Bretagne et la Vendée: elles le rendront avec usure.

Mais, comme nous l'avons indiqué plus haut, il ne suffit pas que les Chambres

accordent ces fonds purement et simplement; il faut en outre qu'elles investissent le gouvernement de pouvoirs extraordinaires pour l'exécution de ses projets. Si la loi d'expropriation, par exemple, n'était pas considérablement modifiée : si le législateur ne se persuadait pas qu'aujourd'hui *l'exécution de tout grand travail public est un* CAS D'URGENCE, et surtout ici, puisqu'il s'agit d'enlever des provinces entières au despotisme de quelques fanatiques ambitieux, et de dégrever le pays des frais que lui impose l'occupation militaire d'une partie de son territoire; en un mot, nous le répétons, si des pouvoirs extraordinaires n'étaient pas confiés à l'Etat, la simple allocation des fonds serait à peu près illusoire, et les lenteurs d'exécution ôteraient à cette mesure une grande partie de ses avantages. Ce même esprit qui va soufflant et fomentant la révolte à travers les détours des chemins creux et couverts, tels que sont tous les chemins vicinaux de ces pays, soulévera la même opposition; il l'armera de tous les détours de la chicane, auxquels la loi d'expropriation de 1820 ne se prête que trop. On aura des plaideurs obstinés, comme on a des chouans obstinés. Pour les uns comme pour les autres, il faut à l'autorité des pouvoirs étendus; c'est de mesures pacifiques qu'il s'agit, l'abus ici n'est donc pas à craindre.

Pour l'expropriation des terres à traverser, des formes expéditives doivent donc être autorisées, et des limites fixées aux indemnités. La Bretagne n'est pas morcelée encore comme certaines contrées de France, comme les environs de Paris, par exemple; on peut donc être sûr d'avance qu'un percement de routes y sera très-avantageux à *tous* les propriétaires, et que tandis que chacun d'eux y perdra quelques perches de terre, il en retrouvera le prix au centuple par l'accroissement de valeur que la facilité des débouchés donnera à tout le reste de sa propriété. En bonne justice, il devrait être obligé à l'abandon gratuit de cette faible portion de son bien. Mais, sans examiner ici cette question, on peut dire au moins qu'il est juste de fixer une limite à l'indemnité qui lui sera allouée, en la calculant soit d'après le revenu, soit d'après l'impôt, et qu'il est nécessaire aussi d'introduire des formes précises et rapides, au moyen desquelles l'autorité soit enfin délivrée des incalculables lenteurs qui entravent aujourd'hui toute expropriation.

Nous conseillerons encore une autre mesure.

Nous avons déjà dit qu'un des résultats principaux des projets du gouvernement serait de diminuer de beaucoup le nombre de troupes nécessaires pour la répression de la chouannerie. Cette diminution ne pourrait pas avoir lieu immédiatement, mais on pourrait immédiatement diminuer la charge que fait peser sur le budget l'emploi des cinquante mille soldats qui sont en Vendée et en Bretagne; *ce serait en les employant au percement des routes.* Leur surveillance ne serait pas moins active, puisque les routes doivent être ouvertes précisément dans les cantons où la difficulté des abords oblige aujourd'hui de maintenir le plus de troupes à l'état d'observation. Il est hors de doute, en même temps, que les percemens s'opéreraient ainsi avec beaucoup plus de facilité et de rapidité. Des ateliers composés d'ouvriers du pays, ou bien seraient inquiétés par les insurgés, ou bien pourraient être eux-mêmes des foyers d'insurrection. Il faudrait donc les faire escorter ou surveiller par des troupes. Il est bien plus simple et plus économique de faire travailler les troupes elles-mêmes.

Nous n'ignorons pas que cette pensée soulève des répugnances; quelques personnes croient que l'armée ne se soumettra pas à cette mesure : cela nous paraît

une grande erreur. On peut bien croire que, lorsque le soldat ne concevait rien de plus élevé que la profession militaire, quand sa vie lui semblait liée à son drapeau, et que dans les armes, en un mot, il voyait *une carrière, une fortune*, on peut croire, disons-nous, qu'il prît en dédain les travaux pacifiques, et les délaissât orgueilleusement à ceux qui n'avaient pas l'honneur de porter l'épaulette. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi; pris aux champs, aux professions industrielles, nos soldats aujourd'hui comptent comme un sacrifice le temps de leur service; les réengagemens deviennent parmi eux de plus en plus rares, on le sait. Ils ont l'honneur du drapeau, nous n'en doutons pas; ils n'en ont pas l'amour, et ils ne sauraient, sous les armes, avoir du mépris pour les professions qu'ils aspirent à embrasser aussitôt qu'ils seront libres.

Nous sommes convaincus, au contraire, que si ce travail d'ouverture des routes de Bretagne et de Vendée était présenté aux soldats tel qu'il est en effet, utile au pays et utile à eux-mêmes par l'instruction qu'ils y puiseraient; si des récompenses y étaient accordées au zèle et à l'intelligence; si d'ailleurs une légère augmentation de paie y était jointe (et ce serait toujours moins coûteux que par les moyens ordinaire), l'armée se livrerait à cette tâche nouvelle avec ardeur et gaieté, et l'État y trouverait rapidité et économie.

Cette question serait susceptible, au reste, de développemens beaucoup plus étendus, que nous nous réservons de présenter ultérieurement.

En terminant, nous répétons que le moment nous paraît venu où tous les bons esprit doivent, quelles que soit d'ailleurs la vivacité et la profondeur de leurs convictions en toutes autres questions, se rallier et former faisceau sur le terrain des matières industrielles, s'unir sur des questions qui touchent de si près au développement des forces productives et pacifiques du pays. C'est à ce titre que nous appelons sur ce projet l'appui du gouvernement, parce que nous y voyons une mesure large, utile, sage et pacifique. Mais, nous le répétons aussi, pour qu'elle porte ses fruits, il faut qu'elle soit complète. Il ne peut être question ici de demi-moyens, car il s'agit d'une forte dépense; si la mesure est entravée par des lenteurs, de la timidité, de l'injustice, il n'en restera au pays que la charge. Cette dépense, au contraire, sera une économie, si l'exécution est entourée des facilités que nous avons indiquées, et d'autres encore, que pourront proposer des esprits plus versés que nous dans ces sortes de questions.

Les Ingénieurs unis, auteurs des *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics de France.*

---

## LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Il y a quelques années un écrivain anglais, homme de beaucoup d'esprit, de savoir et de goût, s'adonna avec ardeur à l'étude d'Aristophanes. Il collationna, commenta, traduisit ses œuvres, et, non content de l'avoir étudié comme poète, il résolut de le considérer comme historien et comme écrivain politique. En conséquence, il y nota tous les passages relatifs à l'état politique et social d'Athènes,

à sa licence, à son luxe, à l'influence désordonnée de ses orateurs, et enfin à l'inconstance et à la légèreté de ce peuple. Il publia tout cela sous la forme d'essais dans la *Quarterly Review*, donnant ainsi les exagérations et les caricatures de l'écrivain comique pour le portrait sérieux et vrai des Athéniens. Un de ces articles venait de paraître, lorsque nous eûmes occasion de voir Ugo Foscolo. Comme Grec, ce littérateur célèbre se sentait partie intéressée; aussi fut-il indigné de cette méchante calomnie. Il tenait en main la *Revue* qu'il venait précisément de lire, et s'écriait, tout palpitant de colère et avec une véhémence particulière de ton et de geste : « Je » prendrai la plume, et je pulvériserai Mitchell, s'il prétend ainsi nous montrer » Athènes à travers le microscope d'Aristophanes. »

Ce que fit le tory anglais à l'égard d'Athènes; son parti le fait aussi à l'égard des États-Unis d'Amérique. Ce n'est qu'à travers un microscope qu'il peut leur voir porter le nom de république. Il détourne donc la vue du grand ensemble de bonheur et de liberté que présente l'Amérique du Nord, pour s'arrêter à quelques légères ombres, à quelques taches insignifiantes, qu'il grandit jusqu'à ce qu'elles couvrent tout le tableau. C'est ainsi que les livres de voyage que les Anglais écrivent ou lisent sur l'Amérique ressemblent plus aux tablettes d'un écrivain comique, qu'au jugement consciencieux d'un esprit éclairé et philosophique. Je ne sache pas que le public anglais y trouve d'autre profit que de s'amuser : il faut avouer qu'à cet égard la presse nationale ne lui laisse rien à désirer; il est fâcheux seulement que ce soit aux dépens de la convenance et de la vérité.

Il est triste, il est humiliant de voir que ce vil exercice de calomnie et de dépit mesquin, qui caractérise les sentimens d'un certain parti en Angleterre contre l'Amérique, ait été importé parmi nous; et que la France, dont la gloire est d'avoir contribué à affranchir l'Amérique du joug anglais, ait fait volte-face, et se soit jointe à ses vieux ennemis pour condamner la grossièreté sociale des Américains. Mais n'est-ce point à la mère-patrie qu'ils doivent en grande partie cette grossièreté de mœurs? Au moins ne peut-on nier que le fanatisme religieux qui, par-dessus tout, excite le dégoût dans les tableaux de mistress Trollope, provient de cette source.

Tous les péchés qu'on peut accumuler contre ce mot détesté, *République*, sont prodigués en masse, sans rime ni raison, à l'Amérique du Nord; et tous les vices, tous les défauts qu'on lui reproche, sont attribués sans exception à l'égalité qui y règne et à l'absence d'un souverain héréditaire.

Cet argument aveugle et déraisonnable, nous pouvons le concevoir et même le respecter dans la bouche d'un tory anglais; car chez eux la *loyauté*, le royalisme, est une espèce de religion. Le sentiment suranné d'attachement personnel à une race royale, sentiment qui autrefois prévalait universellement en Europe, existe encore en Angleterre, tandis qu'il est éteint parmi nous. Si nous avons des royalistes, c'est par raisonnement, par calcul, qu'ils le sont; s'ils soutiennent la royauté, c'est par l'idée de sa nécessité ou de son utilité; le droit divin n'est plus pour eux qu'un vain mot, une farce bonne tout au plus pour les paysans de la Vendée. La croyance au droit divin porte naturellement un tory anglais à condamner et le nom et l'existence d'une république, partout où il les trouve, que ce soit dans l'histoire ou dans la réalité. Mais que nos royalistes par utilité lancent le même anathème et affectent le même dégoût contre une croyance qui n'est pas la leur, voilà qui est intolérable : c'est simuler le fanatisme sans avoir pour soi l'excuse de la foi.

Cependant, la petite guerre actuelle des critiques torys et *juste-milieu* contre l'Amérique ne se poursuit pas tant par une attaque régulière des institutions politiques de la république, que par la satire des mœurs de ses habitans. Comme il n'est pas long-temps possible de nier que les Américains ne soient gouvernés dignement et à bon marché, on entreprend de prouver que du moins ce n'est pas un peuple *fashionable ;* proposition qui certes n'est pas difficile à démontrer. Et cependant, en accordant que le manque d'élégance soit un crime dans une jeune nation, peut-on sérieusement en faire un blâme à l'Amérique ? L'aurait-elle évité, ce crime, en restant tory, ou en continuant d'être administrée par des vice-rois anglais durant ces derniers cinquante ans ? Et si les états de l'Amérique du Nord avaient ainsi maintenu la monarchie, leurs mœurs se seraient-elles améliorées davantage ? auraient-elles été moins provinciales ou moins grossières ? ou plutôt une nouvelliste anglaise à la mode, comme mistress Trollope, n'aurait-elle pas trouvé une bien plus riche provision de matériaux pour la caricature dans la fastuosité burlesque des petites cours de leurs vice-rois anglais ?

L'Irlande peut nous servir d'exemple : l'Irlande est restée (ce que n'a pas fait l'Amérique) province soumise de l'Angleterre, avec des vice-rois, une aristocratie, une église établie, en un mot avec tout ce qu'admire un monarchiste tory. Cependant les mœurs de cette île sont-elles plus pures et plus élégantes que celle des Américains ? Et son peuple en est-il une race plus morale, plus heureuse ou moins fanatique, pour être resté sous un régime monarchique ? Lisez les romans de lady Morgan, et voyez si les peintures qu'elle trace si habilement et, je puis l'attester, si fidèlement, de la vie sociale des aristocrates et des paysans irlandais, ne sont pas tout aussi révoltantes que les caricatures de mistress Trollope ; et pour choisir un plus frappant exemple, lisez les tableaux que nous font les romanciers fashionables anglais de la vie anglaise elle-même ; voyez combien ils ridiculisent la vulgarité des classes moyennes, et l'égoïste vanité de la classe supérieure : et vous serez aussi disposé à juger humblement de l'Angleterre qu'on le ferait de l'Amérique après avoir lu mistress Trollope.

Les deux crimes principaux de l'Amérique aux yeux des voyageurs anglais, sont : 1° l'égalité ; 2° cette habitude de travail qui fait que la société est composée d'hommes économes et rangés plutôt que de prodigues, d'industriels plutôt que d'oisifs. De ces erreurs fondamentales, jointes au péché originel d'être une république, découlent selon eux tous les vices de la vie américaine. Mais, pour l'édification de ceux qui partagent ces opinions en France, nous ferons remarquer que ce sont précisément les mêmes reproches que les torys anglais adressent à la France. Oui, la France aussi les révolte, comme une terre maudite d'égalité, et ils lui reprochent sans cesse de n'avoir plus rien qui mérite le beau nom d'aristocratie. Mistress Trollope pourrait écrire sur la France la plus grande partie des facéties qu'elle a écrites sur l'Amérique. Probablement depuis le succès de sa première spéculation littéraire, elle aura dû déjà en tenter une seconde ; s'il en est ainsi, elle trouvera, du moins nous pouvons l'espérer, un philosophe qui fera à son traité l'honneur de la traduction (1).

(1) Une réponse victorieuse a été faite aux censures de mistress Trollope par un de ses compatriotes que son rang et sa position mettaient plus à même qu'elle de juger les Américains, nous voulons parler de l'écrit de M. Ousely, *gentleman* attaché à l'ambassade anglaise à Washington. Voici un passage extrait de cet ouvrage :

En voilà assez, pour le moment, sur cette attaque contre les mœurs et les coutumes des Américains. Des charges plus graves ont été portées contre leurs institutions politiques. Le paradoxe que chaque citoyen américain payait à l'état autant qu'un Anglais ou un Français, a été amplement réfuté par M. Cooper et par le général Bernard. L'attaque du capitaine Hall contre le pouvoir judiciaire aux États-Unis a été repoussée par un écrivain américain qui a fait voir que, tandis qu'en Angleterre le *grand-juge d'équité*, le chancelier, décide selon son bon plaisir les cas les plus importans, sous l'influence de ses propres sentimens politiques, et est en outre amovible au gré de la couronne, les juges suprêmes des États-Unis sont complètement indépendans et *inamovibles*, à moins qu'un vote des deux tiers de la législature n'intervienne.

Mais la grande objection, en ce moment, c'est l'incertitude du lien fédéral, et l'impuissance du gouvernement général à tenir unis les divers États. Comme les événemens donnent de l'importance à cette question, nous consacrerons quelques pages à l'éclaircir.

Sous le gouvernement anglais, les divers états de l'Amérique du Nord vécurent constamment dans la division, livrés aux influences les plus opposées, animés d'intérêts contraires, en proie à une rivalité jalouse; et, quand vint l'époque de l'affranchissement, ce fut séparément qu'ils songèrent à secouer le joug de la mère-patrie. Cette grande œuvre achevée, la tendance des états était de retomber dans l'isolement et de reprendre chacun une position indépendante. Il n'est même pas douteux qu'il en eût été ainsi, si l'Angleterre avait franchement écarté tout dessein de contrarier et d'humilier ses colonies émancipées. Mais en continuant une espèce de guerre commerciale après que les hostilités ouvertes avaient cessé par terre et par mer, la Grande-Bretagne força l'Amérique à se tenir unie, afin de porter les représailles dans la voie des restrictions et des exclusions commerciales. Ainsi donc l'accusation d'une tendance à la rupture doit être dirigée, non pas contre le régime républicain des Etats-Unis, mais contre le système de gouvernement

« Pour apprécier au juste la vérité de la satire de mistress Trollope, comme tableau général de » la société américaine aux Etats-Unis, imaginons un Américain ou quelqu'autre étranger, arri- » vant en Angleterre, et venant habiter dans les marais du Lincolnshire, ou dans quelque village re- » tiré du Lancashire ou du Yorkshire, et nous donnant le langage, le ton et les manières de la société » qu'il pourrait y rencontrer, pour un modèle choisi de la bonne compagnie en Angleterre; ou » bien venant s'installer près de la Tour, et nous donnant l'inintelligible jargon de la plus vile » populace de Londres comme un bel exemple des coutumes de la métropole. Il pourrait même » ajouter, à la lettre et avec une exacte vérité, comme mistress Trollope: « Je donne cela pour » une esquisse des mœurs et des habitudes de la plus grande partie des citoyens, » — puisque » sans aucun doute, numériquement, la majeure partie des habitans de la capitale parlent de » cette façon. Mais pourrait-il sérieusement présenter au monde un tel modèle de la vie sociale » anglaise, et appeler cela la vérité? La dernière publication du prince P. M. est un éloge des » mœurs anglaises, comparées au tableau que mistress Trollope trace des Américains: cependant » ne nous répandons-nous point en exclamations contre sa mauvaise foi? Si le voyageur supposé, » outre le mauvais choix de sa résidence, avait aussi le mauvais goût de visiter l'Angleterre sous » les auspices de M. Carlisle ou du révérend M. Taylor, et venait à passer quelque temps sous » leur toit, cela ne contribuerait point à rendre plus facile son accès ultérieur auprès de la meil- » leure société. Cependant c'est précisément là ce qu'a fait mistress Trollope, en venant en Amé- » rique de compagnie ou plutôt sous les ailes d'une dame dont les étranges théories étaient impo- » pulaires parmi les premières classes de la société américaine. Et ces mêmes circonstances tinrent » mistress Trollope éloignée de cette bonne société du pays, qu'elle affecte la prétention d'avoir » vue et de décrire. »

qu'ils subissaient lorsqu'ils n'étaient que des colonies. L'Amérique ne présente pas l'aspect d'un ancien royaume, se morcelant par la licence d'une liberté outrée : au contraire, elle offre un faisceau brisé de colonies, que la constitution fédérale a réussi admirablement à tenir serrées, et qu'elle continuera probablement à maintenir ainsi long-temps encore.

On s'étonne réellement que cette union se soit jamais effectuée, quand on considère les difficultés qui s'élevaient contre elle. Les moindres obstacles étaient l'immense étendue de la contrée, les différences de climats, d'habitudes, de besoins et de productions, qui permettaient à peine d'espérer qu'une législature commune réglât équitablement les intérêts de chaque province. Certes, en contemplant de telles différences, on admire qu'une pareille agglomération d'états ait pu avoir lieu. Mais le grand obstacle, c'est que quelques-uns des états avaient des esclaves, et que les autres n'en avaient pas. Toute la richesse du planteur du Sud consistait en esclaves; la culture reposait tout entière sur eux. La population du Nord, non-seulement n'offrait point un mélange d'esclaves, mais abhorrait l'existence de l'esclavage, et cela non point par politique uniquement, mais par sentiment religieux. Les habitans de la Nouvelle-Angleterre, en leur qualité de descendans des puritains de la mère-patrie, ne voulurent jamais tolérer l'existence de l'esclavage. Aussi les provinces du Sud sentirent-elles, dès le premier instant, la plus grande répugnance à être gouvernées par une assemblée représentative dans laquelle les états du Nord devaient vraisemblablement prédominer.

Toutefois l'attitude encore hostile de l'ancienne métropole nécessita un arrangement : un compromis eut lieu, qui garantissait aux planteurs du Sud un nombre de votes proportionné au nombre de leurs esclaves. Quand, par suite de cet accord, la constitution fédérale fut établie, il arriva le contraire de ce qu'on attendait. Il se trouva que le Sud, au lieu d'être sacrifié au Nord, le domina. La nouvelle guerre avec l'Angleterre, et l'état d'hostilité commerciale qui la précéda, ruinèrent le commerce et la marine des états du Nord, tandis que les états du Sud souffraient peu en comparaison. Les états du Nord, ainsi déçus et contrariés, retirèrent leurs capitaux de leurs ports bloqués, et établirent des manufactures, qui bientôt devinrent florissantes, et approvisionnèrent le Sud des étoffes de coton et de laine; et à ce prix ils se reconcilièrent avec la guerre et avec ses partisans.

La paix, cependant, arriva en même temps que se développait cette nouvelle industrie des état du Nord. Ceux du Sud, au lieu de continuer à se fournir aux manufactures de leurs compatriotes, achetèrent en Europe, moins cher et meilleur; et la Nouvelle-Angleterre, ruinée tout-à-l'heure dans son commerce, le fut bientôt aussi dans ses manufactures. Ses habitans se récrièrent contre l'égoïsme et l'influence du Sud, qui, en suscitant la guerre avec la Grande-Bretagne, les avait d'abord forcés à transporter leurs capitaux du commerce aux manufactures, et qui maintenant allait sacrifier les manufactures de l'intérieur à celles de leurs ennemis d'Europe.

Pendant les dix premières années qui suivirent, les provinces du Nord furent réduites à se plaindre. Mais, à cette époque, la subdivision des plus grands états et la formation de quelques nouveaux, dont plusieurs, tels que le Kentucky, possédaient des manufactures, donnèrent une nouvelle prépondérance au Nord. La question fut portée devant le congrès, et une loi imposant des droits protec-

teurs sur les manufactures européennes fut promulguée, sous le nom de *tarif*, en faveur des états du Nord.

Dans ce conflit d'intérêts, il y a eu évidemment de l'égoïsme et de la cupidité des deux côtés. En 1815, le Sud avait injustement fermé l'oreille aux réclamations du Nord; le Nord, à son tour, fut trop vindicatif en 1825, et éleva les droits protecteurs à un taux vraiment exorbitant. C'était pourtant une époque très-peu opportune pour opprimer les planteurs du Sud, puisque alors tous les produits coloniaux étaient tombés à si vil prix, que la Géorgie et la Caroline, de même que les îles anglaises des Indes orientales, furent sur le point de faire banqueroute. Le tarif est devenu réellement insupportable : il est vrai que sa rigidité a été quelque peu tempérée; mais elle ne l'a point été suffisamment. Enfin, en ce moment, quelques-uns des représentans de la Caroline du Sud viennent de déclarer qu'ils sont décidés à rompre l'union, plutôt que de se soumettre plus long-temps à une telle tyrannie fiscale.

Mais leur menace n'est qu'une vaine démonstration; car la population des états méridionaux de la Géorgie et de la Caroline compte à peine un tiers de blancs. Les esclaves, comme à la Jamaïque, souffrent cruellement des maux qui pèsent sur toutes les plantations : ils y sont plus mal vêtus, plus maltraités, et, par conséquent, plus mécontens. Ce mécontentement est encore entretenu et augmenté par les missionnaires, leurs pasteurs, qui prêchent sans cesse la doctrine de l'égalité. Dans cet état de choses, si les états du Sud étaient abandonnés à eux-mêmes, une insurrection des noirs en serait la conséquence, et les maîtres blancs auraient bientôt, comme à Haïti, disparu de la face de la terre.

C'est cette certitude qui suggère à la majorité du congrès, attachée aux intérêts manufacturiers, d'imposer un si lourd fardeau aux planteurs, sachant bien que ceux-ci n'oseraient pas consommer leur indépendance. Et c'est aussi dans la vue d'ébranler cette confiance, et d'inspirer une crainte salutaire à leurs adversaires, que les défenseurs de la Caroline assurent ouvertement qu'ils ne veulent pas souffrir plus long-temps une telle oppression fiscale, et qu'ils demeureront plutôt seuls, à leurs risques et périls, avec leur population d'esclaves, que de se voir dominés par les dispensateurs du congrès.

Tels sont les différends qui paraissent, à quelques publicistes, menacer sérieusement l'Union de l'Amérique du Nord. Nous pensons, nous, que l'Union n'est pas en danger d'une immédiate ni même d'une prochaine dissolution. Mais, quoi qu'il en soit de la justesse de cette opinion, une chose, du moins, reste certaine : c'est que les discordes intestines, ou même, si l'on veut, la dissolution qui menace les États-Unis, sont manifestement dues à l'étendue du territoire et aux circonstances particulières du pays, et ne peuvent, en aucune façon, être apportées comme un argument ou un reproche contre une république ou contre un gouvernement fédéral. (*Revue encyclopédique.*)

# RECHERCHES STATISTIQUES SUR

## L'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION (1).

Si la population était libre des obstacles qui s'opposent presque sans cesse à son extension naturelle, elle s'accroîtrait prodigieusement en tous pays. La puissance prolifique de l'espèce humaine permet à chaque mariage de produire, en l'espace d'une seule génération, six enfans, dont deux meurent ordinairement en bas âge, et quatre survivent à leurs père et mère, et, se mariant à leur tour, deviennent la souche d'une génération nouvelle, double en nombre de celle qui l'a précédée. Ainsi la descendance directe d'un seul couple donne, au pays qu'il habite, six personnes en trente-deux ans, douze en soixante-six, vingt-quatre en un siècle, cent quatre-vingt-douze en deux cents ans, plus de quatre-vingt-dix mille en cinq cents, et au-delà de trois milliards en mille années. Suivant cette proportion, et s'il n'eût existé aucun obstacle à l'ordre naturel des choses, une famille unique, vivant sous le règne de Philippe-Auguste, aurait suffi, par sa filiation, pour produire l'immense population qui couvre le sol de la France. Tous les habitans actuels de l'Europe pourraient provenir d'un seul couple du temps de Hugues Capet; et le globe entier aurait pu recevoir sa population totale d'une famille existant sous Charlemagne, et dont les générations, se succèdant régulièrement jusqu'à nous, n'auraient éprouvé aucune entrave dans leur développement.

Mais il s'en faut bien que la multiplication de l'espèce humaine ait lieu dans cette rapide progression. La population de la Gaule, restreinte aux limites de la France, s'élevait seulement à quatre millions d'habitans, lors de la conquête de ce pays par les Romains ; il lui a fallu dix-huit cent soixante ans, pour s'accroître jusqu'à trente-deux millions. Ainsi, le doublement qui pouvait s'opérer en trente-deux ans, en a exigé six cent quinze, c'est-à-dire une période dix-huit fois aussi longue, et qui suppose que l'excédant annuel des naissances sur les décès était seulement d'un individu sur près de mille habitans.

Si, comme il y a lieu de le croire, le globe entier ne possède guère plus d'un milliard d'habitans, sa population totale n'a doublé que vingt-huit fois, depuis le grand cataclysme décrit par la Bible; et chaque période de doublement a été, par un terme moyen, d'environ cent cinquante ans. Cette lenteur d'accroissement permet d'admettre que, pendant les quarante-deux siècles qui se sont écoulés, l'excédant des naissances annuelles sur les décès n'a pas atteint, dans son terme moyen, la proportion d'un individu sur deux cent vingt. L'accroissement de la population en Europe est maintenant presque quatre fois aussi rapide, et dans aucune partie de notre continent il n'est renfermé dans des limites aussi resserrées. Voici les termes qu'il présente, et qui résultent des recherches de détail contenues dans un ouvrage inédit :

En Prusse, la population double en l'espace de trente-neuf ans. C'est le maximum d'accélération de ce phénomène naturel en Europe.
Dans l'empire d'Autriche, elle double en quarante-quatre ans;
Dans la Russie d'Europe, en quarante-huit ans;

(1) Lues à l'Académie des sciences de l'Institut de France, dans sa séance du 16 janvier 1832.

En Pologne et en Danemarck, en un demi-siècle;
Dans les Iles Britanniques, en cinquante-deux ans;
En Suède et en Norvège, en Suisse et en Portugal, en cinquante-six ans;
En Espagne, en soixante-deux ans;
En Italie, en soixante-huit ans;
En Grèce et dans la Turquie d'Europe, en soixante-dix ans;
Dans les Pays-Bas, en quatre-vingt-quatre ans;
En Allemagne, en cent vingt ans;
En France, en cent vingt-cinq ans;

En groupant ensemble les contrées du Nord, on trouve qu'il ne faut pas un demi-siècle à leur population pour doubler, tandis que, pour arriver au même terme, il faut près de quatre-vingts ans aux régions du midi. La période de doublement est de cinquante-sept ans pour l'Europe entière.

Il y a cette différence extraordinaire entre les états du nord de l'Europe et ceux du midi, que, dans les premiers, la rapidité de l'accroissement de la population est presque double de celle qui a lieu dans les seconds, et qu'il ne leur faut que trois ans pour arriver au terme qui en exige cinq dans les autres.

Le maximum d'accélération des progrès que fait maintenant la population du nord de l'Europe a lieu en Prusse, en Autriche, en Russie. Il a pour causes : la vaste étendue du territoire de ces pays, comparativement au nombre de leurs habitans, ce qui permet au domaine agricole de s'accroître en proportion de leurs besoins; la protection que les climats froids accordent à la vie humaine lorsqu'elle est avancée, la nouveauté de la civilisation qui crée et multiplie, dans son développement, des moyens d'existence; l'habitude de vivre de peu, qui appartient exclusivement aux peuples dont la civilisation est récente, et qui laisse à chaque famille la faculté de s'étendre et de se perpétuer.

Le minimum d'accroissement de la population a lieu en France, en Allemagne, et dans les Pays-Bas. Il a pour causes : le haut degré de civilisation de ces pays qui, créant une multitude de besoins, soumet la vie sociale à une foule de conditions dont l'accomplissement restreint l'extension des générations humaines. La Grande-Bretagne n'échappe à ces entraves que par les immenses débouchés que son industrie, son commerce et ses colonies offrent aux nécessités de sa population.

Dans les autres états de l'Europe, la tendance naturelle de la population à s'accroître par de rapides progrès est réprimée, suspendue ou détruite par les intempéries, l'insuffisance des récoltes, les ravages des inondations, les désastres des tremblemens de terre, les effets pernicieux des marais, les irruptions des maladies épidémiques ou pestilentielles, la servitude féodale, le célibat monastique, le despotisme militaire ou sacerdotal, la concentration des propriétés, les lois sur le partage des successions, etc.

On conçoit que le terme indiquant la période de doublement de la population est seulement une expression analytique de la fécondité humaine dans chaque pays, et non pas une prévision du nombre d'habitans que doit effectivement posséder tel ou tel état à une époque précise. Certainement rien n'empêche que, dans plusieurs contrées de l'Europe, la population actuelle ne vienne à doubler, mais dans d'autres il est impossible qu'il en soit ainsi. On distinguera aisément l'un et l'autre cas dans le tableau suivant, qui montre quels seraient les effets du dou-

blement de la population, évaluée d'après le terme moyen d'une série d'années récentes, et s'accroissant progressivement dans la même proportion que pendant cette période de temps :

| | Époques du doublement. | Population à ces époques. | Nombre d'habitans par lieue carrée. |
|---|---|---|---|
| Pays-Bas. . . . . | 1912 | 12,200,000 habitans. | 4,000 |
| Italie. . . . . | 1873 | 40,000,000 | 2,600 |
| Iles Britanniques. . . | 1872 | 41,000,000 | 2,550 |
| France. . . . . | 1951 | 63,000,000 | 2,400 |
| Allemagne. . . . . | 1947 | 26,000,000 | 2,000 |
| Portugal. . . . . | 1874 | 7,360,080 | 2,000 |
| Prusse. . . . . | 1862 | 23,400,000 | 1,700 |
| Suisse. . . . . | 1883 | 4,000,000 | 1,700 |
| Danemark . . . . . | 1869 | 3,000,000 | 1,500 |
| Espagne. . . . . | 1876 | 24,500,000 | 1,350 |
| Empire d'Autriche. . . | 1872 | 55,500,000 | 1,260 |
| Turquie d'Europe. . . | 1808 | 20,000,000 | 1,000 |
| Grèce. . . . . | 1898 | 2,000,000 | 800 |
| Russie et Pologne. . . | 1874 | 93,000,000 | 410 |
| Suède et Norvège. . . | 1879 | 7,354,090 | 200 |
| Europe septentrionale. | 1947 | 260,400,000 | 800 |
| — méridionale . | 1951 | 161,600,000 | 1,800 |
| Europe entière. . . . | 1949 | 422,000,000 | 1,000 |

Il est évident, par ces termes numériques, que la population générale de l'Europe peût doubler, et que c'est uniquement dans sa distribution territoriale qu'existent les obstacles qui doivent l'en empêcher. Il est impossible que le nombre des habitans des Bays-Bas s'élève à quatre mille par lieue carrée. L'histoire ne présente aucun exemple d'une population aussi condensée dans une contrée étendue. Il est difficile de croire que l'Italie, les Iles Britanniques et la France puissent arriver à posséder un jour deux mille quatre cents à deux mille six cents habitans par lieue carrée. Cependant il paraît indubitable que ce terme n'excéderait pas celui de l'ancienne population de l'Italie. Dans tous les autres états européens le doublement est possible, ou même facile et nécessaire; il ne porterait pas la population de l'Allemagne, eu égard à son territoire, au-delà de celle que comptent maintenant les Pays-Bas; il élèverait seulement celle de l'empire d'Autriche au terme de la France actuelle, et il ne donnerait à la Turquie d'Europe que le nombre d'habitans existant aujourd'hui en Portugal

Si l'on considère l'accroissement de chaque peuple d'une manière absolue, et sans comparaison à sa masse et à l'intensité de sa fécondité, on trouve des rapports nouveaux dignes d'intérêt. Cet accroissement, formé de l'excédant annuel des naissances sur les décès, n'est pour toute l'Europe que d'un peu plus de deux millions et demi. Les pays du nord fournissent presque les trois quarts de cette quantité d'hommes. Voici le tableau de ces générations nouvelles, et de la proportion de chaque peuple dans leur masse totale :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Russie d'Europe . . . . . | 615,000 individus. | un | 4e |
| Empire d'Autriche. . . . . | 425,000 | un | 6e |

| | | |
|---|---|---|
| Iles Britanniques | 271,000 | un 9e |
| Prusse | 206,000 | un 12e |
| Italie | 205,000 | un 13e |
| Allemagne (proprement dite) | 175,000 | un 14e |
| France | 173,800 | un 14e |
| Espagne | 140,000 | un 18e |
| Turquie d'Europe | 101,000 | un 25e |
| Pologne | 57,000 | un 40e |
| Pays-Bas | 50,100 | un 50e |
| Portugal | 46,000 | un 60e |
| Suède et Norvége | 45,100 | un 60e |
| Suisse | 25,000 | un 100e |
| Danemark | 21,150 | un 120e |
| Grèce | 10,000 | un 255e |
| Europe septentrionale | 1,865,900 | 3 quarts |
| — méridionale | 700,000 | 1 quart. |
| Europe entière | 2,566,700 | |

Ces nombres peuvent bien mieux que des conjectures servir de guides aux prévisions politiques ; ils montrent l'avenir dont est menacée l'Europe, par l'accroissement naturel, progressif et rapide de la population dans quelques parties du continent. Les malheurs qui peuvent en résulter sont, dans plusieurs pays, la disproportion du nombre des habitans et des moyens de subsistance, et, pour l'Europe en général, le péril auquel est exposée son indépendance par l'immense accroissement de la population slave réunie sous une seule domination, en formant la plus grande puissance militaire qui jamais ait existé.

La Russie d'Europe seulement, non compris la Pologne et les possessions russes d'Asie, comprend, dans son accroissement annuel de population, le quart de tout ce que l'Europe reçoit chaque année d'augmentation au nombre de ses habitans, par l'excédant des naissances sur les décès.

Les deux grandes puissances de l'Europe occidentale, la France et les Iles Britanniques, n'acquièrent pas annuellement, par cette voie, un nombre d'habitans qui égale les deux tiers de ceux qu'obtient la Russie jointe à la Pologne.

L'Europe méridionale, en y comprenant la France, la Suisse, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Grèce et la Turquie d'Europe, n'augmente pas chaque année sa population d'une quantité beaucoup plus grande que celle qui est acquise par la Russie d'Europe unie au royaume de Pologne. La différence est comme 35 à 33.

Avant un demi-siècle, si la Russie continue d'augmenter sa population comme maintenant, elle comptera cent millions d'habitans ; elle aura une force humaine triple que celle que possède aujourd'hui la France, et quintuple de celle qu'ont ensemble toutes les Iles Britanniques.

Et cependant telle est l'immensité de son territoire, qu'elle ne comptera que quatre cent vingt personnes par lieue carrée, comme les côtes sauvages de la Dalmatie, ou la Grèce actuelle dans son état de dévastation.

A. Moreau de Jonnès.

# SCIENCES. DOCTRINES.

## DE L'HISTOIRE

CONSIDÉRÉE

## SOUS LE POINT DE VUE RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE.

Un jeune étudiant de Cambridge, qui n'était encore que *cuiller d'argent* (1), me disait un jour : « Pardieu ! ma cuiller d'argent pourrait être fière. Newton n'en savait pas plus que moi. »

Condorcet et Dugald Stewart ont fait la même remarque. « Dans le siècle dernier, dit Condorcet, il suffisait de quelques années d'étude pour savoir tout ce qu'Archimède et Hipparque ont pu connaître ; aujourd'hui deux années de l'enseignement d'un professeur valent au-delà de ce que savaient Leibnitz ou Newton (2). »

Telle est, comme l'observe très-bien le philosophe écossais que j'ai cité plus haut, l'accumulation progressive de nos richesses scientifiques, que le trésor de ces connaissances devient accessible aux intelligences vulgaires, et que ces arcanes, dont les philosophes de l'antiquité n'avaient pas la clé, sont aujourd'hui, pour ainsi dire, un lieu commun livré à la populace des gens du monde. Observation qui n'a pas échappé au sagace et lumineux historien David Hum : il en a tiré toutes les conséquences. « A mesure que les progrès de la philosophie augmentent, dit-il dans son *Essai sur les Philosophes et leurs Systèmes*, la gloire de ceux qui s'en occupent diminue ; et, par un étrange phénomène, plus ils savent, moins leurs conquêtes ont d'importance et d'éclat. »

Les hommes sont-ils plus heureux à mesure que le monde vieillit ? C'est ce qui pourrait être l'objet d'un doute ; mais que la masse des hommes s'éclaire, qu'elle sache davantage, qu'elle connaisse plus profondément et plus nettement, chaque jour, les rapports de la nature avec l'homme, les principes des gouvernemens, les lois physiques de l'univers ; c'est ce que tout concourt à prouver.

Nos historiens ont dû à ce perfectionnement leur supériorité spéciale. Quel historien grec ou romain s'est montré aussi profond que Machiavel, aussi précis et aussi net dans sa narration que Hume ? Que d'idées justes, ignorées des anciens, se trouvent dans les récits de nos historiens secondaires ! Combien d'erreurs accréditées dans l'antiquité ont disparu des œuvres de Gibbon, de Robertson et de Lingard ? Voyez comment Aristote, Xénophon, Tacite, parlent des esclaves et

(1) *Silver spoon*, un des grades inférieurs de l'Université de Cambridge, où se sont conservés intacts les usages et les dénonciations singulières des universités du moyen âge.

(2) *De l'Instruction Publique.*

des chrétiens. Ce dernier, qui sert pour ainsi dire de couronnement à toute l'histoire ancienne, et dont le travail est comme le diadême de bronze qui la termine, ignore les mœurs asiatiques, la géographie, l'astronomie; il regrette secrètement la vieille république, et ne voit pas que son cadavre, incapable de subir une palingénésie, a expiré sous ses propres coups. Génie grandiose et profond, il ne se doute pas même que le polythéisme va finir : comme ses prédécesseurs, il ne voit que Rome, elle est le monde pour lui.

Chez les anciens, l'histoire était drame. Pour nous, plus éclairés et moins ingénus, pour nous, vieux de civilisation, l'histoire est érudition et controverse. Nous savons davantage, nous comparons mieux les faits : les premiers nous avons connu la critique et la philosophie de l'histoire.

A cette supériorité même se rattachent un danger et une erreur. Si les Thucydide et les Plutarque écrivaient l'histoire en romanciers et en poètes, les Voltaire et les Gibbon l'ont écrite en avocats. Sans doute, ils n'ont pas adopté aveuglément des faits controuvés ; ils ont employé leurs facultés critiques à l'édification de systèmes plus ou moins vrais; mais on doit souvent leur reprocher d'avoir jeté l'histoire dans le lit de Procuste et de l'avoir forcée de se plier à leur doctrine. Habiles dans leurs déductions, ils ont abusé de ces déductions mêmes. Plus coupables que leurs prédécesseurs, ce n'est pas la science, c'est la naïveté qui leur manque. C'est de propos délibéré qu'ils bâtissent leur théorie et déçoivent le lecteur. Vous ne les accuserez pas de mensonge : seulement ils colorent les événemens, ils nuancent les faits, ils interprètent les actions ; et dans ce mélange de bien et de mal, de vertu et de vice, dont l'histoire se compose, ils choisissent avec un art perfide tout ce qui peut favoriser leur argumentation. Si ce n'est point la mauvaise foi d'un imposteur, c'est du moins la subtilité d'un plaideur adroit, qui a soin de présenter tous les motifs qui appuient sa cause et de laisser dans l'ombre les raisons de la partie adverse.

Cette raison sophistique dépare un grand nombre d'histoires modernes. Grâce à elle, on peut tenter sans crainte le panégyrique de Néron et l'éloge du Bas-Empire. N'avancez pas un seul fait contraire à la vérité, mais exagérez un peu ce détail, supprimez cet autre détail, forcez cette nuance, effacez ce trait; fixez sur un seul point l'attention du lecteur, admettez comme prouvées les assertions qui vous plaisent, comme incontestables les traditions qui vous favorisent ; soumettez à une investigation malignement laborieuse les traditions dont le témoignage vous embarrasse : et si vous savez en outre analyser un caractère assez curieusement pour associer le lecteur à votre étude, le flétrir ou le colorer d'une épithète, et conserver une apparence d'impartialité critique, vous ferez de Richard III un bon prince, de Henri IV un tyran : vous aurez donné l'idée la plus fausse de vos héros; cependant vous n'aurez pas ouvertement trahi la vérité.

Si l'on peut adresser ce reproche grave aux Gibbon et aux Voltaire, tel n'était pas encore le défaut des chroniqueurs qui servent de point de transition et comme d'anneau intermédiaire entre les historiens du paganisme et ceux des temps modernes. Pour eux l'art n'existait pas. Etrangers aux secrets de la rhétorique, incapables d'imiter la belle et éloquente narration qui nous séduit, la diction merveilleuse et presque oratoire, les tableaux sublimes que les anciens nous ont légués, les chroniqueurs n'avaient pas encore atteint cette sagacité de vues et cette richesse de connaissances acquises dont les philosophes de l'histoire moderne ont

tiré si grand parti. Les idiomes dont ils se servaient étaient peu développés; les temps où ils vivaient, orageux et livrés aux querelles de théologie, de politique et d'ambition. La pensée religieuse et catholique qui les dominait, leur défendait de marcher sur des traces païennes, d'imiter le style, la forme, l'art des païens. Mais quelques-uns d'entre eux, vivement émus des scènes terribles qui se passaient sous leurs yeux, les reproduisirent avec ingénuité, avec fidélité, avec bonheur. Rien de plus précieux que leurs récits grossiers. Chez eux seuls revivent les Croisades. Sans les œuvres de *Villani*, de *Malaspina* et de leurs émules, que saurait-on des républiques d'Italie? Sans Villehardouin, Joinville, Froissart, Holinshed, le moine Pâris, sans les chroniques espagnoles et portugaises, quelle trace survivrait des sentimens, des idées, du langage chevaleresques, en France, en Angleterre, dans la Péninsule Ibérique? Le mystère complexe de notre état social et de sa formation, où le trouver ailleurs que chez ces historiens, presque tous diffus, mais dont le coloris ingénu et facile a tout le charme de la vérité et de l'abandon?

Sur les dernières limites du moyen-âge mourant s'élève une figure calme et froide, pleine de force et de finesse, celle de l'historien *Comine*.

Comines est grand, mais il n'est pas complet. La moralité lui manque. Né dans une ère malheureuse où la chevalerie enthousiaste, et le christianisme exalté des preux cédaient à l'influence du machiavélisme de l'Italie, Comines essaya de mêler la foi catholique à la sagacité rusée de ce berceau de la civilisation moderne. Il voit toujours une excuse à un vice ou à un crime, dès qu'ils sont utiles. La profondeur et la pénétration de ses vues, la netteté rare de son style, le placent bien au-dessus des historiens de ce siècle; cependant il a conservé plus d'une trace de la confusion, de l'incohérence et de la prolixité qui déparent les chroniqueurs. Comme homme politique, il se rapproche de Tacite et de Polybe; mais ses tableaux sont peu colorés, ses groupes n'ont pas la vigueur et l'éclat dramatique que l'on pouvait attendre d'un homme qui, confident de Louis XI, avait à reproduire un pareil temps et un tel homme. Bien différent des chroniqueurs, il compare, il pénètre, il approfondit, il systématise. Déjà son regard d'aigle découvre, en Angleterre, les semences d'une grandeur politique que nous étions bien loin d'avoir atteinte. Ce n'est déjà plus un spectateur indifférent, un témoin qui ne sait que porter témoignage; c'est un appréciateur, un juge.

A cette époque était née en Italie une nouvelle école historique à laquelle Comines n'appartient pas, et dont l'influence a été forte en France, en Italie, en Allemagne. Née de la résurrection éclatante des études grecques, cette école, que l'on peut nommer savante, s'est surtout appliquée à commenter et à imiter la méthode et la manière des écrivains antiques. Un grand homme, *Machiavel*, lui a prêté l'autorité de son génie. Dur, stérile, inexorable, sans entrailles, Machiavel voit l'humanité comme une matière morte et passive que la politique exploite et travaille; il n'étudie les annales romaines que pour y chercher les secrets de la domination, les ressorts de l'empire. Son élévation est grande; la nudité de son style en augmente l'effet majestueux; mais vous diriez la nudité du roc, sa hauteur, son aridité, sa solidité. Si le génie est la faculté de créer une œuvre tout individuelle, qui n'ait pas de modèle, qui émane spécialement d'un caractère isolé; si les principaux attributs du génie sont l'originalité grandiose et l'expression complète, facile, ferme, de la pensée, personne plus que Machiavel n'a de droits au titre d'homme de génie. Le principe qui règne dans ses écrits, l'idée de l'empire

qu'il faut conquérir sur les peuples et conserver par tous les moyens, sont empruntés à l'antiquité romaine ; il les applique dans toute leur rigueur aux petites principautés de l'Italie : ce qui en fait ressortir l'injustice et l'atrocité. Qu'était Rome pour le monde ? Un tyran armé de la force. Que faisaient Ezzelin, Borgia, Castracani ? Ce que le sénat romain avait fait. Ils écrasaient sous leurs talons de fer, ils tuaient par le poison, ils jetaient dans leurs cachots les malheureux qui leur résistaient ! Qu'étaient devenues Albe, Sagonte, Carthage ? Tant de nations décimées, tant de tributs prélevés, tant de rois traînés en triomphe, n'étaient que les offrandes des citoyens romains, leurs horribles hécatombes, portées sur l'autel de la tyrannie romaine.

Après Machiavel, les historiens du même pays semblent hériter de sa finesse et de sa pénétration, mais sans retrouver son énergie et sa puissance : ils ne pouvaient soulever la massue d'Hercule. *Guicciardin*, trop célèbre, est prolixe dans ses récits et froid dans ses descriptions. L'étude des passions, la sagacité avec laquelle il distingue et détermine les traits caractéristiques d'un personnage, ont fait vivre son œuvre ; mais il n'y a point de moralité dans sa pensée ; l'indifférence qu'il montre pour le vice et la vertu, le défaut de grandeur et d'éclat qui le distingue, ne tardent pas à inspirer le dégoût. *Davila*, élevé à la cour des Médicis, mérite les mêmes reproches ; l'intelligence de tous ces écrivains s'est rétrécie, s'est affaiblie dans les antichambres et les boudoirs des palais ; ils ne voient de l'humanité que les traits les plus minutieux et les plus puérils ; ils sont à Machiavel, le Dante de l'histoire, ce que Marini, auteur de l'*Adone*, est au chantre du *Paradis* et de l'*Enfer*.

Avec Comines, Machiavel et Guicciardin, commence la série des écrivains raisonneurs, qui, tout en imitant les écrivains de l'antiquité quant aux formes du langage, ont prétendu systématiser les événemens et réduire en théorie philosophique la narration des faits. Jamais Tacite ni Xénophon n'avaient pensé à cet arrangement systématique de l'histoire. Fra Paolo Sarpi, Vénitien, perfectionna, ou du moins poussa plus loin encore cette manière de considérer l'histoire. Il devint avocat : au lieu de présenter les annales humaines comme un mélange des chances de la fortune et des efforts de l'homme, il plaida pour Venise contre Rome ; il entreprit de soutenir une cause et de la gagner. Ce n'était plus écrire l'histoire, mais agrandir le pamphlet. L'invention de l'imprimerie favorisait ce nouvel emploi de l'histoire ; elle faisait de chaque lecteur un juge et du public un tribunal. On vit tour-à-tour la cour de Rome et ses ennemis, les catholiques et les protestans, citer leurs adversaires à la barre de l'opinion, et s'éloigner à-la-fois de l'ingénuité des chroniqueurs, de la haute impartialité des philosophes et de la grandeur dramatique des écrivains de l'antiquité. A la rapidité de la narration, à la beauté du coloris succédèrent la dextérité des subterfuges, l'adresse à grouper les faits, la justification habile des fautes, le panégyrique des actions équivoques, la ruse et le sophisme du plaideur adroit. Jamais l'histoire ne fut plus complétement faussée que par les Bellarmin, les Théodore de Bèze, les Buchanan, même par le grand Bossuet, dont les *Variations Protestantes* et l'*Histoire Universelle*, admirables monumens, déploiement majestueux d'une énergie mal appliquée, survivront aux doctrines du sein desquelles ils ont surgi.

Un peuple, isolé de toutes les nations de l'Europe, sut échapper à l'influence de l'imitation classique et à la controverse historique. Ce peuple avait sa grandeur

spéciale, un langage mâle, de beaux souvenirs, un immense empire, des mœurs originales, et une puissance de foi qui n'admettait ni compromis, ni discussion, ni critique. Ceux qui prétendaient discuter sa croyance, il les jetait dans les flammes. Les nations étrangères, il les méprisait. Vainqueur dans de nombreuses guerres, conquérant du Nouveau-Monde, il n'avait reçu de personne ni impressions, ni leçons, ni modèles. On ne l'avait vu ni se mêler aux habitudes et aux doctrines du reste de l'Europe, ni s'abâtardir dans les délices de l'Asie et de l'Amérique du Sud. L'Espagne et le Portugal ont dû à cette situation, à ce caractère, des historiens dignes de la plus haute admiration, mais que l'on connaît peu, que l'on consulte rarement : Sepulveda, Antonio de Solis, Zuniga, Mariana; les uns qui ont écrit dans leur langue maternelle avec une énergie et une simplicité dignes des anciens; les autres qui ont employé l'idiome romain, et (chose étonnante) sans que la force de leur pensée s'énervât. Témoin Mariana, dont les portraits sont si caractéristiques, dont la concision est si brûlante, et la narration si rapide. Ces écrivains marchent, comme de vigoureux athlètes, au but qu'ils se proposent : rien n'est plus étrange, rien ne prouve mieux la futilité de la critique littéraire et la frivolité du public, que l'oubli dans lequel ils sont tombés. Ils s'écartent il est vrai des habitudes raisonneuses et délibérantes de l'histoire moderne, mais en revanche ils savent reconquérir la simplicité primitive et le caractère grave, majestueux de l'histoire antique.

Les Français, diamétralement opposés de caractère au peuple que nous venons de citer, sont loin d'avoir atteint dans leurs compositions historiques le degré de force et de mâle éloquence que nous admirons chez les Espagnols. Il y a même dans leur littérature très-peu d'ouvrages historiques remarquables. Demandez-leur des anecdotes, des mémoires personnels, des souvenirs auto-biographiques. En ce genre, ils n'ont pas de rivaux. Causeurs, spirituels, un peu vains, toujours prêts à dire le mal qu'ils savent d'eux-mêmes et des autres, ils prêtent à ce genre d'*égotisme* (1) pardonnable, un charme léger et un inimitable coloris. La bibliothèque des mémoires français se compose d'un nombre étonnant de volumes; c'est là, bien plus que partout ailleurs, que se trouvent empreints le génie, la vivacité, la force réelle de la nation. Les uns offrent des leçons morales, des études de caractère, des apperçus profonds, des tableaux pleins de vigueur; les autres sont gais, d'un style facile et fin, d'une verve charmante, étincelans de saillies. Prétendre connaître la Fronde, sans avoir lu le cardinal de Retz, serait folie. Quant au siècle de Lous XIV, laissez de côté Voltaire; ouvrez Saint-Simon, méditez chacune de ses pages; le siècle est là, dans ses masses, dans ses groupes, dans ses derniers détails, dans ses curiosités les plus secrètes. Saint-Simon, que l'on a voulu faire passer pour un cynique, est éloquent comme Bossuet, peintre de mœurs égal à Labruyère, conteur aussi piquant mais plus profond qu'Hamilton. Cette supériorité des Français dans le genre des mémoires historiques date de loin : et même Brantôme, courtisan immoral et beau-parleur sans principes, sait donner à sa causerie une certaine grâce et l'agrément d'une faconde heureuse.

Les femmes, dont la position sociale était si extraordinaire en France, ont puissamment contribué à enrichir ce vaste panorama de la société française qui

(1) *Egotisme*, qu'il ne faut pas confondre avec *selfishness*.

se déroule brillamment à nos yeux dans les mémoires dont nous parlons. La femme de Henri IV nous raconte sa vie et les intrigues de sa cour ; puis la princesse de Condé, éprise du même monarque, nous redit les querelles du roi avec sa seconde femme, et le peint malheureux dans son ménage, soldat libertin que de nombreuses escapades exposent à la colère de sa jalouse moitié. C'est Mme de Motteville qui nous ouvre l'oratoire de Marie de Médicis ; et ensuite cette étrange princesse, Mlle de Montpensier, qui nous dit fièrement les douleurs, les luttes, les intrigues de ses amours et de son ambition désappointés. Si Mme de Maintenon n'a pas écrit de mémoires, elle a laissé des lettres qui ne sont pas moins précieuses pour l'histoire et pour nous que celles de Mme de Sévigné. C'est là que l'on est admis au triste mystère de la vieillesse de Louis XIV et à la situation inouïe d'une femme nécessaire à un grand roi qui la craint, ennuyée mortellement de ce grand roi qu'elle méprise, enviée de la France qu'elle domine, haïe de tous, à charge à elle-même, reine et prisonnière, comblée de grâces et de grandeurs. Il faut l'entendre se plaindre du vieillard glouton, blasé, taciturne et quinteux, qui l'avait enchaînée à sa vie défaillante. « Ma chère, dit-elle à la comtesse de..., je ne puis l'empêcher de se donner des indigestions de petit pois..... il faut que j'amuse un homme qui n'est pas amusable. » Et ce trait admirable, si souvent cité, mais dont on n'indique par ordinairement la source : « Je regardais mes pauvres carpes, captives, dans leur petit bassin de marbre rempli d'eau pure, et je pensais qu'elles étaient comme moi, qu'elles regrettaient leur bourbe. »

Les mêmes matériaux abondent chez Mme de Sévigné ; Mme d'Épinay, Mme Roland, Mme de Staël ont donné, sur la société française et ses révolutions, plus de documens utiles que les écrivains ex-professo qui ont élaboré son histoire. Certes, Garnier, Villaret, Velly, même l'âpre et rocailleux, mais sincère Mézeray, ne sont point aussi fertiles en détails de mœurs et en portraits frappans, que les femmes, auteurs de lettres familières et de mémoires sans prétention, que nous venons de nommer.

Plus la civilisation avançait, plus le besoin de la critique se faisait sentir. Appliquée à l'histoire, elle produisit une nouvelle modification que l'on pourrait nommer spécialement l'histoire sceptique. L'étude des causes et des effets, l'examen des pièces de ce grand procès qu'on nomme histoire, absorbèrent toute l'attention de ceux qui se livrèrent à ce genre nouveau. Les premiers modèles du style dont nous parlons parurent en Angleterre. Robertson, Hume, Gibbon : le premier avec une plus large et plus franche impartialité ; le second avec plus de finesse, mais avec une improbité secrète et voilée ; le troisième, armé d'une érudition étendue, d'un talent de coloris fort rare, fondèrent l'école sceptique. Voltaire, qui appartient à la même école, jeta dans ses *Essais* plus de gaîté, de légèreté et d'ironie, selon l'esprit de sa nation. Aux yeux de ces écrivains, si l'on excepte Robertson, le moyen-âge et le christianisme sont une époque fatale et un fléau qu'on ne peut trop amèrement flétrir ; la résurrection du genre humain ne date pour eux que du dix-huitième siècle. Tous les siècles précédens sont barbares ; ils immolent sans pitié leurs aïeux à leurs contemporains, et livrent au passé une guerre acharnée. Accusateurs envenimés, narrateurs virulens, ils usent de leur talent d'analyse, de leurs ressources d'éloquence, de leur pénétration, pour faire triompher une opinion qui leur semble vraie, mais qu'ils défendent avec trop de partialité pour être crus sur parole.

Tel est le défaut général que l'on peut reprocher à ces plaidoyers nommés histoires par les modernes. Les anciens n'y sont pas tombés. Le crédule Hérodote nous livre une masse confuse de fables, de légendes, de folies, d'extravagances, de traditions, de vérités, de poésie, d'observations et de documens. C'est à nous de nous frayer un passage au milieu de tous ces ouï-dire, à nous de déblayer ces matériaux et de séparer la vérité du mensonge. Sa faute est d'ailleurs excusable; il se trompe, il confond, il s'embarrasse lui-même dans le récit des faits : vous diriez un de ces gens du peuple, appelés comme témoins devant les tribunaux, et incapables d'éclaircir les questions qui leur sont soumises. Hume et Voltaire, au contraire, ont une intelligence nette et prompte. L'imagination ne les entraîne jamais. S'ils vous présentent une question et un homme sous un aspect contraire à la vérité, c'est qu'ils le veulent et non qu'ils se trompent. Quand Voltaire se moque de Grégoire VII, il sait bien que Grégoire VII était un grand homme. Quand il exalte Catherine de Russie, il n'ignore pas la profonde immoralité de cette femme. Hume, plus froid et moins spirituel, mérite peut-être plus de reproches. L'impulsion vive qui entraînait Voltaire, précipitait ce dernier à la poursuite, à l'anéantissement d'un parti détesté. Il se présentait franchement comme un accusateur et un vengeur. Hume voulait passer pour un témoin véridique. Sans affirmer positivement plus qu'il ne peut prouver, Hume a soin de mettre en relief tous ce qui peut donner de la vraisemblance à son système, glisse légèrement sur tout ce qui peut l'ébranler, convoque tous les témoignages favorables à sa cause, repousse les témoignages contraires, s'attache à prouver la confiance que l'on doit avoir en eux, explique et éclaircit ce que leurs dépositions ont d'équivoque, résume les faits dans le sens de la partie qu'il défend, affaiblit et rend douteux ceux qui militent contre elle, n'épargne ni invectives, ni déclamations quand une circonstance équivoque peut compromettre ses adversaires, détruit les explications qu'ils apportent, soumet leur récit à un examen malicieux, et ne semble leur faire quelques concessions que pour les perdre plus sûrement et cacher, sous une candeur apparente, l'immense masse de sophismes et de subtilités dont il a laborieusement élevé l'édifice.

Non-seulement l'histoire des temps modernes, mais celle des anciens, se sont teintes des couleurs du prisme que les Gibbon et les Hume ont su nuancer et disposer. Gibbon ne nous laisse entrevoir les événemens du Bas-Empire que sous un jour philosophique, sceptique, hostile à la religion du Christ. Mitford a soumis à sa révision toutes les annales grecques; il a instruit leur procès dans l'intérêt des monarchies; il n'a écrit leur histoire que pour faire valoir le gouvernement d'un seul.

Avant lui, les Barthélemy, les Rollin, les Crévier, s'étaient contentés de copier Plutarque et Thucydide, sans s'embarrasser des contradictions fréquentes de ces écrivains, sans tenir compte des lumières acquises depuis leur mort. Long-temps les auteurs grecs et romains avaient passé pour des témoins authentiques et croyables; toutes leurs assertions étaient admises sans examen, tous leurs préjugés avaient droit de bourgeoisie. Le système planétaire tel que les anciens philosophes l'imaginaient; la fausse géographie qu'ils avaient créée; la fausse métaphysique qui leur servait de guide, expulsés du domaine des connaissances humaines, se réfugiaient dans ces livres vénérés. On blâmait un meurtrier; on méprisait le vol. Mais le vol, le meurtre, le brigandage de Sparte ne répugnaient

pas à nos habitudes de collége. On ne songeait pas à s'enquérir si Plutarque, séparé de Thucydide par plusieurs siècles, était aussi digne de foi que le contemporain de Thémistocle. Un mensonge imprimé en caractères grecs équivalait à une vérité. Le dernier des scoliastes du Bas-Empire obtenait une confiance entière. Dans l'immense perspective de l'antiquité, tous les âges, tous les écrivains et, pour ainsi dire, tous les plans se confondaient. Le rhéteur Longin semblait le contemporain d'Hérodote. Ainsi les gens qui ne connaissent pas la géographie de l'Inde, imaginant que Bombay et Calcutta sont limitrophes, chargent de leurs commissions pour la seconde de ces villes les voyageurs qui partent pour la première.

Voilà dans quelle situation Mitford a trouvé l'histoire grecque. Il a renversé ce système : il a prouvé que les écrivains grecs et romains pouvaient et savaient mentir. On avait jusqu'alors sacrifié la critique à une exagération singulière d'idées et de sentimens démocratiques; il se donna ouvertement pour l'adversaire de la démocratie, bannit de sa narration toute espèce d'emphase, toute déclamation théâtrale, et réduisit ces prétendues vertus républicaines à leur valeur. Mais sa critique n'était pas impartiale : la théorie à laquelle il se dévouait, et sur laquelle il construisait l'édifice de son histoire, l'entraînait dans d'autres erreurs. On le vit excuser toujours les rois; accuser toujours la multitude; rejeter les preuves qui militent contre les tyrans; aggraver les charges intentées contre les républiques. Dès-lors ce c'est plus un historien, c'est un libelliste; un ennemi de la liberté, qui va chercher des armes dans l'arsenal de l'histoire.

Où retrouver ce rapide et grave résumé des faits dont Thucydide a donné un si noble modèle ! Le dossier de chaque nation se grossit de mille répliques, dits, contredits et dénégations. Dans cette arène de disputes éternelles, Lingard s'avance, prêt à se battre à outrance pour la foi catholique; Southey marche, armé de preuves en faveur du protestantisme. Brodie renverse et détruit le système de Hume. Mitford vient de gagner sa cause; mais bientôt un ami des républiques grecques en appellera, et voudra la plaider en seconde instance. Au milieu de toutes ces plaidoiries, la gravité de l'histoire s'évanouit: les controversistes abondent : vous cherchez des juges.

Heureusement la lumière finit par jaillir du choc de ces opinions contrastantes; on compare, on balance, on pèse les sentences opposées; on équilibre ces argumentations plus ou moins erronées, et qui se corrigent mutuellement. Tant de partialités en opposition aboutissent enfin à une impartialité complète. Les hommes éclairés ne permettent plus à l'un des avocats de les égarer dans les détours de son éloquence : ils écoutent toutes les parties : ils se constituent, pour ainsi dire, cour de cassation et de révision. Ils savent que si Plutarque, rhéteur amoureux d'une liberté chimérique, a fait le roman de cette liberté, Mitford, Anglais et monarchique, en a fait la satire. On les soumet l'un et l'autre à une contre-interrogation qui ne permet pas aux exagérations de prévaloir.

Parmi les historiens allemands, Müller et Schiller ont su éviter jusqu'à un certain point les défauts inhérens à l'école philosophique. Schiller, passionné, nerveux, est trop souvent déclamatoire; Müller a plus de grandeur, de variété, de noblesse; mais il est diffus. Quant à la tourbe des historiens purement érudits que la Germanie a produits en si grand nombre, nous ne parlerons pas d'eux; utiles compilateurs, commentateurs intrépides, ils ont éclairci beaucoup de

points obscurs des annales humaines; mais nous ne pouvons accorder à la patience et au labeur le rang qui appartient au génie.

Nous avons essayé de montrer par quelles gradations et quelles révolutions lentes l'histoire, de poétique et d'oratoire qu'elle était, est devenue sceptique, analytique et pour ainsi dire contentieuse. En quittant le caractère de l'épopée et du drame, elle a perdu beaucoup de son intérêt. Comparez les narrations de Robertson et de Hume à celles de Thucydide et même de Xénophon. Cherchez dans les pages des historiens modernes, des scènes comparables à celles de Tacite. L'art d'intéresser le lecteur, d'émouvoir les passions par le spectacle des événemens humains et de leurs variations soumises à la puissance de la fortune et à celle des caractères, cet art si bien connu des anciens, s'est perdu chez les modernes. Ils paraissent croire que *vérité* est synonyme d'ennui; Robertson lui-même est prolixe; Gibbon, malgré l'éclat de son style, manque de concentration et de concision; Lingard et Hume n'ont rien de dramatique; leur génie est froid; ils rapportent, discutent, analysent les événemens, sans les animer d'une vie réelle. Leurs écrits offrent des masses de faits, groupés avec talent et adresse, mais non des hommes, nos semblables, criminels ou vertueux, heureux ou misérables. Vous diriez que la décence leur défend de nous amuser; ils ne peuvent nous instruire qu'en supprimant tous les détails qui tempéreraient l'aridité de l'enseignement. L'histoire a son étiquette, aussi rigoureuse que celle de la cour d'Espagne; on la laisserait périr d'inanition et de froideur, comme ce monarque auquel personne ne portait secours, parce que l'officier chargé de ce service n'était pas à son poste.

On discute, mais on ne colore plus. On supprime tous les faits secondaires, sous prétexte qu'ils ont peu d'importance. Comme si l'on pouvait supprimer la carnation et effacer les ombres d'un portrait pour le réduire aux simples linéamens! La majesté de l'histoire l'exige, à ce qu'on prétend. Prétention singulière! Tacite, en nous révélant l'intérieur du palais de Néron, manquait-il à la majesté de l'histoire et n'était-il pas toujours le plus grave des écrivains, σεμνωτατος (1)? Remplissez vos chapitres de récits de batailles, de traités de paix et de révolutions, vous ne m'apprendrez rien, si ces révolutions n'ont pas leurs acteurs, leurs héros, leurs phases et leurs actes caractéristiques. Babillez comme Boswell, faites votre journal comme Saint-Simon, et les moindres incidens rapportés par vous auront un intérêt pour moi.

Clarendon a entassé dans ses pages toutes les pièces justificatives qu'il a pu recueillir; on y trouve le pour et le contre, le noir et le blanc, les assertions et les récriminations de tous les partis. Peu lui importe la fatigue du lecteur : il ne vous fera grâce ni d'une proclamation ni d'un lambeau de débats. Supposez qu'au lieu de travailler d'après cette méthode, il eût fait, de ses pages que nous trouvons mortes et arides, un miroir brillant et bigarré de ce temps aux milles nuances : qu'il eût fait revivre à nos yeux la grande et noble figure de Hampden : maître de lui-même, dirigeant son parti tout en ayant l'air de le suivre; proposant, avec une adroite modestie, des questions sans réplique dont la simple énonciation changeait le cours des affaires; qu'il nous eût montré Vane, esprit noble, âme élevée, déçu par une hallucination invincible; Cromwell, sous son enveloppe grossière, couvant la tyrannie dont il allait envelopper son pays; ce génie fanatique mais profond, sortant peu-à-peu de son obscurité, déployant ses ailes, imposant à un peuple

(1) Pline le jeune.

mutin et à une armée factieuse, forçant les drapeaux hollandais à s'humilier, le glaive suédois à rester suspendu, et tenant la balance entre les monarchies rivales d'Espagne et de France. Qu'il eût fait connaître au lecteur l'éloquence mêlée de jargon biblique qui distinguait Harrison; la verve licencieuse du prince Rupert et de ses cavaliers. Supposez qu'à la peinture des grands mouvemens de la société il eût joint ces touches fines, ardentes et fortes que Walter Scott a prodiguées : son histoire ne serait-elle pas plus vraie? ne serait-elle pas plus intéressante?

Je ne sais comment un historien peut croire qu'il remplit sa tâche, lorsqu'il oublie de donner au lecteur le tableau de l'état social, et se contente de signaler les grandes catastrophes des empires. Ces catastrophes ne sont que l'explosion d'une mine que le temps a préparée, et vers laquelle l'étincelle fatale s'est dirigée lentement. Vous ne voyez pas cette révolution silencieuse, qui altère par degrés le fond et l'essence de la société, et qui, par une multitude de circonstances inaperçues, par une série de petites révolutions insensibles, fait passer les nations de la pauvreté à l'opulence, de la science à l'ignorance, de la barbarie à la civilisation. Vous n'apercevez l'aiguille qu'au moment où elle détermine, en se plaçant sur l'heure, la vibration de l'airain; sa marche progressive vous a échappé. Tandis que vous vous occupez de faits d'armes et de discussions parlementaires, des changemens bien autrement importans s'accomplissent dans l'ombre; le monde paraît suivre son cours ordinaire; et cependant, sous cette apparence trompeuse, mille contre-courans invisibles exercent leur influence et suivent une direction secrète. De grandes scènes ont lieu sur les champs de bataille et dans les palais; vous ne voyez que ce drame extérieur : il absorbe votre attention et ne vous permet pas de remarquer que toutes les places publiques, tous les salons, toutes les églises, sont des théâtres de scènes diverses, toutes dignes de remarques, pleines d'intérêt, douées d'une influence relative, oubliées par l'historien, négligées par l'observateur et dont le souvenir ne se conserve point dans les archives des royaumes, dont aucun traité ne ratifie l'accomplissement. Des armées sont victorieuses, et le peuple n'a pas de pain. D'autres armées sont taillées en pièces, et le peuple est heureux. Cette cathédrale où l'on chante le *Te Deum* est environnée de réduits où la misère invoque inutilement la pitié de Dieu et des riches. Un mauvais ministre s'assied sur les marches du trône; il spolie le trésor et n'empêche pas le royaume de prospérer; Malesherbes est premier ministre et n'empêche pas la révolution de s'accomplir. Cependant un historien, presque toujours trompé par les apparences, ne manque guère d'exalter les victoires et de pleurer les désastres; il nous montre l'Angleterre misérable et dégradée après ses défaites de l'Amérique septentrionale; tandis qu'il nous l'a fait voir glorieuse et triomphante à la conclusion de la guerre de Sept Ans. Eh bien, cette dégradation et cette prospérité sont également illusoires. La Grande-Bretagne, épuisée par de dispendieuses victoires, était plus réellement malheureuse dans son triomphe, qu'elle ne l'était cinquante ans plus tard, lorsque ses colonies se détachèrent d'elle.

« Lorsque je vois, dit l'évêque Watson, un géologue essayer de scruter les profondeurs de la terre et d'analyser ce qu'elle renferme, je le compare à un ciron monté sur un éléphant, et tirant des phénomènes qu'il contemple des inductions pour juger les phénomènes organiques du vaste animal qui lui sert d'appui. » Si cette comparaison est injuste quant aux géologues, n'est-elle pas applicable aux historiens? Les mouvemens intérieurs de la société ne leur échap-

pent-ils pas? J'ai lu des histoires d'Angleterre dans lesquelles la puissance du Méthodisme n'était pas même indiquée. J'ai parcouru des histoires catholiques dans lesquelles l'apparition de Luther était signalée comme un événement passager. La plupart des historiens du règne de George II ont prêté à Wilkes une haute importance; Wilkes n'était rien qu'un mot d'ordre, un point de ralliement, un fantôme.

L'historien n'est après tout qu'une cicérone qui nous conduit à travers les faits et les temps; l'influence exercée sur notre intelligence par l'étude des annales humaines, est analogue à celle que les voyages exercent sur nous. Nous pénétrons dans une nouvelle sphère, dans une société nouvelle. Mœurs, langages, idées, tout ce qui nous entoure est original. Le cercle de nos pensées s'élargit; nous apprenons à juger l'homme et ses facultés dans leur diversité infinie. Mais choisissez un mauvais guide, il vous trompera; portez dans vos voyages les habitudes d'un esprit frivole, vous reviendrez chez vous tout aussi peu éclairé que vous l'étiez auparavant. Vous aurez classé dans votre mémoire des noms de bataille et des généalogies de princes, sans y avoir rien gagné.

Vous souvenez-vous de ces princes allemands qui débarquent à Douvres, au milieu des hourras de la canaille, descendent à Carlton-House, dînent avec le roi, chassent avec le grand-veneur, assistent à une réception de chevalier de la Jarretière et à une revue des gardes-du-corps, visitent St.-Paul, traversent le parc, et retournent chez eux, persuadés qu'ils connaissent l'Angleterre? A quoi se borne leur savoir? Quels ont été les objets de leur observation? Un ou deux monumens publics, une ou deux scènes d'apparat. Mais le système complexe de notre société, mais ses mille ressorts, mais sa puissante et mystérieuse civilisation, mais nos lois aux mille sinuosités, mais nos mœurs énigmatiques, mais le tissu de nos préjugés et de nos coutumes, les connaît-il? Peut-il se vanter de les avoir étudiés et approfondis? La solennité des palais et des cathédrales pouvait-elle lui donner ces renseignemens? Non, certes. Il fallait, pour récolter cette moisson d'études précieuses, s'arrêter dans les cafés, descendre jusqu'aux tavernes, se mêler aux hommes ordinaires et aux occupations de la vie commune, pénétrer à la bourse et au spectacle, s'asseoir au foyer de la famille, à la table du festin, sur l'escabeau du pauvre, dans le salon du riche, écouter le jargon prétentieux des fats et le grossier dialecte des prolétaires, ne point reculer devant le vice même et le malheur; c'est à ce prix qu'on étudiera l'espèce humaine et le pays qu'on vient d'observer. Historien, imitez ce voyageur: les guerres, les combats, les traités de paix ne sont que les symptômes publics, extérieurs et souvent fallacieux de l'état moral de la société. S'en tenir à l'observation de ces symptômes, c'est frivolité, ignorance et folie.

Le philosophe qui veut amasser un trésor de connaissances vraiment historiques est forcé de consulter à-la-fois, pour comprendre la Rome de Tacite, non-seulement les écrits de ce grand homme, mais les obscénités raffinées de l'élégant Pétrone, mais les brillantes et sophistiques pages de Sénèque, et les pages efféminées de Pline le jeune, mais les médailles et les statues et les édifices contemporains. La comparaison de ces documens peut seule lui donner une idée, si ce n'est complète, du moins approximative, de ce qu'était l'humanité sous les empereurs. Un historien parfait épargnerait cette fatigue à l'observateur. Il réunirait dans ses écrits le roman et l'histoire, l'intérêt des détails et les déduc-

tions philosophiques. Il évoquerait le génie d'une époque. Scrupuleux dans le choix de ses autorités, et doué d'un jugement assez ferme pour apprécier à leur valeur les doctrines et les faits controversés, il emprunterait au dramaturge et au poète l'art de grouper les personnages et les faits, non-seulement sous leurs rapports réels, mais sous leurs rapports intéressans; disons mieux, il rendrait à l'histoire ce prestige que le conte et le roman ont usurpé : car le roman n'est qu'une imitation de l'histoire. Tout ce qui a influé sur la civilisation, tout ce qui l'a modifiée, tout ce qui peut éclairer sous quelque point de vue, l'étude et l'humanité, trouverait sa place et son importance relatives; au premier rang vous verriez se dessiner, non les princes et les rois, mais les faits significatifs, mais les influences majeures; puis de degrés en degrés vous descendriez jusqu'aux influences de second ordre, jusqu'aux résultats lointains, jusqu'aux anecdotes caractéristiques, jusqu'aux changemens survenus dans les arts, le langage et les habitudes de la vie privée. Vous traverseriez le camp, la cour, les villes, les hameaux d'un peuple inconnu; et l'intérêt d'un spectacle varié se joindrait pour vous à l'intérêt métaphysique et profond que nous offrent les révolutions successives de l'esprit humain.

Une telle histoire, à la fois intime et brillante, féconde en mouvemens dramatiques et en particularités piquantes, embrassant d'une étreinte rigoureuse et vaste l'ensemble et les détails, n'est, je le sais, qu'une idéalité difficile à réaliser : les facultés de l'homme n'ont pas encore accompli cette œuvre admirable. Jusqu'ici l'histoire ne s'est faite, pour ainsi dire, que de pièces et de morceaux. Mackintosh et Hallam nous ont donné l'histoire de notre constitution : Clarendon, les votes et les intrigues, les combats et les discours des cavaliers et des têtes-rondes; Lingard, l'apologie des papistes; Hume le panégyrique des Stuarts; Walter Scott la partie romanesque, populaire et pittoresque de quelques époques de nos annales. Tous ces matériaux disséminés constituent l'histoire réelle. Il y a, dans l'histoire, deux histoires : celle des faits et celle des mœurs. Isolez ces fils d'une même trame, vous la brisez, vous détruisez la vérité de l'ensemble. Pourquoi faut-il que je cherche dans les pages de Nigel le costume du temps de Jacques Ier et dans celle de Hume les événemens de la même époque? Pourquoi les puritains de Clarendon ne se dessinent-ils nettement dans mon esprit qu'après la lecture d'*Old Mortality* (1)? c'est par abus et contre toute raison que l'histoire s'est ainsi dédoublée.

Là se trouve le secret de cette vogue éclatante que Walter Scott a obtenue; il remplissait une lacune que tous les annalistes avaient laissée derrière eux. Tout occupés de batailles, de siéges, de négociations, de séditions, de changemens de ministère, ils avaient négligé la partie dramatique de nos annales. Il est venu glaner après eux; et de ces restes dédaignés, il a fait ses romans.

On voit encore dans la cathédrale de Lincoln un vitrage remarquable par la beauté des couleurs et la grâce de leur agencement; s'il faut en croire la tradition, c'est l'ouvrage d'un apprenti, auquel son maître jaloux voulait ôter le moyen de faire connaître son talent et de rivaliser avec lui. A mesure que le maître rejetait quelques fragmens de verre, l'apprenti ramassait ces fragmens, dont il composait son vitrage. On trouva la mosaïque du jeune artiste infiniment supérieure à tous

(1) *Les Puritains d'Écosse.*

les autres travaux du même genre ; et le maître, dit-on, mourut de chagrin et d'envie. Walter Scott c'est l'apprenti ; les historiens qui l'ont précédé en lui laissant, par incurie, des matériaux si utiles, c'est le maître jaloux et vaincu.

Imaginez une histoire d'Angleterre, écrite par un homme de génie et fidèle au plan que nous avons tracé. Nos premières époques empruntaraient aux ballades, aux chroniques, aux contes chevaleresques les plus vives et les plus bizarres couleurs. Nous marcherions de concert avec les chevaliers de Froissart, avec les pélerins de Chaucer ; la caverne de Robin-Hood, le palais du légat, le monastère aux grandes dalles et au cellier bien garni, le château féodal retentissant du bruit des cors et des trompettes, l'arène du tournoi, s'ouvriraient pour nous. Tout en nous initiant à la formation mystérieuse et aux résultats moraux des institutions féodales, nous aurions le plaisir de vivre avec le bourgeois privilégié, doublement fier de son privilége et de sa richesse ; avec le mendiant assis sous le vaste abri de l'âtre hospitalier ; avec le vilain qui, sous ses chaînes et tout meurtri de son collier d'esclave, maudit ses maîtres et frémit de rage ; avec les héraults et les grandes dames, avec les pages et les rois. Quelle distance d'une telle peinture vivante à quelques froides et érudites investigations ! La science serait le fonds du travail : la philosophie et le drame ressortiraient à-la-fois de ce travail. Suffirait-il de reproduire au moyen de traits vagues et généraux, la naissance des lettres? Non : mais une foule de particularités, toutes dignes d'être observées, toutes fort amusantes, nous associeraient à la fermentation intellectuelle de l'Europe, à cet enthousiasme classique, à cette soif de savoir qui avait pénétré de son ardeur toutes les classes de citoyens et qui précipitait le seizième siècle vers l'imitation idolâtre de l'antiquité.

La réforme, dans une histoire bien faite, ne serait pas simplement un schisme qui a donné naissance à des guerres et fracassé des diadêmes. Ce serait un schisme de toutes les familles, pénétrant dans l'intérieur de chaque maison, armant les intérêts les uns contre les autres, opposant le fils au père et le frère à la sœur ; nous verrions toutes les ames émues de cette grande et redoutable passion, nous la retrouverions dans le salon du bourgeois, dans l'alcove de la princesse et dans la place publique. Ces tableaux réclameraient le talent de Walter Scott ; la peinture des caractère de Henri VIII, François Ier, Luther et et Calvin, demanderait un Tacite. Nous suivrions Henri VIII, de son premier à son dernier âge, de ses prodigalités et de sa joie bruyante, jusqu'à cet égoïsme sauvage, jusqu'au règne absolu des passions les plus tyranniques sur une ame naturellement noble, sur des sens impétueux. Nous saurions par quel prestige ce roi-bourreau se fit obéir, aimer, respecter par un peuple qu'il écrasait, dont ses qualités généreuses avaient gagné le cœur et dont son irritable despotisme ne pouvait aliéner les affections. Le portrait d'Elisabeth ne serait pas moins intéressant ni moins digne d'un grand artiste : coquette, capricieuse, comme sa mère ; absolue et hautaine comme son père ; entourée de jeunes amans qui n'obtiennent pas sa confiance, et de vieux conseillers dont elle ne se défait jamais ; séduite par la beauté de ses favoris, mais inébranlable dans sa politique : roi et femme, pape et petite-maîtresse, être merveilleusement complexe et contradictoire, dont le *Château de Kenilworth* n'offre qu'une ressemblance légère et un profil incomplet ; et qui dans l'histoire réelle se montre mille fois plus singulière que dans le roman. Cependant nous reconnaîtrions l'influence de cette femme sur les transactions de la politique euro-

péenne et sur la civilisation. La culture des arts, l'accumulation des richesses, le progrès des idées, l'amélioration de l'économie domestique frapperaient nos regards. Aux châteaux-forts des nobles succèderaient les manoirs embellis par une opulence paisible, les sculptures blasonnées de Longleat et les beaux domaines de Burleich. Les villes s'élargiraient sous nos yeux, les déserts se changeraient en plaines fertiles, les hameaux de pêcheurs en havres populeux et riches, les tanières du pauvre en chaumières commodes et simples. Ensuite viendrait l'époque des guerres civiles, l'animosité contre les Stuarts ne surgirait pas de terre tout-à-coup comme la trombe sort de la mer: elle se développerait lentement dans les ames, avant d'éclater au grand jour; la révolte circulerait et couverait dans la famille avant de se déployer dans les débats parlementaires. Puis on assisterait aux premières escarmouches, aux combats qui ne sont que des accessoires, aux orgies des royalistes, aux austères cérémonies du sabbat presbytérien, aux prédications des enthousiastes indépendans, au dévoûment de la noblesse campagnarde qui joignit tant d'héroïsme à tant de simplicité. Voici le puritain au costume bizarre, au ton sévère et affecté, avec sa phraséologie absurde et son éloquence bigarrée de lambeaux bibliques; mais vertueux, mais dévoué à sa patrie, mais brave, mais habile : voici le républicain platonique; et plus loin l'homme de la cinquième monarchie, l'homme des rêves politiques et religieux, celui qui de toutes les influences de son temps et de son pays, n'a recueilli que les germes du délire, et les fermens d'une exaltation insensée.

En écrivant l'histoire comme nous voudrions qu'elle fût écrite, et comme elle ne l'a jamais été, on pourrait tomber dans le défaut des chroniqueurs, prodiguer les détails inutiles, et jeter avec gaucherie tous ces détails sur le même plan. Mais l'homme de génie qui accomplirait cette grande révolution dans l'histoire, l'homme plus grand que Shakspeare, Homère et Tacite, qui réaliserait notre pensée, se garderait bien de commettre une telle faute; toutes les particularités qu'il rapporterait ne feraient que contribuer et concourir aux déductions métaphysiques, aux grandes vues philosophiques qui résulteraient de son œuvre. Tel est le prodige intellectuel que les siècles n'ont pas vu éclore; la force de conception, la finesse de vue, la sûreté de jugement, l'énergie de labeur, l'ardente imagination, l'étendue de pensée, la variété d'exécution, qui pourraient créer et achever une telle histoire, ne se sont encore trouvées réunies chez aucun mortel. On nous pardonnera sans doute d'avoir offert à l'esprit de nos lecteurs et à notre propre contemplation, un modèle imaginaire et sublime, dont rien n'atteste l'apparition probable, mais dont rien aussi ne démontre l'impossibilité matérielle. Cette contemplation d'un mieux idéal n'est pas inutile: elle nous apprend à ne pas vénérer aveuglément nos chefs-d'œuvre, à chercher les dernières limites de l'art, sans être injustes envers l'artiste.

(*Edinburgh Review.*)

# DES CONSTITUTIONS FRANÇAISES DEPUIS 1790.

## DES RAPPORTS DE LA FRANCE AVEC L'ALLEMAGNE.

### Lettre a un Berlinois.

Paris, 27 novembre 1832.

La révolution française, monsieur, est si peu une émotion sans terme et sans cause, que dès l'origine elle a voulu se constituer. La situation était unique. Jamais législateur, même dans l'enfance du monde, n'eut un champ plus libre. Que ceux qui doutent encore de la durée progressive des sociétés modernes regardent un peuple ancien, chargé d'histoire et de souvenirs, se régénérer et devenir tellement nouveau, qu'il pourra, avec autant de facilité qu'une nation encore vierge des assauts du destin, chercher des formes qui l'expriment et le définissent : une constitution.

Vous en convenez avec moi, monsieur, la volonté humaine ne s'est jamais manifestée avec plus d'exaltation et d'autorité que dans la société française depuis quarante années : elle a brisé le joug de la fatalité tradionnelle, pour entrer dans les voies de la nécessité intelligente et philosophique ; la raison s'est assise sur les ruines de la tradition pour mener et constituer la société.

Quel mélange de faux et de vrai dans les idées de Joseph de Maistre ! Comme ce théosophe, dans ses théories sociales et dans ses imprécations contre la révolution française, outrage la vérité, dont il entrevoit cependant certains caractères, parce qu'il oublie qu'elle est fille du temps ! *Veritas filia temporis, non autoritatis* (1). A ses yeux, la lettre est une foi décrétée, une foi commentée, immobile et sacrée pour toujours; tout développement est une hérésie, tout progrès une impiété, toute révolution un crime : la tradition est toujours vraie, la coutume toujours sainte, parce que la tradition n'est autre chose que l'intention même de Dieu rendue sensible aux humains, parce que la coutume n'est autre chose aussi que la docilité des humains sous le doigt de Dieu. C'est pourquoi le philosophe mystique pose les principes suivans comme des axiomes inébranlables :

*L'homme ne peut faire une constitution, et nulle constitution légitime ne saurait être écrite.*

*Toute constitution est divine dans ses principes ; il s'ensuit que l'homme ne peut rien dans ce genre, à moins qu'il ne s'appuie sur Dieu, dont il devient alors l'instrument.*

Je m'arrête : l'examen de ces deux propositions me suffira pour rejoindre la vérité. De Maistre dit : *Nulle constitution légitime ne saurait être écrite.* J'efface la phrase pour écrire celle-ci : *Les constitutions primitives n'ont point été écrites.* Cela est vrai, et si de Maistre eût uniquement démontré la légitimité de la tradition dans les premiers âges du monde, s'il eût déroulé les causes de ces mœurs naïves qu'on n'écrivait pas, c'eût été juste et profond ; on ne se serait pas exposé à être démenti par le Décalogue : c'est triste pour un chrétien. De Maistre pro-

(1) Saint Augustin.

fesse que *l'homme ne peut faire une constitution.* Je biffe cette maxime pour mettre à la place cette observation historique : *L'homme n'est pas en état, à toutes les époques de l'histoire, de faire une constitution.* Cela est encore vrai : l'ère véritable des constitutions complètement écrites et réfléchies ne date que de la fin du dix-huitième siècle. De Maistre enseigne aux hommes cet axiome : *Toute constitution est divine dans son principe ; il s'ensuit que l'homme ne peut rien dans ce genre, à moins qu'il ne s'appuie sur Dieu, dont il devient alors l'instrument.* Je réplique : *Toute constitution est humaine dans son principe ; l'humanité n'est raisonnable et puissante qu'en s'appuyant sur Dieu, dont elle émane, dont elle est l'image, l'interprète et le ministre.* Un abîme me sépare du théosophe, la grandeur de l'humanité : je ne la veux pas esclave, pas même de Dieu.

L'homme a conquis des puissances dont à son berceau il se trouvait dépourvu : il n'a pas toujours écrit ses pensées et ses droits; il fut un temps dans la succession des âges où il ne savait ni réfléchir, ni conclure, ni stipuler, ni exiger. Qu'en induire, si ce n'est qu'il a contracté d'excellentes habitudes, dont il manquait auparavant? Lui ferez-vous un crime de son éducation? Qu'on est rudement puni quand on dévie du bon sens! La pente de l'erreur entraîne la raison égarée dans les gouffres de l'absurde ; on y perd la lumière des cieux, on s'y débat, on y pousse des cris impuissans ; et la voix la plus éloquente n'est plus qu'un gémissement funèbre, qui peut encore désespérer les hommes, mais non les consoler et les instruire. Ç'a été le châtiment de de Maistre (1).

La liberté humaine n'a pas toujours eu la conscience d'elle-même : elle a subi l'empire du destin; elle a été attachée long-temps à un rocher sous les coups de la violence et de la force, ces deux sœurs qui ne se ressemblent pas (2). Mais enfin, par ses discours la liberté a converti la force; et avec son secours, elle a immolé la violence. Alors elle peut commencer à respirer et à vivre, ou plutôt à combattre : délivrée du joug immobile, elle devient la proie d'épreuves amères et renaissantes, la fortune ne la gâte pas par des prospérités précoces. La liberté devra tout endurer, pour tout conquérir; fille de ses œuvres, elle a les pieds déchirés, les mains sanglantes ; parfois on la voit errer sur la frontière des empires, comme une exilée, sans pain et sans asile ; on l'a rencontrée souvent marchant à peine, mourante, mais elle ne meurt jamais : en échange de tous les maux qu'elle supporte, Dieu l'a dotée de l'immortalité ; ç'a été le pacte entre elle et lui ; de plus, il lui a donné une âme qui ne fléchit pas, un bras qui frappe, une raison qui gouverne; et quand cette vierge n'est pas dans les fers, vous la voyez sur les champs de bataille, ou bien elle écrit et promulgue ses lois.

Recevoir, conserver et perfectionner des lois bonnes et convenables, est pour les sociétés le premier des biens : c'est le devoir des grandes révolutions d'innover salutairement : dans le cours des siècles tranquilles, les mœurs s'incorporent avec les lois, les modifient, les améliorent, les altèrent, quelquefois même tiennent tout-à-fait leur place ; les réformes que se permet le législateur sont douces, mais timides ; et si elles épargnent à la société des secousses, elles n'accomplissent pas sa guérison. Les révolutions au contraire ébranlent le tempérament des peuples, mais elles peuvent le régénérer : il y a des instans à saisir, des crises à fructifier.

(1) *Voyez* Philosophie du droit, liv. IV, chap. XI.
(2) Prométhée d'Eschyle; *kratos*, *bia*.

L'Angleterre revient aujourd'hui sur les omissions et les oublis de ses deux révolutions de 1640 et de 1688. La France se plongea sans réserve au plus vif de l'innovation révolutionnaire; suivons un peu les phases de ses expériences.

Jusqu'en 1789, le roi avait été le législateur : malgré les enregistremens parlementaires et les interventions rares des états-généraux, la puissance exécutrice et monarchique avait écrit et imposé les lois de la société française ; tel était le principe, le caractère et le signe de l'antique monarchie. C'est aussi là que l'Assemblée constituante porta l'effort de sa philosophie révolutionnaire. La constitution de 1791 ne laissa guère dans l'histoire de l'humanité qu'une pensée, mais grande et souveraine : à savoir, la supériorité rationnelle du pouvoir législatif sur la puissance exécutrice, et le peuple devenu législateur en lieu et place du roi. Voilà bien l'esprit de la France d'ériger d'un seul coup une vérité qui détrône brusquement le passé, mais qui aura long-temps à militer avant de régner sans conteste. La sagesse antique avait dit par la bouche du stoïcien Chrysippe, que la loi était la reine souveraine des choses divines et humaines; la sagesse orientale dit quelque part qu'elle est la maîtresse des rois. En 1791, la nation française a mis en pratique ces maximes; elles les a prises dans les livres du genre humain pour les faire passer dans ses destinées. Désormais la loi régnera dans la société, comme une grande idée règne dans la tête humaine : elle sera conçue et dictée par le peuple, qui la remettra à son chef pour l'exécuter. Ainsi la constitution est le miroir fidèle de la nature humaine; l'action est soumise à la pensée : la puissance exécutrice est l'agent nécessaire et fort de la société, mais remis au second rang, mais convenablement soumis au pouvoir législatif, à la fois humain et divin, peuple et Dieu, et ramenant l'universalité numérique à l'idéale unité. Conception magnifique! transformation démocratique et salutaire des vérités à la fois représentées et cachées par la théocratie, au début du monde! En vérité, que dire des aveuglemens et des ignorances qui ont essayé le mépris contre la première ébauche de notre immense révolution? Je n'ai jamais entendu dire que des myopes aient prétendu mesurer la hauteur du Chimboraço.

Le temps va vite; il entraîne les hommes et les choses avec la même vélocité que le noir chevalier de la ballade allemande met à emporter sa fiancée : tout disparaît, tout fuit, tout fait place à un spectacle nouveau. La Convention s'installe dans la république qui semble s'écrouler au milieu des flammes. Elle combat et fait des lois; elle en fera beaucoup, car elle a besoin de tout créer par son omnipotence; elle en fera de mauvaises, parce qu'elle n'a pas un instant de réflexion pour calmer sa tête brûlante; elle en fera d'immortelles, parce que l'amour de la patrie gonfle son cœur d'un fanatisme divin. Comment Joseph de Maistre, dans ses ironies contre les lois nombreuses décrétées par la Convention, n'a-t-il pas vu que la multiplicité des œuvres et l'embarras de la situation rehaussaient ici la grandeur du législateur? Cette assemblée est et sera toujours unique dans l'histoire; et pourquoi ne pas l'étudier avec la même intelligence dont on poursuit les traces antiques de Moïse et de Lycurgue? Le premier coup-d'œil jeté sur la constitution de 93, la fait reconnaître comme une œuvre exceptionnelle; c'est une rédaction hâtive et fougueuse des droits d'une démocratie qui se bat à outrance; les idées de la Constituante y sont reproduites avec redoublement et exaltation; dans ces stipulations de liberté, qui n'ont jamais été appliquées et furent contemporaines du plus intraitable despotisme, vous trouvez maintenue la supériorité

du pouvoir législatif sur la puissance exécutrice, et même vous voyez cette dernière détruite dans son unité nécessaire, par les préoccupations déraisonnables du législateur. L'article 62 porte qu'il y *aura un conseil exécutif composé de vingt-quatre membres*. Cela est au surplus sans importance historique; la constitution de 93 n'est qu'une curiosité de théoriciens.

Cependant la Convention, avant de se séparer, rédigea une autre constitution, qui pût, suivant les termes de sa dernière proclamation, *trouver dans la sagesse des principes la garantie de sa durée*; et la même assemblée offrit ainsi le spectacle des excès et des transactions de la démocratie. La constitution de 1795 conservait la supériorité du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif, mais elle divisait en deux chambres le corps législatif: pour la première fois, on cherchait des tempéramens contre l'initiative exclusive et omnipotente du législateur; on prenait des précautions contre lui; en même temps on commettait encore la faute de disséminer la puissance exécutrice sur plusieurs agens qui se partageaient entre eux l'égalité d'une impuissance irresponsable. Cette constitution, où l'unité n'était nulle part, voulut se sauver par des tables de proscription, et fut déchirée par l'épée victorieuse d'Arcole et des Pyramides.

N'est-il pas évident, monsieur, que cette succession de constitutions n'est autre chose qu'un duel entre le pouvoir législatif et la puissance exécutrice? La lutte continue et la fortune change: désormais asservi, le pouvoir législatif ne sera que l'officieux satellite d'une volonté triomphante, qui pliera tout à la convenance de ses desseins, même les conceptions désintéressées du génie. Sièyes avait créé d'un seul jet une constitution dont le mécanisme lui paraissait résoudre le problême de la révolution organisée et satisfaite: mais le dictateur, traduisant par le pouvoir absolu l'ordre philosophique du penseur, et mariant quelques emprunts à ses propres combinaisons, établit, dans la constitution de 1799, un sénat qui ne sut conserver que le despotisme, un corps législatif qui n'eut d'autre loi que l'obéissance, un tribunat dont le nom antique semblait une raillerie amère dirigée contre son impuissance par le nouveau Sylla. Trois ans après, en 1802, un sénatus-consulte organique fut ajouté à la constitution; il préparait le passage de la république à la monarchie, il appesantissait la puissance exécutrice et perfectionnait le silence législatif. Enfin, le 18 mai 1804, un nouveau sénatus-consulte confia le gouvernement de la république à un empereur des Français, selon la teneur du premier article, affranchissant ainsi le maître du monde et la France d'une hypocrisie qui devait leur peser à tous deux. Alors il n'y a plus qu'un législateur, c'est l'homme qui se promène à travers l'Europe: il a besoin d'être seul, pour se trouver suffisamment grand, et sa liberté se compose de l'asservissement de tous. Que voulez-vous? il est ainsi fait. En vain, dès les premiers jours de son consulat, il annonçait l'ère des gouvernemens représentatifs; la publicité de la pensée le blesse; la parole, quand elle n'est pas celle du dévouement et de l'enthousiasme, l'offense: il est plus près du Coran de Mahomet que de la tribune aux harangues. Quand en 1815, il fut malheureux, on lui fit bégayer les mots d'indépendance et de liberté; on lui fit écrire dans l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, qu'*il avait résolu de proposer au peuple une suite de dispositions tendant à modifier et à perfectionner les actes constitutionnels, à entourer les droits des citoyens de toutes leurs garanties, à donner au système représentatif toute son extension*, etc. Efforts douloureux sur lui-même! On se sent ému d'une

respectueuse pitié devant cette humiliation du génie, devant cette conversion inutile à la liberté, devant cet homme divin déchu de la victoire, et qui se sent trahi de toutes parts, par la bassesse, par la fortune, par la marche du temps, et par les progrès de son siècle.

Mais le pouvoir législatif, si long-temps confisqué par la puissance exécutrice, reparut. La vérité se sert de tout, et la vertu impulsive des choses se fait jour partout. En 1814, le législateur n'est plus un représentant de la révolution; mais il vient restaurer le passé, et lui donner sur le présent, s'il peut, la supériorité du droit. La pensée même de toute restauration est un non-sens; sa raison radicale est déraisonnable, car c'est un rebroussement, une déviation. Cela posé, j'accorderai qu'il y a des accidens dans l'histoire qui déconcertent passagèrement la rigueur de son développement dialectique : les peuples ont plus de sensibilité que de raisonnement; ils se laisseront toucher à la vue d'un vieux roi revenant de l'exil, en législateur pacifique; ils se laisseront séduire par l'espérance d'une réconciliation sincère et durable. Illusion! car les termes sont intervertis: avant de traiter ensemble, que chacun prenne la place qui lui appartient. Or, voulez-vous concilier efficacement le présent et le passé de la patrie, but légitime d'une saine politique, commencez par faire que le présent soit le présent, et que le passé soit le passé : il n'y a d'harmonie possible que dans la vérité : il n'y a de vérité sur a terre que dans la subordination des idées anciennes aux idées nouvelles sous l'empire de l'unité. Louis XVIII, en donnant une place au pouvoir législatif, s'en proclama la raison suprême et la source unique : il contredisait ouvertement le principe établi par l'Assemblée constituante; la royauté reprenait le pas sur le peuple. Que sont au fond les luttes qui ont agité et vaincu la restauration, sinon les discordes inévitables entre la puissance exécutrice et le pouvoir législatif? Le peuple, même imparfaitement représenté, l'emporta; le pouvoir législatif, si long-temps déprimé, reprit sa supériorité légitime, conquête finalement imperdable de notre révolution, parce qu'elle sort, ainsi que notre révolution, de la nature des choses.

La charte amendée de 1830 porte : *Le préambule de la Charte constitutionnelle est supprimé, comme blessant la dignité nationale, en paraissant octroyer aux Français des droits qui leur appartiennent essentiellement.* La déclaration de ce principe républicain est faite avec une grande sobriété; tant mieux; elle en devient plus sensible; la modestie ne nuit pas à la vérité, et pour être simplement exprimée, elle n'en reste pas moins indestructible. Le droit nouveau a été reconnu à la clarté des cieux; toutes les conséquences n'ont pas été déduites et pratiquées, j'en tombe d'accord: mais marchons toujours devant nous, en dévorant nos regrets et les obstacles. D'ailleurs telle est l'inévitable fortune de la vérité, qu'ayant une fois reconquis le sol, elle s'enracine et germe, victorieuse de tous les dépérissemens auxquels on voudrait la condamner.

En principe le pouvoir législatif a triomphé; mais en réalité, est-il ce qu'il doit être? Voilà la question.

Le gouvernement représentatif travaille en ce moment à se soumettre l'Europe. L'idée qui l'anime est humaine et générale; c'est la représentation de tous par l'intelligence des plus dignes, qui doivent être choisis par la plus grande majorité possible. Cette idée moderne, inconnue à l'antiquité, a traversé la féodalité, a transigé avec elle; parfois en a subi l'orgueil, les coutumes et les insignes; elle

a fait alliance avec la royauté, a grandi sous son ombre, a quelquefois toléré son despotisme, mais aujourd'hui elle veut s'associer à sa suprématie, et même en quelques pays lui demande la première place. Elle s'est d'abord assise en Angleterre, où en ce moment elle est occupée à s'agrandir; elle a vivifié les formes de la liberté italienne au moyen âge, les représentations coutumières des cortès d'Espagne et du Portugal; elle tente aujourd'hui des essais constitutionnels dans toute la Germanie, qui a été son berceau; européenne, elle a traversé les mers et se développe plus librement qu'ailleurs dans un monde nouveau où sur le champ elle s'est trouvée maîtresse; en France, après avoir été long-temps partagée entre les parlemens, les états-généraux et la royauté, elle s'est jetée entre les bras du peuple, a soutenu les plus vifs combats, de rudes adversités, et aujourd'hui reconnue reine, demande à régner efficacement, à gouverner sans mensonge : voilà la situation.

Les grandes révolutions veulent être fécondées; autrement elles sont suivies de catastrophes violentes, qui ensanglantent l'humanité en la dégradant. La portée réelle de la révolution de 1830 est le développement philosophique de l'idée représentative; je dis philosophique, monsieur, et à dessein : le système représentatif n'a pas en France, comme chez nos voisins d'outre-mer, de traditions féodales; il ne sort pas tant de nos mœurs que de nos idées; il a produit des constitutions, et non pas des coutumes : donc, dans sa marche, il est surtout soumis aux influences de l'esprit général et philosophique.

Je pense toujours, monsieur, ce que j'ai écrit ailleurs, (1) que le gouvernement représentatif est le véritable gouvernement des temps modernes, mais à la condition d'être véritablement représentatif; sans quoi mieux vaudrait la franchise du pouvoir absolu. Le gouvernement représentatif pratiqué avec bonne foi est excellent; animé d'une pensée générale et humaine, il se prête facilement à toutes les différences qui font l'originalité des nations; il peut exprimer ainsi la vraie liberté. C'est l'héritier plus grand et plus riche des démocraties antiques.

De la sincérité de notre gouvernement représentatif dépendent le bonheur et la liberté de la France. Que veut la France, si ce n'est d'être représentée? mais je dis la France avec son intelligence, ses besoins, son imagination, ses idées, son ame, ses instincts populaires, ses affections cosmopolites, avec son amour-propre et son dévouement à l'humanité. C'est un grand malheur pour une nation si ses institutions ne lui permettent pas de choisir, pour écrire la loi sociale, ce qu'elle porte de plus élevé dans sa tête et de plus généreux dans son cœur; quand le pouvoir législatif est sans force, quand tout ce qui tient à l'idéalisme social languit dans la prostration, la société éprouve un malaise profond et dangereux. En vain on l'entretiendra pour la distraire d'intérêts matériels; c'est vouloir contraindre à un repas abondant un malade sans appétit. Sans doute les améliorations positives de la vie alimentaire des peuples doivent être un des premiers soucis de la science politique; mais ne séparez jamais les intérêts d'une nation de ses idées; faites au contraire des idées le guide, l'agent et le modérateur des intérêts.

C'est dans le pouvoir législatif que la France voudrait porter une révolution progressive : elle voudrait que l'intelligence fût admise au partage des droits sociaux avec la propriété. On a montré sous la restauration une ignorance bien im-

(1) Philosophie du droit.

prudente de l'esprit de la France, en dotant presque exclusivement la propriété de la capacité politique : c'était la compromettre que de la servir ainsi. La nation désirerait encore que le peuple seul choisît ses législateurs : à l'abolition de l'hérédité législative, elle eût désiré, je l'estime du moins, joindre les combinaisons graduées d'une élection populaire.

La puissance exécutrice a dans ses mains ses destinées; je prie le ciel de lui donner l'intelligence des choses ; puisse-t-elle apprécier le titre et la raison de son élévation, le siècle où elle est appelée à se mouvoir, la France qu'elle a l'honneur de représenter et de gouverner.

La France, monsieur, met beaucoup d'ordre dans la déduction de ses idées politiques : la Constituante lui avait montré la plénitude du pouvoir législatif; la Convention et l'Empire lui donnèrent l'unité de la puissance exécutrice : la Restauration a tenté de reprendre l'initiative du pouvoir législatif sur le peuple qui l'a renversée. Aujourd'hui la France veut un pouvoir législatif supérieur et efficace, une puissance exécutrice forte et dévouée; voilà comment elle conçoit le développement de ses destinées : elle désirerait opérer une révolution pacifique et intelligente dans le pouvoir législatif, et non pas une révolution matérielle et violente dans la puissance exécutrice; voilà, je crois, la vérité. La France est monarchique par son amour pour l'unité et par les dernières attaches de son histoire ; elle est démocratique par la richesse de sa civilisation, l'indépendance de sa philosophie, la liberté de son caractère, la générosité de ses instincts, et par la place qu'elle occupe dans le système moral du monde. La France voudrait s'asseoir dans une situation convenable; elle a besoin de temps et de repos pour attendre la maturité vigoureuse de ses jeunes pénétrations; elle désirerait rassembler ses esprits et se développer progressivement. J'ignore si rien ne viendra troubler et intervertir l'ordre naturel des choses; mais cet ordre est indépendant des accidens du hasard, et continue secrètement sa marche, même au milieu des capricieuses contradictions de la fortune.

Qu'ils sont coupables les détracteurs de la France à la face de l'Europe ! Ils en font une folle, une bacchante toujours ivre, une torche à la main, et dont l'aveugle pétulance peut incendier à toute heure la civilisation moderne. Déclamations stupides de la perfidie ou de la sottise ! Jamais peuple dans sa vraie majorité n'a été plus sensé qu'aujourd'hui le peuple de France : il a beaucoup d'expérience, car il a beaucoup souffert; il a la raison exercée, car elle s'est trempée dans les revers, recueillie dans la paix, après s'être éblouie dans la gloire ; il aime tous les peuples, car il les connaît, il les a vus et chez eux et chez lui. C'est la seule nation où l'esprit national ne mène pas à l'égoïsme; le jour où le Français séparerait sa cause de celle de l'humanité, il perdrait sa nationalité; et quand on a dit que *le sang français n'appartient qu'à la France*, on a outragé la vérité, son pays et nos cœurs.

Oh ! ne craignons jamais d'exalter chez nous l'amour de la patrie, car cet amour ne saurait nous égarer dans les calculs et les susceptilités de l'égoïsme : nous avons plutôt à nous garder de faire trop bon marché de nous-mêmes; mais nous trouverons facilement l'équilibre dans l'entente de notre rôle au milieu de l'Europe et de notre siècle. L'Allemagne, monsieur, si elle est juste, doit aimer la France, car nous portons à votre illustre pays la plus cordiale affection : nous savons tous les dons qu'a versés sur la civilisation moderne sa puissante

originalité; nous appliquons sciemment à l'Allemagne les paroles de Tacite sur la Germanie : *Propriam et sinceram et tantum sui similem gentem* (1). Et qui pourrait refuser son admiration sympathique à la patrie d'Arminius? Si vous avez été lens à éclore, quel épanouissement rapide, une fois le temps venu! Quel progrès depuis Luther jusqu'à Kant, depuis Voltaire jusqu'à Hegel, depuis Rousseau jusqu'à Goëthe! Vous nous avez rejoints, c'est bien; vous êtes aussi savans aujourd'hui que nous au seizième siècle, aussi policés que nous au dix-huitième. Vous voulez être aussi libres que nous au dix-neuvième; vous le serez comme vous l'entendrez, à votre façon, à la guise de vos instincts et de vos mœurs. Nous savons apprécier l'Allemagne avec toutes ses diversités de peuple, de génie, de climat et de vocation.

Dites, monsieur, en quel autre pays l'Allemagne a-t-elle mieux trouvé qu'en France une curiosité plus modeste et plus généreuse pour jouir de ses chefs-d'œuvre? Qui vous a le mieux célébrés, si ce n'est nous? Et les éloges de la France peuvent chatouiller l'amour-propre. Où votre poésie a-t-elle été mieux sentie? votre philosophie et votre jurisprudence historique plus avidement interrogées? A votre école nous nous sommes charmés et instruits : nous vous avons vengés des mépris de la cour de Louis XIV et des facéties de Voltaire; nous vous avons goûtés avec une intelligence pleine de franchise et de souplesse; confessez-le, monsieur, vous devez être contens de nous.

Mais vous connaissez trop aussi l'inépuisable rapidité de l'esprit français pour croire qu'il consacre uniquement le siècle à vous contempler et à vous traduire : vous ne l'estimeriez plus si vous le trouviez toujours en échec devant vous. A quoi servirions-nous au monde en garrottant notre pensée avec les formules de Kant et de Hegel, ou en l'ensevelissant au fond d'un sillon de l'école historique? Dans l'œuvre de la science et de la civilisation, il faut toujours s'ajouter aux travaux accomplis et jamais les recommencer. D'ailleurs vous-mêmes vous avez parcouru les phases de votre métaphysique, et de votre érudition : comment dépasser la dialectique de Hegel? C'est le dernier des Romains dans le champ de la métaphysique péripatéticienne, et je crois que le plus brillant disciple de l'école, l'ingénieux Gans, a tiré des conséquences plus libérales, des applications plus vives que ne comportait le système; il a mis l'animation et la vie dans le mécanisme qu'on lui livrait. D'un autre côté, l'école historique, appui naturel de la politique traditionnelle, a terminé ses grands travaux, et désormais s'occupera plus de la défense pratique des choses anciennes que des recherches désintéressées de l'érudition.

Dans ce siècle, l'Allemagne sera donnée en spectacle au monde : déjà on la contemple avidement; comment cette religieuse et méditative Germanie deviendra-t-elle politique et active? La philosophie s'est accordée un instant avec la religion évangélique pour faire un devoir de l'obéissance absolue aux puissances. Kant réprouve toutes les révolutions (2). L'énergie de Fichte, de cet élève allemand de Rousseau, a pu soulever la jeunesse des universités contre nos régimens, mais elle n'a pas eu le temps de changer les esprits; le réalisme de Schelling

(1) De moribus Germanorum, Cap. IV.

(2) Métaphysische Anfangsgrunde der Rechtslehre. — Le premier Kant, qui avait condamné *à priori* toutes les révolutions, suivit la nôtre avec l'intérêt le plus vif et le plus pénétrant : il était assez grand pour profiter des leçons que lui donnait l'histoire du genre humain de la France.

et de Hegel les a jetés dans l'extase du passé. L'Allemagne commence à sortir de cette longue contemplation : mais où va-t-elle? Elle est incertaine; on la dirait effrayée de la carrière nouvelle où elle doit s'engager : rêveuse, elle croise les bras, et réfléchit une dernière fois. Cependant on la blesse dans ses plus intimes affections; on menace, on suspend, on châtie la liberté de la pensée; et ce pays, qui fait de la philosophie son orgueil et comme son patrimoine, voit avec une douleur muette un joug uniforme s'appesantir sur les idées, et meurtrir leur indépendance et leur beauté. Cette proscription de la pensée est peu sage et téméraire; elle suffirait pour donner aux Allemands le goût de la liberté politique, en leur en indiquant la nécessité. Tout se tient dans la nature des choses, tout s'enchaîne, un progrès en provoque un autre. L'enfant auquel on voulait apprendre l'alphabet, et qui s'opiniâtrait à ne pas dire *A*, de peur d'être obligé de dire *B*, était un profond logicien. Il semble que les idées s'amènent successivement les unes les autres, en se tenant par la main. On raconte que pour échapper à l'outrage des Musulmans, de jeunes vierges de Chio se réunirent sur le rivage, dans une danse funèbre où chacune d'elles, à un instant marqué, se laissait tomber dans la mer : et la danse continua se rétrécissant toujours, jusqu'à la dernière cadence de la dernière des vierges de Chio. Au contraire les idées de l'humanité forment un chœur que la mort ne saurait éclaircir; à des époques fatales ces vierges divines reçoivent dans leurs rangs des sœurs qui s'entrelacent avec elles; et la danse continuera, s'agrandissant toujours jusqu'à la venue de la dernière des idées de l'humanité. La philosophie mènera l'Allemagne à la liberté; à l'âge religieux de la réforme et de Luther a succédé l'âge métaphysique et littéraire de Kant et de Goëthe; suivra l'âge politique dont les représentans sont inconnus et à venir; voilà votre route, voici la nôtre.

Nous ne connaissons la vie politique que depuis quarante-trois ans; mais dans le développement de notre intelligence et de notre civilisation, tout nous préparait et nous conviait à la carrière des gouvernemens représentatifs. Nous n'avons pas eu, il est vrai, l'éducation traditionnelle et coutumière des Anglais; mais les qualités de notre esprit, l'application que nous en faisons, la clarté directe de notre langue, appréciée depuis si long-temps par la diplomatie européenne, indiquaient une véritable vocation sociale qui saurait se frayer un passage. Sous le régime absolu de Louis XIV, presque tous les grands et beaux esprits eussent admirablement écrit les matières politiques; quoi de plus mâle, de plus simple, de plus pratique et de plus victorieux dans son allure que la polémique de Bossuet contre Jurieu, dans ses controverses sur la source de la souveraineté? Napoléon reconnaissait dans Corneille l'âme d'un grand homme d'état. Racine écrivait des mémoires pour madame de Maintenon. Plus tard, où Montesquieu avait-il pris cette dignité et cette concision qui semblent ne pouvoir appartenir qu'à ceux qui manient assidument de grandes affaires? Et le fils de l'horloger génevois ne s'associe-t-il pas à la gravité d'Aristote, ce maître et ce commensal d'Alexandre? Il y a toujours eu dans le génie français une habileté particulière à la philosophie politique. Les travaux de la Constituante et de la Convention, la plume de l'empereur, le style de Benjamin-Constant, ne pouvaient se rencontrer que dans le pays où furent écrits *l'Esprit des Lois* et le *Contrat social*. C'est une autre école que celle de Chatam et de Pitt; c'est une autre politique, mais aussi ferme, quoique plus théorique, et peut-être plus haute. Dans la science sociale, nos grands hommes

sont aussi à l'aise, aussi supérieurs que les vôtres dans la métaphysique ; quand on voit clairement la connexité logique du XVIII^e et du XIX^e siècle (1), quand on constate comment ce dernier, après avoir reconnu sa filiation, doit entrer dans l'arène, indépendant, original, prêt à tout recréer et à tout développer, philosophie, religion, art, législation ; il est manifeste à l'observateur que la science de la sociabilité, c'est-à-dire la seule et vraie politique, doit s'établir en France sur de vastes et solides fondemens. Le gouvernement représentatif ne saurait être pour nous une fantaisie qu'on épuise et qu'on rejette, une déception dont on prend dédain et dégoût, un accident qui peut disparaître. La tribune législative est sortie du sein de notre civilisation et de notre littérature ; tout y a concouru, la chrétienne indépendance de Bourdaloue et de Massillon, la philosophie que faisait prêcher au théâtre Voltaire, ce familier des rois ; aussi c'est surtout ici que le gouvernement représentatif doit s'appuyer sur l'intelligence ; si jamais, ce qui ne saurait arriver, la France avait le spectacle de législateurs médiocres en majorité, elle les déporterait par son indifférence de leur importance constitutionnelle.

La tribune française doit être digne de l'Europe qui l'écoute, elle doit être une école de liberté pour le monde. Si la première des nations du continent, la France, a établi chez elle le gouvernement représentatif, elle doit communiquer aux autres peuples les avantages de cette antériorité. Mais elle ne le saurait sans poursuivre, à l'exemple de l'Angleterre, une réforme parlementaire. N'admirez-vous pas, monsieur, la situation de l'Europe qui interdit à chaque peuple l'égoïsme, et lui fait une loi d'entrer avec ses voisins dans un échange d'exemples utiles et de bienfaisantes influences ? Notre dernière révolution a accéléré l'émancipation britannique, et l'Angleterre nous indique à son tour la voie où nous devons nous engager. La solidarité européenne, qui a commencé dès l'origine des sociétés modernes, s'établit avec plus d'autorité que jamais. Qu'aurait été la France sans l'Italie ? Mais ensuite qu'eût été l'Italie sans la France ? L'Allemagne nous a renvoyé dans les trente premières années de ce siècle l'influence que nous avons exercée sur elle il y a quatre-vingts ans. Les démocraties antiques s'isolaient à plaisir ; elles fermaient la porte de la cité ; elles appelaient barbare le genre humain. Ces aspérités ne s'adoucirent que sur le déclin de la liberté ; quand, à Rome, le patriciat cédait sous l'effort du plébéien, le plébéien amollissait son propre caractère, et mêlait à l'énergie du tribun une douceur humaine : voyez comment Plutarque nous représente Caius Gracchus, ce précurseur de César. « Le peuple, dit-il, ne » pouvait se lasser de l'admirer en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs, » d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres, leur » parler avec douceur, sans rien perdre de sa dignité dans des conversations familières où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux, que ceux » qui l'accusaient de violence, d'emportement et de superbe, étaient convaincus » de calomnie, tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et dans les » actions communes de la vie, bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune. » Cette humanité était nouvelle et révolutionnaire dans la cité antique ; elle faisait froncer le sourcil aux patriciens avec raison, car elle préparait des mœurs nouvelles que n'avait pas allaitées la louve de Romu-

(1) Nous ferons de cette démonstration l'objet particulier d'un essai intitulé : *De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation du dix-neuvième.*

lus. Loin de se tenir pour suspectes et hostiles, les nations modernes doivent se suivre du regard avec une affectueuse sollicitude : elles concourent ensemble, et peuvent se demander entre elles qui la première touchera le but, et se reposera; l'avenir seul nous indiquera le peuple privilégié qui le premier entrera dans le port à pleines voiles, auquel ses frères pourront dire :

Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua : nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies : nullum maris æquor arandum,
Arva neque Ausoniæ, semper cedentia retro,
Quærenda.

*Æneidos*, lib. 3.

Comment certains Allemands ont-ils pu, monsieur, vouloir réveiller contre la France les fureurs de votre patriotisme? L'Allemagne nous haïr aujourd'hui comme au temps de Napoléon! Mais je me persuade que cette inconcevable erreur de quelques-uns s'est déjà dissipée. Jamais la France n'a plus désiré concilier sa grandeur avec celle des autres peuples. Deux princes allemands ont caractérisé, dans le dernier siècle, notre position en Europe. Joseph II, dans la visite qu'il nous fit, s'écria, en visitant un de nos ports : *Quel peuple! la terre et la mer!* C'était apprécier, en deux mots, l'heureuse disposition de la nature, qui nous a dotés d'un continent et du partage de l'Océan et de la Méditerranée. Frédéric disait : *Que s'il était roi de France, il ne se tirerait pas en Europe un coup de canon sans sa permission.* Voilà l'influence à laquelle peut et doit prétendre la France. Ce n'est pas afficher, dans ses prétentions, un faste injurieux et triomphal; c'est connaître sa valeur, et se faire rendre simplement ce qui vous est dû. Les peuples se corrigent et se perfectionnent comme les individus. Que n'a-t-on pas dit sur notre légèreté? Il faut avouer, ou qu'elle a été fort exagérée, ou qu'elle s'est fort amendée; nous sommes aussi devenus moins prompts à nous jeter dans les jeux de la guerre et de l'épée.

Cependant, vous croirez sans peine que les Français aimeraient encore, comme Othello, *toutes les qualités, l'orgueil, la pompe et les circonstances de la glorieuse guerre.*

« And all quality,
« Pride, pomp, and circumstance of glorious war. »

Pourquoi la redouteraient-ils outre mesure? Pourquoi la verraient-ils, avec désespoir, éclater? Dans ce siècle, les événemens sont plus particulièrement marqués du sceau de la nécessité. Si donc la paix était rompue, il y aurait là quelque décret providentiel à exécuter avec courage. Il y a des hommes qui cependant se disent politiques, dont l'esprit se trouble extraordinairement à la pensée de la guerre. Pour eux, la guerre n'est pas ce qu'elle doit être, une nécessité cruelle dont il faut se montrer avare; mais c'est quelque chose demonstrueux, d'abominable; c'est de l'anthropophagie. Si la trompette sonne, ils sont saisis; s'évanouiraient-ils donc si le canon grondait? Allons, il faut plus de virilité quand on met la main dans les affaires du monde. La Providence n'a pas peur d'effaroucher et de froisser

les timidités délicates, et parfois elle tient des procédés violens à la disposition de ses desseins.

Le dessein de la Providence est la paix ; le besoin de l'Europe est la paix ; le vœu de la France est la paix ; mais les conditions de la paix ne sont pas celles d'une trève. Pour une amitié véritable, il faut se connaître, s'apprécier, se prendre et s'accepter de part et d'autre. Or, nous acceptons l'Europe féodale, monarchique, religieuse, savante, antique, se régénérant par des réformes successives. Maintenant, l'Europe veut-elle de nous? Veut-elle de la France renouvelée, intelligente, révolutionnaire, philosophique, démocratique, industrielle et militaire? Voilà la question ; voilà pour nous les conditions de notre existence et de la paix. Pensez-vous que la France puisse s'accommoder d'être tolérée au jour le jour, et d'attendre, avec résignation, la convenance de ses ennemis et de leurs attaques? Reconnaissez-nous avec une affectueuse estime pour ce que nous sommes, et nous aurons la paix.

L'unité fraternelle de la sociabilité européenne n'exige pas l'identique uniformité des mêmes institutions; elle comporte des nuances des degrés, des différences : la vie morale peut concilier autant de variétés que la vie physique. L'unité philosophique, réfléchie et religieuse à laquelle s'élèvera l'Europe, n'a pas besoin d'étouffer dans chaque peuple ce qui constitue la patrie, son caractère, ses charmes, son amour et son culte. A qui persuadera-t-on que, si la tribune représentative s'érigeait avec autorité en Allemagne, en Italie, le naturel, l'orgueil des souvenirs, les vertus et les propriétés de ces deux grandes contrées s'évanouiraient soudain?

La langue de Luther et d'Ulrich de Hutten peut prêter un nerveux et utile secours aux Mirabeau et aux Fox à venir de la Germanie. Peut-être un jour, à la faveur de nos armes, la patrie de Tullius retrouvera sa tribune. Le soleil de Naples ne peut-il luire que sur des lazzaronis? et l'Italien ne saurait-il créer un nouveau style politique avec les lambeaux de Machiavel et du Dante? L'humanité n'est pas déshéritée de l'avenir; le sol a tremblé, mais il ne s'ouvrira par pour nous engloutir. Si Dieu est en colère, ce n'est pas contre nous : il ne flétrira jamais à son redoutable tribunal l'humaine liberté : il pourra l'éprouver, jamais la damner. Peuple de France, lève ta tête; tu peux regarder en face les rois et les hommes; tu peux avec confiance et simplicité prier l'arbitre souverain des peuples et des rois.

Adieu, vous que je ne nommerai pas; avant de reprendre la secrète intimité de notre correspondance, je veux, puisque je me suis adressé publiquement à vous, vous rendre grâces publiquement de la douce et bonne influence que vous avez exercée sur moi. Vos lettres, vos conseils, la maturité de votre expérience et de votre savoir, m'ont souvent appuyé, ranimé, soutenu. Si je me décourage, vous me ravivez; si parfois je me prends à désespérer, non du but final des choses, mais des solutions de circonstances, vous me consolez; vous me calmez, si je m'emporte, et dans vos entretiens, je puise une force continue qui me restaure et me vivifie. Grâces vous soient rendues! adieu, restez calme et fortuné dans votre solitude; que le ciel vous laisse toujours heureux : à qui ne retirerait-il pas le bonheur, s'il dirigeait ses coups, à l'heure où vous en êtes de la vie, contre la plus généreuse et la plus sereine des intelligences? Adieu.

LERMINIER.

# QUELQUES RÉFLEXIONS

## SUR LA LETTRE ENCYCLIQUE DU PAPE.

La lettre encyclique de Grégoire XVI, tout oubliée qu'elle puisse être des grands politiques du jour, a laissé dans nos cœurs un long et profond retentissement; c'est pour nous un des grands événemens du siècle. Qu'on songe en effet au milieu de quelles circonstances elle est intervenue. Les querelles politiques, qui sont la principale affaire du siècle, ont jeté les consciences catholiques dans de grandes perplexités : dans cette lutte acharnée entre la liberté et le pouvoir, qui sépare en deux camps l'Europe entière, nous nous demandions avec inquiétude ce qu'il y avait à faire pour nous, car nous ne savions de quel côté l'Église devait et voulait porter son drapeau. En Irlande, en Belgique, en Pologne, nous voyions la cause de notre religion liée à celle de la liberté, ou, si l'on veut, de la révolution, tandis qu'ailleurs le pouvoir n'avait point d'ennemis qui ne fussent aussi les ennemis de la foi. Au moins dans les autres pays y avait-il unanimité parmi les catholiques, quelque parti qu'ils adoptassent : mais en France, depuis la révolution de juillet, plusieurs systèmes se présentaient à nous, tous nous offrant des raisons spécieuses et de grands exemples. Une portion du clergé, jugeant le christianisme fort compromis par la chute d'une dynastie qui l'aimait et la protégeait, ne voyait de salut pour lui que dans le rétablissement de la légitimité : une fraction moins considérable se rattachait au gouvernement de fait, et acceptait l'appui timide et clandestin qui lui était offert : enfin un parti nombreux et énergique, entraîné par l'éloquence d'un homme de génie, brisait sans retour avec le passé, et plaçant tout son espoir dans l'alliance de la religion et de la liberté, des catholiques et des libéraux, se précipitait, la croix en main, à la tête du mouvement du siècle pour l'activer encore au nom de la foi. Qui fallait-il croire, et par suite que fallait-il faire? Dans quel sens devaient diriger leurs efforts ceux qui comptent pour peu de chose les intérêts terrestres, et qui ne jugent les combinaisons politiques que dans leurs rapports avec le triomphe de la vérité, à laquelle ils ont dévoué leur vie ? Fallait-il s'armer pour la dynastie exilée, soutenir le juste-milieu, ou invoquer la sainte-alliance des peuples? Ne sachant où était notre devoir, ni ce que Dieu voulait de nous, nos regards se tournaient vers la chaire de saint Pierre, et lui demandaient de mettre fin à nos incertitudes : elle seule le pouvait, car elle seule a des promesses que n'ont ni la vertu, ni la science, ni le génie ; car la voix du vieillard qui siége au Vatican est pour les catholiques l'oracle vivant par lequel s'exprime la volonté de Dieu même.

« Que tous se souviennent, dit l'Encyclique, que le jugement sur la saine doctrine dont les peuples doivent être instruits, ainsi que le gouvernement et l'administration de toute l'Eglise, appartiennent au pontife romain. Il y a donc deux caractères dans le pape : celui du juge suprême de la doctrine, celui de souverain administrateur de la société catholique. L'un pour que l'Eglise sache ce qu'elle doit croire en tout temps, l'autre pour qu'elle apprenne ce qu'elle a à faire dans des circonstances données. L'Encyclique n'est pas un jugement dogmatique, rendu selon les formes voulues pour les définitions de foi, mais c'est un acte du

gouvernement auquel nous devons tous obéissance. Considérées de ce point de vue, toutes les objections au moyen desquelles on essaie d'enlever aux divers décrets des papes le caractère divin, tombent d'elles-mêmes. L'Eglise doit aller là où son chef la conduit, encore qu'il semble la jeter dans les chemins les plus difficiles, encore qu'il nous paraisse commettre des fautes : car alors ces fautes mêmes seraient dans les desseins de Dieu.

Les sages du monde nous trouvent fort plaisans de chercher dans l'Encyclique l'inspiration de l'Esprit saint. « Ne voyez-vous pas, disent-ils, que la *Pythie philippise?* Reconnaissez partout l'influence des puissances européennes : ici est empreinte la main de l'ambassadeur du roi des Français ; là, celle du ministre de Russie. Ignorez-vous combien la puissance temporelle du pape est compromise, soit par les progrès du libéralisme parmi ses sujets, soit par le mauvais état de ses finances, et combien il a besoin du secours des potentats, catholiques, schismatiques ou hérétiques, peu importe ! Sa lettre n'est qu'une manifeste politique dicté par les rois de l'Europe, afin de décourager un genre d'opposition qu'ils craignent et qu'ils haïssent par-dessus tout. Peut-on expliquer autrement ce langage si sévère envers des hommes qui ne se sont fait tant d'ennemis, qu'en voulant élever la chaire de saint Pierre au-dessus de tous les trônes du monde, qui n'ont péché que par excès de catholicisme ? Le pape livré à lui-même, débarrassé de toutes ces complications d'intérêts temporels, aurait certainement pour eux des réprimandes plus indulgentes et plus paternelles (1) : sa colère lui est imposée, car il est impossible qu'il ait au fond du cœur pour des soldats trop zélés et trop téméraires les sentimens que lui inspireraient des traîtres et des rebelles. »

Ainsi parle la raison humaine : mais est-ce à elle qu'il est donné de comprendre les raisons de notre obéissance ? Peu nous importent ces circonstances vraies ou fausses, où il vous plaît de voir la source des déterminations du saint siége ; ces ressorts humains, c'est toujours Dieu qui les fait mouvoir ou les laisse agir, et derrière eux se cache l'assistance divine. Il ne nous a pas été dit que le pape ne serait pas un homme, qu'il n'aurait ni passions ni intérêts terrestres ; on peut même voir la figure de la position où l'Église se trouve depuis deux siècles vis-à-vis les gouvernemens dans cette prophétie adressée à saint Pierre : « Lorsque tu seras vieux, tu étendras les mains, un autre te ceindra et te mènera là ou tu ne voudras pas aller. » Mais il n'en a pas moins été promis au chef de l'Eglise, que Dieu serait avec lui jusqu'à la consommation des siècles, il lui a été dit de paître troupeaux et pasteurs : il a la plénitude de la puissance apostolique ; qui lui résiste, résiste à Dieu même : *il peut tout, quoique tout ne soit pas convenable* (2), et contre son autorité il n'y a de remède que dans son autorité. La route où il conduit l'Église est celle où Dieu veut qu'elle marche, et lors même qu'elle paraîtrait périlleuse à la raison, la foi ne doit point se troubler, mais se confier aveuglément en celui à qui les vents et la mer obéissent. La Providence a des façons mystérieuses : elle veut que nous opérions en elle seule, non dans les moyens humains, pas plus dans les armes du génie que dans les chariots et les coursiers. « Il faut

(1) Nous faisons surtout allusion ici à un article de l'*Européen* et à une lettre de M. de Potter publiée dans la *Revue Encyclopédique*, numéro de septembre 1832.

(2) S. Bernard, cité par Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Église.*

lui abandonner non seulement toutes nos vues humaines, dit admirablement Fénélon, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire entendue selon nos idées. »

Voilà quels sont nos sentimens et nos croyances à l'égard de l'autorité du successeur de saint Pierre. Nous sommes ce qu'on appelle ultramontains, attachés au saint-siége apostolique par le fond de nos entrailles, rejetant cette distinction entre *l'Église romaine* et la *cour de Rome*, si chère aux hérétiques, et que des théologiens catholiques ont trop souvent employée : jamais nous ne nous prévaudrions des libertés gallicanes pour refuser notre foi à un décret dogmatique du pape, ou notre obéissance à un acte quelconque de la juridiction pontificale. Qu'on ne mette donc point en doute notre adhésion sans restrictions aux principes de l'Encyclique, bien que nous n'en exagérions pas le sens et la portée à l'égal de certains interprétateurs, infiniment plus *libéraux* que nous dans leurs maximes sur l'autorité du pape, mais qui cette fois saisissant ses paroles comme une arme pour écraser leurs adversaires, leur donnent la signification qui leur plaît, puis s'écrient d'un ton triomphant : « Rome a parlé, la cause est finie : il faut abjurer toutes vos pensées, rétracter toutes vos paroles : le silence ne suffit pas. » Et pourtant ceux qui parlent ainsi tiendraient fort peu de compte d'une lettre du pape où leurs opinions particulières seraient blâmées ; ils ne regardent pas comme obligatoires pour eux les bulles qui ont condamné la déclaration de 1682, et dans l'encyclique de Grégoire XVI elle-même, ils ferment les yeux sur certains passages fort peu en harmonie avec les maximes gallicanes qu'ils professent. Telle est la puissance de l'esprit de parti pour fasciner les consciences les plus droites : cette inconséquence si commune est pourtant ce que l'Esprit saint appelle avoir deux poids et deux mesures, *mettre sur les épaules d'autrui de pesants fardeaux qu'on ne veut pas toucher du bout du doigt* (1).

Que l'Encyclique ait souvent en vue les doctrines soutenues dans l'*Avenir*, par M. l'abbé de La Mennais, c'est ce que personne ne songe à contester. Qu'elle les *condamne*, dans les sens rigoureux du mot, c'est ce que nous n'admettons pas. Vit-on jamais dans l'Eglise une condamnation par allusions ? Peut-on se figurer un jugement sans que les hommes, les livres, les passages soient désignés nominativement et formellement qualifiés ? Le pape a seulement *désapprouvé* en général la ligne politique de l'*Avenir*, et sur cette désapprobation, les rédacteurs de ce journal ont laissé là leur entreprise, donnant un exemple d'obéissance fait pour édifier tous les catholiques sincères, et dont le saint Père a dit que c'était la plus grande consolation qu'il eût reçue depuis son pontificat (2). Là se bornait tout le devoir de ces écrivains, et il n'y avait point lieu à rétractation de leurs doctrines, parce qu'encore une fois elles ne sont point condamnées. La cause est encore pendante devant le saint siége, qui est saisi d'une profession de foi de M. de La Mennais, et d'une mémoire dressé contre lui par plusieurs évêques français. On ne peut ni savoir certainement si ces théories sont hétérodoxes, ni distinguer celles qui seraient fausses de celles qui seraient vraies, avant qu'une décision doctrinale ait été rendue. Jusque-là on ne peut que rester en suspens et attendre en silence le jugement de la cour de Rome, qui, s'il condamne les rédacteurs de l'*Avenir*, les trouvera, nous en avons l'assurance, aussi prompts à se rétracter que l'Encyclique les a trouvés prompts à se taire. Mais il est fort douteux, même à n'en juger

(1) Matt., 23, 4.
(2) Voyez la *Tribune Catholique* du 10 novembre.

que d'après l'Encyclique, que l'ensemble de leurs doctrines soit condamné. Le fond de M. de La Mennais, pour ainsi parler, c'est le sens commun et la tradition donnés pour base à la philosophie, l'infaillibilité du pape donnée pour base à la religion, et même à la société considérée telle qu'elle devrait être : or, ces principes sont plutôt confirmés qu'ébranlés par la lettre pontificale. Quant aux systèmes politiques de l'illustre écrivain, à ses jugemens sur la société actuelle et sur ce qu'il y a à faire pour la reconquérir au catholicisme, c'est la partie transitoire, circonstancielle de ses doctrines : les erreurs en pareille matière ne peuvent constituer des hérésies, puisqu'il s'agit, non du dogme mais du gouvernement de l'Église et en quelque sorte de sa tactique, choses qui varient nécessairement selon les temps et les faits. Sur ce point, de grands esprits peuvent soumettre leurs idées et proposer humblement leurs vues à l'autorité suprême ; mais à elle seule de juger ce qui est convenable et opportun. Oui, « c'est *au seul pontife romain*, suivant le témoignage de saint Léon, que *la dispensation des canons a été confiée :* il lui appartient, à lui seul et non à un particulier, de prononcer sur les règles anciennes, et ainsi, comme l'écrit saint Gélase, *de peser les décrets des canons et d'apprécier les règlemens de ses prédécesseurs pour tempérer après un examen convenable ceux où la nécessité des temps et l'intérêt des Eglises demandent quelques adoucissemens.* » (1)

« Mais, dira-t-on peut-être, il n'est pas seulement question de politique dans la lettre du pape. Les opinions nouvelles signalées par le saint Père, soit sur la régénération de l'Eglise, qu'on suppose exposée à la défaillance et à l'obscurcissement, soit sur la liberté de conscience et d'opinion, soit sur le droit de censurer les mauvais livres, qu'on refuse à l'autorité ecclésiastique, sont incontestablement hétérodoxes, et au moins faudrait-il rétracter celles-là. » A cela il n'y a qu'une réponse à faire, c'est que ces opinions ne sont point celles de M. de La Mennais et de ses amis, et que les rétracter serait avouer qu'on les a professées. Qu'on n'établisse pas de comparaison entre cette manière de défendre les rédacteurs de l'*Avenir* et le sophisme des jansénistes, qui, en condamnant les cinq propositions que condamnait la bulle d'Innocent X, niaient qu'elles fussent dans Jansénius. Nous ne contestons point au pape le droit d'établir un *fait dogmatique*, c'est-à-dire, de décider que tel écrit présente tel sens : si le pape notait une signification hérétique dans certains articles de l'*Avenir*, ses rédacteurs seraient sans doute les premiers à les désavouer, quelle qu'eût pu être leur intention en les écrivant. Mais, encore une fois, l'Encyclique ne nommant personne, chacun a le droit de protester de son orthodoxie et de repousser l'application qu'on voudrait lui faire de censures qui ont dû être vagues et générales, pour plusieurs raisons faciles à saisir.

Les rédacteurs de l'*Avenir* ne nous ont point chargés de leur apologie : mais nous avons assez d'idées communes pour que leur cause soit à quelques égards la nôtre. D'ailleurs les détracteurs du catholicisme répètent trop complaisamment qu'on ne peut être homme de génie sans être hérétique, pour que nous ne cherchions pas à repousser loin de M. de La Mennais tout soupçon de cette nature. Nous avons lu et médité attentivement tous ses écrits, ainsi que ceux de ses disciples ; nous croyons les connaître aussi bien que qui que ce soit, et ce serait tout-à-fait

(1) *Encyclique.*

à tort, selon nous, qu'on leur appliquerait ce que dit le pape de ceux qui veulent la *régénération de l'Église*, la supposant sujette à la défaillance et à l'obscurcissement. Ils ont appelé de leurs vœux une réforme, ce qui est une tout autre question et qu'on doit juger d'après d'autres règle. On peut vouloir la réforme *contre* l'Eglise, ainsi que l'on fait Luther et Calvin : mais on peut aussi la vouloir *par* l'Eglise, comme Barthélemy des Martyrs et saint Bernard. Bossuet, au commencement de l'*Histoire des Variations*, explique et développe ces deux sens. Grégoire VII fut un grand réformateur, et le chapitre de la réformation tient une place importante dans les actes du concile de Trente. M. de La Mennais ne s'est attaqué ni aux dogmes ni aux règles de haute discipline, telles par exemple que le célibat ecclésiastique, dont la suppression est invoquée par quelques *régénérateurs ;* mais, voyant, à tort ou à raison, des obstacles aux progrès de la religion, soit dans la situation de l'Eglise vis-à-vis les gouvernemens, soit dans certains préjugés politiques répandus parmi le clergé, soit dans l'influence qu'ont sur l'enseignement ecclésiastique des opinions qui ne sont assurément pas articles de foi, par exemple, les maximes gallicanes et la philosophie cartésienne, il a essayé, autant qu'il était en lui, de changer cet état de choses, mais en professant hautement que c'était du saint-siège seul que devait partir l'impulsion efficace, et en l'invoquant de tous ses vœux. S'il s'est trompé, l'erreur en pareille matière n'a rien de commun avec l'hérésie. Quant au mot de *régénération*, que nous-mêmes avons plus d'une fois employé, il est clair qu'il ne s'applique qu'à la société, laquelle est dans une décadence toujours croissante depuis qu'elle a fait divorce avec la religion.

Ceux qui prêchent la liberté de conscience, la liberté des opinions, la liberté de la presse sont condamnés dans l'Encyclique : s'ensuit-il de là que les catholiques français, belges, irlandais, qui ont réclamé des institutions libérales de leurs gouvernemens respectifs soient par cela seul entachés d'hérésie? non sans doute. Ce serait étrangement méconnaître les maximes de l'Eglise que de supposer que le pape puisse reconnaître à tout autre pouvoir que le pouvoir spirituel des droits sur la pensée et la conscience : aussi le saint-père caractérise-t-il clairement les erreurs qu'il signale, en les faisant découler *de la source empoisonnée de l'indifférentisme*. Ceux qui proclameraient la liberté, de penser et l'indépendance de la raison d'une manière dogmatique et absolue partiraient implicitement de ce principe, que toutes les religions sont également bonnes, qu'il n'y a pas de vérité obligatoire, ni d'autorité en matière de foi ayant droit à notre obéissance, et dès-lors ils cesseraient d'être catholiques en renversant la nation même de l'Eglise. Mais jamais M. de La Mennais et ses amis, jamais tant d'autres croyans de tous les pays qui ont inscrit le nom de la liberté sur leur bannière n'ont pensé à secouer le joug chéri de leur mère l'Eglise romaine : jamais ils ne lui ont dénié le droit de censure : ils l'ont dénié seulement à des pouvoirs héritiques, schismatiques ou athées : ils n'ont voulu courber la tête que devant elle seule. Que s'ils se sont mépris sur la temps et les circonstances, s'ils se sont fait illusion en croyant qu'une alliance avec l'esprit du siècle pouvait être utile à leur cause, au moins n'est-ce pas au prix des prérogatives de leurs pasteurs qu'ils voulaient acheter cette alliance, et se tenaient-ils prêts à la rompre dès que le vicaire de Jésus-Christ la jugerait inconvenante et dangereuse.

Ici nous savons qu'on nous objectera des phrases isolées, tirées de l'*Avenir*,

qu'on nous citera des paroles hyperboliques, échappées soit à une sorte d'exaltation oratoire, soit à cet entraînement polémique qui emporte tous les hommes au-delà du point mathématique de la vérité ; mais nous ne croyons pas qu'il soit équitable de prendre pour bases d'un jugement sur un livre quelques courts passages pris çà et là dans ce livre. Nous ne défendons pas toutes les phrases de l'*Avenir :* nous en avons rencontré souvent qui nous ont paru pouvoir être mal interprêtées : mais nous avons pensé qu'il était juste de les prendre dans le sens catholique lorsque ce sens résultait de l'ensemble des doctrines et d'explications et déclarations antérieures sur les points dont il s'agissait. Ce n'en est pas moins un malheur, et, si l'on veut, un tort que d'avoir manqué de précision et de retenue dans son langage au point de rendre possible à des chrétiens et à des incrédules le doute sur son orthodoxie. Le saint Père, en rendant justice aux intention des maîtres, a pu craindre les méprises des disciples, et voilà pourquoi l'Encyclique rappelle avec tant de soin des règles qui ont pu paraître obscurcies, et lance contre ceux qui les méconnaîtraient des anathèmes comminatoires, véritable injonction d'être plus circonspects, dont nous devons tous profiter.

Nous avions à cœur d'établir que l'Encyclique laisse intacte l'orthodoxie de M. l'abbé de La Mennais : mais il est incontestable qu'elle improuve formellement sa politique et la direction que l'illustre écrivain voulait imprimer à l'Eglise. Ici nous avons à rechercher quelles sont les volontés du Père des fidèles ; et comment les règles de conduite tracées par lui s'appliquent aux diverses circonstances où les catholiques peuvent se trouver placés.

La politique de l'Eglise n'a jamais eu qu'un seul but, la propagation et le maintien de la foi, la consommation de tous les hommes dans l'unité, mais les moyens ont varié suivant les temps. D'abord persécutée par les princes, puis leur protégée, puis leur dominatrice, puis encore leur protégée, tantôt alliée du pouvoir, et tantôt de la liberté, elle a dû s'accommoder à toutes les vicissitudes des événemens, et faire servir à l'accomplissement de sa mission sainte toutes les situations par lesquelles elle a passé. L'idée d'une république chrétienne, gouvernée par la seule loi divine et présidée par le souverain pontife, fut une magnifique conception, qui a mérité à Grégoire VII l'admiration des plus grands esprits, et la civilisation chrétienne est sortie des efforts tentés pour la réaliser. Mais Dieu ne voulut pas que cette belle utopie s'accomplît : le grand schisme d'Occident ébranla profondément cette puissance d'opinion qui avait fait de la papauté l'arbitre des peuples et des rois, et enfin Luther, Calvin et Henri VIII enlevèrent à la communion romaine près de la moitié de l'Europe. L'unité de la chrétienté était brisée : la politique se sépara de la religion : il s'établit un nouveau droit public, tout différent de celui du moyen âge, et où le pape n'eut plus de place marquée en qualité de chef de l'Eglise, mais à raison de sa faible puissance temporelle. Les nations et les princes ne s'ébranlaient plus à sa voix pour la *guerre sacrée :* il ne s'agissait plus pour lui de reconquérir sur l'islamisme les plus belles contrées du monde et de planter la croix aux portes de la vieille Asie : l'Eglise avait fort à faire de se défendre chez elle, et elle trouvait dans les princes mêmes que l'hérésie n'avait pas entraînés, non plus des enfants soumis et respectueux, mais des protecteurs hautains et exigeants, qui empiétaient sur ses priviléges, se moquaient de ses censures et la menaçaient d'un schisme lorsque ses plaintes les importunaient. On ne peut s'imaginer tout ce que le saint-siège a eu à endurer de la part des souverains catholiques pendant les deux

derniers siècles. Les meilleurs mêmes ne voyaient en lui qu'un pouvoir rival, et lui faisaient payer chèrement les humiliations de leurs ancêtres. Il suffit de rappeler ici ce que fit Louis XIV, ce que tenta Joseph II, et dans l'intervalle les coalitions de toutes les puissances pour contraindre le pape, tremblant des extrémités où elles pouvaient se porter, à abolir l'ordre des jésuites. Dans de telles circonstances, quelle pouvait être la politique de Rome sinon une politique de ménagemens, de prudence, de condescendance forcées? Sachant combien les nouvelles maximes d'état avaient partout facilité les voies au schisme, elle cédait tout ce qui pouvait être cédé, de peur de plus grands maux. Il lui fallait bien faire alliance avec le despotisme pour qu'il laissât à l'Eglise une liberté telle quelle et s'aperçût qu'il était de son intérêt de favoriser la religion. Puis à qui les papes se seraient-ils adressés, quand tous les canaux par où leur voix arrivait jadis à l'oreille des peuples étaient interceptés, et quand l'hérésie et la politique avaient si bien travaillé que leurs paroles, même entendues, eussent à peine été écoutées?

Ces conditions sont-elles suffisamment changées par quarante ans de bouleversemens, pour que la politique de l'Eglise doive aussi changer? La révolution de juillet a-t-elle plus spécialement rendu nécessaire une nouvelle direction? M. l'abbé de La Mennais l'avait pensé, et l'on sait par quelle série d'idées il est arrivé à cette conviction. Dieu, selon lui, a donné quinze ans d'épreuve aux pouvoirs monarchiques, puis il les a rejetés parce qu'ils n'ont pas employé ce temps de paix et de prospérité à l'affranchissement de son Eglise et à l'affermissement de la foi. Maintenant il a suscité la démocratie et lui a donné l'empire; l'Eglise doit donc abandonner ce que Dieu abandonne, et s'allier à la puissance nouvelle qui a pour mission de briser toutes les chaînes forgées par les rois. Ainsi les évêques du cinquième siècle, laissant l'empire romain achever de mourir, traitèrent avec les barbares du nord et les gagnèrent par là au christianisme. Cette comparaison résume assez exactement la position que M. de La Mennais aurait voulu voir prendre à l'Eglise vis-à-vis la révolution, et l'explique peut-être mieux que de plus longs développemens sur son système, bien connu d'ailleurs de nos lecteurs. Mais celui que Dieu a chargé de gouverner son Eglise ne veut pas qu'elle le soit selon ses vues; il les juges erronnées ou tout au moins prématurées et intempestives. Tout est donc dit, et quelque opinion que l'on conserve sur des systèmes où il s'agit non de foi, mais de conduite, il faut se taire et aller où nous guide le pasteur des pasteurs: il faut suivre le successeur de Pierre, *quelque docte, quelque saint que l'on soit, fût-on un autre saint Paul* (1). Il faut lui dire comme Ruth à Noémi: si tu avances, j'avancerai: si tu t'arrêtes, je m'arrêterai; ton peuple est mon peuple: ton Dieu est mon Dieu.

Ici il convient de rechercher en quoi la politique du saint père est contraire à celle de l'*Avenir*, et quelle est au juste cette politique. Qu'on ne nous dise pas qu'il suffit de lire l'Encyclique, et que les commentaires sont inutiles: la preuve que cela ne suffit pas, c'est la grande diversité des interprétations dont elle a été l'objet. On ne doit point s'en étonner: le pape parlant à tous les catholiques, non à ceux de tel ou tel pays, se contente de poser des règles générales dont l'application varie nécessairement selon les circonstances où chacun se trouve: essayons donc de reconnaître quels sont en particulier, d'après ces règles, les devoirs des

(1) Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Eglise.*

catholiques français. Un pareil examen est pour nous une affaire de conscience et non un prétexte pour plier à nos opinions personnelles les paroles du pontife. Non : c'est avec bonheur que nous faisons taire devant Dieu notre raison si faible et si vacillante. L'obéissance nous est douce envers celui qui parle en son nom : car elle met la conscience en repos et l'esprit en assurance ; et nous estimons trop haut ce magnifique privilége que possède notre Eglise, d'avoir à sa tête une autorité infaillible, et comme un oracle vivant, pour refuser à cette autorité la moindre part de la soumission qui lui est due.

L'*Avenir*, s'appuyant sur les maximes de plusieurs théologiens, relativement au droit d'insurrection, a vu une sorte de légitimité dans le principe démocratique, et dans les diverses révolutions accomplies récemment par lui : il a semblé appeler de ses vœux le renversement de tous les gouvernemens européens, comme faisant plus ou moins obstacle à la régénération catholique de la société : jugeant identiques les intérêts de l'Eglise et ceux de la *liberté*, il a recommandé l'alliance des libéraux de tous les pays plutôt que celle des partisans du principe monarchique. Le pape, au contraire, rappelant les paroles de l'apôtre, qu'*il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu*, réprouve toutes *les doctrines qui ébranlent la soumission due aux princes*, tous les hommes qui, *par des trames et des complots séditieux, s'efforcent de les précipiter du trône*, toutes les *associations où l'on fait cause commune avec des gens de toute religion, et où, par la soif de la nouveauté, on préconise toute espèce de liberté afin d'exciter partout des révoltes et des troubles*. Il pense qu'il n'y aurait rien d'heureux pour la religion *à ce que l'on suivît les vœux de ceux qui veulent que l'Eglise soit séparée de l'Etat, et que la concorde mutuelle de l'empire avec le sacerdoce soit rompue*. Enfin il demande *aux princes ses très-chers fils en J.-C. de favoriser, par leur concours et leur autorité, ces vœux qu'il forme pour le salut de la religion et de l'Etat, car cette autorité leur a été donnée surtout pour défendre l'Eglise*. Le souverain pontife considère avant tout, dans la révolution, l'esprit irréligieux qui lui est essentiel, ce caractère *satanique*, signalé par M. de Maistre ; et voilà pourquoi il nous interdit toute alliance avec elle, nous avertissant que *sous son masque de liberté elle n'apporte au peuple que la servitude*. Et, dans le fait, si un petit nombre de libéraux d'élite comprennent la tolérance et le respect des droits de tous, la masse de ce parti hait naturellement la religion et ses ministres : le triomphe du jacobinisme (1) en Europe serait le signal, non de l'affranchissement de l'Eglise, mais d'une persécution générale ; et, en supposant que pareille chose fût utile pour ranimer la foi des chrétiens, ce serait tenter Dieu que de la désirer, et bien plus encore d'en hâter soi-même le moment. Sous ce rapport, nous ne nous étions jamais associés aux espérances des rédacteurs de l'*Avenir* dans la révolution, non plus qu'à leurs sympathies pour elle : nous n'y avons jamais vu qu'un fléau, portant avec lui, comme tous les fléaux que Dieu envoie, quelques compensations. Quant au pouvoir, quoique ne voyant point en lui un ennemi naturel et jugeant ses intérêts et ses principes moins contraires aux nôtres que ceux de ses adversaires, nous ne pensions point que l'Eglise dût rechercher son alliance, et nous ne lui croyions en général ni assez de force et d'avenir, ni assez de bonne volonté et d'intelligence

(1) Je dis le *jacobinisme*, parce que c'est bien lui qui serait le maître dans le cas d'un bouleversement européen.

pour espérer rien de lui en faveur du catholicisme. Mais après tout, « qui nous a absolument assuré que le pouvoir, tout épuisé qu'il est sur le globe, ait atteint sa dernière époque et n'ait plus de phases à parcourir ; qu'il n'en soit point de lui comme du boulet déjà mourant, qui rebondit contre un léger obstacle et fournit une course imprévue ? En ce moment, où sa destinée semble prendre un nouvel aspect, il fait, dit-on, des promesses à l'Eglise : Dieu l'attend peut-être à l'épreuve : la Providence, constamment juste, peut vouloir, en lui ouvrant une carrière d'essais, le mettre en demeure de les accomplir. A ce qu'il est possible d'entrevoir, de grands biens ou de grands maux vont lui être laissés à faire, et des combinaisons modernes, formées avec les débris du passé, ont un reste d'expériences à subir. On connaît le mot de M. de Maistre : *quand Dieu efface, c'est pour écrire*. Or, Dieu ne veut pas écrire encore, c'est qu'il n'a pas tout effacé. Plus nous regardons, il est vrai, soit les institutions, soit les hommes qui dominent l'Europe, moins nous imaginons *par où* pourrait arriver officiellement, en faveur de la vraie religion, la moindre impulsion efficace. Mais, enfin, la suite en fera juger : il est de fait qu'on ne devinait pas Clovis la veille de la bataille de Tolbiac. Fidèles, tenons-nous donc soumis en attendant ce qui paraîtra. Si, contre toute apparence, il nous vient des Théodoses ou des Saint-Louis, eh bien ! nous les accepterons. S'il n'en vient point.... alors, ou Dieu prendra lui-même leur rôle et nous sauvera par des prodiges inespérés, ou bien, dans la fermentation d'un désordre immense, mille choses auront été déplacées, altérées ou broyées, et quiconque aura eu le mérite d'obéir respectueusement jusque-là, pourra recevoir d'autres ordres en rapport avec d'autres besoins (1) ».

Quant à présent, il est clair que nous ne devons point nous allier à la révolution contre les pouvoirs établis, et que si l'œuvre de destruction entreprise par elle doit s'accomplir, il n'appartient point aux catholiques d'y mettre la main. Mais quels sont nos devoirs envers les gouvernemens ? Cela dépend évidemment de la forme et de la nature de ces gouvernemens. Là où ils sont catholiques et constitués catholiquement, ils ont droit à notre concours, à notre appui, à notre dévouement. Ailleurs, nous leur devons une soumission résignée et l'obéissance en tout ce qui n'est point contraire à notre religion. Personne, apparemment, ne suppose que le pape voit des *évêques extérieurs* dans ces princes hérétiques et schismatiques, que ce soient eux qu'il appelle *ses très-chers fils en J.-C.*, et auxquels il recommande de *favoriser par leur autorité les vœux qu'il forme pour le salut de la religion et de l'état :* il n'y a que le *Constitutionnel* au monde qui puisse voir là une allocution au roi de Prusse ou à l'empereur de Russie. Mais il juge que, même envers ces souverains, la soumission est plus avantageuse que la révolte, que le maintien de leur puissance est moins fâcheux pour la vraie foi que le serait son renversement, enfin qu'on peut espérer d'eux un peu plus de tolérance et de protection qu'il n'y en aurait à attendre de la révolution victorieuse. Aux sujets de ces sortes de gouvernemens, il présente pour modèle la conduite des premiers chrétiens qui, *distinguant le maître éternel du maître temporel, étaient soumis cependant même au maître temporel en vue du maître éternel ; qui, ayant des armes,*

(1) Nous avons emprunté ce passage à un article plein de talent, d'âme et de profond sentiment chrétien, par lequel le *Courrier Lorrain*, feuille provinciale qui soutenait avec modération les doctrines de l'*Avenir*, a terminé sa courte et honorable carrière.

*ne résistaient pas parce qu'ils aimaient mieux mourir que tuer.* Il ne nous dénie pas le droit d'insurrection légitime, établi si formellement par tant de papes, de conciles et de théologiens (1), mais il ne veut pas que nous songions à l'invoquer dans un temps ou nous ne pourrions le faire avec succès qu'en prenant pour auxiliaires les principes et les hommes de la révolution, et peut-être même qu'en nous mettant à leur suite.

Comment s'appliquent ces diverses injonctions à la position des catholiques français, c'est ce qui nous reste à examiner. Le gouvernement de Louis-Philippe, avec sa charte sans religion d'état, sa législation sans Dieu, son origine révolutionnaire, son antipathie *organique*, si j'ose me servir de ce terme, pour la religion et ses ministres, n'est évidemment point un de ces gouvernemens avec lesquels l'Eglise et ses enfans doivent faire alliance et contracter une sorte d'hyménée ; mais il est dans la classe de ces pouvoirs de *fait* et de *nécessité* qu'on est tenu de supporter et d'accepter. En nous interdisant la révolte contre Louis-Philippe, le pape se conforme à l'usage de l'Eglise qui, depuis que les peuples et les rois ont cessé de la prendre pour arbitre dans leurs querelles, ne juge pas les questions de droit public en litige, et considérant la victoire comme une sorte de jugement de Dieu, se borne à prêcher la soumission au fait consommé, l'obéissance au souverain qui bat monnaie (2), s'en remettant pour faire justice au temps et à la Providence, conformément à ces textes fameux : *La vengeance est à moi, et celui qui se sert de l'épée périra par l'épée.* Jusqu'où l'opposition au pouvoir actuel peut-elle aller ? c'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider : toutefois on peut remarquer que chez nous le *souverain* n'est pas la royauté, mais la charte de 1830 ; que cette charte établit légalement une guerre d'opinions dans l'état, et

(1) Il le reconnaît même expressément en cas de *violation des lois divines* dans son bref aux évêques de Pologne, où nous regrettons que la nécessité des temps lui ait dicté des paroles bien sévères pour des hommes qui se sont trompés sans doute, il n'est plus permis d'en douter ; mais dont l'erreur devait sembler excusable au chef de l'Eglise catholique, au successeur des Grégoire VII et des Innocent III. Que la résistance soit de droit, dans certains cas très-rares, c'est ce que reconnaissent les docteurs catholiques les plus autorisés ; mais c'est l'opinion de plusieurs d'entre eux, que chez les peuples chrétiens, depuis que la loi divine a un interprète infaillible, il n'y a de licite application de ce formidable principe qu'après que le pontife suprême a été consulté. De ce nombre est Azor, célèbre jésuite espagnol, dont les paroles sont remarquables et méritent d'être citées : « Si autem sit de christianorum regibus, dit-il, non videtur populus id juris » et potestatis habere absolute et simpliciter inconsulto vel inscio pontifice romano ; tum quia » aliter multa in populo incommoda damnaque sequerentur ; tum quia tanquam summus Christi » Domini vicarius debet communi reipublicæ paci et bono prospicere. » *Institut. moral.* Part. 2, lib. XI ; de 4° Decalog. Præcept.

(2) C'est à ce signe, d'après l'Évangile, qu'on juge qu'un pouvoir est *établi : Cujus est imago hæc et superscriptio ?* dit le Sauveur consulté sur les *droits* de César. Au reste, la soumission au pouvoir de fait n'emporte pas la croyance à sa *justice* et à sa *légitimité*. Il y a dans Bellarmin, sur ce sujet, une distinction très-belle et très-frappante. « Il y a souvent des pouvoirs, dit-il, justes et injustes à la fois, qui sont de Dieu et qui n'en sont pas : de la part des détenteurs et envahisseurs du pouvoir, ils sont injustes et même de vrais brigandages ; en cela ils ne sont point de Dieu : toutefois de la part de la divine Providence qui se sert de la mauvaise intention des hommes, soit pour punir les péchés du monde, soit pour d'autres bonnes fins, ils sont justes et légitimes. Dieu, quelquefois, par une admirable conduite de sa Providence, enlève les royaumes aux uns et les donne aux autres, de telle sorte que celui qui tombe, tombe très-justement, sans que pourtant l'usurpateur qui le remplace possède justement, devant lui-même en son temps recevoir le très-juste châtiment de son usurpation. » Bellarmin, T. 1, chap. VI, art. 7.

que par conséquent les consciences doivent avoir une assez grande latitude pour y prendre part. Mais ne nous engageons pas dans ces sortes de questions, de peur de tomber dans l'ergotage et les subtilités, choses que nous désirons éviter par-dessus tout.

La question des libertés fondamentales, consacrées par la constitution, offre bien aussi quelques dangers de ce genre : nous l'aborderons pourtant, en tâchant de mettre dans nos paroles toute la simplicité et toute la netteté possibles. La liberté des opinions et celle de la presse étant jugées par le pape pernicieuses et anti-catholiques, on demande jusqu'à quel point il peut être permis de s'en prévaloir et surtout d'en réclamer le maintien ou même l'extension et l'élargissement. L'Encyclique condamne ceux qui veulent la liberté dogmatique contre l'Eglise, elle blâme ceux qui prêcheraient ou propageraient la liberté politique telle qu'on l'entend chez nous, la considérant, soit comme un *droit de l'homme*, abstrait et métaphysique, soit comme le meilleur moyen de reconquérir le monde au catholicisme : il suffit donc, pour être en règle, de s'abstenir à cet égard de toute théorie générale et absolue, de ne pas représenter comme une société modèle celle où l'anarchie intellectuelle est consacrée par les lois, surtout de ne pas la recommander aux catholiques de tous les pays, comme offrant à leur cause plus de chances de succès qu'aucune autre. Tout système étant mis de côté, la liberté de la presse reste pour nous un fait que nous n'avons point établi, qui subsiste indépendamment de notre adhésion ou de notre résistance, et dont il y a évidemment quelque parti à tirer pour nous. Nous ne tombons pas dans cet excès de croire que *le déluge d'erreurs qui sort de la presse est assez bien compensé par un livre qui au milieu de ce déchaînement de perversités paraîtrait pour défendre la religion*. Mais encore une fois, il ne dépend pas de nous d'arrêter ce débordement : quand tous les chrétiens se tairaient, leurs adversaires ne se tairaient pas pour cela, et ils ne peuvent pas mieux faire que de réunir tous leurs efforts pour neutraliser le mal autant que possible, pourvu qu'ils ne croyent pas que Dieu ait besoin de leur secours, et qu'ils n'oublient pas que, selon la parole de vérité, ils ne sont que des *serviteurs inutiles*. Or, *en France*, *à l'heure qu'il est*, la liberté de la presse et celle de l'enseignement valent-elles mieux pour la religion que la censure et le monopole remis aux mains des ministres de Louis-Philippe ? La question ainsi posée devient facile à résoudre, puisqu'*en droit* la censure ne peut appartenir qu'à l'Eglise, et qu'*en fait* elle serait exercée beaucoup plus contre elle que dans ses intérêts. Nous pouvons donc, sans rien préjuger pour d'autres temps et d'autres pays, défendre et réclamer chez nous les libertés inscrites dans la charte. Quant à la séparation complète de l'Eglise et de l'état, que nous avons souvent demandée, il est clair que nous devons à l'avenir garder le silence sur ce point, et respecter les règles tracées par le concordat dans nos réclamations pour l'affranchissement de l'Eglise.

L'impression générale qui reste après la lecture de l'Encyclique est une impression de profonde tristesse. Le pape nous montre le *puits de l'abîme ouvert*, *l'heure de la puissance des ténèbres* arrivée; il ne voit qu'avec une sorte de terreur ce grand mouvement qui emporte le monde. Pour nous, nous espérions que le dix-neuvième siècle irait à Dieu malgré lui, comme ce faux prophète qui était venu pour maudire Israel et qui ne put trouver que des bénédictions dans sa bouche : nous l'espérons encore, mais nous ne voyons plus de quels instrumens la Provi-

dence se servira. Tous nos rêves sur la formation d'un parti catholique sont détruits : et ceux qui ne se mêlaient des affaires publiques que pour servir les intérêts de la foi, sont réduits désormais au scepticisme politique et à la neutralité entre les deux grandes forces qui se disputent l'Europe. Le souverain pontife leur interdit toute alliance avec la révolution, ennemie naturelle et incorrigible du catholicisme : mais s'il semble pencher du côté du pouvoir absolu, ce n'est que par suite de cette nécessité qui fait que de deux maux on choisit le moindre. Il ne nous donne point les potentats de nos jours comme les champions de l'Eglise : ses comparaisons avec les empereurs païens le prouvent assez ; il ne nous prêche pas un concours actif à leurs vues, mais seulement une obéissance résignée. Ainsi, donc, petit troupeau du Christ, ni la liberté, ni le pouvoir, ni les princes, ni les peuples ne combattent pour vous : tous les appuis humains vous manquent, tous les bras de chair vous font défaut : il ne vous reste que Dieu, et peut-être trouverez-vous que c'est peu, car « il y a un athéisme caché dans tous les cœurs qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien : on croit que quand on a recours à Dieu, c'est que les choses sont désespérées et qu'il n'y a plus rien à faire (1). » Mais, hommes de peu de foi que nous sommes, si nous étions entrés un peu en avant dans les mystères de la loi divine, nous saurions que ce que le Seigneur nous demande par-dessus tout, c'est de nous abandonner à lui en aveugles, d'espérer contre l'espérance (2), de suivre, les yeux fermés à travers le désert, ceux qu'il nous a donnés pour guides, de nous détacher même de nos projets pour sa gloire et des armes dont ses ennemis auraient déjà éprouvé la bonté. Il nous veut aujourd'hui passifs, soumis, faisant le bien au jour le jour sans nous inquiéter du lendemain, attendant son heure dans le silence et la prière : c'est sans doute qu'il va se lever et agir lui-même ; c'est que nous approchons d'un de ces momens redoutables, où la chaîne qui nous lie à son trône se raccourcissant brusquement, l'action de la liberté humaine est suspendue, et où les événemens les plus imprévus se pressent les uns contre les autres et se précipitent comme un torrent qui a rompu ses digues.

Ce n'est pas sans un dessein profond que l'exemple des premiers chrétiens nous est proposé dans l'Encyclique avec tant d'insistance : il nous montre que pour nous préparer aux épreuves qui nous attendent, c'est la contenance humble et résignée des enfans de l'Eglise primitive qui convient, non l'attitude fière et même un peu arrogante des catholiques du moyen-âge. La société d'aujourd'hui, avec son adoration d'elle même, sa divinisation de la raison, de la force, de l'industrie humaines, ne nous est au fond guère moins étrangère que ne l'était aux disciples des apôtres la société romaine, partagée entre un polythéisme sensuel et une philosophie orgueilleuse. Etudions donc cette grande époque qui nous est offerte pour modèle, et nous y verrons que c'est surtout par leur charité et leur douceur qu'ils ont conquis le monde (3). Se mêlant peu de la politique de leur temps (4), obéissant aux lois établies tant qu'elles n'exigeaient rien de contraire à la loi de Dieu, ne jugeant pas l'emploi de la force convenable, même contre

(1) Bossuet.
(2) *In spem contra spem.* Rom. 4, 18.
(3) *Beati mites quia possidebunt terram*, dit l'Evangile.
(4) Nobis nulla res magis aliena quam publica. Tertull. Apol. 38.

l'injustice (1), mourant avec joie pour rendre témoignage à leur croyance, mais laissant à Dieu seul le soin de les défendre et de les venger (2) : du reste s'aimant, se secourant les uns les autres, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme, trouvant dans leur union leur consolation et leur force, et plaçant dans la prière toutes leurs espérances; tels étaient les premiers chrétiens. Ces moyens paraissent durs à l'orgueil, et la raison qui calcule est tentée d'en sourire : ils réussirent pourtant alors : car le lendemain de la plus terrible persécution que le christianisme eût soufferte, un signe parut dans le ciel, et le fils d'Hélène assis sur le trône des Césars proclama le triomphe de l'Eglise.

Pour nous tous, écrivains catholiques, faibles ou forts, qui défendons la foi de nos pères suivant la mesure de talent qui nous a été donnée, c'est aussi vers ces glorieux siècles que nous devons tourner nos regards pour y prendre les leçons des Justin, des Irénée, des Tertullien et des Origène. Ces grands hommes s'attaquaient, non aux pouvoirs ou aux institutions politiques du moment, mais à la société elle-même, à ses vices, à sa licence, à son orgueil : ils lui faisaient voir l'impuissance de ses dieux et le vide de ses systèmes, auxquels ils opposaient la loi chrétienne, la loi universelle, faite pour les Grecs et pour les barbares, pour les monarchies et les républiques, pour les maîtres et pour les esclaves. Et nous aussi, nous avons une mission de critique envers une société qui s'est séparée du christianisme : nous devons soumettre à une sévère analyse non seulement ses lois, mais encore, mais surtout ses mœurs si faibles, ses opinions si vagues et si flottantes, sa littérature si fausse et si froide, malgré ses efforts furieux, sa philosophie si riche de grands mots et si pauvre de pensée, ses sciences si desséchées et si rapetissées par le matérialisme. Etudions-la donc à fond; emparons-nous de toutes ces connaissances dont elle est si fière, comme Moïse de la *sagesse* des Egyptiens, comme Clément et Origène de la philosophie de leur temps pour leur faire rendre témoignage à la folie de la croix. Montrons-lui à nu la faiblesse de la misère de l'homme abandonné à lui-même, mais surtout efforçons-nous de tenter son scepticisme par la vue de nos vives convictions, de réchauffer son indifférence à l'ardeur de notre foi. Portons aussi ses douleurs avec elle, et appelons-la à Dieu par des paroles de compatissance et d'amour : pleins de ce zèle que donne la charité, jetons à tous les vents du ciel des semences de vérité; et le monde n'en profitât-il pas, ne fussent-elles recueillies que par quelques âmes isolées et souffrantes, c'en serait assez pour mériter les efforts de toute notre vie et pour faire succéder des cantiques de notre réjouissance à la tristesse qui nous oppresse aujourd'hui.... « Ceux qui sèment dans les larmes, dit le Psalmiste, moissonneront dans la joie. »

(*Revue Européenne.*)

(1) Quid refert inter provocantem et prevocatem, nisi quod ille prior in maleficio deprehenditur, at ille posterior? Id. de Patientiâ, 10.

(2) Quem honorem litabimus Domino si nobis arbitrium defensionis arrogaverimus. Id. *ibid.* Absit ut ultionem à nobis aliquam machinemur quam à Deo expectamus. Ad Scapulam, 2.

# QUELQUES PARTICULARITÉS DE LA VIE DE NEWTON.

La biographie d'un grand homme est, en quelque sorte, un monument religieux destiné à perpétuer la mémoire de sa vie tout entière, et à couronner les restes silencieux de sa pensée par une effigie plus familière et plus vivante, comme ces statues des morts qu'on élève sur les tombeaux. Il semble aussi que ce dernier honneur, comme celui de la sépulture, soit à la fois le droit et le devoir de la patrie, non que le culte des morts illustres appartienne plutôt à la religion de la patrie qu'à la religion de l'humanité tout entière; mais c'est sur le même sol où leur âme dépose sa dépouille mortelle, que demeurent en même temps tous ces précieux restes de ce qu'ils furent, l'image de leurs traits, et le souvenir de leurs mouvemens et de leurs paroles. C'est donc là que se trouvent pour l'historien, bien plus encore que pour l'architecte du tombeau, les ressources et l'inspiration du travail. Trop de désavantages environnent celui qui se trouve placé dans une contrée étrangère; la tradition vivante est perdue pour lui, et bien des traces éparses et minutieuses disparaissent dans l'éloignement où il se trouve. D'ailleurs les héritages en pays lointains sont difficiles à recueillir, et l'absence jointe au défaut de relations est toujours une cause d'incertitude et d'impuissance. Aussi voit-on souvent les historiens des grands hommes, poussés à l'abstraction par la nécessité, étudier la vie des uns d'après le seul souvenir de leurs actions, et celle des autres d'après le seul souvenir de leurs pensées; et telle est en effet la nature des ressources offertes à leur travail, que la biographie du philosophe est presque uniquement écrite d'après la trace de ses méditations, et celle du guerrier d'après le bulletin de ses victoires. Lorsque je veux sonder la haute pensée qui dirigeait le conquérant, j'ouvre l'histoire pour chercher à y découvrir son intelligence des choses, et toujours l'histoire me le présente s'agitant sur les champs de bataille, en tête des armées; et lorsque ailleurs ma sympathie me porte vers ces grands hommes dont j'admire le génie ou la sagesse, et dans l'intimité desquels je voudrais vivre, je vois partout, au-dessus de moi, le philosophe, et nulle part je ne puis trouver l'homme. Ce n'est donc que par un délicat et ingénieux mélange de la vie domestique et de la vie publique que l'on peut établir l'harmonie des faits, et reconstituer en quelque sorte la réalité de ceux qui ne sont plus. Mais là encore se présente un écueil sur lequel il faut veiller; c'est celui où viennent se perdre ces biographes de détail, connaisseurs du vêtement, ignorans de l'âme, et entre les mains desquels la vie des grands hommes n'est plus que bizarre, parce qu'elle n'est pas moulée sur la forme vulgaire.

Une biographie véritable est donc une œuvre difficile et sérieuse: car pour décrire, il faut comprendre, et il n'est pas donné à tous de comprendre les ressorts cachés qui font mouvoir les grandes choses; il faut savoir s'aider habilement de l'observation du détail pour s'élever à l'ensemble, et s'inspirer de l'ensemble pour animer le détail. Kepler, pour trouver la loi du mouvement des astres, s'appuyait sur le tableau de leurs positions journalières; pour trouver la loi des grands hommes, il faudrait pouvoir s'appuyer sur une base semblable.

Ces réflexions, que nous ne voulons pas étendre davantage, nous sont venues à

propos d'une nouvelle publication faite en Angleterre au sujet de la biographie de Newton. Ce livre, sans être écrit avec le sentiment de grandeur qui aurait convenu à une telle œuvre, renferme cependant une savante appréciation de quelques-uns des travaux scientifiques de Newton, et mérite surtout l'attention sous le rapport de certains faits de détail, qui viennent répandre un jour tout nouveau sur deux points importans de la vie de ce grand homme. A l'aide de la découverte presque accidentelle de quelques dates et de quelques renseignemens ignorés, M. Brewster décide enfin, d'une manière à peu près définitive, les questions relatives à la nature de l'affection mentale de Newton, et à l'origine de ses traités théologiques, questions jusqu'ici en partie associées et sérieusement controversées. La vie de Newton ne nous étant connue en France que par l'éloge de Fontenelle, inséré dans le recueil de l'Académie des sciences, et l'article de M. Biot, dans la *Biographie universelle*, il nous a paru utile et convenable tout à la fois de rapporter ici les pièces qui doivent aujourd'hui modifier les connaissances que nous avions sur un sujet si important et si grave.

On sait que Newton, arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, interrompit presque subitement ses travaux scientifiques, et que son fameux livre des *Principes* ne fut suivi d'aucune autre œuvre capitale. Cette sorte de discontinuité dans la vie philosophique de ce grand homme avait vivement excité la sollicitude de M. Biot, qui pensait avec raison qu'un fait aussi grave de la vie intérieure devait être également marqué à l'extérieur par quelque circonstance saillante. Mais l'obscurité qui entourait l'histoire particulière de Newton couvrait également toute l'histoire de cet événement, dont on savait peu de chose au-delà de ce qui pouvait se déduire de la comparaison des dates des ouvrages de Newton avec la date de sa mort. Une note écrite de la main d'Huyghens sur un de ses manuscrits, appartenant à la ville de Leyde, mit sur la trace de la vérité. Voici cette note que M. Biot publia le premier :

« Le 29 mai 1694, M. Colin, Ecossais, m'a raconté que l'illustre M. Newton » est tombé, il y a dix-huit mois, en démence, soit par suite d'un trop grand » excès de travail, soit par la douleur qu'il a eue de voir consumer par un incen- » die son laboratoire de chimie, et plusieurs manuscrits importans. M. Colin » a ajouté qu'à la suite de cet accident, s'étant présenté chez l'archevêque de » Cambridge, et ayant tenu des discours qui montraient l'aliénation de son » esprit, ses amis se sont emparés de lui, ont entrepris sa cure, et l'ayant tenu » renfermé dans son appartement, lui ont administré, bon gré mal gré, des » remèdes au moyen desquels il a recouvré la santé; de sorte qu'en ce moment il » recommence à comprendre son livre des *Principes*.

Ce fait, dès qu'il fut connu, eut un grand retentissement, tant à cause de son importance réelle, qu'à cause des conséquences qu'on s'empressa d'en déduire relativement à la tendance de Newton vers les idées théologiques et à la suspension de ses travaux scientifiques. M. Brewster, sans accorder le moindre fondement à tous ces rapprochemens hasardés, a cependant senti qu'il était du plus haut intérêt de parvenir à fixer d'une manière plus précise l'époque et la nature de cette fatale maladie, et c'est ce qu'il a réussi à faire au moyen de plusieurs fragmens, jusqu'ici enfouis et entièrement inconnus. La première pièce qu'il rapporte est un passage extrait d'un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque de Cambridge; ce manuscrit est un journal dans lequel Abraham de La Pryme, élève de l'uni-

versité au temps de Newton, avait l'habitude d'écrire les choses les plus remarquables qui arrivaient à sa connaissance. Voici ce qu'on y lit, en date du 3 février 1692 :

« Je dois raconter ce que j'ai entendu aujourd'hui. Il y a ici un M. Newton, » Fellow du collége de la Trinité, que j'ai vu souvent, et qui est très-fameux » pour son savoir, étant un très-excellent mathématicien, physicien, théologien. » Il est depuis plusieurs années membre de la Société royale ; et, parmi les autres » savans mémoires et traités qu'il a écrits, il en a fait un sur les principes » mathématiques de la philosophie naturelle, qui lui a fait un grand nom, ayant » reçu à ce sujet, surtout d'Ecosse, une foule de lettres remplies de louanges. » Mais de tous les livres qu'il a jamais écrits, il y en avait un sur la lumière et les » couleurs, fondé sur des milliers d'expériences ; qu'il avait été vingt ans à faire, » et qui lui coûtaient bien des centaines de livres sterling. Cet ouvrage, qu'il » prisait tant, et dont on faisait tant de discours, a eu le malheur de périr, et » d'être entièrement perdu, justement lorsque le savant auteur allait y mettre la » dernière main. Cela arriva de la manière suivante. Dans une matinée d'hiver, » M. Newton laissa cet ouvrage sur la table de son cabinet, parmi d'autres » papiers, pendant qu'il allait à la chapelle. La bougie, que malheureusement » il avait laissée là aussi sans l'éteindre, alluma, on ne sait comment, quelques » papiers, d'où le feu, gagnant le susdit livre, le consuma entièrement avec » d'autres écrits précieux ; et, ce qui est tout-à-fait étonnant, il ne fit aucun autre » dommage. Mais quand M. Newton revint de la chapelle, et vit ce qui était » arrivé, chacun crut qu'il deviendrait fou. Il en fut si troublé, qu'il ne revint » pas à lui pendant un mois. On peut voir, dans les Transactions de la Société » royale, une exposition étendue de ce système, qu'il avait adressée à cette » société long-temps avant que le malheur arrivât. »

L'année légale anglaise commençant à cette époque le 25 mars seulement, il faut remarquer que cette date du 3 février 1692 répond à celle du 3 février 1693 sur le continent, et s'accorde par conséquent avec celle d'Huyghens, pour faire remonter l'événement au commencement de décembre 1692.

Le trouble dans lequel tomba l'esprit de Newton, à la suite de ce coup inattendu qui lui enlevait le fruit de tant de méditations et de travaux, ne fut certainement point une démence complète, mais une de ces affections cruelles qui viennent souvent assaillir le génie dans les espaces où il s'élève, et le ramènent forcément à la condition de la terre. Que la cause essentielle d'une altération si profonde dans la destinée d'un grand homme se soit réellement rencontrée dans le hasard d'un incendie, c'est ce dont il est heureusement permis de douter, et il est bien plus consolant et plus religieux de penser que cet accident n'en fut que l'occasion, et, pour ainsi dire, le signal. Tant de travaux magnifiques sur l'analyse, sur l'optique et sur l'astronomie étaient sortis de cet homme, que le flambeau de son génie devait commencer à pâlir et à verser moins de lumière. Il en est des ressources de l'esprit comme de celles du corps : les ménagers seuls en jouissent long-temps; mais à eux n'appartiennent ni la puissance ni la gloire, toujours fidèles au dévouement, et toujours amies des splendides dépenses. Newton vécut encore une longue vie, entouré de l'admiration de l'Europe savante et des honneurs de son pays, mais les grandes inspirations ne vinrent plus; la jeunesse l'avait fui. Au reste, pour bien se représenter la nature de la mélancolie sous le coup de laquelle Newton com-

mença cette seconde période de sa longue existence, on ne saurait mieux faire que de se laisser aller à l'impression qui sort de quelques lettres familières, écrites par lui à cette fatale époque, et retrouvées aujourd'hui seulement par le docteur Brewster.

La première de ces lettres, adressée à Locke, dont il était l'ami, caractérise d'une manière frappante cet état de misanthropie qui souvent domine les hommes les plus forts, attachant opiniâtrement leur pensée à tout ce qui peut nourrir leur humeur chagrine, et entretenir l'irritation où ils se plaisent; l'amitié, par les souvenirs de douceur qu'elle rappelle, n'est plus qu'un tourment; on a besoin de la tourner, comme tout le reste, en aigreur et en amertume; l'imagination, docile à l'instinct de la maladie, s'épuise à amasser des fantômes de griefs et de reproches, et, comme dans les rêves, se peignant sous les plus cruelles images les plus légers malaises, elle entraîne l'esprit au-delà de toutes les limites de la justice et de la vérité. Lorsque l'âme, ainsi emportée par une tempête fatale, loin de sa voie et de sa demeure, revient enfin sur elle-même, elle trouve en elle un sentiment inexprimable de tristesse et de désolation, et qui semble rendu, avec autant de précision qu'il peut en comporter, par ce nom douloureux d'*infortuné* que Newton, le grand Newton s'adresse à lui-même. Cette lettre, dans laquelle on voit si bien toute l'incohérence des reproches qu'il avait entassés contre Locke, toute la confusion du repentir qui le tourmente, est datée du 16 septembre 1693, c'est-à-dire postérieure de huit à neuf mois à l'événement mentionné par La Pryme et Huyghens; la voici :

« Monsieur,

» Étant d'avis que vous entrepreniez de m'embrouiller (*embroil me*) avec des » femmes, et par d'autres moyens, j'en fus tellement affecté que, lorsqu'on me dit » que vous étiez malade, et que vous n'en reviendriez pas, j'ai dit que ce serait » tant mieux si vous étiez mort. Je vous prie de me pardonner ce manque de cha- » rité, car j'ai maintenant la conviction que ce que vous avez fait est juste; et je » vous demande pardon d'avoir eu de mauvaises pensées sur votre compte, et d'a- » voir prétendu que vous détruisiez la racine de la morale par un principe que » vous aviez posé dans votre livre *des Idées*, et que vous aviez le projet d'étendre » dans un autre ouvrage; comme aussi de vous avoir pris pour un Hobbiste. Je » vous demande également pardon d'avoir dit ou pensé que vous vouliez me vendre » un emploi, ou m'embrouiller.

» Je suis votre humble et infortuné serviteur,

» Newton. »

Locke, qui n'habitait point Londres à cette époque, fut fort inquiet en recevant une pareille lettre de Newton : il lui répondit avec empressement pour le rassurer sur la stabilité de son amitié, et lui proposer de se rendre immédiatement près de lui, si cela lui paraissait agréable. Newton, loin d'accueillir cette proposition, écrivit aussitôt à Locke (les deux lettres sont du même jour) cherchant à peindre

sa maladie comme tout-à-fait accidentelle, et laissant apercevoir, dans son embarras à en expliquer l'origine, la crainte qu'il éprouvait que Locke ne vînt à en démêler la véritable nature. Il est des momens, en effet, où, sentant la compassion plus proche que le respect, on cherche la solitude, comme si, par une sorte de pudeur de l'âme, on prenait honte de soi, en se voyant privé aux yeux des autres de cette enveloppe de dignité morale qui permet de marcher le front haut et la face tranquille ; et c'était à Newton surtout que devait appartenir un sentiment de ce genre, lui jusque-là si fier, et pour ainsi dire si superbe de son génie, et qui, soudainement déchu par un coup fatal de ce paradis de l'intelligence où il avait vécu si long-temps, retombait à la terre, objet de pitié pour ce commun des hommes qu'il avait jadis façonné glorieusement à la servitude de l'admiration.

Voici cette réponse à Locke :

« Monsieur,

» L'hiver dernier, en dormant souvent près de mon feu, j'ai pris une mauvaise » habitude de dormir ; et une maladie qui, l'été dernier, a été ici épidémique, » m'a tellement dérangé, que lorsque je vous écrivis, je n'avais pas eu une heure » de sommeil depuis une quinzaine entière, et pas une minute depuis cinq jours. » Je me souviens que je vous ai écrit; mais, pour ce que j'ai dit de votre livre, je » ne m'en souviens pas. Si vous voulez m'envoyer une copie de ce passage, je » vous l'expliquerai si je puis.

» Je suis votre très-humble serviteur,

» Is. Newton. »

Ces paroles suffisent pour bien montrer, sinon l'origine de la maladie, au moins sa nature, et c'est là l'important.

Il existe encore une dernière lettre de Newton, qui se trouve à peu près de la même époque que la première, et qui montre bien plus énergiquement encore dans quel désordre complet d'idées il se trouvait alors. Ce qui y domine, c'est avant tout ce même besoin de s'entourer d'une barrière contre ses amis, de quitter le monde, de s'isoler dans le chagrin ; et en outre, il en ressort la connaissance d'un fait très-important, c'est qu'au dire de Newton lui-même, ce dérangement dans les fonctions de la vie, qui l'accablait si fort, avait commencé à se déclarer quelques mois avant l'incendie de sa bibliothèque (1), de sorte que ce dernier malheur l'attaquant à l'improviste, dans une position déjà si triste et si fâcheuse, put facilement frapper ce grand esprit d'un coup qui ne l'eût point aussi profon-

(1) Newton dit que sa maladie dure depuis douze mois, ce qui la fait remonter au mois de septembre 1692 ; c'est apparemment encore la même maladie dont il est question dans sa lettre à Locke, où elle est représentée comme ayant été épidémique dans le courant de l'été. Tout cela est antérieur de trois mois environ à la perte du manuscrit, événement dont la date est suffisamment établie par le témoignage concordant de deux autorités différentes.

dément ébranlé lorsqu'il était encore dans toute sa vigueur et toute sa tranquillité. La lettre est adressée à M. Pepys, secrétaire de l'amirauté, pour lequel Newton semblait avoir habituellement beaucoup de déférence et de respect; elle est du 13 septembre 1693 :

« Monsieur,

» Quelque temps après que M. Millington m'a eu délivré votre message, il m'a » pressé de vous voir la dernière fois que j'ai été à Londres. J'y répugnais; mais, » sur ses instances, j'y consentis, avant d'avoir réfléchi à ce que je faisais; car je » suis extrêmement troublé de l'embrouillement (*embroilment*) où je suis, et je n'ai » mangé ni dormi comme il faut depuis ces derniers douze mois, comme aussi je n'ai » plus ma première consistance de pensée. Je n'ai jamais désiré rien obtenir par » votre influence, ni par la faveur du roi Jacques; mais je sens aujourd'hui que je » dois me retirer de votre société, et ne jamais plus voir ni vous ni aucun autre » du reste de mes amis, si je veux seulement les laisser tranquilles. Je vous » demande pardon d'avoir dit que je voudrais vous voir encore, et je demeure » votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Newton. »

Il n'est pas indifférent à la question qui nous occupe de rapporter que M. Pepys, ayant prié M. Millington de prendre quelques informations au sujet de l'étrange correspondance de Newton, en reçut une lettre, dans laquelle celui-ci disait que Newton, qu'il avait rencontré à Huntingdon, s'était empressé de venir à lui pour lui parler de cette malheureuse lettre, et le prier de vouloir bien présenter ses excuses. Voici, au surplus, les propres paroles de M. Millington qui, en réalité, n'avait rien fait de ce que Newton avait imaginé de lui attribuer dans sa lettre : « De son propre mouvement, et avant que je lui eusse adressé aucune question, » il me dit qu'il avait écrit une étrange lettre, et qu'il en était très-inquiet. Il » ajouta qu'il était dans un état de maladie qui avait fort affecté sa tête, et qui » l'avait tenu éveillé depuis cinq nuits consécutives, ce qu'il me priait de vous » représenter, en vous demandant pardon pour lui, et en vous assurant qu'il était » très-honteux d'avoir été si brutal pour une personne à laquelle il porte tant » de respect. »

En voilà bien assez, je pense, pour faire comprendre la nature de cette prétendue folie de Newton, dont on fit tant de bruit lors de la première apparition de la note d'Huyghens; c'était une de ces mystérieuses maladies qui, par une incompréhensible fatalité, viennent quelquefois s'abattre sur l'âme, et attaquer la vie dans son essence la plus intime. Ce trouble intérieur, qui se manifestait au dehors par le trouble du corps et de la pensée, s'apaisait par intervalles; mais sans doute la tempête ne passait pas sans laisser après elles de funestes dévastations dans ces champs de l'esprit qui veulent toujours tant de calme et de sérénité. Il reste assez bien établi cependant que Newton n'a jamais été privé d'une manière permanente de ce que l'on nomme l'usage de la raison; les témoignages de ses amis les plus proches, notamment celui de M. Millington, s'accordent assez pour le montrer, et cela résulte, avec une certitude encore plus grande, de quelques

lettres philosophiques qu'il écrivit à Bentley durant le cours de cette même année.

Bentley avait adressé à Newton une série de questions tendant à savoir si la loi de la gravitation était une loi assez générale pour qu'elle pût suffire à elle seule à l'explication de tous les phénomènes de l'univers sidéral; c'est-à-dire, en un mot, si, pour comprendre la cause des phénomènes astronomiques, il suffisait de concevoir que la pesanteur fût une qualité inhérente à la matière, sans avoir besoin de s'appuyer en outre sur l'intervention d'une volonté ordonnatrice. En réponse à cette grave et importante demande, Newton écrivit quatre lettres, dans lesquelles il cherchait à montrer que la loi de l'attraction ne peut servir à expliquer qu'une très-petite partie des phénomènes du ciel, et qu'on arrive toujours à un point où la géométrie est obligée de céder et de faire place à Dieu. La première de ces lettres est la plus longue et la mieux remplie : elle est datée du 10 septembre 1692, et se trouve sans doute antérieure à la fatale aventure qui exerça une action si violente sur Newton : elle montre toutefois quelle était encore alors la solidité de son esprit, malgré l'atteinte de cette épidémie qui avait régné durant l'été, et dont il se plaignait si tristement à ses amis.

En remontant à l'origine des temps, dit Newton, et en supposant qu'alors la matière formant le chaos fût disséminée dans l'espace infini en molécules similaires, également soumises à la gravitation, la matière se mettrait effectivement en mouvement d'elle-même, et se grouperait par grandes masses sidérales; et si la matière était en même temps lumineuse de sa nature, il en résulterait une disposition analogue à celle que le soleil et les étoiles fixes nous présentent à la première vue. Mais la loi de l'attraction n'est point assez générale pour qu'on en puisse déduire toutes les autres circonstances, notamment la division des masses célestes en masses opaques et en masses lumineuses. La raison qui fait qu'un seul soleil échauffe et éclaire notre système planétaire ne ressort donc pas directement de l'attraction universelle et appartient uniquement à la volonté de l'auteur de ce système. Le mouvement des planètes dans le même sens, et à peu près dans le même plan, ne ressort pas non plus de cette cause naturelle; car les comètes, soumises à la même loi, se meuvent dans toutes sortes de directions; bien d'autres élémens demeurent encore en dehors des nécessités imposées par la pesanteur; les rapports qui existent entre la distance des astres au soleil avec leur vitesse, leur volume, leur densité, ne sauraient être conçus que par la présence d'une volonté intelligente qui a jugé convenable de les établir. La thèse soutenue par Newton consiste toujours à dire, non pas que Dieu existe parce que la loi de la gravitation ne peut servir à expliquer tous les phénomènes, mais que la loi de la gravitation ne saurait aucunement dispenser de croire à la présence d'une volonté intelligente dans l'univers. C'est donc à grand tort que M. Biot a inséré dans le *Journal des Savans* une critique fort amère, et, suivant nous, fort injuste, de l'opinion de Newton, prétendant qu'avec cette manière de philosopher « on arrive à trouver que Dieu est nécessaire ou non nécessaire, non pas seulement suivant le besoin de l'ignorance humaine, mais au gré de l'invention d'un argument métaphysique plus ou moins subtil. » Lorsque Laplace, s'en remettant à l'appui d'une hypothèse, a cherché à expliquer toutes les circonstances de notre système planétaire par la condensation de l'atmosphère primitive du soleil, son esprit, quoique s'élevant plus haut que celui de Newton dans la conception de l'unité des phéno-

mènes, n'a jamais pu cependant embrasser leur ensemble dans la combinaison du refroidissement avec la pesanteur; et la cause du mouvement primitif d'occident en orient est toujours demeurée dans la main mystérieuse du souverain Être.

La seconde lettre de Newton est datée du 17 janvier 1893, et se trouve par conséquent postérieure d'un mois seulement à la période la plus critique de la maladie, au dire de La Pryme et de Huyghens; aussi faut-il avouer que, sous le rapport du style, comme sous le rapport de la pensée, elle est de beaucoup inférieure à la première, dont elle n'est, en quelque sorte, qu'un appendice et un développement. Newton commence par relever assez sèchement Bentley sur la question de l'inégalité des divers infinis, que celui-ci n'avait pas comprise; et, par l'exemple d'un pied divisé en une infinité de parties, il la lui explique d'une façon toute commune et tout élémentaire; puis, après avoir indiqué confusément quelques idées relatives à un passage de Platon sur la vitesse initiale des planètes, il termine brusquement sa lettre en disant à Bentley qu'il prétend ne s'occuper en aucune façon de savoir si la gravité est inhérente ou non à la matière, que c'est une question dont il ne se soucie pas de se mêler, et qu'il lui faudrait beaucoup de loisir pour y penser.

Sollicité par de nouvelles demandes de Bentley, il lui écrivit une troisième lettre, mais qui se sent encore plus évidemment que la précédente de l'embarras où se trouvait alors son esprit. Il marche d'un sujet à l'autre, mais péniblement, avec une lenteur de malade, et sans que nulle part on aperçoive le terrain qu'il parcourt éclairé de cette lumière vive et féconde que répand le génie partout où il passe. Cette lettre est le dernier travail sérieux de cette année 1693, que l'on est en droit de regarder comme si triste et si fâcheuse. On retrouve encore une quatrième lettre à Bentley, mais écrite au commencement de l'année suivante. Newton revient, en quelques lignes seulement, sur le sujet de ses lettres précédentes, cherche à les préciser sur quelques points, et, ne se dissimulant pas toute leur imperfection, il s'excuse en disant que son attention ne s'était jamais portée vers ces diverses questions avant que Bentley les lui eût proposées.

Après avoir ainsi essayé de caractériser, avec le secours imparfait de ces citations, l'état dans lequel se trouvait l'esprit de Newton durant cette fatale année, qui, suivant toutes les apparence, vint servir de clôture à la série de ses travaux scientifiques, nous allons continuer à réunir ici quelques nouveaux faits relatifs à la connaissance de son génie, et montrer, par le secours des lettres et des dates, que les hautes questions religieuses que l'on rapporte ordinairement à sa vieillesse d'une manière tout-à-fait exclusive, lui furent réellement familières dans tous les temps. Que, dans la dernière période de sa vie, contraint peut-être par les bornes qui, dans chaque direction, forment une limite imposée à l'essor naturel du génie, il ait abandonné la recherche des questions mathématiques, dont l'étude demande une application si précise, et, pour ainsi dire, si rigide, et qu'il se soit alors presque entièrement absorbé dans les contemplations des questions qui se rapportent à la métapyhsique la plus haute, c'est ce qui ressort suffisamment du propre témoignage de ses œuvres; mais ce l'on ne saurait faire sans erreur et sans injustice tout à la fois (à moins de vouloir s'en remettre au préjugé vulgaire comme à une autorité suffisante) ce serait de continuer à fractionner, comme on l'a souvent fait, l'unité de la vie de Newton en deux parts discontinues et séparées par un intervalle de démence, et de donner la première à la science, et la seconde à la théologie. Une telle opinion n'a pu se propager qu'à la faveur d'un étroit matéria-

lisme, qui rejetait dédaigneusement la religion au pied des hauteurs occupées par les sciences mathématiques et par les sciences naturelles ; et alors même que les fondateurs de la géométrie moderne, ces sévères penseurs du dix-septième siècle, Galilée, Leibnitz, Wallis, etc., appliquant toute la puissance de leur conviction et de leur raison à l'examen de ces questions religieuses dont l'étendue dépasse les ressources ordinaires de la science; alors même que tant de grands hommes, savans et religieux tout ensemble, ne nous montreraient pas d'eux-mêmes comment on peut, sans sortir du droit chemin, ne point se borner à l'examen des attributs de Dieu, mais s'élever jusqu'à la considération de son essence, Newton, préoccupé de pensées théologiques, au moment où il établissait les principes mathématiques de la philosophie naturelle, nous en donnerait un grand et imposant exemple.

Sans entrer ici dans le fond de ces sujets si ardus et si difficiles, nous nous contenterons de montrer que l'origine de la plupart de ces traités théologiques, si peu connus et cependant si généralement maltraités, remonte à une époque antérieure à cette atteinte d'hypocondrie dont nous venons de rassembler quelques traits; et d'abord, je commencerai par le célèbre scolie sur la nature de Dieu, que pendant long-temps on a cru devoir rapporter à un temps différent de celui de la première conception du livre des *Principes*, parce que, bien qu'il en fût en quelque sorte la conclusion générale, on ne le rencontrait cependant pas dans la première édition, mais bien dans la seconde, que Newton avait publiée en 1713 seulement. Ce scolie, dans lequel la nature de Dieu est entrevue avec une si admirable netteté, ce scolie écrit à la manière de Spinosa, avec la même indépendance de tout préjugé dogmatique, la même vigueur de logique, la même tendance à l'absolu, a suivi sans intervalle la longue série des méditations de Newton sur les causes naturelles des phénomènes, et ne peut pas être séparé de l'ensemble de l'œuvre dont il est, en quelque sorte, la conclusion et la couronne. Un manuscrit, récemment retrouvé en Ecosse, a amené à cette importante découverte, et prouve de la manière la plus authentique que ce qu'il y a de plus solide dans la géométrie et de plus haut dans la théologie s'est ainsi trouvé associé et réuni dans l'unité d'une même pensée. Mais alors même que le témoignage matériel des textes manquerait pour fixer la position chronologique de ce grand résumé, il serait impossible, rien qu'à contempler cette majestueuse opinion sur la nature de Dieu, de n'y pas reconnaître la présence de ce même génie qui découvrit les lois du mouvement et de la lumière : pour appui à notre jugement, nous ne demandons d'autre secours que celui de quelques citations que nous allons essayer de traduire.

« Dieu, dit Newton, est éternel et infini, il peut tout et connaît tout; c'est-à-dire qu'il dure depuis l'éternité jusqu'à l'éternité, et qu'il est présent depuis l'infini jusqu'à l'infini; il régit tout; et il connaît tout ce qui est et tout ce qui peut être. Il n'est ni l'éternité ni l'infini, mais il est éternel et infini; il n'est pas la durée et l'espace, mais il dure et il est présent (*adest*). Il dure toujours, et il est présent partout; et en existant toujours et partout, il constitue la durée et l'espace. Comme toute partie indivisible de l'espace existe toujours, et que toute partie indivisible du temps existe partout, il est l'auteur et le maître de toutes choses en tous temps et en tous lieux...

» Il faut reconnaître que Dieu existe nécessairement, et nécessairement aussi existe toujours et partout. De là résulte qu'il est tout entier semblable à lui-même,

tout œil, tout oreille, tout bras, tout cerveau, tout sentiment, tout intelligence, tout action ; mais par une façon qui n'est point humaine, par une façon qui n'est point corporelle, par une façon qui nous est entièrement inconnue. De même que l'aveugle n'a pas l'idée des couleurs, de même nous n'avons pas l'idée des moyens par lesquels le Dieu très-sage sent et comprend toutes choses. Il n'a ni corps, ni figure corporelle ; aussi il ne peut être ni vu, ni entendu, ni touché, et ne doit être adoré sous l'apparence d'aucune chose corporelle. Nous avons bien l'idée de ses attributs, mais nous ne connaissons nullement la substance des choses. Nous voyons seulement les figures et les couleurs des corps ; nous entendons seulement les sons ; nous touchons seulement les surfaces extérieures ; nous sentons les odeurs, et nous goûtons les saveurs ; mais nous ne connaissons les substances intimes par aucun sens, par aucune action réfléchie, et bien moins encore avons-nous l'idée de la substance de Dieu. Nous le connaissons seulement par ses propriétés et par ses attributs, par le sage et excellent établissement des choses, et par les causes finales ; nous l'admirons à cause de ses perfections, nous le vénérons et l'adorons à cause de sa souveraineté : car nous l'adorons parce que nous sommes ses serviteurs ; et Dieu, sans empire, sans providence et sans causes finales, ne serait plus que la nature et le destin. D'une aveugle nécessité métaphysique, qui doit être la même en tous temps et en tous lieux, il ne saurait ressortir aucune variation des choses. La diversité, dans le temps et dans l'espace, des choses créées ne peut ressortir que de l'idée et de la volonté d'un être existant nécessairement. C'est donc seulement par un langage allégorique qu'il est permis de dire que Dieu voit, entend, parle, sourit, aime, déteste, désire, donne, reçoit, se réjouit, s'irrite, combat, fabrique, établit, construit. Cela tient à ce que toute parole sur Dieu est empruntée aux choses humaines par quelque comparaison, non point parfaite, mais seulement partielle. »

Le caractère empreint dans le *Traité sur les propheties de Daniel et de saint Jean* n'a plus, il faut l'avouer, autant de fermeté et de grandeur ; tout en y trouvant la trace d'une laborieuse érudition et d'une analyse savante, on ne peut s'empêcher de reconnaître à bien des traits l'approche de la vieillesse ; mais, jusque dans les égaremens les plus bizarres le génie domine toujours, et l'on dirait que c'est par un sublime pressentiment de la carrière ouverte derrière la borne de la mort que Newton, abandonnant le domaine naturel de l'homme, s'essaie à pénétrer dans ces régions placées loin des champs de la terre ; après avoir audacieusement parcouru les espaces du ciel visible, et donné l'explication naturelle des phénomènes qu'ils présentent à l'humanité, toujours guidé par la même inspiration, le grand homme s'aventure dans les espaces du ciel invisible pour y chercher encore les causes naturelles, et rattacher à ce seul principe de la foi les mystères les plus importans et les plus insaisissables. Sans doute Newton a pu tomber dans l'erreur en s'appuyant avec une confiance trop grande sur le principe de révélation enseigné par le dogme chrétien, et en livrant son esprit tout entier à des recherches qui n'étaient qu'une déduction logique de ce principe ; mais il y a loin de l'opinion que les gens sérieux doivent se faire des travaux de Newton sur Daniel et sur l'Apocalypse à celle que s'en est formée le vulgaire, qui les regarde comme les dernières rêveries d'un vieillard en décadence.

Au reste, dans une correspondance fort remarquable publiée récemment par lord King, on trouve une lettre de Newton à Locke, datée du mois de février 1691,

et qui montre qu'à cette époque il était déjà fortement occupé de son interprétation du langage hiéroglyphique des prophètes ; tout en annonçant à Locke l'intention de le consulter sur son ensemble d'idées religieuses, il applique sa méthode au rapprochement particulier d'un passage de Daniel avec un passage de saint Jean.

Une seconde lettre à Locke, de 1692, constate également que le traité *sur deux altérations notables du texte de l'Ecriture* était déjà composé à cette époque, quoique, par une complication assez variée de circonstances, il n'ait été en effet publié qu'environ soixante ans plus tard. Ce traité, fort étendu, établi sur deux passages de saint Jean et de saint Paul relatifs à la Trinité, suffit pour montrer combien était juste l'épithète de grand théologien qu'on attribuait dès cette époque à Newton.

Nous terminons ici tout ce que nous nous étions proposé dans cet article, destiné seulement à redresser quelques particularités de la vie de Newton. Nous avons d'abord cherché à faire comprendre la nature de la maladie qui vint l'attaquer à quarante-cinq ans, le prenant dans la vigueur ordinaire de l'âge, mais sous la charge cependant de vingt-cinq ans de travaux et de découvertes ; nous avons ensuite fait voir, en nous appuyant sur des documens authentiques, que la vie de Newton avait été tout entière vouée à la pratique simultanée de la religion et de la science, et que, si le silence de la vieillesse témoignait de l'affaiblissement de son génie, ce n'était pas du moins dans le caractère de ses travaux théologiques qu'il fallait chercher la preuve de cette décadence. Newton, vers la fin de ses jours, répondait à ceux qui le questionnaient sur sa vie : « Je ne sais pas ce que le monde pensera de mes travaux ; mais pour moi, il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus brillante, tandis que le grand Océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi. » Peut-être, durant les longues journées de sa vieillesse, renonçant aux jeux de l'enfant, et portant plus loin ses regards, demeura-t-il dans la contemplation de cet océan sans horizon étendu devant lui, songeant que bientôt, appelée par de nouvelles destinées, sa pensée quitterait l'étroit rivage, et s'élancerait au travers de ce mystérieux espace ouvert devant l'homme, comme pour entretenir en lui l'ambition d'une existence plus lumineuse et plus puissante.

TESNER. (*Revue Encyclopédique.*)

# LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

## BÉRANGER.

Dans ces esquisses, où nous tâchons de nous prendre à des œuvres d'hier et à des auteurs vivans, où la biographie de l'homme empiète, aussi loin qu'elle le peut, sur le jugement littéraire, où ce jugement toutefois s'entremêle et supplée au besoin à une biographie nécessairement inachevée ; dans cette espèce de genre intermédiaire, qui, en allant au-delà du livre, touche aussitôt à des sensibilités, mystérieuses, inégales, non encore sondées, et s'arrête de toutes parts à mille difficultés de morale et de convenance, nous reconnaissons aussi vivement que personne, et avec bien du regret, combien notre travail se produit incomplet et fautif, lors même que notre pensée en possède par devers elle les plus exacts élémens. Le premier devoir, en effet, la première vérité à observer en ces sortes d'études, c'est la mesure et la nuance de ton, la discrétion de détails, le sentiment toujours attentif et un peu mitigé, qui règnent dans le commerce du critique avec les contemporains qu'il honore et qu'il admire. Avant d'être de grands hommes qu'il veut faire connaître, ils sont pour lui des hommes qu'il aime, avec lesquels il vit, et dont les moindres considérations personnelles, les moindres susceptibilités sincères lui sont plus sacrées que la curiosité de tous. La postérité, elle, a moins d'embarras et se crée moins de soucis. Son accent est haut, son œil scrutateur, son indiscrétion inexorable et presque insolente. Le grand homme a rendu l'âme à peine, qu'elle arrive là, au chevet du mort, comme les gens de loi. Elle dépouille, elle verbalise, elle inventorie; on vide les tiroirs; les liasses des correspondances sortent de la poussière, les indications abondent, les témoignages ne font faute. Quelquefois un testament olographe, c'est-à-dire les mémoires du grand homme, écrits par lui-même, viennent couper court aux nombreuses versions qui déjà circulent. Tout cela veut dire qu'après la mort des grands hommes, des grands écrivains particulièrement, l'on sait et l'on débite sur leur compte une infinité de détails authentiques ou officieux, qu'eux vivans, on garde pour soi ou que même on ignore. Rien donc ne saurait valoir ni devancer pour l'instruction de la postérité les lumières de ce dépouillement posthume, et telle n'a jamais été notre prétention, relativement aux contemporains dont nous anticipons l'histoire. Mais comme nous croyons aussi que, dans l'inventaire posthume, si les contemporains les plus immédiats et les mieux informés ne s'en mêlent promptement pour y mettre ordre, il s'introduit bien du faux qui s'enregistre et finit par s'accréditer, il nous semble qu'il y a lieu à l'avance, et sous les regards mêmes de l'objet, dans l'observation secrète et l'atmosphère intelligente de sa vie, d'exprimer la pensée générale qui l'anime, de saisir la loi de sa course et de la tracer dès l'origine, ne fût-ce que par une ligne non colorée, avec ses inflexions fidèles toutefois et les accidens précis de son développement. Un jugement, même implicite, même privé des motifs particuliers qu'il suppose, mais porté en plein sur un point de caractère par un proche témoin circonspect et véridique, peut démentir décidément et ruiner bien des anecdotes futures, que de gauches récits voudraient autoriser. Quand je me dis

combien de manières il y a de mal observer un homme qu'on croit bien connaître, de mal regarder, de mal entendre un fait qui se passe presque sous les yeux; quand je songe combien d'arrivans béats et de Brossettes apprentis j'ai vu rôder, le calepin en poche, autour de nos quatre ou cinq poètes; combien d'inconstantes paroles jetées au vent pour combler l'ennui des heures et varier de fades causeries, se sont probablement gravées à titre de résultats sententieux et mémorables; combien de lettres familières arrachées par l'importunité à la politesse pourront se produire un jour pour les irrécusables épanchemens d'un cœur qui se confie; quand, allant plus loin, je viens à me demander ce que seraient, par rapport à la vérité, des mémoires sur eux-mêmes élaborés par certains génies qui ne s'en remettraient pas de ce soin aux autres, oh ! j'avoue qu'alors il me prend quelque pitié de ce que la postérité, équitable, je le crois, mais aussi avidement curieuse, court risque d'accepter pour vrai et de recueillir pèle-mèle dans l'héritage des grands hommes. Cette idée-là, légèrement vaniteuse, mais pas du tout chimérique, me rend courage pour ces essais, et me réconcilie avec les avantages incomplets, actuellement réalisables, que le critique et le biographe attentif peut tirer de sa position près des vivans modèles. Ce sont des matériaux scrupuleux dont il fait choix, et qui serviront plus tard à en contrôler d'autres, aux mains de l'historien définitif. J'ai toujours gardé à M. de Valincour la même rancune que lui témoigne l'honnête Louis Racine, pour n'avoir pas laissé quelques pages de renseignemens biographiques et littéraires sur ses illustres amis, les poètes. En échappant de reste pour ma faible part au reproche qu'on a le droit d'adresser à M. de Valincour, je sais qu'il en est un autre tout contraire à éviter. Il serait naïf et d'un empressement un peu puéril de se constituer l'historiographe viager de tout ce qui a un roman, de se faire le desservant de toutes les gloires. Un sentiment plus grave, plus recueilli, a inspiré ces courts et rares essais consacrés à des génies contemporains. Nous n'avons pas indifféremment passé de l'un à l'autre. Un prêtre illustre qui est plus à nos yeux qu'un écrivain, et dont le saint caractère grandit en ce moment l'humilité du silence, un philosophe méconnu qui avait doté notre siècle de naturelles et majestueuses peintures, puis des poètes admirés du monde et surtout préférés de nous, comme celui que nous abordons en ce moment, ce sont là nos seuls choix jusqu'ici, et désormais nous n'en prévoyons guère d'autres. Soit que des plumes ingénieuses et sagaces nous aient déja dérobé heureusement ce qui nous eût attiré peut-être, soit que cette prédilection vive que nous apportons dans l'étude des modèles et qu'on a pu blâmer, mais à laquelle nous tenons, ne s'étende pas à l'infini; soit qu'enfin l'espèce de détails que l'indulgence ou la convenance prescrit de taire, les faiblesses qui enchaînent, les vanités qui rapetissent, ces sentimens mêlés et attristans, nous semblent, dans plusieurs des cas que nous excluons, à la fois trop essentiels et trop impossibles à dévoiler; par tous ces motifs, nous serons plus que jamais sobre de choix à l'avenir. Jusqu'à présent, du moins, dans le groupe d'élite que nous nous étions composé, et qu'aujourd'hui notre Béranger couronne, il faut le déclarer avec orgueil à l'honneur des premiers esprits de cet époque, nous n'avons rien eu à céler : le goût seul a mesuré nos réticences. Si quelquefois nous avons dû omettre certaines particularités qui eussent mieux fait saillir la figure, ç'a été uniquement parce que la personne voilée du prêtre, ou la modestie du philosophe, ou la simplicité élevée de l'homme ne le permettait pas, ou encore parce que le sage, comme cette fois, nous a dit : « Vous savez ma vie

dans ses détails : je ne rougis et n'ai à rougir d'aucun ; je ne me suis donné que bien peu de démentis, ce qui est rare en notre temps. Mais, pour Dieu, mes dernières années ont été bien assez tumultueuses et envahies; laissez-moi çà et là quelque coin intact de souvenir, où je puisse me retrouver seul ou à peu près seul avec mes pensées d'autrefois ! »

N'ayez nul souci de nous, ô Sage ! ne vous repentez pas d'avoir trop parlé! Ces coins obscurs dont vous vous réservez l'enceinte, ces bosquets mystérieux dans le champ du souvenir, où vous nous avez introduit une fois et d'où vous ne sortez vous-même chaque soir que les yeux humides de pleurs, nous vous les laisserons, ô Poète! ils sont inviolables pour tous : nul n'y viendra relancer votre rêverie, pas plus qu'en ces autres bosquets qui en sont l'image, bosquets tout voisins de votre Passy, et où vous vous enfoncez au milieu du jour, à l'abri même des amis, fuyant, selon la saison, ou cherchant le soleil, cherchant surtout l'entretien de la conscience et l'habitude de la Muse !

Pierre-Jean de Béranger, comme sa chanson du *Tailleur* et de *la Fée* nous l'apprend, est né à Paris, en l'an 1780 (19 août), chez un tailleur, son *pauvre et vieux grand-père* du côté maternel. Les père et mère de Béranger comptèrent peu dans sa vie, à ce qu'il semble, du moins comme source d'éducation. Son père, né à Flamicour, village près de Péronne, homme vif, mobile, probablement spirituel, d'une imagination entreprenante et peu régulière, assez de l'ancien régime par l'humeur et les défauts, aspira constamment, dans le cours d'une vie pleine d'aventures, à une condition plus relevée que celle dont il était sorti. Il n'eût pas tenu à lui par momens, et à ses lueurs de vanité, que le jeune Béranger ne vît dans le *de* qui précédait son nom un reste de lustre et la trace d'une distinction ancienne, au lieu de nous chanter, comme plus tard : *Je suis vilain et très-vilain*. La mère de Béranger, qui fut surtout douce et jolie, paraît n'avoir eu dans l'organisation et les destinées de ce fils unique que la part la moins active, contre l'ordinaire de la loi si fréquemment vérifiée, qui veut que les fils de génie tiennent étroitement de leur mère : témoins Hugo et Lamartine. C'est donc plutôt à ses grands parens paternels et maternels que Béranger se rattache directement, peut-être pour la ressemblance morale originelle (cela s'est vu maintes fois), à coup sûr pour l'impulsion et les principes qu'il en reçut. Il resta à Paris, rue Montorgueil, chez son grand-père le tailleur, jusqu'à l'âge de neuf ans, très-gâté, se promenant, jouant, n'étudiant pas. Présent au 14 juillet, il en a célébré le palpitant souvenir en 1829, sous les barreaux de la Force, après quarante années. La révolution continuant, il quitta Paris pour Péronne, où il fut confié à une tante paternelle, qui tenait là une espèce d'auberge. Cette respectable femme, encore existante et aujourd'hui octogénaire, est pour quelque chose dans une gloire qu'elle a préparée et dont elle apprécie la grandeur. C'est chez elle et sous ses yeux que l'enfant, jusque-là ignorant, lut le Télémaque et des volumes de Racine et de Voltaire qu'elle avait dans sa bibliothèque. Elle y joignait d'excellens avertissemens de morale, à l'appui desquels la dévotion n'était pas oubliée : le jeune Béranger fit sa première communion à onze ans et demi. Nous devons avouer pourtant que, dès cette époque, le génie libre et malin de l'enfant se trahissait par des saillies involontaires. Ainsi, à l'âge de douze ans, ayant été atteint d'un coup de tonnerre, au seuil même de la maison, comme on l'avait couché sur un lit, sans mouvement et sans apparence de vie, mais non sans connaissance, il

endura long-temps les doléances et les soins éperdus des assistans, ne pouvant prendre la parole pour les rassurer : mais le premier mot qui lui échappa fut à sa tante : « Eh bien ! à quoi sert donc ton eau bénite? » car il l'avait vue jeter, suivant la coutume, force eau bénite au commencement de l'orage.

Vers le même temps, le jeune Béranger versait des larmes au chant de la *Marseillaise*, ou en entendant le canon des remparts célébrer la reprise de Toulon. A quatorze ans, il entra en apprentissage dans l'imprimerie de M. Laisné, et ce travail le formait aux règles de l'orthographe et de la langue. Mais sa véritable école, celle qui d'abord l'avait développé et à laquelle il devait le plus, était l'*Ecole primaire* fondée à Péronne par M. Ballue de Bellanglis, député à la Législative. Dans son enthousiasme pour Jean-Jacques, ce représentant imagina un institut d'enfans d'après les maximes du citoyen-philosophe : plusieurs villes de France en créaient alors de semblables. Un établissement à part fut destiné aux jeunes fille. Celui des jeunes garçons offrait l'image d'un club et d'un camp : on portait le costume militaire; à chaque événement public, on nommait des députations, on prononçait des discours, on votait des adresses, on écrivait au citoyen Robespierre ou au citoyen Tallien. Le jeune Béranger était l'orateur, le rédacteur habituel et le plus influent. Ces exercices, en éveillant son goût de style, en étendant ses notions d'histoire et de géographie, avaient en outre l'avantage d'appliquer de bonne heure ses facultés à la chose publique, de fiancer, en quelque sorte, son cœur à la patrie. Mais dans cette éducation à la romaine, on n'apprenait pas le latin; ce qui fit que Béranger ne le sut pas.

A dix-sept ans, muni de ce premier fonds de connaissances et des bonnes instructions morales de sa tante, Béranger revint à Paris, auprès de son père, qui s'y trouvait pour le moment dans une position de fortune très-améliorée. Entièrement émancipé désormais, grâce à la confiance ou à l'insouciance paternelle, ayant sous la main toutes les ressources de dépenses à l'âge des passions et dans une époque licencieuse, il se rend ce témoignage de n'en avoir jamais abusé. Vers dix-huit ans, pour la première fois, l'idée de vers, odes, chansons et comédies, se glissa dans sa tête : il est à croire que cela lui vint à l'occasion des pièces de théâtre auxquelles il assistait. La comédie fut son premier rêve. Il en avait ébauché une, intitulée les *Hermaphrodites*, dans laquelle il raillait les hommes fats et efféminés, les femmes ambitieuses et intrigantes. Mais ayant lu avec soin Molière, il renonça par respect pour ce grand maître, à un genre d'une si accablante difficulté. Molière et Lafontaine faisaient sa perpétuelle étude ; il savourait leurs moindres détails d'observation, de vers, de style, et arrivait par eux à se deviner, à se sentir. Ainsi, en renonçant au théâtre, dès vingt ans, il se dit : « Tu es un homme de style, toi, et non dramatique. » On verra pourtant qu'il garda jusqu'au bout et introduisit dans sa chanson quelque chose de la forme du drame. Le théâtre mis de côté, la satire qui lui traversa l'esprit un moment, repoussée comme âcre et odieuse, il prit une grande et solennelle détermination : c'était de composer un poème épique, un *Clovis*. Il devait en préparer à loisir les matériaux, approfondir les caractères des personnages, de Clotilde, de saint Remy, mûrir les combinaisons principales : quant à l'exécution proprement dite, il l'ajournait jusqu'à trente ans. Cependant des malheurs privés, déjà survenus, contrastaient amèrement avec les grandioses perspectives du jeune homme. Après dix-huit mois environ de pleine prospérité, Béranger avait connu le dénûment et la misère. Il y

eut là pour lui quelques années de rude épreuve. Il songea un moment à la vie active, aux voyages, à l'expatriation sur la terre d'Égypte, qui n'était pas abandonnée encore : un membre de la grande expédition, qui en était revenu deux ans auparavant, le détourna de cette idée. La jeunesse pourtant, cette puissance d'illusion et de tendresse dont elle est douée, cette gaieté naturelle qui en formait alors le plus bel apanage et dont notre poète avait reçu du ciel une si heureuse mesure, toutes ces ressources intérieures triomphèrent, et la période nécessiteuse qu'il traversait brilla bientôt à ses yeux de mille grâces. Ce fut le temps où il se mêla de plus près à toutes les classes et à toutes les conditions de la vie, où il apprit à se sentir vraiment du peuple, à s'y confirmer et à contracter avec lui alliance éternelle ; ce fut le temps où, dépouillant sans retour le factice et le convenu de la société, il imposa à ses besoins des limites étroites qu'ils n'ont plus franchies, trouvant moyen d'y laisser place pour les naïves jouissances. C'était le temps enfin du *Grenier*, des amis joyeux, de la *reprise* au revers du *vieil habit;* l'aurore du règne de Lisette, de cette Lisette, infidèle et tendre comme Manon, et dont il est dit dans le fragment de lettre qu'on me pardonnera de citer : « Si » vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait choquée dans le *Grenier* » (*J'ai su depuis qui payait sa toilette*), je vous l'aurait dit. Ah ! ma chère amie, » que nous entendons l'amour différemment ; à vingt ans, j'étais à cet égard » comme je suis aujourd'hui. Vous avez donc une bien mauvaise idée de cette » pauvre Lisette ? elle était cependant si bonne fille ! si folle ! si jolie ! je dois » même dire si tendre ! Eh quoi ! parce qu'elle avait une espèce de mari qui pre- » nait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle : vous n'en auriez pas » eu le courage, si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et » tout lui allait si bien ! D'ailleurs elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de » moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment faire ? moi, » j'étais si pauvre : la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade » pendant huit jours, que je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, » et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante » époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais » un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes » involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répan- » dre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre ! Em- » ployez bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Aimez et laissez vous aimer. » J'ai bien connu ce bonheur : c'est le plus grand de la vie, etc. »

Avec l'amour, ce qui préoccupait le plus Béranger à cet âge, c'était la gloire littéraire. Le patriotisme de son adolescence ne l'abandonna jamais : mais ses sentimens ne se tournaient qu'avec réserve vers l'homme de génie qui touchait déjà à l'empire. Au lieu de se précipiter à sa suite dans les camps, Béranger sut se faire oublier de lui dans sa vie infime. Il ne fut jamais conscrit ni jaloux de l'être, et il lui suffit de son obscurité, de son existence naturellement peu saisissable, et aussi de son air facile et non embarrassé, de ce *dos bon et rond* dont parle Diderot, dans les circonstances qui l'eussent pu trahir, pour gagner l'amnistie du mariage de Marie-Louise. C'est un rapprochement curieux à faire, parmi tant d'autres, entre Paul-Louis Courrier et lui, que ce peu de goût pour les jeux désastreux du conquérant. Le *Roi d'Yvetot* exprima, dès 1813, cette pensée d'opposition pacifique. Horace, en présence de guerres insensées, ne sentit pas autrement.

L'influence des ouvrages de M. de Chateaubriand sur le jeune Béranger fut prompte et vive. Ils lui indiquaient, par leur sentier quelquefois laborieux, un retour au simple, à l'antique, aux beautés de la Bible et d'Homère. Aussi, quand le poète, dans sa chanson adressée à l'auteur du *Génie du Christianisme*, s'écrie :

> Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
> Brille à tes chants d'une noble rougeur !
> J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
> Un peu d'eau pure au pauvre voyageur,

il ne fait que rendre le témoignage sincère d'une impression éprouvée par lui à cet âge de rêves épiques, lorsque attendant l'heure d'aborder son *Clovis*, l'auteur futur des *Clés du paradis* et du *Concordat de* 1817, traitait en dithyrambe *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du Culte*. Nous avons sous les yeux une quarantaine de vers alexandrins intitulés *Méditation*, datés de 1802, et empreints d'une haute gravité religieuse; Béranger les avait composés parcontraste avec la manière factice de Delille dans son poème de *la Pitié*. Ce goût du simple et du réel le conduisit à un genre d'idylle qu'il mit à exécution, et dans lequel il visait à reproduire les mœurs pastorales, modernes et chrétiennes, en les reportant vers le seizième siècle, et sans intervention de fausse mythologie. J'ai lu en grande partie un poème idyllique de lui, en quatre chants, intitulé *le Pèlerinage*, et conçu dans cette pensée. Je n'affirmerai pas que le poète ait réussi à faire un tout suffisamment intéressant et neuf, mais l'intention générale et parfois le bonheur des détails sont manifestes. Un académicien-poète, à qui Béranger, encore inconnu, parlait un jour de ses idylles et du soin qu'il y prenait de nommer chaque objet par son nom sans le secours de la fable, lui objectait : « Mais la *mer*, » par exemple, la *mer*, comment direz-vous ? — Je dirai tout simplement la mer. » — Eh quoi ! reprit l'académicien qui n'en revenait pas, Neptune, Thétis, Amphitrite, Nérée, de gaîté de cœur vous vous retranchez tout cela ? — Effectivement, » ajouta Béranger.

Vers la fin de 1803, Béranger ayant fait un paquet de ses meilleurs vers, idylles, méditations, dithyrambes, etc., etc., les adressa, en les accompagnant d'une lettre fort digne, à un personnage éminent d'alors. Le succès de sa missive dépassa son espérance. Nous prévoyons et réservons des plus amples renseignemens sur cet endroit de sa vie pour l'article que nous consacrerons, d'ici à six semaines, au prochain et dernier recueil de ses chansons. Recommandé à Landon, éditeur du *Musée*, notre poète fut occupé un ou deux ans (1805-1806) à la rédaction du texte de cet ouvrage. En 1809, grâce à l'appui de M. Arnault, il entra dans les bureaux de l'Université, en qualité de commis-expéditionnaire. Durant les douze années qu'il passa à cet emploi, ses appointemens flottèrent de 1,000 à 2,000 francs. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, content de si peu, il ne consentit jamais à avancer, malgré la facilité qu'il en eut et l'offre réitérée qu'on lui en fit. Gardant toutes ses pensées et son travail intellectuel, il ne donnait que son temps et sa main, comme Jean-Jacques quand il copiait de la musique. Béranger ne perdit cette modique place qu'en 1821. Dès 1815, lors de la publication de son premier recueil, on l'avait prévenu, avec une sorte d'indulgence, qu'il prît garde de recommencer, parce qu'on serait, à regret, contraint de

sacrifier une autre fois *Bacchantes*, *Gaudrioles*, *Fretillons* et *ces Demoiselles*, au décorum universitaire : on croyait jusque-là devoir quelque ménagement à l'auteur du *Roi d'Yvetot*. En 1821, quand Béranger récidiva, il se le tint pour dit, et du jour de la publication du second recueil, il ne remit pas les pieds à son bureau : on accepta cette absence comme une démission.

Dès qu'il s'était vu casé à l'Université, de 1809 à 1814, Béranger avait pu continuer avec lenteur ses essais silencieux. Il paraît, toutefois, qu'il songea encore au théâtre, mais ce n'était plus par goût comme d'abord, La chanson d'ailleurs le gagnait peu à peu, et empiétait chaque jour à petit bruit sur ses plus vastes desseins. Il avait de tout temps fait la chanson par amusement, avec une facilité, dit-il, qu'il n'a plus retrouvée depuis ; en d'autres termes, selon moi, avec une négligence qu'il ne s'est plus permise. Maintefois, regardant passer dans la rue Désaugiers, qu'il connaissait de vue sans être connu de lui, il avait murmuré tout bas : « Va, j'en ferais aussi bien que toi, des chansons, si je voulais, n'était » mes poèmes. » Lorsqu'il eut fait pourtant *les Gueux*, *les Infidélités de Lisette*, ces petits chefs-d'œuvre de rhythme et de verve qui datent des dernières années l'empire, les poèmes durent perdre de leur sel pour lui et les refrains redoubler de piquant et d'attrait. Reçu au Caveau en 1813, condamné à sa part d'écot en couplets, il ne put s'empêcher d'y porter sa curiosité et son imagination de style, sa science de versification, la richesse de son vocabulaire. Mais long-temps il n'osa confier au refrain que sa gaîté et ses sens. C'était comme un esprit trop frêle, une bulle trop volatile, pour qu'il osât y risquer ses autres sentimens plus précieux. Il ne différait des autres chansonniers, ses confrères, que par la perfection de la forme, l'invention colorée des détails et le jet de la veine. Bon convive avec eux, les suivant sur leur terrain en vrai enfant de la rue Montorgueil, hardiment camarade et vainqueur de l'excellent Désaugiers qui ne s'en inquiétait guère, il atteignait déjà au sublime des sens dans *la Bacchante*, au sublime de l'ivresse rabelaisienne dans *la Grande Orgie*, à la folie scintillante de la guinguette dans *les Gueux*. Mais le poète tenait à part toutes ses arrière-pensées de patriotisme, de sensibilité et de religion, tant de germes tendrement couvés, qu'il refoulait bien avant. *Le Jour des Morts*, la plus grave erreur, et l'une des plus anciennes, de sa première manière, était une concession de faux respect humain à cette gaîté de rigueur qui circule à la ronde, une désobéissance dérisoire et presque sacrilège à la voix de son cœur et de son génie. Béranger devait être le chantre consécrateur des vaincus et des morts : mais il fallut Waterloo pour qu'il osât. En janvier 1814, je le surprends qui fredonne encore à sa jeune maîtresse : *Autant de pris sur l'ennemi* ; l'année suivante, en juillet 1815, la voix tout émue, et d'un ton qu'il s'efforce en vain d'égayer, il soupire : *Rassurez-vous, ma mie*. Sans s'abuser un seul instant sur les Bourbons qu'il avait eu de bonne heure occasion de reconnaître d'après des circonstances fort particulières, sans *donner* jamais *en plein* dans la charte, comme Courrier, Béranger attendit les excès de 1815 et 1816 pour se prononcer hautement contre la dynastie restaurée, et en cela il fit preuve de plus de sens que ceux qui lui ont reproché sa chanson du *Bon Français*, en mai 1814. Il avait refusé d'être censeur durant les cent-jours.

Dans les prisons, où l'on trompe souvent l'ennui des heures obscures par des chants en chœur, les prisonniers interrompant d'ordinaire le coryphée qui leur entonne une gaie chanson, lui demandent autre chose ; ils veulent *du triste*, une

*romance* comme ils disent. Béranger avait remarqué bien des fois cette disposition mélancolique des hommes assemblés, et en avait conçu l'idée de la chanson doucement sérieuse à l'usage du pauvre, de l'affligé, du peuple. Il fut long avant de céder à son propre désir. Il se sondait scrupuleusement, il hésitait et se trouvait timide; ses succès dans la chanson, telle qu'il l'avait abordée, l'effrayaient pour sa tentative nouvelle. Il avait bien glissé çà et là au bout de quelque couplet un filet de tendresse grave comme dans *Si j'étais petit oiseau*. Mais le coup décisif fut *le Dieu des Bonnes Gens*. Un jour qu'il dînait chez M. Étienne, en nombreuse et spirituelle compagnie, on le pressa au dessert de chanter, selon l'usage : il commença cette fois d'une voix un peu tremblante, mais l'applaudissement fut immense, et le poète sentit à cet instant-là, en tressaillant, qu'il pouvait rester simple chansonnier et devenir tout-à-fait lui-même.

Du moment en effet qu'il y avait jour pour Béranger de faire entrer sa pensée entière en chanson, que lui fallait-il de mieux? quel bonheur, quelle nouveauté qu'un tel genre! c'était l'accomplissement de son rêve : le monde, la vie alentour et sous sa main dans leur infinie diversité; pas d'étiquette apprise, pas de poétique, et tout le dictionnaire. D'un autre côté, Béranger comprit que, plus l'espace s'élargissait devant lui, moins il avait à se relâcher des sévérités du rhythme. La chanson de Panard, de Collé, Galet, Gouffé, Désaugiers et du Caveau, venait habituellement par le refrain : un refrain semblait heureux, chantant : vite des couplets là-dessus. Ils arrivaient à la file, bon gré mal gré, plus ou moins valides : le refrain couvrait tout. Ici au contraire, pour Béranger, la pensée, le sentiment inspirateur préexistaient : le refrain n'en devait être que l'étincelle, mais étincelle à point nommé en quelque sorte, d'un intervalle et d'un jet déterminés à l'avance. Il faut que, toutes les deux ou trois secondes, la pensée revienne faire acte de présence à un coin marqué, jaillir à travers un nœud étroit et fixe, rebondir sur une espèce de raquette inflexible et sonore : elle est à cent lieues, au bout du monde, dans le ciel; n'importe; il faut qu'elle revienne et qu'elle touche à point. C'est un inconvénient, une gêne sans doute, un coup de sonnette ou de cordon bien souvent, qui rattire à court l'essor, le saccade et le brusque. Mais Béranger vit à merveille que, dans une langue aussi peu rhythmique que la nôtre, le refrain était l'indispensable véhicule du chant, le frère de la rime, la rime de *l'air* comme l'autre l'est du *vers*, le seul anneau qui permît d'enchaîner quelque temps la poésie aux lèvres des hommes. Il vit de plus que, pour être entendu du peuple, auquel de toute nécessité beaucoup de détails échappent, il fallait un cadre vivant, une image à la pensée dominante, un petit drame en un mot : de là tant de vives conceptions si artistement réalisées, de compositions exquises, non moins parlantes que les jolies fables de Lafontaine; tant de tableaux si fins de nuances, et si compris de tous par leur ensemble. Car Béranger, ce qui semblerait inutile à rappeler ici, se chante dans les campagnes, au cabaret, à la guinguette, partout, quoi qu'en aient prétendu d'ingénieux contradicteurs, qui auraient voulu faire de *M. de Béranger* un bel esprit de salon et d'étude comme eux-mêmes. Qu'ils réservent cette chicane à *l'ancien Canonnier à cheval*: homme de style également, mais de style gaulois et archaïque, je le leur abandonne en partie. Quant à Béranger, il est bien l'homme de sa réputation, le chansonnier populaire de ces quinze années; oui, messieurs, populaire à la lettre, bien autrement que Désaugiers, qu'on lui a opposé sans justice, et qui réussit peut-

être mieux auprès des gastronomes; populaire exactement dans le même sens qu'Émile Debraux et autres, que ni vous ni moi ne connaissons.

Cela est tellement vrai que, seul des poètes contemporains, il aurait pu, à la rigueur, se passer de l'impression, du moins pour une bonne moitié de son œuvre. Quand on imprima son premier recueil, le public chantant n'y apprit rien qu'il ne sût à l'avance : c'eût été de même pour les suivans; quelques copies distribuées de la main à la main auraient suffi; la tradition vivante, l'harmonieuse clameur l'aurait soutenu et sauvé de toutes parts, comme on le rapporte des anciens poètes. Je veux dire qu'il aurait traversé de la sorte trois générations, de cinq ans chacune; longévité la plus homérique en notre âge. Cette prise heureuse sur la mémoire des hommes (la source d'inspiration d'ailleurs y poussant), est due au refrain pour les paroles, au cadre pour l'idée.

Un jour, au printemps de 1827, autant qu'il m'en souvient, Victor Hugo aperçut dans le jardin du Luxembourg M. Châteaubriand, alors retiré des affaires. L'illustre promeneur était debout, arrêté et comme absorbé devant des enfans qui jouaient à tracer des figures sur le sable d'une allée. Victor Hugo respecta cette contemplation silencieuse et se contenta d'interpréter de loin tous les rapprochemens qui devaient naître, dans cette âme orageuse de René, entre la vanité des grandeurs parcourues et ces jeux d'enfans sur la poussière. En rentrant, il me raconta ce qu'il venait de voir et ajouta : « Si j'étais Béranger, je ferais de cela une chanson. » Par ce seul mot, Victor Hugo définissait merveilleusement, sans y songer, le petit drame, le cadre indispensable que Béranger anime; qu'on se rappelle *Louis XI* et *l'Orage*.

Ce cadre voulu, cette forme essentielle et sensible, cette réalisation instantanée de sa chanson, cet éclair qui ne jaillit que quand l'idée, l'image et le refrain se rencontrent en un, Béranger l'obtient rarement du premier coup. Il a déjà son sujet abstrait, sa matière aveugle et enveloppée; il tourne, il cherche, il attend; les ailes d'or ne sont pas venues. C'est après une incubation plus ou moins longue qu'au moment souvent où il n'y vise guère, la nuit surtout, dans quelque court réveil, un mot, inaperçu jusque-là, prend flamme et détermine la vie. Alors, suivant sa locution expressive, il *tient son affaire* et se rendort. Cette parcelle ignée en effet, cet esprit pur qui, à peine éclos, se loge dans une bulle hermétique de cristal que la reine Mab a soufflée, c'est toute sa chanson, c'en est le miroir en raccourci, la brillante *monade*, s'il est permis de parler ce langage philosophique dans l'explication d'un acte de l'âme, qui certes ne le cède à aucun en profondeur. Le poète mettra ensuite autant de temps qu'il voudra à la confection extérieure, à la rime, à la lime; peu importe; il y mettrait deux mois ou deux ans, que ce serait aussi vif que le premier jour : car, encore une fois, comme il le dit, il *tient son affaire*.

Béranger a publié jusqu'ici quatre recueils : le premier à la fin de 1815, le second à la fin de 1821, le troisième en 1825, le quatrième en 1828. Le premier, qui était plus égrillard et gai que politique, et le troisième, qui parut sous le ministère spirituellement machiavélique de M. de Villèle, n'encoururent pas de procès. Le recueil de 1821, incriminé par M. de Marchangy et défendu par M. Dupin aîné, valut à Béranger trois mois de prison; celui de 1828 (sous le ministère Martignac), incriminé par M. de Champanhet et défendu par M. Barthe, le fit condamner à neuf mois. Outre ces deux principales affaires, Béranger en eut

encore deux autres dans l'intervalle : l'une en mars 1822, à propos de la publication des pièces du premier procès, il fut acquitté ; et plus tard une légère chicane pour contrefaçon, qui n'eut pas de suite. Le cinquième et dernier recueil de Béranger doit paraître dans le courant de janvier prochain.

En tête de ce volume, Béranger portera sur lui-même, sur l'ensemble de son œuvre, sur la nature de son rôle et de son influence durant ces quinze années, un jugement qu'il nous serait téméraire de devancer ici pour notre compte. A partir du *Dieu des Bonnes Gens*, toutes ses facultés, toutes ses passions tendres ou généreuses, se versèrent dans ce genre unique, qui ne lui avait semblé d'abord qu'une diversion et presque une dérogation à son talent. Ces *Petits Poucets de la littérature*, comme il les appelle, portèrent aussitôt par mille chemins les messages retentissans de sa grande âme. La *Sainte-Alliance des Peuples*, composée dès 1818, est en quelque sorte un magnifique pavillon dressé au centre et au sommet de cette chaîne de collines dont le *Dieu des bonnes Gens* décore le ciel. Hymne humain, pacifique, inaltérable, il nous montre combien dès-lors, dans la fumée de l'engagement *libéral*, l'horizon de Béranger était le même, aussi vaste et à découvert que son regard l'embrasse aujourd'hui. Et autour, au-dessous de cette dominante pensée, combien d'autres d'une émotion plus circonscrite, mais non moins pénétrante ! La plainte du pays, la douleur morne, l'espoir opiniâtre de la vieille armée ; l'espoir plus léger, l'impatience et les moqueries de la jeunesse ; la tristesse dans le plaisir ; de l'esprit tour à tour piquant, coloré, attendri, comme il ne s'en trouve que là depuis Voltaire ; de suaves et gracieuses enveloppes d'une pureté d'art antique, et qui par momens rappellent, ainsi qu'on l'a remarqué avec goût, Simonide, Asclépiade et les érotiques de l'Anthologie. *Les Bohémiens* et *les Souvenirs du Peuple*, publiés en 1828, ont manifesté chez Béranger un progrès encore imprévu de grandeur et de pathétique dans la simplicité, et aussi de poésie impartiale, généralisée, s'inspirant de mœurs franches, se prenant à des instincts natifs du prolétaire, et d'une portée non plus politique, mais sociale. *Le Juif errant*, *le Contrebandier*, etc., etc., continueront, on le verra, ce genre de ballade philosophique qui touche aux limites extrêmes de la chanson : presque toujours Béranger a pris soin de rattacher ces excursions, assez vagabondes en apparence, à une prophétique pensée d'avenir. On a essayé dans les vers suivans, qui lui sont adressés, de faire saillir cette loi progressive de son génie, et de montrer en même temps combien toutes choses sur la scène du monde étaient disposées pour sa venue. Ce n'est jamais dans la période impétueuse, au début ni au milieu des commotions publiques, que chante le poète dont l'époque saluera la voix ; c'est plutôt au déclin, aux environs des dernières crises, quand la force sociale s'arrête de lassitude, fait trêve à son tumulte et s'entend gémir. L'air est vibrant au loin et embrasé, mille feux s'y croisent : ce qui flotte alors et pèse sur tous, décharge son étincelle sur un seul ; les derniers coups de l'orage allument une âme !

L'être complet dans la nature immense,
Le germe heureux, fils de l'onde ou des airs,
Tout fruit parfait, béni dans sa semence,
Le gland du chêne ou la perle des mers,
Petit ou grand, il est un univers.
Pour qu'il surgisse et que son jour commence
La terre exprès tourne les élémens ;

Le temps n'est rien ; lenteurs, avortemens ;
Par où la vie à lui seul se prépare,
Ne coûtent point à la nature avare.
Non qu'en sa marche et ses nombreuses lois
L'Esprit caché n'ait qu'un but à la fois :
Mais au déclin de plus d'un vaste orage,
Le vœu qui rit à l'éternel dessein,
C'est qu'en portant l'étamine volage
Zéphire ému mène à bien son larcin;
C'est qu'un nid d'or éclose au vert feuillage,
Ou que la perle, accordée à la plage,
Sombre Océan, jaillisse de ton sein!
En s'enfuyant, la tempête qui gronde,
Purifiée, attiédie et féconde,
Dépose un feu, crée un être en ce monde,
S'émaille en fleurs ou voltige en essaim!

Même ordre encore dans l'histoire vivante ;
Cher Béranger, ne dis pas que j'invente.

La république, aux débuts immortels,
L'éclair au front, la main sur les autels,
Avait, d'un geste, embrasé la fournaise!
Pour chant de guerre, elle eut la *Marseillaise*,
Vrai talisman! mais ses fils dévoués
A la chanter s'étaient vite enroués.
Vainqueur à temps de l'Europe enhardie,
Le Consulat réparait l'incendie.
De foudre alors et de fer couronné,
L'Empire, lui, toujours avait tonné :
Sans air joyeux, sans chanson applaudie,
Sous ce dur maître, on avait moissonné.
A rangs égaux, en lignes sourcilleuses,
Dès le matin des luttes fabuleuses,
Aux flancs des monts vaguement éclairés,
Les fiers soldats s'ébranlaient par degrés ;
Dès qu'un rayon aux collines prochaines
Montrait l'aurore, ils saluaient César ;
Puis, tout le jour, à son jeu de hasard,
Silencieux, ils épuisaient leurs veines;
Tant qu'à la fin, dans l'excès des combats,
Noble immolée, ô France, tu tombas!
Or, des douleurs de la France épuisée,
De sa chère aigle aux mains des rois brisée,
Des morts d'hier, des mânes d'autrefois,
Il s'élevait une profonde voix,
Ame, soupir, émotion guerrière,
Regret aussi de nos antiques droits,
Le tout confus comme un gros de poussière
Que la déroute envoie en tourbillons,
Comme du sang fumant dans les sillons!
C'étaient des ris, des sifflets, juste outrage
Aux faux dévots, rentrés pour convertir,

Aux libertins, prêchant le roi-martyr;
C'était la plainte, au milieu du naufrage,
Des gais amours si long-temps caressés....
L'immense voix, au déclin de l'orage,
En rassemblait tous les sons dispersés.
Deuil tour à tour, et malice, et colère,
Elle planait, puissante et populaire.
Mais, sous ces bruits qui la venaient former,
On ne savait en masse où l'entamer;
Nuée errante, elle hésitait encore:
Nul point brillant; pas de foyer sonore!

Et jusque-là, jusqu'à ce grand moment,
Avant le soir d'héroïque disgrâce,
Du drame entier, dès le commencement,
Témoin caché dont je poursuis la trace,
D'un coup de foudre à douze ans désigné,
Que faisais-tu, Chantre prédestiné?
En quel réduit fleurissait ta jeunesse?
Quels bras aimés t'en sauvaient la rigueur?
Quels traits malins t'aiguisant leur finesse
Gardaient sa flamme à ton glorieux cœur?
Vaste en projets qui ne devaient pas naître,
Sans le savoir, ménageant tes retards,
Tu te crus fait pour la flûte champêtre,
Et ta houlette eut de naïfs écarts.
De Marengo pendait alors l'épée;
Un Charlemagne aspirait au parvis:
Cela, je crois, te rappela Clovis,
Et tu rêvas de classique épopée,
Toi, fils de l'hymne et de la Ménippée!
Ainsi, sans guide et vers des buts lointains,
Chemin faisant, accosté de Lisette,
Entre Clovis et les amours mutins,
Par complaisance égayant ta musette,
Génie heureux, facile au contre-temps,
Tu te cherchais encore après trente ans;
Tu te cherchais.... quand la France foulée
Te laissa voir deux fois dans la mêlée
Ce sein de feu que Thersite conquit!
Tout était mûr; les astres s'entendirent;
Lente rosée, .... et ta chanson naquit!

Elle naquit, abeille au fin corsage,
A l'aiguillon toujours gardien du miel;
Des bruits épars composant un message,
Orgueil du pauvre et vengeance du sage:
Sots et méchans le trouvèrent cruel.
Près du drapeau que dans l'ombre on replie,
Au fond du verre où l'infortune oublie,
Autour du punch et des jeunes gaietés,
Même au cou nu des folâtres beautés,
Oh! oui, partout où l'aile bigarée

De ta chanson diligente et sacrée
Se pose et luit, oh ! notre France est là.....
France d'alors, chantant sous le tonnerre
Plus d'un refrain qui depuis s'envola,
Vive et rétive, assez peu doctrinaire,
Encore en sang des caresses des rois;
Oui, cette France est toute dans ta voix.
Durant quinze ans, unis d'un même zèle,
Seul, vers la fin, pour sauver l'étincelle,
A chaque avril, aux champs, sous les barraux,
Tu lui tressais les noms de ses héros,
Mêlant aux fleurs le chardon qui harcèle!
Si son oubli délaissait un vengeur,
Tu la couvrais d'une honnête rougeur:
Puis un couplet indulgent la déride....
Pourtant, tout bas, j'ose en glisser l'aveu;
Deux ou trois fois, sœur de la cantharide (1)
L'abeille ardente outrepassa le jeu.
Pardon, pardon, pour sa courte folie;
Tant de tendresse ennoblit son retour!
La volupté par la mélancolie
Chez toi ramène à l'éternel amour.
Dans l'action que ton génie épouse,
Si du champ clos sentinelle jalouse,
Prompt au clairon, et, pour trève aux assauts,
Ne t'égarant qu'aux plus voisins berceaux,
Tu hantais peu les ombres des vallées,
L'esprit lointain des cimes non foulées,
Silence! oracle! encens perpétuel!
Du moins plus haut que les luttes humaines,
Fixant tes yeux sur les places sereines,
L'ame invisible errait souvent au ciel!

Aujourd'hui donc qu'à la France étonnée
Par tant d'efforts la palme enfin gagnée
Ne laisse voir qu'un triste et maigre bruit;
Quand le combat recommence à grand bruit;
Moi, sans dégoût, à ton passé fidèle,
Sans repentir (car la cause était belle,
Elle était sainte et dut nous enflammer)
Toi, désormais, tu sais où te calmer.
Au seuil nouveau déposant ta piqûre
Et n'abjurant nulle ancienne amitié,
Du mal présent que tu prends en pitié
Tu vois le terme, et ton espoir s'épure.
Guéri des uns, tu comptes plus sur tous.
L'humanité chemine au rendez-vous;
Elle n'a plus de chaîne qui la noue;

(1) C'est bien moins de la chanson même intitulée *la Cantharide*, chaude et pure émeraude ou l'idée est figurée à l'antique, qu'on entend ici parler, que de quelques chansons de la première manière.

Tu vas devant, la regardant venir.
Si chaque jour entend crier la roue,
Une harmonie embrasse l'avenir.
Ainsi les ans, Poète, te consolent,
Et les chansons encore une fois volent,
Derniers essaims ; non plus du lourd frêlon
Purgeant leur ruche à force d'aiguillon,
Non plus épris du sein pâmé des roses,
Des vins chantans dont tu savais les doses,
Des trois couleurs du siècle adolescent :
L'esprit d'un siècle a ses métempsycoses,
Cher Béranger, ta sagesse y consent.
Mais les chansons une fois réunies,
Vierges essaims, paisibles colonies,
Loin des lambeaux dans la lutte expirant,
Cherchent l'air libre et l'espace plus grand,
L'orme sacré de la Cité future,
Des horizons que le dieu d'Épicure
Eût ignorés et que t'ouvrit le tien.
Telles déjà, selon l'oracle ancien,
Au fond d'un bois, les divines abeilles,
Gage choisi de clémentes merveilles,
Symbole heureux des jours renouvelés,
Naissaient aux flancs des taureaux immolés,
Montaient dans l'air.... et la grappe enchantée
Réjouissait le regard d'Aristote (1)

La vie de Béranger, durant quinze ans, se lit tout entière dans ses chansons. Le fait intérieur et domestique que j'y remarque le plus, c'est son amitié avec Manuel. Il l'avait connu en 1815, et, dès-lors, tous les deux s'unirent étroitement. Béranger appréciait surtout chez *le vétéran d'Arcole* l'intelligence ferme et lucide, les sentimens chauds et droits sans rien de factice, la vie naturelle, l'homme du peuple au complet, dans une organisation perfectionnée. *Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui*, a-t-il dit de son ami. Si quelque chose m'assure que Manuel, s'il avait vécu, serait resté *peuple*, et eût résisté à la contagion semi-aristocratique qui a infecté tant de nos tribuns parvenus, c'est que Béranger l'a jugé ainsi.

Depuis que Béranger a vu qu'il pouvait devenir poète à sa guise, en demeurant chansonnier, il s'est noblement obstiné à n'être que cela : un goût fin, un tact chatouilleux, une probité haute, l'ont constamment dirigé dans ses nombreux et invincibles refus. Que ce soit une place dans les bureaux de M. Laffitte, un fauteuil à l'académie, une invitation à ce qu'on appelle encore aujourd'hui la cour, dont il s'excuse, le même sentiment de convenance et de dignité l'inspire. Il comprend son rôle de chantre populaire ; il s'y tient jusqu'au bout; il a certes le droit d'y placer son orgueil, puisqu'il ne s'en fit jamais un marche-pied vers le but des ambitions mesquines. Plein d'excellens conseils en tous genres, que viennent réclamer des cliens bien divers ; consolateur aimable, grâce à cette *gaîté*, nous dit-il, *qui n'offense pas la tristesse*, trouvant de crédit ce qu'il en faut pour les bonnes actions

(1) On pourrait mettre à cette pièce de vers pour épigraphe :
*Ingentes animos angusto in pectore versant.*

non bruyantes, il est peut-être, avec M. Lafitte, et par d'autres moyens, l'homme de France qui a rendu dans sa vie le plus de services efficaces. Pour tout dire, Béranger ne s'est dérobé au-dedans à aucune des charges de sa publique renommée.

Sa conversation est prompte, discursive, abondante, également nourrie sur tous les sujets, initiée aux mœurs des métiers différens, suppléant au manque de voyages par la pratique assidue de la grande ville : on y reçoit mille traits qui pénètrent avant et se retiennent. On y sent réunis et mélangés le contemporain des conquêtes, le républicain de l'avenir, et le successeur du parisien Villon. Sa littérature, très-étendue, très-fine, très-élaborée, surprend ceux mêmes qui n'ignorent pas de quelles études secrètes l'artiste consommé a dû partir. Rien de plus mûri, de plus délicat, que la variété de ses jugemens littéraires, tous individuels, de sa propre façon : c'est un rusé ignorant à la manière de Montaigne. Il ne sait pas le latin assurément ; mais à l'entendre parfois discourir du théâtre et remonter de Molière, Racine ou Shakspeare aux tragiques de l'antiquité, je suis tenté de croire qu'il sait le grec, qu'il *a été Grec*, comme il le dit dans le *Voyage imaginaire*, tant cet ordre de beauté et de noble harmonie lui est familier. Il pousse même la rancune contre ce pauvre latin qu'il n'entend pas, et que parlait son ancêtre Horace, jusqu'à reprocher avec assez d'irrévérence à notre langue, à notre poésie, d'avoir été élevé et d'avoir grandi dans le latin ; témoins Malherbe et Boileau qui l'on coup sur coup disciplinée en ce sens. Il ajoute méchamment que cet honnête latin a tout perdu ; que, sans les lisières de ce mentor, il nous resterait bien d'autres allures, plus libres et cadencées : Courier, en son style d'Amyot, ne marquerait pas mieux ses préférences. On ne s'étonnera point, d'après cela, si les questions agitées, il y a peu d'années, dans la poésie et dans l'art, tout en paraissant fort étrangères au genre et aux préoccupations politiques de Béranger, ne l'ont laissé au fond ni dédaigneux ni indifférent. Spectateur préparé, juge équitable, il a même consenti à se croire partie intéressée dans les débats. La guerre déclarée par l'école nouvelle à la classification des genres, lui a paru devoir affranchir le sien de l'infériorité classique, d'où il ne l'avait tiré qu'à la faveur d'un privilége tout personnel. Sa chanson, en effet, à laquelle un mot de Benjamin-Constant avait conféré le diplôme d'*Ode*, était sans doute accueillie avec complaisance et distinction par la littérature de l'Empire ; mais elle n'était pas avec elle sur le pied d'égalité entière et native. On lui faisait honneur, mais par entraînement tour à tour ou condescendance. Enfant gâté du dessert, on lui passait ses crudités, ses goguettes de langage, mille familiarités sans conséquence, à titre de chanson ; dès qu'on l'admirait, c'était d'un visage tout d'un coup sérieux, à titre d'ode. On l'eût reçu de grand cœur, je crois, dans la compagnie des quarante ; mais on se fût armé pour cette grave exception, devant le public, du précédent de M. Laujon. Bref, la chanson de Béranger se sentait un peu la protégée des genres académiques ; depuis la réforme littéraire, elle est devenue légitimement l'égale, la concitoyenne de toute poésie. Par ces raisons diverses, qu'il sait lui-même fort agréablement déduire, Béranger est donc allé jusqu'à se croire redevable de quelque chose à la jeune école poétique. Quoi qu'il en soit, et voici le seul point où j'insiste, il a de bonne heure témoigné à ce qui s'annonçait d'heureux et de grand dans les groupes nouveaux, une bienveillance sincère, intelligente, qui, de la part de tout écrivain célèbre, à l'égard des générations qui s'élèvent, n'est pas, j'ose le dire, la moindre marque d'une âme saine et d'un cœur justement satisfait.

SAINTE-BEUVE.

# NOTICE SUR LA VIE DE SIR WALTER SCOTT.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE (1).

Le *Lord des Iles* donna l'idée du *Pirate* et faillit amener dans la vie de Walter Scott un incident plus pénible qu'aucun que nous ayons encore rapporté. Dans le cours de l'été 1814, il fut engagé par les commissaires du Northern-Light-House-Service à faire avec eux une excursion aux Orcades. Le voyage fut délicieux, et d'autant plus agréable que la société se composait, en grande partie, des shérifs des divers comptés maritimes. Walter Scott se plaît à exprimer toutes les jouissances que lui apporta cette partie, depuis le départ jusqu'au retour. Son but, à lui, était de voir le paysage sur lequel il voulait jeter son *Lord des Iles*, et de se familiariser, jusqu'à un certain point, avec les mœurs et usages des habitans. Ce fut là qu'il rencontra *Norma of the Fithful-Head*, et aussi sans doute les autres personnages de son groupe si extraordinaire. Quoi qu'il en soit, jamais le public n'aurait connu ni *le Lord des Iles* ni *le Pirate*, si impatiemment attendus, si les craintes bien fondées de l'auteur eussent été justifiées par l'événement. Le fait est qu'un armateur américain le surprit aux îles Hébrides, paraissant fort disposé à capturer et emmener la grave et savante société avec son navire à New-York. Déjà Walter Scott avait pris son parti et se préparait à aller vivre parmi les colons de l'Amérique, et à laisser derrière lui sa forêt de Selkirk. Mais, heureusement l'Américain voulut bien épargner les commissaires du *Light-House-Service*, et ils rentrèrent tous joyeux et contens dans leurs foyers.

Le lecteur trouvera une allusion à cet incident singulier dans l'introduction du *Pirate*.

Le premier ouvrage que Walter Scott publia ensuite fut *the battle of Waterloo*, poëme dont l'action, le style imagé, et les tableaux animés sont à la hauteur de ses autres ouvrages. Il le fit vendre au profit de la souscription pour les veuves et les orphelins dont les pères ou les maris seraient tués ou blessés à Waterloo : c'était bénir sa lyre avant d'élever la voix.

Peu de temps après, il ferma sa carrière poétique par *the Bridal of Triermain* et *Harold the Dauntless*, qui furent publiés sous le voile de l'anonyme.

Jamais poésies n'apportèrent à leur auteur tant de *profit* tout le temps de sa vie réelle. Nous avons vu cependant qu'il n'avait fait que se laisser aller à exprimer dans ses vers son admiration pour les merveilles de la nature, et son amour enthousiaste et ardent pour sa patrie. Et c'était un hommage qu'il leur faisait de ses momens de loisir; car ce ne fut ni dans le but de se faire une grande renommée, ni dans le but de se bâtir une grande fortune, qu'il composa et publia ces ouvrages qui lui valurent tant de gloire et de fortune. Chose extraordinaire! ses sentimens, son exaltation, son idéalisme de poète ne lui firent jamais oublier ses devoirs, ne le sortirent jamais des gonds de la vie positive. Son illustre compatriote et contemporain excusait ses écarts en disant :

.....La lumière qui me guida dans la fausse voie
Était un rayon du ciel (2).

(1) Voir les livraisons 16e et 17e de la *Revue universelle*.

(2) ..... *The light that led astrary*
*Was light from Heaven.*

Mais Walter Scott voyait, sans se laisser éblouir, briller devant lui ces clartés météoriques; et telle était la pureté de sa *religion de poète*, qu'il eût refusé de prêter l'oreille à l'ange inspirateur dont la bouche eût prononcé, pour éveiller son attention, une parole entachée de passion terrestre (1)! Lui aussi avait au dedans de lui un flambeau, émanation du ciel, étincelle de la grande lumière; lui aussi avait une âme! — Les gaz enflammés qui s'élèvent des marais fangeux de nos passions terrestres ne sont que des feux follets pour l'homme égaré; ils brillent à ses yeux comme des lueurs météoriques entre les étoiles, sur la nappe azurée des cieux, et le malheureux les prend pour l'étoile qui le guide dans la route de sa destinée, mais il n'y a point d'étoile vraiment céleste qui égare, et c'est à la rectitude de son influence qu'on reconnaît son origine!... Or, l'origine céleste de l'étoile qui a guidé Walter Scott est attestée par tous ses ouvrages, car il n'a pas écrit une ligne que réprouve le moraliste le plus sévère. Cependant il ne prêchait jamais; ses poèmes ne sont pas, à coup sûr, des essais sur la morale. Mais il n'y a jamais glissé un sophisme; on y remarque toujours une tendance générale vers ce qui est noble et grand; et puis les considérations morales, les hautes pensées qu'il y jette marchent toujours de front avec l'action, au lieu de la couper, de la ralentir.

Aussi ces poésies que Walter Scott avait laissé couler dans ses momens de loisir lui firent une fortune; aussi ces poésies qu'il avait écrites dans l'isolement et publiées, en quelque sorte, sous le secret, lui acquirent une popularité glorieuse dans le monde entier. Lorsqu'il eut parcouru sa carrière de poésie, il changea de pas sans changer de route, et déjà on disait de lui qu'il avait rendu à son pays un service inestimable en mettant sous les yeux des étrangers les sites et les mœurs de son pays.

Dans la société qu'il honorait de sa prédilection, il était regardé et honoré comme un homme d'un génie tout-à-fait extraordinaire, et là aussi surtout, la probité, la prudence, la délicatesse de sa vie privée, ne faisaient que rehausser encore l'admiration dont l'entourait l'éclat de son talent.

Cependant la poésie ne le détournait aucunement des autres genres de travaux littéraires. Ses articles dans les recueils périodiques sont en très-grand nombre et admirables.

Les *Lettres de Paul à sa famille* (*Paul's letters to his Kinsfolk*) sont un des plus curieux modèles de style épistolaire qui existent : Scott y fait preuve d'une finesse et d'un profondeur d'observation qui rivalise avec la beauté de ses descriptions.

La partie littéraire des *Border Antiquities of Scotland*, publication magnifique et d'une haute importance, occupa bien long-temps sa plume, et est restée après lui comme un monument consacré à son talent et à ses travaux consciencieux d'artiste, de poète et d'antiquaire historien.

Les *Vies de John Dryden et de Jonathan Swift*, sujets éminemment ingrats pour un esprit vulgaire, et qu'il était bien difficile de traiter sans froisser les passions et heurter les préjugés de l'époque, il les écrivit, lui, avec une impartialité et une habileté qu'on n'a pas encore assez bien appréciées.

(1) Voici la phrase anglaise, dont la traduction mot à mot eût été trop alambiquée, si belle qu'elle soit en anglais : *But Scott Looked calmly on such meteoric glitterings, and the parity of its religious feeling forbade him to entertain any celestial messenger that pronunced the Shiboleth of hearthly passion as its pass-word.*

Il honora et enrichit de notes les œuvres poétiques d'Anna Seward, qui, ainsi que la *Collection of tracts* de lord Somer, ainsi que les *State papers* de sir Ralph Sadler, furent par lui arrangées pour l'impression, sans aucun doute après de longues études, lesquelles, comme tous ses travaux, lui ont servi depuis pour *le grand ouvrage* qu'il élaborait sans bien s'en rendre compte encore. Quiconque a lu *Waverley* ne peut avoir laissé passer ou perdu de vue des passages de ce livre qui ont été inspirés bien évidemment à l'auteur par Anna Seward; et l'*Immortal John* est un personnage plus familier à tous ceux qui ont lu le *Pirate*, qu'à ceux qui font profession d'étudier ou de critiquer. Les *State papers* (1) et les *Tracts* (2) n'ont pas moins été mis à contribution, et la *Fiancée de Lammermoor* accuse assez fortement des recherches habiles et laborieuses de l'histoire et des plus minutieuses chroniques du temps de Swift. C'est ainsi qu'à force de travaux soutenus et de recherches adroites, notre *poète savant* amassait les matériaux de ses œuvres de *romancier*, écrites ensuite par lui, comme il les eût *dites* dans la conversation, et qui ont si fort instruit et amusé le monde; c'est ainsi que les publications légères et la *prose* qui, aux yeux d'un critique léger et inconsidéré, étaient *du temps dépensé en pure perte*, furent en effet autant d'arrhes payées d'avance par l'auteur pour une célébrité impérissable.

Waverley parut en 1815. Soixante ans s'étaient écoulés depuis l'insurrection des fameux *Quarante-Cinq*, et c'était assez! Waverley fut publié sous le voile de l'anonyme et dédié à Mac-Kenzie, auteur de *The man of feeling*. Le premier roman de Walter Scott fut accueilli avec l'enthousiasme qu'il méritait. Ceux qui savaient juger virent dans Waverley la date d'une nouvelle ère, la pierre fondamentale d'un nouveau genre de romans, encore qu'il portât l'empreinte de l'ancien moule. Ce furent la nouveauté du sujet, le pittoresque des paysages, l'étrangeté des coutumes écossaises, et la parfaite, la profonde connaissance de leurs mœurs, de leur esprit, de leur caractère, ainsi que de l'histoire connue et de détails historiques secrets de l'époque, qui imprimèrent à Waverley le sceau d'une originalité vraie et forte. Le mélange de la fiction et du vrai, la *dramatisation*, si je puis ainsi parler, de deux personnages historiques tels que Flora Macdonald et le colonel Gardiner, et cela avec une hardiesse de ton et un accent de vérité jusque là sans exemple; puis cette facilité remarquable avec laquelle il individualise des généralités et généralise des individualités; il y avait bien, dans tout cela, de quoi provoquer et justifier l'admiration du public.

Mais il ne faut pas l'oublier, et je tiens à le faire bien remarquer : le succès de Waverley ne fut pas un succès à transport d'enthousiasme, à débordement d'extase (*rapturous or overstrained*). Scott ne fut pas accueilli par de sonores applaudissemens, comme une jeune actrice à son début, pour être ensuite, quand elle paraîtra seule devant le *vrai public*, découronnée des lauriers que lui avaient jetés des amis indiscrets (3). Waverley passa devant le public d'un pas assuré, mais

(1) Papiers d'état.

(2) Discours, plaidoyers, causes célèbres.

(3) Combien d'auteurs ont eu, de nos jours, le malheur d'être ainsi isolés du public comme on isole du peuple un roi ébloui pour le lui laisser ensuite à déchirer! Quand les courtisans ou les séides ont fait un homme ou un auteur bien ridicule ou bien odieux, ils finissent toujours par s'en apercevoir, et alors les courtisans s'éloignent, les séides restent; mais ce n'est plus assez contre les courtisans transfuges du camp, et occupés à soulever le public déjà froissé, poussé à bout. — Nous

sans éclat, sans forfanterie. « Si j'avais brisé ma plume après Waverley, dit Scott » lui-même, le public eût dit de moi : il a fait preuve de talent dans son roman de » Waverley, ouvrage qui dans son temps a eu beaucoup de succès : cela *pro-* » *mettait.* » Et Walter Scott jugeait bien le public, et s'appréciait bien lui-même.

Mais l'auteur de *Guy Mannering* n'était pas homme à en rester à Waverley. Il publia en second *Rob-Roy*, qui produisit dans le public une sensation extraordinaire. Cet ouvrage, inappréciable comme celui qui l'avait précédé, doubla le mérite accordé jusqu'alors à celui-ci. Ce devint une mode, une fureur dans le public, de chercher à deviner les localités et les personnage sur lesquels l'auteur avait travaillé. Dans le Selbys of Biddlestone, on vit la famille Osbaldestone. Les Claverings de Callaly et les Haggerstones de Haggerstone, familles catholiques établies sur la frontière écossaise, se trouvèrent, sans s'en douter, revêtues d'un nouveau lustre aux yeux des habitans d'alentour. On montre aujourd'hui, près de Trewitt, aux voyageurs curieux d'illustrations historiques qui visitent les Chéviots, la colline d'où *Diana Vernon* fit voir à son cousin *Francis* l'horizon bleu dessiné par les montagne de l'Écosse. On vit la généalogie de l'Écossais *Bailie*, renouée bien au-dessus de son père, le diacre; enfin on crut voir, dans les phrases les plus insignifiantes du romancier, des allusions voilées aux événemens actuels. Tout cela, comme on pense bien, dut ajouter beaucoup de charmes à la lecture de ses ouvrages. Ce qui causait partout un vif étonnement, c'était le nombre de personnages et l'étendue de pays qu'il met en scène sans affaiblir aucunement l'intérêt, non plus que la marche de son action. Ce rapprochement, cette union ingénieuse des montagnes du Petershire et de celles de l'Argyle avec la partie méridionale du royaume, par les aventures qu'y viennent courir deux jeunes écervelés de la première des deux familles dont nous avons parlé, vrais gentilshommes anglais de caractère et d'éducation, mais tout-à-fait en dehors des deux histoires, et mis en œuvre comme le pivot sur lequel tourne le roman, comme deux épingles pour lier ensemble les incidens; toute cette pittoresque et intéressante mise en scène familiarisa les Anglais avec les localités comme avec les environs de leur résidence, et les sentimens tout nouveaux que fit naître en eux cette *accointance* avec le pays et les habitans, a fait plus pour le rapprochement des deux peuples, qu'une longue habitude de vie commune ou d'éloquentes et savantes discussions parlementaires.

Presque aussitôt après *Rob-Roy* parut *l'Antiquaire*, histoire d'un intérêt profond. L'auteur transporte la scène sur les Grampians et sur la côte septentrionale de Buchan. Il fallait encore un jeune Anglais pour détacher mieux sur lui le caractère écossais : c'est pourquoi le romancier fait élever en Angleterre l'héritier du nom de Geraldine Neville. M. Skene n'est pas le seul à qui on ait rapporté le personnage de *Jonathan Oldbuck*. Quant à celui *d'Edie Ochiltree*, il était connu, et on ne jurait que par lui dans tout le Moray, l'Aberdeen-Shire et le Mearns. Mais le tableau vrai et nature, des mœurs vraies, de la nature vraie, ce sont les scènes qu'il fait passer

avons vu il y a peu de jours un exemple bien frappant de ces reviremens de fortunes gonflées par l'enthousiasme et le courtisanisme! — Une remarque assez curieuse, c'est le rapport qui existe entre le succès de *Waverley* et celui qu'a obtenu le *Cinq-Mars* de M. A. de Vigny, celui de nos romans modernes qui rivalise le mieux avec ceux de Walter Scott.

(*Note du trad.*)

dans la cabane du pêcheur sur le détroit de Moray. Nous n'avons, dans notre langue anglaise, rien de plus beau que ces admirables scènes, si touchantes et si vraies dans leurs plus minutieux détails d'incidens, de mœurs, de caractère local, et qui provoque autant de sentimens sympathiques dans le cœur du lecteur. Les vieux habitans des cabanes chantent encore tous les jours *la grande Bataille de Harelaw*. « Je lui sauverai la vie, dit *Mucklebackil*, s'il a la tête aussi blanche que celle de John Harlowe » (1). Or, nous avons plus d'une fois rencontré cet Harlowe dans les tavernes, et il nous a raconté lui-même la singulière histoire de ses cheveux, qui, de noirs comme corbeau, qu'ils étaient auparavant, devinrent, dans l'espace d'une nuit, blancs comme neige, sous l'influence d'une situation qui ressemble beaucoup à celle de *Lovell* dans l'histoire. L'infâme *Dousterwivel* est un personnage qui a existé, et dont on garde encore le souvenir dans les environs de Slaines. La description animée de l'alarme à la nouvelle d'une invasion est littéralement vraie : seulement la scène est transportée à une autre époque. On disait à Kelso que c'était M. Ballantyne qui avait écrit ce passage du roman, à Coldingham ; notre ami le *Bailie* (2) nous a dit que ce passage était de son illustre patron le comte de Home ; et à Fraserbourg on l'attribuait à un des membres de la familles Saltown.

Nous croyons que ce fut dans son voyage à Saltown que Scott croqua dans sa mémoire les paysages extraordinaires qu'il a si bien décrits dans *l'Antiquaire*, ce qui ne l'a pas empêché toutefois de commettre une erreur grave en faisant coucher le soleil dans la mer, sur la côte *orientale* de l'île !

Ce fut alors que le mystère dont s'entourait l'auteur de *Waverley*, de *Rob-Roy* et de *l'Antiquaire*, devint une *questio vexata*. D'habiles écrivains plaidèrent le pour et le contre sur la question de savoir si le romancier anonyme était Walter Scott. Ses amis le niaient : de son côté, il éludait toujours les questions à cet égard. Un soir, au théâtre d'Edimbourg, quand il parut avec lord Erskine, la salle retentit d'applaudissemens unanimes, d'abord pour le noble et savant lord, puis pour *l'auteur de Waverley*. Sir Walter s'avança et accepta le compliment : les uns trouvèrent cet aveu assez clair ; les autres dirent que cela ne prouvait rien. Une autre fois, comme il dînait chez le prince régent, Son Altesse ordonna de présenter une corbeille de fruits à *l'auteur de Waverley*, et Walter Scott accepta une grappe de raisin : cela n'empêcha pas les *sceptiques* de douter, disant que c'était l'auteur des poèmes et nullement l'auteur des romans qui avait accepté l'hommage. Nous ne pouvons affirmer ni la date, ni l'authenticité de ces anecdotes ; mais ce que nous ne craignons pas d'affirmer, c'est qu'elles sont bien dans les idées de l'époque et prouvent au moins à quel degré Walter Scott fixait alors l'attention et l'intérêt du public. Au surplus, tout nous porte à croire que l'auteur de Waverley s'était révélé à George IV. Nous devons avouer que les motifs que donnait Walter Scott pour garder l'anonyme ne nous ont jamais paru satisfaisans. Il y a sans nul doute un grand avantage à porter un masque, et le plaisir de jouer le public à l'ombre de ce masque tenta Walter Scott. Mais il est de notre devoir de rapporter ici toutes les opinions et tous les on dit de l'époque.

Le capitaine Thomas Scott, militaire d'une génie extraordinaire, frère de

(1) *I'll bring him up safe, gin his head were as white as John Harlowe's.*
(2) Magistrat, bailli.

Walter, et alors en Amérique, est bien évidemment l'auteur de Waverley, disaient les partisans d'une version fort accréditée. Il paraît qu'il a puisé dans les registres de l'île de Man, dont le souvenir lui a inspiré l'histoire de *Peveril of the Peak*. C'était une chose bien amusante que de voir les journalistes entreprendre les ouvriers imprimeurs pour savoir le secret; interroger, sonder les constables, inventer, machiner, plaider le faux pour savoir le vrai. Comme tout cela était divertissant pour l'auteur invisible qui faisait jouer à son gré toutes les pièces de la machine! Mais la donnée la plus vraisemblable attribuait les romans à un ecclésiastique d'Edimbourg, homme malheureux, mais d'un très-grand talent; et qui, s'étant éloigné tout-à-coup de sa ville natale devant une imputation vague mais odieuse, avait une puissante raison de cacher son nom. Quoi qu'il en soit de ce long règne anonyme, on ne peut le rapporter à un motif non honorable de la part de Walter Scott, probe, consciencieux, délicat et naïf qu'il était en tout, dans sa vie et dans ses ouvrages; les sentimens, les symphathies qu'il exprime ne peuvent s'éveiller que dans un cœur véritablement bon et pur. Aussi la majorité n'avait-elle cessé de croire que Walter Scott était bien l'auteur de Waverley.

Dès lors il devint pour le public un objet de curiosité qu'on allait voir et se montrer siéger à la cour de session. Il était ordinairement placé au bout du bureau des sous-greffiers, à la droite et un peu au-dessous des juges. Or, en face de lui était une grande fenêtre, et c'était par là que les curieux de la ville et les étrangers qui ne pouvaient se faire introduire dans la salle d'audience venaient examiner dans le greffier en chef le poète avoué, le romancier présumé. Il n'y avait rien de bien remarquable dans sa personne, si ce n'est qu'il était toujours vêtu d'une manière assez commune et même quelque peu grossière, et puis que ses cheveux étaient déjà (en 1816) presque tout blancs, non pas de vieillesse, bien entendu. Son regard était celui d'un gros et âpre fermier de la frontière, ou d'un rude paysan écossais: l'expression de sa physionomie indiquait un esprit lourd, épais, bien plutôt qu'une haute intelligence. Mais on ne voyait de lui, à la première vue, que l'enveloppe, et sous cette enveloppe on ne devinait pas de suite l'âme et le cœur du poète et du romancier. D'ailleurs, il était toujours occupé à écrire avec une grande attention; et je me souviendrai toute ma vie de l'impression qu'éprouva un de mes camarades d'études, un jour que je lui fis voir à la cour de session le ménestrel de la frontière, le shériff de la forêt sous le masque du greffier! Mais il lui arriva de manquer de mémoire ou de suite en écrivant, et nous le vîmes lever les yeux pour chercher à se ressouvenir. Alors son regard inondé de lumière et animé, tendu par l'effort intellectuel, étincelait d'intelligence et de poésie. Un instant après, il se remettait à écrire en se souriant à lui-même, comme un auteur qui vient de découvrir, d'un coup-d'œil rapide, un vaste horizon devant lui.

— Ah! s'écria mon camarade, je trouve la lumière éblouissante; mais il n'y a rien de remarquable dans la lanterne!

Ce fut un peu avant cette époque, si j'ai bonne mémoire, mais ces dates éloignées m'échappent, ou du moins je n'oserais les fixer bien exactement; ce fut, dis-je, vers 1815, que je vis Walter Scott, alors beaucoup plus souvent chez lui. Le feu duc de Buccleugh et le comte de Home avaient fait je ne sais quel pari sur l'adresse de leurs fermiers et tenanciers respectifs, au jeu du ballon (foot-ball),

jeu fort en vogue alors, des deux côtés de la frontière. C'était une imitation innocente des anciennes guerres de clan. Bowhill, résidence des Buccleugh dans le Selkirkshire, depuis la démolition de la tour de Branxholme, avait été reconstruit par le vieux duc, et, si ma mémoire ne me trompe, il s'était servi de *whinstone*, sorte de basalte du pays. Le château a été élevé sur le champ d'une bataille fameuse soutenue par les covenantaires contre leurs adversaires; je veux parler de la bataille de Philiphaugh. Or, ce fut dans cette arène *illustre* qu'on fit les préparatifs nécessaires pour la grande joute : et on y vit arriver les familles de l'Hirsel, du Goldstream et des bords de la Tweed, à l'encontre des Écossais des ruisseaux de Yarrow, de la forêt d'Ettrick, des bords de la Téviot, des environs de Galla et de Huntley, qui enserrent Abbotsford. Comme dit Walter Scott :

Nos paysans de la forêt apparaissent descendant les flancs sombres de la montagne.
Et sautent lestes et dispos sur le sol pour entrer en joute (1).

Il est certain que ces paysans des deux bords vinrent avec tant d'ardeur et d'enthousiasme au rendez-vous et laissèrent éclater de nouveau et si fort leurs anciens préjugés de clan, leur rivalité d'autrefois, que je ne pus m'empêcher, en les voyant, de craindre quelque chose de plus qu'un joute au ballon. Les deux vers que je viens de citer sont extraits d'une ballade composée à cette occasion pour cette solennité, par Walter Scott, et adressée à la bannière de Buccleugh.

Allons, levons-nous avec la bannière,
Que le vent de la forêt l'agite,
Elle a flotté avec éclat sur l'Ettrick huit siècles ou plus.
Nous la suivrons dans ses expéditions,
Dans ses batailles nous la défendrons
Avec la main et le cœur comme de nos pères (2).

Je vois encore la harpe de la forêt appuyée contre un chêne à côté de l'écu de Buccleugh, avec cette devise écrite sur une riante guirlande :

J'apprendrai à mon clan un chant retentissant (1).

La ballade était signée :

QUOTH THE SHERIFF OF THE FOREST.

(1) *Our foresters blythe from the brown bills descending,*
*Bound light on the beather to join in te game.*

(2) *Then up with the banner,*
*Let forest winds fan her,*
*She blazed over Enrick einht ages or more;*
*In sport we'll attend her,*
*In battle defend her,*
*With heart and with hand like our fathers before.*

(3) *I'll learn my clan a rattling sang.*

James Hogg salua aussi la bannière, sur un ton plus mélancolique, et signa :

QUOTH THE ETTRICK SHEPHERD.

Je ne me rappelle que ce vers de sa pièce :

C'est avec une sorte de chagrin que je te vois ici (1).

Le gai et léger (light-hearted) sir Walter prit tout-à-fait le ton des ménestrels dans les solennités. La ballade de Hogg, quoique d'une grande beauté, n'était pas de nature à se fixer dans la mémoire des paysans.

A la joute de Buccleugh, sir Walter Scott était *Earl marshal*, et le cérémonial fut assez imposant. Les *soulers* de Selkirk marchaient en rangs, et les habitans d'Harvick portaient avec eux la bannière bleue qu'ils avaient sauvés à Culloden. Le petit pavillon de Douglas of Cavers flottait sur l'arène avec la bannière de Buccleugh. Ce fut lady E. Scott qui décerna le prix, et la bannière fut confiée à la garde du baronnet actuel, sir Walter Scott, alors jeune garçon de quatorze ans. Le duc actuel de Buccleugh, beaucoup plus jeune encore que son cousin, assistait à cette cérémonie ; Hogg était accompagné, je crois, des parens de Mungo-Park. Enfin, le choix des assistans, la rivalité acharnée des paysans, ajoutèrent à cette scène un pittoresque indélébile dans la mémoire de tous ceux qui en furent témoins ; mais je n'en ai pu bien faire que le devis. On a renouvelé cent fois depuis ces joutes au balon entre les *borderers* ; mais la rivalité s'est affaiblie, l'attrait de la nouveauté n'y est plus et le charme a disparu.

J'ai fait une pause pour pénétrer, autant que possible, mes lecteurs des précédens qui ont servi d'introduction et de fond aux romans de l'auteur de Waverley. Je reviens à ces romans.

Il ne faut pas s'étonner si le public, auquel on avait servi des mets si délicieux, s'en est montré ensuite si gourmand, si affamé. La *série* close par l'*Antiquaire*, peignait les mœurs et l'esprit d'une certaine classe de la société, depuis l'insurrection jusqu'en 1810, et c'étaient des tableaux aussi neufs qu'attachans. Qu'eût pensé Addison, s'il avait su que ces nobles et courtois amis étaient de la même nation que les partisans de Rob-Roy ? Et pourtant, c'est ce qu'a voulu faire bien sentir Walter Scott ! Mais c'est que, pour Addison, Glencoe était une *terra incognita*, et les montagnards suffisamment décrits par cette définition des hommes.

Animal qui porte sa tête *sous* ses épaules (2).

Les *Tales of my Landlord* étaient une œuvre d'un caractère nouveau ; on y remarquait le même génie fécond et pittoresque, la même animation de style que dans les autres ; mais ils n'étaient pas écrits dans le même esprit : ce sont *the battle of Bothwell Brigg* et *the Black Dwarf* (3); *the Bride of Lammermoor*, et

(1) *I almost griève to sée thee here!*
(2) *Whe bear their head beneath their shoulders.*

(3) Je suis surpris que ce Black Dwarf, ce nain *noir* ou mystérieux, n'ait pas encore fait le sujet d'un mélodrame à grand spectacle en France. (*Note du trad.*)

*Montrose; the Heart of mid Lothian*, et, — mais non, *Jeanie Deans* ne peut être mise en parallèle qu'avec elle-même. L'esprit qui animait les *Covenantaires* est encore profondément enraciné dans le cœur du peuple écossais, au moins des comtés méridionaux. *Old mortality* était un personnage de notre temps, et nous avons entendu des personnes traiter de *glorieux* l'acte perfide qui causa la mort de *Claverhouse*. Les affections et les préjugés des Jacobites s'effacent aujourd'hui bien sensiblement : il n'y a plus de *Bradwardines* et de *Malagrowthers* dans les hautes classes de la société. Mais, si paradoxal, si puritain que je puisse paraître, je ne crains pas de dire que les doctrines jésuitiques de la *Hill Folk* (1) pénètrent rapidement dans les basses classes et les enivrent de leur âpre amertume. Jamais homme n'a rendu aussi bien justice aux partis acharnés l'un contre l'autre que l'a fait Walter Scott. Attaché d'affection et de principes au parti de la *high church* (2), non pas parce que son éducation lui avait imprimé cette direction; instruit, par l'histoire de son pays et l'exemple de la France à craindre la domination tyrannique de la populace, il s'éclaira par lui-même, formula lui-même ses principes, les soutint toujours avec honneur, tolérance, impartialité, et, consciencieux dans sa manière de voir, il ne révoqua jamais en doute la sincérité, la conviction des autres. Les personnages qu'il met en scène sont en général fidèlement copiés sur la nature ou l'histoire, encore que la puissance de son imagination les rehausse plus ou moins pour les adapter à son sujet. Il a toujours soin de faire ressortir les progrès de l'esprit national, et exprime avec une candeur et une fidélité rares le véritable caractère de cette époque. Le parti presbytérien en Écosse se crut cependant attaqué par Walter Scott et s'éleva fortement contre lui, sous prétexte qu'il employait à faux, ou en les défigurant horriblement, les paroles de l'Écriture-Sainte; mais les plaidoyers des presbytériens ne servirent qu'à prouver le contraire de ce qu'ils avançaient, car on vit clairement que les interprétations mauvaises ou les citations fausses venaient toujours des *Têtes rondes*. Croira-t-on bien qu'on vit jusqu'à un misérable qui avait tenu ce propos : « Il fallait que l'*auteur du Pater Noster* fût ivre à se rouler par terre quand il inventa cette prière; » croira-t-on bien, dis-je, qu'on vit cet homme accuser aussi Scott de *blasphème* en faisant défigurer ou interpréter à faux l'Écriture-Sainte (3)?

En considérant l'extension progressive du cercle de paysages dans lequel Walter Scott s'est plu à faire jouer successivement ses romans, extension qui a suivi celle de sa renommée, on devine dans l'auteur un but qu'il n'a jamais avoué ni laissé percer nulle part. On ne peut nier que les châteaux de Roxbourg et de Warwick, les abbayes de Melrose et de Westminster, les forêts d'Ettrick, de Sherwood et des Ardennes, les palais d'Holyrood et de Plessis-les-Tours nous paraissent également familiers à l'auteur; mais, comme il l'insinue lui-même ingénieusement quelque part, l'éloignement de temps et de lieux sont au moins très-avantageux pour un auteur, car la critique a bien moins et beaucoup moins vite prise sur lui, s'il commet des er-

(1) Le *Hill Folk* répond à notre *Montagne*.

(2) De l'aristocratie théocratique.

(3) Je suis loin de croire que Walter Scott ait commis sur ce point autre chose qu'une erreur dangereuse; mais il est certain qu'il a pu faire tort à sa religion; car enfin tout le monde n'a pas le temps ou l'intelligence nécessaire pour redresser des interprétations ou des citations fausses : cela est de toute évidence : mais il y a loin de cette culpabilité en matière de religion à celle de l'auteur du Dictionnaire philosophique. (*Note du trad.*)

-reurs. Quoi qu'il en soit, et sans dédaigner les vignobles de France et les plaines de Palestine, on peut dire de Walter Scott que le véritable théâtre de sa grandeur est son pays. Il passe la frontière dans son *Abbot*, dans son *Ivanhoe*; il se fait tout anglais dans *Kenilworth*, l'un de ses plus parfaits ouvrages. Avec *Quentin Durward* il se naturalise en France; mais il avait jugé convenable de lier, par un personnage intermédiaire, l'Angleterre avec l'Écosse, et cet intermédiaire devint pour lui une nécessité, quand il voulut mettre l'Écosse en relation d'événemens, de mœurs, de caractère, de langage avec la France, et il jeta, dans les archers écossais de Louis XI, *Leslie* pour recevoir et affilier *Durward*. Lorsqu'il voulut suivre les Anglais dans la Terre-Sainte, il sut trouver assez de points de contact dans le langage, les mœurs, les caractères pour établir ses rapports d'action, fondre ses tons, et cependant faire ressortir les figures des deux peuples. Mais dans le *Betroted*, où l'on rencontre encore quelques passages brillans, il paraît tout *dépaysé* parmi les anciens Bretons; tandis qu'il retrouve toute sa force au milieu des Flamands.

Quoi qu'il en soit, et en parcourant le cercle immense de ses excursions de romancier-historien, on le trouve toujours partout où il y a quelque attrait sympathique; partout où il reste un vieux préjugé, il s'en fait le champion et s'arme de sa lance; partout où l'histoire laisse de l'obscurité, vous le voyez intervenir avec sa lampe merveilleuse. N'eût-il fait qu'éveiller le goût des recherches historiques, il eût déjà rendu un grand service; mais nous lui devons bien plus, car il a su rehausser le prix des fictions littéraires en leur donnant du poids, et grandir par cela même, aux yeux de l'humanité, le caractère des écrivains!

Il en est résulté, dans les écrits de notre époque, une tendance *apparente* vers le même but, mais qui le dépasse sans l'atteindre. Aujourd'hui, toute personne qui a écrit seulement quelques pages se croit en droit de faire un *roman historique*. A cette classe d'auteurs nous rappellerons seulement que *le maître* a passé dix ans de sa vie à préparer ses matériaux, à broyer ses couleurs, à tisser ses toiles avant d'y esquisser un seul trait. Avant de mettre en action des personnages historiques, il faut les avoir bien étudiés, les connaître intimement: nous n'avons pas le droit de parler de ceux qui nous ont précédés, avant de savoir au juste si ce que nous en disons est flatterie, médisance ou calomnie; et si nous voulons nous moquer de leurs travers, flétrir leurs crimes, il faut bien aussi que nous sachions rendre justice à leurs vertus, à leurs belles actions.

Ce n'est pas, au surplus, que Walter Scott crût bien fermement à *l'utilité morale* des œuvres d'imagination; mais il a réussi au moins à discréditer la masse de ces ouvrages qui n'avait, en réalité, qu'une *puissance démoralisante*. En parlant de son *St.-Ronan's well*, il dit qu'il n'a pas voulu flatter cette classe de la société qui tire au vol (*shoots as it flies*) sur tous les vices; mais qu'il a tiré de son mieux contre la passion du jeu, et qu'il est satisfait s'il a seulement atteint le but.

Le titre de *the great Unknown* (*le grand Inconnu*) lui était acquis désormais dans les journaux comme dans le monde, et jamais peut-être écrivain ne s'éleva si haut aux yeux de ses contemporains que l'auteur de *Waverley*. Il n'était pas un seul homme qui songeât à usurper cette haute réputation, et Walter Scott était bien avec tous.

— J'achevai, dit-il, un peu à la hâte mon roman de *Woodstock* pour lire *Bambletye house*.

En parlant du grand romancier américain, il disait toujours : *Mon ami M. Cooper.*

Il demandait que le successeur à la place que sa mort laisserait vacante fût le pittoresque auteur de *Mariage.*

En quels termes respectueux il parlait de Châteaubriand et de Goëthe, dont il réunissait à lui seul les talens (1) !

Les encouragemens qu'il prodiguait à Allan Cuningham, l'accueil distingué qu'il faisait aux articles de lord Brougham, dans l'*Edimburgh Review*, et mille autres particularités de cette nature, prouvent combien il y avait en lui de sympathie et de bienveillance.

Une chose non moins remarquable était sa déférence pour la presse comme expression de l'opinion publique (quand elle l'exprimait réellement). Il alla jusqu'à abandonner aux coups de la presse *the White Lady of Avenel*, et nous pensons, nous, que la postérité blâmera l'arrêt de la critique et la déférence de l'auteur (2). Une des prétentions les plus généralement étalées par notre siècle de lumières est son éloignement pour tout ce qui tient aux apparitions surnaturelles : c'est une des pièces de son armure contre toute croyance. Il a décidé qu'il n'y a pas de revenans dans le monde positif, et dès lors il ne peut y en avoir dans le monde des fictions. Pour peu que cela passe en force de chose jugée, nous n'aurons plus de Shakspeare, nous n'aurons plus de Milton ! Nous l'avouerons sans hésiter, nous regrettons que la *Dame blanche d'Avenel* n'ait pas obtenu la place qu'elle méritait; mais nous espérons que le monde ne laissera point tomber dans l'oubli cet ouvrage.

La première distinction qu'accorda Georges IV à son avénement fut pour *l'auteur de la Dame du Lac*, auquel il écrivit sous cette adresse :

SIR WALTER SCOTT, OF ABBOTSFORD, BARONET.

L'Angleterre et le monde entier applaudirent à cet acte de goût et de haute intelligence. Sir Walter était peut-être le premier Anglais qui eût été anobli pour des œuvres purement littéraires, et Georges IV le premier roi qui eût payé la célébrité littéraire par l'illustration nobiliaire. Ce qu'il y a de plus glorieux dans cet anoblissement de Walter Scott, c'est que personne n'eut l'idée de blâmer cet acte de la puissance royale, encore que la plupart ne vissent pas encore en lui l'auteur de *Waverley*, et soient morts avant de changer leur doute en conviction (3).

En 1822, la visite que fit Georges IV à sa capitale du nord donna occasion à

(1) N'oublions pas que c'est un Anglais qui parle.

(2) Walter Scott ne montrait cette déférence envers la critique que pour les jugemens portés sur ses ouvrages *une fois publiés ;* car il dit lui-même, dans ses mémoires, avoir renoncé à provoquer des critiques partielles avant l'impression, attendu que c'est un moyen sûr pour effacer toute l'originalité de l'auteur. (*Note du trad.*)

(3) Cela est bien extraordinaire en Angleterre ; mais il ne faut pas oublier que Walter Scott était parent du duc de Buccleugh : à coup sûr ce n'était pas une considération bien puissante sur Georges IV ; mais sur l'aristocratie anglaise, c'est différent. Il est remarquable au surplus que la noblesse en Angleterre s'est beaucoup plus occupée de littérature depuis une dixaine d'années. (*Note du trad.*)

tous les Ecossais de témoigner leur dévouement à leur souverain, sentiment alors aussi en hausse qu'il est en baisse aujourd'hui. Le premier qui approcha du roi fut le *baronet littéraire* (*the literary baronet*), car c'était dans ses attributions. Aussi fut-il consulté sur tout ce qui concernait l'étiquette, et fit, *pro tempore*, les fonctions de lord marishal aussi bien que s'il eût reçu en naissant le nom de Keith. Nous ne nous arrêterons pas à faire la description de cérémonies toutes nationales, et qui ne ressortissent pas assez spécialement à une notice biographique.

Mais nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une pause pour étudier sir Walter Scott, parvenu, à sa cinquantième année, à l'apogée des honneurs, riche de fortune, de santé, entouré d'une immense popularité. — Sa réputation distinguée comme avocat, les honoraires qu'elle lui valait, les émolumens successifs de ses fonctions de shériff et de greffier à la cour de session, tout eût suffi, et au-delà, réuni avec son patrimoine, pour satisfaire amplement ses vœux et son ambition de richesses ; mais le courant de sa fortune avait été rapidement grossi, avec celui de sa réputation, par un grand nombre de petites sources qui venaient y verser leurs eaux ; car chaque ouvrage de l'auteur de *Waverley* semblait un talisman tout-puissant pour la fortune. Sous le coup d'une prospérité aussi extraordinaire, aussi croissante, aussi soutenue, il n'était pas de prodigalité qu'on pût appeler extravagance. Son fils aîné, Walter, était au service ; son second fils, Charles, étudiait à Oxford ; il avait marié sa fille aînée, Sophia-Charlotte, à M. John Gibson-Lockart, fils d'un riche ministre protestant, avocat distingué au barreau écossais, aujourd'hui éditeur de la *Quarterly Review*, auteur d'une admirable traduction de ballades-poésies espagnoles, et réunissant plusieurs autres titres littéraires ; enfin il avait encore à donner la main de sa fille cadette, Anne Scott, — et mistriss Scott vivait encore ! La maison d'Abbotsford avait grandi sous lui : il en avait jeté les fondemens, planté, arrosé les arbres. On pouvait dire de lui :

*Otium non sine dignitate.*

Il n'avait *ouvert* sa carrière qu'à trente ans ! à cinquante ans, il avait atteint le sommet de la renommée et de sa prospérité ; il jouissait d'autant d'honneur public, de popularité, de bonheur domestique qu'il soit donné à un homme d'en obtenir jamais !

Depuis long-temps déjà Scott avait fait de Melrose la Mecque de tous les voyageurs-touristes : sous son influence, Abbotsford devait un but de pèlerinage bien plus sacré. Toutes les parties du monde envoyaient leurs pèlerins au temple du génie. C'est qu'aussi le site, ainsi que l'édifice, exprimaient admirablement l'homme et l'auteur. On en a fait tant et de si longues descriptions qu'elles sont tombées dans le domaine du lieu commun, excepté pour les adorateurs du *Genius loci* : pour ceux-là, il n'est pas une phrase, pas un mot sans charme, dès-lors qu'ils rappellent le moindre souvenir de tout ce qui peut se grouper dans l'imagination autour d'Abbotsford.

Depuis Saint-Mary's Loch jusqu'à Berwick, la Tweed traverse un pays, sinon toujours pittoresque, du moins qui appelle les regards de l'observateur ; mais, là où, quittant le comté de Peebles, elle borde Selkirk et entre dans le comté, ci-

devant métropolitain, de Roxbourg, elle reçoit dans son lit, assez large déjà, les eaux de la Yarrow, si célèbre dans les vieux chants écossais :

Pare-toi, ma belle, ma douce fiancée (1).
Mary Scott, la fleur de la Yarrow (2).
Errez, errez, amans sur les collines qui bordent la Yarrow (3).

Et je ne m'amuserai pas à citer ici toutes les chansons ou ballades écossaises qui prouvent la célébrité ancienne de cette rivière. L'Ettrick, le ruisseau de la forêt, est déjà sorti des bras des dryades et s'est marié à la Yarrow. Et ici nous entendons doucement tinter à notre oreille le nom d'un poète qui l'a chantée. *The flowers of the forest are a'wed awa* (les fleurs de la forêt sont déshéritées des baisers de leur fiancé) est une des compositions les plus parfaites, et certainement la plus touchante ballade qui existe.

C'est après avoir reçu l'hommage de ces belles vassales, plus puissantes qu'elle, que la Tweed élargit son lit pour former le fameux *Gué* si utile autrefois aux abbés de Melrose. Or, c'est précisément dans cet endroit que Walter Scott a fixé sa résidence. Plus loin, en descendant, la Tweed reçoit les eaux de la Galla, souvent chantée aussi, et qui sert de limites aux domaines du poète. Le rapide et pittoresque ruisseau du Huntley traverse les terres; la route de Selkirk à Melrose passe à une petite distance du domaine, bordée au nord par la Tweed.

Toute la surface du pays est semée de coteaux arrondis, tantôt couronnés de bois touffus, tantôt couverts d'un *gramen* épais qui joue le velours, tantôt sombres et hérissés de *whinstone* anguleux et nu. La vue est étendue, variée, et n'offre pas un point qui n'ait sa légende, sa tradition, sa ballade. On compte, parmi les bardes qui ont chanté ce pays, un ancien Walter Scott, vétéran qui sur ses vieux jours se reconnut poète. Il mourut peu de temps avant l'abdication de Jacques II. Il était issue des Scott de Trilstone, et sa généalogie était bien établie. Mais pourquoi nous arrêter à lui sur le seuil de son grand homonyme?

Nous croyons voir encore Abbotsford à l'époque où existait la vieille maison de fermier; puis ensuite quand on eut élevé des murs autour du jardin et bâti la demeure provisoire de la famille, baraque dont le toit projeté en avant était soutenu par de gros troncs de sapins. Le château actuel est bâti tout-à-fait dans le goût du poète. Arkinson a donné le dessein des différentes parties de cet édifice, délicieux dans ses détails, mais dont l'ensemble n'admet pas la description. Il est construit en granit gris d'une grande beauté, et, vu de la rivière, il ressemble moins à un château qu'à un débris d'ancienne rue, ou encore à une file de maisons bâties sur une place dans quelque ville du continent.

La façade vers la rivière se compose de six corps d'édifice, tous surmontés de leur toit distinct; cette façade est en outre garnie de barbacanes, de machicouls, de créneaux, et flanquée de tours irrégulières terminées en *poivrière*, sur le modèle de celles dont l'auteur a flanqué le château de *Bradwardine*. Toutes les fenêtres de cette façade dominent la rivière et le bord opposé.

(1) *Busk ye, busk, my bonny, bonny bride*
(2) *Mary Scott, the flower of Yorrow.*
(3) *Bra', bra', lads, Yarrow braes.*

La façade orientale est surmontée au centre d'une tour carrée, pareille à celle d'une église de village, et cette façade est, de plus, flanquée de deux tours plus petites dont le style est tout-à-fait différent de celui des *Bradwardine*.

Enfin les autres façades ne sont pas plus régulières.

Quant aux jardins, ils sont disposés avec un goût admirable, et le poète s'y promenait avec délices. Il s'amusait tous les jours à planter, semer, tailler partout. Mais nous n'en finirions pas là-dessus.

L'intérieur de la maison est un composé d'élémens non moins discordans que ceux de l'extérieur, mais cette désharmonie entre chaque objet mis à côté l'un de l'autre, ne laisse pas que de former une sorte de mélange agréable à l'œil; c'est un effet de kaléidoscope infiniment plus beau que celui des dispositions ordinaires que présentent les maisons. Ce qu'on a le plus visité, ce sont l'Arsenal, la Bibliothèque et le cabinet d'étude de Walter Scott: on les a peints, dessinés au trait, lithographiés, gravés au burin, gravés à l'eau forte; on les a présentés au public sous toutes les formes, et il ne s'en est jamais rassasié.

La bibliothèque est une pièce magnifique, dont les principaux ornemens sont *au moins vingt mille volumes*. Ces livres se composent, en grande partie, d'exemplaires offerts par les auteurs, en signe d'hommage au grand maître reconnu de la littérature; ou de divers ouvrages à lui donnés par ceux de ses amis qui connaissaient et partageaient le mieux ses goûts et ses idées. On y voyait, en outre, différens objets, aussi offerts en cadeau par ses amis les plus intimes. Georges IV a donné, pour sa part, un exemplaire superbe des *Œuvres de Montfaucon*, en dix volumes in-folio, reliés en maroquin rouge et magnifiquement ornés. Byron lui a fait un cadeau bien caractéristique: ce sont des ossemens desséchés renfermés dans un vase de porphyre! On n'y voit qu'un seul buste, mais c'est celui de Shakspeare! Les quelques tableaux qu'il possédait sont de ses amis Allan, Wilkie, Raeburn, etc.

A la dernière exposition de l'Académie royale, Allan a offert au public un tableau admirable, représentant l'intérieur du cabinet d'étude de Walter Scott, à Abbotsford. Cette chambre, unique et sacrée pour la postérité la plus reculée, est de forme carrée et de petites dimensions. Elle est entourée sur trois côtés d'une galerie renfermant un vaste et parfait *sommaire* de bibliothèque. Dans les compartimens inférieurs de cette galerie sont disposés des objets de toutes sortes, ivoires, minéraux, métaux, ébènes; et puis, les trésors entassés d'antiquités, fruit de ces douces, mais longues et laborieuses recherches. Chaque case est surmontée d'un buste: celui de Napoléon fait pendant à celui de Pitt. La case qui renferme des reliques de Rob-Roy, de Montrose, du prince Charles-Edouard, etc., n'est pas la moins remarquable.

C'est dans ce cabinet qu'a été composée et écrite cette série de romans, de nouvelles, d'histoires, dont la publication a commencé une nouvelle ère pour la littérature nationale de l'Angleterre. Presque tous ces romans ont été écrits d'un bout à l'autre par la main de l'auteur lui-même. Un copiste, admis dans sa confidence intime, écrivait quelquefois, mais encore bien rarement, sous la dictée de Walter Scott. Ses heures de travail les plus chères étaient les premières de la matinée, et il ne faisait, bien souvent, que passer de son cabinet de toilette dans son cabinet d'étude, d'où il ne sortait que lorsqu'on l'appellait pour déjeûner. En sortant de table, où il lui arrivait rarement de ne pas s'asseoir au milieu d'un

cercle de famille et d'hôtes, il revenait dans son cabinet d'étude, où il travaillait encore jusque vers midi ou une heure, et là finissait sa journée littéraire : il consacrait ses après-midi à la société.

Lorsque nous venons à nous rappeler que Walter Scott entretenait une correspondance régulière et délicieuse, que toutes les familles nobles des environs recherchaient sa société, que son château était un refuge hospitalier pour ses amis et pour les voyageurs, et qu'il a constamment rempli avec exactitude et conscience ses devoirs de magistrat et de *Commissioner of supply*, il nous semble incroyable, même en regardant comme parfaitement employées ses vacances de greffier, qu'il ait pu seulement exécuter par lui-même et à lui seul le travail manuel de tant de volumes. Cependant *la copie* ne manqua jamais au libraire, et on comptait si régulièrement sur une nouvelle publication de l'auteur de *Waverley* à la grande foire de Leipsick, qu'un romancier allemand s'avisa une fois d'écrire sous *le nom de Waldamor*, je ne sais quelle histoire terrible, qui fut attribuée au fécond ermite d'Abbotsford, et s'écoula merveilleusement tant que dura cette conviction. Une affaire de contrebande littéraire à peu près semblable a été tentée à Londres même : on s'avisa d'annoncer, et même je crois de publier une nouvelle série des *Contes de mon hôte*, écrite, bien entendu, par une autre main ; mais cette fraude n'eut pas le même succès, le public en fit bonne et prompte justice.

Quelques-uns des chants de *Marmion*, publié en 1805, sont datés d'Abbotsford ; et ce fut à Abbotsford que Walter Scott écrivit la dernière préface de *Quentin Durward*, datée du 1er décembre 1831.

Ainsi s'écoula, jusqu'en 1825, la vie du Barde écossais, vie toute d'activité sociale, de bienfaisance, de sympathiques élans et de douces occupations scientifiques et littéraires. En 1824 il avait publié *the Betrothed*, dont l'introduction annonçait que Walter Scott allait changer de rôle et se faire historien. Ce fut en partie pour accéder aux vœux de Georges IV lui-même qu'il entreprit d'écrire la *Vie de Napoléon Bonaparte*.

Dans le courant de cette même année 1825, son fils, le major Scott, épousa la fille de M. Jobson, négociant fort riche. La belle fiancée lui apporta, dit-on, une dot de *soixante mille livres sterling* (quinze cent mille francs) ; mais il ne faut pas oublier que soixante mille livres, valeur réelle au commencement de cette année désastreuse, n'étaient plus, à la fin, que soixante mille livres, valeur nominale.

Et Walter Scott en fit la cruelle expérience, car cette année fut la plus désastreuse de sa vie, et l'or de son esprit fut rudement froissé sur la pierre de touche. Laissons-le raconter lui-même ses revers de fortune.

« Voyant le succès immense de mes travaux littéraires, je m'étais laissé aller à satisfaire la plupart des goûts que peut nourrir une personne qui, dans ma position de fortune, vit retirée du monde. Il me semblait que la plume du romancier anonyme avait ouvert pour moi la cassette inépuisable d'or, de diamans, de pierreries, découverte au voyageur du conte oriental ; et je crus pouvoir, sans extravagance, porter mes dépenses bien au-delà des ressources que m'offrent mon patriotisme et mes appointemens de magistrat. C'est pourquoi j'achetai, je bâtis, je plantai, et puis je me crus moi-même et tout le monde me crut propriétaire bien pur, bien assuré de mon bien. Mais ces richesses, comme tous les biens d'ici-bas, devaient s'envoler sous mes pas et s'évanouir sous mes yeux. L'année 1825, si désastreuse pour beaucoup de branches d'industrie et de commerce, n'épargna pas celle de

la littérature ; et il était presque impossible que la ruine de tant de libraires n'entraînât pas au moins en partie celle des auteurs qui avaient eu nécessairement des rapports d'intérêt avec ces libraires. Bref, il arriva que, presque sans avoir reçu seulement quelques lignes d'avis, je me trouvai enveloppé et balayé comme les autres par la terrible catastrophe ; et les créanciers des maisons avec lesquelles j'étais en affaire me poursuivirent en paiement de la modeste somme de cent vingt mille livres (trois millions). Cependant l'auteur qui avait ainsi imprudemment et sans garantie confié ses intérêts à des négocians, devait nécessairement subir les conséquences de leurs opérations hasardeuses, et il dut se résoudre, quels que fussent ses regrets, à abandonner aux créanciers tous les lambeaux de propriétés qu'il avait jusqu'alors regardés comme siens. Heureusement encore, ces propriétés tombèrent aux mains d'hommes intègres, probes, délicats, qui s'empressèrent de chercher et de lui exposer un plan pour se libérer, avec leur aide, bien entendu, car sans cela c'était tout-à-fait impossible ! »

Ce revers de fortune, si terrible et inattendu, qui réduisit Walter Scott de la plus complète prospérité au strict nécessaire, ne provenait en aucune façon de sa faute, à moins qu'on ne lui veuille reprocher d'avoir mis sa confiance dans des amis de vieille date ! Ce dut être pour lui un coup d'autant plus affreux qu'il lui enleva sa fortune en même temps qu'il déchira le voile d'un mystère qu'il cachait avec tant de soin et depuis si long-temps. Et pourtant cette perte d'une fortune amassée de si longue main, à force de travail, il la supporta sans faire entendre de plaintes amères, sans marquer de désespoir, et jamais il n'accueillit avec dureté MM. Constable, et ne leur adressa un reproche. L'adversité le frappa comme un coup de foudre, mais elle ne servit qu'à développer encore son noble caractère et sa dignité inaltérable. Nous avons appris de sa propre bouche qu'il prit, de lui-même et tout d'abord, la résolution de céder ses biens pour combler le déficit. Sa première démarche fut aussi de s'avouer l'auteur de *Waverley*, dès qu'il vit que l'affaire de MM. Constable prenait une tournure qui nécessitait l'explication d'un mystère désormais impossible à garder. Cet aveu, il le fit au dîner de l'*Edinburg theatrical fund*, le plus naturellement du monde, et sans qu'il fût question de l'affaire Constable. Cet acte de sa part fut accueilli partout avec enthousiasme.

Lorsque la nouvelle de sa ruine et de sa conduite honorable vint à la connaissance du public, elle ne fit qu'exalter plus encore l'admiration de ses compatriotes, et il fut cité dans le monde entier comme un modèle de probité, de délicatesse et de grandeur d'âme.

Il entreprit la révision de ses ouvrages pour en faire une nouvelle édition au profit de ses créanciers. Avant 1831, ils avaient déjà reçu un dividende de 9 s. 6 d. Des ouvrages nouveaux, *Anne of Geierstsein*, *the Chronicles of the Canongate*, *the Tales of a Grandfather*, *Sermons* et l'*Essay on Demonology*, publié dans la *family library*, vinrent encore augmenter le produit de ses travaux si honorables de *révision*.

Mais plusieurs années consécutives de cette abnégation totale de lui-même et d'une tension d'esprit continuelle minèrent la santé de notre illustre compatriote. Au mois d'octobre 1831, il vint à Londres et s'occupa de faire des recherches dans les précieux manuscrits du Bristish Museum. Mais, de retour à son château d'Abbotsford, il fut frappé d'une attaque de paralysie (1). Ses médecins lui conseillè-

(1) Il se leva de son lit de souffrance pour assister à une délibération du comté rassemblé où

rent d'aller respirer un air plus tiède, et le gouvernement, pour rendre au grand homme un hommage digne de lui, fit mettre un navire de guerre à la disposition du voyageur.

Il quitta l'Angleterre accompagné de son fils Charles, qui abondonnait Brazennose pour s'attacher à l'ambassade anglaise à Naples, et sa fille Anne, qui revint en Angleterre avec lui. Mais il n'était donné désormais ni aux jouissances de sa haute réputation, ni à l'accueil distingué des étrangers, ni même aux embrassemens de ses enfans, d'arrêter les progrès de la maladie. Comme il revenait dans son pays, il fut frappé, sur les côtes des Pays-Bas, d'une nouvelle attaque de paralysie. Les soins et l'habileté de ceux qui l'entourèrent le sauvèrent pour un temps, et la vue de sa terre natale parut lui rendre ses forces; mais cela n'inspira qu'une joie passagère et ne donna qu'un espoir trompeur : arrivé à Londres, il y languit encore quelques jours dans un état de léthargie qui ne lui laissa de force que pour exprimer le désir d'être porté à son château. On eut encore le temps de remplir ce vœu : il fut conduit à Abbotsford, mais il dépérissait à vue d'œil et ne trouva plus assez de force morale pour jouir des scènes qu'il aimait tant. On pouvait bien encore le porter de temps à autre dans son parc; mais il était trop faible pour prendre de l'exercice.

Enfin, le vendredi 21 septembre 1832, il expira, léguant à ses enfans un nom immortel et au monde un modèle sublime à imiter.

L'autopsie présenta une particularité assez remarquable : on trouva quelques parties du cerveau affaissées (pulpy) et remplies d'une matière aqueuse; et cela expliqua la noire mélancolie qui fit les derniers jours de Walter Scott si sombres d'horizon.

Le mercredi 26, son corps fut déposé dans le caveau de sa famille, à Drybourg. Trois cents gentilshommes des environs suivaient le convoi. Le révérend Georges Baird, principal de l'université d'Édimbourg, vint lui-même rendre les derniers devoirs à son élève, et ce vieillard, sainte relique d'une génération éteinte, oublié parmi les vivans, homme d'une sensibilité toute fraîche, d'une hysionomie encore pleine d'expression mobile, du caractère le plus pur, le plus estimable; ce bon vieillard, dis-je, fit entendre sur le corps du poète, dans sa bibliothèque tant aimée, une prière éloquente de simplicité. Tout le pays assita au convoi; les rues de Melrose étaient encombrées par les habitans, plongés dans une profonde affliction; les boutiques étaient fermées, les enseignes mêmes recouvertes de draps noirs, et il n'y avait pas jusqu'au plus grossier paysan qui ne parût sentir la perte que le monde venait de faire.

Ce furent les parens de sir Walter qui portèrent son corps au tombeau de famille : ils ne permirent pas qu'une main mercenaire, ou même étrangère, touchât ces restes sacrés. Ils marchaient dans l'ordre suivant :

il s'éleva contre la fureur actuelle de courtiser le peuple, et *il fut sifflé*! Ses paroles cependant étaient celles d'un honnête homme, d'un sage et ferme vieillard; mais elles vinrent se briser contre la passion exaltée du moment, et l'intolérance du parti populaire donna une leçon cruelle au moraliste sévère. On pense généralement que la douleur qu'il en éprouva, et puis les idées mélancoliques auxquelles il se laissait aller depuis quelque temps sur le sort de l'Angleterre, en voyant le gouvernement changer de direction, continuèrent à achever Walter Scott.

## TÊTE DU DEUIL.

LE MAJOR SIR WALTER SCOTT.

| DROITE. | GAUCHE. |
| --- | --- |
| CHARLES SCOTT, esq. second fils du défunt. | J. G. LOCKHART, esq. beau-fils du déf. DECEASED. |
| CHARLES SCOTT, esq, | JAMES SCOTT, esq. |
| NESBIT, cousin. | NESBIT, cousin. |
| WILLIAM SCOTT, esq. of RAEBURN, cousin. | ROBERT RUTHERFORD, esq, W. S. cousin. |
| Colonel RUSSEL. d'ACHIESTEEL, cousin. | HUGH SCOTT, esq. de HARDEN. |

## FERMAIT LE DEUIL

WILLIAM KEITH, esq. d'EDIMBOURG.

Son corps fut déposé entre celui de sa femme et celui de son oncle.

Cette vieille abbaye en ruines, si magnifiquement encadrée par les beautés naturelles qui l'environnent, si belle d'architecture, et grâce au bon goût du comte de Buchan, offerte pour servir de mausolée au génie, est un asile à tout jamais sacré. Sur la colline qui domine l'abbaye, on voit une statue colossale de Wallace, et l'on rencontre, non loin de là, sur le bord de la rivière, un temple agreste au génie de Thompson. Le service funéraire, selon le rite de l'Église épiscopale écossaise, fut lu par le révérend J. Williams, recteur de l'Académie d'Oxford : et puis, la cérémonie achevée, le caveau fut fermé à jamais sur les restes de sir Walter Scott !

Maintenant, le simple hommage que nous avons voulu rendre à notre compatriote est rempli : notre tâche finit ici.

Nous répéterons en finissant, ce que nous avons dit en prenant la plume, qu'il y aurait par trop de présomption à vouloir dérouler dès aujourd'hui toute la vie d'un homme qui fut aussi grand parce qu'il fut aussi bon ; et qu'il serait au moins aussi déplacé de prétendre donner actuellement une juste appréciation de son talent.

Son éducation ne fut pas profonde : l'éducation qu'on puise dans nos universités ne saurait produire un résultat aussi complet. Son génie naturel était inépuisable; mais il ne l'eût jamais développé sans le secours de ses immenses recherches, de ses travaux soutenus. Nous l'avons mis au-dessus de tous les écrivains contemporains pour sa fertilité d'invention, sa facilité de composition, et, avant tout, pour l'admirable tendance de tous ses ouvrages. Mais s'il fut incontestablement le premier romancier de son époque pour l'ensemble, il faut avouer qu'il fut dépassé dans les détails, dans le travail artistique par plusieurs de ses contemporains. Nous l'avons, nous, comparé à Shakspeare ; mais seulement pour l'observation admirable des caractères, et il en est qui l'ont mis à la hauteur de Shakspeare pour le génie et les œuvres de ce génie. La distance entre eux est immensurable.

Il n'y a pas de comparaison possible entre deux hommes qui ont suivi une direction aussi différente. Disons-le, cependant, la nature est belle dans une description animée : mais elle n'est véritablement grande que dans une action vivante.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici la remarque faite par un habile écrivain dans un recueil mensuel. Après avoir prouvé avec une grande supériorité que les vagues déclamations en faveur de la liberté et les emphatiques tirades contre l'odieuse tyrannie qu'on trouve dans les ouvrages des poètes libéraux, Byron et Shelly, ont vraiment l'air de sacrasmes contre le peuple, mis en parallèle avec l'admiration naïve et franche, la vive symphatie de Walter Scott pour tout ce qui est bien, pour tout ce qui est vertu, dans tous les rangs, dans toutes les positions sociales, et le respect qu'il cherche toujours à inspirer pour tous les sentimens vrais.

Nous nous associons de grand cœur à cette remarque ; mais l'auteur va jusqu'à dire que Shakspeare ne met jamais les basses classes en scène que pour s'en moquer, et nous ne lui accordons pas cela : qu'il se souvienne donc d'*Adam*, le fidèle serviteur, *qui suait pour faire son devoir et non pour boire de la bière* (*whose service weat for duty, not for mead*) ; et de Corin, le berger, qui parlait si sagement et pratiquait si bien la sagesse ; du pêcheur hospitalier dans le *Winter's Tale ;* etc., etc. Shakspeare a voué au ridicule les Jak Cades, comme il eût fait des Detrosiers, s'il eût vécu de leur temps. Il se moquait d'Holophernes, comme il ferait de notre maître d'école (*our School Master*). Il a merveilleusement démontré comme quoi les Aldermen sont d'excellens instrumens politiques ; et les prétendues lumières de notre époque lui eussent fourni matière à d'admirables satires, comme l'*Euphuisme* de la sienne. S'il eût désavoué le travestissement français de son Roméo, qu'eût-il pensé en voyant l'Angleterre adopter la livrée rouge d'Orléans et marcher à sa suite ? Mais Shakspeare, ainsi que Scott, ne reconnaissait pas les distinctions de rang, et trouvait partout des héritiers pour la vertu et les grandes choses. C'est ne rendre justice ni à l'un ni à l'autre que de les mettre en parallèle; cependant, quoiqu'un peu au-dessous de lui, Walter Scott n'en est pas moins beaucoup plus près de Shakspeare que des écrivains ordinaires.

(*Atlas.*)

# NOUVELLES LITTÉRAIRES ET DIVERSES.

Toute la bibliothèque publique d'une des îles de Scilly, se composait, il n'y a qu'un siècle, d'une bible et de l'histoire du docteur Faust. L'île était assez peuplée de paysans, qui, pour la plupart, savent lire, et l'histoire du célèbre thaumaturge passa d'une main à l'autre jusqu'à ce qu'enfin rien n'était plus resté des hauts faits de sorceries et de la catastrophe, toutes les feuilles ayant été usées par les doigts mouillés des avides lecteurs. Dans cette circonstance critique, une réunion des principaux insulaires fut convoquée, et la proposition adoptée à l'unanimité, de profite de la première occasion, quand la saison permettrait la communication avec Cornwall, pour faire venir de nouveaux livres. Grands étaient encore les débats, pour décider quels livres on choisirait, et le résultat des discussions fut, qu'on résolut de faire venir un autre exemplaire du docteur Faust.

---

Parmi les papiers délaissés par sir James Mackintosh se trouve l'ouvrage si souvent annoncé pendant sa vie « l'histoire de la révolution de 1688 » qui sera incessamment publiée.

---

On lit dans le « Literary Gazette », qu'on avait fait la remarque à Paris que presque tous ceux qui se sont beaucoup occupés de vieux manuscrits, de lettres autographes, sont morts du choléra.

---

M. G. de Humboldt, frère du célèbre voyageur, est actuellement occupé d'un ouvrage sur la philologie comparative, qui, avec l'érudition et la sagacité de l'auteur, promet d'être du plus grand intérêt pour le monde savant. C'est surtout l'Australie qui, comme le seul point de ralliement possible pour les deux continens a fixé l'attention de M. de Humboldt, et pour faciliter ses recherches, sur tous les idiomes de cette partie du monde, la société asiatique en Angleterre lui a fourni une quantité de renseignemens qu'elle avait successivement obtenus des diverses stations anglaises dans ces parages.

---

L'octogénaire Schischkov, le Nestor de la littérature russe, auquel la philologie et la critique sont déjà redevables de nombreuses productions intéressantes, vient de publier un volume de *Zapiski* (Mémoires) sur la guerre de 1812. L'auteur ayant occupé une place distinguée dans l'administration à cette époque mémorable, et ayant en outre joui de la confiance particulière de l'empereur Alexandre, il pouvait communiquer plusieurs faits importans jusqu'ici inconnus. Il est vrai que ces mémoires n'offrent pas tant de situations piquantes, pour la classe ordinaire des lecteurs que les autres mémoires historiques modernes; mais ce défaut est richement compensé par le nombre des documens authentiques.

---

Quelque singulières que soient les formalités nécessaires pour conclure un mariage chez les différens peuples du globe, celles en usage parmi les nègres de la Caroline du Sud, l'emportent sur toutes celles connues. Voici ce qu'en rapporte un voyageur : « Un jeune nègre et la plus jolie mulâtre que j'aie jamais vue, voulaient se marier. Les parties étaient parfaitement d'accord, et il ne manquait que le consentement du maître de la future épouse. Celui-ci, mon ami Massa, s'étant promené un soir avec moi, le nègre l'aborde et lui dit, sans aucun autre préambule : « Massa, toi permettre que moi épouser Riddiky. » — « Est-ce que Riddiky en est

contente ? » — « Oui, Massa. » — « Mais sais-tu que si tu l'épouses, je ne te permettrai plus de courir après les autres filles de la colonie ? » — « Massa, Washington (c'est le nom du nègre) est amoureux et n'aura plus d'yeux pour les autres filles. » — « Eh bien ! prends-la et va-t'en au diable ! » — « C'est bien, Massa. » Sur cela Washington embrassa Riddiky et dès-lors ils étaient mariés.

---

On lit dans un ouvrage récemment publié en France, intitulé : *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, etc., que les 29 millions d'habitans de la France parlent le français, mais dans 70 différens dialectes. Du reste de la population (formant environ 2,700,000 âmes), 1,140,000 parlent l'allemand, 1,050,000 la langue celtique, 188,000 le cantabrien, 188,000 l'italien et 177,000 le flamand.

---

En annonçant que, parmi les 446 étudians en médecine examinés, la dernière année, par la société des pharmaciens à Londres, 373 ont obtenu le diplome d'exercer leur art, un journal anglais s'écrie naïvement : « Hélas ! qu'adviendra-t-il des fidèles sujets de Sa Majesté Britannique. »

---

A Sidney, capitale de la Nouvelle Galles du Sud, un établissement scientifique vient d'être fondé, nommé *Australian College*, dans lequel des leçons seront données par quatre professeurs en littérature anglaise, en grec, en latin, en mathématiques, en philosophie et dans les sciences du commerce.

---

Un nouveau journal va paraître à Londres sous le titre de « *Anglo-Germanic Advertiser* » dans le but d'établir des relations littéraires et scientifique entre l'Allemagne et l'Angleterre. Ce journal paraîtra une fois par semaine dans les deux langues en regard, et contiendra dans chacune de ces langues ce qui sera le plus intéressant pour les lecteurs des deux nations.

(*Das Ausland.*)

---

On lit dans un des derniers numéros du *Magazin fur die Literatur des Auslandy* la notice suivante sur l'origine de quelques hommes célèbres : Euripide était le fils d'une fruitière ; Virgile d'un boulanger; Horace d'un esclave affranchi ; Amyot d'un tanneur; Voiture d'un receveur de contributions ; Lamothe d'un chapelier ; Sixte V d'un porcher ; Fléchier d'un fabricant de chandelles ; Massillon d'un tourneur ; Tamerlan d'un berger ; Quinault d'un garçon boulanger ; Rollin d'un coutelier; Molière d'un tapissier; J. J. Rousseau d'un horloger; J. B. Rousseau d'un cordonnier ; Beaumarchais d'un horloger; sir Samuel Romilly d'un orfèvre; Johnson d'un maçon ; Shalkspeare d'un boucher ; sir Thom. Lawrence d'un douanier; Collins d'un chapelier ; sir Edouard Sugden d'un barbier ; Thomas Moore d'un épicier ; Rembrandt d'un meunier ; etc. ; etc.

---

Simple réflexion sur l'histoire de France. — Louis XIV fut fils de Louis XIII, mais né d'Anne d'Autriche, après 23 ans de stérilité de cette reine. Les mémoires secrets du temps... mais, ne nous arrêtons pas à ces vaines suppositions, toujours indignes de la gravité de l'histoire, et admettons pour fils de Louis XIII le grand roi Louis XIV. Examinons ce qui s'est passé depuis, pendant une période de plus de deux siècles. Louis XV ne fut pas fils de Louis XIV, Louis XVI ne fut pas fils de Louis XV ; Louis XVI eut un fils (Louis XVII) il ne régna pas ; Napoléon

régna, mais il n'était pas fils de roi. Il lui naquit un fils sur le trône, ce fils ne régna pas. Louis XVIII régna ensuite, il n'était pas fils de roi. Charles X régna, il n'était aussi que frère de roi. Il eut un fils; ce fils vit et ne règne pas. Louis Philippe règne, mais n'est pas fils de roi. Enfin, depuis plus de deux siècles, pas un seul fils de roi n'est monté sur le trône.

(*Corsaire.*)

---

Le gaz a Londres. — Le foyer du gaz à Londres consomme 38,000 chaldrons (1) de charbon par an; il donne la lumière à 62,000 lampes dans les boutiques, et à 7,500 lanternes dans les rues. En 1830, le nombre des tuyaux de gaz, tant à Londres qu'aux environs, s'élevait à 1,000 en longueur. La lumière du gaz d'un demi-pouce de diamètre fournit une clarté égale à celle que procurent 20 chandelles; la lumière du gaz d'un pouce de diamètre égale celle de 100 chandelles; la lumière de deux pouces de diamètre, 420 chandelles, et de celle trois pouces, 1,000 chandelles.

(1) Un chaldron contient 12 sacs.

REVUE

UNIVERSELLE.

POLITIQUE.—HISTOIRE.—INDUSTRIE.

# ESSAI STATISTIQUE

SUR LES RÉSULTATS OBTENUS

## DE L'INTRODUCTION DE LA CULTURE DU MURIER

ET DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE EN BELGIQUE.

*Mémoire rédigé sur des documens authentiques et propre à servir de guide à ceux qui s'occupent de la culture du mûrier* (1)

> Il existe peu de produits sur les marchés d'Europe qui, comparés à leur valeur naturelle, offrent un bénéfice net plus grand que celui que présente la soie.
> (*Journal des connaissances utiles.*)

Depuis quelques années, la Belgique est redevable aux soins du gouvernement et au zèle de plusieurs particuliers, de la culture du mûrier blanc et des résultats de plus en plus satisfaisans qu'on en obtient, pour ainsi dire, chaque jour. La naturalisation chez nous d'une branche d'industrie qui nous rend annuellement tributaires de l'étranger pour plus de quatre millions de francs, doit intéresser assez les agronomes et tous ceux qui s'occupent d'économie politique, pour qu'ils applaudissent aux efforts tentés pour développer cette industrie parmi nous et enrichir le pays d'un capital que nous portions à d'autres contrées. Des documens sûrs et pris aux sources, nous permettent de n'offrir à nos lecteurs rien qui ne soit constaté : et, riches de faits, nous nous garderons bien d'exploiter le vaste champ des hypothèses et des inductions, travers trop commun de nos jours et dont la saine raison commence à faire justice; les procédés théoriques n'étant plus appréciés maintenant, qu'autant que des résultats importans en ont prouvé l'avantage. Ce que nous disons ici est particulièrement applicable à l'agriculture.

(1) Ce travail peut faire suite aux articles *Essai sur la soie*, contenus dans les livraisons 2 et 3 de la *Revue Universelle*.

Des succès extrêmement remarquables ont été le prix de nos efforts dans la culture du mûrier, et malgré le peu d'années qui se sont écoulées depuis l'introduction chez nous de cette culture nouvelle, nous avons acquis la certitude, fondée sur des faits nombreux, de la nécessité et de l'acclimatation du mûrier blanc, ce qui revient à dire que nos magasins ne tarderont pas à être fournis abondamment d'étoffes de soie indigène. La transformation de la feuille du mûrier en soie n'étant que le résultat d'une série d'opérations qui se font dans des bâtimens abrités, et qu'une chaleur factice et des procédés connus donnent sous toutes les latitudes, ayez des mûriers et vous aurez des fabriques de soieries.

Si quelque personne peu accoutumée à calculer tous les avantages ou les inconvéniens d'une innovation, nous demandait ce que le pays gagnera à l'introduction d'un arbre donnant tout à-la-fois un mode d'agriculture et une branche d'industrie, inconnus à nos producteurs, nous leur mettrions sous les yeux les données suivantes, et nous leur demanderions si de tels avantages sont à dédaigner : 1° La circulation d'un numéraire plus abondant et qui ne devra plus être porté à l'étranger, pour une foule d'articles de nécessité ou de fantaisie dans la fabrication desquels la soie entre en tout ou en partie. 2° La possibilité d'obtenir deux produits à-la-fois sur le même terrain : les mûriers à haute tige ne nuiront pas plus aux autres cultures que ne le font nos arbres fruitiers dans les vergers et nos saules sur le bord des chemins. 3° Enfin la certitude d'une ressource de plus pour la classe indigente, laquelle se trouvera en partie employée dans nos ateliers, et cela d'une manière d'autant plus avantageuse que la matière première sera le produit du sol, sans qu'aucune mesure d'une nation étrangère puisse entraver le développement de cette nouvelle source de prospérité.

*Du mûrier blanc et de sa culture appropriée à notre climat et à notre sol.*

Il y a, comme on sait, plusieurs espèces de mûriers : le mûrier noir, qui, de tout temps, a été connu en Europe, et que nous cultivons assez communément, pour la qualité rafraîchissante de ses fruits, dont nous faisons des sirops et des conserves ; le mûrier blanc, originaire de l'Inde et nouvellement transporté chez nous (1) : enfin le mûrier rose ou d'Italie, qui n'est qu'une variété de la seconde espèce. On le nomme ainsi, non à cause de la couleur de son fruit, qui est blanc, mais parce que les bourgeons de cet arbre et le bout de ses pousses ont à peu près

(1) Si nous disons que le mûrier blanc est nouvellement transporté chez nous, nous prions le lecteur de ne pas entendre ces mots à la lettre ; nous ne voulons parler ici que de grandes plantations faites par beaucoup d'individus, Car nous n'ignorons pas que dès l'année 1609 l'archiduc Albert conçut le projet de favoriser la Belgique de la culture du mûrier blanc et de la fabrication de la soie. On trouve même dans la *Revue des Revues* de mars 1830 et publiée par M. Jobard une lettre inédite jusqu'à cette dernière époque, et dans laquelle le prince accorde *octroy à Thomas Gromage, echevin du Francq, pour luy seul pouvoir amener, planter, eslever et vendre les blancqs mûriers, considérant le grand bien et utilité qu'en adviendrait à tous nos subiects* (*et signalement aux pouures de tout sexe et eaige*); et le prince Charles, avait fait planter à Tervueren à la fin du siècle susdit, des mûriers qui sont aujourd'hui d'une croissance magnifique et avec les feuilles desquels il essaya plusieurs éducations de vers à soie, et si nous ne nous trompons, à l'air libre, en plaçant les vers sur les arbres. Ces expériences devaient rester sans résultat certain, quoiqu'on ait obtenu de très-beaux produits accidentellement à Tervueren, le comte d'Andolo n'ayant pas encore enseigné à l'Italie et au monde entier à élever des vers à soie sous toutes les latitudes.

une forme de rose, ses feuilles étant très-rapprochées les unes des autres, et les bourgeons se montrant d'un rose tendre. Cette variété n'a été introduite chez nous que très-nouvellement encore ; elle donne, à la vérité, beaucoup plus de feuilles que le mûrier blanc, mais elle a l'inconvénient d'être plus sensible au froid, si l'on en juge d'après les pieds qui viennent de France. Obtenue de semis elle se montrera sans doute plus acclimatée et pourra ainsi être cultivée utilement.

Quant aux qualités résultant de l'emploi dans les magnagnières des feuilles de telle espèce, préférablement aux feuilles de telle autre, voici ce que l'expérience a fait connaître. La feuille du mûrier noir, dure, rude, tenace, produit une soie forte et grossière. On s'en sert principalement en Grèce, en Espagne, en Sicile et en Calabre. Nous avons été nous-mêmes dans la nécessité d'en faire usage avant que nos mûriers blancs, trop peu nombreux alors, pussent nous permettre d'en obtenir; le désagrément qu'elle présente, de plus, d'être tardive nous obligeait à différer l'incubation des œufs, retard qui nuisait au bien-être du ver. La feuille du mûrier blanc ne diffère pas pour l'emploi de celle du mûrier rose, du moins à ce qu'il nous a semblé ; il en est de même du mûrier blanc à l'état sauvage et de celui à l'état de greffe : les feuilles en sont également excellentes, d'une substance nutritive et donnant de très-bons résultats en soie. Les feuilles doivent être choisies dans le plus parfait état de fraîcheur et sans nulle altération. Echauffées, elles sont moins nutritives et altèrent la santé des vers à soie, et tachées de rouille elles sont plus dures.

Le terrain le plus favorable à la culture du mûrier est un terrain léger et médiocrement gras, bien abrité des vents du Nord et d'Ouest ; nous disons le plus favorable, parce que des terrains ne réunissant pas toutes ces qualités ont cependant produit des mûriers d'une belle venue, quoique moins beaux que ceux plantés dans un sol de la première espèce. Cette faculté de se contenter du terrain auquel on veut bien le confier, rend le mûrier précieux pour les diverses qualités de sol de notre contrée.

Le mode de culture dépend des localités; mais il a été constaté à l'établissement de Meslin-l'Evêque près d'Ath que pour bien faire, il fallait défoncer la terre à une profondeur de deux pieds et demi ou de trois pieds et l'engraisser de fumier liquide et de chaux. Ces soins et le choix d'un endroit abrité sont surtout nécessaires, si c'est une pépinière qu'on veut établir. En ce cas il faudra, au commencement d'avril, ou même à la fin si la saison est pluvieuse et froide, semer par lignes espacées d'un demi-pied les unes des autres. Il a été constaté qu'il est difficile de tenir les semis propres quand on sème à la volée. On repiquera les jeunes plants, l'année suivante, dans un terrain façonné comme nous avons dit plus haut et à la distance d'un pied les uns des autres. Il sera bon de ne mettre que quatre ou cinq rangées de jeunes plants dans chaque planche, séparée de la planche voisine par un sentier. Cette opération et toutes plantations dans les pépinières peuvent se faire depuis février jusqu'en avril, pourvu que le temps soit doux et peu variable. Le nombre des jeunes mûriers obtenus par semis en Belgique depuis quatre ou cinq ans dépasse déjà deux millions.

S'il s'agissait de faire une plantation à demeure, il faudrait préférer l'arrière saison, c'est-à-dire, les mois d'octobre et de novembre, les arbres souffrant moins que plantés aux mois de mars ou d'avril. A cet effet, on ouvrira des trous larges et profonds, quelques mois d'avance s'il est possible. Les racines seront mises à l'aise et dans leurs positions naturelles ; la terre sera foulée, mais pas trop fort,

au pied de chaque arbre, de manière à empêcher que le vent ne le fasse vaciller. Nous recommanderons de veiller attentivement à ce que l'arbre ne s'appauvrisse pas, en lui laissant jeter des bourgeons inutiles : il faut supprimer tout rejeton hors de place; il est essentiel de veiller à ce que cette opération soit faite en temps convenable depuis la pépinière jusqu'à la plantation à demeure.

Quoique placées sous une latitude peu différente, nos provinces diffèrent beaucoup entr'elles pour la température. La partie montueuse et boisée de l'Est et du Nord est encore couverte de neige quand les plaines fertiles de l'Ouest et du Midi présentent déjà des tapis d'une verdure qui doit donner des moissons. Un froid plus précoce et plus intense vient encore, dans les provinces de Luxembourg, de Namur, de Liége et de Limbourg, et même dans une partie de celles de Hainaut et d'Anvers, rendre cette différence plus sensible. Eh bien! nonobstant cette différence, nous croyons toutes les parties de notre sol appelées à jouir du bienfait de l'importation chez nous du mûrier blanc. Qu'on nous permette de faire l'historique de cette culture et l'on jugera si notre espoir est fondé.

Le mûrier est originaire des Indes. Le premier mûrier fut apporté de l'Orient en France dans le 15e siècle (1) par le sire de Saint-Auban : l'Italie le reçut à-peu-près à la même époque. Vers la fin du 17e siècle, des refugiés français le portèrent dans le Brandebourg, puis de là dans toute la Prusse, où la culture du mûrier a pris une grande importance, attestée par ses résultats : dans le district de Potsdam et celui de Francfort sur l'Oder seulement, on a recueilli l'année dernière dix mille cinq cents livres de soie (2). Il n'a pas fallu un demi-siècle pour voir la culture de cet arbre envahir le sol du Danemarck. Le roi de Suède vient de faire planter plusieurs milliers de mûriers à Ladugoordsholm, dans le but de servir à élever des vers à soie. Enfin, la Russie fait de grands efforts pour introduire chez elle cette industrie agricole, en cherchant à y naturaliser le mûrier (3). Nous croyons par ces antécédens être en droit de penser que toutes les provinces de notre territoire sont appelées à profiter des avantages dont l'expérience chez nous-même vient de démontrer la réalité. Nous prions le lecteur de nous suivre dans les détails à-coup-sûr intéressans que nous allons donner, touchant les résultats obtenus chez nous.

Le gouvernement précédent, en général si malheureux dans la distribution de ses encouragemens aux innovations en agriculture et en industrie, avait cette fois fait preuve de discernement, en créant un établissement modèle à Meslin-l'Évêque, pour la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie. Mais, par un effet de son peu de bienveillance pour les régnicoles, il chargea de cette exploitation un étranger, qui chaque année induisait l'état en une dépense de plus de 40,000 fl. On se doute bien que cette profusion n'aboutit qu'à être mal servi : l'établissement modèle était loin d'être soigné en raison des dépenses qu'il coûtait, et dont

(1) Cet antique mûrier existait encore en 1810, et attendu le soin qu'on en prenait, existe probablement encore. Les descendans de ce vieil arbre couvrent le sol de la France, et l'enrichissent annuellement d'un revenu considérable. Ce fut Louis XI qui, en 1470, établit à Tours, la première manufacture de soieries, et Henri II fut le premier qui porta des bas de soie. Les ouvriers employés par Louis XI furent des Italiens et des Grecs, mais ce ne fut que sous Henri IV que cette précieuse industrie se développa en France.

(2) Voir le *Moniteur Belge*, du 24 janvier de l'année 1832.

(3) Voir la *Revue des Revues*, tome 1, 2e livraison et la *Revue Universelle* liv. 2.

la majeure partie était absorbée par les gros appointemens et des dépenses de pur agrément. Le gouvernement actuel, trop sage pour ne pas maintenir ce qui était utile, conserva la magnanière, dont il confia le soin à un Belge digne de sa confiance sous tous les rapports : et cette exploitation, si pleine d'avenir et déjà si prospère, ne coûte pas annuellement fl. 2,000 à l'Etat.

Outre les espérances bien fondées du gouvernement touchant la culture du mûrier dans son établissement modèle, il n'a pas voulu tarder à faire recueillir aux agriculteurs les avantages que leur promet cette nouvelle branche d'industrie; et à cet effet, il fait distribuer chaque année un certain nombre de mûriers, par les soins du directeur de Meslin-l'Evêque, à tous les agronomes qui se montrent les plus disposés à y donner des soins constans. Plusieurs même ont à leurs propres frais planté des mûriers et nourri des vers à soie avec beaucoup de succès, comme nous allons le voir bientôt. Les matières qui ont rapport aux deux divisions de notre mémoire ont trop de connexité pour que nous ne parlions pas de l'une en nous occupant de l'autre : qu'on nous pardonne donc si nous tombons dans cet inconvénient à peu près inévitable.

*De l'éducation des vers à soie et des résultats obtenus en Belgique de l'importation de cette industrie.*

Le gouvernement, de plus en plus convaincu de l'immense avantage que les populations agricoles et industrielles doivent un jour recueillir de l'acclimatation du mûrier chez nous et de l'introduction dans nos fermes de l'éducation du ver à soie, s'est décidé, avec une certitude fondée sur des résultats satisfaisans, à régulariser ses encouragemens et à les faire marcher d'accord avec l'établissement modèle. En conséquence le Roi a porté en date du 30 janvier dernier un arrêté dont voici les principales dispositions :

Il sera distribué annuellement, et par les soins de notre ministre de l'intérieur, plusieurs milliers de mûriers blancs ou roses pour être plantés dans le royaume.

A partir de 1832 inclusivement, une prime d'un florin sera payée par les soins du susdit ministre pour chaque kilog$^{e}$. de cocons produits dans le pays.

Une prime ou médaille d'or de 500 fl$^{s}$. sera accordée à celui qui, au mois de mai 1834, possédera en Belgique la plantation de mûriers blancs ou roses à demeure la plus productive.

Une prime ou médaille d'or de fl$^{s}$. 300 sera de même accordée à celui qui, à la même époque, possédera la plantation à demeure la plus étendue et la plus nombreuse de mûriers blancs ou roses.

Une prime ou médaille d'or de 100 fl$^{s}$. sera accordée à celui qui à la même époque possédera dans le pays la pépinière de mûriers blancs ou roses la plus nombreuse, et dont les plants seront tout à la fois de la plus belle venue. . . Une prime ou médaille d'or de 500 fl. à celui qui le premier dans le pays formera avec les feuilles de ses plantations à demeure une éducation de vers à soie dont le produit sera d'au moins 50 kilog$^{s}$. de soie de bonne qualité.

Nous verrons dans un instant quels ont été dès l'année 1832 les résultats de la bienveillance éclairée du gouvernement. Nous allons pour le moment dire un mot de Meslin-l'Evêque et rendre compte des produits obtenus pendant cette saison à l'établissement modèle.

Allégé du luxe inutile et du personnel ruineux que le précédent gouvernement avait établis à Meslin-l'Evêque, cet établissement se trouve maintenant réduit à l'expression la plus simple : un directeur et des ouvriers. C'est là tout ce qu'il fallait pour un établissement modèle de ce genre dont le principe vital est l'économie. Les jardins d'agrément créés par l'administration précédente ont fait place à des pépinières de mûriers : les arbres déjà productifs sont taillés et effeuillés en temps convenable; 1267 kilogs. de feuilles ont été consommés cette année par des vers à soie provenant de 70 grammes de graines, tant de celle récoltée à l'établissement que de divers échons. reçus de Sicile et de France. Les produits de cette épreuve ont été 1° de 90 kos. 421 grammes de cocons qui ont fourni 9 kos. 701 grammes de très-belle soie; 2° de 800 grammes de filoselle 1re qualité. 3°. enfin de 1 ko. 800 grammes de bourres et droguets 2e qualité. Nous garantissons l'exactitude la plus scrupuleuse dans les rapports, et pour la qualité, Mr. Gouttier de St.-Martin, éditeur du journal d'Agriculture, et très-versé dans les connaissances théoriques et pratiques de la matière, rend le témoignage suivant : « Déclare

« Que m'étant rendu au ministère de l'intérieur où l'on m'a fait voir différents échevaux de soie brute provenant de l'établissement sétifère de Meslin-l'Evêque, j'ai reconnu, après l'avoir examinée avec beaucoup de soin que, sous tous les rapports, elle égalait celle recueillie dans les contrées de la France où cette production réunit le plus de qualités.

» Je déclare que, pendantplus de 15 ans que je me suis livré à l'éducation des vers à soie, en Anjou, je n'ai jamais recueilli de soie qui fût supérieure à celle dont on m'a présenté des échons. au ministère de l'intérieur.

» Quant à la filature, je ne pense pas qu'en aucune contrée, soit en France, soit en Italie, elle ait atteint un plus haut degré de perfection qu'à l'établissement royal de Meslin-l'Evêque.

Bruxelles le 10 août 1839. »

Après un témoignage d'un aussi grand poids, il n'est plus permis de douter encore du succès de notre industrie nouvelle; nous nous contenterons d'en comparer les produits avec ceux qu'on obtient à Lyon. Selon les données d'un Lyonnais, Mr. Mayet, il faut dix, onze et quelquefois 12 livres de cocons pour fournir une livre de soie quand la récolte est heureuse (1); nous avons obtenu cette année, à Meslin, comme nous l'avons vu plus haut, un rapport plus favorable que dans la France méridionale aux années les plus favorables et les plus productives. Voici d'autres faits qui sont déjà les heureux fruits de l'arrêté du roi du 30 janvier : Mr. Ch. de Goudt, ayant établi une magnanière à Wondelghem, y a fait une éducation de vers à soie qui a été conduite et dirigée par des ouvriers magnaniers élèves de l'établissement. Il a obtenu l'année 1832 une quantité considérable de soie dans le rapport de 10 p o/o kos. de cocons. Cet agronome est sans contredit le particulier qui a fait la plus grande éducation de vers à soie dans le pays, sans excepter même Mr. van Hoebroek de Fiennes, qui avait à la vérité obtenu précédemment un rapport aussi favorable, c'est à dire, 16 à 17 livres de belle soie pour 170 li-

(1) Voir page 146 d'un ouvrage intitulé : *Des manufactures de soie et du mûrier* par M. Mayet. Paris 1810.

vres de cocons. Dans une notice manuscrite extrêmement intéressante et que nous avons sous les yeux, Mr. van Hoebroek de Fiennes rend compte des frais résultant de cette éducation, ils se montrent à 81 fl. pour lesquels il a reçu 264 fl. d'un fabricant de soieries, ce qui fait un bénéfice net de 183 fl. résultant d'une petite éducation. Une éducation plus importante ne constituerait pas en frais beaucoup plus considérables, les principales dépenses provenant du chauffage, etc. Il est juste d'ajouter que Mr. van Hoebroeck de Fiennes ne porte pas en compte les feuilles qu'il a été obligé d'acheter, n'ayant pas suffisamment de mûriers à cette époque pour nourrir les vers à soie qu'il avait fait éclore.

M. le sénateur Vanhoebroeck de Moereghem a recueilli cette année une certaine quantité de soie extraordinairement belle, et dont nous avons un échantillon sous les yeux. Cette soie est d'une blancheur éclatante.

M. Lebrun a récolté l'année dernière à Flobeck et à Lessines un produit proportionnel de 10 kilog. de soie pour 100 kilog. de cocons. Nous savons que son exploitation prospère, mais nous ignorons quels en ont été les produits de cette année.

Enfin, M. Merestan a recueilli à Ghoy 9 kilog. de cocons sans qu'il nous ait été communiqué quel a été le rapport du poids de la soie avec celui des cocons. Nous laisserons parler des faits si patens, et nous nous contenterons d'ajouter que de tous côtés des demandes arrivent au Ministère de l'Intérieur, tendant à obtenir un certain nombre de mûrier, dans la distribution qui, aux termes de l'arrêté du Roi, doit être faite annuellement.

Après les excellens ouvrages du comte d'Andolo et du docteur Pittaro sur l'art d'élever les vers à soie, et dont les procédés sont aujourd'hui universellement suivis, il ne nous reste presque plus rien à dire sur cette matière. Nous engageons donc les agronomes Belges à se les procurer. Ils y apprendront l'art d'élever l'insecte précieux, quelque soit l'état atmosphérique, soit du climat, soit de la saison. Nous leur recommanderons d'abord de suivre le conseil du comte d'Andolo et de faire attention aux quatre préceptes suivans. 1° d'aérer l'atelier le plus qu'il sera possible. 2° d'y maintenir une chaleur de 16 à 18 degrés selon l'échelle de Réaumur. 3° de tenir les vers à soie dans la plus grande propreté et de pousser un peu la chaleur à l'époque de la montée 4 o/o. 4° enfin de ne pas trop les entasser les uns sur les autres. La justesse de ces observations a été appreciée à Meslin-l'Évêque; en voici d'autres, fournies également par l'établissement modèle. Les petites gelées étant un des inconvéniens résultant de notre climat, il importe de retarder l'incubation des graines jusqu'à la fin de mai. En suivant cette méthode, on est certain de ne pas manquer de feuilles, inconvénient auquel rien ne pourrait remédier, la feuille du mûrier étant maintenant reconnue comme seule propre à la nourriture de l'insecte setifère. Enfin pour dernière observation nous dirons qu'en un temps orageux ou pluvieux il ne faudra donner de l'air que par les happes supérieures, et qu'il sera indispensable de corriger l'humidité par la chaleur et des ventilations. S'il y a de l'odeur dans la magnanière, on y fera de légères fumigations de chlore. Il nous reste à parler du travail opéré chez nous sur la soie, et à instruire le lecteur du point où nous sommes sous ce rapport. Nous nous étendrons peu sur cet article, cette industrie étant trop nouvelle pour que nous ayons recueilli beaucoup d'observations. Le dévidoir dit Tour de Piémont est celui qui est employé à Meslin. C'est le plus estimé de tous ceux qui sont en usage : les modifications que ce dévidoir a subies en France ne portent que sur les accessoires, le principe ayant été conservé le

même pour la filature. Le doublage, le tordage et l'organsinage se font dans différens ateliers à Anvers. L'organsinage se fait chez M. Mettepeningen qui a sa fabrique à Casielle, près d'Anvers, et Uccle a vu depuis peu s'élever par les soins de M. Obert une fabrique de soieries qui compte, à ce qu'il nous a assuré, 150 ouvriers; s'il en est ainsi, nous aurons l'avantage de trouver dès le principe l'emploi chez nous des soies que nous pourrons récolter et il ne faut pas craindre que la France vienne nous apporter des soies brutes en concurrence avec les nôtres. La sortie des soies grèges est prohibée en France, elle-même devant encore tirer de l'étranger une énorme quantité de matière première. Quant aux bourres et droguets, il n'a pas été constaté, que nous sachions, s'il ne vaudrait pas mieux les filer au rouet, dans nos Flandres où l'on file si bien, que d'employer les procédés mécaniques usités pour le coton.

Avant de terminer ce que nous avions à dire touchant cette industrie nouvelle, si pleine d'avenir et d'espérance, qu'il nous soit permis de donner quelques conseils aux agronomes qui s'occupent de la culture des mûriers et dont le nombre s'accroît chaque jour. Le premier conseil sera de ne pas dépouiller ses arbres trop tôt, et de les laisser croître sans les épuiser, c'est-à-dire de ne pas les dépouiller deux années de suite. Le second, de planter des mûriers à haute tige autour de ses terres, attendu qu'un mûrier de 10 ans, selon le calcul de M. Van Hoebrock de Fiennes, peut produire annuellement 100 livres de feuilles, quantité suffisante pour la production d'une livre de soie estimée 10 fl.; enfin notre dernier conseil à l'agronome sera de l'engager à tenter de petits essais, les premières années, avec les élagages de ses mûriers; si son temps est absorbé par d'autres travaux, nous lui dirons même de se contenter de planter sans faire d'éducation : les feuilles du mûrier devant manquer toujours, attendu la consommation croissante qui s'en fera nécessairement pour la production des soies dont s'alimenteront nos fabriques. Cet inconvénient se fait sentir dans tous les pays où l'on élève les vers à soie, car pour l'entretien d'une seule magnanière, plusieurs propriétaires des environs récoltent des feuilles qu'ils vendent à un prix fixé d'avance et dont conviennent chaque saison le magnanier et les propriétaires des mûriers.

La France gagne par an 60 millions dans l'exploitation de ses fabriques de soieries, et cependant plus des 3/4 de son sol sont étrangers à cette industrie! Maintenant que l'expérience vient de prouver que nous pouvons produire, ou plutôt que nous produisons de la soie, et dans des rapports aussi favorables qu'en France, il ne nous reste plus qu'à nous affranchir d'un tribut annuel d'environ 4 millions; peut-être même verrons-nous un jour la Belgique vendre à l'étranger le superflu de sa consommation d'un produit qu'elle aura tiré de son sol, et façonné de ses mains.

---

# LES ANGLAIS

## ET LES CHINOIS DE CANTON (1)

Sur la terrasse élégante de la factorerie anglaise, à Canton, deux officiers de

(1) Note du Tr. On trouvera dans cet article, non seulement la peinture délicate et fidèle des

la Compagnie des Indes Orientales, étaient assis depuis une demi-heure sur leurs petites chaises de bambou. Ils causaient, si l'on peut appeler causerie quelques monosyllabes lancés par l'ennui, et auxquels l'ennui répondait. De leurs mains languissantes s'échappait le livre chinois qui leur servait de contenance, et qu'ils faisaient semblant d'étudier.

« Ah ! s'écria l'un d'eux en bâillant, étendant ses bras et laissant tomber son livre... Hah !... yah !...

— A la bonne heure, répondit l'autre; ce que vous dites là ressemble à du chinois; vous avez fait des progrès.

— Puissent les Chinois, la Chine, et tout ce qui s'y rapporte, s'engloutir dans la mer ! Quelle vie, Jenkinson, quelle vie !

— C'est vrai, mon cher Graham, nous ne nous amusons pas; et quand vous aurez, comme moi, passé dix ans dans la prison où ces Chinois nous ensevelissent, vous bâillerez plus savamment encore. Restons à notre poste, et combattons cette oisiveté, ce marasme et ce calme plat, qui nous tuent. Un jour nous aurons fait notre temps, et nous retournerons en Angleterre, riches, brillans, insolens, sûrs de notre fortune, vrais mandarins chinois. Tout le monde sera à nos pieds; chevaux, maisons de campagne, parcs, loge à l'Opéra; nous aurons tout ce qui charme la vie...

— Et nous ne pourrons plus en jouir. Quelle consolation ! Nous sommes cloués au pilori, dans l'expectative d'une principauté.

— Saisissons du moins tout ce qui peut alléger le poids que notre situation nous impose; à défaut d'une sœur, d'une mère ou d'une femme, essayons de trouver dans notre amitié assez de ressources pour faire face à cette tyrannique et absurde canaille.

— Ma foi ! Jenkinson, tout ce que vous direz de plus éloquent ne parviendra pas à embellir la Chine à mes yeux. Quoi ! ne pouvoir mettre le pied hors de chez soi qu'à des jours fixes, à des heures marquées; trouver à tous les coins de rues une affiche où le gouvernement nous signale comme des scélérats et des misérables; entendre les Chinois se moquer de nous: les voir nous rire au nez; nous soumettre à tous les outrages; sans parler de l'incarcération, de la solitude, de la nécessité de vivre loin du beau sexe, au milieu de ces marchands avares... Morbleu ! tout le thé de la Chine, tout l'or du Potose, ne m'offriraient pas une compensation suffisante !

— Avant de venir ici, que ne preniez-vous des informations ? Résignez-vous, mon cher, résignez-vous; et si vous n'avez rien de mieux à faire, lisez.

— D'abord, je ne comprends rien à ces hiéroglyphes maudits; ensuite, si je

mœurs chinoises et de la situation du commerce anglais à Canton, mais un tableau philosophique des résultats funestes que de folles et absurdes restrictions commerciales exercent sur des populations nombreuses, et même sur des peuples tout entiers. Si l'on ne savait de quelle sagacité lumineuse et de quelle souplesse intellectuelle beaucoup de femmes sont douées, on pourrait s'étonner que cet article, qui developpe avec clarté quelques-uns des principes fondamentaux de l'économie politique, soit sorti de la plume d'une jeune Anglaise, miss Henriette Martineau; elle a publié récemment, à Édimbourg, sous le titre de : *Illustrations of Politic Economy*, une série d'observations également remarquables par la finesse des vues, l'intérêt des détails et l'agrément répandu sur une matière épineuse et abstraite en apparence, mais qui repose sur des règles simples et éternelles, celles du bon-sens.

parviens à en déchiffrer un seul, c'est pour moi le symbole fatal du pays où je meurs d'ennui, de cet abominable céleste empire, dont le nankin et le thé nous coûtent si cher. Je ne puis pas jeter les yeux sur un livre anglais, sans me rappeler aussitôt ma famille, ma mère, le comté de Derby, et ces collines vertes que je verrais encore, où je chasserais en liberté, si je ne m'étais pas follement soumis à la déportation ou à l'incarcération, dans l'espoir lointain de rapporter de l'argent chez moi, quand tous mes parens auront cesser d'exister; quand je serai vieux, blasé, détruit et incapable d'employer cette fortune si misérablement gagnée.

— Du courage, mon cher; soyez patriote. Nous nous ennuyons sans doute; mais la théière de nos concitoyens se remplit grâce à nous. Nous sommes des héros, Graham, sans nous en douter.

— Quoi! ne pourrait-on pas acheter du thé sans s'avilir, sans monopole et sans bassesse? L'Amérique trouve moyen d'en avoir, et ne subit aucune des insultes dont on nous couvre tous les jours.

— Mais l'Amérique fait un très-petit commerce avec la Chine; on ne peut comparer avec le nôtre celui des Hollandais et des Américains.

— Tant mieux, mille fois tant mieux. Je ne sais ce que veulent dire vos journaux, lorsqu'ils nous entretiennent de la prétendue décadence du commerce américain. Américains et Hollandais font beaucoup moins de bruit, ont moins de vanité et d'orgueil que nous. Ils ont quelque chose à vendre, et ils l'apportent; des marchandises à acheter, et ils les demandent aux vendeurs. Ils se donnent pour ce qu'ils sont, de simples négocians, qui n'ont pas d'autre prétention que de faire le commerce. Nous, au contraire, avec notre orgueil, notre singulière outrecuidance, les palais qne nous bâtissons, les soldats que nous armons, les énormes navires que nous mettons à l'eau, quel résultats atteignons-nous? celui d'éveiller les soupçons d'un gouvernement ombrageux, qui nous entoure de piéges, de satellites et d'espions, qui nous isole et nous entrave, qui accumule les avanies sur les agens de l'Angleterre. Personne ne nous voit de bon œil; nos concitoyens nous maudissent et nous accusent de faire renchérir le thé qu'ils consomment; les autres nations nous imputent les précautions gênantes que le gouvernement chinois rend plus sévères chaque jour. La Compagnie des Indes a soin de faire publier le chiffre de nos émolumens; il ne tient pas à elle que l'on ne nous regarde comme les seuls auteurs de la cherté des denrées asiatiques (1). Est-ce donc là, Jenkinson, une politique fort habile, et faut-il être bien savant pour en découvrir le défaut et le danger? »

(1) Note du Tr. Les principaux agens du gouvernement anglais, à Canton, reçoivent 8,000 et 10,000 liv. st. (192,000 à 240,000 fr.) de salaire annuel, sans compter la nourriture et le logement. Parmi les douze subrécargues de la factorerie, le moins payé reçoit 1,500 l. st. (36,000 fr. par an). Ils passent trois ou quatre mois à Canton, le reste de l'année à Macao, et n'ont presque rien à faire. En 1828, la somme totale des salaires, inégalement partagée entre les vingt agens de la Compagnie, montait à 89,086 liv. st. (2,138,064 fr.). (*Gazette des Indes Orientales*, rédigée par M. Walter Hamilton.) » On croirait, dit à ce sujet la *Revue d'Edimbourg*, dans un excellent article sur le commerce de l'Angleterre avec la Chine, que la factorerie anglaise à Canton, n'est qu'un moyen commode d'enrichir, en peu de temps, les frères, les fils et les favoris des directeurs de la Compagnie, vrais sinécuristes qui reviennent dans leur patrie, après avoir, pendant une douzaine d'années, mené une vie de volupté et d'indolence, jouir en Angleterre d'une fortune de plusieurs millions, prélevée sur le thé que l'on vend. » (*Edinburg Review*, janvier 1831.)

Jenkinson, vieux partisan du monopole dont il était l'agent et le salarié depuis dix années, cherchait quelques argumens à opposer aux raisons trop solides de Graham, quand un jeune voyageur, fatigué d'une longue route, s'assit auprès de la grille qui sépare des habitations chinoises le terrain réservé aux hommes venus d'Europe, et admis par le céleste empire à cette espèce de demi-hospitalité barbare. L'attention des officiers anglais dont nous venons de rapporter la conversation se porta sur ce jeune homme, dont la physionomie était plus intéressante que celle de la plupart de ses compatriotes. Le motif du voyage d'Haô-pi à Canton n'était ni le commerce, ni la cupidité, ni l'ambition. Pour mieux le faire connaître à nos lecteurs, nous les introduirons dans la famille même d'Haô-pi, et nous remonterons à une époque un peu plus éloignée que celle qui commence notre récit.

Leu-tse-pi, père d'Haô-pi, possesseur d'une petite plantation de thé, dans le Fokian, l'un des plus fertiles entre les quatre cents district de la Chine, ou, comme les Chinois s'expriment, « du monde, » était un honnête paysan, qui élevait bien sa famille, et vivait en paix. Il vendait ses feuilles de thé, couvrait sa face ronde d'un vaste chapeau de paille, et, grâce à son industrie, échappait à l'oppression et à la misère, partage de cette population exubérante qui surcharge le céleste empire. Dans les grandes occasions, il était beau de le voir, paré de sa robe brodée, étincelante comme la peau du serpent; de ses pantoufles pointues, resplendissantes de carmin, et doublés de satin blanc; le teint frais et l'œil plein de feu. Mais vous eussiez surtout admiré sa fille Lou-king, instruite dans les arts du ménage par Mô-chi, sa mère; habile à chanter, d'après les meilleures règles établies par les mandarins, les vertus de la famille et le bonheur du coin du feu; également admirable quand elle assaisonnait pour le repas du soir les nids d'oiseaux, si goûtés des gastronomes, le râble d'un jeune chat, mets estimé en Chine, le hibou que l'on sert avec des épices, ou le poisson doré du grand canal. Ses petits pieds, que l'on eût réduits à des proportions plus petites encore si elle eût appartenu à des parens nobles; ses longs doigts délicats, armés d'ongles transparens et polis; le triangle de ses yeux obliques et scintillans, n'avaient pas besoin du secours de la toilette; mais qui aurait pu lui résister, quand vingt rubans de soie retenaient ses cheveux noirs, et les attachaient en petites touffes séparées; quand une ceinture de martre bleue serrait son jupon vert, semé de papillons de couleurs diverses! Déjà plus d'un adorateur avait, en l'honneur de Lou-king, accompli cette œuvre de patience, qui constitue toute la poésie chinoise, et qui consiste à réunir dans le même cadre six ou sept distiques consacrés, de temps immémorial, aux déclarations d'amour et au panégyrique de la beauté.

Avril naissait; la famille de Leu-tse-pi venait de commencer la première récolte des feuilles du thé. Dès le matin, Lou-king avait déposé aux pieds de son père, de sa mère, Mô-chi, et de son frère, Haô-pi, les paniers larges et peu profonds qui devaient contenir la moisson odorante. Déjà l'on arrachait les premiers bourgeons du thé noir, connu sous le nom de *pack-ho*, en Chine, et de *pekoe* en Europe. Lou-king, un peu éloignée de ses parens, détachait les jeunes pousses de l'olivier, qui, mêlées au thé pekoe, lui communiquent une saveur si délicieuse. Elle achevait languissamment sa tâche; son père, qui s'aperçut de cette langueur, et qui en soupçonnait la cause, la pria de chanter pour se distraire.

« Hélas! chanta Lou-king, dont l'éducation avait été fort soignée, et qui

n'employa dans ses strophes improvisées que les métaphores nécessaires et le nombre de mots rigoureusement exigé par le code poétique : Hélas! le vent souffle dans les bambous; l'air murmure avec douceur, et j'ai cru, dans ce murmure, reconnaître la voix de mon frère, son souffle aimé, son pas rapide.

» Je me trompais. Voici trois fois neuf lunes qu'il est parti pour les régions barbares; ce ne sont pas ses larmes que j'aperçois sur l'arbrisseau : c'est la goutte de rosée. Ce n'est pas sa lanterne qui brille le soir sur la route : c'est le flambeau du pêcheur.

» Malheur aux langues des barbares qui ont dit à mon frère Yang : « Au-delà des mers, un paradis se trouve! » Mon frère les a écoutées : il est parti pour les régions barbares; comme si le céleste empire ne contenait pas tout ce qui est beau et agréable dans le monde, comme s'il y avait rien de digne d'être vu loin du royaume du milieu!

» Vastes sont les salles des marchands anglais de Canton, magnifiques sont leurs demeures; mais c'est l'argile bleue de notre empire qui a formé les briques de ces édifices; et le bambou qui les soutient et les orne, dans quelles régions pousse-t-il, si ce n'est dans votre divin empire?

» O mon frère Yang! mon frère Yang! reviens à nous avant que les fleurs du pêcher aient couvert le sol; reviens, et je prierai le Dieu de la foudre, quand son char de feu l'emporte dans l'air, d'épargner le toit des barbares.

» Mais si je ne te revois pas, ô mon frère, l'orage détruira de fond en comble le palais de leur orgueil, et ses ruines s'entasseront sur le sol : car entre les fils du royaume du milieu, le plus humble vaut davantage que le plus puissant roi parmi les barbares. »

Telle fut la chanson de Lou-king. Haô-pi, son frère, fut touché d'une vive douleur, et jura qu'avant l'époque où la fleur du pêcher se détache et tombe, il se rendrait à Canton, et demanderait aux marchands anglais des nouvelles de son frère Yang.

« Je te reconnais, mon frère, lui dit Lou-king, et ton dévoûment me touche; mais toi, ne te laisseras-tu pas séduire par les paroles de ces barbares?

» Ne le crains pas. De tous les millions d'hommes qui ont le bonheur d'habiter le céleste empire, répondit le jeune homme indigné, à peine s'en trouve-t-il un qui éprouve le désir insensé de quitter sa patrie; pourquoi serais-je moins raisonnable qu'eux? Certes, je n'ai rien fait qui pût t'inspirer un pareil soupçon. Grâce à la magnanimité de notre empereur, tout ce que produisent de désirable les régions lointaines, on peut le trouver à Canton. Quant à moi, je ne trouve rien de de plus doux dans l'univers que la voie de ma sœur Lou-king, lorsqu'elle parle à son fiancé Taou-choung; et le bateau de ma sœur et de son fiancé, lorsqu'après avoir glissé sur les vagues, il s'arrête auprès du pont doré, que le vermillon embellit, me semble plus beau et plus splendide que le vaisseau immense des barbares, quand il a traversé la mer, et jeté sur nos côtes les marchandises des pays lointains. »

A cette adroite réponse, où le nom de Taou-choung se trouvait si habilement mêlé, la jeune Chinoise n'eut rien à répliquer. Leu-tse-pi, leur père, souleva plusieurs objections. Comment Haô-pi traversera-t-il un espace de deux cents milles, sans autres routes frayées que des sentiers pierreux ou sablonneux; sans argent pour suffire à son entretien; sans porter suspendu le collier de pièces d'or et d'ar-

gent, qui doit orner la poitrine de tout homme qui fréquente les marchés de Canton? Haô-pi répondit à son père qu'il comptait offrir ses services au marchand de thé qui avait coutume d'acheter les produits de leur plantation ; qu'il pourrait, en portant un ballot de thé sur son dos, non-seulement se procurer le riz indispensable à sa nourriture, mais économiser quelque chose sur la somme de six sols par jour qui lui serait accordée; il ne désespérait même pas de rapporter à sa mère un morceau de satin jaune pour en faire une ceinture, et à sa sœur une aiguille d'argent pour orner ses cheveux le jour de ses noces.

« Mon fils, dit la mère au jeune Haô-pi, cette entreprise sera pénible ; ce sera non-seulement une fatigue, mais une humiliation pour nous; vous trouverez dans les défilés des montagnes une foule de pauvres gens affamés, des mères qui noient leurs enfans dans les canaux et des villageois qui se tuent faute de trouver de quoi vivre. Aurez-vous le cœur d'entrer au bazar pour m'acheter du satin jaune, quand vous verrez tant de malheureux périr de faim? Non certes. Allez cependant, mon cher Haô-pi; que l'amour fraternel vous serve de guide. »

Le caractère chinois, puéril et matériel, attaché à l'étiquette et au cérémonial, ne se montre jamais plus grand et plus noble que dans les affections de famille. Il n'y a pas de nationalité en Chine, pas de vertus civiles; l'indépendance du citoyen, l'amour de la liberté, l'élan de la religion, le dévoûment du patriotisme, sont remplacés par un seul sentiment, celui de la famille; les liens domestiques n'ont en aucun pays la même puissance. Le foyer domestique est à-la-fois l'autel de la piété, le refuge du malheureux, le centre de toutes les affections et de tous les plaisirs. La démarche du jeune paysan n'avait rien d'extraordinaire en Chine; et ce que nous regarderions comme un acte héroïque passait pour le simple accomplissement d'un devoir. Il fut convenu que Haô-pi se rendrait au marché, le lendemain, avec la récolte déjà faite, et que de là, il irait à Canton, si toutefois on daignait l'accepter en qualité de porteur, et le choisir parmi tant d'êtres humains, qui, pour un faible salaire, se résignent au métier de bêtes de somme, et s'estiment heureux de gagner ainsi leur pain.

A son arrivée à Chou-Fou, notre jeune paysan fut l'objet de mille politesses. Un Chinois est l'homme du monde le plus courtois, s'il attend de vous quelque service. Ceux qui recueillent le thé encore vert et le font sécher sous leurs hangars, s'empressaient autour de Haô-pi, fils d'une de leurs meilleures pratiques : l'un portait un parasol et faisait tomber l'ombre qu'il projetait sur la tête de Haô-pi; l'autre le suivait complaisemment et lui offrait un tabouret pour s'asseoir ; un troisième lui présentait une aiguière pleine d'eau et le priait de se rafraîchir. Tout en rivalisant de politesse intéressée, chacun faisait valoir l'excellente exposition de son magasin, le soin particulier avec lequel on y tenait enfermés et étendus les précieux produits des plantations voisines. Haô-pi leur rendait courtoisie pour courtoisie, saluait à droite et à gauche, aussi gracieusement que le lui permettait le fardeau sous lequel il ployait, les remerciait en termes choisis, et se dirigeait vers la demeure de Go-wô, ancien ami de son père, et dont le hangar bien aéré, dont l'habitation bien située, jouissaient d'une haute réputation dans la province. Go-wô avait quatre filles, fort jolies, et une dot pour chacune d'elles; il voyait dans Haô-pi un gendre futur, dont la présence le combla de joie, et dont la cargaison fut bientôt placée en lieu de sûreté. Leur rencontre fut presque pathétique et dépassa les limites ordinaires de l'étiquette chinoise; ils s'agenouillèrent;

leurs front se touchèrent, ils s'embrassèrent fort tendrement le bout du nez, et tous les assistans convinrent de la vérité des paroles du poète, qui compare les yeux de deux amis aux bourgeons blancs du thé pekoe, et le souffle de leur bouche à l'haleine embaumée du *bohea*.

On procéda aussitôt à la dessiccation du thé; dans le hangar de Go-wô se trouvaient réunis le vieux propriétaire de la maison, le jeune frère de Lou-King, les quatre filles du maître, un groupe d'enfans et deux ou trois matrones expérimentées qui dirigeaient l'opération. Rien de plus caractéristique que cette scène, dont nos paravents chinois et les camaïeux de nos porcelaines ont pu nous donner quelque idée; tous les personnages qui la composaient se ressemblaient si complétement que vous les eussiez pris l'un pour l'autre, si la différence des âges n'eût mis entre eux quelque différence de proportion : d'ailleurs ils étaient tous jetés dans un moule identique, et formés sur un seul patron : mêmes touffes de cheveux, noués et rattachés sur le sommet de la tête; mêmes tuniques aux larges manches; mêmes pieds en forme de boules; même gravité; mêmes révérences; même immobilité de la physionomie chez les enfans de trois pieds et demi, et chez leurs parens, qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de cinq pieds moins quelques pouces. Les uns et les autres secouaient, roulaient, étendaient les feuilles d'une main également prompte, sûre, exercée, en causant avec la même volubilité. Tantes, mères et grand'mères, parlaient de la lune, de l'empereur et de la moisson de riz; petits-enfans parlaient du souper et du nouveau joujou qu'ils espéraient; on n'aurait pu sans injustice accorder ni aux uns ni aux autres la palme du babil ou celle de la dextérité.

L'heure du départ sonna enfin; Haô-pi vendit avantageusement son thé; les filles de Go-wô et leur père s'intéressèrent au jeune ami de la famille, et lui procurèrent sans peine l'emploi qu'il désirait obtenir. On inscrivit sur le ballot que notre voyageur devait emporter la marque distinctive du canton d'où provenait le thé emballé, celle qui annonçait sa destination pour l'étranger, et celle qui appartenait spécialement à Leu-tse-pi. Les adieux des amis furent tendres; Haô-pi déclara que l'une des filles de Go-wô, dont les yeux brillaient d'un feu plus doux que l'étoile du matin, lui avait inspiré une vive tendresse, et que l'absence ne détruirait pas cet attachement; ou pour livrer à la critique européenne l'échantillon de la phraséologie chinoise et la métaphore consacrée dont notre paysan se servit : « Le vieillard de la lune ayant enchaîné d'une corde d'argent le cœur d'Haô-pi et celui de la belle Milliang, le jeune homme emportera cette chaîne par-delà les montagnes et rien ne pourra la briser. »

Le fils de Leu-tse-pi se mit en route. A travers des sentiers rocailleux, populeux comme les rues d'une grande ville, obstrués de misérables qui, pieds nus et tête nue, portaient sur leur tête des paniers pleins de terre, dans l'espoir de recouvrir et de fertiliser quelque roche oubliée, le jeune homme s'approcha de Canton : il vit avec horreur et avec chagrin les efforts que faisaient les habitans des districts sauvages, pour se procurer des alimens grossiers et dégoûtans; les uns soumettant à une longue cuissonles cadavres des animaux morts de vieillesse; les autres amollissant dans l'eau les chardons des montagnes et les joncs des marais; quelques-uns dévorant avidement les reptiles qu'ils parvenaient à recueillir. Ce spectacle inspirait de tristes réflexions au jeune homme. Il se demandait pourquoi tous ces fils désolés du sublime empereur n'avaient ni ouvrage, ni propriété, ni nourriture.

« Les barbares, disait-il, nous emportent beaucoup de thé; mais s'ils en emportaient davantage encore, ils nous donneraient en échange les objets que produisent leurs sauvages contrées, et nous serions forcés d'augmenter nos plantations; tous ces malheureux y trouveraient de l'ouvrage et un salaire. O sublime père des habitans de ce divin empire, si tu voyais cette misère, assurément tu permettrais aux hommes des pays lointains de nous acheter autant de thé qu'ils en veulent; les mères ne craindraient plus de mettre au monde des enfans destinés à la détresse; les barbares qui aiment le thé se chargeraient de les nourrir; les chansons joyeuses remplaceraient les cris de la faim; et les montagnes ne verraient plus leurs sentiers se remplir de cadavres et des squelettes. »

Ces réflexions fort raisonnables s'effacèrent de l'esprit sage d'Haô-pi, lorsqu'il aperçut Canton, l'une des plus magnifiques villes de l'empire du milieu. Le Pekiang, dont le vaste lit s'élargit encore en approchant de la ville; les nombreux vaisseaux qui le couvrent; ces grandes murailles qui entourent Canton et qui ont plus de cinq milles de circonférence, excitèrent l'admiration du jeune homme; il arrêta long-temps ses regards sur les *hongs* ou factoreries étrangères, où vivent emprisonnés les agens des nations que le gouvernement chinois qualifie de barbares; sur l'immense terrasse qui règne en face des hongs et domine le cours de la rivière, sur la grille qui protége cette terrasse et les nombreux magasins qui l'avoisinent. Aux yeux d'Haô-pi c'était une nouveauté singulière, que ce domaine exclusivement réservé aux barbares, dans le sein même du céleste empire. Dès qu'il eut déposé son ballot à l'adresse qu'on lui avait donnée, il revint au *quartier des barbares;* et, fatigué de sa longue route, il s'assit au pied de la grille de la factorerie anglaise: c'est là que Graham et Jenkinson l'aperçurent au moment où leur discussion sur l'économie politique et les intérêts du commerce commençait à s'animer. Nous ne tarderons pas à les retrouver; suivons Haô-pi dans son Odyssée fraternelle et dans son voyage à travers Canton.

Il avait toute la curiosité d'un provincial, toute la naïveté d'étonnement qui caractérise un nouveau débarqué. Il se promena long-temps d'un pas grave à travers les petites rues pavées de Canton, faisant une pose devant toutes ces boutiques semblables, occupées par des personnages vêtus du même costume et dont la physionomie était uniforme. Ici un marchand énumérait, d'une voix monotone, les articles à vendre que contenait son magasin; là, un autre calculait ses profitts, les mains jointes sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel; un troisième ajoutait une pièce de monnaie au collier de soie qui suspendait les autres pièces gagnées pendant la journée; un quatrième, armé d'un pinceau de poils de chameau, achevait ses comptes. De temps en temps la jaquette d'un matelot anglais ou l'uniforme d'un officier attirait l'attention et faisait naître la surprise d'Haô-pi. Une tablette suspendue à l'entrée de chaque boutique portait ces mots écrits en chinois: *Pouh-hô* (pas de fraude). Cette déclaration édifiante de la probité chinoise énorgueillissait le jeune homme: mais, hélas! quand il vit quels marchés se passaient dans l'intérieur de ces boutiques, où la fraude n'avait pas d'accès; quand il vit les barbares acheter le sucre, le nankin, la nacre et les parfums à un prix quadruple de leur valeur, son opinion changea et son orgueil s'éteignit. Le riz, dont la valeur commerciale était plus facile à connaître, était la seule denrée que les détaillans n'osassent pas surfaire. Une petite paire de balance (*dotch-kin*), destinées à peser les monnaies, se trouvait placée à la droite de chaque marchand:

et malheur au chaland trop crédule qui ne se méfiait pas de l'intégrité chinoise, ou qui ne connaissait ni la valeur des fragmens de dollar qui servent de petite monnaie, ni celle des poids usités en Chine ! Malheur à celui qui ne surveillait pas de près son vendeur, et négligeait d'arrêter le doigt d'un marchand, toujours prêt à imprimer à sa balance une légère secousse, destinée à augmenter son bénéfice ! La plupart des matelots anglais se laissaient duper avec une bonhomie et une nonchalance qui étonnait Haô-pi ; groupés devant les boutiques, ils se livraient à une gaîté folle, que le jeune homme ne pouvait comprendre. S'il avait su l'anglais, il n'aurait pu s'empêcher de la partager : en effet on lisait sur la devanture d'une boutique ces mots anglais, tracés avec de l'encre sur une immense pancarte : *Ici demeure Jean Bredouille, le plus grand voleur de la terre ;* et Jean Bredouille, qui avait commandé cette belle affiche, la montrait complaisamment à ceux qui passaient. Un gros marchand, étendu sur un coussin, ne bougeait pas et attendait la pratique. Son enseigne portait : *Bonhomme stupide ; faux poids ; mauvais café ; thé detestable.* Le négociant était convaincu que ces mots signifiaient en chinois précisément le contraire. Il fallait entendre les éclats de rire des marins à l'aspect de cette perpétuelle plaisanterie ; éclats qui redoublaient quand ces pauvres Chinois, les accablant de politesses, redoublaient d'efforts pour prononcer quelques jurons épouvantables que leurs mystificateurs leur avaient enseignés. Cette scène grotesque était perdue pour Haô-pi ; cependant, à force de voir rire les barbares et même les Chinois qui les imitaient par civilité, notre aventurier se prit à rire à son tour et de confiance, en attendant qu'une bonne âme vint lui apprendre le motif de cette extravagante allégresse.

Mais quand Haô-pi fut las de contempler les scènes bizarres qui l'accueillaient à son entrée dans le monde, il devint triste ; la difficulté d'obtenir des nouvelles de son frère Yang, et son isolement au milieu de tous ces étrangers, se présentaient à sa pensée. Avec quelle rapidité eût-il couru vers le rivage, s'il avait pu savoir que ce frère si désiré venait de mettre pied à terre ! Yang, après une traversée pénible, touchait enfin le sol natal, qu'il embrassait avec transport. Il y avait dans ses manières et dans son langage un singulier mélange de paroles et de gestes anglais et chinois. A peine eut-il débarqué, le capitaine du vaisseau hollandais qui l'avait amené s'avança vers lui, et lui demanda s'il pouvait le recommander à l'un des *hongs*, ou marchands nommés par le gouvernement pour servir de caution aux commerçans étrangers, préliminaire indispensable. Ces hongs, dont le nombre est limité, trouvent leur compte à cet arrangement ; les barbares qu'ils cautionnent leur achètent ordinairement beaucoup de marchandises. Mais aussi, quand le gouvernement croit avoir à se plaindre des barbares, se sont les hongs qui subissent le châtiment ; ils paient la faute de leurs protégés (1).

Les deux officiers anglais, Graham et Jenkinson, avaient quitté la terrasse de la [illegible]rie, et se promenaient auprès de la grille, quand le capitaine hollandais [illegible] cette requête au Chinois Yang. Ils s'aperçurent de l'embarras de ce der-

[illegible] marchand [illegible] le [illegible] hongs, sont les négocians nominalement chargés de tout le [illegible] les étrangers. *Hong* signifie caution, garantie. Cette insti- [illegible] profit des hongs. Un marchand étranger demande à l'un [illegible] ce service, il achète au hong pour une somme de 100 ou [illegible] fait, comme il lui plaît, le commerce avec tous les autres [illegible] extérieurs et qui ne sont pas au nombre des hongs.

nier, qui, ne connaissant personne à Canton, se trouvait hors d'état de rendre au capitaine le service qu'il demandait. Graham connaissait l'un des hongs, nommé *Quang-tam*, négociant fort riche ; il proposa au capitaine hollandais de le conduire chez cet homme, l'un des plus considérables de la ville, et qui, sur sa recommandation, ne manquerait pas d'accorder au Hollandais le patronage exigé par la loi. Le Hollandais, défiant comme tous les individus de sa nation, fit quelques difficultés et allégua qu'il serait beaucoup plus naturel que cette démarche fût faite en sa faveur par le consul de Hollande à Canton ; mais ce consul se trouvait absent ; et il fut convenu que Graham, le capitaine, un nommé Blake, agent d'affaires anglais, et Yang, trucheman des barbares, se rendraient ensemble chez Quang-tam. Ce Blake, que nous venons de citer, occupait à Canton une position bizarre. Sous le titre de consul pour deux ou trois petits états d'Allemagne, qui ne font aucun commerce avec la Chine, il narguait le monopole de la Compagnie des Indes, prêtait son ministère aux commerçans libres des autres pays, et prêchait dans les lieux publics une philosophie commerciale qui déplaisait souverainement aux agens dévoués du monopole.

Entrons avec ces messieurs chez le négociant Quang-tam, l'un des neuf hongs de Canton. Derrière ses magasins et sa boutique est située sa résidence demi-champêtre. Un saule pleureur s'abaisse mélancoliquement sur un petit étang de cinq pieds de diamètre, dont l'eau bourbeuse vous laisse apercevoir trois ou quatre poissons dorés ; quelques canards chinois, graves comme des mandarins, se promènent lourdement sur ses rives ; çà-et-là, quelques pierres bizarrement entassées, miniatures de rochers, supportent des vases de porcelaine peinte, d'où s'élèvent des arbustes en fleur ; trois petits ponts de bois, jetés sur trois fossés ; une grille de bois en zigzag, à hauteur d'appui, toute brillante de vermillon ; trois pavillons semblables, mais placés à des distances inégales, complètent la beauté artificielle d'un paysage que tout bon citoyen du céleste empire se garde bien de varier. En Chine, les jardins ont leur étiquette comme les hommes : maisons de ville et de campagne sont soumises à une invariable uniformité.

Dans l'un des pavillons se trouvait le marchand, armé de cet instrument ingénieux qui réduit à une opération mécanique les plus difficiles calculs de l'arithmétique : le *swan-pan*. Le second pavillon était occupé par son fils, jeune savant, qui copiait sur papier superfin, avec un pinceau d'ébène et de poil de chameau, les dernières strophes élégiaques composées par un mandarin célèbre. Enfin, un nuage de fumée épaisse sortait du troisième pavillon, et Graham pensa d'abord que le bois odoriférant dont ces constructions sont faites venait de prendre feu. Un cri lui échappa, et, à cette exclamations, deux figures riantes de jeunes filles, perçant le voile de vapeurs qui les environnait, lui apparurent tout-à-coup. Un long tube sortait de leurs bouches roses et fraîches, et répandait au loin ce nuage de fumée qui avait causé l'alarme du jeune officier. C'étaient les deux héritières de Quang-tam, assises l'une en face de l'autre, dans une attitude précisément semblable, et fumant paisiblement leurs gigantesques cigares. Plus d'une fois, pendant sa conversation avec le hong, Graham aperçut une figure voilée, boitant auprès du saule, s'appuyant sur la palissade rouge, et se glissant parmi les rochers artificiels, avec cette lenteur et cette fatigue que l'on comprendra aisément, si l'on se rappelle que la mutilation des pieds est, chez les femmes chinoises, le premier symptôme, le stigmate indispensable du bon ton et du bon goût.

Quang-tam reçut les étrangers avec beaucoup de politesse, et accorda au capitaine le cautionnement qu'il désirait obtenir. Ensuite on parla des régions barbares que le jeune Yang venait de visiter : le hong pria le voyageur de lui donner quelques renseignemens sur les peuples qui les habitent, leurs usages et leurs mœurs.

« Les simples vertus des barbares, dit Yang, ont été vantées par nos ancêtres ; on a souvent répété que, parmi eux, la promesse et l'exécution de la promesse étaient inséparablement liées, comme le tonnerre et l'éclair. »

Un signe de tête approbatif fut la réponse du marchand.

« Eh bien, reprit Yang, il est cependant vrai que ces barbares ne sont pas toujours fidèles à leurs promesses ; alors même que ces promesses sont inscrites sur des peaux de mouton desséchées, et sanctionnées par une marque distinctive et une signature, leur parole n'est jamais sûre. Une prison terrible, environnée de fortes murailles, renferme les nombreux coupables qui ont trahi leur serment, et que l'on y jette au nom du roi. »

Le hong regarda Graham, et lui dit :

« On a prononcé le nom de votre roi et vous ne baissez pas la tête, en signe de respect ? »

Graham sourit de l'indignation de Quang-tam, et laissa Yang continuer son récit.

« Terribles sont ceux que le roi des barbares charge d'administrer la justice et de châtier les hommes infidèles à leur serment. Leurs robes flottent majestueusement et à longs plis ; de vastes boucles de cheveux blancs (1) grossissent leur redoutable tête. Les villes de ce pays ne sont pas, comme les nôtres, construites sur le même modèle, uniformes et régulières. Non ; ce ne sont que sentiers tortueux, chemins cachés, maisons hautes et basses, de brique, de bois ou de pierre ; les rues y sont plus tortueuses et plus compliquées que les détours d'une forêt sauvage. Cependant les officiers du roi en connaissent tous les habitans ; toutes les rues ont un nom, toutes les maisons de ces rues, un chiffre qui les distingue. Dans nos villes chinoises, l'étranger et le citoyen peuvent échapper aux recherches ; mais chez les barbares, cela serait impossible ou difficile.

— Loin du céleste empire, interrompit Quang-tam, l'hospitalité doit être inconnue ?

— Souvent, reprit Yang, mon cœur a été plein de tristesse, quand je me suis senti seul, au milieu de ces allées irrégulières et de ces figures étrangères. Toutefois les barbares professent une sorte de civilité ; ils ont une espèce d'étiquette et de politesse à leur usage. S'ils entrent chez un ami, l'un place sa main dans celle de l'autre, et le visiteur s'assied. Si c'est une femme qui entre, les hommes baissent la tête, et apportent un siége. On sert du vin aux hommes et du thé aux femmes. Lorsque plusieurs d'entre eux s'assemblent, un grand repas a lieu ; souvent je me suis arrêté dans la rue, devant la salle du festin, pour observer les usages des barbares chez eux. La demeure d'un homme hospitalier et opulent

(1) Note du Tr. Les perruques des juges, en Angleterre, se sont conservées dans toute leur ampleur ; le lord-chancelier, aujourd'hui Brougham, n'a point réformé la perruque de ses prédécesseurs ; la sienne, extrêmement haute, poudrée, frisée et gonflée, descend jusqu'au milieu de sa poitrine.

n'est pas, comme dans le céleste empire, toujours la même; elle change d'aspect, non-seulement selon les saisons, mais suivant les heures du jour : car ces barbares sont les plus inconstans des hommes. Le matin, on n'aperçoit pas les maîtres des édifices; quelques jeunes filles se montrent à travers le cristal transparent des carreaux, soulevant les rideaux de pourpre, et enlevant avec soin la poussière amassée pendant le jour précédent. Sur les degrés de marbre, se tiennent debout quelques hommes payés pour garder la maison, et instruire de ce qui se passe au-dehors les riches encore endormis et fatigués du festin de la veille. Autour de chaque maison, sont placées de fortes grilles; les marchands de pain et de lait s'arrêtent devant ces grilles; et au-dessous de la maison, dans un caveau souterrain, une femme, chargée de ce détail, dirige l'achat des marchandises (1). A l'heure dont je parle, on n'entend que les cris du commerce et le bruit des marchés qui se passent dans la rue ou dans les boutiques; les chars qui roulent à travers la ville sont remplis de comestibles ou d'objets utiles. A mesure que la journée avance, tout change. Le soir, entre les édifices qui forment de longues allées, on allume peu-à-peu des lanternes à la clarté jaunâtre, semblables aux lampes étincelantes sur la proue de nos barques. A ce signal, les barbares se livrent à la joie : tout prend un air de fête. Des chars fermés de tous côtés, et peints de couleurs différentes, sont lancés dans toutes les directions; hommes et femmes s'assemblent, se groupent et se promènent dans les avenues, pour rendre hommage à la beauté, à la richesse ou au pouvoir. Les jeunes filles, que la danse séduit, quittent leurs chars, et, aidées par leurs esclaves, mettent le pied sur le tapis velouté des degrés. Le cristal qui protége les appartemens laisse scintiller au-dehors la clarté vive des bougies. Des voix et des instrumens joyeux retentissent; on laisse la misère et la douleur à ces misérables qui, les pieds dans la neige et le front sous la pluie, s'assemblent, en frissonnant, à la porte des palais splendides.

— Les filles des barbares sont-elles douées de beauté, demanda Quang-tam, dont le regard se dirigea vers le pavillon des femmes, attentives au discours du voyageur ?

— Elles sont loin, sous ce rapport, s'écria Yang, qui avait interprété le regard du marchand, très-loin de la beauté qui caractérise les heureuses habitantes de l'empire du milieu. Leurs sourcils ne s'abaissent et ne se courbent pas vers le nez, comme les jeunes feuilles du saule au printemps. J'ai trouvé rarement parmi elles ces petits yeux, dont l'étincelle oblique ressemble à celle du ver-luisant sous le gazon, ni ces joues grasses et roses, qui ressemblent, pour la rondeur et l'éclat, au globe éclatant de la pêche; encore moins ces petits pieds délicats, dont l'art modifie et diminue la forme.

— Je vois, interrompit le marchand, que les femmes de ces pays sont très-laides ?

— La couronne de leur chevelure est blonde, flottante, soyeuse et agréable à voir, reprit le jeune homme; souvent les perles et l'or qu'elles y mêlent brillent comme les rayons de la lune sur le canal. Mais leurs figures sont pâles; leurs yeux et leurs sourcils sont droits; elles ignorent, pour la plupart, le grand secret de la

(1) Note du Tr. Ces détails, comme on voit, ne sont applicables qu'aux villes de l'Angleterre, les seules que Yang paraisse avoir visitées en Europe.

beauté, l'art de peindre le visage avec le carmin et le béthel. Leurs grandes prunelles, qui sont aux yeux des filles de la Chine, comme l'étoile matinale au verluisant, expriment des pensées douces et bienveillantes ; mais leurs vêtemens sont moins riches, leurs cheveux ne sont pas rattachés en touffes isolées et élégantes; leurs pieds surtout sont hideux, car elles marchent comme des hommes, et la chaussure qu'elles portent est aussi large que l'aviron de nos nacelles. Mais qui pourrait, je le demande, chercher ailleurs que dans ce divin royaume la perfection de la beauté ? »

Un murmure approbateur émana de cette vapeur épaisse qui remplissait le pavillon. Quang-tam avertit ses hôtes que depuis assez long-temps on s'était occupé des barbares et de leurs coutumes ; il invita son fils à réciter une nouvelle énumération poétique des vertus du sublime empereur ; quand la déclamation du jeune homme fut terminée, il congédia Graham, le capitaine hollandais et leur interprête Yang, frère d'Haô-pi.

Le Hollandais devait causer de grands troubles dans la ville. Ses marchandises étaient avariées. Les négocians chinois, habitués à recevoir de la Compagnie des Indes des étoffes excellentes et à se fier à la probité de cette Compagnie, n'ouvrirent pas les ballots avant de les acheter. Quelle fut leur indignation lorsqu'ils reconnurent que les cotonnades du Hollandais étaient couvertes de taches et d'une qualité inférieure ; qu'elles étaient déchirées en plusieurs endroits ! Le peuple se pressa en foule autour de la factorerie anglaise, aussitôt que le bruit de la fraude commise par un barbare se répandit dans la ville. Quang-tam, caution du Hollandais, se retira dans son pavillon, et déplora le malheur dont cette aventure le menaçait : il y allait de sa tête et de sa fortune. En sa qualité de hong, il était responsable de tous les méfaits que pouvaient commettre ses protégés.

Au milieu de la foule criarde et insultante, qui remplissait l'air de ses menaces, se trouvaient à-la-fois Yang, le jeune voyageur, et son frère Haô-pi, venu de l'extrémité du Fokian, pour retrouver son frère. Leurs coudes se touchèrent, leurs yeux se rencontrèrent; ils se reconnurent, se saluèrent, et ne songèrent plus ni aux taches, ni à la mauvaise qualité des cotonnades vendues par le capitaine hollandais. Tandis que la populace emportait et déposait chez un magistrat les pièces de conviction, Yang, conduit par Haô-pi, soulevait le ballot de thé pekoe que son frère avait apporté du Fokian, reconnaissant le signe distinctif de son père Leu-tse-pi, et cherchait quelque interstice à travers lequel l'odeur embaumée du thé paternel pût se faire jour jusqu'à lui, et flatter de ce parfum, symbole des joies domestiques, souvenir de la famille et de la patrie, son odorat filial. Il se livrait à cette investigation, avec toute la patience et toute la gravité d'un Chinois, quand un envoyé des marchands hongs vint dire aux deux frères que l'on réclamait leur présence. Les hongs s'étaient assemblés pour commencer une enquête sur la vente frauduleuse opérée par le Hollandais, et le témoignage d'Haô-pi et d'Yang n'était pas sans utilité. Graham demanda vainement la faveur d'être admis à cette discussion ; Blake, l'agent ennemi du monopole, reçut la permission de l'écouter sans y prendre part.

Assis en demi-cercle dans une salle basse, les huit marchands hongs, solidaires de leur confrère, croisaient lugubrement leurs mains sur leur poitrine et baissaient la tête. Un siége fut placé à quelque distance d'eux, et réservé à Quang-tam. Il entra, la tête baissée, et s'assit tristement. On déroula les cotonnades ; elles

étaient souillées et froissées. Plus l'examen des pièces à l'appui s'avançait, plus la douleur du pauvre Quang-tam devenait vive. Ses larmes coulèrent à l'aspect de la perkale que les vers avaient endommagée; ses sanglots éclatèrent à l'aspect du callicot percé à jour; quand un schall couvert de taches fut déployé, on le vit prêt à s'évanouir. Les yeux de ses confrères s'arrêtaient sur lui; les uns se courroucaient contre le malheureux qui les exposait à la rigueur des lois; les plus généreux le contemplaient avec pitié.

« Par quel moyen, demanda l'un des marchands hongs, espérez-vous apaiser la colère du sublime empereur, et arrêter sa justice prête à faire rouler dans la poussière les têtes sanglantes de vos confrères et la vôtre? »

Quang-tam prit la parole, et fit valoir l'impossibilité de soupçonner ou de découvrir une fraude aussi hardie et aussi inouïe que celle dont le capitaine hollandais s'était rendu coupable. Comment le regard pénétrerait-il à travers les ballots soigneusement recouverts et ficelés qui contenaient les marchandises? Comment prévenir une telle et si criminelle audace? N'est-ce pas la chose du monde la plus digne de pitié que de voir un fils du céleste empire forcé de quitter violemment ce paradis des hommes, la Chine, parce qu'un barbare s'est permis de voler le marchand auquel il a vendu ses cotonnades? Quant à lui, Quang-tam, il s'est porté caution du Hollandais, pour le paiement des droits d'importation et d'exportation que les barbares doivent au gouvernement. Il est responsable de ces droits; mais ce serait une injustice palpable de le rendre solidaire de toutes les fautes que le capitaine ou ses hommes pourraient commettre. Il n'y aurait pas assez de supplices ni de bourreaux pour les infortunés hongs, si une telle jurisprudence venait à s'établir. « C'est bien assez pour nous, marchands qui servons de caution à ces barbares, de payer en leur lieu et place les droits qu'ils doivent au gouvernement et au sublime empereur, et d'être exposés aux pertes que leur perfidie ou leur folie peuvent nous causer. »

Quang-tam avait défendu sa cause avec chaleur, avec éloquence. On fit avancer Yang, auquel on demanda des renseignemens sur le commerce des barbares, sur leur fidélité à remplir leur engagemens, sur la manière dont ils procèdent dans leurs marchés.

« Apprenez-nous quels sont ces hommes, dit l'un des marchands hongs au voyageur; si leur fraude et leur perfidie n'éclatent qu'à de longues distances, comme les étoiles à longue queue apparaissent dans le ciel, ou si leur coutume est de tromper. Il est de notre intérêt de connaître sur ce sujet la vérité positive, entière et nue.

— Hélas! répondit gravement Yang, qui se tint debout en face des examinateurs, le manque de foi n'est pas aussi rare chez ces hommes des pays lointains que les étoiles flamboyantes dont vous parlez. Profondes furent ma surprise et ma douleur, quand j'achetai dans les rues de Londres un couteau d'acier, à ce que prétendait le vendeur, mais dont la lame de fer ne coupait pas. Grande fut mon indignation, lorsque je chargeai un passant de me procurer la monnaie d'un billet, ou promesse tracée en caractères du pays, sur une petite feuille de papier superfin (1). L'homme avait pris le papier, mais il ne revint pas. Je craignais que quelque accident ne lui fût arrivé; que la roue d'un char ne l'eût écrasé; qu'une

(1) Un *bank-note*, ou papier-monnaie de la banque d'Angleterre, équivalant à vingt, trente' quarante liv. st. et plus.

— Pourquoi ne pas renvoyer ses serviteurs ?

— Les vieux marchands font le commerce comme leurs pères le faisaient ; ils ne sont pas assez sages pour commencer une réforme nécessaire. Grand est leur orgueil, parce que leur roi les protége ; grande est la confiance qu'ils ont en leurs propres forces. Aussi leurs oreilles se ferment-elles obstinément à toutes les plaintes que l'on peut adresser. Si le roi des barbares cessait de leur donner appui, leurs mains, qu'ils tiennent unies et serrées, se détacheraient; ils feraient le commerce chacun pour leur compte ; et sortant de leur sommeil, ils songeraient à rivaliser avec les nations étrangères, renverraient leurs serviteurs oisifs et coûteux, vendraient le thé moins cher, en débiteraient davantage, et augmenteraient les bénéfices du roi. Nous-mêmes, nous agrandirions nos plantations de thé, et beaucoup d'enfans infortunés du royaume du milieu verraient leur situation s'améliorer (1). »

pagnie a gagné dans cet espace de temps, au-dessus de ce que les commerçans de Hambourg eussent gagné par le débit des mêmes thés.

| Espèces. | Quantités de thé vendues en 1828 par la Compagnie. | Excéd. du prix demandé pour la livre de chaque espèce (fractions omises). | Excéd. du prix total reçu par la Comp. pour les quantités vendues. |
|---|---|---|---|
| | livres. | s. d. | liv. st. |
| Bohie. . . . . | 3,778,012 | 0 10 | 157,417 |
| Bougon. . . . . | 20,142,073 | 1 3 | 1,258,878 |
| Campoy . . . . . | 284,187 | 1 7 | 23,673 |
| Souchong. . . . . | 601,739 | 2 8 | 37,607 |
| Twankay. . . . . | 4,101,845 | 1 3 | 273,456 |
| Hyson-skin . . . . . | 213,933 | 1 4 | 14,261 |
| Hyson. . . . . | 1,014,923 | 1 5 | 71,887 |
| Poudre à canon. . . . . | 645 | 3 1 | 98 |
| | | | 1,837,279 |
| A déduire 131,281 livres de thé pekoe, à 9 d. la livre. . . . . | | | 4,923 |
| Il résulte de ce tableau, que, pendant l'année 1823, la Compagnie des Indes Orientales a vendu TRENTE MILLIONS CENT TRENTE-SEPT MILLE TROIS CENT CINQUANTE SEPT LIVRES DE THÉ ; et qu'elle a reçu, en plus de ce que les marchands de Hambourg avaient reçu pour une quantité égale, la somme de . . . . . | | | 1,832,356 |

ou qu'elle a vendu son thé, la livre, l'un portant l'autre, 2 schellings 4 d. ; c'est-à-dire 1 sch. 3 d. de plus par livre que le commerce de Hambourg; excédant énorme et qui équivaut à un peu plus de *cinquante-trois* pour cent. Tels sont les résultats d'un monopole gigantesque. La liberté du commerce abaisserait de *cinquante-trois* pour cent le prix des thés dont la Grande-Bretagne fait une si grande consommation.

(1) NOTE DU TR. On voit que le jeune voyageur Yang a, sur le monopole, les mêmes idées que l'historien Gibbon. « Le génie du monopole, dit Gibbon, est un génie de paresse, d'oppression et de mesquinerie. Le monopole donne de mauvais produits qu'il vend cher, et que l'artiste indépendant termine avec plus de soin et donne à meilleur marché. Ces améliorations et ces découvertes, dont la concurrence s'empare avec tant d'ardeur, ne sont pour les corporations monopolistes que des épouvantails et des obstacles. Placées par leur situation au-dessus de tous les rivaux qui pourraient leur disputer l'avantage, au-dessous de cette noble franchise qui con-

Yang, comme on s'en aperçoit, n'avait pas voyagé sans profit. On peut admirer la justesse de ses remarques, sa définition de la Compagnie des Indes-Orientales, sa description du monopole qu'elle exerce, ses réflexions sur l'influence malheureuse des restrictions commerciales, quelque simple que fût la forme sous laquelle il émettait ses opinions. Mais il oubliait qu'il s'adressait à d'autres monopolistes, aux marchands hongs, possesseurs exclusifs du droit de faire le commerce avec les étrangers. On imposa seulement silence au jeune philosophe chinois; et on le pria de se renfermer dorénavant dans les limites de son interrogatoire. Il commençait à esquisser la peinture animée de l'une de ces grandes ventes de thé qui ont lieu tous les trois mois à Londres, et cherchait à faire comprendre aux marchands étonnés cet arrangement bizarre par lequel la Compagnie des Indes a le droit de vendre des ballots avariés, sans que l'on connaisse l'état de ce qu'ils renferment, et sans que l'on puisse les échanger ensuite contre des ballots non avariés. Les hongs, accoutumés à reprendre toute marchandise de mauvaise qualité livrée par eux, et à l'échanger contre une égale quantité de bonne marchandise, se récriaient vivement contre l'injustice des barbares, quand on vint les instruire qu'un navire américain, chargé de cotonnades et d'étoffes de laine, avait jeté l'ancre dans le port. Saisi d'une inspiration subite, Quang-tam se leva, sortit, alla faire une achat considérable de ces marchandises américaines, dont la qualité est presque toujours excellente, supplia les acheteurs que le Hollandais avait trompés d'accepter une partie de ces étoffes en échange de leurs mauvais guingans et de leurs schalls, et revint s'asseoir dans son pavillon, plus heureux de faire apporter chez lui le mauvais ballot, sujet de tout ce tumulte, que s'il eût entassé l'or et l'argent dans ses magasins: il venait d'échapper à la mort.

Quant aux marchands hongs, voici la missive qu'ils envoyèrent au célèbre *Le*, gouverneur de la province (1).

fesse une erreur, elles ne changent rien à leurs vieilles méthodes, ne profitent d'aucun perpectionnement et se renferment dans la conscience de leur pouvoir et dans la jouissance de leurs gains. »

(1) Note du Tr. Ce *Le*, le seul fonctionnaire important de l'empire du milieu avec lequel les nations étrangères aient des rapports, est encore aujourd'hui président du conseil militaire, ministre et gouverneur-général de Canton et de Kwang-se. C'est à lui que s'est adressé, en décembre 1831, le gouverneur de l'Inde anglaise, Sir William Bentick, dont la lettre, portée par le capitaine Freemantle, fut, après beaucoup de délais et de réponses évasives, remise par ce capitaine aux officiers délégués par le ministre : il s'agissait de demander justice à *Le* des insultes de la populace et de la destruction de la factorerie anglaise à Canton par cette populace. La cérémonie eut lieu sur les degrés de Teën-tsze-ma-taou ; à peine le message fut-il déposé entre les mains des officiers chinois, le capitaine reçut l'ordre de partir. *Le* répondit à la dépêche de lord Bentick par une lettre admirablement diplomatique, dans laquelle il disait que les barbares n'avaient à se plaindre de rien, puisque le magasin ou la factorerie ne leur appartenait pas en propre, mais leur était louée par les gens du pays ; que la destruction de cet édifice était l'exécution d'un ordre secret du sublime empereur ; lequel punissait ainsi avec justice les infractions de ceux de ses sujets qui avaient la propriété réelle de la factorerie. Cette lettre, qui se trouve en anglais dans le *Registre de Canton* ( 16 janvier 1831 ) et dans la *Chronique de Singapore* ( 19 janvier 1832 ), est un modèle de duplicité chinoise, et ne manque ni de clarté, ni d'enchaînement logique, ni d'éloquence. *Le* passe pour un politique habile. On jugera de son talent par le trait suivant. Un marchand hong lui avait remis, en 1831, une somme de 30,000 taëls, pour qu'il plaçât son fils sur la liste des emplois civils. *Le* s'avisa d'un singulier moyen pour placer cette somme à un excellent intérêt. Il fit brûler son palais, répandit le bruit que cet incen

« Tous les marchands hongs se réunissent pour déposer aux pieds du gouver-
» neur, dont la politesse et la générosité sont constantes, la lettre suivante.
» Puisse, tel est notre ardent désir, le gouverneur boire toujours frais (1), et goû-
» ter en ce monde la félicité sous toutes ses formes.

» Quand le mal est arrivé, à quoi sert la colère? Décidément il vaut mieux
» prévenir le retour du mal que de s'en plaindre. Un barbare de par-delà les
» mers a chassé d'entre nous la paix et la confiance. Que notre frère Quang-tam
» n'était pas complice de ce fait, c'est ce que prouve très-précisément son désir de
» payer de ses deniers la faute du barbare. Que notre frère reçoive donc l'ordre
» clair et précis de brûler jusqu'à la dernière étoffe des marchandises qui ont
» causé ce trouble. A travers la flamme du bûcher, son intégrité éclatera, et son
» visage rayonnera d'honnêteté.

» De longues années se sont passées sans que les barbares se montrassent infidèles
» à leur parole. Au moyen de la bastonnade, que la bienveillance infinie du gouver-
» neur fera administrer sur la plante des pieds du criminel, selon que la tendresse de
» son cœur le jugera convenable, bien des années s'écouleront encore sans que ce
» scandale se renouvelle. Très-précisément, cet acte indiquera la suprême sagesse
» du gouverneur; et, en outre, il faudra que le chef coupable, profitant du vent
» nord qui souffle, s'en aille.

» Les neuf hongs, et spécialement les yeux pleins de larmes de Quang-tam, at-
» tendent décidément (2), avec une grande inquiétude, le regard de bonté que
» le gouverneur voudra jeter sur eux et sur cette affaire.

» *Signé*, etc. »

Ce regard de bonté, si impatiemment attendu, tomba enfin sur les marchands. Le capitaine reçut la bastonnade, et se guérit très-radicalement de la goutte, qu'une longue vie de sensualité avait accumulée dans ses jointures martyrisées, que ses fatigues maritimes avaient rendue insupportable, que les médecins de

die était causé par le hasard et la maladresse de ses gens, et apprit à ses amis qu'il venait de trouver, sous les décombres, une somme de 30,000 taëls, trésor déposé par l'un de ses prédécesseurs. Ensuite il fit religieusement verser cette somme dans les coffres du grand empereur régnant *Taoukwang* (la Gloire de la Raison) qui l'accepta et qui combla *Le* de nouveaux rhonneus. Dans ses rapports avec les Anglais, ce même *Le* a toujours agi de ruse. Il était convenu entre lui et les agens de la Compagnie des Indes, que la lettre de lord Bentick serait reçue par des mandarins de grade supérieur. On a découvert récemment que l'officier entre les mains duquel cette lettre avait été remise, n'était pas même initié au mandarinat. La missive de lord Bentick, traduite en chinois par les ordres de *Le*, fut placardée dans les rues de Canton; mais la traduction, très-différente de l'original, prêtait au gouvernement anglais non le ton menaçant qui régnait dans son épitre, mais toute l'humilité des soumissions et des supplications.

(*Chinese Courrier.*)

(1) Tels sont le protocole et l'étiquette des dépêches chinoises. Il est difficile de parcourir les journaux anglais de Canton, de Singapore et de Java, sans y trouver dans les documens originaux, émanés des autorités du pays et de leurs subordonnés, les prototypes de cette requête.

(1) *Décisivement*, *décidément*, *positivement*, *précisément*, sont les mots éternels, qui se reproduisent avec la plus singulière tautologie dans les écrits chinois : on ne peut que faire observer le rapport qui se trouve entre ces expressions dogmatiques, sacramentelles, d'autorité et le caractère du peuple de la terre qui vit sous la loi de l'étiquette la plus rigide, des mœurs les plus précises, les plus impérieusement minutieuses.

toutes les régions avaient inutilement essayé de guérir, et dont le bambou chinois effaça jusqu'à la dernière trace. Il ne se vanta pas de ce mode de guérison, et se contenta de dire à son retour qu'il devait la santé à une recette chinoise, recette qu'il tenait secrète, comme on doit le penser. Quang-tam fit un feu de joie de ses laines et de ses cotonnades; l'heureux Haôpi ramena son frère Yang dans la province de Fokian. Longues et tendres furent les conversations de la famille, lorsque le voyageur raconta à sa sœur et à son père les merveilles des pays barbares; grande fut la joie du *sécheur de thé*, Go-wô, quand Haô-pi lui demanda solennellement en mariage la plus jeune de ses filles. Le vieillard de la lune ( tel est le nom bizarre et le rôle étrange que les Chinois prêtent à l'amour ) n'avait pas permis à la corde d'argent qui unissait ces deux cœurs de se briser pendant l'absence; et les fleurs du pêcher jonchaient la terre, quand le double mariage de la jeune fille de Leu-tse-pi avec son fiancé, de la fille de Go-wô avec Haô-pi, s'accomplissait selon les rites de l'empire du milieu.

(*Asiatic Journal.*)

---

## EXCURSION DANS L'OYAPOCK.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1831, je quittai la ville de Cayenne pour me rendre dans l'Oyapock (1), la rivière la plus importante de la Guyane française après le Maroni, qui nous sépare de la colonie de Surinam, et dont la possession nous est commune avec les Hollandais. Cette traversée, qui n'est que de trente lieues, n'exige ordinairement que deux ou trois jours; mais les vents du sud-est, qui soufflent constamment dans cette saison sur les côtes de la Guyane, forcèrent la goëlette sur laquelle j'avais pris passe à relâcher dans l'Approuague, et je ne parvins à ma destination que dix jours après mon départ.

En se jetant dans la mer, l'Oyapock donne son nom à une vaste baie dont le cap d'Orange (Lat. N. 4° 8'. Long. O. 54° 40' 15" ) forme la limite sud-sud-est, et la Montagne d'Argent celle nord-nord-ouest. Ces deux points extrêmes sont éloignés de sept lieues. A partir de l'embouchure de la rivière jusqu'au cap d'Orange, on n'aperçoit qu'une longue lisière de palétuviers qui défendent l'accès du rivage, et

(1) Cette rivière, à laquelle ses sources, rapprochées de celles des affluens de l'Amazone donnent quelque importance géographique, a été explorée a diverses reprises, sans qu'on ait encore reconnu le plateau qui lui donne naissance, et son cours n'est tracé sur les cartes que jusqu'au Camopi, son principal affluent, situé à cinquante lieues de son embouchure. Celles déposées en manuscrit dans les archives de Cayenne, et qui ont été dressées récemment, vont à peu près au double de cette distance. Dans ce moment même, M. Leprieur, pharmacien de la marine, chargé par le gouvernement de résoudre le problème proposé en 1829 par la Société de géographie, problème qui consiste à déterminer la direction et la hauteur du plateau qui sépare les affluens de l'Amazone de ceux de la Guyane, entre les 2 et 4 degrés de latitude N., a choisi l'Oyapock, comme l'ont fait ses prédécesseurs, pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Ce voyageur, pourvu des connaissances et des instrumens nécessaires pour cette entreprise, complétera sans doute la reconnaissance, encore imparfaite, de cette partie de la Guyane. Le titre seul de mon récit suffit pour indiquer qu'en entreprenant ce voyage, je m'étais proposé un tout autre but. Je désirais principalement connaître les Indiens de l'Oyapock, après avoir visité ceux de Sinnamary, Conamama, Organabo, etc.

qui vont en s'abaissant jusqu'au cap, où ils paraissent se confondre avec la mer et le ciel. Cette côte monotone n'est interrompue que dans un seul endroit, là où la rivière d'Ouassa, après avoir parcouru les savannes de ce nom, vient décharger ses eaux dans la mer. L'autre côté de la baie forme un demi-cercle qui commence, à l'embouchure de la rivière, par le Morne Lucas, taillé à pic, et qui n'est que le prolongement des montagnes de l'intérieur, dont on aperçoit les diverses chaînes vers un horizon peu éloigné. Deux lieues plus loin est l'embouchure du Ouanary, petite rivière sur les bords de laquelle existe une sucrerie fondée en 1741 par la compagnie du Sénégal, qui y cultiva d'abord l'indigo, industrie abandonnée aujourd'hui dans toute la colonie. A partir de ce point jusqu'à la Montagne d'Argent s'étendent des terres basses, incultes et couvertes de bois, si ce n'est au pied de la montagne, où règnent de vastes plantations de coton créées récemment. De son sommet on jouit de la vue de toute cette scène.

L'Oyapock, à son embouchure, n'a pas moins d'une grande lieue de large. A peine a-t-on doublé le Morne Lucas, en y entrant, qu'on découvre deux îles étroites, qui occupent presque le milieu de la rivière. La première nommée *Ilet Perroquet* dans le langage du pays, est de forme quadrangulaire, et n'a pas plus d'un tiers de lieue de long sur une faible largeur. Elle est couverte de bois et inhabitée, ainsi que la seconde, appelée *Ilet Biche*, qui a environ deux lieues de long sur une largeur peu considérable, et tend sans cesse à s'accroître par les alluvions qu'y forme le retrait des eaux. Vis-à-vis de son extrémité supérieure, sur la rive gauche de la rivière, s'avance une légère pointe sur laquelle était située, dans le dernier siècle, la paroisse de l'Oyapock, où les missionnaires avaient rassemblé un assez grand nombre d'Indiens, et qui était protégée par le fort Saint-Louis, bâti en 1726, et défendu par une faible garnison. Ce fort fut pris et incendié, ainsi que la bourgade, en 1744, par les Anglais, qui y commirent des actes de cruauté dont on peut voir le récit dans une lettre du père Fauque, insérée dans les Lettres édifiantes. Depuis cette époque, la paroisse et le fort n'ont pas été relevés, et il n'en reste plus que de faibles traces, qu'il faut chercher au milieu milieu d'une végétation épaisse qui les recouvre. Il en est à peu près de même de quelques fortifications que les Hollandais avaient construites au pied du Morne Lucas pendant leur domination momentanée sur la colonie en 1676.

Jusqu'à ce point, les bords de l'Oyapock sont incultes et déserts. Le habitations commencent non loin de l'ancienne Mission, et se succèdent, tantôt rapprochées, tantôt isolées, jusque près du premier saut, qui est éloigné de quatorze lieues de l'embouchure. La rivière diminue insensiblement de largeur, et offre, de distance en distance, des îlots inhabités dont le nombre et l'étendue vont sans cesse croissant. Le rivage, d'abord plat des deux côtés, s'élève peu à peu et finit par être bordé de collines, dont l'élévation est peu considérable, mais qui présentent çà et là des points de vue de l'effet le plus pittoresque, et qui fourniraient aux peintres les sujets d'études les plus variés. Cette scène s'étend sans interruption jusqu'au premier saut, au pied duquel se développe une magnifique nappe d'eau, dont le coup-d'œil est ordinairement animé par les canots des Indiens occupés à pêcher. Un souvenir se rattache à ce site : c'est celui de ce vieux soldat de Louis XIV, que M. Malouet, alors ordonnateur de la colonie, trouva établi en 1776, au pied du Morne qui domine le Saut sur la rive droite. Fixé là depuis longues années, et privé de la vue, le bruit des eaux était devenu nécessaire à son existence, et il

refusa toutes les offres que lui fit M. Malouet de l'emmener à Cayenne, et de pourvoir à tous ses besoins. Les détails touchans de cette histoire se trouvent dans les Mémoires de cet administrateur, et depuis, M. Alibert en a fait le sujet d'une nouvelle dans sa *Physiologie des Passions*. Ce centenaire se nommait Jacques, et il a légué son nom à la partie du Saut près de laquelle il était établi; on l'appelle encore aujourd'hui *Jacques-Saut* par abréviation.

La population civilisée de l'Oyapock ne s'étend pas au-delà de ce point. Assez florissante dans le dernier siècle, elle ne s'est jamais relevée du coup que lui porta la destruction de la bourgade de la Mission, et se compose aujourd'hui presque entièrement de gens de couleur et de nègres libres, parmi lesquels se trouvent confondus un petit nombre de blancs. Presque tous, sans distinction de races, végètent sur des chétives habitations, qui suffiraient à peine à leur existence, si la pêche ne leur offrait une ressource assurée. La plupart se bornent à cultiver du manioc, des ignames, des bananas; les autres cultures ont été graduellement abandonnées par eux, depuis que presque tous les produits de la colonie sont tombés à vil prix, et couvrent à peine les frais d'exploitation. Aussi voit-on, de distance en distance, d'anciennes habitations délaissées, et des plantations considérables de rocouyers, cacaoyers, etc., dont on laisse pourrir le fruit sur l'arbre, ou qu'on abat pour leur substituer d'autres cultures. Les mœurs des habitans se ressentent nécessairement du peu de fertilité du sol sur lequel ils sont placés; ils s'abstiennent, en général, de travaux pour ainsi dire inutiles, et passent leur temps dans une oisiveté presque complète. Il s'est introduit parmi eux un usage singulier, emprunté, comme plusieurs autres, aux Indiens qui vivent au milieu d'eux. Lorsque le moment de faire leur abatis (1) annuel est arrivé, au lieu de travailler avec zèle pendant quelque temps, il n'est pas rare de les voir déclarer à tout le voisinage qu'il y aura *mahuri* chez eux tel jour; cela signifie qu'il y aura régal ce jour-là pour tous ceux qui voudront venir les aider dans leur travail. Tous les oisifs et les amateurs de tafia se rendent ordinairement à l'appel; chacun travaille un peu, on boit largement, et l'abatis se trouve fait presque subitement, tandis que le propriétaire y eût mis plusieurs jours, en n'employant que ses propres forces. La fête se termine le plus souvent par d'abondantes libations, où chacun achève de perdre le peu de raison qui lui reste.

Le reste de la population de l'Oyapock se compose des Indiens dont on voit çà et là les carbets et les plantations sur les deux bords de la rivière. Les dernières ne consistent d'ordinaire qu'en un espace étroit de quelques toises carrées, couvert d'arbres abattus, à demi consumés par le feu, dans les intervalles desquels croissent le manioc et les autres végétaux qu'ils y ont plantés. Le carbet, formé de quelques pieux enfoncés en terre, et supportant un toit de feuilles de palmier, s'élève au centre de l'abatis, à demi caché par un rideau d'arbres que les Indiens laissent toujours à dessein sur le bord de la rivière. On sent de reste qu'ils mourraient de faim avec d'aussi misérables plantations, si la chasse et la pêche, leur élément naturel, ne leur fournissaient pas autant de vivres qu'il leur en faut. La majeure partie même de leur manioc, au lieu d'être convertie en couac ou en cassave, est gaspillée à faire du cachiry, leur boisson favorite, dont je parlerai plus tard.

(1) Ce mot signifie défrichement, plantation, etc. On dit communément: *Aller à l'abatis*, *cultiver l'abatis*, *etc.*

Quoique vivant au milieu des blancs, ces Indiens n'ont adopté aucun de leurs usages. Ils ont seulement, suivant la coutume, contracté la plupart de leurs vices, et s'adonnent avec excès au tafia, qu'ils recherchent avec passion et se procurent assez facilement. Il y a parmi eux beaucoup moins de bonne foi et de sincérité que parmi ceux du haut de la rivière, qui conservent encore en partie leurs mœurs primitives. La chasse et la pêche sont leurs occupations habituelles, et ils se louent volontiers aux blancs qui ont besoin de leurs services. Ils vivent en bonne intelligence avec eux; et il faut, à ce sujet, rendre justice à l'administration de la colonie, qui depuis long-temps veille à ce qu'ils soient à l'abri de toute vexation. En retour, elle exige d'eux un service qui consiste à aller à tour de rôle, et au nombre de trois ou quatre, passer un mois chez le commandant du quartier (1), qui les emploie à porter ses ordres partout où cela est nécessaire. Cette corvée est peu préjudiciable à ceux qui sont établis dans le voisinage; mais il n'en est pas de même pour les autres, qui demeurent au-delà des sauts. Il leur faut long-temps, dans la saison des pluies, lorsqu'elles ont gonflé la rivière, pour regagner leurs habitations, et si leur tour arrive pendant la belle saison, époque à laquelle ils font leurs abatis, et réparent leurs carbets pour l'hivernage, ces derniers travaux souffrent nécessairement de leur absence.

Ces Indiens, au reste, sont très-peu nombreux, et appartiennent à diverses nations dont ils sont les derniers débris. On trouve, dans les récits des missionnaires et des anciens auteurs qui ont écrit sur la Guyane, les noms d'une foule de peuplades qui sont aujourd'hui tout-à-fait inconnues. Barrère (2) seul en compte cinquante-six qu'il donne comme habitant le littoral et l'intérieur du pays, jusqu'à que distance qu'il ne désigne pas; mais il est probable qu'il n'avait vu des individus que d'un petit nombre d'entre elles. Il confond les nations des bords de l'Amazone avec celle de la Guyane française, et il est évident qu'il a puisé dans les relations des missionnaires ce qu'il dit de leurs mœurs et de leurs usages. Depuis ces derniers, on a ajouté peu de chose aux faits qu'ils avaient observés, et il faut convenir que, sous ce rapport seul, la destruction de leur Mission est une perte irréparable, sans parler de la civilisation des Indiens et de la géographie de l'Amérique, soit qu'ils s'occupassent eux-mêmes de cette dernière, soit à cause des secours qu'ils donnaient aux voyageurs que leur zèle pour les sciences conduisait dans ces pays inconnus. Sans les Missions du Haut-Orénoque, M. de Humboldt n'aurait peut-être jamais pu exécuter son périlleux voyage.

Quoi qu'il en soit, les seules nations de la Guyane française dont l'existence soit authentique, et qui aient des relations plus ou moins directes avec les blancs, sont aujourd'hui les suivantes :

Les Galibis, qui habitent sous le vent des rivières de Sinnamary, Iracoubo, Organabo et Mana. Leur nombre s'élève à environ quatre cents individus, et diminue chaque jour; quelques-unes de leurs peuplades existent encore à l'embouchure de l'Orénoque.

Les Arouas, vivant dans les mêmes rivières que les précédens, et infiniment

(1) La Guyane française est divisée en douze quartiers, dont chacun a son commandant assisté d'un lieutenant, et nommé par le gouverneur. Ils remplissent les fonctions d'officier de l'état civil, veillent à la police, etc. Leurs fonctions sont honorifiques.

(2) *Nouvelle relation de la France équinoxiale.*

moins nombreux. Ils formaient autrefois le fond de la population de l'ancienne Mission de Kourou, où les avait rassemblés le père Lombard. On en trouve aussi quelques individus dans l'Oyapock.

Les Palicours ; ils habitent les savannes d'Ouassa et de Rocawa, entre l'Oyapock et le cap d'Orange, et c'est à tort que les cartes les reportent beaucoup plus avant dans les terres. Leur nombre s'élève de cent à cent dix individus, d'après les derniers recensemens.

Les Piaious, nation réduite à une quinzaine d'individus, qui presque tous habitent avec leur capitaine, nommé Alexis, sur les bords de la crique Aramontabo qui se jette dans l'Oyapock, au-dessus du saut Cachiry, à vingt-deux lieues de l'embouchure de la rivière.

Les Cariacouyous, presque éteints, et dont il ne reste plus que quelques individus confondus avec les autres Indiens de l'Oyapock, et sans demeures fixes.

Les Noragues, réduits à rien comme les précédens.

Les Marawanes, établis dans la rivière d'Approuague près des sauts de Maparou et de Tourépé, ainsi que sur les bords de la crique de la Mission qui se jette dans l'Oyapock, près du lieu où était la bourgade dont j'ai parlé plus haut. Ils sont très-peu nombreux. Cette nation est originaire des bords de l'Amazone, et il n'y a que peu d'années que ceux qui habitent maintenant l'Approuague, y arrivèrent en canot par mer, fuyant la tyrannie des Brésiliens.

Les Oyampis, la plus forte peuplade aujourd'hui de la Guyane, et originaire, comme les Marawanes, des bords de l'Amazone. Suivant leurs traditions, une nation plus puissante qu'eux, et leur ennemie, les chassa de leur pays à une époque récente, et ils vinrent, en traversant les forêts, jusque sur les bords de l'Oyapock, où ils eurent à combattre, pour s'y établir, les Roucouyennes et les Ouens qu'ils exterminèrent en partie. Les restes de ces deux nations se sont enfoncés dans les bois, et n'ont plus reparu jusqu'à ce jour. Le gros de la nation Oyampi s'établit entre les sources de l'Oyapock et celles de l'Arawari, et on dit qu'il s'élève à trois ou quatre mille individus. Le reste s'est répandu le long de l'Oyapock et de ses affluens jusqu'au près du Camopi, qu'ils n'ont pas encore dépassé. Ces derniers peuvent se monter à trois cents individus, disséminés sur une étendue de quatre-vingts lieues en longueur. Au dire des autres Indiens, le mot *Oyampi* signifie, dans la langue de cette nation, *mangeur d'hommes*, et lui a été imposé par suite de ses habitudes d'anthropophagie. Cette assertion est probablement fausse comme tant d'autres de ce genre, car les Oyampis de l'Oyapock n'offrent aucune trace de cette horrible coutume, et sont les plus doux des hommes.

Les Coussanis; ils habitent dans le voisinage des précédens, entre les sources de l'Oyapock et l'Arawari. Les blancs n'ont presque aucune relation avec eux, et on ignore leur nombre.

Les Émerillons ; nation établie dans le haut du Camopi, et dont on voit quelquefois des individus dans l'Oyapock. Ils passent pour plus féroces que les Indiens dont je viens de parler, et on les a même accusés d'anthropophagie avec plus de raison, je crois, que les Oyampis.

On rencontre, en outre, parmi ces nations, quelques individus qui s'y sont incorporés, et qui appartiennent à celles des bords de l'Amazone. Les Brésiliens traitant les Indiens en esclaves (1), il n'est pas rare que ceux-ci émigrent, et

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, le gouvernement du Para, craignant en 1793 la communi-

quittent pour toujours leur pays natal, afin de se dérober à cette tyrannie. Ceux que j'ai vus appartenaient presque tous à la nation Calipoun, l'une des plus considérables de l'Amazone, et dont la langue, désignée par les Brésiliens sous le nom de *lingua jeral*, est parlée et comprise par une foule de peuplades, qui n'en ont pas moins leur idiome propre. C'est ainsi que le galibi dans la Guyane, le guarani au Paraguay, la quichua au Pérou, servent la langue commune sur une étendue immense de pays.

Le portrait de ces Indiens a été tracé trop souvent pour qu'on puisse encore revenir sur ce sujet. Tout le monde sait que leur couleur varie du rouge cuivré au jaune brun; que leurs cheveux sont gros, lisses, d'un noir foncé, et ne blanchissent jamais, même dans l'âge le plus avancé. Leur barbe est peu fournie, et ils l'arrachent au fur et à mesure de son apparition : mais on a avancé à tort, et même dans des écrits tout récens, qu'ils étaient dépourvus de poils sur le reste du corps. Ils en ont seulement un peu moins que les Européens. Leurs traits n'ont pas non plus cette expression stupide qu'on s'est plu généralement à leur attribuer, et expriment plutôt l'apathie et l'indifférence que le défaut de compréhension. J'en ai vu qui, pour l'expression de la physionomie et la beauté des formes, auraient pu servir de modèle aux artistes. Ils aiment à se barbouiller de genipa et de rocou sans se faire, du reste, aucune de ces mutilations aux lèvres, au nez et aux oreilles, qui rendent si hideux les Botocudos, et d'autres peuplades du Brésil. Leur vêtement, c'est le calimbé (1) pour les hommes, et le casima (2) pour les femmes, et ces dernières vont fréquemment toutes nues, ce qui ne se voit jamais parmi les premiers. Leur vie, à moitié sédentaire, à moitié errante, les distingue encore des peuplades brésiliennes dont j'ai parlé plus haut, qui ne vivent absolument que du produit de leur chasse ou de leur pêche, et changent continuellement de place. Ainsi que ces dernières, ils sont d'une adresse incomparable dans ces deux exercices, et l'arc est entre leurs mains une arme presque aussi redoutable que le fusil dans celles des Européens. Leur industrie se borne à fabriquer leurs arcs, ainsi que leurs canots, et les autres instrumens qu'ils emploient à différens usages. Je passe rapidement sur ces détails déjà connus, pour revenir à mon voyage.

On ne peut remonter l'Oyapock, ainsi que les autres rivières de la Guyane, que pendant la saison sèche, d'août en novembre inclusivement, lorsque les eaux, gonflées par les pluies diluviennes de l'hivernage, sont rentrées dans leur lit, et que leur courant n'oppose plus une résistance invincible aux rameurs. Lorsque j'y arrivai les eaux étaient à leur minimum d'élevation; mais un obstacle imprévu faillit m'arrêter. Les Indiens du bas de la rivière étaient alors occupés à brûler leurs abatis, à réparer leurs carbets, et je n'en trouvai point qui voulussent se

cation par terre des principes de la révolution, de la Guyane au Brésil, fit enlever tous les Indiens qui se trouvaient entre l'Oyapock et le fleuve des Amazones, et les jeta dans l'intérieur des forêts du Brésil, où la plupart sont morts de misère et de désespoir.

(1) Le calimbé n'est autre chose que le *langouty* de l'Inde, et consiste en un morceau d'étoffe long et étroit, qui se passe entre les cuisses et se fixe autour des reins soit en l'attachant, soit en l'y fixant au moyen d'une ficelle. Il est d'un usage général parmi les nègres de la colonie.

(2) Le camisa, mot emprunté aux Portugais, est une pièce d'étoffe qui se roule autour du corps, et descend ordinairement un peu au-dessus du genou. Les négresses et les femmes de couleur n'ont pas d'autre vêtement les jours ordinaires.

loner pour faire le voyage avec moi. Après plusieurs jours de recherches inutiles, j'appris qu'un habitant, plus heureux que je ne l'avais été, se préparait à remonter pour aller faire des échanges avec les Oyampis. Je me joignis à lui, et, le 20 octobre, nous fûmes coucher au premier saut. Nos moyens de transport consistaient en deux canots, dont le plus grand était destiné à notre usage; l'autre contenait les femmes des cinq Indiens qui formaient notre équipage avec leurs pagaras, leurs vivres, et les autres petits objets qu'ils ont coutume d'emporter en voyage. Chacun de ces canots était recouvert à l'arrière d'un *pomacari*, ou dôme fait en branchages, et recouvert de feuilles de tourloury, (1), tressées ensemble. Quand ces promacaris sont bien faits, la plus forte averse ne peut les traverser, et ils sont de longue durée. Nous passâmes la nuit dans un des carbets qui existent sur les premiers îlots du saut, et qui sont l'ouvrage des Indiens ou des habitans qui viennent quelquefois y prendre le plaisir de la pêche.

Il faut appliquer aux sauts de l'Oyapock, mais sur une moindre échelle, la description que fait M. de Humboldt de ceux d'Aturès et de Maypurès dans l'Orénoque; ce sont, comme ces derniers, de véritables *rapides* ou *raudales* qui interrompent complètement la navigation pour tous les autres bâtimens que de légères pirogues; et encore ne peut-on les franchir avec ces dernières, qu'en les traînant sur les roches, lorsque l'eau n'offre pas une profondeur suffisante, sans toutefois être obligé d'établir un portage par terre. Ces sauts n'ont pas non plus l'effet imposant d'une cataracte, mais cependant le genre de beauté qui leur est propre ne le cède pas à celle d'une chute d'eau perpendiculaire. Ainsi, l'Oyapock, à son premier saut, n'offre, pendant une demi-lieue et sur une largeur de cinq cents toises, que l'image du chaos Les eaux, contrariées dans leur cours, s'échappent en bouillonnant, par mille canaux qu'elles se sont creusés de toutes parts, et forment une multitude de petites cascades et de lagunes, du milieu desquelles s'élèvent des îlots innombrables, les uns privés de végétation, les autres couverts de verdure et d'arbrisseaux qui interceptent en tout sens la vue de l'horizon. Sur la rive droite, au pied d'un morne élevé qui domine la scène, tombe le saut de Jacques, dont la hauteur est plus considérable que celle des autres cascades; à gauche, au contraire, les collines ont diminué de hauteur, et montent insensiblement en amphithéâtre. C'est surtout pendant l'été, lorsque les eaux sont basses, que l'effet de cette scène est plus frappant. Une multitude de roches, qui sont recouvertes pendant la saison pluvieuse, se montrent alors à découvert, et leur surface blanche et polie par l'action constante des eaux, contraste d'une manière pittoresque avec la verdure qui les entoure.

Le 21 nous attendîmes, pour partir, que la marée, qui se fait sentir très-fortement jusqu'au saut, fût à son maximum d'élévation. Le flot entrait avec rapidité dans les lagunes, et avec lui une multitude innombrable de petits poissons, dont les mouvemens variés faisaient bouillonner l'eau. On eût pu en prendre des centaines d'un coup de filet. Parvenus à l'extrémité d'une espèce d'anse resserrée de toutes parts, nous nous trouvâme arrêtés par une roche non interrompue de vingt pieds de haut sur cent pas de large, qui nous séparait du courant principal du saut; nous déchargeâmes notre bagage et le transportâmes de l'autre côté, après quoi il fallut hâler les canots. Les Indiens attachèrent à l'avant de chacun d'eux

(1) Espèce de palmier.

une longue liane sur laquelle les femmes et les enfans réunirent tous leurs efforts. Les hommes se mirent, ainsi que nous, sur les côtés et à l'arrière de l'embarcation, et en moins d'une heure et demie nous eûmes dépassé l'obstacle qui nous arrêtait et rechargé les canots. Nous franchîmes, non sans difficulté, plusieurs petites cascades, et nous entrâmes ensuite dans le grand courant, dont les eaux se précipitaient avec impétuosité dans le canal étroit où elles s'étaient ouvert un passage. L'eau était peu profonde, et nous y descendîmes tous pour remorquer les embarcations. C'est une chose admirable de voir, en pareil cas, l'adresse et la force que déploient les Indiens pour les diriger là où le courant présente moins de résistance, en sautant d'une roche à l'autre, ou en posant le pied dans leurs intervalles, avec autant de rapidité que s'ils marchaient sur un sol uni. L'activité et l'énergie dont ils font preuve dans ces occasions forment un contraste surprenant avec leur indolence habituelle, et bien peu d'Européens pourraient supporter aussi long-temps de pareils efforts. On est obligé d'en faire autant à chaque saut qu'on rencontre, c'est-à-dire tant que dure le voyage; car il serait impossible de décrire ou de figurer sur une carte tous ceux qui existent dans l'Oyapock. Il faut se le représenter, dans tout son cours, comme une suite de cascades séparées par des intervalles plus ou moins longs, mais n'excédant jamais deux ou trois lieues, pendant lesquelles son cours est paisible; et même, dans ces intervalles, les roches, dont son lit est obstrué partout, se montrent de toutes parts à découvert et gênent la navigation. La hauteur absolue du premier saut, mesurée de sa partie supérieure au bas de sa chute, est de quarante-cinq pieds.

Deux lieues plus haut, on rencontre celui de Maripa, ainsi appelé à cause de a quantité de palmiers de ce nom qui croissent sur ses bords. Il est peu considérable, et n'offre aucun obstacle comparable à ceux du précédent.

Le soir, nous nous arrêtâmes sur une roche au bord de la rivière pour passer la nuit. Les Indiens ont inventé une manière aussi simple qu'ingénieuse d'installer leurs hamacs, lorsqu'ils ne les suspendent pas aux branches des arbres. Ils coupent trois perches de dix ou douze pieds de long et d'une grosseur convenable, et les attachent ensemble avec des lianes à l'une de leurs extrémités; en les mettant ensuite debout et les écartant entre elles, ils obtiennent un triangle dans les intervalles duquel on peut placer trois hamacs. Si le temps est à la pluie, ils y ajoutent une sorte de toit en feuilles de tourloury, qui n'atteint qu'imparfaitement son but; mais ils ne sont pas difficiles, et le voyageur doit les imiter. Ces perches ainsi installées, se nomment *tapayas* dans leur langue, et on en rencontre à chaque instant sur les roches de la rivière.

Il faut, dans les voyages de ce genre, qu'un Européen renonce à toutes les jouissances ordinaires de la vie. On ne peut emporter d'autres vivres que de la farine de manioc, du tafia et d'autres objets de même nature. La subsistance de chaque jour dépend de l'arc et des flèches des Indiens. Les nôtres avaient *fléché*, pendant la route, plusieurs poissons dont nous soupâmes. L'Oyapock en nourrit un grand nombre d'espèces, qui presque toutes égalent en qualité, si elles ne les surpassent pas, nos meilleurs poissons d'eau douce. Les plus communs et les plus délicats sont le coumarou et le pacou. Tous deux ont quelque ressemblance de forme avec la carpe, et vivent de préférence près des roches où l'eau est dans une agitation perpétuelle, et se nourrissent d'une espèce de cryptogame à feuilles dures, épaisses et frisées qui les tapissent partout. Ils forment en quelque sorte la base de la nour-

riture du voyageur. Les Indiens sont tellement passionnés pour la pêche, qu'il est inutile de leur défendre de diriger le canot sur le premier poisson qu'ils aperçoivent, en eussent-ils dix fois autant qu'ils en peuvent consommer. Le plus léger mouvement de l'eau, imperceptible à l'œil d'un Européen, leur révèle sa présence à une distance considérable, et leur cause des transports de joie. L'un d'eux se tient debout, l'arc tendu, à l'avant de la pirogue, tandis que les autres pagaient sans faire le moindre bruit; et il est rare que le premier manque son coup, quand le but n'est pas trop éloigné. On perd ainsi un temps considérable, mais ce n'est encore rien. Si, en passant près d'un amas de roches, ils soupçonnent qu'ils y feront bonne pêche, ils attachent l'embarcation, sautent à terre, et se répandent de côté et d'autre jusqu'à ce que la fantaisie leur vienne de continuer la route, ce qui n'arrive souvent qu'au bout d'une heure ou deux. On s'opposerait vainement à ces excursions; l'Indien ne fait que ce qui lui plaît et comme il lui plaît

Le lendemain 22, nous atteignîmes de bonne heure le saut Cachiry, le plus long et le plus beau de tous ceux de la rivière. Sa hauteur absolue est de cinquante pieds et la largeur de sa principale cascade, qui est d'environ vingt toises, lui donne un aspect plus imposant que le saut précédent. Nous fûmes obligés, outre les difficultés ordinaires, de faire remonter à nos canots une chute perpendiculaire de quinze pieds de haut, qui nous obligea de les décharger, et nous fit perdre beaucoup de temps. Dans l'après-midi nous arrivâmes à la crique Aramontabo, sur laquelle sont établis les restes de la nation Piriou.

Le capitaine Alexis, qui la commande, habite depuis quarante ans les environs de la crique, et on voit çà et là les abatis qu'il y a faits à des époques différentes. Nous le fîmes prévenir de notre arrivée, et bientôt nous le vîmes paraître, accompagné d'une quinzaine d'Indiens, tant de sa nation qu'étrangers, que le hasard avait rassemblés en ce moment près de lui. Il était vêtu à peu près comme nos cultivateurs aisés, et tenait à la main la canne à pomme d'argent qu'il avait reçue autrefois d'un des gouverneurs de la colonie, en signe de son autorité. Quoique âgé de plus de quatre-vingts ans, sa démarche était ferme, et je l'ai vu depuis se livrer aux mêmes exercices que les autres Indiens. Nous l'invitâmes à souper pour jouir de sa conversation, qui était intéressante, attendu qu'il parlait parfaitement le créole. Il se rappelait les Missions du siècle dernier, et avait été au service de celle de Saint-Paul, lorsqu'elle fut détruite en 1762. C'était alors le temps florissant de l'Oyapock. Les nations indiennes étaient nombreuses, et les missionnaires entretenaient la paix parmi elles. Depuis leur départ, la division s'était mise entre les diverses peuplades; les Roucouyennes, les Ouens et les Pirious avaient été détruits par les Oyampis; et son père, qui commandait les Pirious, avait été tué dans une bataille contre ces derniers. Alexis nous compléta notre équipage, et nous acquittâmes, en sa présence, le prix convenu avec les Indiens que nous avions déjà à notre service, et qui avaient différé jusque-là l'exécution de notre marché.

Le salaire d'un Indien, pour un mois, est censé être de 25 à 30 francs; mais comme on les paie en objets sur lesquels on fait un très-grand bénéfice, ils ne reçoivent ordinairement que 10 à 12 francs. Les nôtres se contentèrent de trois aunes d'indienne, ou de guinée bleue, pour faire des calimbés pour eux et des camisas pour leurs femmes. L'argent n'a aucun prix pour les Indiens, et ils n'ont pas même une idée approximative de sa valeur. J'en ai vu, plus d'une fois, de-

monder au hasard, et par caprice, 15 ou 20 francs d'un objet, et le donner un instant après pour un sabre valant 3 francs, ou toute autre bagatelle de moindre valeur encore. Les articles qui leur plaisent le plus sont des guinées ou des indiennes imprimées, des sabres d'abatis, haches, couteaux, miroirs, rasades, hameçons, etc. Il donnent en échange du conac, des *coques* ou canots faits d'une seule pièce avec un tronc d'arbre, des arcs, des hamacs, des animaux vivans et d'autres curiosités. Un canot vaut plusieurs haches, suivant sa grandeur; un hamac, une hache; un arc, un couteau ou un miroir; un perroquet, le même prix, etc.

Le 23, nous quittâmes le capitaine Alexis. L'Oyapock forme, en cet endroit, un labyrinthe d'îles entremêlées de roches qui se prolongent pendant une étendue considérable. Son cours devient plus régulier et plus libre à mesure qu'on approche de l'ancienne Mission de Saint-Paul, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Cette Mission, fondée par les jésuites vers le tiers du dernier siècle, a cessé d'exister comme toutes celles de la Guyane, lors de leur expulsion en 1762. Ils en avaient choisi l'emplacement, avec leur tact ordinaire, sur la rive gauche de la rivière, dans un endroit où elle décrit une légère courbe, et présente un coup d'œil superbe de tous les côtés. La hauteur sur laquelle elle était située s'élève par une pente douce, et forme un plateau étendu adossé à d'autres collines plus élevées, au pied desquelles s'étendaient les plantations jusqu'au bord de la rivière. Il ne reste plus, des édifices élevés par les missionnaires, que quelques poutres tombées à terre et enfouies sous la végétation, que la nature du bois (1) a conservées presque sans altération jusqu'à ce jour. Les Indiens qu'ils y avaient rassemblés étaient nombreux, et se livraient, sous leur direction, à la culture en grand du cacaoyer. Lorsqu'on pénètre à quelque distance dans le bois, on en trouve des plantations immenses qui disputent encore le terrain aux arbres et aux lianes qui les enveloppent de toutes parts. On dit que, sous l'administration des Portugais, deux d'entre eux se transportèrent sur les lieux, et, dans l'espace de deux à trois mois, y récoltèrent pour 20,000 francs de cacao. Il serait facile d'en faire encore aujourd'hui, si cette denrée en valait la peine (2).

Rien n'indique maintenant que la Mission ait été là: soixante-dix ans écoulés depuis sa dispersion ont permis à la végétation d'y atteindre son développement accoutumé, et les arbres y égalent en grandeur ceux du voisinage. Une foule de plantes grimpantes et d'arbustes qui croissent de préférence dans les terrains abandonnés, rendent l'emplacement qu'elle occupait encore plus impraticable que les forêts vierges elles-mêmes. Un sentier tracé par les Indiens permet cependant d'y pénétrer, et à une lieue dans l'intérieur on rencontre une roche granitique isolée, d'environ deux cents pieds de hauteur, qui ne tient à aucune chaîne de montagnes des environs. De son sommet, qu'on peut atteindre en grimpant à l'aide de broussailles, on découvre une vue immense, qui ne consiste, au reste, que dans un océan de forêts sans bornes.

La Mission est éloignée de six lieues de la crique Aramontabo; il faut encore en faire douze avant d'arriver à une habitation qui appartient à un Indien nommé

(1) Ces poutres sont en wacapou, arbre surnommé *incorruptible* à Cayenne, et le meilleur de la colonie pour tous les genres de constructions.

(2) Le cacao vaut en ce moment *vingt centimes* la livre à Cayenne; aussi ne se donne-t-on pas la peine de le récolter, et chaque jour les cacaoyers disparaissent pour faire place à d'autres produits de plus grande valeur.

Kassar. Dans cet intervalle, la rivière offre le même aspect que les jours précédens. Son lit est entrecoupé d'îles et de roches qui ne forment aucun saut digne d'être remarqué. On laisse sur la rive droite la crique Annotaye, qui est très-poissonneuse, et où les Indiens vont chaque année faire des excursions de pêche, mais dont le cours est encore plus obstrué que celui de l'Oyapock. Les Indiens prétendent qu'en la remontant très-haut, on trouve sur ses bords un reste des Toukouyennes, nation mentionnée dans les anciens auteurs, mais inconnue aujourd'hui des blancs.

Nous arrivâmes le 24 octobre chez Kassar, et nous y passâmes un jour pour nous reposer. Nous lui achetâmes différens objets que nous laissâmes chez lui pour les prendre à notre retour, et qui nous furent fidèlement remis. On peut, en général, avoir une confiance entière dans la bonne foi des Indiens. Leur paresse fait qu'ils retardent souvent l'accomplissement de leurs engagemens, mais tôt ou tard ils finissent par les remplir, et on en a vu apporter, au bout de deux ans, des objets qu'on leur avait achetés et payés d'avance, suivant l'usage, et sur lesquels on ne comptait plus. Leurs capitaines sont ordinairement ceux qui sont le moins exacts à cet égard.

En quittant l'habitation de Kassar, la rivière est plus obstruée que jamais de roches et de sauts. Nos canots touchaient fréquemment contre les premières ou s'ensablaient, et nous étions sans cesse obligés de nous mettre à l'eau pour les dégager. Nous souffrions aussi beaucoup de la chaleur, qui augmente ou diminue suivant le nombre des roches découvertes que présente la rivière. Les rayons du soleil, réfléchis par leur surface blanche et polie, élèvent la température au point que le thermomètre R. se maintient constamment, dans le milieu du jour, à 30 et 32 degrés. Pendant la nuit, les roches ne perdent qu'une partie de leur chaleur, et on éprouve une différence bien sensible, selon qu'on y installe son hamac pour dormir, ou qu'on le suspend aux arbres dans le bois.

Nous passâmes ce jour-là le saut de Memoru, situé en face d'une petite crique du même nom. Le 26 nous vîmes celle de Chiqueni, indiquée sur les cartes sous le nom de Sickny. Nous entrâmes le jour suivant dans le saut Cayomou, formé par une suite immense de roches dépouillées de toute verdure, entre lesquelles il existe plusieurs passages pour les canots. Nous y tuâmes un capiaie (1), qui chercha inutilement à nous échapper en plongeant à différentes reprises; deux flèches l'atteignirent au moment où il allait atteindre la terre, et il eut encore la force de gagner le rivage, où il expira. Il pesait cent livres, et nous fûmes obligés de le dépecer sur place pour n'en garder que les meilleures parties. Les Indiens mangent cet animal, quoique sa chair soit mauvaise, et les nôtres firent boucaner, le soir, avec soin celui que nous avions tué, pour le conserver les jours suivans. Le capiaie est répandu dans presque toute l'Amérique méridionale, et aussi commun à Montevideo qu'au Brésil et dans la Guyane.

Au saut ci-dessus succède celui de Waïkaïrou, qui est infiniment plus pittoresque, et au milieu duquel nous nous arrêtâmes dans un îlot pour passer la nuit. Deux grandes îles le partagent en plusieurs parties, sans compter d'innombrables petits îlots qui s'élèvent de toutes parts, couverts d'une riche végétation. Les bords de la rivière augmentaient sensiblement de hauteur, et nous apercevions à

(1) *Cavia capibara* des auteurs.

l'horizon les montagnes du Camopi, dont nous n'étions plus éloignés que de quelques lieues. Depuis trois jours nous n'avions point rencontré de canot sur notre route; aucune trace de cultures anciennes ou récentes n'apparaissait nulle part, et on eût dit que l'homme n'avait jamais pénétré dans ces lieux, tant leur solitude était profonde !

Le 28, dans la matinée, nous passâmes le saut de Simocou-Etan, et à midi nous arrivâmes à l'embouchure du Camopi. En face existe un îlot isolé, sur lequel nous nous arrêtâmes au pied d'une croix élevée en 1826 par l'expédition de l'ingénieur Baudin (1) Le Camopi est l'affluent le plus considérable que reçoive l'Oyapock. Il est facile d'apprécier la masse d'eau qu'il lui porte en tribut, par l'augmentation subite de celui-ci après l'avoir reçue. Ses sources sont inconnues, et la partie de son cours qu'on a explorée est d'une navigation plus facile que l'Oyapock. Les missionnaires avaient trouvé sur ses bords plusieurs peuplades indiennes qu'ils avaient rassemblées à son embouchure sur la rive droite, de sorte que la mission donnait à la fois sur les deux rivières. Ainsi qu'à Saint-Paul, on y trouve de vastes plantations de cacaoyers, et rien n'indique extérieurement son existence passée; elle a été dispersée à la même époque que cette dernière. Saint-Paul envoyait tous les mois un canot à Cayenne, et c'était par son intermédiaire que la mission du Camopi recevait les ordres des supérieurs et les objets d'Europe dont elle avait besoin. Il n'y a pas de doute qu'en suivant ce système de missions placées de distance en distance, les missionnaires n'eussent fini par changer la face de la Guyane. Ils avaient déjà exploré à diverses reprises la partie supérieure de l'Oyapock, mais le temps leur a manqué pour s'y établir.

Immédiatement au-dessus du Camopi, l'Oyapock se rétrécit sensiblement, et sa largeur n'est plus que d'environ cent toises. Le lit de la rivière ressemble parfois à un vaste canal qui se prolonge à perte de vue. Les collines des deux bords sont presque devenues des montagnes, et on découvre à l'horizon celles où sont situées les premières habitations des Oyampis. Nous y arrivâmes le même jour après avoir franchi le saut de Coumarawa.

L'habitation où nous nous arrêtâmes appartient à un Indien oyampi, nommé Awarassin, chez lequel nous trouvâmes une vingtaine d'individus des deux sexes, tant de sa famille qu'étrangers. Tous étaient barbouillés de genipa et de rocou; leurs cheveux surtout étaient couverts de cette dernière substance, qui les faisait paraître d'un rouge éclatant. Ces deux couleurs ne formaient aucun dessin régulier sur leur corps, mais un grossier barbouillage fait à la hâte avec les doigts, moins comme ornement que pour les préserver de la piqûre des maringouins, qui craignent particulièrement l'odeur du rocou. Leur costume, du reste, ne différait en rien de celui des Indiens que nous avions avec nous.

Ils nous firent bon accueil, et après que le cachiry eût circulé quelque temps

(1) Cette expédition, organisée sur une assez grande échelle, avait pour but de reconnaître les sources de l'Oyapock et de pénétrer au-delà, s'il était possible. La manière dont elle était composée la fit échouer, et elle n'alla pas plus loin que l'habitation du capitaine Waninika, à quatre-vingt cinq lieues de l'embouchure de la rivière. M. Baudin seul s'avança environ vingt lieues plus loin, et revint après avoir gravé sur un rocher, au milieu de la rivière, cette inscription qui subsiste encore : *Consummatum est*, 1826. Il mourut peu de temps après son retour à Cayenne, empoisonné, dit-on, par les Indiens; mais, ce qui est plus probable, des suites des fatigues du voyage et de l'influence du climat.

dans des couys (1) que les femmes remplissaient à mesure que nous les vîdions à la ronde, ils s'empressèrent de nous offrir des arcs, des hamacs et autres objets, en échange de ceux que nous apportions. Awarassin avait deux femmes, ce qui se voit quelquefois parmi les Indiens. La plus jeune, qui était assez jolie, témoignait une extrême impatience d'avoir un camisa, et pressait tout haut son mari de le lui acheter. Il céda enfin à ses importunités; mais, au lieu de lui donner ce vêtement tant désiré, il l'offrit à sa première femme, qui se tenait à l'écart sans lui rien demander, et qui était beaucoup plus âgée que l'autre. Celle-ci, piquée de cet outrage public, se retira dans sa case, et nous ne la revîmes plus. Lorsque les Indiens ont plusieurs femmes, l'usage veut que la dernière venue prenne soin du ménage, serve le mari, et soit en quelque sorte soumise aux plus anciennes; mais presque tous se contentent d'une seule femme, et ceux qui sont polygames en ont rarement plus de deux.

Les cases d'Awarassin étaient mieux construites que celles que nous avions vues jusqu'alors. Les Indiens ont toujours deux espèces de demeures, les unes élevées de quinze à vingt pieds au-dessus du sol, et nommées *sura;* les autres, basses, et qu'ils appellent *koubouya*. Les premières sont leurs demeures proprement dites; ils y déposent leurs objets les plus précieux, y passent la nuit, et les femmes y préparent les alimens. Leur forme est ordinairement la même que celle de nos maisons; mais quelquefois elles sont octogones et faites avec beaucoup de régularité; on y monte au moyen d'une poutre posée obliquement, entaillée de distance en distance, et garnie d'une espèce de garde-fou. Le koubouya est destiné à recevoir les étrangers; c'est là qu'on tend les hamacs pendant le jour, et qu'on se réunit pour boire les jours de réjouissances. Il forme le plus souvent un parallélogramme arrondi aux deux extrémités. Celui d'Awarassin était rond et recouvert d'un dôme assez bien fait qui lui donnait l'apparence d'une ruche. Ces carbets sont ouverts de tous les côtés; le toit descend très-bas, et il faut se baisser pour y entrer, quoiqu'ils soient entretenus avec beaucoup de propreté; les chiques et les blattes y abondent et sont excessivement incommodes.

A un quart de lieue de cette habitation se trouve une autre famille indienne, chez laquelle nous nous arrêtâmes un instant, le lendemain, en continuant notre route. Nous y trouvâmes deux Indiens Emerillons, qui, du haut du Camopi, étaient venus rendre visite à ceux de l'Oyapock. Tous deux paraissaient âgés d'environ vingt ans, et n'avaient pas moins de cinq pieds dix pouces; leur figure respirait la douceur, et leurs membres avaient ces formes arrondies et féminines qui existent chez un grand nombre d'Indiens de nations différentes, et qui ne doivent pas être attribuées à la jeunesse, mais à une organisation originelle.

Nous vîmes là, pour la première fois, deux jeunes filles de quinze à seize ans dans l'état de nudité le plus complet. Toutes deux portaient autour du cou un énorme collier de rasades dont elles laissaient flotter quelques branches sur le dos, ce qui produisait un assez joli effet. Elles suivaient constamment leur mère et se cachaient derrière elle aussitôt que nous jetions un regard de leur côté, non par pudeur, mais par cet instinct qui nous porte tous dans l'enfance à chercher un refuge près des auteurs de nos jours, à la moindre crainte que nous

(1) Vase fait avec le fruit du calebassier coupé en deux.

éprouvons. Nous fîmes cadeau à chacune de ces deux enfans d'un camisa qu'elles revêtirent aussitôt, et qui parut les rendre parfaitement heureuses.

Après avoir franchi le saut Ariko-To, éloigné d'une lieue de ces derniers Indiens, nous découvrîmes des abatis assez étendus appartenant à un Oyampi nommé Oropoam. Nous ne trouvâmes dans le carbet que cinq ou six femmes, étendues dans leurs hamacs et à moitié endormies. Une d'elles se détacha pour aller chercher dans le bois les hommes qui étaient occupés à creuser un canot, et nous les vîmes paraître, un instant après, au nombre de quinze. Nous n'avions pas encore vu d'aussi beaux hommes dans l'Oyapock, et j'en remarquai un, entre autres, d'une constitution athlétique, et de la figure la plus imposante. Leur arrrivée à pas précipités, avec leurs arcs et leurs flèches en mains, leurs peintures faites avec soin, et les couronnes ainsi que les bracelets en plumes qu'ils portaient sur la tête et aux bras, nous offrirent l'image parfaite de guerriers indiens marchant au combat. Ils nous saluèrent à grands cris en répétant tous à la fois le mot *banaré*, ami; et pour cimenter notre nouvelle connaissance, le cachiry commença aussitôt à circuler dans d'énormes couys que les femmes ne cessaient d'aller remplir dans la sura où était la provision de ce liquide, et auquel nous fûmes obligés de faire largement honneur, chacun des assistans s'empressant de nous offrir son couy après avoir goûté de la liqueur qu'il contenait. Nous choisîmes parmi eux chacun un *banaré*, ou ami particulier, auquel nous fîmes divers cadeaux, et qui mit dès-lors un soin particulier à nous faire boire. Au bout d'une heure, ne pouvant résister plus long-temps à une hospitalité si empressée, je sortis pour visiter les abatis que je trouvai en bon état et remplis, outre le manioc, de patates douces, d'ignames, de bananiers, de cannes à sucre, etc. En rentrant au carbet après trois heures d'absence, je trouvai les Indiens plus occupés que jamais à boire. Tous étaient ivres, mais n'en continuaient pas moins d'avaler le cachiry à grands traits. La bonne intelligence ne cessa pas un instant de régner parmi eux, et à la nuit ils voulurent terminer la fête par des danses, mais cela leur fut impossible. Les danseurs ne pouvaient se tenir sur leurs jambes et tombaient à chaque instant. Ils prirent enfin le parti de gagner leurs hamacs.

Ceci n'est qu'une faible image des orgies indiennes dans les grands-jours de réjouissances. Mais, avant de les décrire, je dois dire un mot du cachiry dont j'ai déjà parlé souvent, et des autres boissons en usage parmi eux. Toutes celles qui sont fermentées ont pour base le manioc préparé de diverses manières. Le *cachiry*, la plus commune de toutes, se fait avec le manioc râpé, auquel on ajoute quelques patates douces écrasées; le tout est soumis à l'ébullition pendant sept à huit heures, après quoi on l'abandonne à la fermentation, pendant trente-six ou quarante heures. Pour hâter celle-ci, on jette quelquefois, dans le vase qui contient le liquide, du manioc mâché; on passe ensuite le tout dans un *manaret* ou tamis grossier fait avec l'écorce de l'arouma. Cette boisson est blanche comme du lait, épaisse, et a un goût aigrelet qui n'est pas désagréable et auquel on s'habitue promptement; un Européen qui n'y est pas accoutumé peut en boire la valeur de deux bouteilles sans s'enivrer, et ce n'est qu'en en prenant des quantités énormes que les Indiens se procurent l'ivresse la plus complète.

Le *ouicou* se prépare en délayant dans de l'eau tiède une pâte fermentée, composée de cassave et de patates préparées d'avance. Son goût est plus doux et plus agréable que celui du cachiry; il enivre aussi plus promptement. Le *payaquarou*

et le *paya* s'obtiennent par des procédés analogues, et sont beaucoup moins en usage. Le dernier égale en force nos liqueurs spiritueuses.

Outre ces boissons, les Indiens en préparent d'autres non enivrantes, et à l'instant même, en écrasant des bananes ou des ignames dans de l'eau, et passant ensuite ce mélange dans le manaret ; et enfin, toutes les fois qu'ils le peuvent, ils jettent dans l'eau qu'ils boivent une poignée de couac, qui lui communique un léger goût aigrelet qui leur plaît, et la rend plus saine, selon leurs idées. On voit que leur industrie est assez développée sur ce point.

Lors donc qu'une fête doit avoir lieu, les femmes préparent, plusieurs jours à l'avance, une quantité énorme de cachiry, dont elles remplissent tous les vases qu'elles peuvent se procurer. S'il doit y avoir cent Indiens, on peut estimer ce qu'elles en font à huit ou dix barriques. Au jour indiqué, les Indiens arrivent parés de leurs plus beaux atours : les danses commencent et durent sans interruption, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, sans prendre d'autre repos que ce qui est absolument indispensable, et sans autre nourriture que du couac et de l'eau. Une chasse et une pêche générales leur succèdent ; au retour, les femmes apprêtent le gibier et les poissons qu'on s'est procurés ; un grand repas a lieu, pendant lequel on ne boit encore que de l'eau. Quand il est fini, les hommes se couchent dans leurs hamacs, et alors commence l'orgie la plus dégoûtante qu'il soit possible d'imaginer : les femmes apportent le cachiry dans de vastes couys, qui sont aussitôt mis à sec, et remplacés par d'autres sans fin. Bientôt l'ivresse la plus complète s'empare des buveurs, et de tous côtés on en voit qui rejettent avec effort ce qu'ils viennent de prendre, sans que cela les empêche de boire immédiatement après ; l'usage exige impérieusement qu'on ne se sépare que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de cachiry, ce qui demande quelquefois plusieurs jours.

Ces horribles excès sont d'autant plus extraordinaires, que les Indiens sont naturellement sobres et supportent la faim et la soif pendant des journées entières sans se plaindre. Il n'est pas rare, en entrant dans un carbet, de les trouver tous étendus dans leurs hamacs, quoiqu'il n'y ait absolument rien à manger, et que le dernier repas ait été pris depuis fort long-temps. Ce n'est que lorsque la faim commence à se faire sentir vivement, qu'ils songent à se procurer des vivres. Les femmes vont alors dans l'abatis arracher un peu de manioc ; mais comme il faut douze heures au moins pour qu'il soit converti en couac, le reste de la famille dort ou fume pour émousser son appétit. Cette imprévoyance, jointe à leur paresse, fait aussi que souvent ils ne cultivent pas la moitié des vivres nécessaires à leur subsistance pour l'année entière. Ils y suppléent par la chasse et la pêche.

Le 1er novembre, nous quittâmes l'habitation d'Oropoam, et fûmes coucher à la crique Yavey, qui en est éloignée de neuf lieues. Nous franchîmes dans la journée les sauts Maçhikiriou et Massara, tous deux peu importans.

Le lendemain, nous atteignîmes la crique Yarupi, sur la rive gauche de l'Oyapock. Le saut Kuépon et celui de Wiâ-hi, que nous eûmes à passer, ainsi que plusieurs barrages, nous prirent un temps considérable. La rivière, quoique considérablement rétrécie, conservait encore la même largeur que la Seine à Paris. Je donnerai plus tard quelques détails sur le Yarupi, que j'ai remonté dans une partie de son cours.

Le 3, après avoir passé le saut Ako, nous aperçûmes, sur la rive gauche de

l'Oyapock, un carbet à demi caché entre les arbres, qui annonçait une plantation dans le voisinage. N'y trouvant personne, nous suivîmes un sentier qui, après un quart d'heure de marche, nous conduisit dans un abatis récemment brûlé, où nous trouvâmes Waninika, capitaine des Oyampis, travaillant avec l'une de ses femmes. Celle-ci était dans l'état de pure nature et resta devant nous sans chercher à se couvrir, quoique son camisa fût à terre à côté d'elle. Cet usage est fréquent parmi les Indiennes oyampis. Quand elles veulent travailler à la terre, elles quittent leur unique vêtement, sans doute pour être moins gênées dans leurs mouvemens; car l'économie est une vertu si étrangère au caractère indien, qu'elle ne peut être la raison de cette coutume.

L'abatis que nous venions de rencontrer n'était pas celui où demeurait habituellement Waninika. Ce dernier était situé dix lieues plus haut dans la rivière. Les Indiens se fixent rarement pour un temps très-long dans le même endroit. Un événement funeste, tel que la mort de l'un d'eux, la rareté progressive du gibier et du poisson, ou un simple caprice, les font changer de place. Ils vont alors commencer une nouvelle plantation dans quelque endroit qui les aura frappés dans leurs voyages, souvent à dix, quinze et même vingt lieues de leur première demeure. Malgré cette distance et les difficultés de la navigation, ils vont y travailler assez souvent. Lorsqu'il s'agit ensuite de s'y installer définitivement, ce qui a lieu quand le manioc est en rapport, si quelque présage funeste se présente, tel que le passage d'un animal de mauvais augure (1) dans le carbet, ils vont un peu plus loin établir leur case, sans pour cela abandonner leur récolte. C'est par ces changemens successifs que les Oyampis se rapprochent peu à peu des blancs, et qu'ils finiront peut-être un jour par arriver au bas de la rivière. Le Camopi, qu'ils ont déjà atteint, n'est qu'à cinquante lieues de son embouchure.

Waninika était, il y a peu d'années, le chef le plus puissant de l'Oyapock. Ses *poitos* (2) étaient nombreux et cultivaient ses abatis, chassaient et pêchaient pour lui, sans qu'il eût à s'occuper de ces divers travaux. Tant de grandeur et de bien-être a disparu à la suite d'un malencontreux voyage qu'il fit à Cayenne, lorsque M. Milius était gouverneur. Il fut revêtu par lui d'un vieil uniforme de capitaine de vaisseau, admis à sa table, invité à plusieurs bals au Gouvernement, et comblé de présens, parmi lesquels étaient des fusils et des munitions. Ces honneurs tournèrent la tête au pauvre Waninika; de retour parmi les siens, il affecta des airs de pouvoir absolu, les maltraita de paroles, et tira même, dit-on, des coups de fusil sur plusieurs d'entre eux qui refusaient de lui obéir. Cette idée lui était venue en voyant fusiller deux soldats de la garnison, pendant son séjour à Cayenne. Les Indiens, peu accoutumés à ces façons d'agir, s'éloignèrent de lui les uns après les autres, et cessèrent de l'aider dans ses travaux. Aujourd'hui Waninika est seul avec ses deux femmes et deux petits enfans. Les mauvaises herbes et les broussailles assiégent son carbet, et aucun de ses compatriotes ne s'arrête en pas-

(1) Certaines espèces d'animaux ne sont pas regardées d'un mauvais augure par tous les Indiens en général, et d'un commun accord; chacun ne suit que son caprice à cet égard, et ce qui paraît funeste à l'un est indifférent pour un autre. Ceci a quelques rapports avec le *tabou* volontaire que s'imposent les naturels de la Polynésie, pour certains objets qu'ils choisissent à leur gré.

(2) Ce mot signifie sujet, vassal, et même esclave; il est d'un usage général parmi les Indiens de l'Amazone, de l'Orénoque, et même d'une partie du Brésil.

sant devant sa demeure ; il est devenu un des plus misérables Indiens de la rivière. Ceci donne une idée exacte de l'autorité dont jouissent les chef de ces peuplades. Waninika, en droit, est toujours considéré par les Indiens comme leur capitaine, mais par le fait son pouvoir est complètement nul.

Nous envoyâmes un de nos Indiens prévenir ceux du Yarupi, dont nous n'étions séparés que par une distance de quelques lieues à travers les bois, où nous allions les attendre pour faire des échanges, près du saut Moutouchy, où Waninika nous avait indiqué que nous trouverions un campement plus convenable que celui où nous étions. Il nous y conduisit lui-même, et nous y arrivâmes dans l'espace de trois heures, après avoir franchi un barrage immense de roches, nommé *Loulou-Aï-Tou*.

Le lendemain nous vîmes reparaître notre envoyé avec quelques Indiens du Yarupi, appartenant aux habitations les plus proches du lieu où nous avions fait halte. Ceux plus éloignés se proposaient de venir nous voir chez Tapaïarwar, frère de Waninika, où nous devions nous arrêter. Ces Indiens n'offraient rien de particulier dans leur costume, et nous fîmes avec eux quelques échanges d'objets accoutumés. Ils nous quittèrent peu d'heures après leur arriver.

Quelque temps après leur départ, nous vîmes passer un canot, que nous engageâmes à s'arrêter. Il contenait une famille d'Indiens Emerillons, qui venait du haut de la rivière à plusieurs journées de marche, et qui retournait au Camopi. Tous, hommes, femmes et enfans, étaient couverts de genipa et de rocou appliqués grossièrement, au point qu'ils conservaient à peine l'apparence d'êtres humains. Leurs traits avaient quelque chose de sauvage et de sombre, qu'on ne remarque pas chez les Oyampis, dont la figure est douce en général. Ils n'avaient pour tout bagage que quelques arcs d'un travail imparfait, et un seul hamac d'un tissu si grossier, que nous refusâmes de l'acheter, quoiqu'ils nous pressassent de le faire. Tout en eux indiquait une nation moins avancée que les autres Indiens de l'Oyapock. Nous leur fîmes quelques présens, et les laissâmes continuer leur route.

Le 7, nous quittâmes notre campement pour nous rendre chez Tapaïarwar, dont nous étions encore éloignés de six lieues. La rivière, de plus en plus rétrécie, était encombrée de roches, de sauts, de barrages, qui nous obligeaient à chaque instant de nous mettre à l'eau pour alléger nos canots. Nous franchîmes successivement les sauts de Wiri, Mapara et Mayamou. De ce dernier à l'habitation où nous nous dirigions, l'Oyapock n'est qu'une suite non interrompue de roches qui laissent à peine un passage libre aux embarcations. Nous n'arrivâmes que le soir chez Tapaïarwar. Ses carbets sont situés au centre d'une presqu'île assez considérable, et deux chemins, en sens opposés, conduisent aux bords de la rivière. Nous débarquâmes au premier qui s'offrit à nous, et, après dix minutes de marche, nous arrivâmes au koubouya, où nous trouvâmes Tapaïarwar entouré de sa nombreuse famille, qui se composait de plus de vingt-cinq personnes. Ses fils et ses gendres chassaient et pêchaient pour lui ; les femmes soignaient l'abatis, de sorte qu'il n'avait plus à s'occuper de rien. Il passait tranquillement ses journées, dans son hamac, à causer ou à dormir. Une partie des femmes n'avaient aucun vêtement : nous donnâmes à quelques-unes de quoi couvrir leur nudité ; mais nous n'avions pas une quantité d'étoffe assez considérable pour nous montrer aussi généreux que nous l'aurions voulu.

Nous eûmes, à notre arrivée, un exemple frappant du peu de force qu'ont les

affections de famille parmi les Indiens. Nous avions dans notre équipage un des fils de Tapaïarwar, âgé d'environ vingt-deux ans, qui, depuis plusieurs années, avait quitté son père pour aller vivre près des blancs du bas de la rivière. Nous l'engageâmes vainement à débarquer en même temps que nous pour voir plus tôt sa famille; il préféra rester dans le canot, qui faisait le tour de la presqu'île. Quand il a parut enfin dans le carbet, où nous étions depuis deux heures, il resta debout sans adresser la paroles à aucun des siens, paraissant leur être complètement étranger. Ce ne fut qu'après de vives sollicitations de notre part qu'il s'avança vers son père et lui adressa quelques mots auxquels celui-ci répondit avec la même indifférence; l'entrevue se termina ainsi sans plus de cérémonies. Tel est en général l'usage des Indiens : après de longues absences, ils rentrent dans leur famille avec le même sang-froid que s'ils venaient de la quitter depuis peu d'instans.

Nous nous établîmes dans le carbet de Tapaïarwar, notre intention étant d'y passer quelques jours pour nous reposer avant de continuer notre route; nous étions alors à quatre-vingt-deux lieues de l'embouchure de la rivière; sa largeur n'était plus que d'environ ving-cinq toises, et elle était descendue à son minimum d'élévation. Nous fîmes des excursions dans tous les sens; la première fut consacrée à visiter Waninika, qui demeurait à quelque distance au-dessus de son frère. Nous le trouvâmes dans l'état misérable que j'ai décrit, seul avec ses deux femmes et deux petits enfans dans un carbet mal entretenu et à moitié ruiné. Il était brouillé depuis quelque temps avec Tapaïawar, pour avoir tué un canard domestique appartenant à celui-ci, et dont il refusait de payer la valeur. Ce misérable débat avait encore augmenté la haine des Indiens contre Waninika, car le vol est une chose inconnue parmi eux. Croyant la présence de deux blancs favorable à ses intérêts, ce dernier vint un jour chez Tapaïarwar et le menaça de notre vengeance, s'il continuait de réclamer son canard. Mais on pense bien que nous nous déclarâmes neutres entre les deux frères.

Le surlendemain de notre arrivée, les Indiens du Yarupi, que nous attendions, vinrent nous trouver suivant leur promesse. Ils étaient au nombre de quinze et accompagnés de leur capitaine, nommé Paranapouna. Un vieil uniforme portugais, que le hasard avait fait tomber entre ses mains, composait tout son costume, avec le calimbé. Il était probablement en son pouvoir depuis l'occupation de la colonie par les Portugais, ou avait été apporté dans l'Oyapock, par quelque Indien de l'Amazone, dans un de ces longs voyages que la plus légère circonstance leur fait entreprendre

Pendant notre séjour chez Tapaïarwar, nous fûmes témoins de quelques danses en grand costume. Les Indiens se préparèrent à la première plusieurs jours à l'avance. Chacun d'eux confectionna ses objets de toilette et ses instrumens de musique. La pièce la plus importante parmi les premiers consistait en une coiffure de la forme de nos bonnets à poils, mais un peu moins élevée. La carcasse se fait avec l'écorce solide et flexible de l'arouma, qu'on emploie ordinairement à la fabrication des *pagara*, sorte de paniers d'un usage universel dans la colonie. Cette carcasse est ornée de plumes de toutes couleurs, disposées avec symétrie, et trois longues plumes d'aras, plantées à sa partie supérieure, la font paraître plus élevée qu'elle n'est réellement. Sur le devant elle se termine par une espèce de visière également en plumes, qui cache la moitié de la figure. Les calimbés que portaient les Indiens ce jour-là étaient deux fois plus longs que de coutume, et

leurs deux bouts touchaient presque la terre. Ils avaient le corps et principalement la figure couverts de peintures régulières noires et rouges. Ce sont les femmes qui font ordinairement ces peintures, et elles y déploient beaucoup d'adresse et surtout de patience; elles se servent, pour appliquer la couleur, de petits bâtons terminés en pointe plus ou moins menue, selon la délicatesse des lignes qu'elles veulent tracer.

Les instrumens de musique des Indiens ne consistent qu'en flûtes qu'ils fabriquent avec les tiges du bambousier (*bambusia latifolia*), qui croît en abondance le long de toutes les rivières de la Guyane : un morceau de tige, de trois pieds de long et d'un pouce de diamètre, forme le corps de la flûte; ils en taillent un second de la grosseur du doigt, et de trois ou quatre pouces de long, en forme d'anche, et l'enfoncent dans l'intérieur du premier, de manière à ce qu'il soit caché tout entier et plus ou moins profondément, suivant la note qu'ils veulent produire. En soufflant dans le roseau le plus gros, ils obtiennent des sons pareils à ceux du basson dans ses notes basses, et qui n'ont de désagréable que leur monotonie. Chaque flûte ne donne qu'une note, et les Indiens se contentent de trois pour leur orchestre. Ils montent sur chacune d'elles une certaine quantité d'instrumens qui doivent jouer tous ensemble pour faire leur partie. Ils recouvrent ensuite chaque flûte avec les feuilles d'un palmier nain qui sont plissées en éventail, et qui tombent presque jusqu'à terre. Pour marquer la mesure, un ou plusieurs danseurs s'attachent au-dessus de la cheville un collier de noyaux d'ahouaye, arbre qu'ils cultivent dans ce seul but, car il est vénéneux; ces noyaux sont de forme irrégulière et rendent un son très-bruyant.

L'usage veut que les danseurs ne paraissent pas sur le lieu de la danse, qui est ordinairement près des carbets, par le chemin ordinaire qui conduit à ceux-ci. Lors de la danse dont je parle, on en traça un nouveau dans le bois, et l'on sacrifia un espace voisin des cases, couvert de cannes à sucre, d'ignames et autres plantes utiles. A l'entrée de la nuit, le son funèbre des flûtes nous annonça l'approche des danseurs, ils étaient précédés d'une jeune fille, portant un bâton surmonté d'une espèce d'éventail, orné de trois longues plumes, qui lui donnaient quelque ressemblance avec un trident : ils s'arrêtèrent à quelque distance des carbets, et ne reprirent leur marche qu'après avoir bu plusieurs couys de cachiry, que les femmes leur portèrent. Barrère rapporte que tous les spectateurs se cachent au moment où les danseurs arrivent, dans la croyance que celui d'entre eux qui les verrait le premier mourrait infailliblement dans l'année : nous ne découvrîmes aucune trace de cette superstition. La danse ordinaire des Indiens ne consiste pas, comme la nôtre, en une suite de pas et de figures gracieuses : ce n'est qu'une marche monotone pendant laquelle les danseurs, placés à la file les uns des autres, ont chacun leur main gauche posée sur l'épaule de celui qui précède; la droite porte la flûte, et chaque danseuse tient son danseur embrassé, en lui passant le bras droit autour du corps. Une partie des instrumens commence un air lugubre, que les autres terminent, tandis que l'Indien qui porte les grelots d'ahouaye marque la mesure, en frappant avec force la terre du pied. A chaque pas, les danseurs se retournent à moitié, et s'inclinent comme s'ils se saluaient les uns les autres. Ces danses, exécutées la nuit, à la lueur de torches d'un bois résineux, que tiennent les spectateurs, ont quelque chose de fantastique et d'infernal, qu'il est impossible de décrire.

Outre cette danse, les Indiens en ont d'autres qui sont des espèces de pantomimes, et qui consistent à imiter les gestes de divers animaux dont elles portent le nom. Ainsi, il y a la danse du macaque, celle du toucan, du maïpouri ou tapir, du serpent, etc. Chaque danseur monte tour-à-tour sur une petite estrade, dressée à dessein, et joue son rôle, pendant que les autres tournent à l'entour en exécutant la marche que je viens de décrire, au son des instrumens. Tels sont, avec les orgies dont j'ai parlé plus haut, les seuls divertissemens des Indiens.

Le courage avec lequel ils supportent sans se plaindre les douleurs et la mort, a souvent fait l'admiration des voyageurs. Un des fils de Tapaïarwar nous en offrit un exemple. Il était affecté d'un dépôt dans l'oreille, qui lui causait les souffrances les plus aiguës, sans qu'il lui échappât la moindre plainte. Toute la famille ne paraissait nullement s'en occuper, et se contentait de mettre un peu de nourriture à côté de son hamac, quand elle prenait ses repas. Son mal paraissait incurable, et il a dû succomber peu de temps après notre départ. A cette occasion, je pris de nouvelles informations auprès des Indiens sur la coutume qu'on leur a attribuée de se faire traiter dans leurs maladies par leurs *piayes* ou sorciers; mais, soit que cette coutume soit tombée en désuétude, soit qu'elle n'ait existé que parmi d'autres nations, je n'en ai point rencontré de traces dans l'Oyapock. Le mot de *piaye* est bien connu des Indiens, ainsi que de tous les habitans de la colonie, et désigne simplement des individus auxquels on attribue le pouvoir de jeter des sorts sur leurs ennemis, et de leur occasionner des maladies, et même la mort; mais, non plus que parmi nous, ces prétendus sorciers ne sont soumis, pour devenir tels, à de certaines épreuves, par d'autres sorciers plus anciens qu'eux, ainsi qu'on l'a souvent répété. Il suffit qu'un Indien ait empoisonné plusieurs de ses compatriotes pour devenir la terreur des autres, et de la crainte à la sorcellerie il n'y a qu'un pas. A la différence de nos sorciers, qui sont pour la plupart de malheureux imbéciles incapables de nuire, c'est par le mal qu'il commet qu'un *piaye* indien obtient sa célébrité. A des crimes réels il mêle en même temps des pratiques qui ne sont que de ridicules, mais qui ne frappent pas moins l'esprit crédule de ses compatriotes. Ainsi, il cachera, dans différens endroits du carbet de l'individu auquel il veut nuire, de petits paquets contenant des fragmens de certaines plantes, des os, des plumes et autres ingrédiens semblables. Cette manière d'ensorceler n'est-elle pas absolument semblable à celle employée par nos sorciers d'autrefois? Les nègres de la colonie ont adopté ces superstitions indiennes, ou plutôt en ont apporté de pareilles de l'Afrique, et quelques-uns d'entre eux passent pour d'habiles piayes parmi leurs camarades, et même aux yeux de certains habitans.

Je ne nie pas, d'une manière absolue, que les Indiens dans leurs maladies n'aient recours aux sortiléges; les récits des missionnaires qui ont passé de longues années parmi eux méritent trop de confiance pour que j'essaie de les révoquer en doute; je dis seulement que cet usage ne s'est pas offert à moi. Il est bien connu d'ailleurs que les Indiens traitent par des spécifiques le petit nombre de maladies auxquelles ils sont sujets, et qu'ils en possèdent d'excellens contre la dyssenterie, la morsure des serpens, etc.

La saison des pluies, qui est d'autant plus précoce qu'on s'éloigne davantage des côtes de la Guyane, s'était annoncée, peu de jours après notre arrivée, par des grains qui augmentaient successivement en intensité et en durée. L'Oyapock

commençait à hausser, et la difficulté de le remonter croissait dans la même proportion. La personne que j'accompagnais avait atteint le but de son voyage par les achats nombreux qu'elle avait faits aux Indiens; elle renonça à aller plus loin, et se disposa à descendre avant que l'impétuosité du courant pût compromettre ses canots, qui étaient chargés à couler bas. J'aurais été obligé de faire comme elle, lorsque nous fûmes rejoints par M. Adam de Bauve, jeune voyageur chargé par le gouverneur de la colonie de préparer les voies à M. Leprieur, qui se préparait, à Cayenne, au voyage qu'il exécute en ce moment, et dont j'ai parlé au commencement de mon récit. L'intention de M. Adam de Bauve étant de visiter le Yarupi, avant de continuer sa route, je lui proposai de l'accompagner, et je laissai mon premier compagnon partir seul.

Les quinze jours que j'ai passés chez Tapaïarwar ne m'ont laissé que des impressions favorables sur les Indiens. La bonne intelligence, la paix, régnaient parmi les membres de cette famille. Tous se levaient au point du jour, allaient se baigner dans la rivière, puis revenaient au carbet prendre leur repas en commun. Chacun se livrait ensuite aux occupations que sa fantaisie lui suggérait : les hommes allaient à la chasse, à la pêche, fabriquaient des flèches, ou se couchaient dans leurs hamacs; les femmes préparaient les alimens, travaillaient à l'abatis ou tissaient des hamacs en coton. Tous ne donnaient à la paresse qu'un temps modéré pour des Indiens, et je n'ai vu, pendant mon séjour, aucun excès de cachiry, même à la suite des danses dont j'ai parlé. Ainsi entouré des siens, Tapaïarwar, tranquille et déchargé de toute espèce de travaux, ressemblait à un patriarche qui achève en paix sa carrière; et, en contemplant cette existence paisible et ignorée, je me suis souvent demandé ce que la civilisation pourrait faire de plus pour lui, sans trouver à cette question de réponse satisfaisante.

THÉODORE LACORDAIRE.

# LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS.

## DE LA CRIMINALITÉ EN MATIÈRE POLITIQUE.

Il y a cette différence entre l'existence politique des sociétés et l'existence de l'homme, que l'existence vient de Dieu dans l'homme, et qu'elle vient de l'homme dans les sociétés : c'est pourquoi il y a un caractère dans l'atteinte à l'existence humaine, qui ne se rencontre pas dans l'atteinte à l'existence politique des sociétés.

L'existence politique (1) des sociétés n'est que de ce monde ; elle n'ont point une âme; elles n'ont point une autre vie où elles seront jugées selon leurs œuvres, et, pour nous servir de la belle expression de M. Royer-Collard, *l'immortalité de Rome et d'Athènes est dans l'histoire.*

Ce n'est donc pas un crime en soi de changer la forme politique des sociétés. Ces changemens sont non-seulement dans les droits de la nature humaine, ils sont encore dans la marche de sa perfectibilité. Mais ces changemens ont des voies légitimes et ces voies sont faciles à indiquer. L'état politique étant un état conventionnel, c'est nécessairement à l'intervention des associés, et à l'intervention régulière, libre, éclairée qu'il appartient de modifier cette existence politique.

Dans tous les états libres qui vivent non sur l'appui brutal de la force, mais sur celui de l'opinion, la culpabilité du conspirateur n'est pas douteuse : elle se compose de deux élémens bien distincts : c'est d'abord un violateur du contrat politique; ensuite c'est un ennemi de la patrie et des lois, c'est un despote qui veut faire prévaloir sa volonté sur la volonté générale. Car les gouvernemens libres sont des gouvernemens de majorité où la condition de la liberté est là soumission de la minorité aux lois de la majorité, jusqu'à ce que, par l'influence de la presse, de la tribune, de l'élection, en un mot, par toutes les issues légales ouvertes à son opposition, elle ne soit devenue majorité à son tour. C'est cette nécessité imposée à chacun de rallier à soi, si non l'assentiment de tous les associés, du moins celui du plus grand nombre, qui met un salutaire obstacle au despotisme des opinions et des intérêts individuels, et qui asseoit la liberté politique sur sa véritable base, c'est-à-dire sur l'intérêt et la volonté du plus grand nombre (2). L'acte du conspirateur pour le renversement du gouvernement établi est donc à-la-fois un acte de despotisme et un acte de violation du contrat : tels sont les deux élémens de sa culpabilité.

On voit donc ce qu'est et ce que n'est pas la culpabilité morale de ces atteintes à l'existence politique des sociétés que les codes pénales désignent du nom de *com-*

(1) Pour bien saisir le sens de ce mot, il faut savoir que M. Lucas a d'abord établi la *sociabilité* comme loi de notre espèce, loi *organique* que nous subissons et que nous ne faisons pas. Le pouvoir et le fait de l'homme n'interviennent que dans la *forme* de la sociabilité ou état *politique*.

(2) Je n'ai pas besoin de rappeler ici qu'il est des droits qui ne tombent pas dans le domaine de la convention, ni dans le vote des majorités; ce sont ces droits *personnels* définis dans les deux premiers chapitres, auxquels je renvoie.

*plots*, *conspirations*, etc., etc. En considérant ces actes en eux-mêmes, nous ne pouvons reconnaître la même immoralité dans l'atteinte à l'existence politique de la société que dans l'atteinte à l'existence dans l'homme : mais pour être d'une immoralité moindre, ces actes sont pourtant d'une immoralité réelle, et c'est à ce titre que nous protestons de toutes nos forces contre ces principes anarchiques, émis par des écrivains qui sont allés jusqu'à penser que, « moralement parlant, » il n'y avait pas de délits politiques ; que la force seule les créait, et que les » bonnes et mauvaises chances décidaient seules d'une prétendue culpabilité. » Où est donc, s'écrie-t-on, l'immoralité d'un acte dont une chaîne de montagnes change la culpabilité ; qui est vertueux à la rive droite d'un fleuve, et criminel à l'autre?

Il est facile de répondre à cet argument, si souvent invoqué. Nous ne sommes pas de ceux qui ne croient qu'à la légitimité d'une seule forme d'association. En examinant philosophiquement l'histoire de l'humanité, nous trouvons que ces formes de sociabilité vulgairement rangées et comprises sous cette dénomination de *monarchique*, *aristocratique*, *démocratique*, c'est-à-dire gouvernement d'un seul, gouvernement de plusieurs, gouvernement du plus grand nombre, ont toutes et leur bonté et leur légitimité relatives, et que toutes entrent dans la marche de la perfectibilité humaine. Nous ne prétendons pas ici en défendre les abus, mais nous nous élevons contre ceux qui en ont impitoyablement proscrit et condamné l'usage. Bien que la forme démocratique soit, selon nous, et d'après le type rationnel, le but de la perfectibilité humaine, il n'en est pas moins vrai que les formes monarchiques et aristocratiques paraissent à nos yeux avoir été et être encore, en plusieurs lieux, nécessaires pour y arriver, et qu'ainsi certains philosophes ont eu tort de rayer du catalogue des formes légitimes de la sociabilité humaine les gouvernemens monarchiques et aristocratiques.

La philosophie devait donc, selon nous, borner ses exigences à réclamer progressivement l'introduction extensive du gouvernement démocratique, au fur et à mesure que, dans le mouvement de la sociabilité humaine, la liberté d'un plus grand nombre devient suffisamment éclairée pour participer aux affaires sociales. C'était proclamer cette incontestable vérité qu'il est un âge pour la majorité des nations comme pour celle des individus.

D'après ces principes, c'est précisément parce que toutes les formes politiques sont relativement bonnes que la vertu du citoyen est dans l'obéissance aux lois du gouvernement sous lequel il vit, en tant que le mieux est approprié aux besoins et aux vœux de son pays. Précisément parce que toutes ces formes sont relativement bonnes et qu'il est licite en soi de toutes les désirer et les vouloir, la culpabilité est à les vouloir *seul* et non avec son pays ; ce qui est vertueux à la rive droite d'un fleuve devient coupable à la rive gauche, ou plutôt aux deux rives la culpabilité du conspirateur est toujours la même, parce que son acte est le même. Cette culpabilité se retrouve toujours dans la violation du contrat exprès ou tacite sur lequel repose le gouvernement de son pays, et dans cet acte de despotisme de la part d'un seul, qui veut faire prévaloir sa volonté personnelle sur la volonté générale.

Cependant il peut y avoir dans les conspirations un troisième élément de culpabilité de plus. Nous n'avons en effet admis que la légitimité *relative* des diverses formes politiques. Ainsi le gouvernement monarchique proprement dit, ou gou-

vernement d'un seul, nous le concevons et le concevons même comme gouvernement unique à l'enfance des sociétés, à l'époque de la minorité des peuples, mais nous ne pouvons plus ni le concevoir, ni l'admettre à l'époque de leur majorité progressive. Vouloir y ramener une société éclairée, et substituer ce gouvernement au gouvernement libre qui la régit, c'est non seulement une violation du contrat, un acte de despotisme de la part du conspirateur, c'est de plus un attentat à la liberté et à la dignité de l'homme. Ici il y a non seulement atteinte à l'existence politique de la société, il y a atteinte aux droits de l'homme que l'on veut traiter, après son émancipation, comme aux jours de sa minorité même.

Ainsi se trouvent nettement analysés tous les élémens de la criminalité des conspirations.

En soi elles présupposent donc en général deux élémens de culpabilité : 1° une violation du contrat exprès ou tacite sur lequel le gouvernement repose ; 2° un acte de despotisme d'une volonté individuelle sur la volonté générale

Mais, de plus, les différentes formes de la sociabilité humaine n'ayant qu'une légitime relative, subordonnée au développement de la perfectibilité humaine, et la démocratie étant aussi inadmissible à l'époque de l'enfance des nations que la monarchie pure à l'époque de leur majorité, parce que l'une présupposerait des lumières qui n'existent pas parmi le peuple, et que l'autre, au contraire, nierait les capacités qui existent ; il en résulte que, dans les conspirations tramées pour ramener des peuples libres et éclairés d'une forme de gouvernement qui consacre leur développement intellectuel et moral, à une forme qui l'outrage et l'annule, c'est ici conspirer non-seulement contre l'état politique, mais contre l'homme, contre sa liberté, contre sa dignité : c'est le plus haut degré de criminalité et d'immoralité que les conspirations puissent contenir dans leur but (1).

Pour déterminer et analyser la culpabilité des conspirations, nous avons raisonné et ne pouvions raisonner que dans l'hypothèse légale, dans celle où le gouvernement établi repose sur le contrat, soit exprès, soit tacite, du pays ; où il n'est pas antipathique à ses besoins, à ses vœux, à ses droits. Malheureusement cette hypothèse légale n'est pas toujours la réalité même : c'est ce qui explique pourquoi tant de gens croient de bonne foi à l'innocence des conspirations. Trop souvent, en effet, les conspirateurs, au lieu de faire du despotisme, se sont dévoués pour le combattre ; car c'est la vertu qui a succombé dans la résistance à la tyrannie.

Chez les gouvernemens stationnaires qui n'admettent aucune voie ni légale ni sociale pour ces changemens, qui sont la conséquence inévitable des destinées de la nature humaine et du mouvement de sa perfectibilité, on ne peut dire que toute intervention individuelle pour modifier l'état politique soit un acte de despotisme, puisqu'il n'y a pas d'expression possible pour la volonté générale. On ne peut dire non plus que l'appel à la force soit de l'oppression, puisqu'il n'y a point d'issue légale ouverte aux améliorations.

Dans de tels états, non-seulement le pouvoir ouvre à chacun le droit qu'il refuse à tous, parce que chacun se croira destiné à exercer au nom de tous le droit qui n'est reconnu à personne ; mais encore il appelle, outre l'individu (2), la force

(1) Tel est à mes yeux le caractère de la conspiration de MM. de Polignac et autres signataires de l'ordonnance destructive de la Charte.

(2) Je me hâte d'observer que, dans tout ce que j'ai dit et dirai, je n'ai pas voulu et ne voudrai

dans ces interventions, parce qu'en effet c'est derrière elle qu'il se rattache, et qu'on sait que ce n'est que devant elle qu'il se retire. C'est le pouvoir lui-même qui l'arme contre lui, parce qu'il ne vit que sous son empire.

Il est alors souvent très-difficile de décider si le conspirateur fait du despotisme ou s'il le combat, c'est-à-dire, qui du pouvoir ou de lui est l'interprête de la volonté générale. On est assez souvent disposé à croire que le pouvoir combat pour sa cause plutôt que pour celle de la société, et cela parce qu'il fait une profession de foi de ne la consulter jamais.

Dans cet état d'abandon, la société est toujours portée à savoir bon gré à qui s'occupe d'elle, et à voir dans tout conspirateur un avocat qui prend chaudement à cœur la défense de ses intérêts et de ses droits. Le conspirateur n'aurait-il à ses yeux d'autre mérite que celui de son dévouement, c'en est assez pour qu'elle justifie son attaque, alors même qu'elle ne peut condamner le triomphe du pouvoir.

Pour définir la culpabilité des conspirations, il faut donc admettre que le pouvoir et la société vivent d'une seule et même vie; que leur péril est un seul et même péril; que ce n'est pas sur l'appui brutal de la force que le gouvernement repose, mais sur l'assentiment soit exprès, soit tacite du pays. Telle est l'hypothèse légitime, et c'est aussi l'hypothèse légale.

Mais nous n'avons parlé jusqu'ici que des simples atteintes à l'existence politique de la société : or, comme le gouvernement ne se meut pas, n'agit pas par lui-même; comme il a pour instrumens, pour agens, pour protecteurs et défenseurs de son existence un grand concours d'individus hiérarchiquement préposés à l'exercice de sa puissance, et au développement de son activité; il en résulte que les complots ne peuvent guère arriver à l'exécution sans impliquer dans l'atteinte à l'existence politique de la société des atteintes à des existences individuelles.

C'est ici que le crime n'est plus seulement politique, il est mixte. C'est le crime d'homicide qui s'ajoute au crime de conspiration. Le crime est toujours politique dans le but, puisqu'il s'adresse à l'existence politique de la société; mais c'est un meurtre dans le moyen, meurtre plus ou moins grave dans sa culpabilité, comme tous les meurtres, selon les circonstances atténuantes ou aggravantes. Ainsi, lorsqu'il n'a pas été le résultat d'une résistance imprévue, d'un combat inattendu; lorsque c'est un moyen voulu, arrêté dans la main du conspirateur qui a résolu d'avance d'enfoncer le poignard dans le sein du chef de l'état, ou de porter le massacre au milieu d'une population entière; c'est alors que ce crime, qui réunit à la fois les atteintes les plus funestes et à l'existence humaine et à l'existence sociale, doit être placé au sommet de l'échelle de la criminalité. Là, pourtant, même devant ces crimes politiques qui laissent après eux une longue traînée de sang dans les populations, on verra toujours se reproduire ce sentiment général qui distingue profondément la criminalité politique de la criminalité ordinaire; là, on s'écriera avec M. de Barante : *Cette distinction sort de la nature, elle est écrite dans l'histoire.*

jamais donner une preuve d'encouragement aux conspirateurs. Tous mes principes bien entendus mènent à un but directement opposé. « Il faut qu'un gouvernement soit bien mauvais, dit » M. Guizot, et nul ne saurait dire d'avance à quel point il sera mauvais, pour que la société ne » doive pas préférer les plus lentes espérances de réformes aux chances terribles de la des- » truction. »

Cette disposition des esprits est effectivement un fait incontestable; mais c'est dans un autre ordre d'idées que nous devons en chercher l'explication. Il faudrait ici remonter à cette distinction, qui nous occupera plus tard, du bien *réel* et du bien *moral ;* l'un *absolu* , qui tient à la nature de l'acte; l'autre *relatif*, qui tient à l'intention de l'agent. C'est l'intervention de ces deux élémens dans l'appréciation des faits de l'homme qui jette si souvent une sorte de contradiction apparente et d'embarras même dans les jugemens humains, parce que rien n'est souvent si opposé à la nature intrinsèque de l'acte que l'intention de l'agent, et que l'opposition peut aller, à cet égard, jusqu'à donner un agent innocent à l'acte le plus criminel, et réciproquement.

Supposez maintenant des hommes dont les uns jugent l'acte, abstraction faite de l'agent, et les autres l'agent, abstraction faite de l'acte, et voyez quelle source de contradictions dans les opinions humaines. C'est précisément ce qui arrive dans la matière qui nous occupe. Il est certain qu'il n'est pas d'actes qui aient des conséquences plus funestes, plus désastreuses que ces crimes politiques mixtes qui vouent des populations au carnage; mais il n'est pas moins certain également qu'en feuilletant l'histoire de ces crimes, on trouve généralement dans leurs auteurs des motifs vils, moins personnels, moins atroces que dans l'assassin qui ne tue qu'un homme, mais pour avoir son sang et son argent. Ces crimes politiques n'impliquent pas nécessairement l'idée de perversité dans l'agent : ils admettent la possibilité de l'erreur, la présomption du fanatisme, et quelquefois même l'idée du dévouement et l'éclat du martyre. Tandis que le législateur, qui ne voit pas les *actes*, les place avec raison au sommet de la criminalité, l'histoire, qui ne s'occupe que des *agens*, va souvent jusqu'à soulever pour eux dans nos cœurs depuis le sentiment de la pitié jusqu'à celui de l'admiration ; car, comment qualifier autrement celui que nous arrache une Charlotte Corday ?

Ce qui explique donc le fait de cette diversité des opinions et des sentimens sur la criminalité politique, c'est que, dans nos jugemens absolus, nous avons le double tort, les uns de conclure exclusivement de l'agent à l'acte, les autres de l'acte à l'agent, et de confondre ainsi sans cesse l'histoire avec le code pénal et le code pénal avec l'histoire.

Ainsi donc se trouve analysée la culpabilité morale des crimes politiques dans tous ses degrés. Maintenant, on nous demandera si, par rapport à l'ordre moral, il n'y aurait pas dès-lors dans les crimes politiques quelque chose de plus grave que dans l'atteinte à l'existence humaine, et qui pourrait motiver à leur égard le maintien d'une peine telle que l'échafaud, alors même qu'on en reconnaîtrait l'illégitimité pour les crimes privés. La réponse nous semble facile. Ce qui donne en effet le caractère le plus grave d'immoralité aux crimes politiques, ce n'est pas l'attentat à l'existence politique, mais l'attentat à l'existence humaine. Tant qu'il n'y a qu'attentat à l'existence politique de la société dans la conspiration, dans le complot, la culpabilité de cet attentat ne saurait être moralement assimilée aux attentats à la vie de l'homme; et par conséquent, en partant de l'ordre moral, l'assimilation qui n'existe pas dans la culpabilité ne saurait exister dans la pénalité. Ainsi donc, ce n'est pas une peine égale, mais inférieure à celle infligée aux assassins que réclamerait l'ordre moral pour le fait simple de conspiration.

Quant aux crimes politiques *mixtes*, la peine de mort n'appartiendrait à leur répression qu'autant qu'elle appartient au châtiment de l'attentat à la vie hu-

maine. Le second élément, ce second attentat seul pourrait justifier l'emploi. Pour apprécier la légitimité de la peine de mort en matière politique, il faut donc en revenir à l'existence dans l'homme ; car il n'est aucune existence en ce monde plus sacrée que l'existence humaine, aucun droit plus élevé que celui de l'homme à sa vie!

CHARLES LUCAS.

---

# VOSS.

L'Allemagne doit à Voss un nombre prodigieux de traductions en vers des meilleurs poètes de l'antiquité grecque et latine, d'Hésiode, Homère, Aristophane, Théocrite, Bion, Moschus ; de Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, etc., sans parler de ses deux volumes d'odes, élégies, poésies lyriques, chansons, fables, épigrammes, de plusieurs ouvrages en prose, et d'une foule de dissertations et d'analyses publiées dans divers recueils littéraires. On a besoin en France de commencer par croire, pour ainsi dire, à une incarnation de la patience dans les têtes allemandes, pour ne pas douter d'aussi immenses travaux. Mais combien d'exemples pareils la bibliographie d'outre-Rhin ne pourrait-elle pas citer dans tous les domaines de l'intelligence?

Nul doute que les habitudes de la première jeunesse de Voss, obligé, pour s'instruire, de lutter contre tous les obstacles de la pauvreté, n'aient contribué beaucoup à donner à son âme cette trempe de persévérance qu'il a conservée jusqu'aux derniers jours de sa longue vie. Il naquit en 1751 et mourut en 1826. Son père, d'abord fermier assez riche, mais ensuite ruiné par les désastres de la guerre, s'était retiré dans une petite ville du Mecklenbourg, sans autres moyens d'existence que l'emploi de collecteur à la douane très-peu considérable de cet endroit. Ce fut là que Voss fit ses premières études classiques avec une ardeur et un succès qui préparèrent son avenir et pouvaient déjà le faire soupçonner. Ainsi, par exemple, la langue grecque, sa langue favorite dès cette époque, n'étant que faiblement étudiée, il forma une espèce de société philhellénique, composée des douze plus forts élèves après lui, dans laquelle on expliquait, commentait, traduisait de longs passages des grands auteurs et où chaque infraction aux statuts était punie d'une amende destinée à l'achat des œuvres des meilleurs poètes de l'Allemagne. Voss avait alors quatorze ans. Ne pouvant encore, faute de moyens pécuniaires, se rendre à l'université de Halle, sur laquelle s'était fixé son choix, il accepta, pour s'en procurer, la charge de précepteur chez un gentilhomme du voisinage. Là, après avoir donné chaque jour cinq ou six heures de leçons, il poursuivait ses études particulières, traduisait la *Théogonie* d'Hésiode, essayait son propre talent de poète, et, pour délassement, faisait de la musique, ou se promenait, en déclamant des vers, dans une belle forêt située près du château qu'il habitait. Trois années se passèrent de la sorte, à la fin desquelles plusieurs pièces insérées dans l'*Almanach des Muses* de Gœttingue, excitèrent l'enthousiasme de Boje, qui lui fit accorder par le gouvernement hanovrien un *stipendium*. Sa place était déjà marquée au milieu de cette noble société de jeunes poètes, dont il devait être un des membres les plus distingués, et sur laquelle il a donné, dans sa préface des *OEuvres d'Hœlty*, d'intéressans détails. A partir de cette

époque, ses liaisons, ses travaux, ses emplois, l'arrachent pour toujours à l'indigence et le mettent en état de marcher d'un pas ferme dans sa vaste carrière.

Avant de passer en revue les qualités et les défauts de Voss dans les divers genres où son talent fécond s'est exercé, nous citerons quelques traits des quatre-vingts pages de large et profonde critique que M. Auguste Wilhelm Schlegel a consacrées à sa traduction de l'Odyssée et de l'Iliade. Le nom d'Augustin Schlegel est à la vérité très-connu et fort honoré en France, grâce à madame de Staël, dont la juste reconnaissance lui a payé en éloges, dans le beau livre *de l'Allemagne*, ce qu'elle lui devait d'utiles renseignemens, de matériaux précieux. Mais, à l'exception de son *Cours de littérature dramatique*, traduit en français par la plume élégante et facile de madame Necker de Saussure, je ne sache pas que nous possédions dans notre langue aucun ouvrage allemand de cet admirable critique. Heureusement qu'afin de nous forcer à le lire, il prend de temps à autre notre langue pour organe de ses pensées; et c'est ainsi qu'il vient tout nouvellement de publier un travail du plus haut intérêt sur l'étude des langues orientales.

Ecoutez-le maintenant lui-même par l'intermédiaire d'un drogman qui s'efforcera de ne pas trop affaiblir sa pensée.

« De toutes les langues, depuis le syriaque jusqu'à l'anglais, dans lesquelles on s'est efforcé de faire passer la poésie d'Homère en vers et en prose, il n'y en a peut-être aucune qui puisse approcher de l'original avec une aussi heureuse fidélité que la langue allemande. C'est déjà pour celle-ci un avantage décisif sur d'autres langues modernes, supérieures sous quelques rapports, mais dont la perfection n'est que partielle, de pouvoir seule suivre d'un pied ferme la métrique des anciens, autant que nous la connaissons et pouvons la reproduire, tandis que, chez les Italiens, les Espagnols, les Français, les Anglais, de pareilles tentatives ont toujours complétement échoué, et ne sont mentionnées que parmi les curiosités littéraires. Un autre avantage inappréciable de la langue allemande, est la liberté qu'elle a de joindre en un seul mot plusieurs idées principales, liberté qui manque presqu'entièrement aux langues néo-latines, comme à la latine elle-même. Il y a toutefois pour cette dernière d'autres raisons tirées de son caractère classique, et de son éducation grecque, qui ne lui permettaient pas une traduction d'Homère. De même qu'elle avait été grossière et dure dans sa simplicité, de même son développement fut tout-à-fait chose apprise, une œuvre d'école, non une fleur sortie tout épanouie du sein de la nature. Les formes de son expression poétique, surtout dans l'épopée, portèrent complètement l'empreinte de l'art travaillé d'Alexandrie. Son vers héroïque était trop orgueilleux pour pouvoir revenir à la modestie sans ornement, mais souverainement belle, du chantre antique, à sa familiarité et à son innocence. Il n'est point ici question des exercices phraséologiques des modernes; mais si les vieux travaux latins en ce genre n'étaient pas perdus, nous trouverions vraisemblablement l'Odyssée de Livius Andronicus plus homérique dans sa rude fidélité que les copies les mieux arrondies du temps d'Auguste.

Ces considérations nous conduisent à une particularité qui pénètre plus profondément l'essence de la chose, et à laquelle même tout le reste se rattache. Je veux dire que, dans l'esprit de notre langue, comme dans le caractère de notre nation (si toutefois ces deux choses n'en forment pas absolument une seule), il y a un caractère très-complexe. L'ardeur de l'Allemand pour connaître à fond tout ce qui

appartient à l'étranger, son aptitude à se transporter dans les manières de penser et les mœurs les plus éloignées des siennes, la chaleur avec laquelle il rend hommage au véritable mérite, même sous le costume le plus inaccoutumé, ont souvent dégénéré, il est vrai, en manie d'imitation et en préférence folle de ce qui venait d'autres pays, mais s'élèvent de plus en plus à une libre appropriation de ce qu'il y a de meilleur. Les directions nationales déterminées et exclusives rendent nos concitoyens d'Europe incapables, pour la plupart, d'entrer dans une individualité étrangère, et les bornent dès-lors à leur richesse ou à leur pauvreté domestique. Parmi tous leurs prétendus amateurs de l'antiquité classique, combien y en a-t-il qui n'aient pas besoin de revêtir d'abord dans leur tête les Romains et les Grecs d'un habit à la mode, pour les trouver *confortables*. L'aptitude à lire les anciens dans leur sens est incontestablement beaucoup moins rare parmi nous, et comme la langue maternelle doit toujours être le moyen de chaque nouvelle acquisition d'idées, il résulte nécessairement de là pour la nôtre une disposition supérieure à les traduire dans leur véritable esprit, disposition qui n'est qu'une autre face de la même aptitude. Aussi peut-on demander à une traduction allemande d'Homère des conditions auxquelles il serait ridicule de penser seulement pour une traduction en français ou même en anglais, et c'est précisément là ce qui, en rendant l'entreprise plus difficile chez nous, donne au succès plus de mérite. La langue est en soi un instrument mort, et attend l'artiste qui prouve, par un habile usage, ce qu'elle est capable de produire, en un genre quelconque. Que cet artiste ne se rencontre pas très-facilement, c'est ce que prouvent les essais malheureux des traductions en vers publiées en partie par des auteurs célèbres, par Bodmer, Stolberg et Bürger, peu avant l'apparition de l'*Odyssée* de Voss, ou simultanément. Celle-ci obtint d'abord, à cause de cela, le suffrage unanime des connaisseurs. Mais les connaisseurs sont en petit nombre pour un ouvrage de ce genre. Il n'y avait à attendre de la foule ni accueil enthousiaste, ni récompense proportionnée. Cette froideur qu'il prévoyait n'éteignit point pourtant le noble courage de Voss, et, douze années après; il enrichit notre littérature d'une traduction entièrement retouchée de l'*Odyssée*, et d'une nouvelle traduction de l'*Iliade*. La mâle ardeur, si rare de notre temps, et la sévérité consciencieuse avec lesquelles cet écrivain s'efforce d'atteindre ce qu'il reconnaît pour la perfection; une familiarité plus intime avec les anciens, et une plus grande masse de connaissances, dont il a donné tant de preuves dans cet intervalle; l'individualité plus mûre d'un esprit de poète, qui a su reproduire, dans *Louise*, la manière du chantre d'Ionie, dans des descriptions simples, naturelles, calquées sur les détails de la vie domestique et tout-à-fait pures, délicates, charmantes; la facture soigneusement travaillée de l'hexamètre allemand, dans la construction duquel il a vaincu le maître de cet art, Klopstock lui-même, en le surpassant, sinon pour l'expression, du moins pour le rythme : tout cela autorise à attendre que la présente traduction laissera à peine quelque chose à désirer, puisque la première a été déjà si remarquable. Que si cette attente devait n'être pas entièrement remplie, il faudrait plutôt accuser les principes qui ont guidé Voss dans son travail, que leur application défectueuse; ces principes demandent donc un examen approfondi, et la critique ne peut s'élever qu'avec respect contre des écarts dont tant d'écrivains se sont préservés par leur insouciante précipitation.

Wieland a remarqué avec beaucoup de justesse (*Neuer deutsche Mercur*, 1795),

que, dans une traduction d'Homère, la fidélité, ou, pour éloigner l'idée d'une ponctualité toute littérale, la *vérité* doit être la première et presque l'unique loi. Il y a des œuvres dans la copie desquelles l'imagination de l'artiste peut se jouer en liberté, comme l'imagination de celui qui les a produites. Une telle copie, quelque éloignée qu'elle soit de l'original, a sa valeur, si, considérée en elle-même, elle peut plaire. La chose est plus délicate déjà, lorsque le charme de l'ouvrage réside en partie dans une individualité personnelle, et qu'à côté de ce qu'il avait voulu représenter, l'auteur a produit en même temps une involontaire image de son intérieur. Rien de disjoint dans un être qui se pose de la sorte; tous les traits de son caractère se tiennent dans une commune adhésion, et si leur consistance intime échappe à l'analyse logique, du moins peut-elle être sentie et vue pour ainsi dire. De là résulte qu'il suffit souvent de changemens légers pour jeter une fausse lumière sur tout l'ensemble. En deux mots, une individualité ne se laisse point démonter par pièces; elle est ou entièrement atteinte, ou manquée entièrement. Ce que nous admirons, ce que nous aimons dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, n'est pas, il est vrai, la personne du poète; lui seul serait inutilement cherché dans un monde de dieux et d'hommes qui, du reste, semble embrasser tout. C'est la cause qui a fait porter sur la poésie homérique des jugemens tellement faux, qu'on l'a regardée ou comme l'heureux épanchement d'un esprit d'une extraordinaire richesse, ou comme l'invention combinée d'une tête supérieure. Mais c'est comme résultat nécessaire d'une forme de l'humanité déterminée par les lois de la nature, d'une forme pure et complète, sublime dans son genre, que cette poésie a droit aux hommages éternels de tout le genre humain. Homère est l'organe de son âge, ce qui lui donne une considération bien plus haute que celle qu'aurait pu obtenir sa personnalité propre. En le revêtant d'une forme étrangère, ce n'est donc pas un caractère individuel, mais général, que l'on travestit. De fausses notions sur le plus ancien entre les anciens, sur le premier Grec, si l'on peut ainsi parler, doivent inévitablement conduire à des erreurs sur la marche entière de la civilisation grecque, puisque, dans sa poésie enfantine, percent et se développent les germes de tout, même de ce que sa nation produira de plus noble et de plus beau dans chaque genre. Il ne faut pas croire non plus que le poète se sépare du monde qui l'a précédé; quiconque ne veut point comprendre cela, ne peut comprendre Homère.

On a assez vu comment les beaux esprits, qui le prenaient pour un de leurs semblables, ont été obligés de le martyriser pour découvrir en lui de pauvres beautés qui n'y sont point. Par exemple, il n'y a qu'un goût superficiel à qui puisse échapper la contradiction criante entre la forme et le fond que présente la traduction, ou pour parler plus juste, la parodie de Pope.

Mais qui connaît véritablement Homère tel qu'il est? L'interprétation grammaticale et archéologique est encore ici la moindre chose, bien que les innombrables écrits des savants grecs sur cette matière, si nous les possédions, dussent laisser insolubles beaucoup de difficultés. C'est dans le double rapport des mots que nous sommes exposés aux plus diverses illusions, c'est-à-dire dans leur rapport extérieur avec des objets dont nous n'avons aucune intuition sensible, mais que nous devons d'abord apprendre à connaître par eux, et dans leur rapport intérieur avec un ensemble d'idées, avec des points de vue infiniment éloignés des nôtres. Combien n'est-il pas facile de prendre quelque chose d'un état postérieur de culture scienti-

fique et de le transporter dans une langue qui manque entièrement de notions abstraites, ainsi que d'idées précises sur tout ce qui appartient aux phénomènes de l'homme intérieur; dans une langue qui ne distingue et n'unit les objets que par de vagues perceptions sensibles ? Ce *milieu* est d'autant plus trompeur que souvent, par un effet du progrès de la civilisation, l'objet désigné a subi de grandes modifications dans les intelligences, tandis que le signe qu'il exprime est resté le même. Enfin l'impression que doit produire une exposition poétique ne dépend que très-peu du sens des mots et des phrases en tant que soumis au travail de l'entendement; c'est par le souffle vivant du discours, par une plénitude de sons pour ainsi dire enflés d'âme, que la poésie, particulièrement la poésie de la nature, qui a le pas sur la science et les beaux arts, réclame l'entière sympathie de l'homme. A proprement parler, ce n'est que dans la langue maternelle qu'on possède un sens sûr, immédiat, pour apprécier la force et la délicatesse de ces impressions. Jusqu'à un certain point, il est impossible d'acquérir ce sens dans une langue étrangère, même morte ; il ne se forme que par la comparaison de l'emploi divers des mots dans la vie pratique, dans le style familier ou noble, et dans les différens genres de poésie. Nous manquons de pareils points de comparaison pour les œuvres d'Homère, parce qu'excepté ce qui nous reste d'Hésiode, elles se présentent à nous entièrement isolées dans cet âge. Nous ignorons complètement l'état du langage de la vie commune à l'époque et dans les contrées où elles parurent; et pourtant on ne peut apprécier la hauteur poétique de l'expression d'Homère, qu'en la comparant avec ce langage, puisqu'il n'y avait point encore de prose écrite, et qu'il n'existait, autant que nous le savons, qu'un style pour la poésie. A la vérité tout fait soupçonner que le langage des muses olympiques ou de leurs chantres et celui du reste des hommes ne différaient pas beaucoup l'un de l'autre, de même que le monde mythique, la plus ancienne source de poésie, était encore très-près du monde réel; mais il serait souvent difficile de dire dans les cas particuliers ce qui est parure ou indigence, essor exalté de l'imagination ou simplement l'énergie sensible de la vérité. » (*Karakteristiken und kritiken. B. II.*)

La conclusion naturelle de ces réflexions serait qu'Homère est intraduisible; ce qui est vrai à la rigueur, mais ce qui n'empêche pas que, de toutes les tentatives faites pour reproduire en langue moderne les deux grandes épopées grecques, celle de Voss, la plus remarquable et la plus heureuse, ne soit un des monumens littéraires dont l'Allemagne a droit de s'honorer.

Passons maintenant à ce qu'on peut appeler le côté individuel du talent de Voss. Après s'être occupé et en quelque sorte nourri de poésie antique dès l'enfance, sentant dans son propre sein assez de souffle pour animer, avec la même simplicité de pensée et de forme, des créations originales, il plaça l'idylle telle qu'il la concevait, non point dans une Arcadie factice, mais sur un terrain réel, au milieu des rapports et des conditions de la vie champêtre d'aujourd'hui. Ce ne fut plus le monde idéal de Gessner avec ses bergers toujours langoureux, toujours harmonieux, ses sentimentales bergères au regard incessamment chargé de mélancolie et de tendresse, êtres vaporeux pour ainsi dire et si frêles, si délicats, qu'on ne voit ce qu'ils peuvent autre chose que chanter leurs molles amours sur le chalumeau ou le sistre toucher à peine l'herbe et les fleurs du pas aérien de leur danse, soupirer et au plus bouder. Non certes, tels n'étaient point les types de Voss. Qu'au sentiment très-vrai qu'il avait de la nature il eût joint ce

toucher spirituel qui transfigure en poésie les objets en apparence insignifians; qu'il eût possédé une véritable *humour*, accompagnée d'une grâce plus piquante, et il faudrait, sans hésiter, le regarder comme un modèle accompli du genre bucolique.

Ce qui attache particulièrement dans le poème de *Louise*, ce sont de simples et fraîches scènes de la campagne, telles que nous les aimons tous, telles que nous en avons tous vu. Là, au milieu de champs, de prairies et de bois connus de nous, se meuvent avec la simplicité et la prud'hommie de leurs mœurs, des laboureurs, des pâtres, des bûcherons que nous avons rencontrés, à qui nous avons parlé; en deux mots, un village avec l'horizon qui l'entoure, avec tout ce qui le compose, et au premier plan, le pasteur et sa femme, que nous avons eu moins d'occasions de voir dans notre catholique France, excellentes gens du reste, à qui je ne voudrait adresser d'autres reproche que de n'être pas tout simplement les plus riches fermiers du hameau. L'agréable impression que fait éprouver ce petit monde est cependant altérée trop souvent par des détails de ménage, des descriptions de repas que rien d'intérieur ne relève, et comme aucune situation intime, aucun événement ne vient, pour ainsi dire, ouvrir le fond de l'âme des personnages trop exclusivement arrêtés aux charmes matériels de leur aisance champêtre, le lecteur doué d'un esprit élevé ne peut quelquefois se défendre d'un sentiment d'impatience ou d'ennui dans la société de gens heureux à ce compte.

Parmi les poésies secondaires de Voss, il faut distinguer *le Soixante-dixième anniversaire de naissance*, pièce délicieuse qui laisse dans l'âme une émotion semblable à celle que font naître les plus charmans tableaux d'intérieur de l'école flamande. L'amour avec lequel le poète dépeint la vie contente de peu; la simplicité saisissante et la profonde vérité des impressions, ce quelque chose de si confiant, de si bienveillant qui respire dans chaque trait, tout cela forme une composition parfaite. On ne peut malheureusement accorder le même éloge aux autres idylles de l'auteur. Sans doute ses personnages n'ont jamais les défauts de ceux de Gessner: ce sont de vrais paysans du nord avec un robuste corps et une âme énergique; mais on regrette qu'à ces fortes qualités ils ne joignent pas les qualités douces que donne une innocente vie champêtre, et on le regrette d'autant plus que dans la réalité ils les possèdent généralement. C'est du reste un reproche à faire à toutes les idylles de Voss, qu'au lieu de spiritualiser l'élément terrestre de son sujet, il le laisse presque toujours matériel.

Les productions lyriques du même auteur, comme celles de tous les genres où il s'est montré, sont en grande abondance; mais on en compte très-peu qui puissent obtenir un plein suffrage par de vivans tableaux de la nature et des pensées élevées. Comme c'est le plus souvent la table ou d'autres sujets de cette hauteur qui inspirent les chansons de Voss, on n'y trouve guères que des descriptions de la vie commune, accompagnées de réflexions triviales, le tout, il est vrai, en vers fort bien tournés.

Voss serait, sans contredit, le roi des traducteurs, s'il eût continué de suivre avec la même mesure le système adopté par lui pour sa première traduction de l'Odyssée et celle des Géorgiques. Dans ces deux copies, il s'efforça de reproduire, en même temps que le sens tout-à-fait littéral, les beautés intimes de son modèle, et il réussit au point que tout ce que les langues modernes offrent de plus remar-

quable en ce genre, pour la force, la fraîcheur, en un mot la vérité de l'expression, ne peut, sous aucun rapport, lui être préféré.

Mais l'application de ses principes, poussée jusqu'à l'excès, ne tarda pas à changer en esclavage de la lettre, en calque minutieux de chaque mot, sa fidélité au sens et à la forme, et dès-lors il s'éloigna de plus en plus de sa première perfection, justifiant par là un beau vers de Skakspeare.

Striving to better oft we mar waths well (1).

( *Revue Européenne.* )

---

# LE CLOU DE ZAHED,

HISTOIRE ORIENTALE.

Entre l'Arabie et la Perse, c'est-à-dire entre un désert de sables et un désert de montagnes, se déroule une immense contrée illustrée par toutes les civilisations du monde ancien et du monde moderne. Cette contrée appuie au nord sa tête montagneuse sur l'Arménie, puis elle s'aplanit doucement et se couche dans les roseaux, entre deux fleuves impétueux qui, après une course de deux cents lieues, vont déboucher à ses pieds dans les eaux du golfe Persique. Cette contrée, les Arabes l'appellent Al-Djézira, c'est-à-dire l'Ile; les Grecs lui ont donné le nom de Mésopotamie; l'Écriture-Sainte l'a nommée la Syrie des rivières. Ces rivières sont l'Euphrate et le Tigre. Elles virent autrefois fleurir sur leurs bords Babylone, Séleucie, Ctésiphon, et plus tard la riche et populeuse Baghdad, qui fut le siége de la puissance des kalifes Abassides.

Jamais Damas, où régnèrent les Ommiades, jamais le Kaire, cette somptueuse capitale des soudans d'Égypte, jamais Broussa, le berceau de l'empire othoman, jamais Stamboul elle-même, malgré sa gloire et ses splendeurs, n'atteignirent à ce degré de puissance et de richesse où Baghdad s'éleva sous le règne des Abassides. Baghdad était le comptoir de l'Inde, de l'Europe et de l'Afrique. L'Euphrate et le Tigre suffisaient à peine au transport des trésors que le monde entier venait chercher à Baghdad. Les Tartares Mongols, les Turcomans, et le trop célèbre Timour-Lenk, le dévastateur de l'Asie, furent pour l'opulente Baghdad ce qu'avaient été pour Rome les barbares du Nord et Attila.

Plus de trésors, plus de commerce, plus d'arts, plus de luxe maintenant à Baghdad, qui me semble une fée décrépite dormant au milieu des ruines de ses palais, sous la puissance d'un enchantement. C'est à peine, aujourd'hui, si quelques pierres, qu'on décore du nom de tombeau, vous rappellent le souvenir du kalife Haroun. On a bâti plusieurs centaines de villes avec les ruines de ces villes fameuses dont le cœur seul subsiste à présent, et qui ont semé de leurs membres mutilés un désert silencieux, peuplé de bitume et de roseaux. La seule végétation distingue ce désert de ceux de l'Arabie. Des dattiers aux têtes chevelues, quelques

(1) King Lear. Act. 1, sc. IV.

napcas, des salsolas au feuillage sombre, des pallasias qui conservent toute leur fraîcheur, malgré les brûlures du soleil, varient quelque peu la vue monotone de ces larges nappes de terre blanche et grise, partout imprégnée de sel, où le bitume coule à fleur de terre.

Il faut voir la nuit, avec ses clartés blafardes et ses terreurs, se lever sur ces campagnes maudites. Il faut entendre les rauques mugissemens de l'Euphrate et du Tigre, les seuls habitans de cette contrée farouche. L'Euphrate et le Tigre sont deux enfans des montagnes qui semblent se disputer le pays qu'ils parcourent. L'Euphrate roule des sommets de l'Abi-Dagh, près de Bayésid, dans l'Asie-Mineure. Il boit en passant la petite rivière de Mourad-Siaï et de Lycus, et se précipite en cataracte écumante à quelques lieues de Samosat. Puis, le voilà qui se calme, le voilà qui coule à pleins bords dans les plaines immenses de Sennar, comme le sultan de ce plateau désert, où sa voix seule commande et retentit. Mais bientôt il serpente, il frémit, il tourbillonne; c'est qu'il vient d'apercevoir son rival, le fleuve Tigre, le seul de tous les fleuves de ces montagnes qui n'ait pas été perdre ses flots dans le lit de l'Euphrate. Echappé des rochers du Diarbékir, le Tigre, ce feudataire rebelle, bondit sur le revers de cette chaîne de rochers, renversant tout sur son passage. Il traverse comme une flèche la ville de Djesiré; il baigne en passant l'opulente Mossoul et les ruines de l'antique Ninive. Il reçoit le tribut de toutes les rivières du Courdistan. Il traverse majestueusement Baghdad, puis il serpente à son tour, et semble s'arrêter un instant pour reprendre haleine, quand les mugissemens de l'Euphrate viennent lui révéler l'approche de son ennemi. Alors les deux fleuves s'observent et se guettent. Ils s'éloignent, comme effrayés l'un de l'autre. L'Euphrate fuit dans la direction du sud, jusqu'à la ville de Samaouat, où, comme indigné de lui-même, il tourne brusquement à l'est, et se précipite bravement sur son rival, à la hauteur du Korna. C'est alors un combat acharné, des cris de rage. Mais le Tigre, plus rapide et plus fort, entraîne bientôt son vieux suzerain dans le lit qu'il a creusé pour lui-même; il le force à grossir ses flots majestueux et à lui faire cortége jusqu'au golfe Persique, où tous deux s'abîment enfin, après avoir roulé quelque temps dans le même lit.

Voyageur, prenez garde; car dans l'ombre de la nuit tout est un piége ou une trahison dans les plaines du Djézira. L'herbe est sillonnée de reptiles venimeux; les lions rugissent dans les roseaux; l'air est obscurci par des nuées de sauterelles; le semoun souffle du sud; et cette blancheur mouvante que vous apercevez au loin, c'est le bournous d'un Bédouin, autre bête féroce qui rôde pour chercher sa pâture. Votre cheval lui-même ne pose qu'avec défiance ses pieds sur le sable, ses oreilles se couchent sur sa tête, il flaire le sol avec terreur, et vous sentez sa peau trembler sous la selle qui vous porte. Prenez garde, les lions de l'Euphrate sont traîtres et affamés, mais le Bédouin est plus redoutable encore.

Au milieu d'une belle nuit de la lune de Zilcadé, un homme s'avançait seul sur la côte occidentale du Tigre, à quelques milles de Baghdad. Il cheminait sans crainte, et laissait son cheval arabe longer d'un pas tranquille les sinuosités du fleuve. Les cris des lions, leurs yeux étincelans dans la nuit, les bonds bruyans du Tigre, ne paraissaient nullement préoccuper sa pensée. Les rayons de la lune tombaient à plomb sur son bournous, dont les plis blancs et cotonneux l'enveloppaient de la tête aux pieds. Il poursuivit long-temps sa route, immobile, absorbé dans sa rêverie profonde; son cheval hennissait cependant, comme s'il eût senti

l'approche de quelque danger. Il quitta bientôt la direction du fleuve et se mit à galoper à travers la plaine, sans que son maître fît mine de diriger sa marche et son allure. Il restait enfermé dans son manteau, silencieux, les yeux fixes, et ne donnant pas plus de signe de vie et de mouvement qu'un cadavre qu'on eût lié sur une selle. Après une heure de marche environ, le cheval s'arrêta de lui-même auprès d'un puits de pierre, et se mit à hennir de nouveau. Le cavalier qui le montait tourna la tête de côté et d'autre comme s'il se fût réveillé d'un lourd sommeil, et rejetant sur son épaule les vastes plis de son bournous, il mit pied à terre et s'assit à la manière des Orientaux, laissant son cheval paître auprès de lui quelques brins d'herbages et de roseaux. Puis il chargea de tabac une pipe de bois de cerisier qui pendait à l'arçon de sa selle, enfermée dans un étui de drap; et s'adossant contre le puits, il commença tranquillemen t à fumer.

Au bout de quelques instans le galop d'un cheval se fit entendre, et un second cavalier mit pied à terre à quelques pas du puits. L'arabe, sans quitter sa pipe, passa sa main droite sous son bournous, et fit retentir un léger craquement d'acier qui ressemblait au son que produit en s'armant le chien d'un pistolet. Le nouveau venu lui donna le *salam* la main étendue sur sa poitrine, salut de politesse musulmane que le fumeur lui rendit en l'imitant. Puis les deux chevaux broutèrent de compagnie, la bride sur le cou, et le second cavalier s'assit à côté du premier.

— Tu vois, Zahed, lui dit-il après avoir allumé sa pipe, tu vois que j'ai tenu parole? Me voici.

— Jusqu'ici, interrompit l'Arabe, tu as rempli ta promesse. Voyons si tu la tiendras jusqu'au bout.

— Qui pourrait te faire douter de moi? Il y a trois jours, je te rencontrai à ce puits pour la première fois. Je t'entendis te plaindre de ta pauvreté et faire des vœux pour devenir riche.

— Oui, dit Zahed, ma pauvreté est extrême. Je m'ennuie de voir des gens opulens comme toi traverser Baghdad avec des robes de soie brodées d'or, bâtir des sérails semés de jardins pleins de verdure et d'eau fraîche, acheter au bazar de belles esclaves blanches et vierges, moi qui ne trouve pas une compagne parce que je suis pauvre et nu, moi qui possède pour tout sérail, pour toute fraîcheur, pour toute verdure, les sables de mon Arabie, et qui n'ai pour vêtement qu'une chemise de laine et un mauvais bournous dont le temps me dépouillera bientôt.

— Tu voudrais donc devenir riche?

— Tu le sais, pour cela je donnerais mon âme.

— Et pour acquérir ces richesses, tu promets de m'obéir, tu jures d'exécuter tout ce que je vais te commander?

— Tout: fût-ce de mettre le feu à Baghdad, ou de traverser à pied le le Sahara, de Baghdad à la Mecque.

— Eh bien donc! brave Zahed, réjouis-toi, car je te donnerai de l'or pour avoir aussi des coursiers, des esclaves, des sérails!.. Écoute! n'entends-tu pas le bruit de plusieurs chevaux qui hennissent du côté de l'Euphrate?

— Non, c'est un lion qui passe dans les roseaux.

L'étranger reprit :

— Tu pourras alors abandonner ta vie errante, tu pourras venir à Baghdad déployer ce luxe que tu hais dans les autres hommes; tu pourras à ton tour exciter l'envie et disputer aux pachas de Mossoul et de Bassorah la possession des belles

Mingréliennes que les marchands de Stamboul conduisent chaque année dans les bazars de l'Irack-Arabi.

— Tais-toi, interrompit Zahed, ne fais pas briller à mes yeux les perles du paradis, si tes paroles doivent s'envoler au vent, aussi légères et aussi vaines que cette poignée de sable; car alors, vois-tu, je serais capable de t'ôter la vie. Tu as excité en moi une fièvre qui me brûle jusqu'à la moëlle des os; il me faut de l'or ou du sang pour l'éteindre.

L'étranger sourit en jouant avec la poignée d'un sabre magnifique qui pendait à sa ceinture.

— Tu auras l'un et l'autre, brave Zahed, pour calmer ta fièvre; mais ce n'est pas sur ton bienfaiteur que tu dois prononcer cet anathème. Un autre... Ecoute, cette fois je ne me trompe pas, ce sont bien des voix d'hommes que j'entends. Remonte sur ton cheval, prépare tes armes; tu es brave et habile à manier les armes. Prends ce fusil : il faut que cette foule de misérables esclaves tombe sous nos coups et se disperse. Seulement fais en sorte que cet homme à barbe blanche, que tu peux apercevoir d'ici, reste vivant entre nos mains : alors je tiendrai ma promesse. C'est à toi maintenant de te montrer fidèle à la tienne.

— Je ne reculerai pas devant le sang, dit Zahed en sautant d'un bond sur sa selle; mais songe que ce sang va devenir un ciment qui liera ma fortune nouvelle à la tienne.

Le vieillard qui s'avançait paraissait, à la dignité de son maintien, à la richesse de ses vêtemens, un personnage d'importance. Une douzaine d'esclaves armés le suivaient. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils se rencontrèrent face à face avec Zahed et son compagnon.

— Allah! bas les armes, esclaves! cria le compagnon de l'Arabe en faisant voler d'un coup de sabre la tête d'un des serviteurs du vieillard.

— Bas les armes! répéta Zahed, et d'un coup de pommeau de son pistolet il jeta sur le sable un autre des serviteurs du vieillard. Le vieillard tira son sabre et se précipita sur Zahed, qui, évitant le choc, le jeta lui-même en bas de son cheval. Dès que les serviteurs du vieillard virent leur maître entre les mains de leur ennemi, ils prirent lâchement la fuite après une inutile décharge de leurs armes. L'étranger, accourant aussitôt près du prisonnier, détacha son turban de mousseline, et lui lia les mains derrière le dos.

— Vieillard! tu me reconnais, n'est-ce pas? Tu reconnais Hamdoun, l'amant de ta fille? Maintenant, de gré ou de force, il me la faut donner!

— Que la volonté de Dieu soit faite, murmura le vieillard. Tu as ma vie entre tes mains: prends ma vie, mais que le prophète veille sur ma chère Ildiz!

— Tu me la refuses encore?

— Je te la refuserais quand l'ange Azraël n'exigerait que ce consentement pour m'assurer le rachat de mon âme.

— Eh bien! prépare-toi donc à la mort.

— A mon âge on est toujours prêt.

— Ali-Ahmed, sais-tu bien que tes riches comptoirs de Damas, de Mossoul et de Baghdad seront perdus pour toi si tu t'obstines à me refuser ta fille. Toutes tes richesses ne te serviront de rien; je te tuerai. Ton corps restera sans sépulture, et fera le souper de quelque famille de vautours aux cous chauves. Ta famille, tes amis, ne sauront où t'aller pleurer; et ta fille, ta chère Ildiz, ne pourra pas de ses

mains blanches arroser, chaque matin, de beaux rosiers fleuris autour de ton monument funèbre. Ali-Ahmed, voudras-tu mourir comme un chien?

— Dieu sait distinguer partout les fidèles, répliqua le vieillard en levant ses yeux au ciel.

— Vieillard inflexible! reprit l'étranger avec une visible émotion, tu es toi-même ton bourreau; que ton sang ne retombe que sur toi! encore une fois veux-tu me donner ta fille?

— Non, car tu es un infâme.

Un éclair de fureur brilla dans les yeux du jeune homme.

— Eh bien! je ferai plus que de te tuer. Tu pousses mon amour à bout; tu veux faire de moi un tigre implacable : sois satisfait, Ali-Ahmed. Ildiz, ta fille, est belle et brillante comme l'étoile du ciel dont elle porte le nom. Je couvrirai cette étoile pure d'un nuage sombre et rouge comme du sang. Je me vengerai de toi sur ta fille. Je violerai ta fille, Ali-Ahmed; j'en fais le serment solennel, et tu sais si je tiens mes sermens. Je la violerai, cette vierge pudique, l'orgueil de tes vieux jours, et puis après, mon poignard en fera justice.

— Oh! rétracte ce cruel serment, jeune homme, dit le vieillard en pâlissant; tu as trouvé le seul côté par lequel la crainte puisse entrer dans mon cœur. Jeune homme, aie pitié de ma fille, s'il est vrai, comme tu le dis, que tu l'aimes; elle est si belle, mon Ildiz! elle est si pieuse dans son respect pour son père! Demande-moi mes trésors, mes palais, mes esclaves; je t'abandonnne tout. Quelques dattes, un peu d'eau, une poignée de riz, suffiront désormais, si tu le veux, à mon existence, mais laisse-moi ma fille; grâce! grâce! au moins pour ma fille.

Le vieillard était aux pieds de l'étranger, qui, enveloppé dans son manteau, sa tête hâlée immobile dans son épais turban de mousseline blanche, laissant tomber sur sa victime un regard dédaigneux et cruel :

— Grâce! pitié! en ai-je trouvé, moi, dans tes dédains quand tu me repoussais du pied, comme un chien impur, sans t'inquiéter si je pourrais ou non guérir de mon amour? Apprends que la vie m'est impossible sans ta fille; qu'il me faut ta fille de gré ou de force, morte ou vivante, dans un voile de noce ou dans un linceul. Pour l'honneur de ta fille, Ali-Ahmed, je te fais ce dernier appel. Donne-la-moi pour épouse, ou je l'aurai pour maîtresse. Je porte à ma ceinture tout ce qu'il te faut pour écrire. La lune est assez belle pour te servir de flambeau : écris ce que je vais te dire, et signe ce papier de ton cachet : je me charge du reste.

Le vieillard prit en tremblant le calame que l'étranger lui présenta, et il écrivit sous sa dictée une lettre à sa chère Ildiz, à laquelle il ordonnait d'épouser sans délai Hamdoun-Effendi, et sans attendre pour cela son retour.

Hamdoun arracha la lettre des mains du vieillard.

— Ali-Ahmed, je suis content de toi; mais il n'est pas juste que je sois seul à profiter de ta libéralité. Vois ce jeune homme, ajouta-t-il en désignant Zahed, qui attendait avec la patience d'un Arabe le résultat de cette scène. Tu vas le venger aussi des rigueurs du sort, et lui faire un abandon écrit et signé de tout l'argent que tes créatures gardent en ce moment dans ton comptoir de Baghdad.

Ali-Ahmed laissa tomber sur Hamdoun un regard de mépris et de pitié; sans daigner lui répondre, il reprit le calame et l'écritoire des mains du jeune homme, et jeta devant lui la donation qu'il lui avait demandée.

— Que le ciel te récompense comme tu le mérites, Hamdoun! Est-ce là tout ce que tu veux de moi?

— En effet, dit Hamdoun d'une voix sourde et terrible, il est temps que nous nous séparions, mais ce n'est pas à Baghdad ni à Damas que tu retourneras; je te l'ai dit, il faut te préparer à un plus long voyage; puisque tu fais des vœux pour mon bonheur, tu dois bien deviner que ta mort est le premier, le plus cher de tous mes souhaits. As-tu fait tes ablutions et ta prière à Dieu?

En disant ces mots, Hamdoun tira son sabre hors du fourreau.

— Misérable, cria le vieillard en posant ses deux mains sur sa tête, en signe de miséricorde; oserais-tu bien encore m'assassiner?

— Veux-tu de l'eau, répéta Hamdoun, pour faire tes ablutions?

— Que le prophète m'assiste, murmura Ali-Ahmed! Adieu, ma fille!....

Il n'eut pas le temps d'achever : on entendit un sifflement aigu, et la tête d'Ali-Ahmed roula sur le sable.

Zahed prêta le secours de son bras à son compagnon, et ils jetèrent dans le puits ce cadavre et sa tête sanglante. Puis ils déracinèrent un dattier pour retenir le cadavre au fond du puits.

— Maintenant, dit Hamdoun, brave Zahed, j'ai rempli ma promesse. Retourne à Baghdad réclamer les trésors du vieillard; je pars pour Damas. Ton chemin est au sud, le mien est au nord : adieu, plaise au ciel que nous ne nous revoyions jamais.

Et les deux meurtriers se séparèrent.

Une année après le meurtre, on jeta les fondemens d'un palais magnifique sur ce même emplacement qui venait d'être témoin de cette horrible scène. Les vieilles ruines de Ctésiphon et de Babylone furent remuées par des esclaves et des ouvriers. Elles émigrèrent sur le dos d'une troupe de chameaux pour se transformer en un palais arabe, immense, si merveilleux à voir, que Baghdad n'en renfermait pas de plus somptueux. Les eaux du Tigre furent détournées de leur lit pour arroser des jardins embaumés de cédrats, d'orangers et de lauriers roses. Les soies dorées de l'Inde et de la Perse revêtirent les divans; les tapis de Trébisonde et de Constantinople couvrirent les parquets de cèdre; les murs se tapissèrent de fleurs peintes et d'arabesques entrecoupées de légendes du Koran, de ghazelles de Saadi et de Mésihi, écrites en lettres d'or. Une foule d'esclaves noirs et blancs peuplèrent cette ravissante demeure, où Zahed, qui avait changé son nom de Bédouin pour le nom turc de Mohammed-Ildérim-Tchélébi, fit transporter son harem, rempli des plus belles femmes de la Mingrélie et de la Circassie. Les plus rares chevaux de l'Arabie firent retentir de leurs sauvages hennissemens ce désert, naguère si triste et si effrayant. La nuit, le jour, on n'entendait que des cris de joie et de bonheur. On ne distinguait plus que par intervalles le sourd mugissement des flots du Tigre, que des concerts d'instrumens étouffaient dans des harmonies sans fin. Des nuées des convives accouraient de Bagdad, et même de Mossoul et de Bassorah, pour prendre part aux orgies délicieuses que le nouveau maître de ce séjour enchanteur y faisait jaillir toujours nouvelles, comme les eaux d'une source limpide. On eût dit que la baguette d'une fée enfantait chaque jour tous ces prodiges. Les caravanes qui venaient de la Syrie ou du grand désert s'arrêtaient avec délices aux portes de ce palais magique; elles oubliaient leurs fatigues en écoutant la voix des chanteurs et les mélodies des instrumens.

Zahed ou plutôt Mohammed-Ildérim-Tchélébi inventait chaque jour de nouveaux plaisirs. Les vins de Schiraz et de l'Archipel coulaient nuit et jour dans les coupes d'or de ses convives, et alternaient avec le scherbet parfumé d'essence de rose,

de jasmin de Perse et de musc de Tartarie. Il respirait sur la bouche de ses belles esclaves des voluptés sans cesse renaissantes. Parmi ces belles filles demi-nues, aux cheveux noirs, aux seins plus fermes et plus roses que la chair savoureuse du melon d'eau, c'était à qui, par ses grâces, par ses voluptueuses caresses, fixerait un instant l'amour du maître, amour muable et changeant comme le reflet d'une robe de moire. C'était à qui ferait le mieux valoir ses charmes, à qui peindrait le mieux ses sourcils et le bord de ses paupières avec le suc du noir surmé, à qui donnerait à ses ongles la plus brillante couleur de pourpre, comme jadis l'aurore *aux doigts de rose*, tradition de l'Olympe qui s'est perpétuée sur la terre d'Asie.

Mais l'âme de Zahed restait toujours sombre comme une nuée d'orage au milieu de ses belles esclaves; au milieu du parfum de l'air et des fleurs, son œil cavé démentait le sourire forcé de ses lèvres. Quelquefois, couché entre des fleurs et des femmes, il revoyait dans son sommeil son lit de sable du Sahara, son bournous grossier, son fusil arabe luisant comme un éclair et tonnant comme la foudre. Il se réveillait en pleurant; il cherchait au-dessus de sa tête le dôme étoilé du ciel que des lambris drapés d'or et de soie lui cachaient toujours. C'est que l'envie, cette passion qui ronge comme un cancer, n'est au fond qu'un désir creux et vide que l'homme ne peut jamais remplir; c'est que l'envieux est ainsi fait que le bien qu'il n'a pas prend seul de la valeur à ses yeux. Toutes les richesses de Zahed lui étaient indifférentes depuis qu'il les possédait. Sa passion n'attendait pour s'enflammer de nouveau qu'une étincelle, c'est-à-dire un objet qui pût réveiller dans son âme un désir, un souhait oublié.

Un soir, tandis que Zahed se livrait à la joie avec ses amis sous les voûtes harmonieuses de son palais, un homme, enveloppé dans les plis d'un bournous et monté sur un cheval syrien du plus beau sang, entra dans la première cour du sérail. Le tchiaouch de Zahed, c'est-à-dire son maître des cérémonies ou son huissier, lui demanda s'il était invité à la fête que donnait ce soir-là son maître.

Le Syrien répondit qu'il arrivait de sa patrie et qu'il voyait ce palais pour la première fois. Pour la première fois aussi le nom de Mohammed-Ildérim-Tchélébi venait frapper son oreille.

— Étranger, veux-tu que je t'annonce à mon maître? tu es fatigué de la route; tu as peut-être faim et soif.

— Tchiaouch, je te remercie. J'ai devancé de quelques heures la caravane qui va de Damas à Baghdad, et je dois continuer ma route jusqu'au terme de mon voyage. Tiens, prends cette bourse d'or qui te prouvera que je sais reconnaître les services. Ce palais me plaît. Dis à ton maître que j'offre de lui acheter son palais pour un million de piastres. Dans huit jours à pareille heure, je reviendrai. Trouve-toi à cette même porte, tu me donneras une réponse, et tu recevras de moi un pareil présent.

En disant ces mots, l'étranger lança son cheval au galop, et il disparut dans la direction de Baghdad au milieu d'un nuage de poussière.

Quand le tchiaouch vint rapporter à son maître les paroles du Syrien, Zahed fronça le sourcil et parut humilié qu'un autre que lui fût assez riche pour offrir de payer comptant une pareille somme.

— Un million de piastres! murmura-t-il en jouant avec les tresses de cheveux blonds d'un jeune Grec qui lui versait à boire! un million de piastres pour mon palais! Il m'en a coûté plus du double! Quand tu reverras ce Syrien, tu lui don-

neras cette réponse. Va-t'en. Et toi, mon cher Odisseus, verse-moi de ce vieux Schiraz, et prends place à mon côté dans l'angle du divan. Et vous autres, les chanteurs, les musiciens, les danseurs, les belles almés aux seins nus, allons, des concerts, du vin, de la joie! que le jour pâlisse demain devant nos flambeaux. Des cires! des résines! des parfums! Enivrons-nous au milieu des femmes et des roses.

Dans la nuit du huitième jour qui suivit cette nuit-là, le tchiaouch de Zahed ne bougea pas de la première cour du palais où il avait rencontré le Syrien. Les imans de Baghdad du haut de leurs minarets appelaient les fidèles à la prière du matin, quand le pas d'un cheval retentit sur le pavé de la cour, et le Syrien, enveloppé dans son bournous, se présenta de nouveau aux regards du tchiaouch. Celui-ci transmit à l'étranger la réponse de son maître, qui parut le contrarier vivement.

— Tchiaouch, prends cette autre bourse, elle est du double plus grosse que la première, et va dire à ton maître que je veux absolument qu'il me cède la possession de son palais. Offre-lui, en mon nom, deux millions de piastres que je lui paierai sur l'heure, et il y aura en outre vingt mille piastres pour toi, si le marché se conclut. Dans huit autres jours je reviendrai de nouveau.

Lorsque Zahed connut les paroles du Syrien, il conçut une jalousie mortelle contre cet homme qui était assez riche pour sacrifier une telle somme à la satisfaction d'une fantaisie. Depuis ce jour, il ne dormit plus. La magnificence du Syrien était pour lui un poignard aigu qui, jour et nuit, lui perçait le cœur; son palais ne lui paraissait plus digne d'être habité. Ses belles tapisseries de Perse, ses beaux tissus de l'Inde, ses jardins si frais et si odorans ne lui semblaient plus que de vils amusemens, d'insignifians plaisirs, bons tout au plus pour distraire un planteur de coton ou un marchand de dromadaires. Il lui tardait que le Syrien se présentât de nouveau, pour connaître enfin cet heureux mortel à qui l'or coûtait si peu. La veille du jour que l'étranger avait indiqué au tchiaouch, on vint avertir Zahed qu'une femme de condition, voilée, enfermée dans une magnifique litière, et suivie d'un nombre considérable d'esclaves, demandait à lui parler. Il revêtit ses plus riches habits, se fit arroser des plus exquis parfums, et descendit dans ses jardins où la dame l'attendait. La dame, voilée de ses yachmaks selon l'usage de l'Orient, et enveloppée d'un large manteau qui cachait les contours de ses formes, descendit de sa litière et vint s'asseoir en face de Zahed, sous l'ombrage odorant d'un bosquet de lauriers roses et de jasmins sauvages. Elle fit signe à sa suite de se retirer. Quand elle fut seule avec Zahed : — Très-illustre effendi! que Dieu et le prophète soient avec vous! voila bientôt un mois que je suis arrivée de Damas à Baghdad avec mon mari. Notre intention est d'abandonner la Syrie pour ce pays, et de nous y fixer avec notre famille, nos esclaves, nos serviteurs qui sont fort nombreux, et nos richesses qui surpassent tout ce que vous pouvez vous imaginer. En traversant cette route, mon mari (que la faveur du ciel se répande sur lui comme la rosée du matin sur les palmiers de Baghdad), mon mari a vu votre palais, et il a conçu aussitôt le plus violent désir de posséder ce palais. Il vous a fait offrir en échange par votre tchiaouch la faible somme d'un million de piastres. Pardonnez-lui, seigneur; pour un aussi puissant et aussi opulent bey-zadé que vous êtes, un million de piastres c'est sans doute fort peu de chose, surtout si nous considérons la magnificence de ce sérail et de ces kiosks, la beauté et la

fraîcheur de ces jardins, que des eaux vives et des arbres précieux coupent si merveilleusement. Il a compris son erreur involontaire, et il est revenu à votre tchiaouch, qu'il a chargé de vous proposer deux millions de piastres en échange de votre palais. Vous allez encore le refuser sans doute; mais apprenez que mon mari a un tel désir de posséder ce bien, et en même temps une crainte si vive de ne pouvoir parvenir à son but, qu'il est tombé depuis huit jours dans un chagrin mortel. Je ne sais quelle idée il attache à cette possession, mais je tremble pour sa vie si son désir n'est pas satisfait. Je viens donc vous supplier, très-grâcieux effendi, de fixer vous-même le prix que vous mettez à la cession de votre palais. Je vous serai éternellement reconnaissante de ce bienfait, puisque vous aurez sauvé les jours de mon mari, et acquis de la sorte des droits éternels à mon estime et à mon amitié.

La dame accompagna ces mots d'un coup-d'œil qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de Zahed. Au même instant, le vent vint à soulever les yachmaks ou les voiles de mousseline qui cachaient son visage, et Zahed crut plonger un regard dans le paradis de Mahomet: une figure céleste, un cou plus blanc qu'un collier de perles, les lèvres de rose embellies du plus doux sourire. Il demeura un instant immobile, comme subjugué par un enchantement. Enfin il promit tout, et la dame se leva pour prendre congé de lui.

Zahed voulut connaître le nom de l'acquéreur qui se présentait.

— Mon mari se nomme Hamdoun-Effendi, continua la dame.

— Hamdoun! répéta Zahed en fronçant ses noirs sourcils. Et n'êtez-vous pas la belle Ildiz!

— C'est mon nom.

— J'aurais dû le deviner au doux éclat de vos beaux yeux. Madame, disposez en tout de votre esclave, mon palais vous appartient. Je n'ai qu'une condition à mettre à mon marché, mais une condition à laquelle je tiens plus qu'à toute autre chose au monde. Qui voudra posséder mon palais, doit jurer de remplir fidèlement l'engagement que j'exigerai de lui à ce sujet. Dites à votre mari, madame, que je l'attends pour passer le contrat.

A peine la belle Ildiz eut-elle repris le chemin de Baghdad, accompagnée de ses serviteurs et de ses esclaves, que Zahed se retira tout soucieux dans sa chambre. Ce jour-là ne fut marqué par aucune fête. Les visiteurs et les convives reçurent contre-ordre; pas une lumière ne brilla pendant la nuit aux fenêtres du palais de Zahed, pas une esclave n'obtint l'honneur de partager la couche de son maître. Zahed méditait quelque projet sinistre; la beauté de cette femme avait réveillé l'envie au fond de son âme. Dès lors il n'avait d'amour que pour la femme de Hamdoun, de son ancien complice dans le meurtre du vieux Ali-Ahmed. Maintenant il lui enviait sa femme après lui avoir envié ses richesses. Il avait résolu, même au prix de ces trésors qu'il avait tant souhaités, même au prix de son sang, de posséder Ildiz, maintenant la seule pensée de son âme, le seul but de sa vie.

Hamdoun ne fit pas attendre sa visite à Mohammed-Ildérim-Tchélébi. Pendant la conférence des deux effendis, la belle Ildiz, accompagnée de ses femmes et de quelques amies, se promenait dans les jardins du palais, et visitait les merveilles de cette délicieuse habitation. Bientôt Hamdoun vint rejoindre sa femme les yeux rayonnans de joie, et il lui annonça que le contrat de vente était passé pardevant un cadi, et que désormais ce palais tant souhaité leur appartenait. Ildiz voulut connaître la condition que le vendeur avait fait stipuler dans le contrat.

— C'est un enfantillage, dit Hamdoun, une bizarrerie à laquelle il m'a fallu consentir sous peine d'un refus positif. Vous savez, m'a dit cet homme, que chacun a sa folie dans ce monde. C'est à mon grand regret que je me défais de cette habitation charmante que j'ai bâtie et plantée moi-même; je ne consentirai jamais à me considérer comme entièrement dépossédé de ce château. J'exige, comme clause essentielle du contrat, qu'il y soit stipulé que je conserve dans ce palais un clou, la place d'un clou; c'est bien peu de chose, n'est-ce pas? mais je veux que cet espace, si étroit qu'il puisse être, m'appartienne dans votre palais. Je n'ai pu, tu penses bien, ma chère Ildiz, lui refuser cette légère satisfaction, qui m'était d'ailleurs imposée comme une condition du contrat. J'ai signé.

— Mon ami, dit Ildiz en passant amoureusement ses bras autour du cou de Hamdoun, pourquoi avez-vous consenti à cette clause? Dieu veuille que nous n'ayons pas à nous en repentir!

Comme ils rentraient dans le palais, les deux époux virent quatre esclaves hisser à grande peine une longue boîte de plomb sur le dos d'un dromadaire. Mohammed-Effendi, monté sur un magnifique cheval richement caparaçonné, examinait leur travail avec une attention particulière; Hamdoun s'approche de lui, et lui dit:

— En prenant possession de ce palais, il est naturel que j'en connaisse toutes les parties. Des gens de Baghdad m'ont assuré qu'il y avait autrefois un puits célèbre par son antiquité sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le magnifique palais que vous avez fait élever. Veuillez, seigneur, me montrer ce puits, si vous l'avez conservé.

A ces mots, le visage triste et sévère de Zahed sembla rayonner d'une joie infernale.

— J'ai fait combler ce puits, répondit-il.

— Et ne l'avez-vous point fouillé? N'avez-vous point fait remuer les décombres!

— Dans quel but? et qu'aurais-je pu y trouver? Quelque vautour desséché? Quelque cadavre sans nom, que des assassins y auraient jeté pour ensevelir leur crime et la vengeance des lois?

— Des ossemens! un cadavre! répéta Hamdoun, qui pâlit et recula d'effroi.

— Qu'avez-vous, Hamdoun-Effendi? interrompit Zahed. Il faut que vous soyez un homme bien vertueux, pour qu'un seul mot vous trouble ainsi et vous mette en émoi. Rassurez-vous: on n'a rien retiré de ce puits, car je l'ai fait combler de pierres sans permettre que mes esclaves portassent leurs regards indiscrets dans les entrailles de la terre. Ce que Dieu a caché doit rester caché. Quand ce serait le secret d'un crime, c'est à Dieu seul de le ramener à la surface de la terre, sous les yeux des hommes, et d'en faire jaillir la vengeance, si c'est l'arrêt de la destinée.

En disant ces mots, Zahed laissa pour adieu au pâle Hamdoun un rire sardonique et plein d'amertume, puis il fit passer devant son cheval le dromadaire chargé de la boîte de plomb, qui ressemblait quelque peu à un cercueil, et il prit avec ses esclaves le chemin de Baghdad.

— Mon ami, dit Ildiz après qu'il fut parti, la joie de cet homme me fait mal. Il y a dans son regard quelque chose qui me glace.

— Je l'avoue, reprit Hamdoun, il y a quelque chose de surnaturel dans les yeux de cet homme, que je crois d'ailleurs ne pas voir ici pour la première fois.

— Cher Hamdoun, tu l'auras vu dans tes voyages avant notre union, avant la mort de mon infortuné père ; car je ne doute pas que mon père ne soit mort dans ce grand voyage qu'il fit aux Indes, au moment où il m'ordonna de t'épouser.

— Chère Ildiz, s'il a rempli sa destinée, devons-nous murmurer contre Dieu ! Oh ! ne rappelle pas de si tristes souvenirs dans ce jour qui doit être consacré au bonheur.

— Hamdoun, mon cher Hamdoun, interrompit Ildiz en penchant voluptueusément sa tête sur le sein de son mari, tu as raison, ne pensons qu'au bonheur de nous aimer; tout ici semble nous présager le bonheur. Je vois le bonheur dans ce ciel pur comme ton âme, je le vois dans ces fleurs tendres et délicates comme notre amour. Un baiser, cher Hamdoun, viens, rentrons ; car je t'aime, et dans tes bras seulement j'oublie l'inquiétude que me cause la trop longue absence de mon père.

Ils rentrèrent au palais. Hamdoun était pâle et soucieux.

Quelques jours après, il y eut une fête brillante au palais de Hamdoun. On avait fait venir de Baghdad des chanteurs, des musiciens et des danseuses. Les effendis les plus riches et les plus distingués de la contrée s'étaient hâtés de répondre à l'invitation de l'opulent Syrien. Les femmes, voilées de leurs yachmaks, étaient admises, selon l'usage oriental, à voir les danses, à entendre les chants du fond d'un salon voisin. Au milieu de la fête, on vit entrer Zahed. Il salua gracieusement le maître du logis, et la main armée d'un petit marteau d'acier, il enfonça dans la muraille un clou long et aigu, auquel il suspendit un magnifique bouquet de fleurs.

Quoique ce grossier clou de fer fût planté dans les plis d'une magnifique étoffe de Perse qui tapissait le mur du plus beau salon de la maison, la galanterie de Zahed fut approuvée, et vantée surtout par les femmes. Hamdoun vint le complimenter sur la manière dont il disposait de la propriété qu'il avait conservée dans le palais. Ildiz elle-même modifia quelque peu l'opinion qu'elle avait conçue de cet homme à la première vue.

— Il faut, se disait-elle tout bas, se méfier de la première impression. Cet homme, pour lequel j'éprouve, malgré moi, une répugnance invincible, est peut-être après tout un fort honorable seigneur. Je dois attendre pour le juger.

Ce soir-là, Zahed déploya dans la conversation beaucoup d'esprit et de gaîté. Hamdoun fut enchanté de lui : il ne regretta plus d'avoir inséré cette clause bizarre dans son contrat, et s'il eût cru se rendre agréable à Zahed, il lui eût accordé la propriété d'un second clou dans son sérail.

Zahed continua pendant plusieurs semaines à venir visiter chaque jour l'acquéreur de son palais, et chaque jour aussi les fleurs les plus fraîches et les plus rares étaient suspendues par lui au clou qu'il avait planté dans la muraille. Chaque jour, il entremêlait ses fleurs de ghazelles et autres pièces de poésie écrites en langues persanne, arabe et turque. Une pensée d'amour était toujours le fond et le refrain de ces ghazelles, qui semblaient s'adresser aux étoiles du ciel. Mais le nom d'Ildiz, qui signifie *étoile*, en langue turque, rendait l'allusion assez palpable pour que personne ne pût s'y tromper. Les amis et les convives de Hamdoun lui rapportèrent les bruits injurieux qui couraient à ce sujet sur son compte dans la ville de Baghdad. Hamdoun n'y fit d'abord aucune attention ; mais les visites de Zahed devenant de plus en plus longues et plus fréquentes, ses ghazelles à Ildiz ne

daignant plus même emprunter le voile de l'allégorie, Hamdoun s'en plaignit amèrement à Zahed, qui promit qu'à l'avenir il supprimerait les ghazelles et les vers.

Ce clou malencontreux était planté par malheur dans le plus beau salon du palais. C'était ce salon que Hamdoun avait choisi à cause de sa fraîcheur et de sa magnifique situation pour y passer avec sa femme les nuits brûlantes de l'été. Zahed tint parole, et pendant plus de quinze jours, il ne suspendit à son clou que des fleurs, et ses visites devinrent plus rares et plus circonspectes.

Enfin, un soir, en entrant dans sa chambre pour se coucher, Hamdoun trouva sa femme tout en larmes. Il voulut connaître le motif de son chagrin. Ildiz refusa d'abord de lui répondre ; il insista ; Ildiz lui montra du doigt un rouleau de papier suspendu au clou de Mohammed-Tchélébi. En déroulant ce papier, Hamdoun resta pâle et muet d'épouvante : c'était un dessin colorié avec une finesse extrême ; il représentait, dans une campagne nue et déserte, auprès d'un puits, un vieillard, les yeux et les mains levés au ciel, implorant la pitié de deux assassins, dont l'un tenait son sabre levé sur sa tête. Les deux meurtriers étaient placés dans l'ombre, et l'on ne pouvait distinguer leurs traits, mais la figure du vieillard, illuminée par un rayon de la lune, offrait la plus parfaite ressemblance avec le père d'Ildiz, le vieil Ali-Ahmed.

Hamdoun consola sa femme en lui persuadant que cette prétendue ressemblance n'était qu'un effet de son imagination, et arrachant avec colère ce tableau accusateur, il le mit en pièces, et bientôt Ildiz s'endormit dans ses bras. Mais Hamdoun, lui, ne dormait pas ; ses yeux farouches luisaient dans l'obscurité comme des charbons ardens, car la crainte du châtiment contrastait dans son cœur avec le désir d'assurer le secret de son meurtre. Il ne pouvait plus douter que Mohammed-Ildérim-Tchélébi n'eût connaissance de l'attentat horrible auquel il devait la possession d'Ildiz ; mais toutefois, le changement de nom de Zahed, les traits hâlés du Bédouin, blanchis par la nonchalance et le repos, l'empêchaient de reconnaître, dans ce brillant Tchélébi, le pauvre Arabe au bourhous troué. Hamdoun résolut néanmoins de se mettre sur ses gardes, et de chasser la crainte et le soupçon de l'esprit de son Ildiz bien-aimée.

Pendant quelques jours, Zahed ne mit pas les pieds au palais. Mais le soir, en se couchant, les deux époux remarquèrent au clou de Mohammed-Effendi un voile épais de mousseline blanche qui semblait envelopper et cacher quelque chose.

Hamdoun frémit involontairement, et colorant son effroi d'une pensée de respect pour la propriété d'autrui, il défendit à sa femme de chercher à connaître le secret de Mohammed-Effendi. Cette défense rendit plus vive encore la curiosité d'Ildiz ; elle entoura son mari de ses bras voluptueux, elle le couvrit de ses baisers et de ses caresses, elle le pria de lui permettre de soulever le voile qui cachait sans doute quelque nouvelle surprise ; mais Hamdoun fut inébranlable dans son obstination ; il ne répondit aux pressantes sollicitations de sa femme que par un refus formel. Enfin il s'endormit dans ses bras, en formant mille projets pour se mettre désormais à l'abri des persécutions de ce Mohammed-Effendi, qui, à n'en pas douter, était éperdûment épris des charmes de son Ildiz.

Mais qui peut se flatter de triompher de la curiosité d'une femme ? Quel homme peut dire : J'éteindrai cet incendie qui, semblable au phosphore, brûle dans l'eau et ronge les obstacles ? Le désir allumé dans l'imagination d'Ildiz s'ac-

croissait à chaque instant; ses beaux yeux, ouverts et fixés vers l'extrémité de la chambre, dévoraient, au milieu du silence de la nuit, ce voile mystérieux, que la pâle lumière d'une lampe faisait vaciller dans l'ombre, ainsi que l'ame d'un trépassé. Un affreux serrement de cœur lui disait en secret que ce mystère ne pouvait être éclairci que pour son malheur; mais la curiosité, plus poignante encore que la crainte, la poussait, comme en dépit d'elle-même, à connaître ce secret, que ses vagues pressentimens lui peignaient sous les couleurs les plus sombres. Enfin, pendant le sommeil de Hamdoun, la tremblante Ildiz se dégagea de ses bras, et, demi-nue, le sein haletant, retenant le bruit de son haleine, elle posa ses pieds délicats sur le parquet; puis, détachant la lampe qui se balançait doucement au plafond, et faisant à la flamme un transparent abri de sa belle main de rose, elle se glissa, pâle de crainte et de désir, auprès de ce voile mystérieux, dont les légers plis, agités par le vent de son souffle, battaient silencieusement contre son visage, comme pour exciter sa main à les soulever. Ildiz céda à la tentation; elle enleva légèrement le voile de mousseline.....

Horreur! Une tête d'homme, toute noire de sang, était accrochée au clou. Les cheveux blancs de cette tête se hérissaient comme des flèches, ses yeux creux et sans éclat semblaient chercher leur regard, et sa bouche s'ouvrait comme pour crier: Vengeance!

Ildiz tomba pâmée sur le parquet. Elle venait de reconnaître, dans cet horrible tronçon, la tête de son père. Cette tête, embaumée selon l'ancienne coutume de l'Egypte, avait conservé sa couleur et la dernière expression de ses traits. Au cri que poussa Ildiz, Hamdoun se leva tout droit sur son lit, comme un fantôme. Son visage demeura quelques instans immobile et blême, pareil à une figure de marbre, en présence de cette effroyable dépouille, qu'il crut échappée au charnier de l'enfer. Au gémissement d'Ildiz répondit aussi une autre voix, une voix glapissante et ricaneuse comme la voix d'un démon. Un pan de la tapisserie se déchira tout à coup, et un Bédouin s'avança dans la chambre nuptiale, vêtu de son bournous, et tenant à la main son sabre courbe, dont la lame nue étincelait dans l'ombre.

— Zahed! cria la voix effrayée de Hamdoun.

Et au même instant il se précipita sur ses armes.

— Peine inutile, murmura l'Arabe, en le faisant retomber sur son lit, pâle, désarmé, et la terreur sur le front. Hamdoun, reconnais-tu maintenant, sous cet ancien vêtement, le Bédouin Zahed, qui t'aida, pendant une nuit splendide de la lune de Zilcade, à verser le sang du père de ton Ildiz?

— Oh! les monstres, les monstres! murmura la jeune femme en arrachant ses beaux cheveux noirs qui retombaient autour d'elle tremblante et nue, comme les plis d'un manteau de deuil.

— Oui, Zahed, je te reconnais! murmura Hamdoun. Et sa main convulsive semblait chercher un poignard à sa ceinture.

— Ainsi, parce que tu m'as donné de l'or pour du sang, poursuivit Zahed, tu crois être quitte envers moi. Insensé? ne porté-je pas un cœur aussi, moi, sous la mamelle gauche? Ce cœur, il est immense, insatiable et vide comme le désert! Tous les trésors de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie ne rempliraient pas ce vide! toi seul Hamdoun, tu peux le combler! C'est mon bonheur, c'est ma vie que tu tiens entre tes mains! Hamdoun! pour la dernière fois, sois généreux envers moi,

et je jure que tu n'auras rien à redouter désormais. Autrefois j'enviais tes richesses, tes palais, ta vie de luxe et de repos; maintenant c'est ta femme que j'envie, c'est ton Ildiz aux yeux célestes, c'est elle qu'il me faut pour ne pas mourir d'amour et de désespoir. Donne-la moi, et je me retire avec elle sous la tente des Arabes, mes frères, et jamais tu ne me reverras venir troubler ton repos. Tu ne me réponds pas! le sourire du mépris est sur ta bouche! Hamdoun, livre-moi ta femme, ou enfonce-lui ce poignard dans le sein. C'est mon dernier mot; choisis, ou je te poignarde toi-même!

— Hamdoun! cria la belle Ildiz en se traînant sur ses genoux meurtris auprès du lit nuptial, Hamdoun, tue-moi plutôt que de me livrer à cet infâme!

— Eh bien! dit Zahed en tirant son khandjiar de son fourreau d'argent, Hamdoun, as-tu choisi?

— Donne, répondit froidement Hamdoun, en laissant tomber un regard sur cette femme échevelée. Ildiz ouvrit ses bras pour serrer son mari contre son cœur; elle retomba dans une marre de sang avec un poignard dans le sein.

— Est-tu satisfait, Zahed?

— Je le suis. Au moins tu ne la posséderas plus.

— Retire-toi donc, infâme!

— Je me retire, mais tu n'as pas oublié que ce clou m'appartient.

Et d'un coup de sabre le barbare trancha la belle tête d'Ildiz qu'il suspendit au clou par les cheveux.

— Adieu maintenant, brave Hamdoun! si tu en as le courage, reste dans cette chambre auprès de cette tête que tu as tant aimée. Je te déclare que jusqu'au moment où l'air aura rongé ces chairs maintenant si fraîches et si rosées, jusqu'au moment où ces ossemens blanchis tomberont d'eux-mêmes en pourriture, cette tête restera là, et tu la regarderas comme tu regardais tout à l'heure la tête du vieillard, sinon je fais valoir notre contrat devant la justice.

— Zahed! interrompit Hamdoun, suffoqué par ses sanglots, Dieu m'a puni en me frappant avec ton bras. Ecoute, je te propose maintenant un autre contrat. Tu viens de rompre le seul lien de bonheur qui m'attachait à la vie. Veux-tu me rendre ce corps et cette tête morte que tu ne m'envieras plus dans cet état? je te donnerai en échange ce palais dont je t'ai déjà payé le prix, car ce palais ne peut être à moi tant que tu y posséderas un clou. Celui qui possède un clou dans un palais, possède autant dans ce palais que celui à qui appartient le palais tout entier. C'est pourquoi je ne t'aurais pas cédé même un cheveu de ma femme. Elle sera moins morte pour moi maintenant, enfermée dans le tombeau, que vivante entre tes bras. C'est par amour pour elle que je l'ai tuée. A moi le corps, à toi le palais!

Alphonse Royer.

# MÉLANGES.

## SOUVENIRS D'UN VIEILLARD.

ESQUISSES, PORTRAITS, ANECDOTES.

Moi, Jean Fitznigel Clavering, j'ai aujourd'hui plus de quatre-vingt-trois ans; pas d'homme célèbre depuis soixante années que je n'aie vu; pas de révolution à laquelle je n'aie assisté. Ma vie a été errante, l'observation des hommes et de leurs bizarreries a fait mes délices. On m'invite à rédiger mes souvenirs. Je le veux bien : mais cette rédaction sera désordonnée et toute fragmentaire. Je n'ai plus la force de composer.

Ma famille est une de ces familles de *Strongbow*, derniers débris ignorés de la race mérovingienne. Tout l'orgueil de la noblesse d'Irlande, toute cette vénération pour nos aïeux, que l'on nous reproche jusqu'à la folie, je les avoue, et je passe condamnation sur les accusations et le ridicule que ce sentiment peut m'attirer. « Je suis fou d'aristocratie, à ce qu'on prétend. » Cependant je suis fou de liberté. La longue liste de mes ancêtres ne m'offre pas un nom de courtisan lâche, ou d'esclave paisible. Leur devise était :

*Manus hæc inimica tyrannis*
*Ense petit placidam sub libertate quietem!*

Ce qu'ils ont fait, je le ferais, sur le bord du tombeau. Leur lutte de mille années contre la tyrannie, je la continuerais, d'une main débile et en cheveux blancs : je lui donnerais le dernier souffle de ma poitrine. Ainsi je suis libéral et aristocrate. Je les honore, ces aïeux qui ont opposé au torrent, sous lequel l'Irlande périssait, leur persévérante hardiesse, et payé leur courage de mille souffrances; si les faveurs de la couronne ne sont pas tombées sur eux, si des hommes vils et vendus ont marché sur leurs têtes, c'est à leur magnanimité qu'il faut l'attribuer. Né dans un tems où je ne pouvais rien pour mon pays, je l'ai fui, j'ai vécu en Angleterre et sur le continent, j'ai laissé se dilapider les derniers fragmens de mon ancien patrimoine.

Si le vieux généalogiste Hennings n'a pas menti; si Walter Scott, excellent *blasonneur*, ne s'est pas trompé, je suis de la ligne mâle des Mérovingiens : je ne pourrais pas en faire la preuve, mes parchemins ne remontant que jusqu'à la conquête normande et aux Carlovingiens. Je ne connais de familles vraiment nobles que celles qui peuvent faire les mêmes preuves que moi. Qu'est-ce qu'une aristocratie sans antiquité; une noblesse dont on peut dire : voici le moment précis où elle est éclose; il y a vingt ans, trente ans qu'elle a surgi? Un *nom* qui n'est pas contemporain du système féodal n'est pas un *nom* pour moi. Je regarde l'aristocratie comme une institution sage; le trésor des vieux titres héroïques; la poésie du passé; la chaîne des tems écoulés et de notre époque. Une noblesse de fraîche date est une dérision.

Miss Edgeworth, dans un de ses romans, a donné une description de château irlandais : ameublement dilapidé, draperies vendues par fragmens, vieux tableaux de famille, témoins de la misère de leurs descendans. Mon château, que je possède encore, et que les corneilles habitent à ma place, est le vrai modèle de celui de miss Edgeworth ; un château *de la Ruine*, Castle-Rack-Rent. Mon père, excellent homme, riche d'intelligence, pauvre de prudence, contribua de toute sa force à en achever la destruction. Dans ma jeunesse, j'aimais comme aujourd'hui ces tourelles moussues et brillantes de lichens, et le sauvage aspect du paysage qui environne le vieux manoir. Je m'amusai même à y composer un poème historique assez long, sur les antiques prouesses des Clavering ; il n'a jamais été imprimé ; la pluie et la neige l'auront dévoré, dans quelque recoin du château, où il est gisant, à côté des nombreuses lettres, collection précieuse à laquelle a contribué tout ce qui a un nom depuis un demi-siècle. Dieu me garde de remettre le pied dans ce lieu funeste ! De trop pénibles souvenirs sont associés à cette habitation ; mon cœur ne peut en supporter l'idée. C'est là qu'est enseveli l'objet de ma première, de ma plus vive affection. Elle était belle et fraîche comme l'aube d'une matinée du printemps ; les larmes que lui arracha la douleur d'une mort prématurée, me seront toujours présentes. On assure que son ombre plane sur les bannières déchirées qui ombragent les tombes de mes ancêtres : je ne me refuse pas à cette superstition touchante. Là, mon écusson rouge et or, avec ses trois anneaux et sa barre noire, avec son ange ailé pour ornement, est noble encore, tout brisé, tout morcelé qu'il soit ; quand le vent crie, je crois entendre la clameur guerrière : *Clavering à jamais, Clavering en avant !* Quelquefois je songe à ces choses, moi qui ai passé pour un plaisant de la société, pour un raconteur, pour un esprit léger, pour un homme du monde : et je me méprise. Pourquoi n'ai-je pas répondu à l'appel de mes ancêtres ? Pourquoi mes jours se sont-ils éteints, perdus et dissipés, au milieu des frivoles amis que la table de jeu et la salle de bal réunissaient ? Pourquoi suis-je resté au-dessous de tant d'hommes, que d'un mot je réduisais au silence ! Hélas ! une première affection flétrie, un espoir de bonheur évanoui, ont pesé sur mon cœur et glacé mes efforts. Ma gaîté, ce fut mon désespoir ; la gaîté décrite par Shakspeare :

> Un rire sans bonheur, une folle allégresse,
> Fille de mes chagrins.

Mais quittons ce mode mélancolique, que les hommes appellent *spleen* et mauvaise humeur. Ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est souvenir et tristesse. Mon père, souvent environné de tout l'éclat d'une vie à la mode, souvent réduit à de grandes extrémités ; confiant, facile, en proie à tous les coquins, à tous les bourreaux que ses embarras pécuniaires le forçaient de voir et de consulter, me légua une fortune délabrée. Son frère, William, le plus juif de tous les juifs qui le pillèrent, dévasta en gros, en masse, et d'un seul coup, ces propriétés, ces revenus que les autres déchiquetaient pièce à pièce. Egoïste et rapace, jamais homme ne m'inspira autant d'antipathie, ne fut aussi digne d'être haï. Quand il eut enveloppé mon père dans plusieurs procès ruineux que ce dernier ne pouvait soutenir ; lorsqu'il se trouva, non illégalement, mais iniquement, possesseur de la meilleure partie de nos propriétés, j'allai chez lui et je lui demandai s'il voulait accéder à

un arrangement convenable et acheter réellement les biens dont il était détenteur sans les avoir payés. Il me répondit froidement que non ; qu'il obéirait aux tribunaux : que mon père n'avait qu'à réclamer ce qui lui appartenait. Le misérable savait bien que mon père n'avait pas l'argent nécessaire pour faire ces réclamations. Son dernier acte d'infâmie et de bassesse, envers un frère que la détresse accablait, a été de lui enlever jusqu'au dernier fragment de ses biens, en se liguant avec un ou deux créanciers et quelques robes noires.

Ainsi commença ma vie, par la perte de presque toute ma fortune héréditaire, la ruine de mon père et la mort de la femme que j'aimais. Je me mis à courir le monde et je vécus avec insouciance, avec une légèreté mêlée d'amertume, sans vanité, sans but, sans ambition, par curiosité. Ces souvenirs seront irréguliers et vagabonds comme mon existence. On y trouvera pêle-mêle tous les hommes que j'ai rencontrés, tous les noms bizarres, célèbres, inconnus, que ma mémoire me fournira.

*Horace Walpole*, qui mourut comte d'Oxford, était un petit vieillard, une miniature de Saturne, avec de petits traits, de petits yeux, de la gaîté, des saillies; plein de vanité et de cette vanité de la noblesse récente, plus intolérante et plus fière que la noblesse antique. Il aimait les joujous, et sa conversation en était un. C'était un singulier esprit, microscopique, étroit, sans élévation, et qui dans ces limites resserrées avait de la puissance; il remplissait des palais gothiques, bâtis par lui, de petites curiosités imperceptibles, de bijoux que l'Europe entière lui fournissait, de porcelaines qu'il recueillait dans tous les coins du monde. Il ne pouvait souffrir son oncle le diplomate, esprit flexible, assez étendu et qui dédaignait la manie de son neveu, le plus grand collecteur de petites choses dont on ait jamais entendu parler.

J'ai connu *Dumont* et *Mirabeau*. En 1789 je me trouvais à Paris, et le Genevois me présenta au Français : le Genevois, jadis bibliothécaire du duc de Landsdowne, était un petit homme, doux, aimable, hospitalier, bienveillant; un peu chargé d'embonpoint, aux yeux louches, aux traits massifs et au costume négligé ; mais admirable quand il racontait une anecdote ; doué de sagacité, de pénétration, de la plus rare lucidité d'esprit, et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Je m'étonne encore de l'ascendant qu'un homme dissolu dans ses mœurs, hardi dans le vice, inconstant dans ses principes, et sans pudeur dans son inconstance, Mirabeau enfin, avait pu prendre sur Dumont. Leur liaison était pour moi un prodige. Quel contraste en effet! Le charlatan et le roué, ami intime du philosophe modeste et sans prétention; l'orateur vendu auprès de l'homme désintéressé; le plagiaire éternel auprès de celui qui a passé sa vie à faire valoir le mérite des autres et à cacher le sien. *Romilly*, le modèle de la probité et de la sagesse, était aussi lié avec Mirabeau; et le premier lord *Landsdowne*, dont la réputation n'est pas celle d'un homme sincère, était l'ami de Romilly. Singularités psychologiques, dont les métaphysiciens nous donneront le commentaire : les gens les plus faciles à duper par une maîtresse, les proies les plus faciles de toute espèce de séduction, ce sont les êtres vertueux et innocens. Dumont, dans ses *Souvenirs* (1), a laissé entrevoir quelques traits du caractère de Mirabeau : les Français, admirateurs de ce caractère faux, sont entrés dans un grand courroux

(1) *Souvenirs sur Mirabeau*, par Dumont, 1 vol. in-18.

contre Dumont ; comme si les saillies de l'esprit compensaient le défaut de moralité, comme si l'éclat phosphorique qui émane des lieux impurs méritait l'admiration du monde. Le but de Mirabeau était son agrandissement personnel, la résurrection d'une fortune compromise ou plutôt ruinée cent fois par ses vices ; il a mis le feu à sa patrie, pour se sauver au milieu de l'incendie : mais qu'importe à ses compatriotes ? Pourvu que l'on s'entoure d'un certain éclat, que leur fait le reste ? Leur admiration et même leur estime appartiennent au plus vicieux et au plus brillant.

Je ne regarde pas *Mirabeau* comme un homme de génie, mais comme un homme d'esprit, d'audace et d'action ; peu de célébrités ont droit à ce titre *d'hommes de génie*. Burke, grand orateur, Chatham, admirable pilote de l'état, Richelieu, le destructeur de la féodalité, avaient diverses espèces de génie : mais parmi toutes ces personnes que la gloire politique a couronnées de son orageuse auréole, que de médiocrités !

*Pitt* lui-même, avec son habileté, sa facile et vive faconde, sa souplesse, ses ressources, ne s'élevait pas au-dessus de ce niveau. C'était un intrigant de l'ordre le plus élevé, mais rien de plus. Il redoutait tous les talens, et s'entourait avec plaisir d'hommes inférieurs à lui-même, dont la présence le faisait valoir. Naturellement arrogant et réservé, il avait su modérer et gazer ce caractère aigre qui le distinguait : il se montrait au public, couvert d'un masque. Mais malheur à qui apportait dans sa familiarité intime une sagacité assez pénétrante pour mesurer l'homme d'état à sa valeur. Aussitôt que Pitt avait reconnu son juge, il voyait dans ce juge un ennemi ; il s'armait de nouveau de sa hauteur et de son insolence, repoussait le mortel assez hardi pour oser l'apprécier et fuyait cette étincelle de rivalité qu'il avait entrevue et qui causait sa terreur. *Canning* s'était attaché à Pitt, mais en dépit de ce dernier : Canning s'était rendu nécessaire ; et Pitt n'osait pas, si je puis le dire, le secouer ; aussi, en présence de Canning, le fils de Chatam était-il gêné, embarrassé, mécontent. Il se repentait d'avoir enchaîné à sa fortune ce jeune homme, long-temps humble, complaisant et souple, parce qu'il avait alors son chemin à faire, mais qui, à force d'adresse et de talent, avait fini par dominer son maître. C'était chose digne d'étude et d'observation que la familiarité contrainte, et l'air abattu de l'homme d'état, vieilli sous le harnais, en face de cet aventurier jeune encore qui allait le remplacer et le dépasser.

Pitt était ignorant. *Canning* était homme de lettres. Pitt sentait cette supériorité et la redoutait. La vieille noblesse, les hautes fortunes, les talens très-distingués lui répugnaient. Son ami de cœur était un nommé Pybus, espèce de laquais, orgueilleux pour tout le monde et rampant devant le grand homme. C'était ce qu'il fallait à Pitt. Lord Grenville, son cousin-germain, son principal collègue au ministère, était trop instruit et trop grave pour lui convenir. Son cercle se composait de petites gens, société qui avait un argot spécial, facile à apprendre, mais difficile à comprendre pour les étrangers ; jargon dénué d'esprit, de gaîté, de bon goût. L'horreur de Pitt pour l'orateur Burke était proportionnée à la supériorité intellectuelle de ce dernier. Mauvais économiste, Pitt croyait, comme un enfant de douze ans, que multiplier l'argent était le secret unique d'augmenter la richesse publique : comme si le numéraire en circulation constituait le capital, le fonds de la richesse.

Pitt ne m'aimait pas. J'avais fait quelques parties de chasse avec lui; ses manières m'avaient déplu; cette tête renversée en arrière, ce menton en l'air, ce front sourcilleux, ce silence affecté, me choquèrent. Il avait à son service une armée de petits jeunes gens, qui, tout frais émolus du collège, soutenaient pour lui des combats de plume, et dont il fit la fortune : Pepper-Arden, avocat-général, petit homme laid, mari d'une grande coquette, et que je persécutai de mes sarcasmes : Jean Mitford, clerc de l'échiquier, homme technique, versé dans les formules et les détours de la chicane, toujours consultant les antécédens pour savoir ce qu'il devait faire et penser; Spencer Perceval, le maître de l'invective et du grossier sarcasme, qui m'ayant un jour insulté dans un *club*, dont j'étais membre comme lui, fut saisi de ma main vengeresse, soutenu en l'air, puis lâché par cette main, qui le laissa tomber sur le sol, gémissant et plein de rage. Dans deux ou trois pamphlets, que mes amis les whigs de l'opposition accueillirent complaisamment, je raillai sans pitié tous ces messieurs, si bruyans, si nuls, si insolens. Pitt ne me le pardonna pas.

*Canning*, fils d'un pauvre poète, passa sa jeunesse dans la gêne et dans l'obscurité. Ses premières impressions, ses premiers désirs de gloire le portèrent vers la culture des lettres. Esprit orné, facile, brillant; mais fécond en sophismes, versatile, sans profondeur, il avait tous les défauts du littérateur de profession; vanité, sensibilité maladive, irritabilité, incertitude et hésitation de pensée. Rhéteur, et plus occupé du coloris que de l'idée, de la forme que du fond, il n'est grand que lorsqu'il s'élève jusqu'à cette philosophie morale qui s'accorde avec les travaux et les habitudes de l'homme de lettres. Mais, en général, ses discours sentent trop *l'huile* de la lampe nocturne : il y a là trop de sacrifices faits au plaisir de bien dire. Il n'a pas su grouper un parti autour de lui; quelques amis formaient son cercle; mais ses adhérens politiques ne composaient pas une armée disciplinée, aguerrie, soumise à ses ordres. Sa première jeunesse avait été voué aux principes du whiggisme le plus prononcé : il s'était jeté ensuite dans les bras du torysma absolu; sous le ministère tory de lord Liverpool, il avait été l'âme dirigeante de l'administration. Puis on l'avait vu faire de la coquetterie avec les deux partis, ne s'engager à rien, et briguer le portefeuille de premier ministre, en les flattant tous deux et les trompant à-la-fois. Il avait fini par composer un ministère whig, dont tout le monde se défiait.

Sa vanité et son orgueil s'exaspérèrent, la fièvre le saisit et il mourut.

Ainsi Pitt, malgré son talent déclamatoire et sa ferme volonté, Canning avec son talent littéraire, Fox même avec ses éternelles subtilités et son activité ardente, ne peuvent passer pour des hommes de premier ordre. Bacon, lord Chatam, Burke, peut-être aussi Clarendon et Bolingbroke s'élèvent jusqu'au génie. Mais ce sont les seuls. Qu'est-ce que Robert Peel? un rhéteur superficiel; un orateur qui donne toute son attention, toute son étude au respect des convenances; à la circonstance présente; à la mode; à la captation d'un public frivole. Tout est surface chez lui. Rien de profond et de pensé.

Chez *Burke*, tout au contraire, la pensée dominait; pensée souvent trop forte, trop subtile, trop haute pour que la masse du public, si féconde en médiocrités, en comprit tout le sens, pût en saisir toute la portée. Dès que Burke se levait pour parler, la plupart des membres du Parlement se levaient et quittaient la place, comme s'ils eussent avoué ainsi leur infériorité et leur faiblesse. Mais quelle

source inépuisable de poésie et d'éloquence. Mais quelle verve et quelle profondeur ! Il s'était passionné injustement contre la révolution française; les résultats immédiats de cette révolution ne le justifiaient que trop. Des divisions sanglantes surgissaient du sein de l'orage politique aux yeux de cet homme admirable, dont les prophéties se sont d'ailleurs réalisées. La pénétration dont il était doué, était de l'inspiration; et de quelles couleurs magnifiques cette inspiration se parait ! Dans l'intérieur de sa famille, Burke était digne d'adoration : sa maison de Beaconsfield, si simple, si hospitalière, asile de toutes les vertus, a laissé chez moi des souvenirs que le temps n'effacera pas. Au lieu de craindre les hommes de talent et de leur porter envie, il les aimait; la médiocrité trouvait accès près de lui, parce qu'il était indulgent et d'un cœur simple. Je l'ai vu donner d'excellens conseils littéraires à *Georges Malone*, érudit sans esprit et sans puissance, espèce de pionnier de la science, homme de labeur, qui monopolisait les livres rares et se croyait un grand homme, quand les triples clés de sa bibliothèque avaient renfermé ses trésors.

Que dire des autres aventuriers de la politique, guérillas plus ou moins heureux, mais dénués pour la plupart de force, de raison, de vertu, de bonté? *Horne Tooke*, casuiste politique, hérissé de subtilités, d'arguties, de méchancetés; et *Wilkes*, l'impudent Wilkes, dont l'impudence même a fait tant de bruit, et qui, taré jusqu'au fond du cœur, superficiel en tout, excepté dans le vice, mais brillant, hardi, aimable même dans le monde, a trouvé le moyen de se constituer le héros et l'idole de son pays et de son temps? Telle est la réputation, telle est la valeur des hommes politiques : vous les examineriez sévèrement, vous n'y trouveriez que charlatanisme de chiffres, comme chez *Huskisson*; épigramme et impertinence, comme chez *Croker* et Wetherell : au fond de tout cela, beaucoup d'intrigue, peu de savoir et une immense avidité de crédit, d'argent et de renommée.

Lord *Brougham* est un philosophe remarquable. Il a fallu toute l'urgence des circonstances actuelles, pour que son talent, que j'avoue et que j'admire, mais qui n'est pas le talent de l'homme politique, le portât au ministère. Je n'aime ni sa voix abrupte, ni son accentuation saccadée et martelée, ni quelques-unes de ses démarches, ni sa foi implicite dans l'influence exclusive de la science pour rendre un peuple moral. Vieux comme je suis, je pourrais être son père; j'ai suivi d'un œil plein d'intérêt toute cette laborieuse carrière, dans laquelle on peut trouver sans doute des vestiges d'ambition, des traces d'orgueil, mais aussi une philanthropie vraie, une force morale, une puissance d'activité qui eussent compensé des milliers de fautes. Roi du sarcasme, inimitable dans l'argumentation véhémente, tous les préjugés de l'avocat, toute cette mesquinerie d'esprit que la pratique du barreau fait naître et entretient, toutes ces habitudes de subtilité et de chicane, il les a généreusement, noblement, répudiées. Son imagination hardie est, pour ainsi dire, robuste, mais non vive ni éclatante.

Lord *Eldon* est le type de l'avocat. La chicane l'a nourri, élevé, agrandi : à elle seule il est resté fidèle; elle fait son espérance et son bonheur. Intelligence pénétrante, analytique, mais sans grandeur, amoureuse des détails, esclave des antécédens, enchaînée aux formes; lord Eldon chérit les équivoques et les arguties; pèse des grains de sable dans des balances de toile d'araignée, et se délecte dans les dits et les contredits de la jurisprudence anglaise. Lord *Grey*, autre

célébrité de notre temps, peut passer pour le modèle parfait de l'orgueil aristocratique. Sa noblesse date des Plantagenets. A le voir si maigre, si long, si décharné, vous seriez tenté de lui apporter l'armure de Don Quichotte. Par une singularité curieuse, ce descendant des Tankerville de Normandie et des conquérans de la Grande-Bretagne, a consacré son talent, sa force de volonté, son caractère de fer, à la défense du peuple; c'est une tourelle féodale transformée en bastion de défense pour quelque cité moderne. Depuis le premier moment où lord Grey a mis le pied dans la carrière politique, il n'a pas bronché, il n'a pas fléchi. Jamais uniformité de vues, jamais conviction pleine et puissante n'ont été plus dignes d'estime. D'ailleurs toute cette famille est simple, vertueuse et résolue.

*Samuel Romilly*, républicain dans une monarchie, trop sentimental et trop irritable pour se mêler activement et utilement des affaires publiques, était cependant un des personnages les plus remarquables de ce temps. Son éloquence, ses manières, son costume, sa tournure d'esprit, son genre d'ambition n'avaient rien de commun avec les mœurs contemporaines. Il ressemblait à un quaker primitif, tombé par miracle au milieu du dix-neuvième siècle. Avec une sensibilité morbide, c'était un légiste consommé; avec le talent de l'avocat le plus retors, c'était la pureté de conscience la plus merveilleuse. *Withbread*, autre philanthrope, orateur inégal, trop vain, trop violent, trop irascible, trop amoureux de réputation et de bruit, entaché de tous les défauts dont les courtisans populaires sont flétris, avait cependant à cœur l'intérêt de sa patrie et le bien-être de l'humanité. Romilly, boutonné jusqu'au menton, la physionomie puritaine, l'habit soigneusement brossé, toujours pâle et les mains jointes, faisait une assez étrange figure auprès de Whitbread, gros homme aussi mal bâti que mal vêtu, à la face rouge et mafflée. S'il y avait de l'écume et de la lie dans l'éloquence de Whitbread, cette turbulence de langage n'était pas sans un mélange de force et de grandeur. C'était l'élément démocratique et grossier qui s'alliait aux excellentes choses dont ses recherches et son instruction variée ornaient presque toujours ses discours. J'ai eu, dans ma première jeunesse, occasion de voir le vieux *Camden*, esprit solide, mais lourd. Sa bibliothèque était encombrée de romans; il ne paraissait pas un seul livre de ce genre que lord Camden ne l'achetât et ne le lût tout entier, quelque mauvais qu'il pût être.

On serait étonné, j'allais dire effrayé, si l'on savait précisément à quoi se réduisent la plupart des réputations politiques. Je ne parle pas de *Wellington*, sergent-major devenu ministre; ni de *Castlereagh*, dont la tête n'était pas assez forte pour le jeu qu'il jouait; ni du vieux *North*, si long-temps ministre, avec son esprit sans saillie et sa figure sans nez. Tout celà, juste ciel! a fait du bruit dans le monde! Dans le cours de ma vie aventureuse, j'ai rencontré des gens dont personne n'a jamais parlé, dont à peine savait-on le nom, et qui s'élevaient au dessus de tous les grands hommes de nos feuilles publiques, comme un pin au-dessus de la mousse qui tapisse le sol. Par exemple, j'eus l'occasion de voir à Bath, à Constantinople, à Vienne, à Naples, à Londres, à de grandes distances, mais toujours le même, un personnage qui voyageait sous le faux nom de *Fawsley*, et dont je crois que le nom véritable était Warre ou Lewarre: étendue de pensée, force d'expression, instruction étonnamment variée, beauté physique, énergie de caractère, cet homme réunissait tout ce qui fait non-seulement le savant et l'homme de salon, mais le héros et le grand homme. Il était riche, se liait difficilement,

parlait peu, et plaisait aux femmes par cette attention soutenue et douce qui a plus de grâce et d'attrait que l'empressement le plus outré. Sa physionomie, profondément mélancolique, s'animait rarement, mais avec un charme indéfinissable; et le sourire, sur cette figure sombre, que des cheveux noirs et touffus accompagnaient, avait un singulier prestige. Il savait toutes les langues d'Europe, et vivait en Angleterre dans l'intimité de Burke, dont il était le confident; je crois que Burke connaissait les détails de sa vie, qui est restée un mystère pour moi et pour tous ceux à qui j'ai parlé de lui. Non-seulement il avait étudié les livres, mais les principaux personnages de toutes les cours lui étaient connus, non superficiellement et par ouï-dire, mais *intus et in cute*: leurs portraits, qu'il esquissait en quelques paroles, valaient ceux de Labruyère. Une miniature, suspendue à son col, était pour lui l'objet d'une espèce d'adoration. C'était un portrait de femme; une Anglaise de la plus haute distinction, dont le penchant pour lui n'était un mystère pour aucun de ceux qui le connaissaient, et qui a subi pendant long-temps et fort patiemment tous ses dédains. Je l'ai vu, en plusieurs circonstances, éloquent jusqu'au sublime; en d'autres momens, courageux jusqu'à l'héroïsme. Je crois qu'il a péri dans la révolution de Naples: cet homme est mort inconnu.

Il arrive cependant, et comme par hasard, que le mérite perce et que la gloire n'est pas un mensonge. J'ai connu *Burns* et *Cowper*, hommes célèbres et d'un véritable talent; mais tous deux pauvres, maladifs, irritables, et considérés plutôt comme des extravagans que comme de grands hommes. On leur contestait leur puissance intellectuelle; et tout en répétant leur nom, tout en critiquant leurs œuvres, même en avouant leur supériorité, on ne faisait rien pour leur bonheur; une pension modique fut donnée à Cowper; une place de *commis dans les gabelles*, à Robert Burns.

Le bruit se répandait que Cowper était devenu fou. J'allai le voir. Je le trouvai dans une petite maison de campagne, sous la direction et la tutelle d'une commère nommée mistress Unwin. Elle faisait de lui ce qu'elle voulait: c'était la Thérèse de ce Rousseau. Il avait des plaisirs d'enfant, des occupations fort innocentes et très-niaises qui le délectaient: il élevait des lapins; il fabriquait des cages et des boîtes; mais il n'était pas fou. L'innocence de son cœur, la simplicité de son langage, l'impressibilité de ses émotions, la timidité enfantine de son caractère faisaient de lui un être à part, aussi éloigné des raffinemens de la civilisation que de la barbarie de la vie sauvage. Ses travaux poétiques et ses études avaient exalté sa sensibilité, sans effacer son ingénuité primitive.

En général, on trouvait ses poèmes trop simples et trop naïfs; *Hayley* tenait le sceptre de la poésie. Tout, chez ce dernier, était artificiel, mécanique, d'érudition et d'acquit. Sa seule faute intellectuelle, c'était la mémoire; chez Cowper, au contraire, l'inspiration régnait. Roi d'une coterie de bas-bleus, Trissotin de trois ou quatre Cidalises, Hayley faisait beaucoup de bruit, et portait dans le grand monde son pédantisme réel et ses grâces factices. Cowper restait et souffrait dans la solitude. J'ai passé huit jours à Eartham, maison de campagne d'Hayley; ses deux muses, miss *Seward*, qui a recueilli près d'un millier d'anecdotes en deux volumes, et *Charlotte Smith*, auteur de romans et de sonnets mélancoliques, s'y trouvaient en même tems. C'étaient les prodiges de l'époque, les plus beaux fleurons de notre littérature d'alors; sur quels rayons obscurs de nos bibliothèques les reléguons-nous aujourd'hui! Il fallait voir ce petit homme boiteux,

horriblement laid, entre deux femmes qui se détestaient et se ridiculisaient mutuellement, vraies furies littéraires. L'une, miss Seward, avec sa grosse figure de grenadier; l'autre, Charlotte Smith, vaine, arrogante, pétulante, de mauvais ton, inconvenante; toutes deux acharnées contre leur rivale, et prêtes à mettre en pièces ce pauvre Hayley, cérémonieux, guindé, faux, gauche, sans idées, sans connaissance du monde, et qui cherchait à les calmer. « Miss Seward, de grâce, au nom du ciel, au nom de votre gloire, ne vous compromettez pas! » — « Charlotte! je vous en conjure! que dira le public, s'il apprend cela! » Et se tournant de l'une de ces harpies à l'autre, s'épuisant en efforts et en éloquence, il finissait par les exaspérer toutes les deux. La scène était admirable; je la contemplais, grave comme un juge, et je m'en amusais souverainement. De hautes prétentions et de petits talens, quoi de plus gai, je vous prie?

Le poète *Gray*, que je vis, dans mon enfance, chez Hamilton Campbell, était timide comme Cowper; il s'exprimait difficilement et causait peu : on riait de sa réserve. C'était un homme doué du sentiment poétique le plus délicat et d'une grande instruction. Ce que je nommerais volontiers le *tempérament* du génie, cette disposition intellectuelle et morale que j'ai trouvée, sous diverses formes, chez Gray, Cowper, Burke et Burns, n'est assurément pas faite pour donner le bonheur à celui qui en est doué. Tous ces hommes étaient, en apparence, fort incohérens et dénués de suite; leurs impressions les absorbaient, leur puissance intellectuelle les dominait; et Burke lui-même manquait absolument de tact : il ne s'apercevait pas qu'avec sa voix nasillarde, il prêtait à rire à deux cents personnes qui n'étaient pas dignes de lui servir de secrétaires. Une ardeur concentrée et timide, une facilité malheureuse à tomber dans mille erreurs de conduite, une appréciation inexacte des hommes, des choses et des positions, les distinguaient également; tous ces défauts, que le monde châtie avec sévérité, se trouvaient réunis chez *Goldsmith*, autre *idiot* inspiré, que j'ai entrevu, et qui m'a dit plus de niaiseries, en un jour, que je n'en ai entendu sortir en un mois entier de la bouche d'un sot ordinaire. Il faut une pénétration peu commune pour savoir ce que valent des hommes de cette trempe. On les admire de loin; de près, on est tenté de les mépriser. Gray, qui a vécu long-temps dans l'enceinte de l'université de Cambridge, n'était connu des professeurs et des élèves que comme un homme assez médiocre. Célèbre en Angleterre, il était obscur au collége. Quand je visitai ce lieu célèbre, il y a cinquante ans, je priai un des plus illustres professeurs du lieu de me montrer la chambre où le poète est mort. « Quoi! me dit le professeur, Gray! n'a-t-il pas rimé quelques stances? Êtes-vous membre de sa famille? » Voilà quelles traces de respect le poète avait laissées après lui. Le nom de Pitt, élevé à Cambridge, retentissait dans toutes les classes, dans tous les corridors. Pour savoir à quoi s'en tenir sur les jugemens du monde, il suffit de comparer la supériorité obscure de l'un et la médiocrité éclatante de l'autre.

Tous les caractères du génie poétique, je les ai vus dans leur énergie, mais aussi dans leur misère, et dans ce que l'on pourrait nommer la faiblesse de leur grandeur, chez un homme remarquable, vrai spécimen du tempérament dont je parle, *Robert Burns*. En 1795, je visitai l'Écosse, sans y être appelé par aucun autre intérêt que par le désir de le voir. Mes amis d'Edimbourg me donnèrent des lettres de recommandation pour lui; j'admirais son génie, je le regardais comme une curiosité digne d'être observée.

C'était par une belle soirée d'automne, une de ces soirées harmonieuses et profondes, où la feuille qui tombe, le ciel qui s'empourpre et l'année qui finit s'accordent avec une si merveilleuse beauté. Comme j'approchais de la cabane de Burns, je vis un homme assis sur un banc, dans une attitude méditative; ses traits étaient bizarres et un peu durs; une flamme active brûlait dans son regard. Je ne pouvais m'y méprendre : c'était là Burns. Je savais combien sa position fausse dans la société avait rendu son caractère difficile; je ne voulus point le déranger, et je poursuivis ma route. Une humble ménagère m'accueillit dans la demeure; quand je me présentai, elle envoya un de ses enfans chercher son mari, « qui, disait-elle, faisait des vers sur la grande route. » Un quart-d'heure après, le poète entra et me salua. Son front était sourcilleux, son air sombre, sa mauvaise humeur perçait malgré lui. Il semblait prêt à me demander compte de ma visite et de mon importunité. C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau, avec lequel Burns avait tant de ressemblance, témoignait aux visiteurs que sa gloire attirait, une capricieuse aversion. Déterminé à ne le choquer en rien, et même à caresser ses travers, je m'assis. La conversation prit le tour qu'il voulut lui donner; Mme Burns apporta une jarre pleine de whisky (1) écossais, deux pipes, du tabac, déposa tout cela sur une petite table de poirier, et s'en alla. La prunelle noire et curieuse de Burns était fixée sur moi.

« Voulez-vous, me dit-il, avec cet accent écossais qui prolonge toutes les voyelles, voulez-vous boire à la santé de ma vieille Ecosse? » La cordialité avec laquelle je lui répondis lui gagna le cœur : « Vive l'Irlande! s'écria-t-il; à la liberté d'Erin (2)! » Nos regards se rencontrèrent; une larme d'enthousiasme s'échappa de l'œil ardent du poète : je l'avais conquis.

L'enthousiasme était son âme. Une énergie trop immodérée; une puissance intellectuelle que la passion avait jetée hors de ses naturelles limites, le dévorait et usait sa vie. Il le sentait, il parlait avec une émotion profonde et une voix solennelle du tombeau qui s'ouvrait pour lui. De cinq heures du soir jusqu'à minuit, notre conversation ne languit pas un seul instant. Ce n'était point l'ivresse qui l'animait; la jarre de whisky fut à peine vidée. L'intelligence pénétrante, active, la sensibilité forte et ardente de Burns firent tous les frais de cette soirée, dont le souvenir est précieux pour moi.

C'était un grand homme, un vrai poète. Sa vie intérieure surabondait de poésie; jamais cette intelligence ne restait sans aliment : une source intarissable de pensées jaillissait des profondeurs de son âme. Son instruction avait été irrégulière et bornée. Il avouait plus d'une opinion fausse, présomptueuse, absurde, ridicule même. Mauvais critique, d'une caractère difficile, ne sachant supporter ni la contradiction ni la discussion, il eût passé pour un mortel fort désagréable, aux yeux de la plupart des hommes médiocres. Sa vanité, son orgueil se cabraient à chaque instant. Lui parler des querelles littéraires de son époque, ou des matières d'érudition qu'il ne connaissait pas, c'eût été le blesser. Mais les grands poètes qu'il avait lus, les scènes diverses de la nature auxquelles il s'était associé, offraient d'admirables textes à sa naïve éloquence. Il pouvait être exagéré dans son expression; jamais il n'était factice. Energie mâle, élévation de pensée, ironie acérée,

(1) Eau-de-vie de grain.
(2) *Erin*, l'Irlande.

tendresse mélancolique, tout ce que nous aimons dans ses poésies, se retrouvait dans sa conversation.

*Byron*, que l'on a souvent comparé à Burns, trouvait dans sa situation sociale, dans ses études, dans ses souvenirs, des matériaux de pensée et d'imagination qui manquaient au paysan d'Écosse. Intelligence beaucoup plus artificielle, beaucoup plus théâtrale, il s'armait de raillerie, d'invective, de violence et de misanthropie; son génie réel était plein d'affectation. Burns, au contraire, se laissait voir tel qu'il était. Les voluptés et l'usage du monde, les bals et les routs, l'ennui et l'oisiveté avaient allangui Byron; Burns avait dépensé la moitié de sa vie à lutter contre la faim. Ils sont morts tous deux à-peu-près au même âge, victimes de leurs facultés et de la mauvaise impulsion donnée à ces facultés. Byron avait peu de sympathie pour ses semblables. Le fond et l'élément du caractère de Burns, c'était une tendresse sympathique, une douceur d'âme mêlée d'exaltation. Le génie de Byron était égoïste; il eût sacrifié le monde à lui-même. Ce grand seigneur était capable de belles actions; mais je ne sais si son âme était réellement bonne, bienveillante, dévouée. Dans les drames de Byron, tous les personnage sont lui-même. Il ne sait pas se transformer, adopter une individualité étrangère à son individualité personnelle; il se rencontre dans son *moi*. Attaquez cette personnalité jalouse, le lion va s'éveiller et vous mettre en lambeaux. Burns, au contraire, trouve le secret d'être dramatique dans une chanson, dans une ballade. Il y a chez lui plus d'élasticité, de flexibilité que chez son rival; il aime à inventer des situations tendres ou tragiques, à se faire le martyr de ces situations, à souffrir, à espérer, à craindre, à regretter, comme s'il était le héros de sa poésie. Byron est immuable; il y a de la cruauté dans son immobilité.

Burns n'avait pas eu avec les hommes bien élevés ces relations fréquentes, qui nous apprennent à modérer la violence de nos discours. Il abusait de l'enthousiasme; et son corps, son ame, son esprit, succombaient à cette excitation trop puissante. Vers onze heures du soir, un orage survint; le vent soufflait dans la toiture, et agitait les arbres de la forêt voisine. Burns s'arrêta et se tut; une langueur mélancolique succédait à cet élan rapide et véhément qui l'avait emporté. Je le contemplai avec douleur. Ses nerfs paraissaient se détendre, son œil se voilait; tout s'affaissait en lui. Je prévis le jour prochain où la mort détruirait tout-à-coup cette organisation, avant que la vieillesse l'eût minée : un an plus tard, Burns n'existait plus.

Belles et rares intelligences, pour lesquelles on aurait une vénération plus profonde, si l'on savait combien elles sont rares, combien l'alliance de l'imagination et de la force de pensée est chose précieuse et peu commune! J'ai vu des hommes acquérir par un labeur soutenu une certaine habileté spéciale; leur esprit était naturellement aride. La portée de l'esprit, sa largeur, sa capacité, la faculté de tout comprendre, de tout éclaircir, la fertile vigueur d'une imagination qui s'empare de tout et embellit tout, ce sont là des trésors peu communs : sur cent individus un seul à peine les possède. La variété et l'étendue sont peut-être les qualités les moins vulgaires de l'esprit. Nos ambitions nous resserrent dans un cercle étroit; notre commerce avec le monde nous force d'adopter des préjugés locaux, des idées fausses; notre vie s'écoule-t-elle dans la solitude, nous embrassons d'autres préjugés non moins mesquins. La nature humaine est, en général, médiocre : elle punit ce qui s'élève au-dessus d'elle, au lieu d'adorer, de respecter ces intelligences dominatrices.

Un homme peu connu, *William Combe*, était doué de facultés éminentes ; il a préféré l'argent à la gloire. On ferait une bibliothèque des livres anonymes, pseudonymes, des supplémens, des préfaces, des biographies, des articles de journaux, des portions d'ouvrages attribués à d'autres écrivains et sortis de sa plume. Pendant cinquante années, il s'est mis à la solde des libraires. Qu'un auteur célèbre oubliât de remplir son engagement ; c'était ce factotum que l'on chargeait de le remplacer ; l'auteur négligent mettait son nom à l'œuvre de W. Combe. La *Diabolade*, la *Rolliade*, poèmes satiriques qui ont fait beaucoup de bruit autrefois, appartiennent à W. Combe. Le *Docteur Syntaxe*, dernier fruit de sa verve burlesque, a eu un succès européen; ses amis ne le nommaient plus, vers la fin de sa vie, que le Docteur Syntaxe. Bizarre existence que la sienne ; il est toujours demeuré, si l'on peut le dire, dans les sapes et dans les souterrains de la littérature moderne. Seul, il sait combien de jeunes apprentis historiens ont concouru à telle œuvre historique, dont le titre est orné de plusieurs noms célèbres. Il connaît le cours de la bourse littéraire. Il a publié des grammaires, des pamphlets, des ballades, des barêmes, des calendriers ; son mépris pour la renommée d'écrivain est poussé jusqu'au dégoût. Il se chargera d'une traduction de l'hébreu, et remplira fort consciencieusement sa tâche ; puis il sera éditeur d'un catéchisme à deux sols. Grâce à ce genre d'industrie, il a vécu comme un gentilhomme et comme un homme d'esprit. Lorsque le pédant docteur Parr, si célèbre par son magasin de perruques, livra bataille au docteur Combe, à propos de je ne sais quel point d'érudition controversale, ce fut le pédant qui eut le dessous. Son autobiographie serait l'histoire la plus complète et la plus curieuse des mouvemens de la littérature depuis soixante ans.

Quel homme ou quelle femme un peu célèbre, quelle fraction de renommée n'ai-je pas eu l'occasion d'entrevoir et d'observer pendant ma vie errante ? La républicaine *mistress Macauley*, la seule Anglaise peut-être qui ait professé de l'idolâtrie pour Marat, historienne médiocre, bizarre écrivain ; la *duchesse de Devonshire*, qui fût *reine de Rome*, sous le ministère du cardinal Gonsalvi ; *Egerton Bridges*, le plus mélancolique des Irlandais, et qui, désespérant de réussir à Londres, se réfugia sur le continent ; *Chenevix*, qui habita long-temps Paris, où il vécut en prince ; *William Gifford*, que la nature créa critique, et dont l'esprit, l'ame et le corps semblent pétris d'élémens acides ; sir *James Bland Burgess*, qui faisait des vers comme on dit bonjour à son voisin, et qui eût improvisé deux poèmes épiques en huit jours ; le savant *Steevens*, méchant comme un érudit (c'est tout dire), heureux de blesser, de mordre, d'envenimer et de nuire ; *Gough*, autre antiquaire, enseveli dans le fatras de toutes les littératures oubliées, pauvre homme, auquel Steevens persuada qu'un vieux Traité d'alchymie, en caractères de convention, était un manuscrit phénicien ; *Thomas Warton*, le poète, bonhomme et homme d'esprit, à qui la mauvaise compagnie plaisait surtout ; *Thomas Lawrence*, âgé de quinze ans, et qui faisait déjà des portraits au crayon ; *Arthur Young*, statisticien utile, que la vérité et la conscience du devoir rendaient éloquent de temps à autre, prophète par les chiffres, le seul des philosophes qui ait prévu, il y a soixante ans, la catastrophe actuelle du commerce et de l'industrie britanniques ; *Payne Knight*, caractère étrange et original, Sardanapale bourgeois, qui dînait dans une salle à manger fermée de tous côtés, et éclairée par un dôme de cristal, sous prétexte qu'une fenêtre ouverte distrait l'attention du gastronome, et l'empêche de se livrer à son occupation.

La plupart de ces personnages étaient fort curieux à observer; les anecdotes qui se rapportent à eux exciteraient l'hilarité de mes lecteurs, si je les racontais ici. Mme Macauley, par exemple, avait un chien caniche, singulièrement laid, et qu'il fallait caresser, si l'on voulait être bien accueilli par elle.

« Aimez-le, caressez-le, disait-elle à ceux qui lui rendaient visite. C'est un vrai républicain; Washington l'a caressé. »

Quand elle apprit que Louis XVI avait fui le château des Tuileries, elle crut, que *le tyran* allait échapper à la vengeance de son peuple, et tomba dans le plus profond désespoir. Elle se mit au lit, prévint tous ceux qu'elle connaissait qu'elle allait mourir de chagrin, et tint parole; elle mourut. Le lendemain de sa mort, la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes parvint à Londres.

D'ailleurs elle était à demi folle. « Plaignez-moi, disait-elle à ses amis, le docteur Graham m'a donné une liqueur magique, un philtre de sa composition; et je l'aime! » Le nombre des insensés que l'on ne renferme pas, et qui vivent dans notre société, est plus considérable que l'on ne croit généralement.

*Thomas Warton*, le poète élégiaque, dont les vers sont si mélodieux, passait sa vie à fumer de mauvais tabac sur le banc de bois d'un cabaret. *Thomas Moore*, le poète des femmes, est un petit homme de quatre pieds dix pouces, aux cheveux crépus, à la physionomie commune. Je le vis pour la première fois dans un grand bal; on se pressait pour arriver jusqu'à lui. Le chantre de l'amour, celui dont les accens ont fait palpiter tant de jeunes cœurs et couler tant de douces larmes sur des joues roses et fraîches, Thomas Moore s'avança, perdu et comme étouffé entre deux siècles vivans, deux douairières colossales, prodiges de noblesse et de vétusté. C'était un désenchantement complet.

*Simonde Sismondi*, que j'ai vu à Genève et qui prêche la tolérance, la liberté, l'indépendance des opinions, est un excellent homme, à cela près qu'il veut absolument que l'on pense comme lui. Ultra-libéral dans toute la force du terme, il oublie que dans sa première jeunesse la terreur ne l'a pas ménagé et qu'il a vu l'échafaud de très-près. C'est un écrivain généreux et érudit, qui n'a d'autre tort que cette exagération politique. Ses soirées sont cosmopolites; on y rencontre des princes italiens, des carbonari, des Espagnols, des Polonais, des Russes, des Américains, des Portugais, des Grecs, des Anglais. Sa taille est moyenne, sa physionomie caractérisée, sa vue faible, son élocution embarrassée et confuse. Avec beaucoup d'instruction et d'idées, peut-être manque-t-il du sentiment poétique: je donnerai pour preuve de cette opinion sa vive critique des sonnets de Pétrarque, dans la *Littérature du Midi*. Sans doute Pétrarque n'a pas la portée et l'haleine du Tasse et de l'Arioste; mais quelle inimitable rêverie, quelle douce langueur, quel pathétique pénétrant, quelle volupté chaste, dans la forme même des strophes, dans l'agencement des vers, dans la musique du langage!

Au surplus j'ai connu très-peu de gens exempts de ridicule ou de folie. Si l'on y regardait de près, que de ridicule et de petitesse, dans la grandeur et dans la gloire! Quel mélange d'absurdités dans l'histoire des plus illustres races. Les Rochesters, les Villiers, les Bolingbroke, les Hichenbroke, les Littleton étaient, de père en fils, débauchés, joueurs, endettés et sans principes. Que de taches sur tous ces astres! si je voulais dire tout ce que mon expérience m'a appris, et faire confidence au public de toutes les sottises, de toutes les bassesses dont j'ai le secret, les badauds, qui composent la majorité de l'humanité, seraient bien surpris. Les Wellesley, qui ont depuis trente ans obstrué toutes les avenues des

ministères et des hautes fonctions, ont échangé contre le nom nouveau qu'ils illustrent, leur véritable nom de *Westley;* comme s'ils avaient craint de se trouver confondus avec le prédicateur méthodiste : crainte vaine, en vérité ; leurs mœurs n'ont rien de commun avec celles des modernes puritains. *Washington Irwing*, homme d'un talent très-gracieux, ne sait pas causer. Sa conversation est lourde et dénuée de trait : en général les hommes dont on aime à lire les écrits sont d'assez médiocres causeurs : tels étaient Addison, Jean Aïkin, Chalmers, owper et beaucoup d'autres ; mistress Barbauld, qui écrivait admirablement bien, ne savait pas prononcer trois phrases de suite. *Walter Scott* causait avec grâce, facilité, abondance. *Simond* le voyageur, et surtout le vieux métaphysicien *Bonstetten* aurait pu rivaliser avec lui. Je me souviens avec plaisir de cet étrange Bonstetten, petit étourdi de quatre-vingt-sept ans, vif, léger et gaillard, faisant de la coquetterie avec les jeunes filles, et s'adressant toujours aux plus jolies. Ridicule fort pardonnable après tout, et que compensaient assurément sa bonne humeur, ses connaissances variées et son esprit commun. A soixante-dix ans, il apprit le danois, l'islandais et le celtique.

A certaine époque, je n'aurais pas contemplé sans vénération les portes du musée britannique, sanctuaire, je le pensais, du moins, des trésors de la science et de l'histoire, temple des arcanes les plus précieux, dépôt de curiosités inestimables. J'y suis entré, mon admiration s'est affaiblie. Au lieu de bon grain et de pur froment, j'y ai trouvé tant d'ivraie ! Autour de ces tables couvertes d'un tapis vert, s'asseyaient tous nos érudits, noms illustres dans une petite sphère, inconnus au-delà la plupart, vieux, édentés, éraillés, fatigués, blasés ; existences consumées dans dans les mines de la littérature, sans qu'un grain d'or ou une parcelle vraiment précieuse, justifiassent les prétentions de leur orgueil. Il fallait les voir, feuilletant de vieux parchemins généalogiques, fouillant à travers les manuscrits poudreux, donnant la chasse à un virgule, à une diphtongue, à un accent. C'étaient Utterson, Giddy, Bridges, Nichols, Gough, Clutterbuck, Osmerod, Shaw, Stebbing, Denne, Blore, Hasted, Dallamay, Polwhele, Octavius Gilchrist, Gifford et d'Israëli ; tous incroyablement laids, et si l'on excepte les quatre derniers, profondément obscurs. Jean Ritson, le pythagoricien, les surpassait en originalité ; l'antiquité lui avait fait tourner la tête. Difforme de corps et d'esprit, idiot ou à-peu-près, il a conquis la réputation de savant et d'homme de mérite, à force de copier d'anciens manuscrits, et d'annoter les fautes d'orthographe commises dans ces manuscrits. Telle est la base sur laquelle repose la réputation du pauvre Ritson. J'ai voulu imiter ces messieurs, et l'on m'a vu aussi m'enfouir dans la poussière de leur musée : j'ai reconnu trop tard que le plus faible rayon lumineux ne peut s'échapper de ces archives : ce ne sont que tables généalogiques, livres de compte, extraits inutiles, chroniques menteuses. Les hommes qui consument laborieusement leurs jours au milieu de ces décombres, n'ont pas plus de gloire et d'avenir à espérer que ceux dont les mouvemens passagers des intrigues politiques absorbent tous les instans.

Je jette au vent ces feuilles de la sibylle, les souvenirs confus qui me restent d'une longue vie. Les hommes se ressemblent partout : peu de génie, des capacités inférieures en assez grand nombre ; des médiocrités beaucoup plus nombreuses ; et une irrégularité, une iniquité infinies dans la répartition de la fortune et de la réputation ; voilà ce que j'ai vu. (*Metropolitan.*)

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

## ALLEMAGNE.

L. Bechstein, *Faustus*. Faust, poëme avec 7 figures, in-4o. Leipzig, Leo.

Fr. G. Buhrlen, *der Enthusiast*. L'Enthousiaste, 2 vol. Stutgart, Hallberg.

*Conversations-Lexicon der neuesten Zeitund Literatur*. Lexique de la conversation des événemens et de la littérature les plus modernes, etc., 7 premières livraisons en 55 feuilles, formant le 1er volume. Leipzig, Brokhaus.

J. J. H. Gerds, *das Recht*. Le droit. Hambourg, Hoffmann et Campe.

J. F. Kruger, *Handbuch der Naturgeschichte*. Manuel de l'histoire naturelle, 1er vol. avec 328 figures. Quedlinbourg, Basse.

Dr. C. N. Roeding, *Amerika im Jahr* 1831. L'Amérique en 1831, 2 vol. Hambourg, Hoffmann et Campe.

K. P. von Schepeler, *Geschichte der Revolution*, etc. Histoire de la révolution de l'Amérique espagnole depuis 1808 jusqu'en 1823, 1 vol. Aix-la-Chapelle, Mayer.

G. Schutz, *Armin, genannt Hermann der Cherusker*. Arminius, le chef des Cherusces, tragédie en 5 actes. Hambourg, Hoffmann et Campe.

C. Spindler, *Sammtliche Werke*. OEuvres complètes de C. Spindler, vol. 11 à 13. Stutgart, Hallberg.

Dr. E. Burckhardt und A. Kaiser, *Taschenbibliothek aller Revolutionen der neuern Zeit*. Bibliothéque portative de toutes les révolutions des derniers temps, vol. 1 à 5. Leipzig.

O. Van Deppen, *Novellen*. Nouvelles, 1 vol. Danzig, Gerhard.

K. F. V. Hoffmann, *die Erde und ihre Bewohner*, etc. La terre et ses habitans, 2e édit. Stutgart, Hoffmann.

Fedor Ivanowitsch, *Worte eines Russen an die Deutschen*. Quelques mots adressés aux Allemands par un Russe. Danzig, Gerhard.

Emil Schmidt, *der Sieg bei Lützen*, etc. La victoire près Lutzen le 6 novembre 1632, poëme épi-lyrique. Leipzig, Wolbrecht.

Ph. N. Zirk, *der Alte unter dem Lindenbaume*, etc. Le vieillard sous le tilleul, histoire véridique. Ellwangen, Schonbrod.

## ANGLETERRE.

*The Spanish novelists*. Les Romanciers espagnols, série de contes et nouvelles depuis les plus anciens temps jusqu'à la fin du 17e siècle; traduits de l'Espagnol par Thomas Roscoe. Londres.

Shipp. *The eastern story-teller*. Le Conteur Oriental. Londres.

Mrs. Trollope. *The refugee in America*. Le réfugié en Amérique, 3 vol. Londres.

*Works of John Howe*. OEuvres de John Howe. Londres.

*The present state of representation*, etc. L'état actuel de la représentation en Angleterre et dans la province de Galles. Londres.

Smedley. *History of the reformed religion in France*. Histoire de l'église réformée en France, 1 vol. Londres.

Saulez. *Theory and practice*. Jurisprudence théorique et pratique. Londres.

Pollock. *Attempt*, etc. Essai d'une explication des phénomènes produits par le calorique, l'électricité, etc. Londres.

*History in all ages*. L'historiographie de tous les âges. Londres.

## DANEMARK.

*Nordisk tidskrift for Adkyndighed*. Journal pour l'archéologie scandinave, publié par la société royale de littérature des peuples du nord, 1 vol. Coppenhagen 1832 avec fig.

*Juridisk tidskrift*. Journal de jurisprudence publié par les professeurs Rosenvinge et Bang, et le conseiller Hansen, 19e vol. Coppehagen.

*Blade of negerslaven Martins porte-feuille*. Feuilles détachées du porte-feuille de l'esclave Martin; publiées par Ch. Winther, Coppenhagen.

*Faedrenelandske romancer*. Romances nationales, par J.-P. Holst. Coppenhagen.

*Gallerie for Danske og fremmede classikere*. Galerie des classiques Danois et étrangers Coppenhagen.

*Dramatiske scener*. Scènes dramatiques,

extraites d'un vieux manuscrit, etc. par C. Bredhal, 5 vol. Coppenhagen.

Dr. B. Becker. *Efterretning*, etc. Mémoire sur les anciens bourgs du Danemark et des duchés, 3 vol. Coppenhagen.

Dr. H.-F.-J. Estrup. *Ueber Schleswigs und Holsteins Unzertrennlichkeit*, etc. Recherches historiques, sur l'inseparabité de Sleswic et de Holstein, d'après l'acte de 1460. Coppenhagen.

## ITALIE.

Domenico Crivelli, *della prima e della secunda Giovanna, regine di Napoli*. Des deux reines de Naples, Jeanne I et II; fragment d'une histoire de l'Italie des temps du moyen âge. Padoue.

F. Orioli. *Conghietture sopra l'antica leggenda, etc.* Conjectures sur l'ancienne tradition d'une tête trouvée lors de la fondation du Capitole. Rome.

Fea. *Della lode di Romolo e Roma*. Éloge de la ville de Rome et de son fondateur, prononcé par M. Fea, à la fête anniversaire de la fondation de Rome. Rome.

Antonio Niccolini. *Quadro in musaico scoperto*, etc. Description d'un tableau en mosaïque, récemment trouvé à Pompéi (le 27 octobre 1831). Naples.

*Vita del' cardinale Pietro Bembo*. Vie du cardinal Bembo, écrite en latin par Giovanni della Casa, et publiée pour la première fois en italien par Montanari. Pesaro.

*Biblioteca militare*. Bibliothéque militaire en 60 volumes, publiée et dédiée au roi des Deux-Siciles par L. Gabrielli. Naples.

Pietro Lanza, principe di Scordi, *Sulla dominazione degli Suevi in Sicilia*. De la domination des princes de la maison de Hohenstaufen en Sicilé; essai historique et littéraire. Palerme.

Dr. Attilio Zuggagni-Orlandini. *Atlante*. Atlas géographique, physique et historique de la Toscane, 20e livraison. Florence.

F. Mutinelli. *Del costume venegiano*. Essai sur le costume Vénitien jusqu'au 17e siècle, Vénise.

*Osservazioni semi-serie di un esule sull' Inghilterra*. Observations moitié sérieuses, moitié comiques sur l'Angleterre, par un exilé. Lugano.

Angelo Curti. *Pietro di Russia*. Pierre-le-Grand, poëme avec des notes, etc. Turin.

Abate Mastrosini. *Le usure*. Trois livres de l'usure. Turin.

G. Vallardi. *Itinerario d'Italia*. Guide des voyageurs en Italie, contenant la description de toutes les villes remarquables et des routes les plus fréquentées, avec 20 cartes. Milan.

## SUÈDE.

*Svenska konungar och deras tidehvarf*. Les rois de la Suède et leurs siècles. Stokholm,

*Tempelherrarne i Hannower*. Les templiers en Hanovre, histoire romantique. Stokholm.

Helmina de Chezy. *Haugwitz och Contarini*. Roman. Helsingberg.

*Femton maenader*, etc. Quinze mois de la vie d'un jeune Helvétien, ou voyage en Écosse, Angleterre, Irlande, Belgique, les bords du Rhin et la Suisse, en 1830 et 1831; ouvrage original en 2 volumes. Stokholm.

# REVUE

# UNIVERSELLE.

## POLITIQUE.—HISTOIRE.—INDUSTRIE.

### LETTRES SUR LES HOMMES D'ÉTAT DE LA FRANCE (1).

### CASIMIR PÉRIER.

J'avais obtenu la faveur d'assister à la séance de votre chambre des lords le jour où M. Brougham, devenu lord Brougham et chancelier, prit sa place sur le ballot de laine. Ce fut ce jour-là que lord Holland et toute l'opposition cédèrent leurs bancs en face de ceux de la trésorerie au duc de Wellington, aux anciens ministres et à tout leur monde. Ce jour-là aussi le gouvernement anglais se décida à annoncer au Parlement que le duc d'Orléans était monté sur le trône, sous le titre de roi des Français; et je dus penser au déménagement plus singulier encore qui se faisait alors sur les bancs de la chambre du Palais-Bourbon. Quel curieux spectacle je vis en effet à mon retour! Toute l'ancienne droite avait disparu. L'orage qui avait emporté la vieille monarchie l'avait balayée avec elle. La Chambre, comme le pays, avait pris un aspect tout nouveau, et tout s'éclaircissait pour le plus ignorant, à la vue de cette salle de bois où l'on s'était hâté d'effacer, et assez grossièrement, les emblèmes de la royauté qui venait de périr. Depuis bien long-temps je n'avais pas fréquenté le lieu des séances de la Chambre. La dernière fois que j'étais allé faire visite à notre législature, c'était sous le régime de la restauration. Je l'avais trouvée commodément établie dans un vaste amphithéâtre où éclataient partout l'or et le marbre; la fière et aristocratique garde royale veillait à ses portes; tous les bancs du côté droit, maintenant occupés par les plus nouveaux députés, étaient couverts d'hommes graves, solennels jusque dans leur colère, presque tous poudrés, chamarrés de rubans, presque tous anciens ministres ou fonctionnaires éminens. L'opposition était reléguée dans un coin de la Chambre, refoulée par les centres qui débordaient et se grossissaient tous les jours. Aujourd'hui, je retrouvais une grande partie de cette opposition sur le banc des ministres, alors occupé par MM. de Villèle, Peyronnet, Corbière et autres, en habits brodés, avec des larges rubans et de brillans chapeaux à plumes. Casimir Périer se trou-

(1) Nos mesures sont prises pour assurer à nos lecteurs la publication successive de cette série de lettres que nous commençons aujourd'hui.

vait sur le siège où j'avais vu si long-temps M. de Villèle. Quel changement s'était opéré dans sa personne et dans ses discours! A la vue de ce long corps si amaigri, courbé en deux plus par la maladie et par la fatigue que par l'âge, à l'aspect de cette tête à peine couverte de cheveux gris, je ne pouvais m'empêcher de songer au brillant Casimir Périer d'autrefois; le lion furieux de l'opposition, qui entrait dans la Chambre la tête haute, le visage souriant, s'élançait vivement, dès son arrivée, au bureau du président, secouait affectueusement la main de ce beau M. Ravez, si mielleux, portant avec tant de coquetterie son large ruban bleu étalé sur son gilet blanc, et à peine au bas des marches, au premier geste, au premier mot de M. Ravez, se levait avec fureur, et l'apostrophait dans les termes les plus durs, avec une violence sans égale, avec aussi peu de ménagement et aussi peu de réserve qu'en gardait dans la session dernière M. le général Demarçay envers M. Girod de l'Ain. C'était un beau spectacle à voir que ce Périer-là, à la tribune, secouant, comme Fox, une forêt de cheveux noirs au-dessus de ses auditeurs, écrasant ses adversaires de toute la vigueur de sa parole méridionale, réveillant en sursaut les vieillards dormeurs du centre par les éclats bruyans de sa voix, et attaquant avec véhemence M. de Villèle, sorte de chiffre impassible que rien ne pouvait émouvoir.

La révolution de juillet avait singulièrement modifié Casimir Périer. Déjà, dans les deux dernières années de la restauration, entrevoyant que le but de l'opposition dont il faisait partie allait être atteint, Périer commençait à s'effrayer de son ouvrage et de l'avenir qui s'ouvrait devant lui; et, durant deux sessions, il garda un silence obstiné qui lui valut plus d'une fois les reproches des feuilles libérales. La croix que lui donna alors Charles X, le bal de Troies, où il dansa, je crois, avec la duchesse d'Angoulême, quelques soirées passées, avec d'autres députés, au jeu du roi, le firent accuser d'un changement de foi politique; on prétendait qu'il avait été gagné par les séductions de quelques femmes de la cour, que l'espoir de devenir ministre des Bourbons l'avait fait souscrire à un arrangement secret par lequel il s'engageait à entraver de son influence la marche de l'opposition dans la Chambre; et ces accusations, bien fausses certainement, ne lui furent pas épargnées sous le nouveau régime. On connaissait mal Casimir Périer. Il avait un sentiment d'orgueil qui ne pouvait s'allier avec les idées de la cour de Charles X. En lui étaient renfermées toutes les prétentions de ces fiers patriciens du moyen âge, qui espérèrent un moment renverser la noblesse et se substituer, avec leur morgue et leurs richesses, à l'aristocratie, qu'ils dépouillaient peu à peu de ses grands biens et de ses privilèges. Pour un tel homme, il n'y avait pas de place marquée dans la hiérarchie des Bourbons. M. Villèle, homme de rien, sans fortune, avait bien pu se plier à tous les caprices des princes et des grands seigneurs, se frayer lentement une route au pouvoir à travers toutes les humiliations et tous les obstacles, se trouver heureux de sa considération de parvenu, au milieu de tant d'autres hommes d'état et ministres de fortune que la cour eût tolérés, même sans la révolution de 89, car l'étiquette de Louis XIV, qui réglait encore tout, en avait donné l'exemple. Beaucoup d'autres notabilités bourgeoises de la restauration, les hommes les plus populaires du parti libéral, se trouvèrent en position de composer avec eux-mêmes et d'adopter un accommodement. M. Dupin lui-même, redoutable tribun de l'essence la plus bourgeoise, eût trouvé au besoin sa place toute faite dans une monarchie légitime où l'on restaurait à petit bruit la cour et les

parlemens. Il n'en était pas ainsi de Casimir Périer, qui, au milieu de tous les triomphes de son orgueil, ne pouvait se dissimuler qu'il n'était qu'un traitant. Fils d'un riche fabricant de Grenoble, mais dont la fortune se trouvait partagée entre de nombreux enfans, Casimir Périer, dur, âpre et avide au gain, ne s'était élevé à sa haute position commerciale que par des voies étroites et peu louables. Pendant longues années, sa maison ne se livra guère qu'à ces opérations usuraires que les banquiers décorent du nom de prêts sur consignations. On jugera de la nature de ces affaires lorsqu'on saura que ces consignations, faites entre les mains de Casimir Périer, furent quelquefois de grands domaines et des exploitations immenses, et que ce fut de la sorte que restèrent dans ses mains la terre de Pont-sur-Seine, et quelques biens qu'il a laissés dans sa succession. Or, M. Périer avait trop de sens et de tact pour ignorer qu'avec de tels antécédens, il ne jouerait jamais à la cour des Bourbons le rôle d'un Jacques Cœur ou d'un Colbert, et ce n'était pas celui de Samuel Bernard qu'il voulait y jouer. Il se berça donc avec délices de la pensée qu'un jour l'aristocratie bourgeoise, où il tenait un si haut rang par son caractère et ses richesses, serait maîtresse paisible du pouvoir, et gouvernerait le pays sans contestation. Esprit à vues un peu courtes, il ne vit pas plus loin alors, et il se jeta avec toute la vivacité de son âme dans le combat qu'il fallait livrer pour arriver là : ce combat, d'ailleurs, était peu dangereux, brillant, facile peut-être, et les flatteries ainsi que les ovations qui ne manquaient pas, car chaque jour amenait la sienne, l'encouragèrent à continuer la lutte. Ce fut le plus beau temps de son opposition. Son caractère violent, ses manières superbes, le mettaient toujours en relief à chaque occasion imposante; et ses colères étaient une si grande ressource pour ceux de son parti qui n'avaient pas tant de chaleur à dépenser, qu'on ne manquait pas de lui faire tous les honneurs des grandes journées, ce qui ne contribuait pas peu à le maintenir dans son excitation.

C'est, il faut le dire, que déjà long-temps avant la chute de la restauration, Casimir Périer avait besoin d'un stimulant actif; c'est qu'une grande partie de ses illusions était déjà détruite, et qu'il commençait à craindre justement que cette royauté, qu'il démolissait avec tant de furie, n'entraînât avec elle la puissance et la prospérité bourgeoises, sur lesquelles, bien malgré elle, on l'avait assise. Pendant bien long-temps, Casimir Périer, qui vivait en grand seigneur, et qui dédaignait de communiquer avec tout ce qui ne faisait pas partie de sa petite cour ou qui ne se rattachait pas à ses liaisons parlementaires, Périer ignora ce qui se passait autour de lui, presque aussi complètement que Charles X, au fond de son château, au milieu de ses courtisans et de ses compagnons de chasse. Enfin, cependant, il fallut bien lui dire que l'on conspirait en dehors de la Chambre; car plusieurs de ses collègues les plus influens, un grand nombre de ses compatriotes et de ses plus anciens amis, plusieurs de ses parens même, faisait partie des *ventes* des carbonari. Cette révélation fut un coup de foudre pour Périer. Ce n'était pas qu'il craignît les dangers d'une conspiration. C'était une âme hardie et bien trempée, et ceux qui l'ont accusé de lâcheté n'ont pas eu occasion de le connaître. Il ne craignait pas non plus une révolution, car personne dans l'opposition n'était plus hostile à l'ordre politique alors établi; mais quand il apprit que, dans chacune de ces associations, on émettait des déclarations de principes qui menaient droit à la démocratie la plus pure; quand il sut que les *ventes* ne reconnaissaient pas la hiérarchie sociale telle qu'il l'entendait, que les députés,

les hommes riches et marquans, y étaient souvent rangés au-dessous d'un simple commis, d'un sergent, et des hommes les plus obscurs et les plus bas placés selon lui, il vit à quels principes ses discours et ses travaux politiques allaient ouvrir une libre carrière; il fut effrayé de ce flot populaire devant lequel on allait retirer les digues, et il refusa net de participer à ces associations. Dès-lors son opposition et sa parole hautaine faiblirent chaque jour davantage, et il prit le prétexte du mauvais état de sa santé pour garder à la Chambre un silence dont il se dédommageait chaque soir dans son salon par un débordement de plaintes amères et violentes, contre ce pouvoir qui ne savait pas rallier à lui les hommes les plus disposés à le sauver de sa ruine inévitable et prochaine.

Le temps n'était plus où on l'avait vu rentrer dans son cabinet après une séance de la Chambre, dans laquelle il avait excité le plus grand enthousiasme par un discours contre les plans financiers de M. de Villèle, et là, ivre de joie, d'orgueil et de bonheur, se livrant à toute la fougue d'un jeune homme, trépigner de plaisir, prendre sur son bureau les cahiers du budget, les mettre en pièces, et faire voler les feuillets au feu, en s'écriant que c'était ainsi qu'il venait de traiter, aux yeux de la France entière, le ministère et la loi des comptes. Ce temps était bien loin. Il ne sortit de son apathie que pour attaquer encore une fois M. de Villèle sur les finances d'Espagne; c'est cette discussion que Benjamin Constant termina avec ce ton d'*humour* qu'il savait prendre si à propos, en disant à un orateur de la droite, qui prétendait que nous devions de la reconnaissance à l'Espagne pour la manière dont elle nous avait reçus : « Il se peut que l'Espagne nous ait rendu un service, mais c'est tout ce qu'elle nous rendra jamais. »

C'est dans cette disposition que la révolution de juillet surprit Casimir Périer. Jugez des sentimens contradictoires qu'il éprouva lorsqu'il se trouva placé, en vue de tous, entre le peuple et Charles X, entre ces professions de foi de quinze ans à la tribune et ses craintes secrètes des deux dernières années, à la veille de perdre en un moment, s'il hésitait encore, les restes de son ancienne popularité, à se voir obscurci, écrasé par ses collègues plus démocrates, lui qui était accoutumé à briller et à marcher devant les autres! Je sais un homme qui assista à tous ces retours, qui se fit observateur attentif de toutes les impressions diverses auxquelles il fut livré pendant plusieurs heures. Le combat fut terrible! enfin il porta, en gémissant, le dernier coup au gouvernement qu'il eût voulu sauver, et il alla se jeter parmi les hommes de l'Hôtel-de-Ville.

Casimir Périer, ainsi que beaucoup d'hommes illustres, ressemblait au Félix de *Polyeucte*, qui a des mouvemens généreux, *qui en a de pitoyables*, *qui en a de bas*. Il avait contre M. Laffite une de ces haines de rivalité, sans retenue et sans lumières, qui faisait gémir dans un tel homme, et qu'on ne saurait comparer qu'à l'inimitié d'un épicier pour le voisin, son confrère, dont la boutique est plus achalandée que la sienne. Cette préoccupation était si forte en lui, qu'elle s'emparait de son esprit à tout moment, en toute circonstance, et qu'il se sentit presque à l'aise quand, après la révolution de juillet, la marche des opinions les ayant jetés dans deux camps opposés, il put ouvertement combattre son adversaire et se réjouir de ses embarras politiques et financiers. Enfin rien n'égala sa joie, lorsqu'il crut pouvoir l'humilier par sa générosité, en votant, en qualité de membre du conseil de la Banque, un secours de quelques millions à M. Laffite. Ses familiers le virent rentrer ce jour-là avec une de ces mines radieuses qu'on ne lui voyait

plus depuis long-temps, et il s'écria plusieurs fois, en se frottant les mains : « La révolution l'a ruiné, et moi je suis debout, plus solide que jamais ! »

La maladie de M. Périer, sa toux et sa faiblesse, copiées de Sixte-Quint, lui revinrent vers le commencement du ministère Laffitte, et plus les embarras de ce ministère croissaient, plus on parlait de M. Périer et de la nécessité de lui faire accepter un portefeuille pour rétablir l'ordre et le crédit, plus les souffrances de M. Périer et son incapacité physique augmentaient. On le voyait au Palais-Royal, dans les cercles, à la Chambre ; mais il se disait hors d'état de parler et d'écrire, impuissant à réparer le mal et le désordre, qu'il voyait grossir, je ne dirai pas avec joie, mais avec ce sentiment d'affection personnelle, un peu parent de celui que Larochefoucauld a défini en disant qu'il y a dans le malheur de nos amis quelque chose qui ne nous déplaît pas. Pendant ce temps, les partisans de Périer publiaient à son de trompe que tout autre ministère que le sien était impossible ; lui, au contraire, disant chaque jour, que rien n'était moins possible que de tenir les rênes d'un état en désordre avec des mains affaiblies et tremblantes, et se montrant maladif ou convalescent tour-à-tour, selon qu'on lui offrait la présidence du conseil ou simplement un portefeuille, la correspondance diplomatique sans contrôle, les télégraphes, en un mot le pouvoir avec ou sans condition. Il savait (Benjamin Constant, qui a pu déjà l'observer avant que de mourir, et dont le désespoir n'était peut-être pas motivé sur autre chose, le lui avait fait voir clairement), il savait que M. Laffitte et le ministère débile qui l'avait précédé, avaient péri en cédant à de hautes volontés, en se soumettant à exécuter un autre système que le leur, et en se laissant tirailler de droite et de gauche par des influences opposées. Poussé à bout par les instances qu'on lui faisait d'accepter le ministère, instances qu'il avait soin de provoquer, il fit alors ses conditions d'une manière assez rude, et comme on n'avait pas le choix des hommes en ce moment, ces conditions furent acceptées. Dès-lors Casimir Périer se trouva réellement maître absolu des affaires.

Elles étaient effrayantes, les affaires ! Aucune question importante n'était résolue. Les finances, livrées à M. Thiers, premier commis sous M. Laffitte, que les embarras de la présidence absorbaient tout entier ; les finances, déjà fort difficiles à conduire, servaient alors d'apprentissage à ce jeune novice en administration. Le service du trésor n'était pas assuré pour quatorze jours quand le baron Louis reprit la haute direction des fonds publics ! La question belge, la pairie, les émeutes journalières, la misère, la baisse de la rente, deux cents millions réalisables sous toutes les formes, votés de confiance, mais avec effroi, par les Chambres, tout augmentait le danger de la situation. Les amis de Casimir Périer furent étonnés de voir avec quelle ardeur il s'élança au poste qui lui était offert, avec quelle suite d'idées il organisa autour de lui des travailleurs, des agens, comme il se mit en quête d'écrivains et d'orateurs pour le soutenir, quels efforts d'activité et d'amabilité il fit pour se concilier la cour et la diplomatie étrangère. C'était une merveille que ce goût à toutes choses qui avait repris tout-à-coup un homme si accablé et si indolent. C'est que pour lui le moment était venu de combattre en faveur de sa caste, et de se prononcer contre les prétentions des classes inférieures auxquelles il n'avait pas encore osé s'opposer si ouvertement. Périer, qui n'avait jamais envisagé la société politique que d'une façon mesquine, à qui le monopole et toutes les entraves que subissent les faibles avaient si bien profité, ne com-

prenait pas, de bonne foi, qu'on voulût des améliorations à un système qui lui semblait si bon. C'était en lui une religion, et comme toute religion est une pensée brutale, en ce qu'elle n'admet pas de discussion, il jura haine et persécution à tous les novateurs, à quelque parti qu'ils appartinssent, et il tendit la main à tout ce qu'il voulait conserver. On sait le reste. Les doctrinaires, petite congrégation admirablement entendue et patiente, l'entourèrent, lui épargnèrent la peine de faire ses rapports, ses discours, et même d'y songer. M. Thiers, M. Guizot, M. Vitet et d'autres travaillaient jour et nuit pour Périer, lui préparaient tout, lui formulaient tout. On ne lui laissait pas la moindre besogne à faire; on eût même volontiers signé pour lui. On ne lui demandait que de vouloir bien mettre sa parole brève et mordante, ses trépignemens, ses coups de poing sur la tribune, à la disposition de ses souffleurs politiques, et le reste devait aller bien! Ce fut un véritable règne que les six premiers mois de ce ministère, car le ministre ne gouvernait pas, vu qu'il ne faisait rien, et c'est là véritablement régner. Il se bornait à traiter avec la diplomatie étrangère, qui, non moins fine que la doctrine, et sentant tout le prix de cette volonté furieuse et aveugle, le caressait et le flattait avec une grâce qui le séduisait d'autant plus qu'il rapportait tout à son mérite et à la grandeur de ses vues. Et comment eût-il pu ne pas y croire? Tout s'était subitement discipliné sous sa main. Dès le matin, ses collègues et le président de la Chambre attendaient son loisir dans son salon; la Chambre, composée de députés neufs et qu'on redoutait fort, s'était tout-à-coup apprivoisée, grâce à l'activité sans égale de M. Thiers, de M. Guizot et de leurs amis. On voyait la majorité manœuvrer sous l'œil de Périer et à son geste avec une précision qui eût fait honneur à de plus vieux soldats; la presse ministérielle, de son côté, écrasait chaque matin l'opposition par de virulentes sorties qui s'élaboraient chaque soir dans le cabinet du ministre, à l'aide de cinq ou six des plus fécondes créatures de MM. de Villèle et Corbière, et la verdeur des feuilles libérales lui faisait seule sentir qu'il n'était pas encore le maître absolu. Aussi les noyait-il avec colère au fond du bain où il avait coutume de les lire.

Les forces et le courage de Casimir Périer se soutinrent tant qu'il fut ou qu'il se crut le maître des affaires extérieures et de l'administration. L'histoire de la correspondance diplomatique, cachée à M. Laffitte lorsqu'il était président du conseil, et portée directement au roi par M. Sébastiani, l'avait rendu très-défiant. Il avait l'œil ouvert sur le château, et en conférant chaque jour avec les ambassadeurs des principales puissances, en envoyant sans cesse ses instructions à Londres par l'aîné de ses fils, ses dépêches à Rome par l'autre; en expédiant en Hollande et en Belgique M. de Glasson, son intime, il se crut à l'abri de toute surprise. Cependant, et en dépit de toutes ces précautions, on se cachait du premier ministre, on avait des conférences secrètes avec les ambassadeurs; M. Sébastiani servait de couvert à une correspondance avec le prince Talleyrand; sous son cachet passaient des lettres autographes et non communiquées au conseil, adressées aux souverains de la sainte-alliance. Pour l'intérieur, c'était M. de Montalivet qui se chargeait de semblables complaisances; une foule de fonctionnaires et d'agens d'une police autre que celle du ministère agissaient par des ordres directs, et rendaient compte de leurs opérations à l'insu de Périer et de trois autres de ses collègues; bref, on avait à peine cessé un moment de suivre la marche qui avait été adoptée depuis le commencement du nouveau règne, et il y avait au

moins autant d'activité dans le cabinet des Tuileries que dans les bureaux de la présidence et du dicastère de police établi dans la rue de Grenelle.

Extérieurement, Casimir Périer semblait plus indépendant et plus puissant que jamais. A lui réellement, à son ascendant appartenait la majorité de la Chambre; la Bourse ne jurait que par lui; sa personne et son amour furieux d'ordre et de repos avaient rapproché du gouvernement les banquiers étrangers, et surtout Rotschild, que sous le ministère précédent on avait trouvé très-mal disposé et très difficile. Ainsi tout pliait en apparence devant Casimir Périer, avec un respect et une soumission dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la chute de l'empire. Après le danger qu'il avait couru au milieu d'une émeute sur la place Vendôme, il avait nommé un commissaire de police, chargé pour toutes fonctions de veiller à sa personne. C'était un grand et beau jeune homme, connu par sa résolution et son audace : il était de Grenoble, et se nommait Marut de Lombre. Il passait tout le jour dans l'antichambre du président du conseil, examinant avec soin ceux qui se rendaient à son audience; et dès que le ministre sortait, il montait dans un cabriolet toujours attelé, et s'élançait sur les traces de sa voiture. Sa surveillance était si rigoureuse, qu'il le suivait jusque dans l'enceinte de la Chambre; mais il en fut bientôt chassé, à la demande d'un député de l'opposition. D'autres agens de police, en assez grand nombre, veillaient aussi sur cette précieuse vie, indépendamment de cet acolyte; et il fut même sérieusement question de leur adjoindre un escadron de la garde municipale. On s'étonnera moins que Casimir Périer pût concevoir cette idée de garde prétorienne, lorsqu'on saura qu'on avait poussé si loin la flatterie dans son intérieur, que la petite horde doctrinaire qui avait planté ses tentes autour de lui, le nommait hautement devant lui *le premier consul*. Tout était sur ce ton; même hors de sa présence, il était de consigne de le louer avec emphase. Il y a plus : c'est qu'après sa mort, les doctrinaires, qui ne sont peut-être pas fâchés de l'avoir vu si tôt passer parmi les dieux, les doctrinaires ne tarirent pas sur la grandeur et la noblesse de ce caractère, dont le bon côté leur a échappé, je crois. Il n'y a pas long-temps encore, j'entendais M. Cousin le comparer à Napoléon, et jurer que, dans sa pensée, c'était le seul homme vraiment remarquable qui se fût présenté en Europe depuis la chute du colosse. M. Thiers, présent à ce panégyrique, applaudissait des deux mains. Nous étions douze dans le salon, et je me demandais, comme don Bazile : « Qui trompe-t-on ici? »

Une conversation, ou plutôt une discussion que le président du conseil eut avec l'ambassadeur russe, qui se plaisait à exciter sa bile pour lui arracher ses pensées secrètes qu'il ne savait plus contenir alors, dissipa totalement les illusions de Casimir Périer. Quelques mots, lâchés certainement à dessein, lui révélèrent qu'on avait des raisons pour ne pas regarder sa parole comme définitive, et que sa colère et ses menaces n'étaient que des démonstrations vaines. Il sut bientôt ce qu'il ignorait seul encore, il démêla la source des obstacles qu'il trouvait partout, et un abbattement profond succéda à cette ardeur qui le faisait se jeter au-devant de ses ennemis de toute espèce. Cet abattement était si visible, qu'il fallut bien lui trouver une cause, et son entourage publia que les attaques violentes de la presse, les calomnies et les injures d'un certain parti, excitaient en lui cette amertume; allégation la plus fausse, car Périer faisait profession de mépriser les clameurs des journaux, et elles ne lui causaient que de la colère et une émotion de rage

peut-être nécessaire à son tempérament. Du reste, il se confia peu à ses partisans doctrinaires, qu'il soupçonnait en secret de participer au gouvernement occulte du château ; mais son découragement augmenta chaque jour, et il était arrivé à son plus haut degré au moment où il tomba si gravement malade. Alors il avait déjà courbé sa tête sous la nécessité. Cet homme si impérieux, si jaloux de restaurer les droits et les prérogatives d'un premier ministre responsable, qui avait chicané si long-temps avant que d'entrer au ministère, qui, le jour de l'ouverture des Chambres, suivait sur un papier le discours que lisait le roi, afin de bien s'assurer que rien n'avait été changé dans la rédaction arrêtée au conseil, cet homme se chargeait du poids et de la responsabilité d'une foule de lois et de mesures qu'il n'approuvait pas ; il subissait de seconde main l'influence de M. Barthe, de M. Sébastiani, de M. Soult, qui avaient l'oreille du prince ou de son fils; il recevait ses négociations diplomatiques toutes faites, que M. Sébastiani lui rapportait de Neuilly ; en un mot, l'amour du pouvoir, dont il ne pouvait plus se dessaisir, l'avait fait consentir à n'en garder que l'apparence. Sur un seul point, Périer ne céda pas. Il jura qu'il mourrait plutôt que de demander aux Chambres des lois d'exception et le droit d'arbitraire, et il disait, en souriant, à ceux qu'il combattait sur ce point, « qu'il fallait être bien maladroit pour ne pas trouver l'arbitraire dans les lois existantes et le chercher autre part. » Sa morale d'homme d'état se ressentait un peu de ses habitudes de banque.

Il faut avoir vu de près Casimir Périer, avoir vu la joie impétueuse des premiers jours de son ministère, lorsqu'il avait reçu une bonne nouvelle, quand par une réponse ferme, il avait intimidé un ambassadeur, et fait changer en proposition accommodante une injonction de la sainte-alliance, pour se faire une idée du désespoir sombre et profond qui le saisit en voyant s'échapper une à une ses idées favorites. Rien ne pouvait plus relever cette âme abattue, pas même l'irritation que lui causaient ses adversaires, et qui lui avait donné tant de force, car c'était surtout dans la résistance qu'éclatait la vigueur du caractère de Casimir Périer. Il est impossibles d'oublier le spectacle de ce genre qu'il offrit dans les troubles du mois de septembre, à l'occasion de la prise de Varsovie. Il arriva dans la Chambre, où sa présence produisait toujours un certain effet, couvert d'une longue redingote grisâtre, semblable au vêtement historique de Napoléon, jeta d'un geste menaçant son portefeuille sur son pupître, et se croisa les bras d'un air de résignation, comme pour défier ses ennemis de venir jusqu'à lui. Son air était si imposant, que sa petite cour, qui venait d'ordinaire lui faire cortège à son entrée, resta immobile sur ses places, et que M. Thiers lui-même, qu'on voyait voltiger sans cesse autour du banc des ministres, s'arrêta à moitié de la route. Au silence que garda l'opposition, je me souviens du mot d'un des ennemis les plus intimes de Périer, qui le visitait alors chaque jour, et disait à ceux qu'il voyait rire du premier ministre : « Croyez-moi, cet homme n'est pas *moquable*. » En effet, on n'était pas plus digne, même dans les plus grands excès de la colère. Cette fois surtout, il se montra plein de noblesse. Plusieurs fois, il quitta son banc et sortit pour aller donner des ordres; car l'émeute grondait au dehors et à chaque moment des officiers d'ordonnance apportaient des nouvelles inquiétantes. Je sortis aussi pour le voir. Il était nuit déjà, et je le trouvai dans l'enceinte extérieure pressant la main de plusieurs officiers de la garde municipale et de grosse cavalerie qui l'entouraient, et leur disant d'une voie forte : « A la vie et

à la mort, messieurs ! c'est notre affaire à tous. On ne nous épargnerait pas plus les uns que les autres ! » Vous jugez de la réponse. Ce fut un bruit de sabres et d'éperons, un cliquetis d'armes et de juremens, qui ne présageaient ni de la clémence ni de la modération. Mais la violence du premier ministre était si communicative, qu'elle avait passé dans ses orateurs, dans les journalistes, jusque dans ses commis, et du 13 mars, jour de son avénement, datent cette polémique brutale, ces façons hargneuses et méprisantes du pouvoir, qui ont certainement amené les événemens du 7 juin dernier et conduit, par une pente bien naturelle, aux tribunaux militaires, aux proscriptions et à l'état de siège. Tant la machine est encore ébranlée des coups de pied que lui donnait Périer dans sa colère !

Après avoir encouragé ses soldats de la rue, le ministre revint ranimer l'ardeur de ses troupes de la Chambre, qui paraissaient passablement consternées. Il fallut qu'il montât lui-même à la brèche pour donner l'exemple : mais l'indignation l'avait saisi si fortement, qu'il eut peine à parler d'abord, et qu'il resta quesques instans à la tribune, l'œil étincelant, les narines ouvertes, et soufflant comme un lion qui se prépare à combattre. Il faut savoir que M. Mauguin avait accusé la police d'avoir excité et nourri cette émeute. Casimir Périer n'hésita pas à rejeter l'émeute sur M. Mauguin lui-même. — « Nous aurions desiré, dit-il, » que M. Mauguin, quand il est monté à cette tribune pour demander des expli- » cations, eût bien voulu s'expliquer sur-le-champ lui-même ; peut-être l'agitation » qui règne en ce moment dans la capitale n'aurait pas eu lieu ! » — Le murmure qui s'éleva à ces mots sur les bancs de l'opposition, lui rendit sa présence d'esprit et un peu de calme, en lui prouvant que ses ennemis se sentaient blessés des coups qu'il leur portait. Se tournant alors vers ses amis, vers le centre qui trépignait d'admiration : « On a parlé de danger pour vos délibérations, dit-il ; » n'y croyez pas, messieurs ! nous sommes chargés de vous défendre. Vous êtes » sous la protection de l'armée, de la garde nationale, qui, en criant vive la » Pologne, criait aussi vive le Roi ! » — A ces mots, il se mit à crier de toutes ses forces : *Vive le roi ! vive la France !* Les centres crièrent à tue-tête : *Vive le roi ! vive la France !* et le ministre, content de son discours, descendit de la tribune.

A ce récit, rien ne semble plus ridicule. Eh ! bien, rien n'était plus imposant. L'émotion de Casimir Périer, la chaleur de son apostrophe, l'impossibilité où il était de parler d'une manière suivie, ce poing qu'il levait avec fureur contre les bancs de l'opposition, le danger qu'il avait couru le matin de ce même jour où il avait failli périr sur la place publique (on l'avait cru du moins), le bruit du tambour et les rumeurs qu'on entendait au dehors, tout, jusqu'à l'obscurité qui régnait dans la salle, contribuait à faire de ce moment l'une des scènes les plus solennelles de notre histoire parlementaire, une de ces scènes dont votre Chambre des communes, plate et oblongue, ne peut vous fournir d'exemple. Ces sortes de discussions sont à-peu-près inexécutables dans le parlement d'Angleterre, pays assez paisible d'abord, où les allocutions se font en s'adressant au président, tierce personne désintéressée, où l'on parle de son banc en n'interpellant jamais son adversaire par son nom propre, et séparé seulement de lui par la longueur d'une table. Je sais un homme qui s'abstient, lorsqu'il est à pied, de parler aux personnes qu'il rencontre en voiture, parce qu'il est impossible, dit-il, qu'involontairement on n'ait pas, du haut d'un carosse, un air d'insolence envers le

piéton. Il en est ainsi de la tribune, du sommet de laquelle les paroles tombent plus rudement sur les bancs inférieurs, et où une parole cavalière devient aussitôt une insolence. Puis ces gradins en amphithéâtre dont la cime, par une fatalité singulière, est toujours occupée par les esprits les plus effervescens, semblent des hauteurs couronnées de troupes qui vont se précipiter contre la petite forteresse occupée par l'orateur. Ajoutez à cet effet les groupes qui se forment dans l'enceinte, et qui escarmouchent dans cet espace, en attaquant ou en défendant, souvent par des mots très-vifs, celui qui a la parole, la pétulance et les mouvemens français, et vous aurez une faible idée d'une séance de la Chambre des députés un jour d'émeute. Je désire que vous soyez forcé de vous en tenir à ma description, et que vous ne trouviez jamais l'occasion de jouir de ce spectacle, soit à Paris, soit à Londres.

Je vous ai montré Casimir Périer ce jour-là, parce que ce fut son dernier jour de bataille. Depuis, sa colère et sa verve allèrent toujours diminuant, comme sa puissance. Avec sa défiance contre ceux qui l'entouraient, augmentaient ses soucis. Il se sentait déchu à ses propres yeux; il se voyait responsable devant les Chambres, devant la nation, devant l'Europe, d'un système qui, chaque jour, devenait moins le sien; il s'apercevait qu'on l'avait pris, comme tant d'autres, pour user de son influence sur la classe qu'il était nécessaire de gagner en ce moment, et que, quand sa popularité serait usée, on le jetterait de côté, comme on avait jeté les hommes de juillet, à l'aide desquels on avait agi sur les classes inférieures et sur le parti exalté, qui était alors maître des choses. Casimir Périer était d'autant plus malheureux, qu'il se sentait complètement dupe; il ne pouvait aller d'un bout à l'autre de son cabinet, sans rencontrer sous ses pas deux ou trois de ses amis doctrinaires, qui guettaient sa succession sur son visage, et qui avaient tellement arrangé les choses, que de ses mains chancelantes son portefeuille devait choir infailliblement dans leurs mains. S'il allait au conseil, il trouvait un de ces doctrinaires blotti sous le pan de l'habit du prince; un doctrinaire avait l'oreille des diplomates étrangers; un doctrinaire s'était emparé du droit de lui faire ses discours; un autre, élève de celui-ci, s'était installé dans les fonctions de secrétaire général et tenait la correspondance des départemens. Les divisions ministérielles de la Chambre ne manœuvraient que sur les ordres de M. Guizot, de M. Rémusat et de M. Royer-Collard, le grand chef invisible. Enfin, la doctrine était son ombre, ou plutôt l'ombre de Banco qui le poursuivait sans cesse. Sa mort a tout expliqué; il avait prévu tout ce qui devait arriver.

Casimir Périer succomba au tourment que lui causait le sentiment de son impuissance et à la douleur de se trouver lui-même au-dessous de sa situation, car il sentait bien que ce pouvoir qu'il avait tant désiré, le lui eût-on laissé tout entier, il n'aurait pas pu en faire un utile usage. En effet, dans ses relations diplomatiques, il était arrêté à chaque pas par une ignorance des hommes et des choses, peu commune dans sa situation; en administration, il ne connaissait ni les lois, ni la nature des rapports entre les divers fonctionnaires, ni le mécanisme des rouages du gouvernement; et alors, au lieu d'apprendre et de s'instruire, il ne savait que s'irriter et se raidir contre les obstacles. Il n'est pas d'organisation humaine capable de résister long-temps à un combat de cette espèce. Battu, écrasé par ses souffrances secrètes et ses douleurs avouées, Casimir Périer sentit son intelligence s'arrêter, et le lit de misère où il alla tomber ne reçut qu'un corps où

la vie avait survécu à la raison. Quelle longue et cruelle agonie fut la sienne ! Agonie plus cruelle encore pour sa famille et ses vrais amis, que pour lui-même ! Quand, à de rares intervalles, une lueur d'intelligence vint le ranimer, on vit trop bien quelle avait été la plus constante de ses préoccupations ; il fallut s'abstenir alors de prononcer devant lui certains noms, de laisser approcher certaines personnes. A le voir se dresser avec majesté sur sa couche, à voir ses yeux brillant encore dans leur orbite éteint, et couronnés par deux larges sourcils noirs, ses cheveux blancs, sa longue et belle figure, jaunie et sillonnée par ses maux; à l'entendre laisser échapper des reproches sans suite, vous l'eussiez pris pour l'infortuné roi Léar, s'écriant dans sa démence :

*Yet I call you servile ministers !*

Quelqu'un qui l'assista dans sa maladie, m'a dit qu'il se plaignait surtout, mais d'une manière confuse, de ce que les promesses qui lui avaient été faites n'avaient pas été accomplies, et de la perte de sa popularité, qu'on lui avait ravie sans fruit pour le pays. Pendant ce temps, ses amis politiques de la Chambre exploitaient sa mort, en accusant la presse libérale et l'opposition d'avoir creusé sa tombe ; et, en d'autres lieux, on gouvernait à l'aise sous son nom, sans crainte de voir son ombre venir demander compte de l'abus sacrilège qu'on faisait de l'agonie d'un mourant !

La pensée qui tua Casimir Périer était malheureusement une pensée fausse. Il s'était persuadé qu'il était l'homme indispensable, l'homme unique de son temps; et une fois assis au faîte, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne l'avait pris que comme un instrument, pour l'user, comme on avait fait d'autres, et le jeter ensuite dans un coin. Que devint-il donc, quand il vit avec quelle rapidité s'usent l'intelligence, le crédit et le renom dans cette place qu'il occupait ! Quel coup pour lui, quand il sut, à n'en pas douter, qu'on avait déjà calculé en haut lieu combien de temps à-peu-près il pourrait durer, et quand, regardant autour du maître, il trouva ses ennemis déjà désignés par lui, attendant, non sans impatience, le temps de fonctionner à leur tour. Il avait tort ! C'est là le gouvernement représentatif, qui ne subsiste qu'à force d'intelligences et de poumons, en consommant des cerveaux et des poitrines, comme le régime absolu consomme de la chair et des os. Celui-ci envoie des masses d'hommes sans choix au feu du canon, et les fait tuer sur le champ de bataille ; celui-là prend l'élite de la nation et la fait périr sur les marches de la tribune. Dans l'armée, comme dans les Chambres, à chaque combattant qui tombe, on serre les rangs et il n'y paraît plus. Les Canning, les Fox, les Foy, les Lamarque sont remplacés et s'oublient comme tant de morts illustres, enterrés après la victoire. Heureux ceux qui ne sont pas oubliés déjà de leur vivant, et qui meurent avant que d'être arrivés à ce poste du pouvoir, où disparaissent toutes les illusions, et où, après s'être bien long-temps cru si fort, on se trouve tout-à-coup si impuissant, si désorienté et si faible !

(*West-End-Review.*)

# DE LA CONDITION DES FEMMES A ROME.

L'histoire n'était qu'un long roman à chapitres parfois intéressans, plus souvent insipides. La critique le sentait, et depuis long-temps elle s'efforçait vainement de détruire des récits accueillis sans examen, lorsqu'enfin, de nos jours, elle a pris un essor extraordinaire. Déjà tant d'erreurs ont été renversées par elle, que ceux qui ont étudié sous l'ancienne école feraient un bon marché en oubliant ce qu'ils ont appris pour apprendre ce qu'ils ne savent pas.

C'est surtout contre l'histoire romaine que l'esprit de critique a exercé ses forces. Cette Rome, dont les lois immortelles enlacent encore comme un vaste réseau presque tous les peuples civilisés, devait s'attendre qu'on lui demanderait compte de la domination que ses souvenirs exercent sur le monde. Un Allemand d'une science prodigieuse, Niébuhr (1), s'est chargé d'examiner ses titres. Mais une vie d'homme ne pouvait résister aux immenses travaux que nécessitait une pareille entreprise. Luttant avec une ardeur sans égale contre des difficultés toujours renaissantes, le savant a succombé avant l'âge. Si on l'eût ouvert pour connaître le mal qui le rongeait, je ne serais pas étonné qu'on eût trouvé le nom de ROME gravé sur son cœur.

Génie personnifié de la critique historique, Niébuhr s'est assis sur la ville éternelle ; et là, de ses puissantes mains écartant les masses des temples chrétiens, soulevant les nobles débris des palais des empereurs et des imposans édifices de Rome libre, et fouillant jusqu'au sein de la Rome des rois, il a tenté d'ébranler leurs trônes. Ses disciples se sont glissés dans les crevasses pratiquées par les efforts du géant, et remuant ensuite avec force le sol primitif, ils ont tout détruit dans l'espoir de trouver la vérité sous des ruines. Mais, faut-il le dire? il semble que les cendres des vieux Romains jetées au vent, (la poussière des monumens anciens si fortement agitée), se soient condensées dans les airs autour de la reine du monde, et l'enveloppent comme d'un nuage épais pour cacher aux regards des novateurs le mystère de son origine, les vrais noms de ses premiers chefs, et le développement de ses belles institutions. Rome antique pourrait être comparée à cette caverne du Mexique, où il faisait tout juste assez clair pour apercevoir les ténèbres.

Ce n'est pas que je veuille contester l'utilité des travaux de l'école historique. Nous lui devons des découvertes vraiment merveilleuses. Je me plais à reconnaître, avec le plus éloquent des disciples de Niébuhr, que *cet homme célèbre a su l'antiquité comme l'antiquité ne s'est pas toujours sue elle-même, et qu'il ne faut pas se hasarder à parler légèrement de ce collègue des décemvirs.* J'admire la science de ses imitateurs, et surtout l'érudition, l'élégance et la hardiesse de notre Michelet. Mais si tous ses savans ont doté l'histoire romaine de trésors jusqu'alors inconnus, leur inexorable critique ne tend-elle pas aussi à la déshériter de ses plus beaux ornemens ?

Qui pourrait donc renoncer sans regret à ce fier et noble Romulus, vrai type des fondateurs d'empire? à ces épisodes pleins de charme et d'intérêt, l'enlèvement des Sabines et leur touchante intervention en faveur de leurs époux? au pieux Numa, à sa mystérieuse Egérie, au triomphe d'Horace sur les Curiaces? N'est-il

(1) *Histoire Romaine*, 2 vol. grand in-8°. Chez Louis Hauman et Comp.e, à Bruxelles.

pas pénible de rayer de la liste des rois de Rome Tullus Hostilius, destructeur d'Albe, Ancus Martius, si favorable à l'agriculture, et Tarquin l'Ancien, qui desséchа, dit-on, le Velabrum, et construisit ces magnifiques acquéducs que l'homme le plus dédaigneux ne peut voir sans étonnement? Faut-il enfin renvoyer au pays des chimères les autres Tarquins, Lucrèce, Horatius Coclès, Mutius Scévola, Clélie, Brutus, comme autant de brillans fantômes de vices, de vertu, de courage et de patriotisme?....

La nouvelle école historique semble pourtant exiger tous ces sacrifices. Elle fait descendre encore bien d'autres célébrités du piédestal où l'admiration des hommes les encense depuis tant de siècles. Elle conteste jusqu'aux noms des collègues d'Appius Claudius, et l'action stoïque de Virginius trouve à peine créance auprès d'elle.

Que tous ces noms fameux de l'ancienne Rome s'évanouissent, j'y consentirai, pourvu qu'on fasse grâce à Servius Tullius. A ce modèle des guerriers, des rois et des législateurs, les anciens historiens donnent, je l'avoue, un bien singulier père. Sa mère, la belle Ocrisia, vit ce que Niébuhr appelle la manifestation d'un dieu. Mais quel est le grand homme des anciens jours dont l'origine ne soit pas entourée de fables plus ou moins absurdes? Le serpent d'Olympias doit-il nous faire douter d'Alexandre?

Servius Tullius se fit respecter au dehors par ses victoires, au dedans par sa fermeté. Ami sincère d'une liberté sage, il sut résoudre le problème si difficile de donner les honneurs aux grands et aux riches, du pouvoir aux hommes capables, de l'aisance aux classes laborieuses, et à tous les citoyens l'exercice du droit de suffrage, en gardant toute une proportion habilement calculée. — L'ingratitude est toujours le prix des bienfaits. Un si bon roi devait périr par le crime des méchans, qui, trop lâches pour l'attaquer dans sa force, le furent assez pour poignarder un vieillard incapable de se défendre. Ses belles lois, que proscrivit la tyrannie de Tarquin-le-Superbe, furent en partie remises en vigueur dans la suite et firent long temps la gloire et la force de Rome; mais elles avaient à lutter contre trop d'obstacles, et la liberté, qui avait été une heureuse réalité sous Servius, ne fut qu'un vain mot, une amère et cruelle dérision sous la république.

Si le romain Servius Tullius n'a jamais existé, quel est donc le vaste génie qui créa ce code si digne de notre admiration? Serait-ce le client du Lucumon Vibenna, le Tusque Mastarna, ce prétendu conquérant de Rome? Quand je vois qu'on ne s'appuie que sur l'autorité de Claude pour dépouiller Servius de l'auréole de gloire dont la tradition romaine a entouré sa tête, je ne puis m'empêcher de songer à l'*apocolokintosis* de Sénèque.

Au milieu de ce chaos d'incertitudes, remarquons avec Niébuhr lui-même, que celui qui sonde des erreurs enracinées avec la volonté de les détruire, ne peut pas toujours se garantir d'exagération, et que la modération ne peut venir qu'après la victoire. Nous, qui ne suivons que de loin les maîtres de la science, sachons donc nous abstenir jusqu'à ce que la lumière soit faite. Imitons notre Montaigne, qui aimait tant à reposer sa tête sur l'*oreiller du doute*.

Cependant il existait à Rome d'antiques institutions dont on peut encore retrouver des traces. Je vais en parler; mais je me garderai bien de leur donner un auteur certain, et d'assigner des époques précises à leur origine, à leur dévelop-

pement, aux modifications qu'elles ont éprouvées. Je craindrais de passer pour plus ignorant que je ne le suis.

Les premiers habitans de *Rome*, ville de la force, adoraient la divinité sous la forme d'une lance, *quir*. De là leur nom de Quirites; de là, ce droit quiritaire, particulier aux Romains, si opposé au droit des gens, si exact dans ses formes, et dans les modes duquel la lance figurait presque toujours, comme pour en rappeler l'insolente origine.

La cité se composait de *gentes*, associations civiles dont les membres avaient le même nom, les mêmes dieux, le même sépulcre, mais n'étaient point unis, comme on l'a cru, par le lien du sang. Chacune de ces associations se composait elle-même de familles dont les chefs étaient armés d'un pouvoir terrible. La cité était forte, parce que la famille était fortement constituée. Maître absolu de ses esclaves et de ses enfans, le père de famille exerçait sur eux le droit de vie et de mort.

Chez un pareil peuple, où, dans le principe, les femmes paraissent avoir été une conquête, il était difficile qu'on les considérât autrement que comme des choses. Par les solennités de la confarréation, la femme devenait la fille de son mari, la sœur de ses enfans. Elle tombait *in manum viri*, expression intraduisible dans notre langue. Juge sans appel, il pouvait, après avoir pris l'avis de ses parens, la condamner à mort si elle violait sa foi, dérobait ses clés, sortait la tête nue, ou buvait du vin. Le vin trouble la raison et peut faire commettre des fautes. C'est par ce motif que l'usage en était si sévèrement interdit aux femmes. Le romancier Plutarque raconte que, pour s'assurer de l'observation de la loi, tous les parens d'une femme étaient autorisés à interroger son haleine par un baiser.

La confarréation se célébrait en présence de dix témoins, au moyen de certaines paroles sacramentelles, et avec l'intervention des pontifes. Les époux goûtaient le gâteau sacré, *farreum*. Le fer d'une lance partageait les cheveux de la fiancée. Elle touchait l'eau et le feu, élémens de la nature. Des flambeaux étaient allumés au nombre de cinq, composé de 3 et de 2, symbole mystique de l'union de la force active avec la force passive; et j'ai lu, je ne sais où, mais j'ai lu que dans le sacrifice on avait soin de ne pas verser la bile avec le sang des victimes, et qu'on la faisait couler à côté, pour apprendre aux époux que la colère devait leur être inconnue.

La convention *in manum* résultait encore de la coemption et de l'usucapion. Je suis obligé de me servir de ces expressions barbares, parce qu'elles sont techniques. La coemption se faisait par une mancipation, ou vente fictive, en présence de cinq témoins pubères, citoyens romains, et d'un porte-balance. L'homme, frappant l'un des plateaux de la balance avec une pièce d'airain, demandait à la femme, autorisée par son père ou par ses tuteurs, si elle voulait être sa mère de famille. Sur sa réponse affirmative, et lorsqu'elle avait prononcé la formule : *Ubi tu gaius, ego gaia*, il devenait son seigneur et maître.

L'usucapion, sorte de prescription, était un mode d'acquérir du droit quiritaire. Les meubles s'acquéraient par la possession d'une année. De même, suivant la loi des douze Tables, la femme *mariée* qui restait une année entière sous le toit conjugal passait sous la puissance de son mari. Si elle voulait usurper l'usucapion, c'est-à-dire interrompre la prescription, il fallait que, chaque année, elle quittât la maison au moins pendant trois nuits.

Il faut observer qu'au temps des douze Tables, peut-être auparavant, et certainement depuis, il y avait à Rome deux sortes de mariages légitimes, le mariage accompagné ou suivi de la convention *in manum*, et le mariage *libre*, qui ne conférait point au mari les mêmes pouvoirs sur sa femme et sur ses biens. Dans le mariage libre, la femme conservait le nom de son père. Il était uniquement fondé sur le consentement réciproque, et il n'avait lieu qu'entre citoyens romains. Gardez-vous de le confondre avec le *concubinatus*, ce mariage du droit des gens, qui se contractait, par exemple, entre un citoyen romain et une étrangère, et qui n'était pas lui-même cette union illicite et déshonnête que nous avons flétrie du nom de concubinage.

La loi des douze Tables prohibait le mariage entre les patriciens et les plébéiens. Ce n'était là qu'une des nombreuses conséquences de l'ancienne querelle de ces deux ordres, querelle qui nous agite encore aujourd'hui, et qui malheureusement durera autant que le monde; car l'histoire prouve qu'elle est une nécessité de l'ordre social. Cependant cette disposition des douze Tables fut rapportée quelques années après, sur la proposition du tribun Canuleius. Elle eût d'ailleurs été bientôt abrogée par les mœurs. L'amour nivèle les rangs, rapproche les distances, et se joue des orgueilleuses prohibitions des hommes.

Outre les cérémonies dont j'ai déjà parlé, on en suivait beaucoup d'autres dans les noces; mais il faudrait une critique bien éclairée pour distinguer celles qui étaient relatives au mariage par la confarréation ou la coemption, d'avec celles qui ne l'étaient qu'au mariage libre, ou qui ont pu être introduites par la succession des temps.

Après la stipulation des fiançailles, la future épouse recevait l'anneau de fer ou d'or et le baiser chaste et pudique, *osculum*. Le jour des noces était fixé; mais on ne pouvait les célébrer ni dans les jours néfastes, ni dans les jours de fêtes, à moins qu'il ne s'agît du mariage d'une veuve, ni même dans ce beau mois de mai qui nous sourit tant, à nous, avec sa verdure et ses guirlandes. Le temps favorable aux noces venait après les ides de juin. On consultait les auspices, et si le ciel n'était troublé par aucun signe alarmant, si l'on apercevait surtout une corneille, type de la fidélité conjugale, on commençait la cérémonie. — Nous ne suivrons pas la jeune épouse au temple; l'aurore n'a pas encore dissipé les ténèbres de la nuit. Mais voulez-vous la voir? venez au sortir du sacrifice..... La voici: admirez l'édifice de ses cheveux, ce voile qui couvre sa tête, et sur le voile cette couronne de verveine, ou ces fleurs, symbole d'innocence et de candeur. Remarquez sa robe simple et sans ornement, formée d'un moelleux tissu de laine de brebis, et cette ceinture que son époux aura tant de plaisir à dénouer. Mais le cortége s'avance. Voyez ces groupes joyeux qui précèdent et suivent la mariée conduite par deux jeunes enfans, et devant elle le flambeau d'hyménée, la branche d'aubépine, la quenouille chargée de laine, et la corbeille qui renferme ses objets de travail. Au bruit des instrumens et des cris cent fois répétés de *thalassio*, *thalassio*, on arrive près de la maison de l'époux, dont la porte est ornée de bandelettes de laine et de fleurs fraîches écloses. La mariée répand une huile odoriférante sur la porte, et les amis communs, l'enlevant dans leurs bras, lui font franchir le seuil sans qu'elle y pose le pied. On la fait asseoir sur une fourrure; les clés lui sont livrées, des noix sont répandues, emblème de la sollicitude maternelle, et bientôt, de trois pièces de monnaie qu'elle a apportées, l'une est remise à l'époux, l'autre

placée dans le foyer des dieux domestiques, et la troisième dans une bourse qu'on dépose dans le carrefour voisin où les Lares reçoivent un sacrifice annuel...

N'assistons point au repas de noces. Quoique les lois somptuaires y autorisent certaine prodigalité, les mets ne vous plairaient pas, et vos oreilles s'effaroucheraient peut-être des traits lestes et satiriques que se permettent les convives. — Mais les danses sont finies, et voici revenir la nuit. Les époux sont conduits près du lit nuptial parsemé de roses et de fleurs. L'enfant chargé du flambeau d'hyménée se retire. Imitons-le...

Sous le ciel de l'Italie, les femmes pouvaient se marier à douze ans. Après la mort de leurs maris, elles portaient le deuil pendant dix mois, avant l'expiration desquels il leur était défendu de se remarier. Nous retrouvons cette loi et beaucoup d'autres encore dans nos Codes; car, il ne faut pas croire qu'en législation les modernes aient rien inventé. Cependant alors, comme aujourd'hui, le mariage contracté par les veuves avant les dix mois résolus n'était pas nul. Elles en étaient quittes pour sacrifier une vache pleine. Dans la suite, elles furent notées d'infamie et condamnées à l'amende, quand elles se mariaient dans les dix mois sans l'autorisation du préteur ou du prince.

J'ai dit que, par la convention *in manum*, la femme devenait la fille de son mari; et, en effet, elle s'asseyait à son foyer, prenait son nom, participait à ses honneurs et à son culte, et lui succédait concurremment avec ses enfans. De plus, si, après s'être obligé par le *nexum*, le Romain ne pouvait payer sa dette, et que la sentence d'addiction fût rendue, sa femme, comme tous ses autres biens, passait avec lui au pouvoir de son impitoyable créancier.

Dans les premiers temps de Rome, le testament se faisait dans l'assemblée des comices et n'était autre chose qu'une adoption. On sait que les comices étaient interdits aux femmes; et comme elles ne pouvaient alors ni adopter, ni être adoptées, elles ne pouvaient pas non plus donner ou recevoir par testament. Ce ne fut que postérieurement que la faculté de tester leur fut accordée.

Si les femmes n'avaient pas de droits dans la cité, on les indemnisait par des égards. Elles n'étaient assujéties à d'autre travail qu'à filer de la laine, et l'on ne pouvait même exiger d'elles qu'elles préparassent de leurs mains la nourriture de la famille. Il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues, qu'on ne proférerait aucune parole deshonnête en leur présence; qu'on ne se déponillerait pas devant elles; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les appeler à leur tribunal, et qu'il ne serait permis à personne de les saisir par leurs vêtemens pour les citer en justice. Un peu plus tard, elles obtinrent d'aller en char aux jeux et aux sacrifices, et d'être honorées d'une oraison funèbre lorsqu'elles mouraient âgées. On institua pour elles la fête des matronales. Enfin, quand leurs maris revenaient de voyage ou des champs, ils les faisaient prévenir de leur arrivée, usage qui, soit dit en passant, devint une sage et prudente précaution dans les siècles qui suivirent.

Le mariage modifiait la puissance paternelle. Une très-ancienne loi défendait au père de vendre le fils à l'union duquel il avait consenti. Les filles étaient, comme les enfans mâles, soumises au père de famille; mais le lien qui les unissait à lui était plus facile à rompre. Pour prévenir les épouvantables conséquences

du *nexum* et de l'addiction, le Romain voulait-il mettre ses enfans hors de sa puissance? trois ventes successives *per æs et libram* étaient nécessaires relativement au fils; une seule suffisait pour la fille. S'il n'était pas intervenu de contrat de *fiducie*, le fils et la fille restaient *in mancipio* de l'acquéreur. Ils tombaient encore *in mancipio*, quand le père les abandonnait pour le dommage qu'ils avaient causé. Le *mancipium*, sorte de puissance, différait de la *manus*, et n'avait pas non plus les mêmes effets que la puissance paternelle ou dominicale. Lorsqu'il y avait eu *fiducie*, l'acquéreur remancipait la fille au père naturel, et celui-ci l'affranchissait par la *vindicte*. Alors elle était émancipée.

Voulait-on procéder à une adoption (et remarquez que je parle ici de ce qui se fit postérieurement à l'établissement des préteurs)? le père adoptif, après la remancipation faite au père naturel, revendiquait la fille devant le préteur, qui la lui adjugeait. — Quelquefois l'adoption produisait un effet bizarre; car si un père adoptait la femme de son fils, le mariage devenait nul. On ne pouvait obvier à cet inconvénient que par l'émancipation du fils.

Les pères du concile de Mâcon refusaient une âme aux femmes. Moins injustes qu'eux, mais injustes encore, les Romains leur reprochaient de la faiblesse et de la légèreté. Véturie sauva pourtant Rome de la colère de Coriolan. Ce fut à la noble ambition de la fille d'un Fabius que les plébéiens durent l'élection de leur premier consul; et dans les discordes civiles, les Cornélie, les Porcie, les Fulvie donnèrent l'exemple de l'énergie et du courage à leurs enfans et à leurs époux.

Dans le principe, il n'était permis aux femmes de parler qu'en présence de leurs maris. M'accusera-t-on d'impolitesse, si je fais remarquer que cet usage n'était peut-être pas moins fatiguant pour ceux-ci que gênant pour elles? Une femme ayant un jour plaidé sa propre cause, cet événement extraordinaire frappa Rome d'étonnement, et le sénat crut devoir envoyer consulter l'oracle d'Apollon pour savoir si la ville n'était point menacée d'un grand malheur. Il paraît que la réponse de l'oracle ne fut pas effrayante, car le prodige se renouvela souvent jusqu'au temps de Caïa Afrania. Cette femme de sénateur était une violente et déhontée plaideuse. En vérité, je ne puis dire ce qu'elle montra au préteur siégeant sur son tribunal. Pour éviter à l'avenir un pareil scandale, le droit de plaider fut interdit aux femmes. Toutefois l'histoire mentionne encore le beau succès de la fille d'Hortensius, qui, digne héritière du talent de son père, osa défendre la cause des femmes devant les triumvirs, et les força, par sa brillante et persuasive éloquence, à diminuer les taxes auxquelles ils les avaient soumises.

Incapables de toutes charges publiques et civiles, les femmes ne pouvaient point être tutrices, car elles étaient elles-mêmes en tutèle pendant toute leur vie. La loi des douze Tables n'en exemptait que les vestales, et ce ne fut que sous Auguste qu'on fit sortir de tutèle la femme qui avait trois enfans. Quoique cette tutèle des femmes pubères soit une des plus curieuses institutions des Romains, bien peu de personnes la connaissent. Avant la découverte des Commentaires de Gaïus, elle était à peine un souvenir.

Un citoyen de Rome se serait cru déshonoré s'il n'eût fait un testament. Aussi ne manquait-il presque jamais de dicter cette loi de famille. Il nommait alors un tuteur à ses filles, à sa femme, quand le mariage avait été accompagné de la convention *in manum*, ou bien encore à sa bru placée sous la *manus* de son fils. Il

lui était même permis d'autoriser sa femme à se choisir le tuteur qu'elle aimerait le mieux. L'option pouvait être restreinte ou sans limites. Dans le premier cas la femme se choisissait un tuteur une fois, deux fois, suivant la volonté exprimée du testateur, dans le second, elle pouvait en changer autant de fois qu'elle le désirait. Heureuses celles qui jouissaient du droit d'option dans toute son étendue! Elles se délivraient facilement d'un tuteur bourru pour se mettre sous la douce autorité d'un tuteur plus aimable.

Ce changement de tuteur s'opérait par une coemption qu'on nommait fiduciaire. Après la mancipation ou vente fictive par la balance et la pièce d'airain, l'acquéreur remancipait on revendait la femme à celui qu'elle avait choisi. Ce dernier l'affranchissait par la vindicte, et devenait ainsi son tuteur fiduciaire.

La coemption avait encore un autre but d'utilité pour les femmes. Quand la loi leur eut permis de tester, elles ne purent faire leur testament, sauf quelques exceptions, qu'après une coemption suivie de la remancipation et de l'affranchissement. On ne les dispensa de ces formalités que sous le règne de l'empereur Adrien.

La force de la famille résidait dans les mâles. Quand un Romain *intestat* n'avait pas d'enfans sous sa puissance, sa succession appartenait à ses agnats, c'est-à-dire aux parens qui lui étaient unis par les mâles. Mais comme il était juste que ceux qui profitaient des avantages supportassent les charges, les agnats les plus proches devenaient tuteurs légitimes de la femme et des filles du défunt, à défaut de tuteurs testamentaires. Par suite du même principe, la tutèle appartenait aux gentils, lorsqu'il n'y avait pas d'agnats. Mais je ne sache pas que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ayons des notions positives sur la succession et sur la tutèle des gentils. Le droit de gentilité tomba en désuétude, et la tutèle des agnats pour les femmes fut abolie par la loi Claudia.

On conçoit qu'une tutèle qui durait toute une vie de femme était quelquefois un lourd fardeau pour un tuteur. Cependant le tuteur fiduciaire n'était point autorisé à le déposer, parce qu'il s'en était chargé de lui-même. Mais l'agnat, tuteur légitime, pouvait s'en débarrasser au moyen d'une cession *in jure*. Si le cessionnaire mourait ou changeait d'état, la tutèle revenait au cédant. Si c'était le cédant, elle passait à l'agnat le plus proche après lui. Le droit de céder sa tutèle appartenait aussi à l'ascendant qui, après avoir mancipé ou vendu fictivement sa fille sous la condition qu'elle lui serait remancipée, l'avait ensuite affranchie. On le considérait comme tuteur légitime.

Outre les tutèles légitime et testamentaire, les lois et les sénatus-consultes avaient établi une tutèle dative dans plusieurs cas prévus. Alors le préteur donnait des tuteurs aux femmes.

C'était, du reste, une tutèle toute particulière que cette tutèle des femmes pubères. Les tuteurs n'étaient point obligés de rendre compte, et souvent ils n'interposaient leur autorité que pour la forme. La tutèle légitime n'avait même pour but que de conserver les biens dans les familles. Les femmes ne pouvaient ni tester, ni aliéner leurs biens, ni contracter des obligations, à moins de motifs très-graves, sans le consentement de leurs tuteurs légitimes, parce que ceux-ci ayant droit à leur hérédité *ab intestat*, le législateur ne voulait pas qu'ils en fussent exclus malgré eux par un testament, ni qu'elle leur parvînt affaiblie par des dettes ou par la vente des objets les plus précieux.

Le droit politique et civil des Romains ayant été altéré par des modifications successives, la tutèle des femmes et la convention *in manum* devinrent des hors-d'œuvre. Aussi n'en est-il pas question dans les immenses compilations de Justinien.

L'une des conséquences du mariage accompagné ou suivi de la convention *in manum*, était de rendre le mari propriétaire de toute la fortune de la femme. Il paraît au contraire que, dans le mariage *libre*, la femme, restant sous l'autorité de son père ou de ses tuteurs, ne donnait que sa dot et n'était point dépouillée de ses autres biens. De là cette préférence marquée que les femmes montrèrent pour le mariage libre et qui amena l'abrogation tacite et même expresse de la disposition des douze Tables qui faisait résulter la convention *in manum* de la cohabitation continue pendant une année.

Trop faibles pour briser les chaînes dont le législateur les avait chargées, les femmes parvinrent peu à peu, en se glissant entre leurs anneaux, à se débarrasser de leur gênante étreinte. Les moyens de séduction ne leur manquaient pas, et leurs richesses augmentèrent à un tel point, qu'elles soumirent leurs maris à leurs moindres caprices. Les hommes sentirent alors la nécessité de secouer le joug. Les lois Oppia et Voconia furent rendues pour réprimer le luxe des femmes, lois sévères, dont la première les priva des plaisirs de la coquetterie et de la vanité, et la seconde restreignit pour elles le droit de succéder et de recevoir par testament. Caton le Censeur fut le plus ardent provocateur de cette dernière loi. Ses discours étaient pleins de violence et d'âcreté. Mais il en fut puni; quelques années après, au déclin de sa vie, une jeune esclave et la jolie fille de Saloninus lui firent expier tous ses blasphèmes contre les femmes.

Si nous en croyons les classiques, une loi qu'ils attribuent à leur Romulus défendait à la femme de quitter son mari, mais permettait à celui-ci de répudier sa femme pour les mêmes causes qui lui donnaient le droit de la condamner à mort. La répudiait-il pour d'autres motifs, la moitié de son bien était dévolue à sa femme, l'autre moitié consacrée à Cérès, et il était lui-même dévoué aux dieux infernaux. — La loi des douze Tables autorisa vaguement le divorce pour toute cause juste, et l'on croit qu'elle rendit commun aux femmes le droit de divorcer. Mais, disons-le à leur louange ou bien à celle des maris, le divorce permis par les lois fut long-temps proscrit par les mœurs. On n'en vit pas d'exemple jusqu'à l'an 522 de Rome. Spurius Carvilius fut le premier qui répudia sa femme. Son motif fut qu'elle était stérile. On le blâma généralement. Plus tard on fut moins scrupuleux. Publius Sempronius répudia la sienne parce qu'elle avait été aux jeux publics sans sa permission, et Sulpicius Gallus parce qu'elle avait assisté à des funérailles la tête couverte d'un voile. — Pour le deuil on sortait des usages ordinaires, et les femmes n'allaient aux funérailles que la tête découverte et les cheveux détressés et pendans. Les décemvirs, soigneux de la beauté des femmes, leur avaient défendu de se déchirer les joues avec leurs ongles dans ces tristes cérémonies des morts. Un savant, Hadrianus Junius, a fort singulièrement interprété le *ne genas radunto* de la loi. Il dit sérieusement qu'on défendait aux femmes de se raser les joues, de crainte qu'elles ne se fissent pousser de la barbe, signe de supériorité qui doit être réservé aux hommes.

Il y avait sur le Palatin un temple dédié à la déesse *Viriplaca* où les époux allaient se réconcilier dans l'épanchement d'une confiance mutuelle. C'est peut-être à cet usage qu'il faut attribuer la rareté des divorces dans les premiers siècles de Rome. Souvent aussi la bonne intelligence était rétablie par le soin des parens, qu'on réunissait dans ce but à des repas connus sous la dénomination de *charistia*.

Si les lois font quelquefois les mœurs, les mœurs détruisent plus souvent les lois. L'exemple des premiers divorces fut contagieux. Les productions, les vices, et le culte de l'Orient vinrent enrichir et corrompre Rome. Le tribunal domestique fut méprisé. On se fit un jeu non-seulement des nœuds sacrés du mariage, mais aussi de l'honneur et de la vie. Dans une seule année deux cents femmes empoisonnèrent leurs maris pour faire place à d'autres époux. Les hommes se lassèrent d'un lien si dangereux. L'ancienne loi de Rome qui obligeait les citoyens nubiles à se marier, ne fut plus observée. Les censeurs, notamment Métellus, convoquèrent souvent le peuple pour l'exhorter au mariage; mais leurs prières, leurs menaces même furent inutiles. Au temps d'Auguste, l'empire, décimé par les proscriptions, était dans un état si fâcheux, que cet empereur se crut obligé de porter la célèbre loi Papia, qui engageait au mariage en accordant des priviléges aux personnes mariées et en prononçant des peines contre les célibataires.

Le divorce n'était soumis à aucune forme solennelle quand il s'agissait d'un mariage libre; mais s'il y avait eu convention *in manum*, la femme, autorisée à divorcer, faisait dissoudre la confarréation et la coemption par les cérémonies contraires de la diffarréation et de la rémancipation.

On se heurte contre des invraisemblances lorsqu'on examine si, outre le droit de répudier leurs femmes, les Romains avaient aussi celui de les céder. Les historiens rapportent qu'une loi de Numa permettait au mari qui avait assez d'enfans, de céder sa femme à un autre citoyen qui désirait en avoir, et qu'il était même le maître de la lui abandonner pour toujours ou de la reprendre dans la suite. Une loi pareille ne pourrait avoir existé que dans un temps où il y avait disette des femmes. Ils disent pourtant qu'on l'exhuma de la poussière des siècles, quand Caton d'Utique voulut céder sa femme, Marcia, alors enceinte, à Quintus Hortensius. César se moque du stoïcien, parce qu'il eut soin de ne la reprendre qu'après la mort d'Hortensius, lorsqu'elle fut devenue héritière de ses grands biens.

Malgré l'autorité des classiques, je ne puis ajouter foi à l'exemple isolé qu'ils nous jettent en preuve. L'intervention de Philippe, père de Marcia, au mariage de sa fille avec Hortensius, me ferait croire que ce mariage avait été précédé d'un divorce, qu'il était alors bien facile d'obtenir.

Après Auguste, les mariages furent plus fréquens peut-être, les divorces bien plus faciles encore. Les femmes se mariaient pour divorcer, et divorçaient pour se marier. Sénèque prétend qu'elles comptaient leurs années, non par le nombre des consuls, mais par le nombre de leurs maris; et, dans sa poétique exagération, Juvenal s'écrie : « Une femme prend huit maris dans cinq ans, et les fleurs mises » à sa porte le jour de ses premières noces ne sont pas encore fanées lorsqu'elle » en célèbre de nouvelles. »

Pouvait-il en être autrement chez un peuple corrompu par les raffinemens du luxe et les débordemens de la débauche? Rome était inondée de crimes et de trésors. Les mauvaises passions grandissaient sous la soie, les tissus de l'Asie, la fumée des parfums et au milieu des merveilles des arts. Ce fut alors qu'on vit paraître ces miroirs en or et en argent garnis de pierreries, que de belles esclaves soutenaient, attentives au moindre signe de leurs maîtresses. Les vêtemens, les meubles se multiplièrent sous toutes les formes. Jamais élégante de Paris n'eut de toilette comparable à celle de *Sabine*, et tel titre du Digeste contient plus de noms d'habits, d'ornemens, de bijoux et de cosmétique que notre langue ne saurait en offrir. Entourées des plus voluptueuses jouissances du luxe, les dames romaines ne trouvaient pas toujours le bonheur et la paix de l'âme. Le désespoir les forçait souvent de recourir à l'épingle qui tenait leurs cheveux, placée là comme un serpent parmi des fleurs.

Les chefs de l'empire ne semblaient être au-dessus des lois que pour avoir le privilége d'étonner le monde par leurs criminelles folies et leurs monstrueuses impuretés. Rome fut successivement souillée par les orgies de Tibère, tyran cruel qu'on n'osait même pas mépriser; de Caligula, non moins fameux par ses incestes que par le consulat de son cheval; et de Messaline dont le nom est resté une dégoûtante injure. Après eux, Néron, gorgé de sang, se jette dans les bras de cette Poppée que cent ânesses suivaient toujours dans ses voyages pour lui fournir le lait de ses bains. Vitellius s'immortalise par un plat célèbre dans les annales de la gastronomie. Adrien fait un dieu d'Antinoüs. Marc-Aurèle monte sur le trône; mais à côté de lui s'assied Faustine, la plus infâme des prostituées. Digne fils de Faustine, Commode est empoisonné par ses concubines. Géta donne des repas qui durent trois jours, où chaque service se compose de mets dont les noms commencent par la même lettre de l'alphabet; et Caracalla, son frère et son assassin, renouvelle sciemment le crime d'OEdipe et de Jocaste.

Les femmes perdaient jusqu'au sentiment de leur dignité au milieu de ces scènes de dépravation; et bientôt, lorsque parut ce nouvel empereur, ce jeune prêtre du soleil qui, couchant sur des roses, se nourrissait de talons de chameau et de langues de rossignol, et qui, dans sa vie d'un jour, eut le temps d'épuiser toutes les ressources d'une imagination déréglée, on vit, dit l'historien Lampride, si bien traduit par Châteaubriand, on vit les premières et les plus belles femmes de Rome, attelées toutes nues au quadrige d'Héliogabale, se disputer l'honneur de le rouler sous des portiques semés de paillettes d'or....

Je m'arrête, non pas que j'aie tout dit; le sujet est inépuisable. Mais il faut savoir finir. L'ennui vient quand l'attention est fatiguée. Heureux si j'ai pu intéresser les hommes en leur parlant des femmes, et ne pas déplaire à celles-ci en les entretenant d'une partie de leur histoire!

Abel Pervinquière.

# SCIENCES. DOCTRINES.

## DE L'INFLUENCE DES LOIS SUR LES MOEURS,

### ET DE L'INFLUENCE DES MOEURS SUR LES LOIS.

Tout ce que les philosophes du dix-huitième siècle ont dit sur l'état de nature est une pure fiction. La véritable, la seule nature de l'homme, c'est la société; non-seulement l'existence de l'espèce humaine errant isolément dans les forêts ne s'est jamais rencontrée, mais même ne peut se concevoir; ainsi, sans nous embarrasser d'une origine voilée à nos yeux comme toutes les origines, prenons les choses au point où elles sont, et ne cherchons pas dans de gratuites suppositions une raison qui n'existe pas, et qui d'ailleurs n'explique rien. Contentons-nous d'admettre ici la société comme un fait.

On a fort bien nommé les hommes réunis par le mystérieux lien de la société, *corps social*.

Ce corps, ainsi que tous ceux qui frappent nos regards, est soumis à des lois; mais avec cette différence que ceux-ci, composés d'élémens immuables, ont des lois immuables comme eux; tandis que celui-là, composé d'élémens libres et perfectibles, a des lois qui varient selon les rapports que les hommes ont entre eux, et avec les objets qui les environnent. Ces rapports, dont les lois ne devraient être que l'expression exacte et précise, résultent des mœurs, c'est-à-dire de la manière d'être des peuples; ici, par *mœurs*, j'entends toute la vie intellectuelle des hommes et les actions qui en dérivent; car c'est l'intelligence qui gouverne le monde.

Ces mœurs, précisément parce qu'elles ont la manière d'être d'un agent libre, peuvent varier à l'infini. Des peuples divers n'ont pas les mêmes mœurs, et souvent les mœurs du même peuple éprouvent une foule de modifications: ses habitudes changent, ses goûts s'altèrent, sa vie sociale présente avec le temps des physionomies différentes.

Si les mœurs étaient constamment les mêmes, ou si, toutes variées qu'elles sont, elles ne produisaient que des actions fixes, positives comme une vérité mathématique, les lois n'exerceraient sur elles aucune influence, mais les exprimeraient toujours nettement, sans contestation; car, en définitive, ce sont les actions, résultat des mœurs, qui établissent les rapports que les lois ont à déterminer.

Examinez nos marchés appelés *bourses*; le cours des effets se règle sur l'opinion des spéculateurs. Leurs craintes, leurs espérances, leurs passions souvent très-agitées fixent un taux; c'est là ce qui est la loi. Un crieur la promulgue, et nul ne la conteste, parce que les rapports exprimés par la loi sont d'une nature incontestable.

Mais si, dans ce cas, comme dans tous ceux dont s'empare la rigoureuse exactitude des mathématiques, la loi exprime un fait que nul ne peut attaquer, il en

est bien autrement dans le cours ordinaire des choses, où toutes les actions, produits d'agens libres, suivent les mouvemens variés de leurs mœurs. Rien de plus mobile, de plus souple, de plus insaisissable que tout ce qui résulte des passions, des goûts, des habitudes, et en général de l'indépendante volonté de l'homme ; rien qui soit plus sujet à controverse et qui échappe davantage à une démonstration, que les rapports multipliés qui en découlent.

Dans l'impossibilité de fixer avec précision les rapports qui naissent des mœurs, la loi qui, en physique, exprime positivement ce qui est, n'exprime en politique que ce qu'elle croit devoir être; en physique, elle est soumise à la nature invariable des choses; en politique, elle tâche de soumettre à son empire la nature variable et changeante de l'homme.

Cependant ne nous abusons pas sur cet empire de la loi, et ne lui donnons pas plus d'étendue qu'il n'en a. Quelque puissance qu'on suppose au législateur, en raison de l'impossibilité où l'on est de rien fixer d'absolu dans les choses de l'intelligence, cette puissance a des bornes, et il arrive un point où la loi politique est soumise à la nature des choses comme la loi physique; le corps social a aussi sa fatalité, comme tous les corps répandus dans la nature. La liberté de l'homme est indéfinie sans doute, puisqu'elle est la qualité d'un être moral, mais dans son action elle est limitée par la faiblesse et l'imperfection de notre nature. L'homme peut tout vouloir, mais non pas faire tout ce qu'il veut. Il en est de même du législateur, ou, si l'on veut, du pouvoir social : comme l'homme, il exerce sa liberté dans une certaine latitude; mais ses lois sont sans force contre la nature des choses, c'est-à-dire contre les lois que Dieu lui-même a établies.

Ainsi donc, quoique les mœurs d'un peuple échappent à la stricte précision d'une chose matérielle, que les rapports qu'elles établissent entre les individus de ce peuple soient susceptibles de plus et de moins, ces mœurs existent pourtant. Ce peuple les a, et non pas d'autres; il est doux ou cruel, barbare ou civilisé, ignorant ou instruit, et toutes les ordonnances du monde ne le changeront pas en un clin d'œil; il a des affections, des idées, des préjugés, si l'on veut, mais c'est avec tout cela qu'il est constitué; c'est par là qu'il est peuple, et nulle puissance ne peut faire qu'il ne soit pas ce qu'il est. Or, des mœurs données amènent des rapports nécessaires, et une loi qui ne les exprimerait pas serait une loi nulle; comme si l'on établissait que les corps pesans ne sont pas sujets à la gravitation, comme si l'on publiait une ordonnance pour que tous les hommes fussent d'une même taille.

Mais avant que d'arriver devant la nécessité, il est un grand espace à parcourir, avant que de faire des lois évidemment contradictoires avec des rapports nécessaires, combien de lois intermédiaires peuvent exister! C'est dans cet espace abandonné aux flexibles combinaisons de l'intelligence, que s'exerce la liberté du pouvoir social, et qu'il faut chercher la double influence des lois sur les mœurs, et des mœurs sur les lois.

La plupart de ceux qui jusqu'à présent ont écrit sur ces matières, frappés de la puissance de la loi, de la soumission qu'elle impose, de la prompte exécution de ses ordres; frappés de cette voix suprême qui domine toutes les voix et rassemble toutes les forces isolées de la société sous la main du pouvoir pour qu'il en dispose à son gré, ont supposé que toute organisation sociale ne résultait que de la seule volonté du législateur; pour eux les lois sont tout, on fait tout par

elles : *elles peuvent faire des hommes des bêtes, et des bêtes des hommes* (1). De là, toutes ces utopies ingénieusement arrangées, où l'espèce humaine n'est qu'une réunion de mannequins qu'un écrivain dispose à son gré pour résoudre le grand problème de la civilisation ; mais où d'ordinaire on n'oublie qu'une condition : les passions des hommes, qui renversent à chaque pas ces brillans calculs de l'imagination.

De là aussi l'opinion qui s'est établie sur l'influence des anciens législateurs. On dirait, à certains récits, que ce sont les législateurs qui ont fait les peuples, qu'ils ont pris des hommes réunis au hasard, et qu'ils ont fondé un état social tout neuf sur les idées qu'ils avaient conçues.

L'homme ne fait rien à *priori*, pas plus une société qu'un grain de sable ; il ignore même comment les choses se sont faites dans le principe. Il dispose de ce qui est, il profite des élémens préexistans, il les organise, mais il ne crée rien. Création, néant, origine, fin, toutes ces idées, comme celles d'éternité, sont hors des limites de l'homme ; sa raison les reçoit sans les expliquer : il ne peut ni les nier ni les comprendre.

Ainsi donc, tout le pouvoir du législateur se réduit à régulariser ce qui existe déjà ; car la loi précède le législateur. Sitôt qu'il y a des hommes réunis, il y a certaines mœurs, par conséquent certains rapports, par conséquent certaines lois ; ces lois observées, parce qu'une société ne peut subsister sans pouvoir, deviennent avec le temps des coutumes, et les précédens sont la règle. Si les mœurs étaient invariables, ces lois seraient les meilleures possibles, puisqu'elles naissent de l'état même de la civilisation ; mais les mœurs changent, les rapports changent aussi, et, par la suite des temps, les mœurs usent ces lois : d'abord elles tombent en désuétude, et finissent par être en contradiction avec une société que le cours des siècles a rendue toute différente de ce qu'elle était dans le principe.

C'est faute de n'avoir pas assez considéré la question sous ce point de vue qu'on a coutume d'attribuer à Lycurgue toutes les institutions de Lacédémone. A mon tour, je demanderai qu'étaient avant lui les Lacédémoniens ? ils existaient sans doute. Les a-t-il arrachés tout d'un coup aux douceurs de la vie domestique, pour les assujétir aux règles sévères d'une vie toute publique ? Ces hommes qui, aux ordres du législateur, ont pris leurs repas en commun, auparavant les prenaient-ils dans l'intérieur du ménage ? Détruit-on ainsi brusquement toutes les relations que les hommes ont entre eux ? change-t-on leurs goûts, leur caractère, comme une décoration de théâtre ? Non, certes, et plus les lois de Lycurgue ont eu de force et de durée, plus il faut supposer qu'elles avaient leur racine dans les mœurs du peuple qui les a gardées si long-temps. L'œuvre de Lycurgue, et le mérite en est grand, c'est de n'avoir pas contrarié ces mœurs, d'avoir choisi dans ce qui existe tout ce qui pouvait donner plus de puissance à la loi ; il a régularisé et fixé ; il a proclamé des habitudes déjà prises ; il les a consacrées par l'assentiment général ; et, pour qu'elles ne fussent pas abandonnées aux caprices ou à l'ambition des hommes, il les a placées sous la garantie de la publicité.

N'en doutons donc pas, la législation de Lycurgue fut produite par les mœurs

(1) Esprit des Lois, liv. XII, ch. 27.

lacédémoniennes ; mais, à son tour, cette législation, en fixant, en régularisant ce qui était déjà, a maintenu les mœurs et les a rendues plus stables. C'est là, en effet, une partie de l'action que la loi exerce sur les mœurs. Cette influence s'est surtout fait sentir parmi les peuples de l'antiquité. Dans l'enfance des sociétés, le besoin d'ordre fit promulguer la loi, et cet ordre assura ce qui existait ; il l'assura surtout quand il pénétra dans tous les détails de la vie privée, comme à Lacédémone. Rien de plus fort que ces législations qui ressortaient intégralement des mœurs pour suivre et guider l'homme politique jusque dans les moindres actions de la vie privée. Voilà pourquoi on a vu des peuples réunis et mêlés par la conquête conserver long-temps leurs lois, même sous l'empire du vainqueur ; comme lorsque des flots se confondent, leurs eaux gardent pendant un long cours la teinte que leur donna le terrain qu'elles ont sillonné.

Mais encore, pour adapter à un peuple cette législation de détails, faut-il que ses mœurs la comportent. Sans doute que Dracon voulut établir à Athènes quelque chose d'analogue ; et, voyant bien que l'esprit vif et léger des Athéniens repoussait de telles lois, il crut devoir les soutenir à force de supplices et de menaces ; mais cette législation de violence ne put s'établir : rien ne changea les mœurs athéniennes qui, dans cette lutte contre le législateur, triomphèrent sans contestation. Ce fait, mieux que tous les raisonnemens, prouve les impossibilités qui s'opposent à la puissance législative. Solon le comprit ; aussi *donna-t-il aux Athéniens les meilleures lois qu'ils pouvaient avoir*. Ce qui, pour le dire en passant, était aussi les meilleures lois possibles, comme le meilleur régime est celui qui convient le mieux à un tempérament donné.

J'ai dit que la loi précédait le législateur, parce que toute société suppose des rapports, par conséquent des lois. Mais dans la question qui nous occupe, il est clair qu'on n'entend parler que de la loi promulguée par le législateur. C'est là que commence l'ouvrage de l'homme, et c'est là aussi que commence son action sur les mœurs, qui sont l'ouvrage de la nature et du temps. Cette différence entre les mœurs et les lois explique déjà suffisamment de quelle manière s'exerce leur influence réciproque.

Les mœurs n'agissent que lentement et par successions insensibles ; nous ne sommes convaincus de leur action que lorsqu'elle est évidente, et cette évidence n'arrive jamais subitement. Les mœurs du corps social se forment et se développent comme les organes du corps humain, comme les arbres croissent, comme les plantes poussent ; rien dans la nature ne se fait par saccade : on sent plutôt qu'on ne voit la marche et la progression des choses ; mais enfin toute chose arrive. Il n'en est pas toujours ainsi de ce qui dépend de notre volonté ; cette volonté, dans ses effets, est prompte, rapide, arbitraire. Dans ce que Dieu abandonne à notre liberté, loin de découvrir cette patience, cette mesure, cette régularité de mouvemens qui n'appartient qu'à l'Être éternel pour lequel le temps ne passe pas, on ne voit souvent que le besoin d'accomplir avec célérité, et d'user tout à la fois de tout notre pouvoir : quand le pouvoir humain exécute, il tient à révéler tout ce qu'il a de force ; c'est en quelque sorte pour lui la garantie de son existence.

Mais cette force est plus apparente que réelle, quand elle agit malgré les mœurs. Celles-ci ne tardent pas à reprendre leur empire ; et sans chercher nos exemples parmi les peuples de l'antiquité, nous-mêmes n'en sommes-nous pas une preuve évi-

dente? nous témoins d'une révolution mémorable où les événemens semblent avoir pris à tâche de nous révéler les plus intimes secrets de l'ordre social. En France, comme à Athènes, nous avons vu des Dracons nouveaux vouloir nous façonner aux manières brutales d'une société grossière et farouche, comme sont toutes les sociétés dans leur barbare enfance. On voulait aussi nous faire prendre nos repas en commun, anéantir toutes les supériorités, niveler toutes les conditions, confondre tous les rangs. Rien ne manqua pour atteindre ce but : une sorte d'exaltation populaire qui allait jusqu'au délire, un fanatisme furieux pour une liberté indéfinie et mal comprise, pour une égalité chimérique, et enfin la plus violente terreur, auxiliaire obligée de toutes les tyrannies. Cependant qu'est-il résulté de tout cela? qu'a-t-on obtenu de tant de lois absurdes soutenues par tant de massacres? Rien que ce qui était dans nos mœurs. L'affranchissement de la terre, l'égalité devant la loi, la juste répartition des héritages, la liberté politique garantie par la pondération des pouvoirs, la liberté individuelle protégée par de meilleures formes judiciaires, la liberté des cultes reconnue, comme aussi celle de l'expression de la pensée, un système uniforme de législation civile substitué à l'incohérente jurisprudence des coutumes, et enfin l'admission de tous à tous les emplois de l'état. Voilà ce qui était dans nos mœurs; voilà ce qu'avait amené le temps, la diffusion des richesses et des lumières, ces deux grands agens de la force publique. Voilà ce qui a surnagé, ce qui subsistera malgré d'impuissans efforts, malgré même le discrédit qu'ont jeté sur ce nouvel ordre social les excès révolutionnaires. De sorte que lorsque la loi est venue, elle n'a fait que sanctionner ce qui existait, et ce n'est que parce qu'elle a exprimé des rapports réels, qu'elle a donné au pays la conscience de sa durée. Oui, plus on pénètre au fond de cette question, et plus on voit que c'est dans les mœurs d'une nation qu'il faut chercher la raison de ses lois, et que c'est de ses lois qu'il faut conclure ses mœurs; cette méthode, qu'ont déjà suivie quelques bons esprits, nous fera mieux connaître l'antiquité que la brillante rhétorique de ses historiens.

Redisons-le donc encore, le premier devoir du législateur est, avant tout, non comme on l'a dit des législateurs grecs, de voyager parmi les autres nations pour prendre au hasard ce qui leur paraissait le meilleur, mais de bien étudier les mœurs du peuple auquel il est appelé à donner des lois, et certes ce n'est pas là un travail facile, *hoc opus, hic labor est*. L'état des mœurs d'un peuple n'est pas une chose si nette, si tranchée, qu'elle se découvre au premier coup d'œil; il y faut de l'étude et de la méditation; et je ne doute pas que chez les anciens, où les principes de la science politique, ainsi que les principes de toutes les sciences, étaient fort mal connus, l'instinct du génie n'ait mieux servi les législateurs que les plus habiles calculs.

En effet, les passions des hommes, élémens irréguliers, mais indispensables de toute société, compliquent toujours beaucoup la question. Dans toute situation donnée, la nature humaine est composée de bons et de mauvais penchans. Quelle que soit la manière d'être d'une nation, quels que soient le génie de ses habitans, leurs goûts ou leurs habitudes, quelles que soient ses mœurs enfin, le législateur peut imposer des institutions qui, sans être en opposition directe, aident ou gênent le développement de ses mœurs; tôt ou tard, sans doute, les mœurs triompheront des mauvaises lois, c'est-à-dire des lois qui ne les expriment pas; mais le travail peut être plus lent ou plus rapide, l'énergie de la nature des choses

peut être augmentée ou comprimée par la volonté du pouvoir, selon que cette volonté choisira ou mettra en œuvre tels ou tels des élémens nombreux qui composent l'état social.

Ce n'est qu'aux hommes d'une nature supérieure et d'un esprit élevé qu'il appartient de voir quels sont ceux de ces élémens qui doivent être employés : eux seuls méritent le nom de législateurs ; car, même dans le bien que le législateur veut opérer, il est obligé d'apporter certains tempéramens. Trop en avant de son siècle, il n'en sera pas compris, et ses bonnes intentions resteront sans effets. Il doit précéder les hommes de son temps, mais ne jamais les perdre de vue.

Si les idées de liberté et de réciprocité commerciale renfermées dans le discours que l'honorable M. Huskinson a prononcé à la Chambre des Communes, le 12 mai 1826 (1), avaient été publiées il y a un demi-siècle, elles n'auraient probablement fait qu'irriter un faux patriotisme, sans aucun profit. Pour que ces idées aient été entendues sans révolte, il a fallu que les esprits éclairés par les lumineuses théories d'Adam Smith fussent à portée de concevoir tout ce qu'il y a d'avantageux pour le commerce dans la libre communication des peuples; il a fallu que les gouvernemens eux-mêmes sentissent tous les avantages qu'ils en pouvaient retirer ; il a fallu que le sentiment d'un patriotisme exclusif fût affaibli par une foule de circonstances qui ont mis les hommes de tous les pays à même de se mieux connaître ; il a fallu que les citoyens d'un état commençassent à s'apercevoir qu'on pouvait préférer sa nation, sans pour cela souhaiter la ruine de toutes les autres, comme les membres d'une famille peuvent se chérir sans vouloir détruire les familles voisines ; il a fallu qu'on arrivât à cette pensée qui s'accréditera tous les jours, c'est que le bien-être des autres peuples n'est point à notre détriment, et que plus les pays qui nous entourent sont riches, plus nous devons nous enrichir aussi; car il n'y a jamais rien à gagner avec les mendians : il a fallu, en un mot, que les véritables principes de l'économie politique eussent pénétré dans le monde.

Et encore, malgré ces précédens favorables, combien l'honorable orateur n'a-t-il pas été en butte aux vues étroites de l'intérêt personnel mal éclairé, et au sentiment aveugle de la nationalité! Combien de préjugés que ces raisonnemens n'ont pu vaincre ! Ces lois elles-mêmes sont loin des principes établis ; mais n'importe, ces principes ont été proclamés, ils sont reçus aujourd'hui malgré quelques contestations : tôt ou tard ils amèneront leurs conséquences ; et puisque les esprits d'élite ont été assez forts pour les supporter, les résultats sont inévitables : car, encore un coup, c'est l'intelligence qui régit le monde.

Mais ne nous abusons point sur ce mot, prenons-le dans toute l'étendue de son acception. Quand je dis l'intelligence, je dis aussi le sentiment moral, car tous les deux se perfectionnent ensemble. Loin de nous cette erreur funeste, que nous corrompons notre cœur en développant les facultés de notre esprit ; c'est encore là un des sophismes du dix-huitième siècle. Le philosophe de Genève disait : « Isolement, ignorance, tel est l'état naturel de l'homme. » Et nous, nous disons : Civilisation, c'est-à-dire libre communication entre tous ; d'où résultent les

(1) *De l'état actuel de la Navigation de l'Angleterre*, discours prononcé à la chambre des communes, le 12 mai 1826, par M. Huskinson, président du bureau de commerce, traduit par M. Pichon, conseiller-d'état honoraire. Paris, 1827, in-8°.

tantôt les mœurs et les lois réunies l'ont retardé dans ses développemens, mais il dominait les lois et les mœurs; car malgré la barbarie, le principe chrétien était au fond de toutes choses.

Maintenant donc que sa mission, dégagée des ténèbres, s'accomplit avec plus d'évidence, maintenant que le christianisme a perfectionné l'individu et réhabilité l'humanité tout entière; maintenant que la loi divine, la loi de la liberté, reçoit sa pleine exécution et porte le genre humain dans les voies d'un perfectionnement indéfini, le devoir imposé à la loi de l'homme est de diriger ce mouvement progressif. Jamais l'action de la loi sur les mœurs ne fut plus clairement indiquée, toutes les fois qu'elle saura les connaître et s'y associer; jamais son impuissance ne fut mieux constatée, quand elle voudra s'opposer à la marche de leurs développemens.

Pour nous résumer, disons que les lois d'une société sont dans les mœurs, que le mérite et le devoir du législateur sont de découvrir quelles sont ces lois et de les promulguer; que plus ces lois promulguées sont conformes aux lois réelles, c'est-à-dire sont l'expression fidèle des mœurs, plus elles auront de force et de durée; mais que si, au contraire, elles se trouvent opposées aux mœurs, nécessairement elles doivent, dans cette lutte, finir par succomber devant les mœurs, tout en contrariant le mouvement de perfection auquel il n'est point de société qui ne soit appelée. Ajoutons que le second devoir du législateur, non moins impérieux que le premier, est de s'associer à ce mouvement progressif et de l'aider par tous les moyens qui sont en sa puissance. Ce côté moral du travail du législateur, qui n'avait que peu d'extension dans les temps anciens, et encore aujourd'hui parmi les peuples d'Orient, trouve surtout son application parmi les Européens de nos jours, et les Américains, peuples modernes, chez lesquels il est aisé d'apercevoir et de favoriser les conséquences du principe chrétien dans le monde.

Dudas-Montbel, membre de l'Institut.

# LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS.

## MATURIN.

En feuilletant les histoires antiques, je me suis bien souvent demandé pourquoi la biographie, c'est-à-dire l'élément individuel, le portrait et l'analyse de l'âme humaine aux prises avec les mille obstacles de la vie familière et quotidienne, y tenait si peu de place; pourquoi Xénophon et Thucydide, Tite-Live et Tacite lui-même accordaient tant aux choses et si peu à l'humanité; pourquoi, malgré les lueurs éclatantes qui se projettent sur les caractères mystérieux de Néron ou de Tibère, le plus hardi penseur de la Rome impériale répugne si obstinément aux peintures d'intérieur. Plutarque lui-même, qui s'intitule biographe des hommes illustres, ne laisse échapper qu'à regret de sa plume de rhéteur les détails naïfs et simples, plus instructifs cent fois que ces solennels parallèles entre les généraux d'Athènes et de Lacédémone, dont il a légué le modèle aux pédans de collège.

N'est-ce pas que le polythéisme, en plaçant les dieux eux-mêmes sous la domination du destin, enlevait à l'homme son plus beau privilège, le libre arbitre? N'est-ce pas que dans une société où Thémistocle invoquait le sens obscur d'un oracle, pour décider une expédition, où les plus lointaines campagnes dépendaient de l'ignorance ou de la fourberie d'un aruspice, l'homme n'avait qu'un rôle secondaire, et n'était qu'un instrument au lieu d'être une volonté? N'est-ce pas que, dans le monde antique, les générations, au lieu d'être livrées au gouvernement de la raison, n'étaient, aux yeux du philosophe, qu'un océan docile, sillonné douloureusement selon le caprice qu'ils appelaient *fatum?*

Avec le christianisme, quel que soit d'ailleurs le jugement que l'on porte sur les destinées ultérieures de la loi nouvelle, l'homme a conquis dans l'histoire l'importance individuelle que les biographies païennes lui refusaient. Avec la liberté sa douleur est devenue plus auguste et sa joie plus sainte : Napoléon à Sainte-Hélène est plus grand que Marius à Minturnes; la fortune féerique du général d'Italie nous frappe plus vivement que les aventures militaires du tribun.

Tous ceux qui ont réfléchi deux jours aux différences des deux civilisations s'expliquent facilement la diversité des impressions : Marius suivait le flot populaire, Bonaparte le gouvernait.

Les hommes qui ont reçu le don de la parole, qui dirigent l'opinion par le charme de leur pensée, dont les lèvres éloquentes ne sont ni moins dangereuses ni moins puissantes que le tranchant de l'épée, les orateurs et les poètes ne sont pas mieux traités de l'antiquité que les rois et les guerriers. Pourquoi? si le défenseur d'Archias, l'accusateur de Catilina avait eu son Boswell, si nous savions la vie familière de Virgile à la cour d'Auguste, comme celle du lauréat de Guillaume IV, que d'énigmes insolubles aujourd'hui dans l'histoire littéraire du paganisme se résoudraient d'elles-mêmes!

Il faut donc reconnaître que la formule religieuse qui a résumé sous un symbole populaire les préceptes d'une morale élevée, a rendu à l'humanité un double service en agrandissant la sphère de ses actions et le cercle de ses études.

Et ce prologue, je l'espère, explique suffisamment pourquoi je me complais si délibérément dans le récit des biographies d'artistes, pourquoi j'essaie si souvent d'interpréter les œuvres qu'ils nous ont laissées par le tableau de leur destinée sociale.

Charles-Robert Maturin, qui fait le sujet de ces nouvelles études, est né en 1782, à Dublin. Son père exerçait alors un emploi modique, mais honorable. Dans ses exercices universitaires, le jeune Robert se distingua de bonne heure par une conception rapide, une parole harmonieuse et soudaine, mais plus encore par son indolence et sa mélancolie. En quittant l'université, il entra dans les ordres, et devint *vicar of a curate*, c'est-à-dire qu'il suppléa dans ses fonctions ecclésiastiques un ministre de campagne. Comme il arrive d'ordinaire aux âmes tristes, il sentit, à son début dans la vie, le besoin de consolation, de confiance, d'intimité, de sympathies sans réserve. A de pareilles âmes l'amitié ne suffit pas.

Maturin se prit d'amour pour Henriette Kingsburg, sœur de l'archidiacre de Killala, et petite-fille du docteur Kingsburg, qui recueillit des lèvres de Swift les dernières paroles intelligibles et sensées que le doyen de Saint-Patrick ait prononcées; il eut le bonheur d'épouser son Henriette, et, confiant dans l'avenir, se résigna doucement à la médiocrité de son existence. La vie de famille, entremêlée des travaux paisibles de sa place, suffisait à ses désirs. Son intelligence, malgré sa souplesse et son agilité, ne s'employait qu'à mieux comprendre le bonheur modeste qui lui était départi, sans s'élever ou sans descendre, comme on voudra, jusqu'aux rêves soucieux de l'avarice et de l'ambition. Si les choses fussent demeurées en cet état, Maturin aurait continué de vivre au milieu des joies ignorées, entouré d'amour et de caresses, lisant le soir la prière à ses enfans réunis, bénissant Dieu des journées qu'il lui accordait, et s'endormant dans les bras de son Henriette pour rêver à la veille ou au lendemain, à des jours sereins et pareils.

Il y a long-temps qu'on l'a dit, et jamais parole plus vraie ni plus douloureuse ne s'est prononcée, « le bonheur n'a pas d'histoire. » Le père de Robert perdit l'emploi qu'il exerçait avec bonheur depuis quarante-sept ans; dès ce moment, le mari d'Henriette fut obligé de chercher ailleurs que dans les modiques émolumens de son vicariat la subsistance de sa famille. Comme Milton, qui fut maître d'école avant d'être le secrétaire du Protecteur, il ouvrit une classe, prit des pensionnaires, et cette nouvelle industrie, bien que peu lucrative, ne démentit pas ses espérances. Mais il eut l'imprudence de répondre pour les dettes d'un ami; au jour de l'échéance, le débiteur prit la fuite, et souffrit lâchement qu'on menaçât de la prison ceux qui lui avaient servi de caution. Olivier Goldsmith avait pris gaîment une pareille aventure; mais il n'était pas marié. Il n'avait pas, comme le dit quelque part François Bacon, donné des otages à la fortune. Le poète insouciant du *Village abandonné* était parti n'emportant avec lui que sa flûte pour défrayer en voyage son sommeil et son souper, et il avait pu continuer librement son aventureux pélerinage. Mais Robert Maturin avait une femme

et des enfans. Il resta, comme il le devait, demanda conseil à réflexion, et après avoir vendu son école pour acquitter une partie de la dette, il chercha dans sa plume de nouvelles ressources pécuniaires. Il publia successivement la *Famille Montorio*, le *Jeune Irlandais* et le *Milésien*, sans trop de gloire ni de profit; car la plus avantageuse de ces trois publications, *the Milesian*, fut acquise en 1811 par M. Colburn, pour la modique somme de 80 liv. sterl., 2,000 fr. de notre monnaie.

Dans les rares intervalles de ses leçons de grammaire anglaise et latine, il avait composé une tragédie, *Bertram*; les succès récens de Shiel l'encouragèrent à présenter sa tragédie au théâtre de Dublin. *Bertram* fut refusé. Instruit que l'auteur de *Marmion* avait parlé avec éloge de *Montorio*, il partit pour Londres où se trouvait alors l'illustre poète, et lui soumit le manuscrit de sa tragédie. Walter Scott le recommanda à lord Byron, qui était alors membre du comité de Drury-Lane, et en 1816 *Bertram*, refusé deux ans auparavant, en 1814, par le directeur de Dublin, fut joué devant un nombreux auditoire, et Kean, à qui était confié le principal rôle de la pièce, enleva les applaudissemens de toute la salle.

Le succès de *Bertram* semblait ouvrir à Maturin le chemin de la fortune; à la demande de Kean, il écrivit *Manuel et Fredolfo*, qui furent *damnés* et qui le méritaient. La voix publique étant unanime, il dut renoncer au théâtre pour toujours, et il ne résista pas à l'avis de la critique.

Les principales situations de *Bertram* avaient attiré sur Maturin les censures de l'église anglicane. Le succès de cette première tragédie, loin de servir à l'avancement de l'auteur, s'opposa irrévocablement à sa fortune ecclésiastique, comme le *Conte du tonneau* avait arrêté celle de l'auteur de *Gulliver*.

Loin de perdre courage, Maturin se remit à écrire des romans. *Pour et contre*, ou *les Femmes*, *Melmoth*, et les *Albigeois* se rapportent à cette époque de sa vie, et complètent, avec ses sermons et un poème sur l'univers, la série de ses œuvres. Maturin est mort à Dublin en 1825, à l'âge de quarante-trois ans.

On le voit, les événemens ne se pressent pas dans la biographie de Maturin. Nous ne sommes plus au temps de Camoens et de Cervantes. Il n'est plus de mode aujourd'hui d'avoir couru les aventures, d'avoir passé par toutes les chances de la guerre et des voyages, d'avoir dans ses souvenirs un naufrage au retour du Nouveau-Monde ou une captivité en Afrique, pour écrire un roman ou un poème. Comme l'a très-justement remarqué un critique érudit et spirituel, dont je ne fais que rappeler ici la pensée, le talent littéraire qui, au seizième siècle, à Lisbonne et à Madrid, n'était qu'un accident, une aventure ajoutée à mille autres, plus périlleuses et plus pénibles, est devenu parmi nous, depuis la fin du dernier siècle surtout, une profession régulière, capable de remplir tous les instans et de suffire à tous les besoins.

Toutefois, pour compléter ce tableau biographique, et avant d'aborder l'analyse et la discussion des titres, je dois mentionner deux fragmens de Maturin, qui servent à dessiner la franchise de son caractère et l'élévation de son jugement. Dans la préface de *Pour et contre*, voici ce qu'il dit de lui-même : « Aucun de mes » précédens ouvrages n'a été populaire, et la meilleure preuve, c'est qu'aucun » d'eux n'est parvenu à une seconde édition; *Montorio* a bien eu quelque succès, » mais un succès de cabinets de lecture; c'était tout ce qu'il méritait. Ce genre » de roman était passé de mode dès mon enfance, et je n'avais pas assez de ta-

» lent pour le ressusciter. Quand je pense à ces ouvrages maintenant, je ne suis » nullement surpris de leur obscure destinée ; car, outre l'absence d'intérêt, ils me » semblent manquer de vraisemblance et de réalité. Les caractères, les situations » et le langage n'appartiennent qu'à l'imagination. J'ignorais alors le monde, et ne » pouvais le peindre. »

A coup sûr, un homme qui estime aussi nettement la valeur de ses premières œuvres, n'est pas un esprit vulgaire. Autant la fausse modestie est ridicule et banale, autant l'aveu public et sincère de ses défauts est digne d'éloges et de sympathie.

Ailleurs, dans la préface de *Melmoth*, en réponse aux récriminations soulevées par ses romans chez les gens du monde et les membres du haut clergé, il n'hésite pas à proclamer, sans bassesse comme sans vanterie, que si son ministère suffisait à soutenir sa famille, il s'abstiendrait d'écrire des ouvrages d'imagination. Il ne rougit pas de sa pauvreté ! Loin de là : convaincu que le travail, c'est-à-dire l'emploi persévérant des forces personnelles dont on peut disposer, n'est qu'une lutte honorable, et vaut mieux cent fois que l'adulation et le mensonge escomptés par de hautains protecteurs, il confesse qu'il ajoute ses poèmes à ses prières, parce qu'il n'a pas d'autre moyen de faire face aux difficultés de la vie.

Il y a dans ces deux fragmens une preuve éclatante de clairvoyance et de probité.

Maturin n'est guère connu en France comme un écrivain littéraire. Son livre le plus célèbre, *Melmoth*, bien que traduit deux fois, ne l'a pas encore été pour les lecteurs sérieux. L'un des deux traducteurs est une jeune femme, à qui le savoir et l'esprit ne manquent pas ; mais son travail, fait avec une excessive précipitation, est fort incomplet : un tiers au moins est supprimé. M. J. Cohen, ancien censeur royal, a été moins prodigue de mutilations ; mais il déclare lui-même qu'il a traduit *librement*, c'est-à-dire qu'il a passé à côté de l'original toutes les fois que les *propriétés* du style gênaient le galop de sa plume. Le *Milésien*, le *Jeune Irlandais*, ont été plus heureux, et sont échus à l'esprit fin et délicat d'une femme du noble faubourg. Ces deux livres sont mieux et plus fidèlement rendus que *Melmoth*. Mais ils n'avaient pas en eux-mêmes le germe de la popularité. Les *Femmes*, *Montorio* et les *Albigeois*, traduits ou *trahis*, selon le proverbe italien, par des plumes anonymes, sont à-peu-près ignorés de ceux qui ne croient pas, avec Gray, que le paradis consiste dans un bon fauteuil et un roman pendant l'éternité.

Pour prévenir ce désastre qui n'épargne aucune gloire, si haute qu'elle soit, il n'y a qu'un moyen, c'est de flétrir sans relâche l'ignorance du public et l'avarice des libraires. Le mot de Lintot devient plus vrai de jour en jour : « Quand ils ont faim, ils savent toutes langues. » La traduction des ouvrages étrangers est aujourd'hui une industrie comme le commerce de l'indigo, du coton ou du coha ; elle a ses commis-voyageurs, ses maisons de correspondance, ses entrepôts ; elle soumissionne pour l'exploitation d'un roman de Vienne ou d'Edimbourg, comme Ouvrard ou Séguin pour les fourrages et les chaussures de l'armée. On ne ferait pas copier lisiblement une liasse de factures ou une correspondance pour le prix attribué aux traducteurs. Qu'ils ignorent ou qu'ils sachent, peu importe. Le libraire va d'abord au meilleur marché ! la besogne se découpe et se partage, et le malheureux auteur, livré comme les prisonniers romains, *dentibus ferarum*, devient ce qu'il peut ; le plus souvent il y perd un membre ou deux, quelquefois

même, comme les matrones de la ville éternelle ne sont pas là pour demander grâce et lever le pouce, il expire au milieu d'horribles convulsions. Un jour, c'est un membre de l'Institut qui dépèce Aristophane, et qui, dans la lecture naïve d'un latin mal imprimé, prend un manteau pour une courtisane. Le lendemain, c'est un interprète qui met son esprit à la place du texte, qui oublie le dauphin de la fable, et donne l'étymologie anglaise d'un mot qui n'a jamais existé que dans le latin universitaire.

Il faut donc que le public, instruit par les révélations et les vives réprimandes de la critique, fasse une fois justice de ces scandaleuses spéculations; qu'il renvoie aux écoles de langue et de grammaire ces forbans littéraires qui naviguent sans lettres de marque; il faut tuer ces vers qui se logent au cœur des plus beaux fruits pour les ronger, il faut dessécher cette nouvelle mer morte qui réduit en cendres les plus riches campagnes.

Par malheur la critique est trop souvent complice de ces gaspillages; elle répugne à publier les secrets d'une industrie dont elle-même a tiré profit. Les exemples abondent; je choisis celui que j'ai sous la main. Les *amis* de M. Amédée Pichot, dont M. Paulin Paris a relevé plus d'une fois les étranges bévues, indiquent à plusieurs reprises, et toutes les fois que l'occasion s'en présente, son voyage historique et littéraire comme renfermant les détails les plus précieux sur les mœurs et la littérature de la Grande-Bretagne, et notamment, ont-ils soin d'ajouter, sur sir W. Scott. Ceci ne ressemble pas mal à un traité de géographie qui promettrait la description de l'Europe et notamment de la France. Quelques pages, attribuées à l'auteur d'Ivanhoë et traduites par une plume anonyme, renvoient au voyage historique pour Maturin. J'ouvre le livre, j'y trouve deux pages très-lestes où le voyageur veut bien croire que, sans le talent de Kean, le public de Londres n'aurait pas été assez fou pour applaudir *Bertrum*. De ses romans il n'est pas dit un mot: Maturin est proposé au pinceau des peintres comme le type de la frénésie, il faut le représenter l'écume à la bouche. Dans sa verve de bon goût, M. Amedée Pichot va jusqu'à dire qu'il éprouve, à la lecture de Maturin, le même pénible sentiment qu'en présence d'un mendiant qui se donne une attaque d'épilepsie pour obtenir une misérable aumône. Je transcris littéralement. — Conclusion: « Si Maturin n'eût été le plus extravagant des auteurs, il serait le plus grand génie de la littérature anglaise. » — Accorde qui pourra ces deux propositions. J'aimerais autant dire: La Norwège serait aussi chaude que le Congo, si elle n'était située un peu plus au nord.

Mais comment expliquer le silence du critique sur les mutilations que Maturin a subies? Le voyage est cité comme un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité dans les mêmes volumes où le poète anglais se débat entre deux adversaires également terribles, l'ignorance et la hâte. Est-ce que par hasard le traducteur et le critique ne seraient qu'une seule et même personne? Nous livrons ces conjectures à la pénétration des hommes sérieux.

Il est temps de commencer une réaction vigoureuse contre le torrent de la bibliopée. Puisque la littérature se réduit à la librairie et veut rivaliser avec les machines de Watt, il faut en décrire le mécanisme pour rendre la partie égale.

Au train que suivent les choses, la réhabilitation de Maturin ne saurait tarder long-temps. Les mille voix de la presse auront bientôt mis à nu les injustices et les

ignorances, et les hommes vraiment littéraires accordent à l'auteur de *Melmoth* l'estime et l'admiration qu'il n'a pas même obtenues dans sa patrie.

Mais, comme une admiration solide et durable ne repose que sur la connaissance impartiale et complète des ouvrages de l'artiste, il importe de rechercher le caractère général et la valeur poétique de ces ouvrages. Or, on ne saurait le nier sans aveuglement, ce qui frappe d'abord dans les plus belles pages de Maturin, c'est une sorte d'exubérance fastueuse, particulière à son pays; car l'Irlande est dans la Grande-Bretagne la même chose à-peu-près que la Provence pour nous. Elle se distingue de l'Angleterre et de l'Ecosse par l'emphase des images et par le goût des paralogismes : on connaît le mot d'un paysan irlandais, qui se plaignait de ce que ses jambes couraient plus vite que lui. Au parlement et au barreau, l'éloquence irlandaise conserve encore la même exagération. Les plus anciens monumens de la littérature d'Erin révèlent d'une façon éclatante ce génie emphatique et imagé qui s'est perpétué parmi ses enfans. Les pages les plus heureuses des *Mélodies* ne sont souvent que des pastiches des *Irish relics*, comme *Lalla Rookh* une mosaïque assez habile de William Jones et d'Herbelot.

Ce caractère particulier à l'imagination et à la poésie irlandaises, et qui rappelle assez bien la grandeur efféminée des poèmes persans, a reçu le surnom ironique de *luxe*. Ce défaut se retrouve jusque dans la prononciation, et c'est ce qui explique l'opposition anglaise contre le talent dramatique de miss Smithson : le public de Londres ne peut lui pardonner son accent.

L'Irlande est aussi riche que l'Armorique en traditions merveilleuses, en origines, en généalogies que la plus patiente sagacité ne saurait éclaircir. Quelques-uns de ses bardes font descendre sa population d'une colonie milésienne. Le *Milésien* de Maturin est fondé tout entier sur cette tradition. C'est un livre où étincellent çà et là des pages magnifiques. Il faut même reconnaître que l'intérêt romanesque se soutient assez bien, mais les caractères manquent de réalité

*Montorio*, comme le *Moine* de Lewis, appartient à l'école d'Anne Radcliffe. Il est de la même famille que les *Mystères d'Udolphe*. Malgré les éloges indulgens de sir Walter, je me range à l'avis que Maturin lui-même a exprimé dans la préface des *Femmes*.

Le *Jeune Irlandais*, quoique le dernier en date, n'est assurément pas le meilleur des six romans de l'auteur. Le style en est plus pur, plus châtié; mais la composition tout entière manque d'ordonnance et de logique.

Les *Albigeois* renferment de belles parties; mais il n'est permis qu'aux prospectus de librairie de comparer cette excursion dans le genre historique à l'épopée si dramatique et si vive d'*Old Mortality*. Simon de Montfort est loin d'égaler en énergie la grande figure de Balfour.

De ces quatre livres il n'y en a pas un seul qui pût sortir d'une plume médiocre. Mais si Maturin n'eût pas écrit autre chose dans sa vie, son nom ne devrait pas espérer de vaincre l'oubli. Ce qui manque à ses romans, c'est la forme, c'est-à-dire l'enveloppe conservatrice. Les plus beaux élans de poésie, les plus riches images, ne suffisent pas à la durée d'une œuvre. Ces qualités ne se laissent apercevoir qu'au petit nombre d'esprits curieux qui se plaisent aux études difficiles, et qui se réjouissent de la découverte d'un talent ignoré comme de la rencontre d'un filon inattendu.

Mais ces titres ne défraieraient pas la persévérance du nouvel Addison, qui

tenterait, dans un demi-siècle, de remettre en lumière et en honneur ce nouveau Milton, méconnu de ses contemporains comme son illustre aïeul.

Les *Femmes*, où se révèle une grâce exquise qu'on ne soupçonnait pas dans l'auteur de *Montorio*, où la figure angélique d'Eva se détache avec la pure suavité des meilleures toiles de Metzu, est un poème plus réel et plus riche d'observations sociales que les autres ouvrages de Maturin. La critique anglaise a proclamé, avec une louable impartialité, la ressemblance de *Zaïre* avec la *Corinne* de madame de Staël. Il est très-vrai, comme l'a remarqué l'auteur de *Rob-Roy*, que cette Sapho irlandaise ne s'inspire pas aux mêmes paysage et aux mêmes passions que l'improvisatrice italienne. A parler le langage de l'enseignement universitaire, il y a plus de sagesse et de sobriété dans les *Femmes* que dans les autres inventions de Maturin. C'est aussi celui de ses livres qui a obtenu le succès le plus unanime.

Après cette énumération sévère des travaux de Maturin, nous sommes loin, à ce qu'il semble, de pouvoir compter sur la gloire de son nom comme Homère et Tasso comptaient sur la prise de Troie et de Jérusalem, après le dénombrement de la flotte grecque et de l'armée croisée. Pourtant, il faut bien le dire, un jour la postérité placera *Melmoth* et *Bertram* entre *Faust* et *Manfred*.

*Melmoth* et *Bertram*, tels sont en effets les deux titres qui consacrent littérairement le génie de Maturin. C'est dans ce roman et dans cette tragédie que nous devons chercher le secret et la portée de ses inspirations. C'est là qu'il a déposé les plus riches trésors de sa fantaisie; *Bertram* et *Melmoth* résument toute sa pensée. Ses autres ouvrages ne seront connus dans cinquante ans que des bibliographes érudits. Mais un drame, sur trois, et un roman, sur six, graveront le nom de Maturin dans l'histoire de la poésie anglaise. MM. Taylor et Nodier, ont donné, il y a quelques années, une traduction élégante, mais incomplète de *Bertram*. L'ingénieux auteur de *Trilby* a fait précéder ce travail de considérations remarquables par leur tolérance. Mais, quoiqu'il m'en coûte de contredire un nom comme celui de Nodier, je ne puis pas me ranger à son avis, et je ne lui pardonne pas plus d'avoir émondé le *luxe* irlandais de *Bertram*, que je ne pardonne à John Dryden d'avoir *modernisé* pour les beaux esprits de son temps les contes joyeux et satiriques de Geoffroy Chaucer. Ce n'était pas au sage Juvénal anglais, à l'auteur de l'*Annus mirabilis*, de refaire, pour les roués de la restauration, les peintures naïves, composées pour la cour de Richard II; il n'est pas juste à l'auteur de *Thérèse Aubert* de corriger, même habilement, le désordre poétique de Maturin.

Coleridge, qui a critiqué sévèrement, mais avec une grande justesse de goût, la fable et le style de *Bertram*, regrette à ce propos l'importation de la métaphysique germanique dans la littérature anglaise. Il reproche à Sheridan d'avoir traduit le *Pizarre* de Kotzebue. Je suis volontiers de son avis, mais pour une raison différente, c'est que la pièce de Kotzebue est médiocre. Il retrouve dans les *Brigands* de Schiller l'idée mère de *Bertram*. Tout en reconnaissant quelques analogies de pensée entre ces deux ouvrages, je préfère la tragédie anglaise au drame allemand, précisément parce que la métaphysique explicite y est plus rare, plus adroitement déguisée, parce qu'il y a dans *Bertram* plus de terreur et moins de déclamations. S'il est vrai que Schiller se soit repenti, vers la fin de sa vie, d'avoir écrit les *Brigands*, il a bien fait; car cette pièce, malgré sa popularité épidémi-

que, n'a pas de valeur poétique, et se place même fort au-dessous de l'*Intrigue et l'amour*. Celui qui a écrit *Don Carlos*, *Walleinstein* et *Marie Stuart*, ne devait pas faire grande estime de ces deux mélodrames.

Mais les mêmes idées, qui dans Schiller ressemblent à une dissertation, prennent dans Maturin la forme vivante et animée d'une légende surnaturelle, et cette différence suffirait pour établir la supériorité de *Bertram* sur les *Brigands*. Le style de *Bertram* n'a pas toujours le naturel et la simplicité qui conviennent au théâtre; mais ce défaut est amplement racheté par l'éclat et l'élévation des images, par les lueurs éblouissantes dont le poète éclaire presque à chaque instant les replis les plus mystérieux de la conscience humaine. Pour la marche de l'action, c'est plutôt celle d'une épopée du moyen âge que la déduction rapide et pressée d'un drame conçu selon les exigences du goût moderne; mais il y a des scènes dignes d'*Hamlet* et *Macbeth*.

Quant aux craintes manifestées par Coleridge, et partagées, à ce qu'il paraît, par plusieurs de ses compatriotes, je ne les crois pas très-fondées. La contagion de la poésie et de la philosophie allemandes n'est à redouter pour personne; Londres et Paris n'ont rien à craindre du génie de Wieland ou de Kant. Les idées et les sentimens se communiquent de peuple à peuple, mais ne se greffent pas comme les fruits; chacun n'en prend que ce qu'il veut. Quant aux imitateurs, ils ne sont pas dangereux; c'est une race impuissante, et qui meurt sans qu'on ait besoin de la frapper. Les romans de M. de Mortonval ne sont *écossais* que pour son libraire, et n'acclimateront pas les digressions prolixes que repousse la précision de l'esprit français.

Pour ce qui concerne en particulier *Bertram*, je ne sais rien de moins allemand dans la forme. Il n'y a qu'une imagination d'origine milésienne qui puisse inventer le monologue où le héros raconte son entrevue avec le démon. Une pareille scène écrite par Schiller aurait eu un tout autre caractère.

Quoi qu'on fasse, le projet de Leibnitz ne se réalisera pas plus que le projet de l'abbé philanthrope. Une langue universelle est aussi introuvable que la paix perpétuelle. On pourra constituer l'esprit européen, mais on n'arrivera jamais à rendre uniforme l'expression de la pensée ou de la fantaisie. L'Europe aura toujours plusieurs langues et plusieurs littératures.

Ainsi *Bertram* n'est pas plus contagieux pour la France que Schiller ne peut l'être pour l'Angleterre.

Mais au moment où, depuis un siècle bientôt, la patrie de Shakespeare appelle vainement la renaissance de son théâtre, il était digne d'un public lettré, n'en déplaise au goût chatouilleux de M. Pichot, d'envisager hautement une tentative comme *Bertram*. La régénération dramatique n'est réservée ni à Milman, ni à Knowles, ni à Joanna Baillie : il est fâcheux que *Manuel et Fredolfo* n'aient pas répondu au début de Maturin.

On a rapproché de Marlowe, de Goethe et de Byron, *Melmoth*, qui, en effet, touche par plusieurs côtés aux créations de ces trois poètes; dans *Melmoth*, comme dans les deux *Faust*, comme dans *Manfred*, le génie du mal joue un grand rôle. Mais entre toutes les œuvres de la littérature moderne, je n'en sais pas qui ait avec *Melmoth* une aussi prochaine parenté que *l'Élixir du Diable* d'Hoffmann, qu'un traducteur ignorant a mis, je ne sais pourquoi, sur le compte de Spindler. Dans les deux récits, il y a la même puissance d'évocation; car je ne puis

caractériser la physionomie poétique de ces deux romans qu'en les comparant à des opérations cabalistiques. Paracelse et Raymon Lulle, dans leurs études mystérieuses, n'ont jamais éprouvé de plus vives terreurs que les lecteurs de *Melmoth* et de *l'Elixir du Diable*.

Pourtant ici encore la diversité des nations a produit la diversité des poésies; et puis, quelle différence dans les deux biographies! quel immense intervalle entre le joyeux buveur des tavernes de Berlin et le ministre de Dublin, entre le conteur à moitié ivre, qui fut tour à tour juge, directeur de spectacle et chef d'orchestre, qui voulut rivaliser avec *Fidelio* après avoir lutté avec les caricatures de Callot; et le mari pauvre et paisible d'Henriette Kingsburg!

Il y a dans les premiers chapitres de *Melmoth* une peinture admirablement vraie de la mort d'un avare, et qui prépare le lecteur aux effrayans épisodes qui vont suivre. Quoique, à parler nettement, il n'y ait pas d'exposition dans ce poème surnaturel, cependant la mort du vieil oncle ouvre bien le premier acte du drame.

Dans le cours du récit, Maturin trouve moyen de mêler aux touches les plus sombres les tons les plus frais et les plus jeunes. A chaque pas que nous faisons dans l'enfer, en le suivant, il entrouvre le ciel, et, comme les archanges déchus de Milton, nous marchons au milieu de ténèbres visibles.

Mais les plus belles pages de *Melmoth*, et aussi, je veux bien l'avouer, les plus désespérantes, sont celles où il retrace, en traits profonds et ineffaçables, les dernières luttes de l'amour contre les angoisses de la faim. Un pareil thème sous la plume vulgaire de Rétif de la Bretonne n'exciterait que le dégoût; sous le pinceau tout puissant de Maturin, comparable en cette occasion à celui de Salvator, il acquiert une grandeur incalculable. L'esprit se refuse à discuter les limites qui séparent l'horreur de la poésie. Une pareille lecture frappe l'âme de stupeur, comme le *Prométhée* ou la mort d'Ugolin.

Le caractère saillant de *Melmoth*, c'est la poésie élevée à l'effroi le plus poignant. Le désordre qui règne dans la succession, en apparence fortuite, des aventures, a donné à une femme d'esprit l'idée d'appeler Maturin l'Arioste du crime. Ce n'est qu'un jeu de mots très-puéril. Un critique, qui niait la justesse de la comparaison, mais qui voulait en trouver une autre, a nommé l'auteur de *Melmoth* le Dante des romanciers. A mon avis, il n'a pas été plus heureux, car la *Divine Comédie* est avant tout une épopée satirique; bien que le poète florentin prenne pour guide et pour conseil l'ami et le courtisan d'Auguste, le récit de ses voyages n'est pourtant qu'une magnifique et immense vengeance. Jamais le plaisir des Dieux n'a été plus largement savouré sur la terre.

Maturin, à qui le temps et la fortune ont manqué pour révéler complètement les mystères de son génie, ne ressemble ni à Dante ni à l'Arioste. La pauvreté, qui a mis la plume dans sa main, n'a pas permis à sa pensée de germer à son heure, ni de pousser ces moissons dorées à qui la prospérité sert de soleil et de rosée. Déshérité de la gloire qu'il revendiquait, il se consolait dans la société de quelques amis, dans la conversation des jeunes femmes que son affabilité réunissait autour de lui. Il aimait les plaisirs simples, et ceux qui l'ont connu croyaient voir revivre le digne ministre dont le pinceau de Newton nous a récemment donné un si délicieux portrait: Maturin semblait l'ombre ou le *wraith* du docteur Primrose.

Que de grandes choses n'eût-il pas faites, s'il avait eu devant lui le monde ou-

vert, comme le poète illustre qui l'introduisit dans la *chambre verte* de Drurylane; s'il avait pu librement promener sa fantaisie de Ravenne à Venise, et voir, comme il savait voir, Lisbonne et Madrid, Séville et Cadix. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que l'auteur de *Melmoth* pût, comme l'auteur de *Lara*, accomplir en Europe et en Asie un poétique pèlerinage pour renouveler sa pensée par le spectacle de l'Adriatique et du Bosphore, du Tage et du Guadalquivir ?

Il est donc vrai que la douleur éveille la pensée, mais que l'indigence arrête l'essor de la fantaisie ? Tandis que les oisifs des trois royaumes voyagent, comme leurs malles, dans les capitales du continent, rapportent au retour quelques phrases françaises ou italiennes pour donner à leurs billets du matin un ton de bonne compagnie, n'était-il pas juste que Maturin pût admirer dans sa vie autre chose que Saint-Patrick et Westminster, qu'il récréât ses yeux du palais ducal des doges ou de la coupole de Sainte-Sophie?

THOMAS ROSCOE.

---

# PAUL-LOUIS COURIER.

Chaque écrivain a au moins un ami qui connaît son secret. Courier avait *son bon ami*, sir John Bickerstaff, que par malheur on n'a pas retrouvé; baronnet philosophe, n'ayant guère que trois millions de revenu, mais content de sa médiocrité et sachant vivre d'économie; surtout grand partisan des réformes, et qui faisait faute, il y a quelques mois, au Parlement.

« Parlez aux hommes de leurs affaires, écrivait-il à Courier, et de l'affaire du » moment, et soyez entendu de tous, si vous voulez avoir un nom. » C'était justement ce que Courier avait fait; car des deux amis, sir John le baronnet avait pris le précepte, et Paul-Louis le vigneron s'était chargé de l'exemple. Voulait-il, aussi lui, *avoir un nom ?* Je ne sais. Mais il *parlait aux hommes de leurs affaires*, *de l'affaire du moment*, et *tous* devaient *l'entendre*, car il s'accommodait à l'intelligence de tous.

Qu'il la cherchât ou non, ce fut par là que lui vint la renommée. Ignoré tant qu'il n'avait été que savant, dès qu'il se fut mis aux brochures il fut comme étourdi de sa subite célébrité. C'est que le grec et Hérodote n'étaient plus guère *l'affaire du moment*, et qu'au contraire, dans ces petits écrits, lettres, petitions, discours, le précepte de sir John était mis en action, feuilles légères qui couraient après chaque événement venant à passer.

Mais qu'était-ce que cette première bouffée de renommée ? Qu'en frondant les préjugés, dénonçant les abus, luttant pour une opposition qui, n'ayant pas encore la victoire, ne serait ingrate que plus tard, Courier se vît prôner à l'envi, et qu'on lui donnât, à le lasser, de la gloire dans les feuilletons; là n'est pas la merveille. Beaucoup de ces *célébrités* sont venues, et, vieilles après un jour, s'en sont allées, qu'on n'a pas même vues passer. On sait combien dure l'immortalité d'une brochure, surtout en France où l'esprit et la malice sont le *fonds qui manque le moins*. Mais il n'en pouvait être des écrits de Courier comme de ces feuilles éphémères. Quand les questions d'hommes et de choses étaient toutes

chaudes de l'intérêt, des passions du moment, que chaque portrait satyrique avait son nom ; que chaque épigramme faisait sa blessure, on riait du malin frondeur, ou s'arrachait l'audacieux pamphlétaire. Aujourd'hui on relit, pour l'étudier, l'excellent écrivain qui, mêlant l'étude des langues anciennes à l'étude approfondie de sa langue ; recherchant, pour échapper à l'invasion du faux goût, la pureté du goût antique, fut tour à tour énergique et gracieux, éloquent et naïf, toujours naturel et vrai, et sut si bien se rendre propre la manière de ses modèles, que nul peut-être n'imita davantage, et cependant ne mérita mieux le titre d'écrivain original.

Le plus vif intérêt s'attacha à Courier dès qu'il parut. Comme à une époque de guerre politique, il venait dans un temps de querelles littéraires. Certaines façons d'écrire, superbes chez quelques-uns, fardées chez quelques autres dans leur fausse simplicité, prétendaient à envahir la littérature. Des hommes d'un talent à tout oser les avaient introduites et y avaient mis leur nom ; la foule suivait, sauf quelques fidèles, dont le dédain tranchant pour tout ce qui n'était pas eux, défendait la raison de manière à faire désirer qu'elle eût tort.

De deux parts il arriva ce qui toujours arrive dans les temps de systèmes. Comme il y a un mot d'ordre, le même pour tous, une robe qu'il faut prendre pour se faire reconnaître, le caractère particulier de l'écrivain s'efface, il n'a plus rien en propre ; ni ses qualités, ni ses défauts ne sont à lui, et l'auteur est ce qu'il faut le moins chercher dans son livre.

Mais si, au milieu de cette foule, où chacun renonçant à soi travaille à se faire autre ou du moins à le paraître, un écrivain arrive qui *ose être ce qu'il est*, qui donne tels qu'il les a son style, sa manière, et mette autant qu'il peut de lui-même dans ses écrits, le goût public se réveille à cette nouveauté. On applaudit à la hardiesse qui dédaigne d'être selon la façon convenue, on se plaît à cette physionomie qui ne ressemble pas à toutes ces figures qui se ressemblent; on aime enfin, si j'ose ainsi dire, à trouver, à *sentir* un homme là où toute individualité s'étant perdue, il ne semblait plus y avoir qu'une forme vague, indécise, jetée sur tout comme un manteau d'emprunt qui déguise celui qui le porte.

Ce fut ce qui arriva à Courier. Pendant que les docteurs dissertaient et que les hommes de main de la littérature recommençaient le combat chaque matin, le peuple des lecteurs venait de lui-même à cet homme nouveau qui allait à sa fantaisie, seul de son bord.

Aussi avait-il tout ce qu'il faut pour se rendre populaire : une grande liberté d'opinion, une originalité piquante dans les formes du style, il faut dire aussi cette audace satirique qui fait jouir les petits de l'humiliation des grands : surtout cet art de rendre la vérité accessible à tous, simple, et, comme il disait, *vulgaire et villageoise*. Dans quelques-uns de ces petits écrits où Courier mettait tant d'art à n'en pas laisser paraître, et réunissait si bien à cacher la malice de sa pensée sous une certaine bonhomie d'expression, l'écrivain disparaît. C'est Paul-Louis, bon paysan de la Touraine, qui cause avec ses voisins de son bois de Larçay, de ses vignes de Véretz ; prenant de là occasion pour leur donner, en leur langage, une leçon non pas d'agriculture (ce qu'il l'eût peut-être embarrassé un peu), mais de morale et de politique.

C'est aussi Paul-Louis qui rédige la gazette de son village, toute innocente, si vous l'en croyez, et faite seulement pour les bonnes gens qui demeurent entre le

*Pont-Clouet et le Chêne Fendu.* Elle donne les nouvelles des champs : « Les rossignols chantent et l'hirondelle arrive; » les détails de la vie rustique, comme M. l'abbé Delille, n'était le beau langage : « Les vaches ne se vendent point. Les » filles étaient chères à l'assemblée de Véretz, les garçons hors de prix. On n'en » saurait avoir. Tous et toutes se marient à cause de la conscription. Deux cents » francs un garçon, sans le denier à Dieu, sabots, blouse et un chapeau pour la » première année. Une fille vingt-cinq écus. La petite Madelon les refuse de Jean » Bedout, encore ne sait-elle boulanger ni traire. » Ailleurs c'est l'histoire, oh! bien triste! d'Urbain Chevrier et de Rose Deschamps. Le bon journaliste en pleure.

Mais une gazette, même au village, ne peut toujours vivre de cette innocente vie. *Tout faiseur de journal doit tribut au malin.* Celle-ci d'ailleurs est de l'opposition, et, comme telle (ainsi que le disait des poètes satiriques Boileau qui pouvait le savoir) *un peu née pour être mécontente.* Son rôle est de faire la méchante, la grosse voix, l'air grondeur. Point de ministres à la vérité entre le *Pont-Clouet et le Chêne-Fendu*, et c'est dommage; mais on a le maire, faute de mieux. « M. le » maire est le télégraphe de notre commune; en le voyant on sait tous les événe- » mens. Lorsqu'il vous salue, c'est que l'armée de la foi a reçu quelque échec; » bonjour de lui veut dire une défaite là-bas. Passe-t-il droit et fier? la bataille » est gagnée; il marche sur Madrid, enfonce son chapeau pour entrer dans la ville » capitale des Espagnes. Que demain on l'en chasse, il nous embrassera, tou- » chera dans la main, ami comme devant. D'un jour à l'autre il change, et du » soir au matin est affable ou brutal. Cela ne peut durer; on attend des nouvelles, » et, selon la nature que prendront les affaires, on élargira la prison ou les pri- » sonniers. »

Mais on dirait que, pour se venger de la *Gazette*, le maire en a fait le journal de la mairie. Voici bien la gravité officielle. On dirait des nouvelles de la cour dans le *Moniteur.* « M. le maire a entendu la messe dans sa tribune. Après le service » divin, M. le maire a travaillé dans son cabinet avec M. le brigadier de la gen- » darmerie; ensuite de quoi ces messieurs ont expédié leur messager, dit le Bossu, » avec un paquet pour M. le préfet en main propre. Nous savons cela de bonne » part, et que le porteur doit revenir avec la réponse ou le reçu; même on l'a vu » passer près de la Ville-aux-Dames, où il a bu un coup. Quant au contenu de » la dépêche, rien n'a transpiré; on soupçonne qu'il s'agit de quelques mauvais » sujets qui veulent danser le dimanche et travailler le jour de Saint-Gilles.

» Madame, femme de M. le maire, est accouchée d'un gentilhomme, au son » des cloches de la paroisse. »

Telle est la *Gazette* du village, moqueuse sans amertume, quelquefois naïve comme une fable du Bonhomme. Ailleurs, au lieu de cette gaieté douce, de cet aimable enjouement, ce sera une humeur bouffonne et folle, comme dans la pièce diplomatique et dans quelques passages de la lettre à M. Renouard, ou plus souvent cette ironie aiguë comme la satire de Juvénal et de Gilbert, qui n'épargne rien dans la guerre qu'elle *croit* ne faire qu'aux préjugés : terrible à l'académie qui le refuse, aux concurrens coupables de lui avoir été préférés, payant en sanglantes épigrammes ce qu'il doit de persécutions aux puissans du jour, et quelquefois touchant ses amis eux-mêmes de son arme seulement à demi émoussée.

Pendant long-temps les travaux de Courier ne l'avaient fait connaître que d'un

petit nombre de savans. Helléniste distingué, ami de Boissonnade, de Thurot et de Clavier, dont plus tard il devint le gendre, il semblait n'avoir composé que pour eux quelques opuscules dans le goût antique, ouvrages de sa jeunesse, qu'il tint loin du grand jour de la publicité, jusqu'à ce que la célébrité du pamphlétaire eût enhardi la modestie du savant. Depuis long-temps il consacrait les loisirs de sa retraite à l'un de ces ouvrages lents, consciencieux, devenus de plus en plus rares dans nos jours de vanité littéraire où l'on veut, avant tout, faire vite, et où la gloire, qu'on manque en courant au devant d'elle, ne peut pas obtenir qu'on l'attende. C'était une traduction complète d'Hérodote, non pas à la façon de l'académicien Larcher, mais en *français d'Amiot*, propre à rendre le naturel, l'ingénuité, et, pour parler comme Courier, *l'innocence de diction* du père de l'histoire. Dès le temps de ses voyages en Italie, il s'était exercé dans ce genre de style, qui plaît encore malgré ses maladroits imitateurs, en traduisant les fragmens des pastorales de Longus qu'il venait de découvrir à Florence. Long-temps avant lui, Amiot avait, par sa version naïve, naturalisé en France les grâces de cet aimable auteur; mais on ne l'avait alors qu'incomplet et mutilé. C'était rendre un double service aux lettres que d'achever la traduction après avoir complété l'original, et le jeune écrivain sut si bien prendre la manière de son devancier, qu'Amiot lui-même s'y fût trompé, dit-on.

Plus tard les événemens politiques vinrent l'arracher à ses studieux loisirs.

C'était en 1815. Nos places publiques avaient vu tomber de nobles victimes. A d'autres (la mort faisait grace) l'exil était accordé par clémence. Le nombre est si petit des révolutions qui pardonnent! Et il ne tonnait pas seulement sur les hauts lieux; en descendant dans les provinces, la persécution, si elle avait moins de têtes illustres à frapper, s'en consolait, tyran subalterne, par de mesquines vengeances, parodiant faute de mieux. On souffrait en silence.... Courier écrivit, imprima, cria au roi, aux chambres. Modeste envoyé de village, organe seulement, à ce qu'il semblait, de quelques misères privées qui lui avaient touché le cœur, il parlait au nom de l'infortune publique. Le pays entier se reconnaissait dans cette peinture des passions de 1815, ardentes partout comme dans son village. François Fouquet, George Montclair, c'était la France. C'était pour tout un peuple qui se taisait, qu'il s'écriait, lui : « Justice, équité, providence! » signalant aux princes leurs ennemis de tous les temps, je veux dire ceux qui travaillent si bien à leur en faire.

Quelques années plus tard, il empruntait la même forme pour un tout autre sujet. Comme il s'était voué à la défense de tous les droits, il en réclamait un, « antique, se plaisait-il à dire, légitime, acquis et consacré par les premières lois » de la raison et du bon sens; » le droit, pour les filles et les garçons d'Azay, de danser sur la place publique, non plus même (car il n'était pas homme à transiger) au son de la musette, comme Guillot et Perrette dans le refrain tourangeau; mais au violon, noblement, comme la cour de Louis XIV. Paul-Louis n'avait pas, pour son compte, grand intérêt à la question : « Peut-être, dit-il » quelque part, n'aurais-je pas dansé s'il m'eût été permis. » Et je le crois bien. Mais il parlait pour son village, du reste prenant la chose assez gaiement. Tout le monde ne la prit pas ainsi. Quelques boutades faillirent lui coûter cher, mais il en fut quitte pour une simple réprimande; et, malgré les fulminantes réquisitions de l'accusateur, *homme impayable*, disait Courier, *et qui, par son adresse*,

*eût fait mettre en prison les sept sages de la Grèce*, cette fois la condamnation manqua.

Quelque temps auparavant, il n'avait pas été aussi heureux. Son *simple discours* lui avait valu deux mois d'emprisonnement et 200 fr. d'amende. C'était à l'occasion de la souscription proposée pour l'acquisition du domaine de Chambord.

Courier était de ces esprits difficiles qui ne croient pas à la liberté des cadeaux faits aux princes, et qui trouvent un air de tribut même aux plus volontaires, aux plus amoureuses offrandes. Venant de bas en haut, toute libéralité leur paraît suspecte. Ils ne donnent pas, disent-ils de nous, ils demandent. Défiant comme tous les philosophes de cette école, Courier prétendait que ceux qui voulaient des terres et des châteaux pour un enfant, songeaient moins à lui qu'à eux-mêmes. On disait bien : C'est pour fêter une royale naissance; mais il demandait à la fêter gratis. « Nous gêner, disait-il au conseil de sa commune, et augmenter » nos dettes pour donner au jeune prince une chose dont il n'a pas besoin! » N'avons-nous pas nos chemins, nos pauvres, notre église; et, s'il nous reste » quelque chose, le pont de Saint-Avertin?.... Douze mille arpens de terre enclos » que contient le parc de Chambord, c'est un joli cadeau à faire à qui les » saurait labourer. »

Ainsi disait-il, sage s'il n'eût dit autre chose. Mais il était causeur. Qui dit le prince, songe à la cour. Courier voulait en donner, en passant, sa définition après La Fontaine. Puis on est si injuste envers messieurs les courtisans! Nul n'en dit le bien qu'il en pense. Courier surtout ne les aimait pas; aussi les attaquait-il jusque dans leurs ancêtres. Il prétendait avoir trouvé l'origine de toutes les grandes fortunes de cour, et c'était.... ce n'était pas la pureté des mœurs. Cela venait à l'occasion de Chambord, qu'il trouvait mal choisi pour y préparer un enfant au trône et aux bonnes mœurs. Il soutenait en grondant que l'air ne devait pas y être pur, et, pour former *l'esprit et le cœur* du roi au maillot, tout autre lieu lui paraissait préférable à celui où il fallait vivre au milieu des souvenirs de Henri III et de François 1er, des chiffres d'une Diane, d'une Châteaubriand, de madame de Montespan, et de mademoiselle de la Vallière à qui il eût pu pardonner.

Pendant qu'il prêchait ainsi de son mieux en faveur de la morale, le sermon lui-même fut accusé d'immoralité. Il eut beau dire que, lorsque le sens du discours ne péche point, on ne peut pécher par les paroles. Le jeune homme *bien disant* (M. Berville) que Courier appelait toujours quand il lui fallait improviser, eut beau citer Nicolle et Massillon, on lui prouva par la prison, qu'aujourd'hui comme du temps de Boileau, *nommer la luxure est une impureté*.

La prison convertit rarement. Ce fut à l'impression que cette condamnation lui laissa qu'il dut plus tard le *Pamphlet des Pamphlets*, le meilleur, mais non pas le moins malin de ses écrits.

On a souvent comparé le style de Courier à celui des petites lettres de Pascal. Courier lui-même se faisait cet honneur sans trop de façon. Mais ce style parfait, s'il est ailleurs que dans les *Provinciales*, ce n'est point, quoi qu'en disent les faiseurs de notices, dans la lettre à M. Renouard qu'il faut le chercher. Ce n'est point non plus, malgré la prédilection de l'auteur, dans la lettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, boutade d'amour-propre blessé, satire

pleine de verve, mais de fiel, où le candidat refusé triomphe en déversant le mépris sur une compagnie à laquelle il trouvait honorable d'appartenir, puisqu'il avait sollicité ses suffrages. Cette colère qui dissimule mal, cette amère ironie qui se donne pour de la gaîté, mais qui trahit de la haine, ce style rancuneux, ces outrageantes personnalités, tout ce qui, dans cette lettre, avait tant affligé les amis de Courier, ne pouvait être du solitaire de Port-Royal.

S'il l'a eu (et ne fût-ce qu'une seule fois ce serait assez pour sa gloire d'écrivain), ce style jusqu'à lui réputé inimitable, c'est dans quelques pages du *Pamphlet des Pamphlets*. L'art de se mettre en scène et de rendre ainsi la discussion dramatique, cette logique si vive et si pressante toute en action, l'aisance du dialogue, cette fine moquerie qui est restée le modèle de la plaisanterie parfaite; ce qu'il y a d'excellent enfin dans la première des *Provinciales* (pour parler de celle qui se présente d'abord) se trouve dans cette conversation trop courte de Courier avec M. A*** B***, honnête juré, qui veut bien, en attendant l'heure du dîner qui va sonner, expliquer à l'écrivain qu'il vient de condamner sans l'avoir lu, l'énorme différence qu'il y a entre l'imprimé d'une feuille ou deux, qui est proprement le pamphlet, c'est-à-dire du poison, et l'écrit de trois feuilles, bien moins dangereux puisque c'est déjà une brochure.

Mais ce n'est plus ce libraire parisien, avec sa haine si cordiale contre les pamphlets, c'est notre baronnet sir John qui les défend avec enthousiasme. « Laissez » dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre; » mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir : étroite obli- » gation de quiconque a une pensée de la produire et mettre au jour ! La vérité » est toute à tous. » Cette vérité qui est le patrimoine commun, dépôt sacré dont chacun est comptable pour sa part, il veut pour elle, non de lourds volumes qu'on ne lit pas, mais des feuilles qui courent de main en main, des *pamphlets* en un mot. Les pamphlets ! « de tout temps ils ont changé la face du monde.... » Oh ! qu'une page pleine dans les livres est rare ! Il n'y a point de pensée qu'on » ne puisse expliquer dans une feuille et développer assez. Qui s'étend davantage, » souvent ne s'entend guère ou manque de loisir, comme dit l'autre, pour » méditer et faire court. »

Courier ne se peut analyser. C'est dans l'écrit même qu'il faut suivre le mouvement de ce style si vif, admirable d'entraînement et de véritable éloquence. La manière même de l'auteur a changé. Ce n'est plus cette naïveté villageoise, cette simplicité accorte et gracieuse; c'est quelque chose de rude, une certaine brusquerie de style qui va bien au sujet. Les phrases se heurtent à dessein. Il semble les jeter telles qu'elles lui viennent, uniquement occupé de dire fort et vite et *de clore en peu de mots beaucoup de sens*.

Ce fut le dernier ouvrage de Courier. On connaît sa fin déplorable. Je ne rappellerai point les circonstances du procès auquel elle donna lieu. Ce mystère, d'abord impénétrable, ces soupçons de complicité adultère, des assassins qui meurent dans leur lit : puis, après un long temps, cette découverte qu'on dirait miraculeuse; un homme qui a échappé à la justice, et, désormais plus fort qu'elle, peut vivre au milieu des autres hommes, libre après l'aveu d'un assassinat, mais qui, marqué comme Caïn du sceau des réprouvés, traînant son crime après soi, ne vivra quelque temps d'une vie horrible que pour montrer quel bourreau ce peut être que la conscience, puis mourra tout d'un coup, quand il ne sera plus besoin qu'il vive, et que son sort sera rempli.

degré de maturité tel, que les ouvrages admirés sous d'autres rapports puissent aussi, sous celui du style, passer pour des modèles, et conserver, durant des siècles entiers, par une puissante influence sur la fixation du langage, leur mérite natif et leur primitive fraîcheur. Cette période a commencé en Italie depuis plus de cinq siècles; en Espagne, au temps de Charles V et de Philippe II; en Angleterre, sous le règne d'Élisabeth; en France, sous celui de Richelieu et de Louis XIV; chez nous, au milieu seulement du siècle dernier. Que nous ne puissions point encore nous mesurer avec quelques autres nations, pour le nombre des ouvrages remarquables dans les belles lettres proprement dites, c'est ce dont on aurait aussi grand tort de se plaindre que de s'étonner. La nature est quelquefois plus économe, quelquefois plus généreuse, elle n'est jamais prodigue des dons du génie, et pour amasser des trésors intellectuels nombreux et variés, il faut un espace de temps considérable. Toutefois, dans cet intervalle de quatre-vingts ans depuis l'époque indiquée tout à l'heure, l'Allemagne s'est distinguée autant par la fécondité que par l'activité de ses travaux. Des productions nouvelles, surprenantes, se sont succédé coup sur coup, et, sans parler de nos contemporains, il suffira de nommer Klopstock, Lessing, Wieland, Bürger, Goëthe, Jean de Müller, Herder, Schiller, pour présenter des titres capables de nous faire reconnaître des puissances lettrées de l'Europe.

Que si notre littérature avait moins de plaisirs à offrir à ceux qui ne se proposent dans l'étude d'une langue étrangère d'autres jouissances que celles d'un voyage d'agrément, c'est-à-dire la distraction et le désennui, du moins pourrions-nous promettre aux penseurs, aux savans, à tous les esprits occupés de recherches sérieuses, qu'ils seront richement récompensés des peines non médiocres, je l'avoue, que notre langue exige de ceux qui veulent arriver à la familiarité avec elle. Non-seulement nous possédons un grand nombre de précieux ouvrages où une érudition patiente a recueilli, mis en ordre, et traité à fond tout ce qui a été produit sur chaque sujet dans les divers pays à des époques diverses; l'esprit sagace et profond des penseurs allemands a aussi déployé sa propre activité dans toutes les sphères de l'intelligence; beaucoup d'idées scientifiques, reçues sans examen comme certaines, sur la foi de préjugés héréditaires, nous ont apparu tout autrement aux nouvelles épreuves que nous leur avons fait subir, et il règne chez nous une impartialité, une largeur, une propriété de vues impossible, pour plusieurs causes, chez d'autres peuples, du reste très-favorisés des dons de l'esprit.

On citerait plus d'un exemple d'écrivains étrangers qui se sont acquis, parmi leurs compatriotes, le renom d'esprits originaux et supérieurs, uniquement pour s'être approprié avec adresse des matériaux puisés dans les livres ou dans les communications particulières de savans allemands. Les plagiats étaient faciles. Car bien que l'Allemagne, par sa position géographique et sous le rapport intellectuel, soit placée au centre de l'Europe, elle n'en est pas moins toujours une terre inconnue, même pour ses plus proches voisins. Cette manière d'être a d'ailleurs de très-grands avantages: les souverains voyagent incognito parce qu'ils trouvent piquant de connaître les hommes sans être connus d'eux. Nous Allemands, j'oserai le dire, nous sommes les cosmopolites de la civilisation européenne. Nous demandons très-peu en quel pays une vérité a été pour la première fois mise en lumière. Aucune particularité, aucune limitation d'idées ne nous empêche de

reconnaître et de mettre à profit sur-le-champ chaque progrès de la science où qu'il se soit accompli. Les étrangers ne nous ont point gâtés en flattant outre mesure notre amour-propre national, ainsi qu'il est malheureusement arrivé à nos voisins de l'Ouest; c'est le point sur lequel nous avons le moins à nous plaindre. D'un autre côté nous nous inquiétons peu de leurs reproches : car nous savons *à priori* que ces reproches viennent le plus souvent du défaut de connaissance de la chose ou de préjugés enracinés et d'habitudes exclusives. Un reproche qu'on pourrait faire, mais avec orgueil, à quelques écrivains allemands, c'est que, malgré le sentiment de leur supériorité, ils arrêtent trop leur attention sur des travaux de l'étranger tout à fait insignifians pour eux. Quelquefois aussi il est difficile à ces mêmes hommes de se défendre d'un peu de dédain dans leurs répliques; car, trop souvent, les jugemens que l'on porte sur nous au dehors ressemblent à la prétention d'un orfèvre habile à confectionner toutes sortes de jolies bagatelles, mais n'ayant jamais vu une mine, et s'ingérant néanmoins de critiquer le travailleur audacieux qui poursuit le noble minerai à travers les profondeurs de la montagne. Ainsi, par exemple, lorsque nous entendons, comme cela est arrivé il y a quelque temps en Ecosse, un renommé professeur de ce que, dans son pays, on appelle assez peu exactement philosophie, prononcer des arrêts de réprobation contre les plus récens philosophes d'Allemagne, depuis Kant jusqu'à nos jours, sans connaître la langue, sans avoir lu leurs écrits, sans se douter même du besoin de vraie spéculation qui a produit un si grand et si remarquable mouvement intellectuel, nous n'avons à répondre autre chose, sinon que cet homme ne sait pas du tout de quoi il s'agit et que ces matières sont placées fort au-delà de son horizon.

Je n'ai point pris le parti de nier les défauts de notre littérature scientifique, moi qui me suis toujours efforcé de m'élever à un point de vue européen dans l'appréciation de toutes les productions du siècle. Je le sais et le reconnais, la solidité des recherches manque souvent chez nous du talent d'une exposition nette et facile; la masse de l'érudition a quelquefois déprimé l'esprit au point de le rendre incapable de donner une forme noble et élégante à ses conceptions; enfin il n'est pas rare d'avoir à regretter la clarté de la forme auprès de la profondeur incontestable des pensées. Les écrivains allemands, comme leurs compatriotes en général, ne donnent pas, pour la plupart, assez de soin à leur extérieur vis-à-vis du public, et c'est pour cela qu'on trouve dans leur manière de s'exprimer la même négligence que dans l'exécution typographique de leurs livres. Ce n'est pas tout. Les efforts vers le nouveau, peu facile à saisir au milieu des lumières généralement répandues et de l'ardente activité scientifique, ont plus d'une fois entraîné quelques-uns de nos auteurs dans des paradoxes de propos délibéré; plus d'une fois aussi l'originalité native qu'avaient accrue les habitudes d'une vie solitaire, s'est abandonnée à des singularités fantastiques, et un penchant naturel à notre nation, l'enthousiasme pour ce qui est beau et élevé, a souvent dégénéré en extravagance.

En général, la direction de l'esprit allemand est plus spéculative que pratique. Il faut voir la raison de ce phénomène, partie dans nos dispositions innées, partie dans les circonstances extérieures, dans des rapports sociaux et nationaux. Mais peut-être qu'à cause de cela même on pourrait regarder la connaissance de notre

littérature comme un heureux contrepoids chez un peuple (1) où règne un esprit diamétralement opposé. En effet, la question incongrûment répétée en chaque circonstance : « *A quoi ceci peut-il servir dans l'administration de l'état ou de la* » *famille, dans les métiers et les arts mécaniques ou le commerce*, » cette question, dis-je, est mortelle à la philosophie, à cet effort désintéressé de l'intelligence cherchant partout à saisir les principes dans leur unité. Je ne sais à quoi je pourrais mieux comparer ces manières de parler qu'au discours de Falstaff sur l'honneur. Lorsque l'on salue du nom de science un aggrégat informe d'expériences réelles ou prétendues, l'étincelle philosophique de la vie s'en échappe inévitablement, et alors cette même science descendant jusqu'à n'être plus qu'un empirisme grossier, le mépris de la spéculation doit à la fin porter préjudice à l'application pratique elle-même...

Quelque inventifs que les Allemands se soient montrés dans la voie de l'expérimentation, à l'époque des premiers progrès de la physique, il faut reconnaître néanmoins, qu'en ce qui concerne les découvertes dans plusieurs parties des sciences naturelles, dans la chimie particulièrement, et dans ses applications à la technique et à la mécanique, d'autres pays ont été plus féconds que le nôtre en ces derniers temps. Mais il est d'autres régions du domaine de ces mêmes sciences où les savans d'Allemagne se sont acquis une véritable supériorité, à tel point que, pour la minéralogie et la géologie, notre terminologie a été introduite partout comme classique.

Ces recherches philologiques et historiques de tout genre, dont le cercle embrasse une incommensurable étendue, sont, sans aucun doute, notre côté le plus brillant. Voici l'ordre dans lequel on doit classer les savans de divers pays qui se sont tour-à-tour le plus distingués dans la critique et l'interprétation des textes classiques : les Italiens, les Français, les Hollandais et les Anglais. Mais personne ne contestera que ce genre d'études ne soit actuellement cultivé en Allemagne avec l'activité la plus ardente et les succès les plus heureux. D'une solide critique de détails, jointe à une manière philosophique de considérer l'ensemble, il est résulté, depuis Winkelmann et Lessing, une intelligence plus profonde de l'antiquité, et nous conversons aujourd'hui plus intelligiblement et plus familièrement avec l'esprit réveillé de cette harmonieuse époque.

Autrefois, lorsque notre horizon dépassait à peine les colonnes d'Hercule et les côtes de la Méditerranée, l'ancienne histoire du monde avait le triste privilége de pouvoir être bornée et maigre. Les devoirs que l'on a le droit de lui imposer se sont accrus, dans une même proportion, avec la connaissance des peuples et des pays, et il ne s'agit de rien moins à présent que s'expliquer l'état actuel de l'humanité sur tous les points du globe depuis l'antiquité la plus lointaine. Une foule de pages formant ce qu'on appelait autrefois l'histoire universelle, des pages écrites avec un grand labeur, mais sans substance, remplies souvent avec des dates et des noms, doivent être effacées aujourd'hui comme apocryphes. Ici la critique historique exerce impitoyablement sa charge. On peut dire avec exactitude que ce genre de critique est tout à fait de nouvelle invention. Du moins n'avait-elle jamais été mise en œuvre d'une manière à la fois aussi sagace et aussi profonde. Mais cette même critique n'est pas purement négative ; sa sphère

(1) Il ne faut pas oublier que ce morceau a été fait pour servir de préface à un livre anglais.

d'action embrasse aussi la recherche de ce qui jusque-là était caché ou même réputé perdu : et c'est précisément dans la juxta-position de fragmens épars et dans la reconstruction d'un tout historique, à l'aide de ces fragmens, qu'elle offre les plus fortes preuves de son excellence. Cette perte apparente de faits jusqu'alors regardés comme certains, mais qui ne peuvent plus supporter l'analyse, est richement compensée par l'espérance de pouvoir, avec des moyens auparavant négligés, ou employés d'une manière incomplète, pénétrer plus avant dans le monde primitif, et éclairer son obscurité pleine de mystères. Les moyens dont il s'agit sont la recherche et l'explication des monumens; la confrontation des langues qui témoignent de l'origine et de la parenté des peuples; enfin la comparaison des mythes pour discerner ce qu'il y a de souvenirs du passé sous ces enveloppes merveilleuses et sensibles. Tout cela ne comprend pas uniquement ce dont l'histoire politique fait son occupation principale, c'est-à-dire les faits et vicissitudes extérieures, telles que les migrations des peuples, leur établissement leurs guerres et leurs conquêtes, la naissance, l'accroissement et la chute des états; mais encore, et bien plus, l'histoire de la civilisation en général, des religions et des législations, des arts libéraux et mécaniques, du commerce et des métiers. Sur tous ces sujets, qui sont autant de parties intégrantes de l'*Histoire universelle*, il s'est fait depuis quelques années d'immenses travaux, mais particulièrement en Allemagne »..... (*Revue Européenne.*)

---

## CAPAPÉ EL ROYO.

Les tisons brûlaient, le feu pétillait; la grande cheminée du château s'animait de la flamme rouge et brunâtre qui dévorait de gros tronçons chêne nerveux. C'était en Auvergne; on oubliait profondément les clameurs politiques de la Babel française, le fracas de ses mines mercantiles, et le cliquetis de ses glorioles d'un jour. Un officier supérieur d'un âge mûr; une jeune femme blanche et blonde qui faisait de la tapisserie et caressait un enfant; Victor qui venait de lire un fragment brut et peu connu du voyageur ancien Labrentan, étaient assis autour de l'âtre. Le petit volume, imprimé en 1597, était fermé; on causait. Ces trois personnes étaient encore émues par les descriptions fraîches, les récits naïfs, les terreurs ingénues du vieil aventurier protestant. On parla du mérite de la vérité, de sa puissance sur l'imagination et du peu de durée, du peu de sève, d'intérêt réel et vivace que renferment les œuvres qui n'ont que le mérite d'un mensonge bien coloré. La conversation prit une tournure bizarre et philosophiquement exaltée.

— Belle et sublime chose! sur ma foi, s'écria Victor, que le côté poétique de la vérité, ou plutôt vive la vérité, mais entière; morcelée ou altérée, incomplète ou mélangée, elle n'est rien; il la faut infinie. Alors elle laisse voir dans son sein transparent et riche, tout, tragédie, comédie; elle seule, intéressante, belle, noble, grande, poétique, prosaïque, féconde, de mille couleurs, malléable au gré de toute intelligence, pleine d'instruction, plus piquante que la fiction et renfermant toutes les fictions dans sa vaste poitrine.

— C'est très-bien, reprit l'officier supérieur; mais nous sommes accoutumés à

la vérité parée et ornée. Ce qui nous amuserait dans le récit d'un voyageur, nous semblerait indigne du romancier. M. de Florian, que j'ai connu chez M. de Penthièvre, prenait çà et là de petits fragmens de vérité, qu'il brodait, enchâssait, enjolivait et faisait valoir.

Le jeune homme finissait, et madame de *** avouait timidement qu'elle avait conservé une prédilection de souvenir pour deux écrivains plus jolis que vrais, les deux auteurs favoris du couvent, ceux qu'on lisait à la dérobée, Gessner et Florian. Victor ne prétendit pas réhabiliter si vite la pauvre vérité bannie et déconsidérée. Mais il fit suivre à la causerie une route nouvelle, et parla de cette dernière guerre de la Péninsule, campagne que l'officier supérieur avait faite, et qui, assurément, de toutes les guerres est bien la moins romanesque et la moins intéressante. Comme tous les gens qui ont beaucoup vu, l'officier aimait beaucoup à raconter; il se laissa prendre au piège, et oubliant la thèse critique soutenue par lui-même, il prouva donc par le récit suivant, que partout où se cache un peu de vérité locale et inconnue, là se trouve aussi l'intérêt. Nous conservons toute la franchise militaire du récit, ses répétitions, ses détours, sa vivacité d'esprit, sa demi-fatuité mêlée de bon ton et de saillies, sa légère philosophie et son air d'aisance, son ironie et ses longueurs. Ce n'est point un conte, c'est un fait écrit sous la dictée d'un témoin.

« Le général en chef quitta Madrid au mois d'août pour se porter avec ses principales forces sur Cadix, et délivrer le roi Ferdinand VII. Chemin faisant, il rendit l'ordonnance d'Andujar, qui avait pour objet de délivrer les nombreux accusés ou soupçonnés de délits, dont la police des Régences avait encombré les prisons : il prit aussi une décision qui accordait, aux dépens du trésor public de France, la solde et les vivres de toute espèce aux royalistes espagnols qui se levaient pour la cause du Roi. Les autorités nouvelles eurent peu d'égard à la première mesure, sous prétexte que le peuple massacrerait les prisonniers à la sortie. On les laissait donc sous les verroux, qui néanmoins jouaient au son des onces d'or que les riches seuls pouvaient offrir. Quiconque manquait de métal pour acheter cet acte secret de justice, restait abandonné aux avanies, à l'avarice des geôliers, et à l'opiniâtre activité des ignobles insectes qui pullulent dans ces cloaques d'un pays qui passe à bon droit pour être leur terre de prédilection.

Quant à la seconde décision, qui ouvrait les caisses et les magasins de l'armée française aux Espagnols, elle eut de larges effets; cette baguette enchantée fit surgir tout-à-coup par milliers d'excellens royalistes, qui n'y pensaient guère la veille du jour où ils purent compter sur la franche lippée. Voltigeurs du siècle précédent, désœuvrés, mauvais sujets des villes, rôdeurs de grands chemins, larrons et contrebandiers, concoururent à former ces épouvantables rassemblemens, auxquels les sermons furibonds de la monacaille donnèrent l'impulsion. Autant les soldats français inspiraient de confiance aux honnêtes habitans, autant ces héros couverts de haillons et armés jusqu'aux dents leur causaient d'épouvante. Un charron sans ouvrage, excité par l'entraînement du voisinage, ayant dépensé à la taverne la dernière pièce de son modeste chantier, quitta sa hache pour l'épée, et s'enrôla, dès le début, dans les maréchaux-de-camp. Quelques femmes de libéraux avec leurs enfans, qu'il immola bravement, gagnèrent ses éperons. Ayant ainsi reçu le baptême de sang, il fut jugé digne de com-

mander à de si braves gens. Vive Capapé ! lui criait sa troupe, *viva el Royo* ( le Roux ).

Pour justifier son élévation et profiter de sa position nouvelle, Capapé faisait de fréquentes expéditions nocturnes dans les environs de Saragosse, et jusqu'aux portes de Lerida, sous prétexte de donner la chasse aux partis de libéraux qu'il supposait exister dans les environs. Ses excursions le portaient successivement sur tous les points de l'Aragon, mais pas au-delà de la lisière de la Navarre et de la Catalogne, qui étaient aussi exploitées par des héros de son espèce. Ils châtiaient comme lui, chacun dans son arrondissement, les negros de la province qu'ils s'étaient attribuée. Sans avoir manifesté aucune opinion, il suffisait qu'un habitant, fermier ou propriétaire, seul contre cinquante, eût laissé des partisans ennemis passer une nuit dans son habitation ou sur ses terres, qu'ils eussent pris là, de vive force, des vivres ou seulement de l'eau, c'en était assez pour fournir un prétexte aux représailles.

Capapé vidait leur bourse. Les grains, les volailles, les chevaux, les mulets, et même les bêtes à cornes, étaient de bonne prise, et venaient en déduction de la contribution illimitée qu'il jugeait à propos de leur imposer. Il rentrait triomphant, mais presque toujours de nuit, à Saragosse, précédé des dépouilles enlevées aux vaincus. La crainte d'être assassinés enchaînait la plainte des malheureux habitans, foulés tour-à-tour par les deux partis. Malgré cette singulière manière d'opérer, le nouveau général paraissait vivre en bonne intelligence avec un ancien émigré qui exerçait les fonctions de capitaine-général de l'Aragon, et réunissait dans ses mains les pouvoirs qu'on attribue en France au préfet et au lieutenant-général, lorsqu'une ville est mise en état de siège. Capapé avait environ six mille hommes à ses ordres, tandis que le capitaine-général qui s'était installé bravement, en vertu de quelques lignes qu'il avait fait signer par une des Régences ambulantes, ne commandait qu'une compagnie de gendarmerie, qu'il avait également levée pour appuyer son équivoque autorité. De cette différence de force naissait la déférence que l'on avait pour le rude Capapé.

Il avait souvent dîné chez le capitaine-général, où il s'était rencontré avec les chefs des troupes françaises, et crut devoir à son tour donner un grand repas, auquel on fut convié six jours d'avance. Vainement l'officier supérieur qui commandait pour l'armée française, ainsi que ceux dont se composait l'état-major, voulurent éviter la corvée ; les instances réitérées du capitaine-général, avec lequel on était forcé de vivre politiquement, nous forcèrent d'assister à ce beau festin. C'était dans les premiers jours de septembre ; la chaleur était excessive ; à deux heures de l'après-midi elle devenait insupportable, et ce fut justement l'instant que El Royo fixa pour la réunion. Le capitaine-général, soupçonnant notre peu d'empressement, laissa de côté l'étiquette, et vint prendre le commandant français. Le petit cortège réunit, chemin faisant, les retardataires, accoutumés à ne se mettre à table qu'à six heures bien sonnées, surtout pendant la canicule, tous en uniforme, bottés, ceinturonnés, et agrafés.

Nous marchions lentement, et cependant, avant d'avoir fait cinquante pas, nous étions en sueur ; au détour d'une rue nous vîmes deux hommes armés, mal vêtus et de fort mauvaise mine ; à peine nous eurent-ils aperçus, qu'ils firent volte-face, et coururent donner l'alerte à la garde que Capapé tenait dans le vieux palais qu'il avait choisi pour son quartier-général. Les factionnaires de la

qui, à deux pas de nous, lardait de ses regards sinistres la piquante sœur Dolores. A mesure qu'on empoignait nos épées, on les entassait pêle-mêle avec nos chapeaux, qui, cornes en haut ou en bas, étaient couverts de sabres, de sabredaches, et de cannes et de parasols.

Cette expédition touchait à sa fin, quand on annonça Son Excellence la comtesse de Rimfelecha. C'était une Catalane d'environ quarante ans, à figure fade, à l'air dédaigneux. Elle entra majestueusement, et passa au milieu des rangs, qui s'ouvrirent pour lui laisser libre le chemin du sopha; elle y prit avec dignité la première place, fit un signe de tête protecteur, accompagné d'un sourire, à Capapé et à sa femme, et remit son visage au ton sérieux pour le salut hautain que devaient se partager les Français. C'était une royaliste par excellence. On me dit que sa fortune était considérable, et qu'elle l'avait grandement endommagée pour son parti. Elle n'était rentrée en Espagne qu'à la suite de nos troupes; mère d'une petite régence de sa fabrique, elle avait guerroyé contre les libéraux, qui l'avaient poussée jusqu'au-delà des frontières. Elle avait de l'humeur contre nous, parce que, dans notre pays, elle n'avait trouvé ni les honneurs qu'elle croyait dus à son rang, ni les égards que méritait son ancienne beauté. Je dois convenir que cette longue dame avait des traits réguliers, qui, dans le temps, avaient dû faire assez bien, malgré la petitesse d'une tête qui avait pris son élan à une trop grande distance des épaules. Tous les colliers, tout l'oripeau dont elle avait garni cette longue communication dénuée de chair, et la plus ample de toutes les collerettes n'avaient pu faire disparaître cette irrégularité, parce que la nature, toujours équitable, avait voulu, par la longueur, la dédommager de ce qui manquait d'ampleur à cette partie. Quand elle fut à table, nous voyions passer chaque morceau qu'elle mangeait, ainsi que cela paraît chez le pélican. A cela près, la mise et les manières de cette dame n'avaient rien de choquant : on lui donna la place d'honneur, c'est-à-dire le haut de la table; on plaça devant elle un petit pavillon en sucrerie, avec un drapeau où se lisait une inscription à sa gloire; on mit à sa droite le capitaine-général, et à sa gauche madame la générale. J'étais presque en face de cette dernière; à ma gauche, était le général, son époux, séparé cependant de moi par une dame d'environ quatre-vingts ans; à ma droite, se trouvait un autre siècle du même sexe, et précisément en face, la religieuse espiègle, qui avait persuadé à madame Capapé de me placer de cette manière.

On récita tout haut le *benedicite*, que peu de Français savaient. Il leur était d'autant plus difficile de répéter les mots de la prière, que ceux-ci parlent vite, et prononcent le latin tout autrement que nous; aussi l'Excellence Rimfelecha jeta-t-elle un regard de pitié sur les ignorans, et j'en aurais eu ma part si je n'eusse pas été prévenu de cet usage. La nappe était couverte de plats de viandes noires nageant dans l'huile; il y en avait plusieurs qui contenaient des pigeons fort secs. Le vin, épais, était en abondance : j'avais soif, et ne voulais pas en boire. Je vis près du général Capapé la seule bouteille qui me semblât contenir de l'eau; je la lui demandai; mais ayant reconnu que c'était de l'eau-de-vie, je m'empressai de la rendre. Elle était réduite à la moitié; il l'acheva avant la fin du repas. Vint bientôt un second service, également sans légumes ni poisson; il n'offrait que des sucreries, et force pigeons. Je dînai de pain et d'olives. Je sus le lendemain qu'on avait complètement vidé un colombier, qui, avec la ressource

des magasins français, avait défrayé le repas. On fit passer un grand plat de cornets de papier colorié, vides, et dont j'ignorais l'objet; je ne voulus pas en prendre, malgré l'invitation de la religieuse et de madame Capapé. Mes deux vieilles acolytes s'en munirent, et les remplirent de sucreries; tous les convives en firent autant. Capapé, après avoir bu *al rey absoluto*, *a la religion*, *al duque de Angulema*, proposa la santé de *Su Escelencia la condessa de Rimfelecha y de su valiente caracter*. Le commandant français porta la santé des héroïques royalistes espagnols, celle du capitaine-général et de l'intrépide Capapé. Enfin on se leva de table.

Je sentis alors que l'on touchait aux poches de mon uniforme; j'y portai les mains, au même instant; je fus aveuglé par une grêle de dragées; j'en reçus une si grande quantité sur la figure et sur les mains, elles étaient lancées avec tant de vigueur, que cette singulière facétie fut suivie de douleurs vives tant au visage qu'aux mains. Je cherchai à en ramasser, pour les renvoyer à madame Capapé et surtout à la plus jeune religieuse, qui toutes deux avaient pris ma figure pour but de leurs projectiles. Le haut de la tête, beaucoup moins sensible, me servit alors de bouclier. Je m'aperçus, en me redressant, que ces projectiles que j'avais pris sur le parquet étaient devenus inutiles; ces dames, ayant épuisé leurs munitions sucrées, avaient déserté le champ de bataille.

J'en avais dans les cheveux, autour du cou, partout où ils avaient pu pénétrer. L'on m'apprit alors que c'était un usage très-ancien, et toujours suivi en Espagne, de terminer ainsi les grands repas. Rentré au salon, je trouvai tous les convives au café; comme ce n'est dans ce pays-là qu'une eau ronsse, je me gardai bien d'en accepter; mais je profitai de l'occasion que m'offrait la religieuse qui me le présentait, pour lui adresser quelques questions. J'appris seulement qu'elle se trouvait depuis peu de jours dans cette ville, où elle était arrivée avec la femme de Capapé; je crus comprendre que c'était chez cette dernière que je pourrais la revoir. Il y avait dans sa personne, dans ses manières, sous cet habit monastique, une sorte de singularité qui piquait ma curiosité; je résolus de la satisfaire.

— La sœur Dolores, me dit Capapé le soir même, est d'une petite ville peu éloignée, et enclavée dans la Catalogne; l'autre religieuse et les deux moines, qui s'étaient réfugiés en France, sont rentrés en Espagne, à la suite de votre armée, avec la sœur Dolores dont il est ici question. A deux jours de là, je fis ma visite dînatoire, accompagné d'un ami qui parlait très-bien l'espagnol, et qui était disposé à faire causer madame Capapé. Nous la trouvâmes seule : elle attendait, nous dit-elle, la sœur Dolores et la sœur Conception, qui avaient été à vêpres, après avoir dîné chez elle; cela donna lieu à quelques explications qui nous apprirent que les deux jeunes religieuses étaient à peu près maîtresses de leurs actions; que la maison à laquelle elles appartenaient avait été totalement détruite par un incendie; que cet ordre n'était pas cloîtré; que pour se fixer sur le choix d'un couvent, elles avaient l'intention de suivre les avis de leurs directeurs, dont l'un était le père Geronimo, et l'autre le père Thomaso, que nous avions vu à son grand dîner; que c'étaient tous quatre de saintes personnes; que le père Thomaso, le plus jeune des deux, joignait à l'avantage d'être bel homme le talent de la prédication; que pas un de ses confrères n'avait fait lever autant de royalistes que lui pour la sainte cause de Ferdinand VII, que c'était *un délice de*

*l'entendre*, ce sont les expressions de Capapé, tant il mettait de force et de chaleur dans ses sermons.

Les religieuses arrivèrent dans ce moment, en se moquant du curé, dont elles avaient déserté l'ennuyeux sermon, qui ne roulait, disaient-elles, que sur l'évangile du jour, tandis qu'il était si nécessaire de prêcher pour la circonstance. La sœur Conception surtout assurait qu'elle ne pouvait plus entendre avec patience aucun prédicateur après le père Thomaso : elle l'élevait au-dessus des vivans et des morts. Le chocolat vint mettre fin à ces éloges. Le temps était couvert, et l'heure avancée : on descendit au jardin, où je me trouvai enfin en position de causer avec la sœur Dolores. J'essayai quelques complimens qui ne furent pas repoussés. Insensiblement encouragé, je lui parlai de sa beauté et de tout le regret que j'éprouvais de voir une aussi belle personne, douée d'un esprit et d'un caractère agréables, renoncer au monde, pour lequel elle était certainement mieux faite que pour le couvent. Elle quitta son air gai, et un long soupir précéda sa réponse.

— Que voulez-vous, me dit-elle, il faut subir sa destinée; je n'ai pas été élevée pour la vie religieuse; j'ai été forcée par les événemens de l'embrasser, et vous, messieurs les Français, vous y avez plus contribué que personne.

Elle s'arrêta à ces mots, qui augmentaient l'envie que j'avais d'en savoir davantage; les questions devenaient embarrassantes à poser. Malgré cette difficulté, par divers détours, je parvins à savoir une partie de son histoire.

« Fille d'un Hidalgo peu riche et sans ambition, qui bornait tous ses plaisirs à fumer au soleil sans quitter la cape, il laissait le champ libre à sa belle et dévote épouse, qui conduisait sa maison et sa fille à son gré; leur société ne se composait que de parens pauvres, et de quelques moines amenés par le confesseur de madame, qui était en même temps celui de toute la maison. Il parlait souvent d'un jeune étudiant de ses parens, qu'il avait fait entrer au noviciat, et qui édifiait tout le couvent par sa religion, comme il étonnait les plus habiles par son esprit et son instruction. Il revenait si souvent sur ce chapitre, qu'il me rendit curieuse de voir ce jeune moine, qui ne devait nous être présenté qu'après avoir prononcé ses vœux. J'avais treize ans lorsque le nouveau père parut, les yeux baissés et les bras croisés, devant ma mère, qu'il salua profondément. C'était un samedi. La visite se termina sans qu'il eût jeté un regard sur moi; mais, comme il devait officier le jour suivant, à la grand'messe, je me promis de le considérer tout à mon aise. Après un quart d'heure, le confesseur le reconduisit au couvent, et vint passer la soirée avec ma mère, qui ne tarissait pas en éloges pour le jeune élu. Le bon père fronça le sourcil, et se disposait à parler avec sa verve ordinaire, quand ma mère, soit par prudence, soit par nécessité, jugea à propos de me charger de plusieurs petits soins domestiques, qui devaient me retenir au jardin et dans d'autres parties de la maison. Lorsque j'eus rempli tous les ordres que j'avais reçus, je rentrai au salon, où régnait un profond silence. Ma mère avait les yeux d'une personne qui vient de pleurer; le confesseur était devant une table, coupant du tabac et faisant des cigares avec beaucoup de gravité. Mon père, qui rentra, nous annonça, comme une bonne nouvelle, qu'un de nos parens, nommé Torres, lui avait proposé d'épouser sa fille, et que, sans s'expliquer affirmativement, il lui avait répondu qu'il en causerait avec sa femme; qu'il n'avait pris ce détour que pour garder les bienséances; que, comme cet arrangement était très-

convenable, il pensait bien que ma mère le verrait du même œil que lui. Elle ne se pressa pas de répondre; elle attendait que le moine, qui menait toutes les affaires de la maison, voulût bien, suivant son ancienne habitude, donner son avis. Celui-ci se contenta de hausser les épaules, en continuant d'arranger ses petits paquets de papier. Ma mère, qui le comprit, dit à mon père qu'elle regardait comme un bonheur qu'il se fût ménagé le temps de réfléchir sur une affaire aussi sérieuse, qui pouvait avoir son mauvais côté; que sa fille n'était encore qu'une enfant, et que le jeune homme, sans état, sans carrière, sans talens, vivant dans l'indolence, ne pouvait compter pour exister que sur un patrimoine bien minces; qu'au surplus, le temps et la réflexion donnaient de bons conseils.

» Alors le confesseur, prenant la parole avec ironie, s'adressa à ma mère : « Pourquoi, senora, ne pas dire tout de suite comme votre mari, qui est la sagesse même; consentir, marier et doter cette enfant en faisant une belle noce? Jusqu'ici ce que j'ai obtenu journellement du couvent pour votre maison n'a été donné qu'à titre de présent en échange de quelques fruits rares, mais enfin sans valeur, que le chanoine a laissés dans votre verger; dépouillez-vous, j'y consens; nous continuerons probablement à fournir encore à vos besoins; mais alors ce sera à titre d'aumônes. » A ce mot, ma mère fit un cri d'effroi et se couvrit la figure avec ses mains en signe de honte; le visage de mon père se décomposa; il me sembla qu'il était agité de divers sentimens pénibles; ses yeux étincelaient. Le confesseur, usant à son égard de son moyen de séduction, lui présenta d'un air nonchalant et distrait un paquet de cigares de la Havane, et continua sa mercuriale à peu près en ces termes :

« Ce futur, qui n'a presque rien, qui ne fait rien et ne sait rien, n'a pas encore laissé paraître son caractère : que va-t-il être? voleur au jeu ou sur les grands chemins; peut-être contrebandier, s'il lui vient de l'activité et du courage. Je ne lui vois pas d'autre perspective pour le moment; j'en ai d'autant plus triste opinion, que, bien qu'il soit tout-à-fait désœuvré, il annonce fort peu de religion; il ne passe pas une demi-heure par jour à l'église, va aux petites messes de dimanche, et ne se confesse pas deux fois par an. Je ne prétends pas qu'il ne puisse y avoir en lui l'étoffe nécessaire pour en faire, avec le temps, le soin et les précautions requises, un honnête mari comme vous; mais il est nécessaire pour cela qu'il soit insensiblement préparé par une bonne direction, qu'on lui insinue d'autres goûts, d'autres habitudes, et surtout qu'on lui fasse aimer la religion. Dolores elle-même grandira, se développera : elle a besoin d'étudier et de s'affermir davantage dans les principes de sa religion : une année est bientôt passée; il lui faut pour s'éprouver et savoir juger elle-même sa vocation. »

» Mon père, que je distinguais à peine au milieu du nuage de fumée qu'il avait élevé autour de lui, en savourant son second cigare, trouva que c'était bien pensé et bien dit; ma mère surtout donna la plus ample approbation au confesseur, qui entendit la cloche du réfectoire, et remit au lendemain sa conclusion.

» Le lendemain je fus prête de bonne heure pour la grand'messe. J'avais à examiner, sans qu'on pût s'en apercevoir, deux figures qui m'intéressaient vivement. Celle du parent qui avait des vues sur moi, ne me parut pas moins insignifiante qu'auparavant; il me sembla seulement que cet amoureux était un peu plus gauche que de coutume. Il tournait ses yeux ronds de mon côté, sans pouvoir leur donner la moindre expression; je consentis à part moi, et de bien bon cœur, à

l'ajourner pour l'année, et même indéfiniment suivant l'avis de notre directeur; quant au père Thomaso, j'avais déjà su remarquer que ses traits étaient réguliers, qu'il avait de la taille et des mouvemens gracieux; mais ses yeux, ce miroir de l'âme, je ne les avais pas vus, j'attendais avec la plus vive impatience le premier *vobiscum*.

» Son regard rapide comme l'éclair fut jeté vaguement sur les assistans; attentive toutes les fois qu'il se retournait, ce ne fut qu'au dernier évangile que je le vis jeter la vue de notre côté; il avait de grands yeux qui allaient bien à sa belle figure. Ainsi satisfaite, et ne désirant plus rien, je rentrai avec mon père et ma mère dans un état de calme parfait, et repris mes habitudes journalières. Plus d'un mois se passa; le confesseur avait amené trois ou quatre fois le père Thomaso, qui d'abord ne parlait qu'à ma mère et à son mari; lorsque, contre son habitude, mon père se rencontrait l'après-dîné au logis. Le père Thomaso trouva cependant quelques occasions de me parler, et ne manqua pas de prendre la religion pour son texte. Il s'exprimait à la fin avec un enthousiasme qu'il me fit partager; je pris insensiblement l'habitude de l'entendre, et si parfois il ne revenait pas au jour où nous avions coutume de l'attendre, j'étais triste, ennuyée ou impatiente. Comme dans notre maison tout se faisait du consentement du père Ignacio, lequel approuvait que son suppléant m'instruisît, mon père et ma mère ne me reprochaient jamais les entretiens particuliers que j'avais journellement avec lui. Un soir nous étions seuls au fond du jardin : il était pensif et silencieux, me regardant souvent d'une manière extraordinaire. Son œil s'anima tout à coup et me parut ensuite languissant; il parlait entre les dents, je n'entendais rien de ce qu'il disait; il mit un genou en terre devant moi; sa figure était céleste, j'en fus toute émue; ses mains brûlantes prirent les miennes qui tremblaient. La voix de mon père qui causait avec un jardinier le tira de son extase, car c'en était une; il se releva vivement à ce bruit, m'engagea à quitter le cabinet, et m'avoua ingénûment que la ressemblance qu'il avait remarquée dans ce moment, entre mes traits et ceux d'une sainte Vierge dont le tableau appartenait à son couvent, lui avait fait croire qu'il était encore au pied de l'autel, où il adressait souvent ses prières pour ma félicité. Il avait repris contenance très-promptement, sa démarche était assurée comme de coutume, tandis qu'une émotion indéfinissable pour moi, m'avait mise dans un état si bizarre, que je pouvais à peine me soutenir et marcher. Il m'engagea à venir m'asseoir sur un banc peu éloigné de mon père; là, il resta debout sans parler; ses regards et toute sa personne exprimaient une joie, un contentement que je ne lui avais pas encore vus; la chute du jour et la cloche du couvent le rappelèrent au monastère.

» Jamais je n'avais attendu ses visites avec plus d'impatience que dans les jours qui suivirent cette promenade, et la semaine entière se passa sans que je le visse. Enfin le père Ignacio m'annonça le dimanche soir, en présence de ma mère, que je recevrais le lendemain une visite qui me ferait plaisir; aussitôt le rouge me monta au visage, et ma mère se récria. Le confesseur me couvrit de son indulgence et prenant un ton solennel, ajouta, que si je continuais à marcher aussi sagement dans les sentiers de la religion que je l'avais fait depuis six mois, je pourrais à la fin de l'année être maîtresse de mes actions et diriger celles du mari que l'on me destinait. Il m'apprit qu'il s'était chargé de faire tourner à bien le jeune Torres, pour le rendre digne de moi, et que ne

pouvant pas suffire à toutes les occupations qui lui étaient imposées par son zèle évangélique, il s'en était rapporté au père Thomaso sur une foule de préceptes et de principes nécessaires à lui inculquer, afin de tirer de son engourdissement ou de son ignorance cette ame léthargique : que les derniers examens, qu'il lui avait fait subir dans sa cellule, lui avait prouvé qu'aucune peine n'avait été perdue ; enfin, qu'il avait vu avec plaisir, que loin de rien contester à la religion ou à ses ministres, Torres reconnaissait tous les avantages d'une soumission aveugle à ce qui est prescrit par la loi divine et par ceux qui en sont les organes : qu'une étroite amitié s'était formée entre Torres et le père Thomaso, qui ne se séparaient plus que pour vaquer aux devoirs que leur imposait leur position ; que ce serait le père Thomaso, destiné à être mon confesseur dès qu'il en aurait reçu la licence, attendue encore quelques mois faute d'âge, qui me présenterait le lendemain Torres, lequel, du reste, ne viendrait qu'une fois par semaine ; qu'on avait voulu respecter ma résolution et me laisser le temps de connaître mon cœur, l'esprit et les penchans de celui avec lequel je ne devais, en définitive, être liée que de mon consentement. Il me recommanda ensuite quelques prières pour invoquer les lumières du Saint-Esprit.

» J'en voulais beaucoup à Thomaso, sans trop m'expliquer pourquoi je lui en voulais. Lorsqu'il me présenta son protégé, il eut peu à se louer de ma réception. Loin de voir le père Thomaso affecté de ce mauvais accueil, j'eus au contraire la douleur de lire encore sur son visage le même air de satisfaction que j'y avais remarqué le jour de l'extase. Néanmoins le temps et l'habitude m'accoutumèrent à Torres, qui était d'une soumission tellement servile pour mes volontés et mes caprices, que je suis persuadée que j'aurais été maîtresse absolue si le mariage se fût consommé. Il avait pris pour moi une passion très-vive ; comme il était excessivement timide, c'était le père Thomaso qui, par un saint zèle et au nom de l'amitié, était toujours chargé de m'exprimer ses sentimens. Le père parlait avec une onction si passionnée que je retombais, à chaque homélie, dans l'émotion que j'avais éprouvée le jour où il me prit pour la Vierge du couvent. Cependant le temps s'écoulait doucement ; et je me familiarisais avec l'idée du mariage avec Torres. Je me persuadais que ce nouvel état ne pouvait être que fort agréable sous les auspices d'un conseiller sage, d'un ami de la maison, tel que le père Thomaso.

» Torres lui avait juré un attachement inviolable et pour la vie, à condition qu'il userait de réciprocité à son égard, surtout en faveur de sa future épouse. Le traité fut ratifié de nouveau en ma présence. C'étaient de beaux projets que nous faisions là : ils furent bientôt renversés par un jeune officier westphalien, que je voyais sans cesse tourner autour de moi quand j'allais à l'église, ou lorsque j'en sortais. Pendant une absence de huit jours que fit le père Thomaso, une querelle s'engagea entre Torres et cet officier. Ce dernier fit éprouver à mon parent le plus insupportable des outrages ; un boute-feu, spadassin de profession, témoin de l'insulte, poussa Torres, encore en fureur, à en tirer vengeance. La morale de l'évangile, que lui avait expliquée Thomaso, resta malheureusement en oubli ce jour-là ; et, au lieu de tendre l'autre joue, il mit l'épée à la main, et montra le plus grand courage dans ce combat, où l'adresse eut le dessus : frappé d'un coup mortel, il expira le jour même où le père Thomaso revint à point nommé pour recevoir ses adieux. Ce fut lui qui l'assista à ses derniers momens ; il sut les adoucir

en promettant au nom du ciel à Torres que la Providence ne laisserait pas ce crime impuni. Cet événement fit peu d'impression sur moi ; le père Thomaso, accoutumé à me voir partager ses émotions, m'en fit de vifs reproches ; il entreprit et vint à bout de me persuader que j'étais offensée et avilie. Il ajouta que c'était un époux que venait de m'enlever ce payen de Westphalien ; qu'il savait que c'était un protestant, dont la vie ne valait pas celle d'un mauvais chien espagnol ; que d'ailleurs, si je ne faisais rien pour venger Torres, son meurtrier ne manquerait pas de croire que j'étais satisfaite que cette mort ouvrît la porte à ses propres prétentions et à ses espérances offensantes ; car bien certainement mes parens, mes amis, et lui Thomaso, qui me chérissaient autant que leur propre vie, aimeraient mieux me voir morte, que la proie d'un réprouvé qui ne pouvait que m'entraîner dans une damnation éternelle ; que la présence des troupes étrangères donnait au Westphalien la faculté de m'enlever impunément à mon pays et à ma famille, ce qu'il ne manquerait pas d'exécuter si on lui en laissait le temps : bref la vengeance fut résolue.

» Thomaso me dit que, malgré ses vœux, il s'en serait chargé seul, certain qu'il était de servir la vengeance du ciel sur cet impie, mais qu'il voulait me laisser l'avantage glorieux de tirer satisfaction de la sanglante injure qui m'avait été faite, et qu'il m'en rendrait les moyens faciles. Il tint parole... trois jours après, le Westphalien n'existait plus. »

— Je frissonnai ; elle s'arrêta court à la vue de ce saisissement. Je rompis bientôt le silence pour lui demander à quelle cause il fallait attribuer cette mort. Elle me dit simplement et sans émotion qu'il était tombé dans un piége qu'un autre n'aurait pas su mieux éviter que lui.

Nous étions alors dans une des salles attenantes au salon dont les portes étaient toujours ouvertes. Mon ami, qui était à une fenêtre, nous annonça les deux révérends pères, qu'il voyait paraître à l'extrémité de la rue. Impatient d'en savoir davantage, je renouvelai avec instance ma dernière question à la sœur Dolores, afin de recevoir sa réponse avant l'entrée du père Thomaso : « ce sera, me dit-elle, pour une autre fois. » Je vis qu'elle était tout-à-coup devenue pensive et sérieuse ; comme je lui en faisais la remarque, elle répondit avec une légère émotion mêlée d'inquiétude : « *sans savoir si vous avez plus de religion que nos compatriotes, qui n'y pensent guères*, je vous ai déjà raconté bien des choses ; fasse le ciel que je n'aie pas à m'en repentir ? Mais j'entends entrer les pères : quittons, je vous prie, l'entretien devant eux ; je vous promets de le reprendre à la première rencontre, si Dieu le permet ; *si Dios quiere* ; » c'est ainsi que les Espagnols finissent leurs discours lorsqu'ils veulent se revoir.

Après nous avoir salués de la main seulement, les deux moines se placèrent sans façon sur le sopha où était madame Capapé ; elle leur demanda ce qu'il y avait de nouveau. « C'est vraiment du nouveau et très-nouveau que nous avons vu, dit le plus âgé : ce matin un colonel français a amené dans l'église où j'ai dit la messe vingt-cinq ou trente de ses soldats qui ont reçu la communion ; ils étaient tous jeunes ; les deux bas-officiers, qui étaient plus âgés, se sont tenus à l'écart ; mais le colonel, placé tout près de l'autel, avait l'œil sur son monde, qui paraissait lui obéir comme à l'exercice. L'aumônier du régiment leur a fait ensuite un petit discours dans sa langue. Après la cérémonie on les a remis en rang et au commandement des bas-officiers ils ont repris le chemin de la caserne. J'ai vu

qu'ils avaient si peu l'habitude d'aller à l'église, qu'ils s'asseyaient quand il fallait être à genoux, et qu'ils se mettaient à genoux quand il fallait se tenir debout; leurs yeux erraient sans cesse sur les tableaux, sur les ornemens de l'église : plus d'une fois il a fallu que les chefs recommandassent le silence qu'ils ne pouvaient obtenir. Cette bizarrerie me semblait un rêve. Cependant j'en ai eu la clef, par le discours de deux vieux seigneurs qui parlaient assez haut derrière moi, pendant que je récitais mon bréviaire, pour que je les entendisse. L'un d'eux loge, à ce qu'il paraît, le chef de ce corps, et il a su, par le rapport de ses valets, qui vivent avec les gens du commandant français, que c'est pour avoir eu l'idée de faire confesser et communier des soldats, que le dernier a obtenu sa place, et que ce qu'il fait maintenant c'est pour être promu général; c'est tout-à-fait plaisant. A ce mot les deux moines se prirent à rire, et communiquèrent leur hilarité à l'honorable assistance; mon compagnon fit, comme moi, une assez piètre figure. Quoique les regards des riques se portassent sur nous, nous ne perdîmes pas contenance; le sérieux que nous portâmes jusqu'à la raideur, intimida, je crois, madame Capapé, qui fit changer la conversation, en annonçant d'excellent chocolat qu'elle venait de recevoir de Son Excellence le capitaine-général; comme nous n'en prenions pas, nous crûmes, afin de nous esquiver sans bruit, devoir saisir le moment où ce réconfort flattait les palais dévots, qui le savouraient et le vantaient à outrance; je pus seulement dire tout bas *à demain* à la sœur Dolores, qui avait eu le bon esprit de ne rire qu'à demi, par courts intervalles, et seulement lorsque le regard inquisitorial du père Thomaso s'attachait sur elle.

Rentré chez moi, j'écrivis ce que je venais d'entendre : je me méfie de ma mémoire. En la retraçant, je ne fus que plus impatient de connaître la fin de cette tragique histoire (peu extraordinaire d'ailleurs, sur la terre du poignard), et surtout d'apprendre depuis quand et comment cette jeune personne était devenue religieuse. Cette préoccupation accompagnée d'un intérêt assez vif, mais non défini, et qui se noyait pour ainsi dire de plus en plus dans le vague de la narration, ne me permit pas de m'occuper d'autre chose que des informations nécessaires pour savoir à temps le retour de Capapé; elles m'apprirent qu'il ne devait revenir qu'à la fin de la même semaine. J'aurais voulu ne pas me rencontrer avec les deux moines chez Capapé; mais je ne trouvai aucun moyen d'écarter leur visite, ni d'éviter cette fâcheuse rencontre. A tout événement, je partis à l'heure dite et pris en passant mon ami, qui occupait fort bien madame Capapé, et se moquait d'elle en la laissant vivre d'illusions.

A mesure que nous approchions, je me sentais un calme plus froid; j'étais moins pressé de voir ma curiosité satisfaite, comme si j'eusse pressenti que j'avais beaucoup à prendre dans les derniers éclaircissemens que je venais chercher. La société de la générale était augmentée des deux vieilles dames qui me flanquaient le jour du gala. Elles n'entendaient pas un mot de français. Après les premiers complimens, mon ami prit sa place auprès de la maîtresse de la maison, et soutenant la conversation avec elle et les deux siècles mourans qui siégeaient près d'elle; en prenant avec grace du tabac rouge, et en jouant de l'éventail, il me fut loisible de me rapprocher insensiblement de la sœur Dolores, qui avait peu parlé jusque là. Son enjouement l'avait quittée, mais la légère touche de mélancolie répandue sur sa belle figure, ses grands yeux, où la douce langueur remplaçait la vivacité,

avaient, de cette femme naguère si piquante, fait une beauté vraiment intéressante, que l'habit religieux entourait de je ne sais quel charme mystique, toujours trop puissant sur nos sens mondains, à nous pauvres chevaliers français. Après l'avoir considérée attentivement, prenant le ton affectueux, je réclamai l'exécution de sa promesse.

— Depuis que vous êtes entré, je me suis recueillie pour continuer un récit que je regrette d'avoir commencé. Le voyage que j'ai fait en France, quoique de courte durée, m'a permis de reconnaître que, si généralement il y a peu de religion dans votre pays, les personnes bien élevées y ont une susceptibilité de sentimens que l'on appelle de la délicatesse, et qui est étrangère au petit cercle d'individus au milieu desquels j'ai grandi; d'où il résulte, que ce qui nous paraît ou convenable, ou juste, ou nécessaire, devient méprisable à leurs yeux. N'importe ce qui en arrivera, j'ai commencé, j'ai promis de finir, j'achèverai; l'humilité de l'habit que je porte me résigne à accepter même votre pitié; au moins, c'est un sentiment d'intérêt. Vous pourrez me l'accorder; car, quelque stérile qu'il puisse être, je l'accepte sans y prétendre. Hier, je pensais autrement; mais la réflexion m'a fait voir ce que mon esprit ne m'avait pas encore permis de reconnaître.

» Vous désirez savoir les circonstances de la mort de l'officier westphalien? Il est tombé dans un piége que nul autre n'eût évité; un mendiant, de ceux que nourrissait le couvent, en sollicitant sa bienfaisance, en obtint des marques, et gagna sa confiance; si bien qu'un jour, au sortir de la messe, au milieu de la foule qui se pressait en arrivant au portail, il parvint à me glisser dans la main dont j'avais ôté le gant pour prendre de l'eau bénite, un petit papier roulé; il avait eu soin de marcher assez long-temps non loin de moi, afin que je le remarquasse. Dans l'après-dîné du même jour, il se montra dans le chemin qui touche à la petite terrasse qui règne au fond du jardin. J'avais été attirée de ce côté, par le père Thomaso, qui me fit apercevoir le mendiant; ce dernier toussa fortement au pied du mur, comme pour m'appeler; j'avançai la tête, et lui donnai verbalement la réponse qu'il attendait au message du matin : *à la cloche de minuit, seul, et à cette place où était le mendiant.* Nous rentrâmes; le soir, rentrée dans la chambre où je couchais, je restai vêtue, récitant tout bas des prières, ainsi que me l'avait recommandé Thomaso. L'horloge s'était fait entendre trois fois depuis que j'avais compté onze heures, lorsqu'à travers l'obscurité, je vis Thomaso, la robe retroussée, appliquer l'échelle devant ma fenêtre, qui n'était qu'à un premier étage, et donnait sur le jardin. Je descendis sans peine, et il me conduisit rapidement à la petite porte qui est au pied de la terrasse. Il ne prit que le temps de me demander si j'avais récité toutes les prières; je répondis affirmativement; il me dit *amen*, et me donna sa bénédiction. Après un coup d'œil jeté sur le chemin, il courut précipitamment ouvrir la petite porte; regarda de chaque côté en dehors, rentra, et ne fit que pousser la porte, sans la fermer. « Il vient, me dit-il; mais attendez que je le voie de plus près; je vous avertirai. » — Couché sur le mur de la terrasse, il reconnut l'officier, à dix pas de la porte. Il me dit alors à l'oreille : « Souvenez-vous de mes instructions. Le temps est venu; songez que Dieu vous voit et demande justice. » Il me mit alors un poignard noirci dans la main, et m'ouvrit la porte. Au premier pas, je me trouve en face du Westphalien, qui, sans proférer un mot, lève brusquement la légère mantille qui voilait mon visage.

En me reconnaissant, il me saisit la tête de ses deux mains pour m'empêcher de m'opposer à sa brutale caresse; son action favorisant celle que j'avais à exécuter, il tombe tout aussitôt, en poussant un gémissement étouffé. Froide et calme, j'avais pu, sans m'émouvoir, choisir la place et frapper juste. Thomaso était derrière moi, dans l'embrâsure de la porte; il avait vu que j'avais suivi de point en point ses instructions. Au bruit de la chute, il fit deux pas de plus. Je lui rendis le poignard, qu'il essuya sur l'herbe du chemin.

» La porte fermée, nous considérâmes un instant le corps de l'officier; il ne fit aucun mouvement. Thomaso, armé du poignard, voulut s'assurer qu'il n'y avait plus de respiration; ayant acquis une pleine certitude à cet égard, la porte fut refermée à clef. Nous eûmes la précaution de passer sous les arbres pour retourner vers le logis. En avançant, ma marche devenait lourde et péaible. Je n'avais fait que suivre les ordres du ciel que le père Thomaso m'avait transmis, et cependant le cœur me battait avec violence, comme si j'avais fait une mauvaise action. Je gardai néanmoins le silence, parce que nous étions près de la maison. Je parvins à rentrer dans ma chambre par la voie qui avait favorisé ma sortie. Après avoir vu l'intrépide Thomaso franchir le mur de clôture, au moyen de son échelle qu'il emporta, je me jetai machinalement sur mon lit sans avoir le courage de me déshabiller. Je n'eus, pendant le reste de cette nuit, que de courts instans de sommeil, que de sinistres visions venaient sans cesse interrompre. Le mendiant m'apparut plus d'une fois, me poursuivant avec une faux tranchante qu'il brandissait autour de moi. Enfin, le jour revint; je réparai mon désordre, et me mis en prières pour obtenir le calme dont j'avais besoin avant de reparaître devant mes parens. Le père Thomaso arriva d'assez bonne heure, le visage aussi sérieux qu'à l'ordinaire; il m'apprit avec un air de satisfaction qu'il était rentré dans sa cellule sans rencontre ni mésaventure, et que la Providence, sans doute pour montrer qu'elle accordait sa faveur à l'action que mon bras venait d'exécuter sous son inspiration, avait envoyé, avant le jour, des voleurs sur le lieu où gissait le mort. En le laissant complètement dépouillé, ils avaient fait prendre le change à toutes les conjectures, et devaient rendre indubitablement vaines les recherches que pourraient faire les chefs du corps auquel appartenait cet officier.

» Je passai un moins entier sans sortir, parce que j'étais souffrante des nerfs; cependant je me rétablis peu à peu et repris l'habitude d'accompagner chaque jour ma mère à l'église. Le mendiant manquait rarement de se trouver sur mon chemin; j'étais assurée de le rencontrer au retour ou bien au bénitier; je lui donnais souvent l'aumône; mais plus je faisais pour lui, plus il me harcelait; j'en avertis Thomaso et le priai de mettre fin à cette persécution; le misérable eut soin d'éviter le religieux. Un jour enfin, il eut l'audace de me remettre un papier que je ne pris que par prudence; personne ne put s'en apercevoir, parce qu'en ramassant mon livre de prières, qu'il avait fait tomber à dessein, il y avait glissé son insolente missive. Rentrée dans ma chambre, j'en fis lecture, non sans peine; elle contenait la menace de révéler tout ce qu'il avait vu dans la nuit du rendez-vous, si le père Thomaso ou moi ne lui livrions pas une somme qu'il exigeait; elle était considérable.

» Le bon religieux n'avait aucun moyen, direct ou indirect, de concourir au paiement de cette énorme contribution. Ce que ma famille me donnait pour mon entretien et pour faire des aumônes était fort éloigné de pouvoir y subvenir. Je

dois dire ici, qu'à la persuasion du père Thomaso, Torres, en mourant, m'avait fait son héritière; cette petite succession, dont je ne pouvais rien recueillir avant six mois, excitait la convoitise du mendiant; mes parens en avaient connaissance; mon père s'était occupé d'établir mes droits et de suivre cette affaire : ainsi ce n'était qu'une ressource éloignée. Thomaso entendit mes plaintes et m'engagea à me tranquilliser, à feindre une forte indisposition pour me dispenser de sortir pendant quelques jours, ajoutant qu'il saurait mettre ce temps à profit pour avoir une explication avec le mendiant. Le quatrième jour je revis le religieux; son air préoccupé ne m'annonçait rien d'heureux. Il avait fait appeler le misérable, qui, plein de méfiance, lui avait répondu qu'il ne pouvait pas lui parler au couvent, mais seulement à la porte de l'église, et au milieu du jour. Ce fut avec bien de la répugnance que le père consentit à se mettre ainsi en évidence; force fut néanmoins d'en venir là; c'était le seul moyen de savoir à quoi s'en tenir sur les menaces et les projets de cet homme, afin de prendre ensuite le meilleur parti qu'il y aurait à suivre dans une pareille circonstance.

» Thomaso l'abordant, lui demanda quelle raison il avait de tourmenter une de ses pénitentes qui l'avait assisté mille fois, la religion et la reconnaissance réprouvant cette abominable conduite. L'effronté coquin lui répondit audacieusement : « Père Thomaso, mes raisons, vous les savez aussi bien que moi : ce que j'ai vu, vous l'avez vu comme moi : et vous y avez si bien aidé, que sans vous la chose ne serait pas arrivée; ainsi, laissons de côté la reconnaissance et la religion, qui n'ont rien à faire ici. Je ne croirais pas d'ailleurs m'écarter des devoirs d'un bon chrétien, en dévoilant une action contraire à toutes les lois divines et humaines, et c'est bien ce que j'ai l'intention de faire, à moins qu'on ne me mette en état de sortir de la situation misérable où je suis, et de ne plus vivre d'aumônes ou de la soupe des pauvres; j'y suis résolu. Je saurai suivre mon projet et me tenir à l'abri de toutes les embûches que l'on pourrait me tendre pour s'assurer de mon silence, ainsi qu'on l'a fait avec le Westphalien; je n'aurai, d'ici à huit jours, d'autre compagnie que celle des soldats étrangers; quand je devrais vendre jusqu'à ma cuillère pour les faire boire, je ne coucherai qu'auprès de leurs factionnaires. Je vous donne ces huit jours pour y penser, mais pas une minute de plus. » Et il lui tourna les dos.

» Thomaso, stupéfait, resta quelques instans cloué à la même place, voyant le mendiant se retourner à différentes reprises, et gesticuler comme pour confirmer son affreux projet. Il sentit combien son immobilité dans ce lieu pouvait lui devenir nuisible, et prit le parti de rentrer au couvent. Absorbé dans ses réflexions, effrayé des dangers que je courais et des suites que cette révélation pouvait avoir pour lui-même, il se décida à tout dire au confesseur de ma mère, qui lui avait toujours montré une tendresse paternelle, et qui d'ailleurs, par cas fortuit ou à dessein, l'avait jeté dans la voie où il se trouvait engagé. Il subissait aveuglément la loi de l'autorité qu'Ignacio exerçait sur lui depuis sa plus tendre enfance et jusque dans ses moindres actions; aussi est-il permis de penser que la confidence qu'il fit ne remonta pas bien haut, et qu'il ne fut nécessaire que de rendre compte du dernier accident auquel venait de donner lieu la mauvaise foi et la cupidité du mendiant, pour que le père Ignacio connût tous les détails relatifs à cette malheureuse affaire. Thomaso ajouta que ce dernier avait cherché depuis deux jours la rencontre du mendiant; qu'il lui avait parlé avec douceur, en res-

tant dans le vague, afin de ne pas compromettre une troisième personne. Sous divers prétextes assez plausibles, sous celui, par exemple, de lui donner des vêtemens dont il paraissait avoir grand besoin, il l'avait engagé à venir au couvent pour les essayer et les recevoir; le mendiant avait promis d'y aller le lendemain, mais n'avait point paru. On l'avait fait observer, et il avait été facile de reconnaître que cette dernière démarche n'avait produit d'autre effet que d'augmenter sa méfiance. Il s'était constamment tenu près du corps-de-garde ou à la taverne que fréquentaient les Westphaliens, rendant de petits services aux soldats, ou les amusant par des contes et des pasquinades. On sut en même temps que le général qui commandait cette troupe, et dont la résidence était éloignée, avait l'intention de faire commencer une nouvelle enquête au sujet de l'assassinat du Westphalien, et que l'on attendait sous peu de jours un officier de son état-major chargé de cette mission.

» Comme le mendiant était nécessairement informé de cette circonstance, qui, suivant toute apparence, avait déterminé la conduite qu'il tenait à notre égard, le père Ignacio (qui dans un temps ordinaire aurait pu tout couvrir de son égide) pensa qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour nous mettre à l'abri du coup dont nous étions menacés. Ma mère fut admise dans la confidence; elle consentit à se charger de décider mon père à approuver la vocation que j'étais censée avoir eue dès l'instant de la mort de Torres; le malaise, les dispositions que j'avais éprouvées depuis cette époque, devaient être attribuées à mes regrets, au désir pressant d'entrer dans l'état religieux et de quitter le monde; elle devait ajouter qu'elle avait combattu long-temps cette résolution, et que son directeur l'avait même secondée, mais que tous deux avaient reconnu que c'était un parti pris, contre lequel il était impossible de lutter plus long-temps sans danger pour mon salut et pour le leur.

» Il s'agissait ensuite de me faire partir la même nuit; Ignacio levait tous les obstacles, il fournissait des mules et des serviteurs du couvent, qui devaient nous accompagner jusqu'au monastère, dont la supérieure était sa proche parente. Le père Thomaso allait aussi s'éloigner dans une autre direction, pour se rendre dans un autre couvent de son ordre. Mon père, qui jamais n'avait gardé dix minutes une volonté contraire à celle de ma mère, particulièrement lorsque celle-ci était soutenue par les raisonnemens du confesseur commun, fit, en versant quelques larmes, tout ce qu'on voulut. Je dois ajouter que, pour me décider plus facilement, on me promit que je ne serais astreinte qu'à prendre l'habit sans prononcer de vœux, à moins que la volonté ne m'en vînt avec le temps: on ajouta, que comme je ne serais qu'à dix lieues de la maison paternelle, on se procurerait souvent de mes nouvelles, et que l'on m'en donnerait exactement de ma famille et de ceux de nos amis qui m'intéressaient le plus. A l'heure où tout était calme autour de nous, deux hommes vinrent en silence prendre nos effets, et nous conduisirent dans un lieu écarté, où un troisième nous attendait avec les mules. Le père Ignacio ne permit pas que ma mère nous accompagnât, ni qu'on se servît de notre domestique, qui ne fut pas réveillée. Les muletiers, qui connaissaient parfaitement le pays, évitèrent, les chemins fréquentés et les ponts. Ils nous firent passer deux rivières à gué; nos haltes n'eurent lieu qu'en plein champ pour faire manger les mules. Nous arrivâmes au milieu de la nuit suivante à notre destination. Ce monastère isolé était placé sur une hauteur très-escarpée; je crus reconnaître

qu'il était entouré de murailles élevées; cet aspect, rembruni par l'obscurité, me contrista. Cependant la dame supérieure me fit un si bon accueil, qu'elle dissipa une partie de cette fâcheuse impression, que ramenèrent néanmoins les tendres embrassemens et les adieux de mon père. Après un léger repas, il fut forcé de partir, pour profiter du retour des muletiers, qui avaient ordre de s'éloigner le plus possible de ce lieu avant le jour, et de regagner leur gîte accoutumé de nuit, en évitant, autant que possible les regards curieux.

Dès le lendemain je pris l'habit de novice, et ne fus assujétie qu'aux devoirs qu'il me convenait de remplir; flatteries, complimens, séductions de toute espèce, changèrent bien vite ce noir couvent en un lieu agréable. J'avais pour la première fois des amies qui s'occupaient de moi; leurs attentions ne me laissaient pas disposer d'une minute. Je remarquai seulement que, n'étant pas cloîtrées, elles ne me mettaient jamais de la partie quand elles sortaient du couvent. Un jour la mère supérieure, sachant que j'en avais fait l'observation, me fit entrer dans sa cellule; après m'avoir embrassée avec toute sorte de démonstrations d'amitié, elle me dit que c'était uniquement par intérêt pour moi qu'elle avait évité de me laisser sortir du couvent; que je devais bien penser que son sage parent ne lui avait laissé ignorer aucune circonstance de la malheureuse affaire qui m'avait fait quitter la maison paternelle; qu'elle ne voyait, elle, dans cette action qu'une preuve de vertu et de courage. Elle ajouta que pour ne pas m'attrister avant de me voir accoutumée à ma nouvelle demeure, elle avait différé de m'apprendre que, peu de jours après mon départ, tout avait été révélé par le mendiant; que les recherches les plus actives avaient été faites chez mon père, et partout où l'on pouvait supposer qu'il serait possible de se saisir de ma personne, ainsi que du complice que l'on associait à l'événement dont on poursuivait les auteurs: que ma jeunesse et ma figure remarquable m'auraient déjà fait découvrir, si je m'étais montrée dans un canton où les détails de cette affaire avaient fait grand bruit. Elle eut encore avec moi quelques entretiens particuliers, où elle ne manquait pas de me répéter qu'en prononçant des vœux, je me trouverais affranchie de toutes les lois civiles. Notez qu'elle ne m'avait donné aucune nouvelle de ma famille depuis que j'en étais séparée; elle me fit tellement voir en beau celle dans laquelle elle désirait me voir entrer, qu'elle me décida presque à prononcer des vœux.

» Un jour, elle me montra une lettre, que je crus alors être de la main d'Ignacio; ce religieux, parlant au nom de mon père et de ma mère, écrivait que, dans l'état actuel des choses, il serait à désirer que je m'attachasse à l'ordre dont je portais l'habit; que c'était le plus sûr moyen de faire cesser les dangers dont j'étais environnée, les inquiétudes de ma famille, et celles de nos amis; que le père Thomaso le souhaitait autant que lui. A ces derniers mots, un sentiment qui tenait beaucoup du dépit détermina mon consentement; je le donnai. Six heures après, j'étais religieuse, tant elle appréhendait de voir changer ma résolution. Les deux premiers mois se passèrent paisiblement.

» J'étais habituée à cette vie, lorsque tout-à-coup la guerre vint jeter l'alarme autour de nous; d'après l'avis du curé, la mère supérieure se disposait à faire partir ses plus jeunes religieuses pour une autre maison de l'ordre, lorsque les Guerillas, poursuivis par des troupes ennemies, se réfugièrent sur la hauteur que dominait notre couvent; ils y furent suivis par leurs adversaires, qui les serrè-

rent de si près, que nos compatriotes se virent dans la nécessité de forcer l'entrée du monastère, afin de trouver un abri derrière notre haute muraille; la fuite ne nous était plus possible. La nuit suivante, les Français escaladèrent les murs d'enceinte; on se battait dans les jardins, dans les cours, dans les cloîtres; notre supérieure n'eut que le temps de nous faire quitter nos cellules, pour nous réunir dans l'église où elle espérait que nous serions respectées. »

Dans ce moment, je vis Dolores pâlir et demeurer silencieuse. Elle me parut éprouver un violent saisissement. « Qu'avez-vous? lui demandai-je avec intérêt. » Voyant dans ses grands yeux un nouveau signe d'effroi, je tournai la tête, et je distinguai un des deux religieux qui s'éloignait précipitamment, et qui devait, suivant ma première idée, ne s'être tant approché que pour nous écouter ou pour quelque mauvais dessein. Je voulus le poursuivre : « Pour Dieu ! me dit Dolores, en s'attachant à mes vêtemens, n'en faites rien, c'est moi que vous perdriez ; retournons, de grâce, auprès de la générale. »

Je cédai, en voyant l'état déplorable de cette femme prête à défaillir. J'étais fort agité moi-même. Nous trouvâmes la générale Capapé causant avec mon ami. Je m'étonnai de ne pas rencontrer près d'elle les deux moines; elle m'assura qu'elle ne les avait pas vus de toute la soirée. Il est surprenant, lui dis-je, qu'ils soient dans votre jardin sans être venus vous rendre leurs devoirs. — « Ma foi, cela me surprend aussi. » Elle jeta alors les yeux sur la sœur Dolores, qui était presque évanouie à côté d'elle; elle nous fit signe de nous retirer, afin de pouvoir la secourir. Nous quittâmes cette maison, fort préoccupés du dernier incident. En rentrant chez moi, je trouvai l'ordre pressant de me rendre en poste à Madrid. J'aurais été fort curieux d'entendre la fin de l'histoire de la sœur Dolores; mais il fallait obéir, partir de Saragosse dans une heure; je ne pus que prier mon ami de visiter encore madame Capapé, et de tâcher d'en apprendre d'avantage sur le compte des deux moines, de s'informer de ce que deviendrait la pauvre Dolores, quoique, tant par les aveux qu'elle m'avait faits, que par ceux qu'elle n'avait pas cru me faire, elle eût rompu sans retour le premier charme, et ne pût désormais m'inspirer que de la pitié.

En arrivant dans la capitale, je la vis illuminée. On venait d'apprendre que le duc d'Angoulême avait réussi à tirer Ferdinand VII des mains des Cortès. Je sus aussi le même soir qu'au lieu de ce qu'il avait promis avant de sortir de Cadix, le roi avait pris, dès qu'il s'était vu en liberté à Sainte-Marie, pour son premier conseiller, un ecclésiastique, partisan outré de l'absolutisme; et que le prince français, voyant cela, et ayant accompli sa mission militaire, avait annoncé l'intention de retourner promptement en France, ne jugeant plus convenable de jouer un rôle diplomatique subalterne, et fort peu séduisant en pareille circonstance. Un mois se passa sans recevoir aucune lettre de l'ami que j'avais laissé à Saragosse; il se contenta de me faire dire qu'il comptait sous peu me rejoindre, et qu'alors il me rendrait compte de mes commissions. Avant de le recevoir, j'eus, sans les chercher, des nouvelles toutes fraîches d'un des personnages qui marquaient le plus dans le récit de la belle religieuse. Je voyais fréquemment M. le comte de M***, commandant français de la place de Madrid. Un jour, la conversation roulait sur les crimes sans nombre qui se commettent dans cette capitale : il se lève tout-à-coup, et m'ouvre les deux battans d'une armoire. « Voyez-vous cet arsenal, me dit-il? voilà comme je fais de l'histoire. »

Elle contenait un très-grand nombre de poignards, et surtout de longs couteaux très-aigus, la plupart ensanglantés et rouillés. Ce sont, me dit-il, les instrumens usuels des assassins pris ici les armes à la main et en flagrant délit, depuis que je commande la place: vous les voyez encore teints du sang des victimes; il y a apparence, si je reste ici trois mois de plus, qu'elle sera trop pleine. N'importe, ce sont des témoignages irrécusables que je veux remporter en France, afin de faire un peu connaître à notre premier ministre les bonnes gens qu'il appelle un *drôle de peuple*. Voici un couteau fraîchement maculé; il n'est pas encore avec les autres, parce que l'affaire n'est pas finie. Il appartient à un moine qui a été arrêté cette nuit dans un *certain* lieu, où il contestait la priorité à un de nos grenadiers. Il paraît que le béat, n'étant pas le plus heureux ni le plus fort au pugilat, n'a rien trouvé de mieux que de suivre les usages du pays, en frappant le grenadier avec cette arme si tranchante. En cas pareils, pour éviter le scandale et ménager la religion, je fais ordinairement prévenir les supérieurs, afin qu'ils viennent eux-mêmes ici prendre connaissance des accusations et des faits. Je leur laisse ensuite le soin de les punir dans le couvent. Aujourd'hui, je vais être plus sévère, si, comme on me l'a rapporté, le soldat est en danger. »

Au même instant, un chirurgien-major et un lieutenant de grenadiers furent introduits; le premier prit la parole, et annonça qu'ayant pansé le grenadier blessé, il avait reconnu que le coup que lui avait porté le moine avait effectivement traversé le bras, et fait une large ouverture au côté gauche de la poitrine; que le mouvement qu'avait fait le soldat dans l'instant où il avait été frappé, avait prolongé l'entaille dans les chairs, mais que le fer n'avait heureusement pas pénétré dans le corps: que si l'homme était sain, il serait guéri dans quinze jours.

A un signal du comte, les gendarmes de service introduisirent deux moines: je reconnus dans le plus jeune le père Thomaso; c'était l'accusé.

« C'est encore de votre couvent, mon révérend, dit alors, avec humeur, le commandant, en s'adressant en espagnol au père supérieur: vous conviendrez que cela revient fréquemment. Vous ne tenez donc qu'un repaire de mauvais sujets; il n'y a donc ni portes ni murailles chez les carmes! »

« Excellence, je veille jour et nuit; mais le démon est plus alerte que moi. Le religieux que vous voyez est arrivé depuis peu dans notre couvent; il demandait à être occupé, et, pour soulager un des anciens, il a passé hier une partie de la soirée à confesser à sa place. C'est de là qu'il s'est échappé en plein jour. Comment prévoir pareille chose? Il va, je vous jure, être logé en lieu sûr, et pour des années, si votre confiance s'en rapporte à moi. » — « Non, non, révérend; il est temps de faire un exemple. Outre que c'est un individu qui se joue de la religion, un débauché, c'est un assassin. » Et alors s'adressant à Thomaso: « Misérable! lui dit-il, tu seras fusillé. » — « *Paciencia*, répondit-il, croisant ses bras sur la poitrine, *Dios por todos* (Dieu pour tous). » — « Hypocrite, lui dit le commandant, qu'allais-tu faire dans ce lieu infâme? » — « *La misma cosa que el grenadero, soi hombre debil, muy debil.* » — « Je crois ajouta le commandant, que ce cafard me ferait sortir de mon caractère; emmenez-le vite, bon père; mais souvenez-vous que vous m'en répondez, et que vous aurez à le représenter quand je le demanderai. Prenez la porte de derrière, dit-il aux gendarmes, car le peuple pourrait les huer s'ils sortaient par l'autre. »

A peine furent-ils dehors, que le commandant me demanda pourquoi j'avais paru si pensif. — « C'est que je connais le coupable, lui ai-je répondu : sous son air de résignation et de fausse humilité, j'ai reconnu, je crois, un grand scélérat, et j'ai vu qu'il m'avait remarqué, bien qu'il ait tâché de ne pas le faire paraître. »

Cette rencontre ne fit que me rendre plus impatient de revoir l'ami que j'attendais de Saragosse. Le duc d'Angoulême était reparti pour la France. Ferdinand VII était rentré depuis plusieurs jours dans sa capitale. Les royalistes d'ancienne et de fraîche date affluaient et arrivaient par toutes les portes de la ville, pour demander le prix de leurs services, c'est-à-dire des honneurs et des faveurs. Les aventuriers qui s'étaient jetés dans les rangs, derrière l'armée française, et au moment où il y avait plus qu'avantages à recueillir et aucun danger à courir, ne furent pas les derniers. De ce nombre étaient les Bessières, les Capapé. Je rencontrai ce dernier au Prado. Encore un peu naïf, il m'avoua que depuis que la France avait refusé de donner la solde et les rations aux royalistes espagnols, l'Arragon n'était plus tenable. Il vivait à Madrid d'à-comptes sur sa solde, parce qu'il n'était pas encore confirmé dans son grade de général-major, que le roi lui avait formellement promis de lui ratifier. Il ajouta qu'il était protégé par le père Cyrille, conseiller d'Etat et rédacteur ordinaire des décrets d'amnistie, membre discret de la Camarilla; qu'à la cour il avait fait la connaissance du général Castanos, avec lequel il était très-bien. Mais le simple Capapé ignorait que ce soi-disant ami, homme de beaucoup d'esprit, était le moqueur, le goguenard le plus déterminé de toute l'Europe.

Dans une visite qu'il fit à Capapé, le vieux renard avait vu l'excellente figure de madame son épouse; il parvint sans peine à persuader au mari (qui reculait dans cette occasion, parce que son gros bon-sens l'avertissait), de présenter madame la générale au Roi; que c'était un devoir auquel Sa Majesté ne lui pardonnerait pas d'avoir manqué, et qui, au contraire, tournerait à son avantage dès qu'il l'aurait rempli. Je sus par une autre voie qu'il avait suivi le bon conseil de Castanos; que le roi lui avait répondu qu'il recevrait dans trois jours madame Capapé; qu'encouragé par le bon accueil de Sa Majesté, il avait encore dit au Roi que sa femme n'était pas très-belle, ni *fort usagée*, et qu'il suppliait Sa Majesté de ne pas rire quand il la verrait. Ferdinand, un peu surpris de la familiarité de cette demande, ne répondit que par un signe de tête. Castanos ne manqua pas de prévenir beaucoup de personnes, et surtout de dames, qui, sans cet avis, ne seraient pas venues à la cour ce jour-là. Il y avait donc affluence pour madame Capapé. Elle n'avait ni un tic, ni une grace, de moins qu'à Saragosse. Le roi ne put y tenir. Ce ne fut qu'en pirouettant avec un air de distraction qu'il parvint à ne pas éclater de rire. La rareté de la figure, l'originalité des révérences, produisirent leur effet ordinaire sur tous les assistans. Castanos ne fut pas le dernier à prodiguer les marques d'amitié au mari et les complimens flatteurs à sa tendre épouse, qui, dans cet instant, en fut complètement la dupe

Son erreur durait encore le lendemain, lorsque, poussé par cette sorte d'idée fixe que m'inspirait le sort de la belle religieuse, je pris le prétexte de féliciter la générale sur sa présentation à la cour, afin d'avoir quelques renseignemens. Je la trouvai seule. J'eus la patience de l'entendre parler longuement d'elle d'abord, puis de la cour, du Roi, et de ses espérances; elle ne rêvait guère moins alors que

la grandesse. Quand elle eut assez voyagé au pays des chimères, je lui fis quelques questions sur Dolores. — « On ne vous a donc pas appris le triste événement? » me dit-elle en donnant un air lugubre à sa physionomie. — « Je ne sais rien, lui dis-je; depuis mon départ de Saragosse, on ne m'a pas écrit. » Portant alors un mouchoir à ses yeux, qu'elle tint cachés un instant, je la vis bientôt sanglotter; elle pleura beaucoup. Rompant enfin le silence, elle m'appris que Dolores avait été attaquée de coliques, le lendemain de mon départ, et qu'elle était morte le même soir dans les plus horribles convulsions. « Vous comprendrez que quoiqu'elle n'ait pris chez moi qu'un verre d'eau ce jour-là, l'apparition qui vous avait frappé au jardin dut me décider à faire une enquête dans ma maison; je sus bientôt par nos gens, qu'une vieille duègne dévote, et qui est gardienne du palais que nous habitions, avait fait entrer Thomaso au jardin toutes les fois que vous y êtes allé avec Dolores. Etait-ce contre vous ou contre elle qu'il avait de mauvais desseins? je l'ignore. Ce que je puis vous dire, c'est que ce père arriva seul chez moi environ une heure après que vous en fûtes sorti. Dolores allaitun peu mieux; mais elle se sentait encore très-peu de forces. Il fut le premier à l'engager à prendre quelque chose. Je proposai du chocolat, suivant l'usage du pays. Comme les cuisines sont éloignées, il s'offrit à aller le demander. Il ne tarda guère à revenir la tasse à la main. A peine Dolores l'eut-elle bu, qu'il lui conseilla de se faire accompagner chez la dame qui la logeait, et de se mettre au lit; un bon sommeil devait achever la guérison. La vieille concierge qui se trouvait là, et sur laquelle je n'avais encore aucun soupçon, la conduisit. N'ayant pas de domestique sous la main dans ce moment, je me vis forcé de les laisser aller sous la seule escorte de Thomaso.

« Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, ne voyant pas venir Dolores, n'en entendant pas parler, je me rendis chez elle accompagnée d'un de nos gens: à peine la pauvre fille put-elle me reconnaître; Thomaso était dans la chambre avec un autre religieux, que l'on me dit être le médecin de son couvent; des livres de prières étaient ouverts. Je voulus lui parler, elle ne put que me dire ces trois mots: *adieu pour toujours!* Thomaso, les yeux attachés sur un Missel qu'il récitait à haute voix, ne fit aucune attention à moi; les convulsions ayant augmenté, on me fit sortir. Je rentrai tristement frappée d'un événement aussi extraordinaire. Mon mari n'arriva que bien avant dans la nuit; je lui racontai tout ce que je savais. Ce fut lui qui, plus méfiant que moi, eut l'idée d'interroger nos serviteurs. Le lendemain il se rendit de bonne heure au logis de Dolores; il apprit qu'elle avait expiré la veille à cinq heures, et qu'à la nuit le corps avait été transporté dans un couvent de religieuses pour y être enterré. En rentrant tout hors de lui, il fit appeler le médecin de sa brigade, et l'envoya au couvent où avait été porté le corps de Dolores: il voulut qu'il l'examinât et lui en rendît compte sans délai. La porte lui fut refusée, et il revint nous le dire. Le général, prenant quinze homme de sa garde, leur ordonna de se rendre auprès de ce couvent et de l'y attendre: lui-même y alla par un autre chemin. A son nom et à l'aspect d'une troupe prête à forcer l'entrée, les portes s'ouvrirent: il trouva le corps dans une petite chapelle entre deux cierges allumés; le visage de la défunte lui sembla presque noir; il fit apporter d'autres lumières, qui ne dissipèrent pas plus que les premières sa teinte foncée. Le médecin ordonna de laver le visage avec de l'eau tiède; une des gardiennes l'essuya ensuite avec un linge blanc;

cette épreuve ne fit que confirmer les soupçons du docteur : le linge conserva sa blancheur, la peau de la morte resta bleuâtre ; le docteur déclara alors à mon mari qu'il assurait sur sa tête que cette femme était morte d'un poison violent, et que si l'autopsie avait lieu on en aurait infailliblement la preuve. Capapé renvoya les soldats à leur poste, et fit vainement chercher le père Thomaso ; il n'avait pas passé la nuit dans le couvent où il était logé ; le vieux moine, son confrère, avait également disparu. Il se disposait à aller porter plainte au capitaine-général, lorsque le père supérieur des carmes vint lui demander un entretien particulier, après lequel il ne fut plus question de cette triste affaire ; mon mari me défendit de lui en parler, et recommanda également le plus profond silence au docteur. Je me souviens qu'il avait promis à cette pauvre Dolores de la prendre avec nous quand il viendrait à Madrid, et de seconder le projet qu'elle avait formé de voir le nonce, et de demander à être relevée de ses vœux ; elle n'en avait fait part qu'à nous ; elle était impatiente de changer son genre de vie, et de se séparer de toutes les personnes avec qui vous l'avez vue ; c'était véritablement une honnête créature, elle méritait un meilleur sort. »

Je crus devoir apprendre à madame Capapé que le père Thomaso était à Madrid, et lui raconter les principales circonstances de cette rencontre. — « Ma foi, me répondit-elle, voilà le général Capapé qui rentre, je vais lui dire que le renard est pris. » Il écouta froidement ce récit, et nous dit qu'il était fort satisfait d'apprendre que l'on eût mis ce mauvais prêtre dans l'impossibilité de nuire ; mais que, quant à lui, il ne s'en mêlerait pas, ayant de fort bonnes raisons pour éviter toute espèce de rapports avec cette classe d'hommes ; « et vous, monsieur, me dit-il, vous avez couru des dangers plus grands que vous ne l'imaginez, dans mon jardin. J'aurais cependant été innocent d'un malheur qui vous serait arrivé chez moi, et vos compatriotes m'auraient poursuivi jusqu'à la mort. Je vous engage, dans votre intérêt, à laisser de côté les prêtres, les moines et les religieuses, et même à éviter leur rencontre tant que vous serez en Espagne. » C'eût été un grand bonheur pour Capapé, s'il avait gardé pour son propre compte le conseil qu'il me donnait ; six mois après, il se laissa entraîner, avec Bessières, dans un complot, dont les moines de l'Aragon et ceux de la Catalogne étaient les instigateurs ; il y eut conspiration et levée de troupes contre le roi Ferdinand VII, qui quitta sa capitale, et alla de sa personne encourager les soldats qu'il avait été forcé d'opposer à ces parfaits royalistes. Il avait mis le général comte d'Espagne à la poursuite de Bessières, qu'il avait traité tout récemment en ami, aux bains de Salcédon. Cet aventurier fut pris en flagrant délit, condamné à mort pour la troisième fois et fusillé. Capapé, également coupable envers *el Rey absoluto*, qu'il citait à tout propos, ayant en sa faveur quelques circonstances atténuantes, fut seulement condamné par sentence à être déporté aux Philippines. Ainsi finit la gloire et la prospérité de madame Capapé. Elle rentra dans l'obscurité, après un beau rêve ; ne retrouva que la misère, en revenant à la cabane de l'ex-charron, qui, lui-même, aurait bien voulu, quittant cette fois l'épée pour la hache, pouvoir y vivre en sécurité du fruit de son pénible métier. »

..... La nuit était avancée ; et l'enfant s'était endormi. — « Eh bien, dit Victor, n'avez-vous pas prouvé ma thèse ? n'est-ce pas là de la vérité brute, naïve, un fragment de votre carrière, tout bonnement raconté ? Et cependant que d'intérêt ! comme les mœurs espagnoles sont là vivantes ! Toute notre vie, qui que

nous soyons, c'est le roman, voyez-vous ; et ce pauvre petit enfant qui dort, aura le sien comme vous et moi. »

La mère regarda l'enfant, le baisa sur le front et soupira.

PH. CHASLES.

---

## L'ÉGLISE SAINT-CHRISTOPHE.

Beaucoup de personnes doivent se souvenir des *conférences* fondées à la bibliothèque du roi par Millin et continuées par Langlès. Moi qui ai l'antipathie la plus prononcée pour toute partie réglée d'érudition et d'esprit, j'aimais ces réunions où régnait une liberté complette et où l'on pouvait à son choix, se taire, causer, écouter, observer ou lire. Langlès, l'homme le plus propre par sa vivacité toute française et sa simplicité de vrai savant, à démontrer à ses compatriotes qu'on *peut être persan* sans se ranger parmi les variétés les plus bizarres de notre espèce, Langlès faisait parfaitement les honneurs de son cabinet, car c'était là qu'il recevait les visiteurs ; ceux-ci toujours fort mêlés, présentaient les physionomies les plus diverses, les plus tranchées. Je me souviens en effet d'avoir vu autour de la même table où étaient déposés les ouvrages récemment imprimés dans les différentes parties du monde, le profond Creuzer, le mystérieux Hégel et le sémillant M. de Jouy, l'auteur du *Génie du christianisme* et M. Marron, long-temps surnommé le *pape des protestans*. Alexandre de Humboldt parlait de voyages à Alexandre Barbier et à Dibdin, qui lui répondaient livres rares, éditions recherchées ; le comte de Souza dissertait sur Camoens à côté de graves professeurs des universités de Leyde, d'Abo et de St.-Pétersbourg. Un des plus assidus était ce bon chevalier de Brito, qui représentait le Portugal à Paris, et qui semblait beaucoup plus friand de littérature que de diplomatie ; j'entends, de littérature à la Mercier-de-Saint-Léger ou de Chardon de la Rochette. Lui et moi nous nous amusions quelquefois innocemment de l'importance de quelques étrangers, grands seigneurs hors de leur pays, mais petits compagnons chez eux ; du pédantisme couleur de rose de maints génies de coulisses, de la capacité politique de jeunes écoliers empressés de réglementer la vie sans avoir vécu. Puis venaient les anecdotes d'autrefois, racontées d'une manière piquante par Langlès près duquel se groupait alors toute cette Babel attentive.

Bref, dans ces temps où l'on n'avait pas pour charmer ses loisirs la ressource des entretiens sur la doctrine qui désapprend les vieilles règles du bon sens, sur la non-intervention qui intervient, sur la meilleure des républiques qui vaut un peu moins qu'une mauvaise monarchie, ou encore sur le style chatoyant, la poésie du meurtre et de l'orgie et les trilogies dramatiques, j'ai passé, rue de Richelieu, des momens aussi agréables qu'il est permis d'en espérer, quand on a reçu de la nature une imagination fatale comme la mienne.

Un soir, pour échapper à une discussion philologique de M. Gail, je m'étais emparé de quelques volumes de planches magnifiques parmi lesquelles la *cathédrale de Lincoln*, gravée par Wild, le *Hertfordshire* de Clutterbuck et le *Durham* de Surtees. Je fus bientôt entouré de deux ou trois personnes qui semblaient partager le plaisir que j'éprouvais à contempler ces belles gravures, car j'aime les estampes à la

fureur, surtout celles qui, représentant des édifices gothiques, me font remonter par la pensée à deux ou trois siècles en arrière de notre prosaïque et immorale époque. Or, les Anglais excellent à reproduire, par le burin, les vénérables monumens du moyen âge. Un monsieur d'environ cinquante-cinq ans, d'une figure noble et mélancolique, ne put s'empêcher d'exprimer tout haut son admiration, et s'échauffant par degrés, il mit l'architecture gothique sacrée au premier rang des conceptions de l'intelligence humaine. En parlant ainsi, il était visiblement ému et l'on s'apercevait aisément qu'il prenait à une question d'art un intérêt plus fort, plus personnel, qu'il n'est dans la nature de l'esthétique d'en inspirer, même aux *dilettanti* les plus passionnés. Mais cette personnalité et cette chaleur étaient précisément ce qui nous captivait; nous écoutions avidement sans prendre garde que l'assemblée s'était peu à peu dispersée et notre curiosité fut excitée au plus haut point lorsque tout-à-coup l'interlocuteur baissa la voix et fit d'inutiles efforts pour retenir les larmes qui le suffoquaient. Langlès s'était rapproché. Il s'informa avec autant de réserve que de grâce des motifs de cette douleur subite. » Vous me trouvez bien enfant, répondit l'étranger avec un doux sourire et en s'essuyant les yeux, mais ces gravures ne m'ont pas trouvé préparé. Leurs temples moussus, leurs basiliques délabrées, leurs sanctuaires en ruines ont donné pour ainsi dire un corps à mes souvenirs et j'ai obéi à une émotion qui ne vous étonnera plus quand vous saurez que la destinée de ma vie entière se résume dans une vieille église. Je vois bien ajouta-t-il, que vous désirez avoir le mot de cette énigme. En provoquant votre curiosité j'ai en quelque sorte contracté l'obligation de la satisfaire. Nous ne sommes plus qu'en petit nombre, et si un court récit ne vous cause pas d'appréhension, je vous donnerai volontiers l'explication des paroles que je viens de prononcer. Je sens même que cela me fera du bien.. » Nous l'assurâmes, comme il était vrai, qu'il allait au-devant de nos désirs, et Langlès ayant surtout insisté pour l'entendre, il jeta encore une fois les yeux sur la cathédrale de Lincoln, soupira profondément et commença en ces termes.

« Au centre du bourg de N. s'élevait une ancienne église dédiée à St.-Christophe, dont on voyait à l'entrée la statue colossale, sculptée dans le goût du treizième siècle, avec l'inscription latine ordinaire qui signifie : *quiconque regardera cette image ne mourra pas de male mort.* Le 5 mai 1779, cette église avait été décorée comme dans un jour de fête. Le chemin qui y conduisait du manoir seigneurial était jonché de fleurs et bordé de paysans qui faisaient de fréquentes décharges de mousqueterie. Dans une grande calèche découverte, suivie de deux voitures fermées et flanquées de laquais galonnés, cinq ou six gentilshommes revêtus de ces habits éclatans et somptueux qui jadis aidaient à distinguer les rangs, se serraient d'un air satisfait autour d'une sage-femme, portant dans un riche maillot un enfant nouveau né et dont cette pompe féodale et rustique annonçait le baptême. L'enfant inscrit avec tant d'éclat parmi les chrétiens était moi-même. Mon père avait perdu trois fils et une fille, et, parvenu, ainsi que sa femme, à un âge assez avancé, il voyait avec douleur son nom près de s'éteindre, son nom dont il était si fier. Ma naissance fut pour ma famille un bonheur inespéré; on la consacra dans l'église, par l'érection d'une nouvelle chapelle où mes quartiers n'étaient pas oubliés et formaient autour du saint une longue auréole de blasons aux brillantes nuances. Je ne pouvais manquer d'être un enfant gâté et je le fus dans toute la force du mot.

Ma mère, à qui la faiblesse de ma complexion causait des anxiétés toujours renaissantes, et qui avait dans St.-Christophe, patron de tous les mâles de notre maison, numérotés à la manière des princes Henri de Reuss, une confiance sans bornes, me conduisait chaque jour à l'eglise, multipliant, à mon intention, les cierges, les offrandes, les *ex-voto*, les messes et les neuvaines. Le premier objet qui attira mes regards fut l'image gigantesque du saint levant le petit Jésus sur ses larges épaules; le premier récit que conserva ma frêle mémoire fut cette légende miraculeuse. Peu-à-peu s'y joignirent l'histoire de tous ceux de mes ancêtres dont les tombeaux n'étaient pas un des moindres ornemens du vieux temple. Ces chevaliers de marbre étendus tout d'une pièce et les jambes serrées, comme une momie égyptienne, sur la pierre tumulaire, ayant à côté d'eux leur heaume et leurs gantelets, et sous les pieds, leur lévrier fidèle; les hiéroglyphes bizarres de l'héraldique, les cottes hardies, les voiles, les guimpes, les ceintures et les bourses des figures de femmes, dont quelques-unes tenaient de petites chapelles dans leurs mains, en mémoire des legs pieux qu'elles avaient faits, tout cela saisissait fortement ma jeune imagination. Ma mère avait encore à répondre à mes questions sans fin sur les tableaux merveilleux où des anges ravissans de beauté apportaient la palme du martyre à des saints condamnés à d'atroces tortures, où Marie, pleine de grâce, endormait Jésus et recevait dans une étable les présens et les adorations des mages. Elle seule se chargeait de m'expliquer les peintures diaphanes des vitraux étincelans des plus vives couleurs, découpées par le fer et le plomb et les meneaux en pierre, images que le soleil fait mouvoir, qui s'assombrissent avec le soir ou dans un jour brumeux et semblent descendre du ciel, diaprées de diamans et d'émaux.

Ma mère me répétait sans cesse, en me montrant d'énormes fonds baptismaux de granit auxquels un sculpteur ignorant du dixième siècle avait donné la forme d'une auge, que c'était là que j'avais été régénéré dans les eaux salutaires. Elle me contait de point en point la cérémonie du baptême, sans omettre les généalogies du parrain, de la marraine et des témoins, et ne tarissait pas sur leur munificence. De sorte que mes premières sensations, en un mot le développement primitif de mon intelligence et de ma sensibilité, se rattachaient à l'édifice sacré dépositaire des traditions de ma famille et qui était devenu en quelque sorte ma demeure; car ma mère paraissait s'éloigner du château avec empressement. Malheureuse en ménage, elle craignait d'y retrouver à chaque pas des témoignages de ses chagrins. D'ailleurs, l'absence de mon père en avait rendu le séjour morne et triste. Content d'avoir un fils, il n'avait plus été occupé que de ses autres projets d'ambition; et afin de les réaliser, il restait alternativement à Paris et à Versailles, où il jouait, comme tant d'autres, le misérable rôle de courtisan et de solliciteur.

Il y avait pourtant dans le voisinage du château, un ami dont ma mère faisait le plus grand cas. C'était le notaire du canton, homme aussi remarquable par ses vertus que par ses connaissances et à qui de longs et honorables travaux avait acquis une fortune à peu près égale à la nôtre. Malheureux par sa femme comme ma mère l'était par son époux, mais devenu veuf récemment, il consacrait tout son temps aux travaux de son étude, à ses livres chéris et à l'éducation d'une fille qui avait un an moins que moi et qui devint la compagne de mes jeux.

Ma mère conduisait Mathilde et moi à l'église et nous faisait les mêmes récits, nous apprenait les mêmes prières, les mêmes pratiques de dévotion. Car c'était à

cela que se bornait mon savoir, attendu qu'on redoutait pour moi les suites de toute application sérieuse. Mais Mathilde, bien qu'enfant, était beaucoup plus instruite; déjà elle lisait avec correction, traçait élégamment des caractères et mariait sa voix innocente aux sons de l'orgue et à la palmodie des fidèles. L'envie de chanter avec Mathilde m'inspira le goût de la musique, le désir de comprendre les livres que je trouvais dans ses mains celui de la lecture; si bien que, quand après une opiniâtre résistance, ma mère céda aux conseils du notaire et de son directeur à elle, vieux prêtre adoré dans le pays pour sa bienfaisance et sa sagesse, conseils qui avaient pour but de mettre un terme à mon ignorance, elle trouva, à sa grande surprise, qu'au lieu de montrer de l'aversion pour l'étude, j'étais disposé à m'y livrer avec ardeur. J'avais, ou plutôt Mathilde et moi, nous avions deux maîtres, son père et notre pasteur. Nous apprenions à glorifier Dieu dans ses œuvres, à reconnaître en tout les desseins de sa providence et à ne considérer la culture de l'esprit que comme un moyen de nous rapprocher de la divinité. On pense bien qu'une éducation si religieuse, loin de nous écarter de l'église, nous y ramenait à chaque instant de la journée. Ma mère, qui commençait à être retenue dans son lit par ses infirmités, ne pouvait plus nous y accompagner. Je m'y rendais avec Mathilde, qui me semblait un séraphin détaché de la toile des tableaux que j'aimais tant, ou l'ange gardien chargé de veiller sur moi.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'elle partageait mes jeux. Cette expression n'est pas exacte, du moins dans le sens qu'on lui prête ordinairement. En effet, sans manquer de vivacité et d'enjouement, nous ne connaissions aucune des récréations habituelles de l'enfance, et il y avait quelque chose de sérieux dans tous nos plaisirs. Un de nos plus vifs était d'écouter la voix puissante de l'orgue vibrant sous les voûtes en ogive, roulant avec majesté à travers la nef et enveloppant les pilastres massifs de ses accords, tour à tour graves et tendres, triomphans et funèbres, rapides et languissans. Quelquefois Mathilde chantait seule un motet, et je croyais que Dieu retirait mon cœur de ma poitrine pour y imprimer un sceau mystérieux. Je me mêlais alors avec enthousiasme au chœur et je répétais les paroles des prophètes et des psalmistes avec une intelligence et une expression, qui, j'ose le dire, étaient fort au-dessus de mon âge.

La première communion est une des grandes époques de l'enfance. Par elle le christianisme nous initie à la jeunesse et nous fortifie contre les passions de cet âge d'enivrement. Mathilde et moi nous avions été préparés à cet acte solennel par notre digne curé. On nous aurait pris, à la ferveur de nos vœux, aux élancemens mystiques de notre piété, pour deux disciples de cette sainte Thérèse qui croyait donner la plus haute idée possible de la misère de Satan en disant qu'il était incapable d'aimer.

A genoux à côté de Mathilde vêtue de blanc et couronnée de roses, j'attendais le corps du rédempteur avec une foi vive, un recueillement profond. Les murailles grisâtres de l'église rayonnaient à mes yeux de l'ineffable clarté de l'Éden, et quand je détournais mes yeux de l'autel, il me semblait que mes ancêtres se redresaient sur leur tombe pour être témoins de mon bonheur. C'en était fait : l'accomplissement simultané d'un des devoirs essentiels de la religion me liait plus fortement à ma jeune compagne : notre union, qu'il ne m'était jamais venu dans l'idée de voir rompre sur la terre, venait de se cimenter dans le ciel.

La communion achevée, le pasteur frappé de la gravité que deux enfans avaient

montrée dans une circonstance dont de plus âgés sont souvent loin d'apprécier l'importance, nous adressa une exhortation simple et paternelle à persévérer en l'amour du Seigneur, exhortation qu'il termina par ces mots, prononcés principalement pour moi et qui ne sortiront jamais de mon souvenir : « Mes enfans, en suivant les voies du salut, gardez-vous, par une erreur dangereuse, de mêler aux œuvres de Dieu ce qui n'en est pas. Dieu est un maître jaloux et qui ne tarderait à vous punir d'un partage sacrilège ! »

Ainsi se passaient nos premières années dans le calme et l'innocence. Je me surprenais cependant à considérer Mathilde avec un sentiment nouveau; je lui trouvais une beauté autre que celle d'un ange, je découvrais en elle des perfections auxquelles je n'avais pas encore songé, je suivais avec une curiosité toute nouvelle les rites du mariage catholique, et les baptêmes m'attendrissaient jusqu'aux larmes. De son côté Mathilde rougissait quand je la regardais fixément, et aux lieux où naguère je la trouvais seule, je remarquais plus souvent la présence d'une discrète gouvernante. Il s'en fallait que je me rendisse compte de ces changemens, toutefois étranger que j'étais à l'analyse subtile des mouvemens de l'âme, surtout de ceux dont le nom était pour moi lettre close.

Ma préoccupation n'allait pas au point d'ignorer que l'église était moins fréquentée que d'habitude, qu'on y brûlait moins de cierges, qu'on y consumait moins d'encens. Le village avait changé d'aspect. De tems à autre il était traversé par des inconnus de mauvaise mine, dont quelques-uns avaient outragé l'image de St.-Christophe et insulté notre pasteur. Plusieurs paysans avaient notablement modifié leurs manières d'agir à notre égard; ce n'était plus la même politique, il s'en fallait. Les chapeaux et les barrettes jadis si promptes à s'abaisser devant nous restaient maintenant obstinément cloués sur la plupart des têtes. J'avais entrevu avec indignation, malgré mes idées religieuses, un sourire sardonique sur quelques lèvres, quand j'entrais à l'église avec Mathilde, et sur la porte du château j'avais lu, sans y rien comprendre, le mot *aristocrate* crayonné à différentes reprises avec de la craie rouge.

Le curé et M. Rousseau (c'était le nom du notaire) s'enfermaient plus souvent et plus long-temps avec ma mère, à qui ils apportaient journellement de grandes feuilles de papier imprimées et timbrées, dont la lecture excitait presque toujours leur consternation. Comme on le pense bien, je confiais mes observations à Mathilde, qui était agitée de pressentimens sinistres. Nous n'osions interroger personne, comme si la réponse devait nous annoncer un grand malheur, et notre terreur était à son comble lorsque M. Rousseau nous regardait en soupirant et murmurait : pauvres enfans, malheureuse France !

Mon père était toujours à Paris, où n'ayant rien obtenu de la cour il avait engagé une partie de sa fortune afin de subvenir à sa représentation et à des dépenses peu raisonnables pour un vieillard. Je n'en entendais jamais parler, pas même aux domestiques, lorsqu'un jour à huit heures du matin, une voiture escortée par une douzaine d'hommes armés de piques s'arrêta devant le château. Il en sortit un personnage en veste et pantalon de nankin, et dont les cheveux blancs étaient hideusement couverts d'un bonnet rouge, de forme phrygienne comme ceux du reste de la troupe. A peine avait-il mis pied-à-terre qu'il ordonna à ses gens d'abattre le blason qui surmontait la porte d'honneur : à la place il fit arborer un

drapeau tricolore et marchant en tête de ces démolisseurs il prit le chemin de l'église.

Par une rencontre fatale, ma mère qui depuis long-temps ne sortait plus, s'y était fait transporter, afin, disait-elle, d'implorer la miséricorde divine pour la monarchie. M. Rousseau priait à côté d'elle avec un petit nombre de fidèles, et Mathilde et moi sans bien comprendre l'objet véritable de cette intercession, nous n'en frappions pas moins notre poitrine avec une sympathie involontaire.

Des clameurs impies venant du dehors se firent entendre au moment où le prêtre élevait l'hostie sour la garde des chérubins et des archanges. L'épouvante et l'horreur s'emparèrent de l'assemblée. Les sicaires entrent en hurlant des couplets abominables et chassant devant eux tous ceux qui se trouvent sur leur passage, tandis que leur capitaine prononce ces mots d'un air menaçant : Retirez-vous, canaille fanatique. A cette injonction, ma mère tourne la tête : *Vous, Christophe!* s'écrie-t-elle avec un retentissement terrible et elle roule sur la pierre froide. M. Rousseau, Mathilde et moi nous nous précipitons pour la relever; elle était inanimée, son cœur brisé ne rendait plus que quelques rares et faibles pulsations.

Pendant cette scène affreuse, les assistans avaient pris la fuite; un des forcenés de la bande avait traîné hors de l'église le prêtre tout revêtu de ses habits sacerdotaux et avait foulé aux pieds le calice et les emblêmes des saints mystères.

M. Rousseau s'était approché du chef de cette expédition. Il le regardait d'un air de doute et d'incrédulité. Tout-à-coup il parut avoir acquis une horrible certitude : c'est vous, vous monsieur les marquis, qui venez attaquer Dieu jusques dans son sanctuaire! que cette profanation retombe sur votre tête! — A ces mots, il saisit Mathilde défaillante dans ses bras et sortit. Je voulus courir après lui : « voilà ton père, » me dit-il d'une voix creuse ; et il disparut.

Mon père, juste ciel! mon père l'ennemi de Dieu! mon père qui venait de mettre ma mère à deux doigts du tombeau! Je me jetai sur elle en poussant des cris de rage et je m'évanouis.

Je dus rester long-temps dans cet état d'anéantissement. Quand je revins à moi, un vieux domestique qui m'avait veillé m'apprit en sanglottant que ma mère avait succombé à la violence de son émotion; que mon père, après avoir mis les scellés sur les portes de l'église dont il me montra les clefs dans un tiroir, était parti pour aller *révolutionner* d'autres villages et bourgs qui n'avaient point pris part au grand mouvement de la France, et que M. Rousseau et sa fille, accusés de royalisme, de fanatisme et d'aristocratie, avaient quitté leur demeure sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Le curé avait été également forcé de pourvoir à sa sûreté.

Je donnai d'abondantes larmes à la mort de ma mère; mais, il faut bien l'avouer, le désespoir que me causèrent la fuite et le danger de Mathilde domina toutes mes autres pensées. Les jours de Mathilde exposés, et par qui! par mon père! Le malheur me fit une révélation subite : je sentis l'amour profondément enraciné dans mon cœur et je compris en un moment tout le passé.

Le village autrefois si gai était morne et désolé. La défiance et la haine avaient séparé toutes les familles. Plus de danses, de jeux, de belles processions où chacun se disputait l'honneur de porter les gonfanons, où les anciens s'avançaient soutenant le baldaquin, où de petits enfans couverts de peau d'agneau et une hou-

lette à la main figuraient St. Jean-Baptiste et le Sauveur. L'église, dont le clocher et l'orgue restaient muets et qui ne renvoyait plus au dehors le parfum de l'encens, ressemblait à un immense catafalque dépouillé de ses ornemens. La statue de St. Christophe était mutilée et un barbouilleur avait écrit incorrectement sur son piédestal : *liberté, égalité ou la mort.*

Pendant que mon père poursuivait le cours de ses exploits, laissé du moins maître de mes actions, je rôdais sans cesse autour de la maison de M. Rousseau, espérant à chaque instant en voir sortir Mathilde; mais tout y était pareillement silencieux et mort.

Une énorme pancarte collée sur la porte annonçait que cette habitation était devenue propriété nationale.

Deux mois s'étaient écoulés, et de Mathilde et de son père pas le moindre indice. Vers le soir, en sortant du château par une poterne, car l'entrée principale avec son nouveau trophée m'était odieuse et je n'aurais pu y passer de sang-froid, je vis entrer furtivement dans le petit bois voisin une jeune paysanne dont la démarche fit sur moi un effet que je n'essaierai pas de décrire. Je la suivis machinalement et je n'eus pas fait quatre pas que je résolus de l'accoster. S'appercevant de mon dessein, elle se mit à courir dans une direction opposée au chemin qu'elle avait pris d'abord, mais j'eus bientôt rendu cette manœuvre inutile et lui coupai toute retraite; je reconnus Mathilde! Les jeunes gens d'aujourd'hui, qui n'aiment que l'argent et les places, refuseront de croire que cette reconnaissance fut pour moi un des instans les plus délicieux de ma vie. Pour la première fois, je serrais Mathilde dans mes bras et elle ne cherchait pas à s'en dégager..... Son père était refugié dans une cabane cachée dans le bois et elle était allée lui chercher à manger chez une pauvre femme qui n'avait pas oublié ses bienfaits. Le lendemain au plus tard ils devaient quitter le pays et essayer de gagner l'armée des princes, où M. Rousseau croyait que l'appelait son devoir encore plus que la nécessité de mettre à couvert ses jours et ceux de sa fille. Cette confidence me fit sortir de mon rêve. — Vous partez, Mathilde! Eh! bien je vous suivrai, je défendrai votre père et vous-même, je... — Insensé! tu ne connais par mon père; attaché à son Dieu et à son roi, il refuserait tout secours du fils de l'homme qu'il regarde comme l'ennemi le plus acharné de l'un et de l'autre. Le malheur l'a rendu injuste et il te confond dans le même anathême avec les auteurs de nos infortunes!

Elle pleurait si amèrement en articulant cette dernière phrase que sa douleur me faisait oublier la mienne. — Ah! Mathilde, chère Mathilde, lui dis-je, si tu ne me hais pas, je pardonne à ton père. Il a beau faire, je le reverrai un jour et je le désarmerai en servant la cause qu'il regarde comme sacrée. Mais avant de nous séparer momentanément, tu dois me rassurer sur l'avenir; Dieu nous a unis depuis notre enfance; qu'il reçoive nos sermens indissolubles, aujourd'hui que nous connaissons le secret de notre cœur. Ce soir à minuit je t'attends dans l'église. Là, en face du ciel, nous nous engagerons notre foi mutuelle... Je meurs si tu me refuses..... Mathilde voulut me prouver l'inutilité, le danger même de cette démarche, elle alla jusqu'à dire qu'elle se croirait coupable en se la permettant, mais je mis tant de feu, d'emportement, de fougue, de tendresse dans mes instances, qu'elle finit par me dire en s'échappant : *à minuit!*

*A minuit!* cette heure passée, ô Dieu! prenez le reste de mes jours. Voilà le cri de mon âme dans des transports auxquels l'idée d'une séparation faisait suc-

céder les plus poignantes angoisses. J'allai tirer les clefs de l'eglise du tiroir que m'avait montré mon domestique et j'eus bientôt gagné le cimetière qui, suivant l'usage, entourait l'édifice. La nuit était noire, mais la lune brillait d'un grand éclat. En la regardant je crus y voir plus distinctement des traits d'homme : c'était une tête véritable dont les yeux se dirigeaient vers moi avec une expression indéfinissable. J'eus peur, le frisson me saisit et j'allai heurter contre une croix de bois restée encore par miracle sur une des tombes rustiques dont j'étais environné. Mathilde ne venait pas. Aurait-on découvert sa retraite? lui aurait-il été impossible d'échapper à la surveillance de son père? Elle-même n'aurait-elle pas changé de sentiment? le frôlement d'une robe se fit entendre et la face narquoise de la lune m'indiqua Mathilde qui arrivait glacée de terreur. Je l'entraînai rapidement vers la porte de la sacristie, qui n'était pas en vue comme le portail, et je mis la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit en gémissant. Nous entrons : je tenais Mathilde par la main et je m'avançais armé d'une lanterne sourde dont je venais seulement de faire usage, parce qu'en plein air j'avais craint de me trahir. Nous voilà dans l'eglise même, dont les échos s'éveillent sous nos pas et nous saluent de mille sons inconnus, de détonations bruyantes, de ricanemens sardoniques, de gémissemens lamentables; la lanterne sourde projettait une faible lumière devant nous, tandis que la lune se montrant derrière les vitreaux plongeait dans la nef et jetait une lueur blafarde sur les tombes de marbre et les vieux confessionnaux. Dieu m'est témoin que j'étais plus que troublé. Mathilde ne proférait pas un seul mot et je n'osais rompre le silence. Je la conduisis à la chapelle où pour la première fois nous avions été admis au banquet des chrétiens et où était enterré sous une simple pierre relevée d'une-demi pied, le chef de notre famille. Je me mis à genoux sur cette sépulture et la plaçai à côté de moi. Ses mouvemens paraissaient mécaniques et indépendans de sa volonté. Sa main restait dans la mienne, mais sans agitation, sans tremblement, comme une main de squelette; sa tête se pencha sur mon épaule, mais cette attitude voluptueuse ne m'inspira que l'épouvante. « Promets-moi, lui dis-je, de n'être qu'à moi seul : Christophe je n'appartiendrai jamais qu'à toi. » A ces mots prononcés tout bas Mathilde demeura muette et immobile. « Je jure devant Dieu, répétai-je, que je ne serai jamais qu'à toi.... » L'écho redit *toi* et une voix éloignée répondit distinctement *de profundis*.

Je serrai convulsivement Mathilde contre mon cœur et dans ce mouvement je renversai ma lanterne. Du fond de l'église s'avançaient à la lueur tremblante et débile d'une torche quatre spectres qui portaient un cercueil, en tête desquels un autre spectre m'offrit les traits du pasteur qui nous avait baptisés, du pasteur dont nous avions reçu les leçons. Ce cortège s'arrêta devant nous et les fantômes répétèrent sourdement *de profundis*, puis ils s'évaporèrent par la porte de la sacristie que j'avais ouverte. « Tu avais raison, Mathilde, nous avons commis un sacrilège ; c'est moi qui t'ai rendue criminelle et la mort même vient de m'annoncer ma punition; mais toi, elle t'épargnera, elle le doit... » Un éclat de rire horrible fut la répartie de Mathilde. Non, rien n'était exécrable comme cette gaîté funèbre d'une femme qu'on aurait prise pour une morte. Je la soutenais dans mes bras et elle se mit à rire encore d'un ris stupide. En ce moment je n'eus plus la force de la soutenir, nous tombâmes tous deux sur le pavé où ma main palpa convulsivement des ossemens sculptés. Une clarte inopinée m'inonda soudain. — Ma fille, rends-moi ma fille, fils inhumain d'un père barbare. Profitant de mon sommeil,

tu me l'as enlevée, mais je l'ai suivie, mais j'ai reconnu ses traces, et je la retrouve dans tes bras, dans la maison souillée du Seigneur ! » Il me l'arrache alors, le courroucé vieillard, la charge sur ses épaules et me lançant un regard de malédiction, il s'éloigne. J'étais stupéfait, anéanti; toutefois j'entendis encore le rire infernal de Mathilde; délirant de fièvre, de désespoir et d'effroi je m'élançai sur les pas de son père.

L'obscurité et mon désordre m'empêchèrent de le rejoindre; j'errai toute la nuit dans le bois pleurant et riant moi-même jusqu'à ce que je tombai d'épuisement au pied d'un arbre où je fus trouvé le lendemain par mon vieux domestique.

La fièvre fit des progrès effrayans ; cependant au bout de quelques semaines, malgré la faiblesse de ma constitution, je fus en état de me mettre en route. Je sortis heureusement de la France, dont toutes les issues étaient étroitement gardées, et où je rencontrais à chaque instant la guillotine sur mon passage; j'allai offrir mes services au prince de Condé, qui les agréa. Le curé, mon ancien précepteur, était aumônier d'un régiment de cavalerie. Ce ne fut pas le seul ami que je retrouvai. Dans une escarmouche je fus assez heureux pour sauver la vie à un des chefs d'émigrés. C'était M. Rousseau qui s'était avancé par son dévouement et sa bravoure. Ce service et plus encore mon royalisme triomphèrent des ressentimens et des préventions de cet homme généreux et magnanime. Je redevins son pupille, son fils... Son fils ! hélas ! il m'apprit que Mathilde, à la suite de notre entrevue dans l'Église St.-Christophe, avait été long-temps en état de démence absolue ; qu'enfin, ayant recouvré la raison, elle avait pris le voile dans un couvent d'Autriche, où elle était décédée en odeur de sainteté. Quant à mon père, ses excès républicains ne lui avaient pas mieux réussi auprès des bourreaux de la France que ses assiduités auprès de l'ancienne cour. La tache indélébile de sa noblesse l'avait rendu suspect et il avait été réduit à se tenir caché au fond d'un caveau de l'église St.-Christophe, où l'honnête serviteur dont j'ai parlé lui apportait de la nourriture au péril de sa vie; mais enfin il avait été découvert dans cette misérable retraite et avait subi le sort des Danton et des Saint-Just.

Pour moi je ne suis revenu en France qu'avec la branche aînée des Bourbons, rapportant un trésor bien précieux, les restes de Mathilde et de son père. Quand je retournai dans mon village, on démolissait l'église St.-Christophe, qui après avoir servi long-temps de magasin à fourrage, avait été achetée par la *bande noire* habile à spéculer sur le plomb, le fer, les pierres, les briques et le bois, sans s'inquiéter du mérite de l'achitecture, ni des souvenirs et des traditions attachés aux monumens. Il n'y avait d'intact qu'une chapelle, celle où Mathilde et moi avions été frappés d'une vision qui en réalité se réduisait à une de ces cérémonies du culte que les prêtres zélés accomplissaient la nuit au temps de la persécution. J'arrivai assez tôt pour arrêter le marteau et la pioche. Je fis l'acquisition de ce qui restait d'un édifice qui avait eu une liaison si intime avec mon existence entière ; ayant retrouvé la tombe du chef de ma famille, j'y déposai la dépouille mortelle de M. Rousseau et de sa fille, et fis ménager pour moi une place que je ne tarderai pas à occuper... Peut-être maintenant, Messieurs, vous trouverez assez naturelle l'impression que m'ont faite ces représentations d'architecture gothique et vous m'excuserez d'avoir mêlé mes obscures douleurs à vos spéculations brillantes. » L'étranger se tut. Croyez-vous, monsieur, dit l'un de nous, que l'arc en ogive soit plus ancien que le douzième siècle ? — L'étranger fit un signe de tête qui ne signifiait ni oui ni non, prit son chapeau et sortit.

De Reiffenberg.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

## ALLEMAGNE.

L. Bechstein, *der Sonntag*. Le dimanche, poëme en 6 chants, etc. Leipzig, Brokhaus.

*Beschreibung der Schlacht bei Lützen*, etc. Description de la bataille de Lutzen et de la mort de Gustave Adolphe le 6 novembre 1632, avec planche et portrait. Leipzig, Cohler.

G. Doring. *Roland von Bremen*. Roland de Brême, nouvelle en 3 vol. Francfort, Sauerländer.

*Etymologien*. Etymologies, spécimen d'un ouvrage étendu dans lequel on se propose de montrer la dérivation des langues grecque, latine et allemande de l'hébreu, etc. Altona, Aue.

F. Forster. *Gustav Adolph*. Drame historique. Berlin, Schlessinger.

A. Hanisch. *Das Madchen von Gleiwitz*. La fille de Gleiwitz, histoire du temps de la guerre de 30 ans. Landsberg, Ende.

Prof. Dr. W. J. Krug. *Allgemeines Handworterbuch der philosophischen Wissenschaften*. Lexique universel des sciences philosophiques, avec leur littérature et histoire 2e édition, 1 vol. Leipsig, Brokhaus.

Prof. Dr. E. Munch. *Geschichte des Hauses Nassau-Oranjen*. Histoire de la maison d'Orange-Nassau, 2 vol. Aix-la-Chapelle. Mayer.

Fr. Von Raumer. *Geschichte Europas seit dem Ende des 15a Jahrhunderts*. Histoire de l'Europe depuis la fin du 15e siècle, 1 volume. Leipzig, Brokhaus.

Prof. Ch. von Raumer, *Beschreibung der Erdoberflache*. Description de la surface du globe. Introduction à la géographie, 2e édition. Leipzig, Brokhaus.

Victorin. *Wahrheit und Phantasie*. Vérité et fantaisie. Leipzig, Wolhecht.

*Betrachtungen über das Konigreich Belgien*, etc. Réflexions sur le royaume de Belgique, par rapport à la politique, par G. V. L. Berlin, Herbig.

Graf. K. von Bothmer. *Geschichte von Polen*. Histoire de Pologne, 3 vol. (faisant partie de la collection historique portative, etc.) Erfurt, Hennings.

M. Heinemann. *Die Staats papiere und der Verkehr mit selbigen*. Les fonds publics et leur commerce, etc. Berlin, Schuppel.

Dr. Fr. K. Kraft. *Geschichte von Altgriechenland*. Histoire de l'ancienne Grèce, à l'usage des colléges, 4e édit. Leipzig, Klein.

Amalie Schoppe, née Weise. *Die Helden und Götter des Nordens*. Les héros et les divinités du nord. Berlin, G. Gropius.

## ANGLETERRE.

*Traits and Stories of Irish peasantry*. Traits et récits caractéristiques des habitans de la campagne en Irlande, 2e série, 3 volumes. Londres.

*Lights and shadows of German life*. Le pour et le contre de la vie en Allemagne, 2 v. Londres.

*St. Kentigern*, etc. Tradition populaire publiée par Hugh Hay. Londres.

N. Cruikshank. *Fables witz designs*. Recueil de 51 fables avec 85 dessins. Londres.

Dunlay. *American theatry*. Répertoire dramatique de l'Amérique. 2 volumes. Londres.

*Transactions*, etc. Mémoires de la société royale de géologie de Cornwallis, 4 volumes. Londres

*Sense and sensibility*. Esprit et sensibilité, nouvelle de miss Jane Austen, publiée par son frère. Londres.

*A Compendious german Grammar*. Abrégé de la grammaire allemande, par le docteur Ad. Bernays, professeur de langue et littérature allemande au Kings-College, 2e édition. Londres.

*Memoirs and letters*, etc. Mémoires et lettres du capitaine sir W. Hoste, publiés par Lady Harriet Hoste. Londres.

*Wacousta*, etc., *Wacouste*, ou la prophétie; histoire canadienne, par l'auteur de l'Ecarté, 3 vol. Londres.

## ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

F. Emerson. *The north-american arithmetic*. Arithmétique américaine, 2 vol. Boston.

*The life of Columbus*. La vie de Christophe Colomb, à l'usage de la jeunesse, avec figures. New-York.

*The life of Washington*. La vie de Washington, à l'usage de la jeunesse, avec figures. New-York.

*The general laws*, etc. La législation de l'État de Massachusetts. Boston.

PIETRO BACCHI. *A comparative view*, etc. Coup d'œil comparatif entre les langues espagnole et italienne. New-York.

F. J. GRUND. *Elements of natural philosophy*. Élémens des sciences physiques. Boston.

JOHN TROST. *Outlines of universal history*. Esquisses de l'histoire universelle. Philadelphie.

S. DRAKE. *Indian biography*. Notices biographiques de plus de cent chefs indiens. Boston.

## ITALIE.

G. POZZI. *Elementi di fisiologia*, etc. Élémens de physiologie, pathologie et thérapie. Milan.

C. MARTORANI. *Notizie storiche*, etc. Notices historiques sur les Saracènes en Sicile. Palerme.

*Considerazioni intorno ai comenti del verso di Dante*. Considérations sur les explications des poésies du Dante. Palerme.

UGO FOSCOLO. *Poesie*. Poésies d'Ugo Foscolo. Milan.

LUIGI LEDIEU. *Le due giornate di Parigi*. Les journées des 5 et 6 juin 1832 à Paris. Lugano.

G. MOLINI. *Vita di Benvenuto Cellini*. Biographie de Benvenuto Cellini, comparée à ses propres notices et enrichie de notes, 2e édit. Florence. Molini.

*L'annotatore piemontese*. L'indicateur piémontais, journal qui se publie à Turin pour la perfection de la langue italienne.

*Serie degli scritti*, etc. Recueil d'ouvrages en dialecte vénitien, publié et enrichi de remarques, par P. Gamba. Venise.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE 5me VOLUME

DE LA

# REVUE UNIVERSELLE.

---

## POLITIQUE, HISTOIRE, INDUSTRIE.


De la Chine et des travaux de M. Abel Rémusat, par J. J. Ampère . . . . . 1
Galerie nécrologique. . . . . 21
Tableau de la population des États-Unis. . . . . 30
Notice sur la satistique morale de la France. . . . . 31
Des maisons de refuge aux États-Unis, par E. de Beaumont et de Tocqueville. . . . . 35
Mœurs des Jaguars de l'Amérique du sud, par Th. L. . . . 107
Travaux publics. Analyse des vues politiques et pratiques sur les travaux publics de France par les ingénieurs unis, auteurs des *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics de France* . . . . . 113
Les États-Unis d'Amérique, (*Revue encyclopédique.*) . . . 134
Recherches statistiques sur l'accroissement de la population, par A. Moreau de Jonnès. . . . . 140
Essai statistique sur les résultats obtenus de l'introduction de la culture du mûrier et de l'éducation des vers à soie en Belgique, etc. . . . . 231
Les Anglais et les Chinois de Canton (*Asiatic Journal*). . . 238
Excursion dans l'Oyapock, par Théodore Lacordaire. . . . 257
Lettres sur les hommes d'état de la France. Casimir Périer (*West-End-Review*). . . . . 319
De la condition des femmes à Rome, par Abel Pervinquière. . 330

## SCIENCES.—DOCTRINES.

Du rationalisme et du mysticisme en France, par Ernest Falconnet (*de Lyon*). . . . . 42
De la démocratie française.—M. de Lafayette.—Lettre à un Berlinois, par Lerminier. . . . . 54
De l'Histoire considérée sous le point de vue religieux et philosophique (*Edinburgh Review*). . . . . 144
Des constitutions françaises depuis 1789.—Des rapports de la France avec l'Allemagne.—Lettre à un Berlinois, par Lerminier . . . . . 158
Quelques réflexions sur la lettre encyclique du Pape (*Revue européenne*) . . . . . 170
Quelques particularités de la vie de Newton, par Tesner (*Revue encyclopédique*) . . . . . 183
De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois, par Dugas-Montbel, membre de l'Institut. . . 340

## LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS.

De la poésie sacrée chez les prophètes, par C. L. Mollevaut de l'Institut. . . . . 65
Ramus, par Nestor Lamarque. . . . . 71
Pourquoi la France n'a-t-elle point de littérature nationale, par Auguste Duvivier (*de Mézières.*) . . . . . 74
Notice sur la vie de sir Walter Scott, (*from the Atlas.*) . . . 80
L'auteur et l'homme, (*from the New Monthly Magazine.*) . . 89
Une leçon de Botanique, par R. Louis Dupau. . . . . 99
A toi, par Alexandre Dumas . . . . . 101
Fragment, par Victor Hugo. . . . . 103
Béranger, par Sainte-Beuve. . . . . 194
Notice sur la vie de sir Walter Scott (*From the Atlas.*). . . 209
Nouvelles littéraires et diverses. . . . . 228
De la criminalité en matière politique, par Charles Lucas. . . 278
Voss, (*Revue européenne*). . . . . 283
Le clou de Zahed, histoire orientale, par Alphonse Royer. . . 289
Maturin, par Thomas Roscoe. . . . . 349
Paul-Louis Courier, par Nicias Gaillard, avocat général. . . 358
Quelques mots sur Auguste Schlegel (*Revue européenne*). . . 364
Capapé el Royo, par Ph. Chasle. . . . . 369
L'église Saint-Christophe, par M. De Reiffenberg . . . . . 392

## MÉLANGES.

Souvenirs d'un vieillard. Esquisses, portraits, anecdotes (*Métropolitan*). . . . . 303

## BIBLIOGRAPHIE.

Bulletins bibliographiques. . . . . 105, 317, 401

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.